



L'armée d'Afrique

Pierre Montagnon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



PIERRE MONTAGNON
L'ARMÉE D'AFRIQUE

De 1830 à l'indépendance de l'Algérie



Pygmalion



PIERRE MONTAGNON
L'ARMÉE D'AFRIQUE

De 1830 à l'indépendance de l'Algérie



Pygmalion

PIERRE MONTAGNON

L'ARMÉE
D'AFRIQUE

De 1830 à l'indépendance de l'Algérie



Pygmalion

Montagnon Pierre

L'Armée d'Afrique

De 1830 à l'indépendance de l'Algérie

Flammarion

Maison d'édition : Pygmalion

© 2012, Pygmalion, département de Flammarion

Dépôt légal : avril 2012

ISBN numérique : 978-2-7564-0793-7

ISBN du pdf web : 978-2-7564-0794-4

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-7564-0574-2

Ouvrage composé et converti par [Nord Compo](#)

Présentation de l'éditeur :

1830 : La France met pied sur une terre qui sera dénommée Algérie. Au fil des décennies, la métropole étend son pouvoir sur la Tunisie et le Maroc.

1962 : L'indépendance de l'Algérie marque la fin de l'autorité française sur son territoire. Pendant ces 132 années de présence sur son sol, s'est ainsi façonnée une composante originale de l'armée française, qui a participé à toutes les guerres et à tous les combats menés par la métropole : campagnes coloniales, guerres de Crimée, d'Italie et du Mexique, guerres de 1870, 1914-1918, 1939-1945. Elle a fourni l'ossature de la célèbre 2e DB du général Leclerc et de la Première Armée de la Libération.

Pierre Montagnon retrace dans ce livre cette magnifique épopée où l'héroïsme, le sang versé, la fidélité envers la France et la fraternité unirent des combattants issus d'origines très diverses.

Poste de police de zouaves, illustration extraite de l'Album Militaire, scènes de la vie du soldat, 1915 © Rue des Archives / PVDE – Tirailleurs algériens défilant le 14 juillet 1957 sur les Champs Élysées à Paris © Rue des Archives / AGIP

Pierre Montagnon, saint-cyrien, a servi dans l'Armée d'Afrique de 1954 à 1961, dans les rangs de la Légion étrangère. Historien, conférencier, lauréat de l'Académie française, commandeur de la Légion d'honneur à titre militaire, il est l'auteur de nombreux ouvrages parus chez Pygmalion, dont : La Guerre d'Algérie, La Conquête de l'Algérie, La France coloniale, etc.

Avertissement

Le terme « indigène » présente, aujourd'hui, une connotation colonialiste et discriminatoire. Couramment employé avant 1954, on parlait du « *peuplement indigène* », de « *servir à titre indigène* », etc. Cet usage le rend quasi incontournable dans un retour sur la période 1830-1962.

*Aux 300 000 combattants de l'armée d'Afrique tombés pour la
France de 1830 à 1962.*

I

La conquête des lignards

14 juin 1830

Le jour se lève sur la presqu'île de Sidi-Ferruch. À l'est, sur les hauteurs derrière lesquelles se cache Alger, l'astre solaire ne va pas tarder à monter. Bientôt, ses rayons darderont d'un feu brûlant.

L'eau de la Méditerranée, en cette mi-juin, est tiède. Les soldats, qui y pataugent après avoir sauté de leurs chalands de débarquement, la trouvent douce. En d'autres circonstances, sans doute, auraient-ils aimé couler quelques brasses dans cette onde claire. Pour l'heure, ils ne sauraient. Leurs officiers aux approches du rivage leur commandent de crier « *Vive le Roi !* ». Alors, ils lancent « *Vive le Roi !* », comme leurs pères deux ou trois décennies auparavant lançaient « *Vive la République* » ou « *Vive l'Empereur !* ». Le prince qui les régenté s'appelle aujourd'hui Sa Majesté Charles X et il les a mandés de prendre Alger, la cité barbaresque qui défie le monde chrétien depuis des siècles.

Ces hommes, prenant pied dans la Régence d'Alger, ce 14 juin 1830, appartiennent à ce que la terminologie de l'époque qualifie de régiments d'infanterie de ligne. En abrégé, ces fantassins sont baptisés lignards. La loi Suchet de 1824 en a fait des soldats de métier. Engagés volontaires ou appelés désignés par tirage au sort, les remplacements étant autorisés, ils sont partis pour huit années sous les armes. Après un tel bail sous l'uniforme que faire ? Repiquer, le plus souvent, pour un nouveau bail qui assure le gîte et le couvert. Bugeaud, par la suite, les évoquant, pourra écrire : « *On n'est soldat que quand on n'a plus la maladie du pays, quand le drapeau du régiment est considéré comme le clocher du village ; quand on aime son drapeau, quand on est prêt à mettre le sabre à la main toutes les fois que l'honneur du numéro est attaqué ; quand on a la confiance en ses chefs, en son voisin de droite et de gauche ; quand on les aime et qu'on a longtemps mangé la soupe ensemble*¹. »

Ces « *Vieux soldats* », professionnels du métier des armes, sont encadrés par des cadets du royaume et des briscards sortis du rang. Les premiers sont passés par les écoles, quelques-uns par Polytechnique, la majorité par Saint-Cyr. Les seconds ont gagné leur épaulette à la pointe de leur sabre. Pour les

plus anciens, ce fut sous l'Empereur, mais de ceux qui vécurent l'épopée, il n'en reste guère. Quinze ans depuis Waterloo !

Les chefs de ces troupes, qui s'en vont théoriquement laver un vieil affront – le coup d'éventail du 29 avril 1827 –, sont presque tous des ci-devant. À commencer par le commandant en chef, le général comte de Bourmont. Il en est de même à la tête des brigades et des régiments de ce corps expéditionnaire de 37 000 hommes² ayant quitté Toulon pour Alger. Restauration fait loi. Du moins, certains ont guerroyé vaillamment sous l'Empire.

*

Pour désigner cette armée qui, le 5 juillet 1830, entre en vainqueur dans Alger, le terme d'armée d'Afrique est-il alors avancé ? Deux mois plus tard, le 7 septembre, Clauzel, successeur de Bourmont au lendemain des Trois Glorieuses, dans une proclamation aux Habitants du Royaume d'Alger, signe « *Le Général commandant en chef l'armée d'Afrique* ».

Clauzel, vieux soldat de l'Empire, condamné à mort par contumace après 1815 pour fidélité à l'Empereur, porte-t-il l'armée d'Afrique sur les fonts baptismaux ? Non ! Le 11 avril 1830, le lieutenant général de Bourmont a été nommé, par Charles X, commandant en chef de l'armée d'Afrique. Toutefois, si la notion d'Afrique était dans les esprits, on parlait plutôt de l'expédition d'Alger. Clauzel, le 7 septembre, officialise une expression destinée à se prolonger et à se modifier complètement.

Car cette armée d'Afrique de 1830 est fort loin de celle qui répondra à ce nom un siècle plus tard. Elle représente une armée venue de France avec des soldats, tous, à une exception ou deux près au niveau des interprètes, des métropolitains. Elle est l'émanation de l'armée française du moment avec ses engagés et ses appelés, soldats de métier d'une armée professionnelle.

L'armée d'Afrique de demain qui va se constituer progressivement, au fil des besoins et des initiatives, présentera un tout autre visage. Elle perdra son cachet métropolitain. Seul l'essentiel de ses cadres, les officiers principalement, proviendra de la Mère patrie. Les enfants du Maghreb et d'ailleurs formeront et gonfleront les rangs. On les verra surgir et s'organiser :

- Zouaves, les premiers de tous.
- Légionnaires issus de la vieille Europe.
- Spahis, chasseurs d'Afrique, cavaliers indispensables dans un pays où le cheval est roi.
- Disciplinaires des bataillons d'Afrique.
- Tirailleurs algériens, puis tunisiens, et marocains.
- Goumiers.
- Méharistes veillant sur le grand Sud.

Ces hommes, en majorité, sont donc nés dans ce pays froid où le soleil est chaud, suivant la formule de Lyautey, expert en la matière. Ils ont vocation

à y vivre et à y tenir garnison. Presque tous, à l'égal de leurs anciens de 1830, seront des soldats de métier, liés par contrat au service de la France.

Enracinement, environnement, combats menés sur le sol même du Maghreb, expliquent d'abord la spécificité de cette troupe originale et colorée où un tirailleur ne ressemblera en rien à un lignard, un spahi à un dragon. La fidélité, l'héroïsme seront ses vertus majeures. Les batailles livrées le démontreront aussi bien dans les guerres dites coloniales que dans les grands conflits mondiaux. 1914-1918, 1939-1945 seront des points d'orgue du sang versé pour une France dont la majorité ignorait tout avant d'aller mourir pour elle.

Un mot encore pour éviter des méprises, car l'appellation même d'armée d'Afrique offre un côté trompeur. Si elle est troupe d'Afrique, l'armée d'Afrique n'est pas l'armée de l'Afrique. Elle n'est que celle de l'AFN³, l'Afrique française du nord, cette terre s'étalant des côtes marocaines de l'Atlantique au golfe des Syrtes sur les rivages tunisiens de la Méditerranée. Terre que les envahisseurs arabes, au VII^e siècle, arrivant de l'est, ont baptisée « *Djeziret el Maghreb* », l'île du couchant. Ils la voyaient comme une île isolée entre deux mers. Atlantique et Méditerranée au nord, immensités sahariennes de cailloux et de sable au sud. Le Maghreb, l'Occident, le Couchant. Douze siècles plus tard, le terme est toujours là, plus vivant que jamais.

*

Les unités débarquées proviennent de l'armée française de 1830. En attestent les numéros des régiments d'infanterie : 3^e, 14^e, 37^e, 20^e, 28^e de ligne de la division Berthezène ; 6^e, 49^e, 15^e, 48^e, 21^e et 34^e de ligne de la division Loverdo ; 35^e, 17^e, 30^e, 23^e et 24^e de ligne de la division Des Cars. Il n'est que deux régiments de marche, 1^{er} et 2^e léger, issus de plusieurs régiments qualifiés d'infanterie légère. Les Français se souviendront de ces régiments de ligne. La conquête de l'Algérie, de 1830 à 1857, fut en grande partie leur œuvre. À Mostaganem, existait une avenue du 1^{er} de ligne, témoignage du combat, en 1840, de Tem Salmét, au sud-ouest d'Oran, non loin de Misserghin, où quatre compagnies de lignards de ce 1^{er} de l'arme avaient formé un carré qui avait repoussé une attaque de 8 000 cavaliers. Dix ans après le débarquement de Sidi-Ferruch, la Ligne constituait toujours l'essentiel de l'armée française d'Algérie.

Une Ligne qui, d'entrée, souffre ! Si les combats jusqu'à la prise d'Alger ne sont pas excessivement meurtriers, l'été algérien accable une troupe équipée à l'européenne. Pire surtout, les maladies, les épidémies frappent le corps expéditionnaire. Des milliers d'hommes meurent de maladie, des centaines doivent être rapatriés. D'autres encore, plus simplement, demandent à rentrer en France et il serait mauvais pour l'état d'esprit général de leur

refuser ce retour. Résultat, le 2 septembre 1830, lorsque Clauzel débarque à Alger pour relever Bourmont, il trouve seulement 20 000 hommes. Et Paris entend réduire ces effectifs en rapatriant le plus grand nombre possible d'unités. Cette exigence, au début des années 1830, ira croissant. Si Clauzel, veut garder la conquête, il doit trouver des soldats. L'armée d'Afrique va naître de cet impératif.

1- Bugeaud, *Œuvres militaires*, réunies par Weil en 1883.

2- Soit 31 000 fantassins, 2 300 artilleurs, 500 cavaliers et un millier de sapeurs. Plus les services (intendance, santé, gendarmerie, etc.).

3- Une liste des abréviations se trouve en fin d'ouvrage.

II

Zouaves et légionnaires

Avant son départ, Bourmont présentait ce besoin et envisageait une amorce de solution, en l'occurrence enrôler des locaux. Il avait donné suite à une note du 12 août du lieutenant général de police d'Alger, d'Aubisgnoc : *« Pour servir de base à un traité avec la nation zouave »*. Fort d'un projet entré très rapidement en réalisation, il écrivait le 23 août au ministre de la Guerre : *« Il existe dans les montagnes situées à l'est d'Alger une peuplade considérable qui donne des soldats aux gouvernements d'Afrique qui veulent les soudoyer. Les hommes dont elle se compose se nomment Zouaves. Deux mille m'ont offert leur service ; cinq cents sont déjà réunis à Alger. J'ai cru devoir suspendre leur organisation jusqu'à l'arrivée de mon successeur. »*

Bourmont ne le précise pas à son ministre. La peuplade en question s'appelle la tribu des Zouaoua, implantée à l'est d'Alger. Francisée pour donner zouaves, cette terminologie passera à l'Histoire.

Dans la corbeille de Bourmont, Clauzel découvre le projet « Zouaves ». Il en comprend, d'emblée, l'intérêt. Dès le 1^{er} octobre, il prend un arrêté ayant pour but d'organiser ce corps de zouaves : *« Il sera formé un ou plusieurs bataillons de zouaves ; chaque bataillon sera composé de six compagnies. »* L'arrêté prévoit la composition de ces bataillons : 22 officiers dont 6 indigènes, 673 sous-officiers et hommes de troupe majoritairement autochtones (31 Français seulement). Les zouaves correspondent bien à une troupe de recrutement local.

Tout a été fixé : solde, prime d'alimentation, armement, tenue. Cette dernière se voulait *« l'habillement maure »*, avec une calotte rouge, une ceinture en toile de coton bleu, une veste avec manches et un pantalon court.

La marche sur Médéa à 60 km au sud d'Alger, qui impose de franchir l'Atlas blidéen au célèbre tenia (col) de Mouzaia, donne aux zouaves une première occasion de s'exprimer. Ils dévoilent leur endurance et leur vaillance.

L'expérience paraît concluante. Paris approuve et, courant décembre, fait envoyer 3 000 fusils d'infanterie et 1 500 sabres pour armer les zouaves. Brusquement, une décision du ministre de la Guerre remet en question les fondements du nouveau corps. La capitale, à l'occasion et à la suite de la Révolution de juillet 1830, avait vu surgir d'un peu partout des

révolutionnaires transformés en peu de temps en désœuvrés. Le gouvernement songeait à s'en débarrasser. Les expédier en Afrique offre une porte de sortie.

Clauzel voit ainsi débarquer un flux d'individus, baptisés « *volontaires parisiens* ». Le 12 février 1831, il décide de les affecter aux deux bataillons de zouaves déjà constitués, le premier sous le chef de bataillon Maumet, le second sous le chef de bataillon Duvivier. Cette mesure, à court terme, transforme le corps.

Un corps qui, en dépit de sa belle conduite à Médéa, révèle des faiblesses. La discipline, à l'européenne, déplaît. Il y a des désertions avec armes et effets. L'environnement familial est hostile. « *Mon fils est parti pour les Chrétiens, c'est un infidèle, un traître, il faut le brûler* », déclare un père. Ce qui sera exécuté.

Clauzel ne fait qu'un passage. (Il reviendra.) Ses initiatives n'avaient pas l'heur de satisfaire les ministères. Berthezène, son successeur, se retrouve avec un problème zouaves à solutionner : des autochtones douteux et en faible nombre, des « *volontaires parisiens* » à y intégrer, de surcroît les officiers de l'encadrement, loin de donner satisfaction.

Pourtant, l'idée subsiste. Plus que jamais, Paris tient à réduire les régiments de ligne engagés et à trouver des effectifs sur place. Une ordonnance royale du 21 mars 1831 décide qu'« *il pourrait être formé en Afrique des bataillons et des escadrons de zouaves* ». Un escadron de zouaves avait effectivement été créé. Fort de 50 cavaliers, il ne représentait alors qu'une ébauche. Cette ordonnance du 21 mars revient sur l'organisation initiale de Clauzel. L'effectif global de chaque bataillon est porté à 29 officiers, 891 sous-officiers et soldats et 8 enfants de troupe.

Restait le déficit en personnel. Les « *volontaires parisiens* » représentent environ 3 000 hommes passablement tumultueux. De quoi étoffer les rangs. En quelques semaines, le 1^{er} bataillon passe à 1201, le 2^e à 1957 et un 3^e, nouvellement créé, à plus de 500. L'institution, hâtivement formée, avec « *des hommes de sac et de corde* » (Berthezène *dixit*), pourrait capoter. La formation d'un 67^e régiment d'infanterie de ligne permet d'y expédier bon nombre des fortes têtes et de clarifier la situation. Interfère surtout la qualité des officiers récemment affectés : le capitaine de La Moricière rejoignant Duvivier, le chef d'escadron Marey, le commandant de Gardereins reconnu le plus brave soldat de l'armée française. Ces cadres donnent une âme aux zouaves. Leur corps, qui ne deviendra régiment qu'en 1842, se fait remarquer. Il s'illustre dans une nouvelle incursion sur Médéa en juillet 1831. À la fin de cette même année, il sera regardé comme l'émule des troupes régulières.

Les chefs de bataillon, Marey et Duvivier, se heurtent toutefois à une difficulté majeure. Comment organiser leur unité, en tenant compte de la diversité du recrutement ? Duvivier penchait pour deux compagnies françaises et six compagnies indigènes. Au combat, les deux premières étaient destinées à jouer le rôle de réserve du bataillon. Ces idées apportaient une réponse tactique sans résoudre le problème de la spécificité du corps. Il en sera

longtemps ainsi. Une ordonnance royale du 25 décembre 1835 réorganise le corps des zouaves à deux bataillons, chaque bataillon ayant deux compagnies françaises et quatre *arabes*. Les zouaves demeurent une unité mixte. En 1836, Clauzel, revenu, les regarde comme une troupe indigène. L'année suivante, elle perd une bonne partie de ce caractère. Mieux payés ailleurs, nombre d'indigènes désertent et changent de métier. Le recrutement local s'avère difficile. Si l'on croit Bugeaud, en premier séjour en Afrique, à la tête de la division d'Oran, ce serait à cause du port du sac. « *Les naturels du pays ont horreur de le porter* », affirme-t-il dans une lettre au ministre de la Guerre.

La prise de Constantine, le 13 octobre 1837, jette du lustre sur les zouaves. Ils sont les héros du jour. Leur colonne, sous La Moricière, a forcé les remparts et s'est enfoncée dans les ruelles de l'antique Cirta.

Le virage serait-il pris ? En janvier 1838, si l'on en croit le journal du maréchal de Castellane, « *Les zouaves avaient quelques arabes au début ; ils n'en ont plus maintenant* ». Connaissant mal le pays sur le fond, Castellane s'avance trop. Le recrutement indigène se poursuit. Le maréchal Valée, gouverneur général de l'Algérie, après la mort de Danrémont devant Constantine, le 12 octobre 1837, est hostile à ce mélange. Il plaide pour l'uniformité des corps réguliers et demande la dissolution des zouaves. Le ministre de la Guerre ne le suit qu'à moitié. Il apprécie cette troupe composée de Français volontaires et acclimatés, et d'indigènes vaillants et dévoués. Constantine a prouvé sa valeur. Le rapport au roi du 21 décembre 1838 estime que le licenciement d'un corps ayant « *toujours servi avec distinction ne s'imposait pas* ». Valée s'obstine et perd. Une ordonnance du 4 août 1839 prévoit la création d'un troisième bataillon d'une troupe à laquelle le duc d'Orléans, le mois suivant, trouve « *fort bonne mine* ».

L'évolution constatée s'accélère. En 1840, le futur général du Barail le remarque. « *Les zouaves ne comptaient plus guère que des Français. Cependant, il y restait encore quelques gens du pays, Arabes ou Kabyles, qui avaient pris goût à la vie militaire ou qui n'avaient pas voulu quitter leurs frères d'armes.* »

Servir aux zouaves est devenu un honneur. Le commandant Saint-Arnaud qui y est affecté ne tarit pas d'éloges. Le 23 avril 1841, il écrit à son frère : « *Quels hommes, quels soldats, quels officiers, quel esprit de corps ! Les zouaves, c'est la garde impériale de l'Afrique, la vieille garde !* » Six mois plus tard, il renchérit : « *Toujours les zouaves en avant. Faut-il prendre un col, les zouaves ; on craint pour l'arrière-garde, les zouaves ; on craint pour le flanc gauche, les zouaves sur le flanc gauche. Un bataillon est-il engagé, vite les zouaves, sac à terre, et au pas de course courez les soutenir. On fait une lieue, on se bat, et on refait une autre lieue pour venir reprendre ses sacs. L'armée est établie au bivouac depuis trois heures ; tout le monde a dormi et mangé la soupe ; les zouaves arrivent, et pour se lever le lendemain, deux heures avant les autres !* »

Cette notoriété, acquise par la vaillance, obtient récompense. On parlait

du corps des zouaves. En 1842, il est officiellement dénommé régiment des zouaves. Le colonel Cavaignac, sur ses rangs depuis 1840, en devient le commandant en titre.

De cette nouvelle génération de soldats, on dira vite : « brave comme un zouave ! ». On colportera aussi qu'ils sont débrouillards, malins, habiles pour se faufiler de jour comme de nuit. Ils font tant et si bien qu'ils reçoivent le surnom de « chacals » qui se retrouve dans leur célèbre refrain :

*Pan, pan l'Arbi
Les chacals sont par ici
Par ici, par là-bas
Sur la route de Mascara.*

Mais d'où proviennent-ils ces zouaves, porteurs d'une chéchia rouge, destinés à s'inscrire dans la gloire de l'armée française et la vie parisienne¹ ? Ils sont français, issus des quatre coins de l'hexagone, préférant aventures et risques outre-Méditerranée à la monotonie ingrate du monde rural ou industriel. Professionnels accomplis, ils allient esprit frondeur au bivouac et rigueur dans l'action. Pour commander des zouaves, il suffit de marcher avec eux et en tête. Ils suivent. La Moricière l'a prouvé à Constantine en 1837. Leur histoire ne fait que débiter.

*

Depuis 1842, les bataillons de zouaves, présents essentiellement dans l'Algérois, formaient un régiment de zouaves. 1852. Saint-Arnaud est ministre de la Guerre et Randon commande à Alger. Les deux généraux, avec une bonne dizaine d'années d'Afrique derrière eux chacun, connaissent bien les troupes d'Algérie. D'un commun accord, ils transforment le régiment unique de zouaves depuis 1842 en trois régiments (décret du 13 février 1852). Ce régiment eut à sa tête des colonels reconnus dignes du corps : Cavaignac, Ladmirault, Canrobert, d'Aurelles de Paladines, Bourbaki. Ses anciens bataillons, renforcés, deviennent les 1^{er}, 2^e et 3^e régiments de zouaves.

Au sein de l'armée d'Afrique, les zouaves, incontestablement, possèdent le droit d'aïnesse. Ils datent de 1830. Les légionnaires les suivent de peu. Leur acte de naissance porte sans ambiguïté 10 mars 1831.

Louis-Philippe, roi des Français
À Tous présents (*sic*) et à venir, Salut
Vu la loi du 9 mars 1831
Sur le rapport de notre ministre, Secrétaire d'État au Département de la Guerre,
Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE 1^{er}. Il sera formé une Légion composée d'étrangers. Cette Légion portera la dénomination de Légion étrangère.

ARTICLE 2. Les bataillons de la Légion étrangère auront la même formation que les bataillons d'infanterie de ligne française excepté qu'ils n'auront point de compagnie d'élite². Chaque compagnie sera, autant que possible, composée d'hommes de même nation qui parleront la même langue.

ARTICLE 3. Pour la solde, les masses et son administration, la Légion étrangère sera

assimilée aux régiments français.

L'uniforme sera bleu avec le simple passepoil garance et le pantalon de même couleur. Les boutons seront jaunes et porteront la mention : Légion étrangère.

ARTICLE 4. Tout étranger qui voudra faire partie de la Légion étrangère ne pourra y être admis qu'après avoir contracté devant un sous-intendant militaire un engagement volontaire.

ARTICLE 5. La durée de l'engagement sera de trois ans au moins et de cinq ans au plus.

ARTICLE 6. Pour être reçus à l'engagement, les étrangers devront n'avoir pas plus de quarante ans et avoir au moins dix-huit ans accomplis et la taille d'un mètre cinquante-cinq centimètres.

Ils devront en outre être porteurs :

— 1°/ De leur acte de naissance ou de toute autre pièce équivalente.

— 2°/ D'un certificat de bonne vie et mœurs.

— 3°/ D'un certificat d'acceptation de l'autorité militaire, constatant qu'ils ont les qualités requises pour faire un bon service.

ARTICLE 7. En l'absence des deux premières pièces indiquées à l'article précédent, l'étranger sera renvoyé devant le général commandant qui décidera si l'engagement peut être reçu.

ARTICLE 8. Les militaires faisant partie de la Légion étrangère pourront se rengager pour deux ans au moins et cinq ans au plus.

Les rengagements ne donneront droit à une haute paye qu'autant que les militaires auront accompli cinq ans de service.

ARTICLE 9. Notre ministre, Secrétaire d'État au Département de la Guerre, est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Paris, le 10 mars 1831

Louis-Philippe

Ce texte pose les fondements de l'institution. Recrutement exclusif d'étrangers. Engagement de longue durée. Certificat de bonne vie et mœurs. Les autres clauses, solde, uniforme, constitution de bataillons, sont accessoires. Elles varieront obligatoirement avec les années. Un détail subsistera : les boutons jaunes portant la mention Légion étrangère. Manque toutefois l'élément essentiel : l'anonymat.

À court terme, des conséquences non prévues par les rédacteurs des articles 6 et 7 se révéleront. Exiger extrait de naissance ou certificat de bonne vie et mœurs se révélera quasi impossible. Les étrangers arrivent fréquemment en France les mains vides. L'usage s'établira dans les bureaux de recrutement de ne demander aucun papier au candidat à l'engagement. Il exigera toutefois une bonne vingtaine d'années et ne s'érigera véritablement en règle fondamentale de l'institution que sous le Second Empire. La notion d'anonymat était née. Le futur légionnaire déclarera nom et nationalité à sa convenance.

Créant la Légion étrangère Louis-Philippe n'innove en rien. Les étrangers au service de la France remontent à une lointaine tradition. Outre, dans son décret du 10 mars 1831, le roi des Français ne prend pas de risques. Les recrues afflueront, à commencer par les chômeurs victimes de la grande industrie. De plus, l'Europe en crise, secouée par les agitations révolutionnaires de 1830, a vu déferler vers la France une foule de réfugiés. Le gouvernement français, sans l'annoncer, tient à s'en débarrasser. La France se bat en Algérie. Son besoin en soldats s'aggrave. Les combats, les maladies, les épidémies rongent les rangs du corps expéditionnaire. Cette nécessité

explique la dérogation d'un engagement de trois à cinq ans seulement alors que la loi Suchet en impose huit. L'étranger devenu soldat français effectuera un service court. Une durée plus longue le rebuterait. Ce contrat passera toutefois rapidement à cinq ans et le restera.

Personne ne le clame. Le commandement, l'histoire le prouve, préfère voir couler un sang étranger qu'un sang français. Politiquement, il s'évite les foudres supérieures. Un siècle plus tard, Lucien Bodard utilisera une formule assassine : « *Les légionnaires peuvent mourir avec le minimum d'inconvénients*³. »

*

La Légion de 1831 peine à s'affirmer sur le terrain, en l'occurrence en Algérie. Des combats malheureux, des désertions, des beuveries entachent les premiers balbutiements. Seule satisfaction immédiate, les volontaires affluent. Sans avoir recours à des sergents recruteurs, ceux qui seront progressivement dénommés légionnaires dépassent les 5 000 au début de 1832.

Pour conduire une telle troupe, des chefs solides s'imposent. Le premier sera un Suisse, Stoffel, ancien de la Grande Armée. Lui succédera Combes qui sera tué à Constantine en 1837. Puis, surtout Bernelle, qui donnera son vrai visage à l'institution dans des circonstances imprévues.

Dans le cadre d'un accord franco-anglais pour soutenir la reine Isabelle II contre le prétendant Don Carlos, la France décide d'envoyer la jeune Légion en Espagne. Par ordonnance du 29 juin 1835, Paris décrète que la Légion cesse d'appartenir à l'armée française. La nouvelle est péniblement ressentie par les intéressés qui doivent s'incliner. À quelque chose malheur est bon. La Légion, sur la route de l'Espagne, fait une longue escale aux Baléares imposée par une quarantaine pour cas de choléra. Bernelle, briscard chevronné de l'épopée impériale, sait que pour une troupe la cohésion, l'esprit de corps, représentent des vertus essentielles. La ventilation par nationalités, sous prétexte de faciliter l'exercice du commandement, interdit de les développer.

Bernelle, en connaissance de cause, bouleverse cette situation et décide une réforme fondamentale. Tournant résolument le dos aux structures existantes, il prescrit un brassage général réalisant un amalgame total. Plus de bataillons polonais, italien ou allemand. Des bataillons où dans les unités, compagnies et sections, les individus se côtoient sans distinction d'origine. La formule est lancée et se révélera particulièrement féconde.

*

Le départ des 6 000 légionnaires de Bernelle a creusé un grand vide au sein du corps expéditionnaire dans le nord de l'Afrique. Le gouvernement de Louis-Philippe le comprend rapidement. L'ordonnance du 16 décembre 1835

prescrit la création d'une nouvelle Légion toujours composée d'étrangers.

À la fin de 1836, un premier bataillon à huit compagnies, sous les ordres du commandant Bedeau, est prêt. L'amalgame décidé par Bernelle aux Baléares est appliqué. Cette règle d'or persistera.

Ce bataillon reflète assez bien ce que sera le recrutement de la Légion jusque vers 1870. Environ 30 % d'Allemands, 15 % de Belges, 15 % de Français, trois fois 10 % de Russes, Suisses et divers, avec enfin deux petits contingents à 5 % chacun d'Italiens et d'Espagnols. Dans ce melting-pot, exclusivement européen, où se fondent les particularismes, chacun apporte sa touche. Le Germain, sa solidité ; le Latin, sa finesse ; le Slave, sa fierté ; le Français, son panache.

Bernelle avait vu juste. Le brassage crée force, émulation aidant. La nouvelle Légion montre bientôt sa valeur. Sous Bedeau, elle participe avec éclat à la prise de Constantine, le 13 octobre 1837. L'un des commandants de compagnie de cette journée historique gravira les échelons de la hiérarchie au pas de charge. Le capitaine Armand-Jacques Arnaud, quinze ans plus tard, sera connu sous le nom de maréchal de Saint-Arnaud.

Constantine ouvre la première page du livre d'or de la Légion. Aux quatre coins de l'Algérie, la vaillance légionnaire ne cesse d'éclater au grand jour, du ténia de Mouzaia à M'Chounech. Signe de cette gloire montante, la Légion devient prisée par les jeunes officiers. Ils ont compris qu'à « *bon artisan, bon outil* ».

1841. À la suite de l'ordonnance du 30 décembre 1840, la Légion, le 1^{er} avril, se scinde en deux régiments dénommés 1^{er} et 2^e régiments de la Légion étrangère. La formule persistera jusqu'en 1856, date d'une autre modification. Manifestement, les structures définitives ont quelque mal à se mettre en place, même si l'existence d'une Légion étrangère n'est pas remise en cause. Paris en a pleinement compris l'intérêt. Les nouvelles unités auront pour chefs des colonels de renom : Mellinet (1846), Bazaine (1851), Vienot (1854) pour le 1^{er} régiment. Mac-Mahon (1843), Certain Canrobert (1847), Carbucia (1848) pour le 2^e. Vienot, tué en Crimée, donnera son nom au quartier principal du 1^{er} régiment étranger à Sidi Bel-Abbès.

Dès janvier 1838, le ministre de la Guerre l'avait pressenti et écrit à Valée : la Légion a besoin d'un dépôt en Afrique. Les circonstances en provoquent l'occasion. En juin 1843, Bedeau, maintenant général, campe sur la rive droite de la Mekerra, près de la koubba de Sidi Bel-Abbès, marabout vénéré de l'endroit. Le site, au milieu d'un paysage dégagé, à 80 km au sud d'Oran, bien arrosé par la Mekerra, rivière qui ne tarit pas, lui plaît. Il décide d'y installer une redoute, première ébauche d'une implantation agricole. À la fin du mois de novembre, le 3^e bataillon du 1^{er} régiment de la Légion est dépêché sur place pour y tenir garnison. Le sort en est jeté. Les légionnaires, sur les plans du capitaine du génie Prudon, vont bâtir une ville qui sera leur ville. Le plan en damier, dans une enceinte rectangulaire de 800 m sur 600, prévoit une cité de 42 ha coupés de larges rues. Le tiers occidental sera

réservé aux quartiers militaires, la partie orientale aux activités civiles. Dix ans après sa fondation, la ville prendra officiellement le nom du marabout local. Elle sera pour l'histoire Sidi Bel-Abbès, le fief de la Légion jusqu'en 1962. Maison mère de l'institution, elle verra passer des générations d'engagés et de cadres envoyés dans le Saint des Saints de « *Bel-Abbès* » pour s'initier à la vie légionnaire. Là sera son musée, là en 1931, centenaire de sa création, se dressera, au cœur du quartier Vienot, le monument aux morts. À cette date, 16 000 légionnaires étaient déjà tombés pour la France. Ils seront 37 000, trente ans plus tard.

L'armée d'Afrique possédera ainsi ses hauts lieux, sièges mythiques de ses principales garnisons. Sidi Bel-Abbès pour les légionnaires ; Blida, avec le 1^{er} RTA, pour les tirailleurs.

1- Le zouave du pont de l'Alma fait figure d'indicateur privilégié des crues de la Seine.

2- Les compagnies d'élite, datant de Napoléon, regroupent les meilleurs éléments. Y appartenir est un honneur. Ses membres préfèrent en faire partie comme simple grenadier plutôt que détenir un grade si modeste soit-il. On peut y voir une certaine analogie avec la Garde impériale.

3- *L'Enlèvement*, dans *La Guerre d'Indochine*, Paris, Grasset, 1997.

III

Les cavaliers, spahis et chasseurs d'Afrique

Le XX^e siècle apporte le moteur et ses bouleversements. La plus noble conquête de l'homme a perdu son premier titre de gloire. L'homme d'armes ne la chevauche plus. Adieu folles envolées d'Eylau ou de Reichshoffen.

Faute de transports adaptés, ils n'étaient que 500 cavaliers à débarquer à Sidi-Ferruch en juin 1830. Ils ne s'attarderont pas, étant rapatriés, début octobre. L'adversaire, le terrain, démontrent très vite qu'une bonne cavalerie s'impose. Dans l'Algérie de 1830, un homme sans cheval est un homme nu. Abd el-Kader, pour qui « *Un verre de liqueur enivrante est placé entre les deux oreilles d'un noble coursier* », est d'abord un merveilleux cavalier. Ses fidèles, à son image, caracolent autour de lui, dressés sur leurs montures. À son ordre, ils déboulent surprenant l'ennemi avant de s'éclipser aussi vite qu'ils sont venus, si l'affaire tourne mal.

L'Algérie, pays montagneux en de nombreuses régions, surtout dans sa partie orientale, Kabylie, Aurès, offre de larges étendues bien dégagées, plaines, hauts plateaux. C'est le cas de l'Oranie où se dérouleront la majeure partie des combats contre Abd el-Kader et ses lieutenants. À défaut de cavaliers, impossible de s'éclairer, de reconnaître, de se couvrir, de mener une charge décisive, de poursuivre. La conquête de l'Algérie relèvera largement de la guerre de cavaliers. La prise d'Alger, celle de Constantine, le tenia de Mouzaïa, Sidi-Brahim, Zaatcha, Ischériden, la bataille d'Isly à certains égards, s'inscriront, à l'encontre, parmi les grands affrontements d'infanterie.

La création des zouaves, troupe de fantassins, s'était accompagnée de celle d'un escadron de zouaves. Troupe modeste à l'origine. 50 hommes mal montés. Le ministre, conscient, est d'accord pour acheter des chevaux du pays. Ce qui se fait et le dossier progresse. L'ordonnance du 21 mars 1831, celle-là même qui fixait l'organisation des bataillons de zouaves, stipule que deux escadrons de zouaves seront créés « *sous la dénomination de Chasseurs algériens* ». Algérien, un vocable peu usité à cette date. En principe, chaque escadron doit comprendre 8 officiers, 150 cavaliers dont 8 maréchaux des logis et 16 brigadiers. A priori, un bon encadrement.

Sous l'impulsion du commandant Marey, ces chasseurs algériens

s'équipent et surtout se comportent bien. Ils le démontrent au tenia de Mouzaïa, éternel point chaud lors des liaisons de ravitaillement sur Médéa.

Les besoins précipitent les décisions. La division d'occupation ne saurait se dispenser d'une cavalerie conséquente. Une ordonnance du 17 novembre 1831 crée deux régiments de cavalerie légère¹. Ils reçoivent bientôt le nom de « *Chasseurs d'Afrique* », le premier devant stationner à Alger, le deuxième à Oran. En principe, chaque régiment comprend six escadrons de 130 cavaliers et 10 hommes à pied. Pour les étoffer, les deux escadrons de chasseurs algériens quittent les zouaves et rejoignent le 1^{er} régiment, celui d'Alger. Un troisième régiment se forme à Bône, le 1^{er} février 1833, et un quatrième toujours à Bône, le 23 décembre 1839. La tenue au feu des chasseurs d'Afrique, les missions à devoir remplir, expliquent ces deux dernières créations.

Ces chasseurs d'Afrique ont vocation initiale à être des unités mixtes, sensiblement moitié Français, moitié Indigènes (40 de ces derniers par escadron). En outre, des « chasseurs spahis », colons ou indigènes, constituent une sorte de réserve convoquée sur ordre, soit en cas de circonstances extraordinaires, soit pour des périodes d'instruction. Des avantages spécifiques sont accordés au corps. Ainsi tous les emplois de sous-lieutenant donnés aux sous-officiers.

Les états théoriques sont une chose, la réalité une autre. La mise sur pied des deux régiments peine. Au début de 1832, le 1^{er} régiment n'aligne que 250 hommes et 29 cavaliers, le deuxième bien moins. Pourtant, ils représentent la seule cavalerie régulière, les escadrons des régiments de chasseurs à cheval d'origine étant en cours de rapatriement. Au 1^{er} régiment, l'impulsion du colonel permet d'activer l'organisation. À l'été, 8 escadrons sont opérationnels et peuvent être embarqués pour Bône où la présence française doit être confortée. Le 2^e, à Oran, bien qu'ayant reçu près de 500 hommes de France, se développe moins rapidement. Son chef, le colonel de Létang, pourtant très brillant soldat, manque de souplesse. Sur le terrain toutefois l'unité se comporte très bien.

En janvier 1833, la bonne présentation des deux régiments de chasseurs d'Afrique conduit à la création d'un 3^e régiment, à former à Bône. Chaque grande région de l'Algérie aura désormais son régiment. Les chasseurs d'Afrique, avec les spahis, sont destinés à se présenter comme la cavalerie par excellence d'une conquête en ses prémices.

Ils y participent activement. Avec des hauts et quelques bas. À Oran, il arrive au 2^e Chasseurs de gronder. Le 24 août 1833, le 7 juillet 1834, de fortes têtes déclenchent de semi-révoltes. Les sanctions tombent. Le 28 juin 1835, ce même 2^e Chasseurs perd son chef, le colonel Oudinot, tué lors des mauvaises journées de La Macta, l'un des grands revers de l'armée française en Algérie avec Constantine en 1836 et Sidi-Brahim en 1845. Ces mauvais moments sont estompés par les succès en Mitidja, à Mascara, à la Sickkak, à la prise de Constantine et ailleurs. Cette bonne tenue entraîne l'ordonnance du

31 août 1839. Les trois régiments sont portés à quatre avec la création d'un 4^e Chasseurs à Bône, le 23 décembre 1839.

Cette ordonnance du 31 août 1839 entérine une évolution. Les Français dominaient. L'ordonnance du 16 octobre 1834 en avait, de fait, exclu les indigènes au profit des spahis. Désormais, les 1^{er} et 2^e régiments aligneront 6 escadrons de chasseurs français plus 2 escadrons mixtes de spahis. Les 3^e et 4^e seront à 5 escadrons français et 1 de spahis. L'avenir est fixé. Les chasseurs d'Afrique seront une troupe européenne, à l'encontre des spahis plus spécifiquement indigènes. Se posera avec le temps la question de la tenue jusqu'alors passablement disparate. Remplaçant le shako, le taconnet, avec sa coiffe blanche, son pompon et sa large visière carrée, deviendra l'élément le plus original de la présentation d'une troupe regardée comme une troupe d'élite. Il subsistera jusqu'en 1914. Quant aux montures, elles proviendront, à la satisfaction de tous, du cheptel local bien adapté aux rigueurs du climat.

Les chasseurs d'Afrique, en leurs premiers temps, auront pour chefs des colonels portant, parfois, des noms connus, Oudinot, un fils du maréchal, Randon, futur maréchal, Marey, Cousin-Montauban, Tartas. Tous étroitement liés à la conquête de l'Algérie. Avec eux, ils seront de la prise de la smala, et de la bataille de l'Isly.

*

L'historique des chasseurs d'Afrique s'enchaîne logiquement. La genèse des spahis s'avère autrement plus complexe. La responsabilité en incombe à un personnage peu commun, le célèbre Yusuf ou Yousouf. La présence de deux types de spahis, les réguliers et les irréguliers, obscurcit encore le débat.

Le vocable spahi tire sa source du turc *sipahi*, cavalier. Quand a-t-il été francisé ? Peu d'éclaircissements sur le sujet. L'Algérie turque possédait des janissaires et des spahis, rivaux de longue date. L'intrusion française y met un terme sans altérer la nature profonde du pays. L'amour profond de l'Algérien pour le cheval. La nécessité d'en posséder un pour se déplacer vite et loin.

Sans doute est-il né Joseph Ventini, en 1808, sur l'île d'Elbe, alors terre française depuis 1802. Embarqué pour l'Italie, le jeune garçon est capturé par des corsaires et devient à Tunis Yusuf, musulman et mamelouk de la garde du bey. Il apprend le métier des armes et se montre un audacieux combattant au sabre redoutable. Une idylle avec la fille aînée du bey le contraint à fuir, aidé par l'entourage du consul de France, le père de Ferdinand de Lesseps. Heureux concours de circonstances, il rejoint avec ses sauveurs la flotte française le 13 juin 1830 devant Sidi-Ferruch. Le lendemain, il sera du débarquement, proposant ses services. Engagé comme interprète, peut mieux faire et le prouve. Bourmont le remarque et le nomme khalifa (lieutenant) de l'agha des Arabes².

Clauzel, à son tour, apprécie ce jeune homme qui s'exprime correctement en français et manie son sabre avec une dextérité exceptionnelle.

Il le charge d'organiser un escadron de cavaliers indigènes, futurs spahis, et, le 31 décembre 1830, le nomme capitaine. L'évadé de Tunis, qui a contracté un engagement, appartient à présent à l'armée française.

La position française à Bône est confuse. Occupation, puis évacuation. La population, qui se veut indépendante du bey de Constantine, réclame l'aide française puis se mutine contre elle. La situation en était là au début de 1832. Par un coup d'éclat qui sera qualifié de « *plus beau fait d'armes du siècle* », Yusuf et Armandy, avec une poignée d'hommes, se rendent maîtres de la ville. Pour faire régner l'ordre, un ordre souvent sanglant, Yusuf enrôle les Turcs de Bône, les mue en cavaliers et, avec eux, assure la sécurité immédiate de la cité autour de laquelle rôdent des bandes de pillards et des séides du bey de Constantine. Pour ses bons et loyaux services, il sera promu chef d'escadrons le 7 avril 1833 au titre du 3^e Chasseurs d'Afrique. Promotion qui ne lui interdit pas de continuer à commander ses cavaliers turcs et à faire voler les têtes. Suivant la formule courante, il désaltère son sabre dans le sang des ennemis.

Yusuf a levé un escadron. Dans le cadre des zouaves, deux autres l'ont été également, ceux dénommés, on l'a vu, les « chasseurs algériens ». Ces troupes donnent satisfaction. Surtout autour de Bône. Les auxiliaires turcs se renforcent par 110 spahis fournis par deux tribus ralliées. L'expérience spahi s'élargit à la banlieue d'Alger. L'arrêté du 24 juin 1833 crée les « *spahis d'El Fahs* ». Ces auxiliaires reçoivent des armes et une solde.

Les décisions prises à Alger n'obtiennent pas toujours l'aval des bureaux parisiens qui jugent sur des critères fort éloignés du contexte local. Paris suspend l'extension des spahis d'El Fahs. Une commission, dite « commission d'Afrique », venue à l'automne 1833, se rendre compte de visu, préconise toutefois l'accroissement de la cavalerie indigène. Avec des délais, l'ordonnance du 10 septembre 1834 prescrit la formation à Alger d'un corps de spahis réguliers. Il sera composé de quatre escadrons et placé sous les ordres d'un chef reconnu, le lieutenant-colonel Marey, polytechnicien, parlant l'arabe, organisateur et chef des *chasseurs algériens*. Pour faciliter l'organisation de ces spahis, une seconde ordonnance du 16 octobre exclura les indigènes des chasseurs d'Afrique.

Ces spahis-là sont dits des spahis réguliers. Soldats à part entière, indigènes à 80 %, ils appartiennent à l'armée française avec encadrement et attributs qu'implique cette appartenance. Il en va tout autrement des spahis irréguliers, type ceux de Bône. Fournis par les tribus, ils sont fluctuants en fonction des besoins et soldés suivant les services rendus.

Les spahis réguliers ne portent pas encore le nom de régiment. Celui-ci ne verra le jour qu'en 1845. La désignation officielle est corps de cavalerie indigène. Ils s'élèvent rapidement à trois. On parlera ainsi des spahis réguliers d'Alger, nés de l'ordonnance de septembre 1834, des spahis réguliers d'Oran, nés de l'ordonnance du 13 août 1836, des spahis réguliers de Bône, nés de l'ordonnance du 10 juin 1835. Sont nommés à leur tête des colonels du nom

de Marey, Thorigny, Cousin-Montauban, Yusuf, lequel Yusuf, promu colonel en 1840, commandera à Oran et Bône. Ce sabreur sera partout. De jeunes ambitieux ne dédaignent pas de s'engager aux spahis. On y trouvera du Barail, futur ministre de la Guerre, Fleury, futur grand écuyer de Napoléon III, Louis Abdelal, général en 1870.

L'armée d'Afrique, enfant d'une terre de soleil et de contrastes, aime les couleurs vives. Les uniformes s'en ressentent. Adieu la fade uniformité des troupiers de la métropole ! Les spahis donnent l'exemple avec leur veste turque rouge, la large culotte bleue, le turban de fantaisie et le burnous rouge. Un siècle plus tard, Bournazel, le légendaire officier de spahis, sera *Bou vesta hamra*, l'homme à la veste rouge. Pour se différencier, les spahis irréguliers portent turban et burnous bleus.

Les spahis réguliers doivent se situer « *dans la plaine et aux avant-postes* ». Vaste mission qui implique de patrouiller dans les plaines d'Alger, Bône et Oran et d'y empêcher les intrusions des guerriers d'Abd el-Kader. Elle n'exclut pas de s'intégrer à des opérations plus amples : prise de Constantine, traversée des portes de fer. Le duc d'Orléans, après avoir inspecté les spahis réguliers d'Oran en septembre 1839, déclare : « *Beau corps de cavalerie, instruit et faisant très bien la guerre* ». Indirectement, il rend hommage à Yusuf, le patron de l'unité depuis 1838. Quant aux irréguliers, aux effectifs fluctuants, de 100 à 300 suivant les tribus, ils servent en quelque sorte de maréchaussée occasionnelle pour parer aux mauvais coups.

*

À la fin de 1841, le maréchal Soult, ministre de la Guerre, entend « *donner aux corps indigènes une constitution forte et régulière, et en assurer la bonne administration* ». Ces corps sont effectivement assez hétéroclites. La cavalerie indigène, avec 4 000 cavaliers sous les armes, dispose des spahis réguliers et irréguliers, des 7^e et 8^e escadrons du 1^{er} RCA, et de la gendarmerie maure³. Le 7 décembre 1841, Soult soumet au roi un rapport sur son organisation (ainsi que sur l'infanterie indigène, cf. plus bas). Tous les cavaliers existant formeront un corps unique, sous les ordres d'un colonel. La moitié des emplois de lieutenant, sous-lieutenant, maréchal des logis, brigadier, sera occupée par les Français ; l'autre moitié sera réservée aux indigènes. Tout indigène de dix-huit à quarante ans peut souscrire un engagement de 3 ans, susceptible de prolongations par des rengagements d'1 à 3 ans. L'engagé prête, sur le Coran, fidélité au Roi des Français. Il bénéficie des garanties analogues à celles des cadres et cavaliers français. Le corps de cavalerie ainsi constitué doit s'élever à 4 000 hommes.

Ce rapport Soult, pour la cavalerie, hormis les statuts individuels, n'aura pas grande suite. Le pays qui depuis la décision ministérielle du 14 octobre 1839 s'appelle « *Algérie* », et non plus « *Régence d'Alger* » ou

« *Possessions françaises dans le nord de l'Afrique* », est compartimenté. Les situations y varient. Abd el-Kader a mis le feu à l'Oranie alors que le ralliement des grands caïds donne un Constantinois pacifié. Trop de centralisation nuirait à l'indispensable souplesse dans l'utilisation des moyens.

Car la lutte contre Abd el-Kader et ses alliés s'intensifie. Les Français marquent des points. Chasseurs d'Afrique et spahis y contribuent aux places d'honneur.

Le 16 mai 1843, à Taguine, 200 km au sud de Boghar, les goumiers de l'avant-garde de la colonne du duc d'Aumale aperçoivent l'immense rassemblement de la smala de l'émir. L'agha Mohammed ben Ayad, qui les commande, fonce à bride abattue vers le duc et son escorte :

— « *La smala ! La smala ! Fuyons avant qu'ils ne nous écrasent !* »

— « *Je ne suis pas d'une race habituée à reculer*, réplique, le duc. *Colonel, vous allez charger* », ordonne-t-il à Yusuf chevauchant à ses côtés.

La victoire revient à la surprise et à la fougue des cavaliers. L'infanterie suivait à distance. Les spahis, sous Yusuf, déboulent droit sur le campement. 350 cavaliers à fond de train et tête baissée, poussant des cris féroces. Les têtes volent, les corps s'affaissent. Durant ce temps, sous Morris, les chasseurs d'Afrique, guère plus nombreux que les spahis, contournent la smala pour interdire les fuites avant de se rabattre sur la mêlée qui fait rage autour des tentes.

3 000 prisonniers, 4 drapeaux, un canon, un immense butin, 300 tués pour 9 tués et 12 blessés chez les Français. Yusuf, le baroudeur de vieille date, avouera avoir eu un frisson avant l'assaut : « *J'ai mis le sabre à la main, parce que je suis un soldat, mais je me suis dit à moi-même : C'est fini, nous sommes tous flambés.* »

Les zouaves étaient là. À marche forcée, les pieds en sang, ils rejoignent le champ de bataille vers 18 heures. L'affaire s'était amorcée en fin de matinée. L'armée d'Afrique se façonne dans la sueur et le sang.

*

Un an plus tard, Thomas Bugeaud de la Piconnerie, caporal à Austerlitz, portera le titre de duc d'Isly.

Malgré le coup sévère de la perte de sa smala, Abd el-Kader s'obstine. Homme de foi, il refuse la présence du roumi en terre d'Islam. Errant, il se replie sur le Maroc, où le sultan Abd er Rahman lui apporte un soutien intéressé. De longue date, les Marocains ont des vues sur l'Algérie occidentale. Appuyer l'émir, en faire un obligé, un vassal peut-être. L'opportunité pourrait se présenter de s'enfoncer sur Tlemcen et au-delà en dressant une frontière plus à l'est. Djihad aidant, Moulay Mohammed, le fils du sultan, lève une armée. Des dizaines de milliers de combattants accourus de la plaine, des hauteurs du Rif et des tribus frontalières se massent à l'ouest

d'Oujda.

Bugeaud, bien informé, apprend l'existence de cette masse qui se concentre contre les Français. 30 000 à 60 000 hommes. Nombreux caracoleront sans participer utilement à l'action. « *Moi j'ai une armée, lui n'a qu'une cohue* », clamera Bugeaud parlant de son adversaire. Il dit vrai. Le maréchal dispose de 10 500 combattants, soldats solides, aguerris, commandés par des chefs qui se nomment La Moricière, Bedeau, Péliissier, Morris, Tartas, Yusuf. Toute la fine fleur de l'armée française est là. Pour l'infanterie, des chasseurs, des lignards ; pour la cavalerie, des chasseurs d'Afrique, des spahis. Pas de zouaves, ni de légionnaires par contre. Ils œuvrent ailleurs. En sus, quelques pièces d'artillerie bien servies. Ce cocktail constitue un heureux mélange. Une infanterie traditionnelle⁴, une cavalerie de fraîche date.

La bataille du 14 août 1844, sur les bords de l'Isly, modeste affluent de la Tafna, se gagne en deux volets. Tout d'abord, les fantassins, carrés imperturbables, par leurs salves meurtrières, brisent les attaques marocaines. Puis, les cavaliers achèvent l'ouvrage. Yusuf, comme à la parade, aligne ses 4 escadrons de spahis et ses 2 de chasseurs d'Afrique et balaie tout sur son passage. Morris avec 3 escadrons de chasseurs d'Afrique a plus de peine. Les fantassins de Bedeau doivent le soutenir. L'ennemi était trop nombreux. Déjà, les spahis de Yusuf coiffent les tentes du campement adverse. De tous les côtés, les Marocains fuient dans la plaine. La victoire est sans appel. Bugeaud a eu 27 tués et 99 blessés ; en face, il y a au moins 800 morts et 1 500 à 2 000 blessés.

*

Les conceptions de Soult, exprimées dans son rapport du 7 décembre 1841, ont permis de regrouper spahis d'Alger et d'Oran sur les rives de l'Isly. Ils se sont montrés dignes émules des chasseurs d'Afrique, formés en régiments. Pourquoi ne pas leur donner des structures identiques à celles de leurs camarades ? Une formation en 20 escadrons répartis dans les provinces d'Algérie est trop lourde à gérer.

L'ordonnance royale du 21 juillet 1845 crée trois régiments de spahis à partir des bases existant en décembre 1841. Le 1^{er} régiment de spahis sera formé à Blida avec les escadrons du corps des spahis d'Alger, le 2^e avec ceux de la province d'Oran, le 3^e avec ceux de la province de Constantine. Sous les colonels Dumas, Cousin-Montauban, Bouscaren, ils s'intègrent à part entière aux rangs de l'armée française pour plus d'un siècle.

Héritage des coutumes ancestrales, conséquence des missions confiées, les spahis ignorent la vie de caserne. Chaque escadron vit en famille sous guitounes avec chevaux *à la corde*. Du Barail, à leur sujet, parlera de *petites smalas*. L'image correspond à une certaine réalité. Seul, l'encadrement français s'abrite dans un bâtiment central en dur disposant d'écuries pour les

jours d'intempéries. Les implantations se dispersent rendant sur le fond le principe régimentaire assez aléatoire. Le colonel ne peut que visiter ses escadrons regroupés uniquement pour les opérations d'envergure.

Ce type d'organisation donne aux spahis un style particulier qui leur convient. Hommes et bêtes se portent bien de cette existence au grand air qui se maintiendra jusqu'en 1869. Sera alors défini un hébergement militaire plus classique s'assimilant à celui des autres corps.

Quant aux spahis irréguliers, ils persisteront longtemps, leur formule, très souple s'accordant avec les besoins de la pacification.

En dépit de quelques désertions et mauvaises passes, les spahis, troupe presque intégralement indigène, ont prouvé leur valeur. Leurs exploits, individuels ou collectifs, s'additionnent. Le 26 novembre 1836, le spahi Mohammed ben Sarraoun, dans la vallée de l'oued Zenati, enlève un drapeau à l'ennemi. Même trophée enlevé par le sous-lieutenant Mohammed ben Bakouia le 18 novembre 1843. Des combattants de l'Isly, Bugeaud citera les spahis Kaddour Ahmed, Mohammed ben Keli.

Une interrogation surgit. Pourquoi ces spahis servent-ils ainsi la France en luttant contre des frères de sang et de foi ? Il n'est de réponse absolue. Absence du sentiment national, rivalités tribales, puissance admise de la France, avantages matériels. Le rayonnement d'un chef « *traitant* » bien les siens influence certainement. Quoi qu'il en soit, une évidence éclate. Servir et aimer la France. Une tradition se crée chez les Algériens. Spahis et tirailleurs en seront les grands dépositaires.

1- Le XIX^e siècle distingue la grosse cavalerie, la cavalerie de ligne, la cavalerie légère. Elles se différencient par leur armement, leur mode d'emploi, la taille des hommes et des chevaux.

2- Sous les deys, cet agha commandait la milice turque.

3- Supplétifs indigènes de la gendarmerie, de qualité inégale.

4- Encore que les chasseurs, chasseurs de Vincennes d'abord, d'Orléans ensuite, futurs chasseurs à pied (ou alpins ou portés), soient de création récente, 28 septembre 1840. Quatre leurs bataillons seront à l'Isly en août 1844 ; un an plus tard, le Kerkour et Sidi-Brahim seront le Golgotha du 8^e bataillon.

IV

Tirailleurs et disciplinaires

Car il y a aussi des tirailleurs indigènes. Vieille histoire remontant au lendemain du débarquement et qui traîne à prendre forme. Elle fera des régiments de tirailleurs algériens les derniers sur la liste. En 1856 seulement.

En 1830, le dey d'Alger et les trois beys d'Oran, Constantine et du Titteri disposaient de janissaires turcs ou couloulis. Face à l'envahisseur français, ces hommes se battent courageusement sans éprouver toutefois de pertes notoires. La reddition d'Hussein Dey, le 5 juillet, en contraint certains à l'exil, la majorité à l'état de *demandeurs d'emploi*. Ils se retrouvent plusieurs milliers disponibles, soldats de métier et peu aptes à faire autre chose. Mercenaires sur le fond, ils ont besoin d'une solde pour vivre.

Les Français le comprennent tout en restant prudents. Ces anciens adversaires peuvent être utiles à condition de les limiter et de les surveiller. Des Turcs sont enrôlés à Alger, à Oran, puis à Bône. Ils forment des compagnies indigènes ou intègrent des natifs des lieux en quête d'un moyen de subsistance. Des officiers français assurent l'encadrement.

Ces recrues s'affirment dignes de la confiance accordée. Ils servent avec fidélité. Yusuf à Bône les mue en cavaliers pour surveiller les tribus de la plaine. Clauzel, marchant sur Mascara, en compte dans sa colonne. La prise de Constantine apporte un contingent supplémentaire de Turcs disponibles. Les précédents incitent à les enrôler. À la fin de 1837, les *tirailleurs de Constantine* comptent 800 hommes en six compagnies et une demi-batterie d'artillerie. Cette troupe est assez composite : des Turcs principalement, des couloulis, des citadins ralliés au vainqueur.

Peu à peu des structures officielles se dessinent. L'ordonnance du 7 décembre 1841 prescrit la formation de bataillons de tirailleurs indigènes. Tirailleur, un vocable d'avenir. Le tirailleur, énonce le Larousse de 1907, est le soldat envoyé à quelque distance en avant d'une troupe rangée pour faire le coup de feu. Reconnaître, tirailler donc. Les rédacteurs de l'ordonnance conçoivent une troupe mobile, légère, plus apte aux tiralleries d'avant-garde qu'à un assaut brutal ou une stoïque défense. Leurs conceptions, à l'épreuve, seront vite dépassées.

Conformément à cette ordonnance, une première unité est organisée le 1^{er} août 1842, sous le nom de Bataillon de tirailleurs indigènes d'Alger et du

Titteri. Elle est constituée avec des compagnies indigènes formées dans la province d'Alger et composées de couloulis, d'Arabes et de Kabyles. En 1855, ce bataillon sera dénommé 1^{er} bataillon de tirailleurs indigènes d'Alger. La même année voit un 2^e bataillon identique.

L'Oranie organise à Mostaganem, en septembre 1842, un bataillon de tirailleurs indigènes d'Oran. Il a pour noyau le bataillon turc de Mostaganem et Mascara. En 1855, il sera dénommé 1^{er} bataillon de tirailleurs indigènes d'Oran. À ses côtés, toujours en 1855, apparaît un 2^e bataillon de tirailleurs indigènes d'Oran, formé à Tlemcen.

Le Constantinois, en août 1842, forme aussi son bataillon de tirailleurs indigènes de Constantine. Il devient 1^{er} bataillon en 1855, tandis qu'un 2^e se crée (décret du 9 juin 1855).

La guerre de Crimée, qui débute au printemps 1854, conduit à la formation d'un régiment provisoire de tirailleurs algériens (*cf.* plus bas). Ce régiment *provisoire* se comporte bien. Il prouve l'intérêt de la formule régimentaire appliquée chez les zouaves, les légionnaires, les spahis et les chasseurs d'Afrique. Le décret du 10 octobre 1855 prévoit la création de trois régiments de tirailleurs algériens. Chose faite le 1^{er} janvier 1856. Un bataillon rentrant de Crimée, deux bataillons d'Algérie, donnent naissance à un RTA, régiment de tirailleurs algériens. Le 1^{er} dans l'Algérois, le 2^e en Oranie, le 3^e dans le Constantinois. Ces trois RTA auront pour garnisons Blida, Mostaganem, Mascara, Constantine, Bône, Souk Ahras. De l'originel recrutement turc proviendra le surnom de Turcos¹ donné à ces tirailleurs vite devenus spécifiquement algériens. Leur refrain retentira de l'Afrique à l'Asie :

*Les Turcos, les Turcos sont de bons enfants (bis)
Mais faut pas qu'on les gêne,
Sans cela, la chose est certaine
Les Turcos deviennent méchants
Ça n'empêche pas les sentiments,
Les Turcos, les Turcos sont de braves enfants*².

Chez les tirailleurs, comme chez les spahis, la moitié de l'encadrement au-dessous du grade de capitaine doit rester indigène. A priori, une telle mesure est susceptible de permettre la promotion des enfants du pays. Elle la facilite effectivement tout en la limitant. Un officier français a le pas sur un officier servant à titre indigène. Ce dernier ne dépasse pas le grade de capitaine. Jusqu'à la guerre d'Algérie, aucun Algérien ne commandera un RTA.

Les tirailleurs, engagés pour 3 ans, ne peuvent accéder au grade de sous-officier qu'au bout de cinq ans de service. Adjudants ou officiers subalternes sont obligatoirement âgés et se retrouvent affectés à des missions secondaires. Gendarmier le quartier, écrira Abdelkader Rahmani, fait partie de leurs attributions³. En temps de paix s'entend, écrira encore Rahmani, car en campagne ils offraient leurs poitrines. Le système tiendra un siècle avant

d'exploser.

La condition d'infériorité des Algériens et Tunisiens – il en sera autrement au Maroc grâce à Lyautey et à l'école de Dar el Beida – constituera le maillon faible de l'armée d'Afrique. Elle produira des Ben Bella et des Krim Belkacem. Il n'y aura qu'une exception notoire. Le colonel Mohammed Ben Daoud, Saint-Cyrien, commandera le 3^e spahis de 1885 à 1889.

Pourquoi fut-il le seul à obtenir une telle promotion ? La réponse est, hélas, trop connue. L'inverse, sans interdire l'Algérie algérienne, eût certainement évité la Toussaint sanglante.

Les bataillons d'Afrique

Ces garçons-là sentent le soufre. Ils ne laissent pas derrière eux le halo lumineux des zouaves ou des légionnaires. À bien des égards, ils font figure de réprouvés. Ne sont-ils pas d'abord des disciplinaires ?

Ils le chanteront :

*Il est sur la terre africaine
Un bataillon dont les soldats (bis)
Sont tous des gars qu'ont pas eu de veine.
C'est les Bat'd'Af'et nous voilà (bis).
Pour être Joyeux, chose spéciale,
Il faut sortir de Biribi (bis),
Ou bien alors d'une centrale ;
C'est d'ailleurs là qu'on nous choisit (bis),
Mais après tout, qu'est-ce que ça fout,
Et l'on s'en four⁴!*

Ces proscrits paraissent les derniers à entrer en scène sur cette terre africaine. Illusion ! Ils se rangent dans le peloton de tête. L'Algérie de Louis-Philippe réclame du monde. Après les zouaves, les légionnaires, les Turcs et d'autres, voici les inciviques qui formeront les unités dénommées, bien plus tard, les *Bat'd'Af'*.

L'ordonnance royale du 3 juin 1832 prescrit la création de deux bataillons d'infanterie légère d'Afrique. Doivent remplir les rangs de ces nouvelles unités des condamnés libérés ayant un temps de service militaire à effectuer. Le registre en est vaste : militaires sortant des compagnies de discipline, délinquants ayant purgé leur peine d'emprisonnement. Il se trouvera ensuite des engagés volontaires attirés par la réputation assez spéciale du corps ! L'encadrement proviendra des régiments métropolitains.

Conformément à l'ordonnance royale, le 1^{er} BILA est formé dès juin 1832 sur la base de huit compagnies de 125 chasseurs. (Ces compagnies seront portées à dix en août 1834.) Frère jumeau, le 2^e BILA se rassemble, un an plus tard, à Bir-Kadem, près d'Alger. Un 3^e le sera en septembre 1833.

Les recrues de ces bataillons, enfants des classes misérables de la société française, ne sauraient être du premier choix. Ils s'encanaillent volontiers. Ils boivent, ils chapardent. De là, leur premier surnom de *zéphyr*s (car les zéphyr

volent !). Lui succédera celui, mieux connu, de *Joyeux*. Les sanctions tombent. La bastonnade, le tombeau, la crapaudine. De quoi mater les plus récalcitrants.

Quoi qu'il en soit, ces lascars, au feu, « *vont bien* ». Ils défendent Bougie, participent aux expéditions contre Médéa et Mascara, sont au rendez-vous de Constantine en 1836 et 1837. Lors de la prise de la ville, leurs colonnes d'attaque perdent 82 gradés et chasseurs. Après la reprise des combats avec Abd el-Kader, en 1839, ils traquent les Hadjoutes en Mitidja. Ils défendent Cherrhell en 1840. Témoignage d'une vaillance incontestée, de simples zéphyrus méritent la Légion d'Honneur. Schmit à Bougie, Cledat et Jean à Constantine. Gagner la Croix comme homme de troupe implique un cœur solidement trempé.

Un coup d'éclat leur donne notoriété. Du 3 au 7 février 1840, 144 zéphyrus du 1^{er} BILA⁵, sous les ordres du capitaine Lelièvre, s'accrochent à Mazagran face à des milliers de combattants d'Abd el-Kader.

De par le traité de la Tafna, la France occupe Mostaganem, avec une garnison de trois à quatre cents hommes. À une heure de marche au sud de Mostaganem, posés sur les coteaux dominant le rivage, quelques groupes de maisons séparées par des ruelles étroites portent le nom de Mazagran. L'endroit, sans grande richesse, surveille la plaine et la route d'Oran. Il a été fortifié sur les hauts. Deux anciennes koubbas ont été érigées en poste militaire tout en longueur dominant les habitations. Quelques ouvrages de terre, des fossés, un mur ceinture en constituent les défenses. L'ensemble dispose d'un puits et d'un petit canon.

Les hostilités ont repris avec force avec Abd el-Kader en novembre 1839. Mustapha Ben Thami, un khalifa de l'émir, estime, à juste titre, qu'enlever un poste français sonnerait une victoire éclatante. Fin janvier 1840, quelques cavaliers se manifestent autour de Mazagran. Tout change le 3 février au matin. Une nuée de burnous blancs pétarade dans la plaine. Ben Thami a rassemblé plusieurs milliers de cavaliers. 10 000, 12 000 peut-être.

Le poste de Mazagran est tenu par deux compagnies de zéphyrus commandées par le capitaine Lelièvre, assisté des lieutenants Magnien et Guichard. Chacun est en faction derrière une meurtrière.

Deux canons, en batterie sur un plateau à 500 m, ouvrent le feu, accompagnés d'une intense fusillade. La ruée sur la position est accueillie par des décharges meurtrières qui repoussent les assaillants. Le lendemain, Ben Thami relance l'attaque. Ses combattants essayent d'ébranler les murailles à coups de bélier et d'enfumer les assiégés avec des feux de broussailles. Sans résultats. Le 5, autre tentative infructueuse. Le 6, Ben Thami fait dresser des échelles de fortune pour pénétrer dans l'enceinte. Les assaillants sont repoussés à coups de sabre et de baïonnette et décimés par des feux roulants. Une sortie de la garnison de Mostaganem, emmenée par le colonel du Barail, les contraint finalement à renoncer. « *Dieu est sans doute pour les chrétiens* »,

s'écrient les plus braves.

Tout redevient calme. Lelièvre n'a eu que trois tués et seize blessés. Ben Thami aurait eu 600 morts, chiffre invérifiable et peut-être excessif. Les vivants ont emporté les morts. Les cadavres des chevaux, seuls, attestent de l'ampleur des pertes qui s'expliquent par la puissance de feu des Français et l'ardeur désordonnée des Algériens.

Cette belle résistance fait grand bruit. Paris, Valée à Alger, ont besoin de succès. Les « *lapins* » de Lelièvre, promu chef de bataillon à huit mois de grade, sont portés aux nues. Ils reçoivent des médailles commémoratives. Leur drapeau, glorieusement déchiré, est confié à la garde de la 10^e compagnie, celle de Lelièvre. Les témoins de l'époque ne seront pas dupes. Mazagran, si valeureux soit-il, n'est pas encore Sidi-Brahim ou Camerone.

La suite montrera les « *lapins* » sous un autre jour. Quelques semaines après le siège, le marché de Mostaganem, habituellement bien approvisionné, ne l'est plus. Pourquoi ? L'enquête découvrira que les glorieux défenseurs de Mazagran se sont transformés en coupeurs de bourses. Ils assaillent les Arabes, rentrant chez eux leurs marchandises vendues, pour les dévaliser, n'hésitant pas à tuer si besoin. Le remplacement des zéphyr de Mazagran par des lignards redonnera vie au marché de Mostaganem.

Ces zéphyr, si courageux soient-ils, imposent d'être tenus rênes courtes.

1- Une autre origine au qualificatif Turco est avancée. À leur uniforme, les Russes en Crimée les auraient pris pour des Turcs et se seraient exclamés : « Turcos ! Turcos ! »

2- La marche des Tirailleurs sera, par la suite, commune aux régiments de tirailleurs algériens, tunisiens et marocains.

3- *L'Affaire des officiers algériens*, op. cit., p. 9.

4- Ce chant traditionnel des Bat' d'Af' est relativement récent, puisque le Biribi de Darien, mentionné, date de 1890.

5- Dans les 144, 4 sapeurs du Génie.

V

La gloire de Crimée

Tandis que les troupes nées de la conquête continuent de prendre visage, la roue de l'Histoire ne cesse de tourner. Le 5 juin 1847, Bugeaud quitte une Algérie qu'il a grandement rendue française. Le duc d'Aumale le remplace. L'honneur lui incombera, fin décembre, d'accepter la reddition d'un Abd el-Kader vaincu. La Révolution de février 1848 met un terme au règne des Capétiens. L'éphémère Seconde République se termine par le coup d'État du Prince Président le 2 décembre 1851. Le sacre de Louis-Napoléon Bonaparte, un an plus tard, jour pour jour, ouvre un Second Empire qui durera jusqu'à Sedan et au 4 septembre 1870. Si quelques anciens d'Algérie, Cavaignac, La Moricière, Bedeau, Changarnier, Charras, se rebiffent, la majorité, tels Saint-Arnaud, Mac-Mahon, Canrobert, Randon, Pélissier, Vaillant, Bazaine, Bosquet... emboîte le pas et « va à la soupe ». Elle s'en félicitera et sera bien servie. Les soldats de l'armée d'Afrique donneront les chefs de l'armée française du Second Empire.

L'Empire, « *c'est la paix* », avait promis le candidat au trône. Pourtant, en ces dix-huit années impériales, la France se bat. Elle se bat beaucoup. En Crimée, en Italie, au Mexique, en Indochine, en Chine, en Algérie encore, où la pacification peine à se matérialiser pleinement. Sur tous ces théâtres, l'armée d'Afrique, encore en gestation, sera appelée à combattre. Elle y gagnera une gloire qui finira d'asseoir sa jeune renommée.

*

Que diable allait-il faire en cette galère ? s'interrogeait le bonhomme Géronte. Une interrogation identique se pose. Pourquoi, que diable, aller se battre en Crimée ?

Depuis 1851 – et même avant – la tension monte au Moyen-Orient. La discorde religieuse, fruit de querelles séculaires, agite les Lieux saints, berceau du christianisme. Derrière ces querelles de moines se profilent d'autres rivalités. Le gouvernement de Saint-Pétersbourg, naturellement, soutient les papes et leurs fidèles. Par-delà, il compte profiter du déclin de l'Empire ottoman, incapable de dominer chez lui les passions religieuses (la Palestine est alors, on le sait, province turque). Sous couvert de protection des

orthodoxes, il vise à s'imposer en Turquie. Contrôler les Dardanelles est une vieille ambition des tsars.

La Grande-Bretagne ne saurait accepter une telle perspective. Pas question pour elle de voir une escadre russe pénétrer librement en Méditerranée. La France, pour sa part, est impliquée de longue date dans la défense de la chrétienté romaine en terre sainte. Napoléon III ne peut déroger à une telle politique, surtout après son mariage avec la très pratiquante Eugénie de Montijo. Soucieux de sortir la France de son isolement depuis 1815, il est enclin à se ranger aux côtés des Britanniques.

Londres et Paris font ainsi cause commune au profit de Constantinople. De mois en mois, le conflit s'envenime. Personne ne veut céder et le tsar montre sa force. Le 3 juillet 1853, son armée franchit le Prut et envahit les provinces danubiennes, Moldavie et Valachie, possessions turques.

La Turquie est agressée. Elle réplique en déclarant officiellement la guerre à la Russie. Ses débuts dans le conflit ne sont pas encourageants. Sa flotte est anéantie à Sinope, le 30 novembre, par l'escadre russe de la mer Noire.

Ce désastre précipite les décisions. Les Russes arrivent maintenant aux portes des Dardanelles. La diplomatie britannique s'active pour entraîner la France. Le 27 mars 1854, les deux puissances déclarent à leur tour la guerre à la Russie.

Les temps ne sont plus où, pour atteindre Moscou, la Grande Armée traversait l'Europe. Des États neutres, la Prusse, l'Autriche entre autres, interdisent qu'il en soit ainsi. La Russie de 1854 ne peut être frappée qu'en ses limites extrêmes au nord comme au sud. Une flotte franco-britannique part pour la Baltique. Un corps expéditionnaire de même origine se dispose à rejoindre le Proche-Orient afin de couvrir les Dardanelles et de protéger la Turquie.

Côté français, 30 000 hommes prennent ainsi la mer. L'expérience prouvera vite que ces effectifs sont insuffisants. 140 000 hommes finiront par être engagés. 95 000 ne reviendront pas, dont près de 70 000 suite à une maladie.

*

Les briscards de l'armée d'Afrique, troupe aguerrie, sont partants. 10 000 hommes au départ, soit le tiers du corps expéditionnaire. Ils seront 18 000 dans un second temps.

La Légion constitue le gros du premier contingent. 5 000 baïonnettes des 1^{er} et 2^e régiments étrangers. La question de leur envoi s'est posée. La crainte d'un soulèvement des tribus dans une Algérie juste pacifiée incitait à garder les légionnaires vétérans des campagnes africaines. Leur présence, en cas d'insurrection, serait précieuse. Elle le serait tout autant dans un terrain non sans analogie avec l'Afrique du Nord. Finalement, leur départ a été décidé. En

juin 1854, le 1^{er} RE embarque à Oran, le 2^e à Bône. Tous les deux composeront la brigade étrangère sous les ordres du général Carbuccia, ancien patron du 2^e dans le Constantinois. Cette brigade relèvera de la 5^e division.

Les trois régiments de zouaves appartiendront chacun à une division. Le 1^{er} à celle de Canrobert, le 3^e à celle de Bosquet, le 2^e à celle dite corps de réserve¹ du prince Napoléon, cousin de Napoléon III. Ils ignorent en embarquant qu'ils partent inscrire à jamais le nom de zouaves dans l'histoire de l'armée française.

Chez les tirailleurs, les volontaires affluent. Les trois bataillons détachent des éléments regroupés en un régiment provisoire de tirailleurs. Chaque RTA fournit officiers et hommes du rang : 29 et 745 au 1^{er}, 25 et 788 au 2^e, 20 et 507 au 3^e. Les Maures d'Alger offrent un drapeau portant en arabe l'inscription : « *Cet étendard brillera dans les champs de gloire et volera au succès avec l'assistance divine. C'est l'œuvre des musulmans d'Alger. Offert aux soldats indigènes faisant partie des troupes françaises qui marchent au secours de l'Empire ottoman. An 1270 (1854).* » Suite à la faiblesse du 3^e bataillon, trois compagnies du 2^e BILA lui sont adjointes. Les rapports entre tirailleurs et zéphyrs manqueront de chaleur. Ce régiment provisoire formera brigade, la 4^e, avec le 3^e zouaves de la division Bosquet.

1^{er} et 4^e chasseurs d'Afrique appartiennent au premier départ. 2^e et 3^e suivront. Les spahis, avec leur type d'organisation, se prêtent mal à ce genre d'opérations outre-mer. Le 1^{er} régiment envoie un petit détachement, le 2^e un peloton. Chasseurs d'Afrique et spahis assurent l'essentiel de la brigade de cavalerie du général d'Allonville. À défaut du nombre, les spahis sont toutefois bien représentés puisque le plus illustre d'entre eux participe au voyage. Toutefois, il ne les commandera pas. Yusuf se verra confier des « *spahis d'Orient* », des bachi-bouzouks « *têtes brûlées* » locales que les désertions lamineront.

Incontestablement, à l'été 1854, les troupes d'Afrique représentent l'ossature de l'armée d'Orient du commandant en chef, le maréchal de Saint-Arnaud, l'ancien capitaine de Légion de la prise de Constantine en 1837. « *Orient* », un nom qui plaît et qui tinte dans les cœurs, évocateur d'horizons mystérieux et de voluptés cachées. L'armée d'Afrique le retrouvera souvent.

*

L'été méditerranéen assure une mer calme et une traversée agréable. Gallipoli, port au cœur de la presqu'île de même nom, déçoit. Cette cité cosmopolite de Turcs, Grecs, Arméniens, Juifs, de 20 000 habitants, n'est qu'une grosse bourgade poussiéreuse et malpropre. Pour les besoins de la cause, elle sert de base arrière au corps expéditionnaire franco-britannique. D'un commun accord, les deux commandants en chef, Saint-Arnaud et Lord Raglan, ont décidé de barrer la presqu'île pour interdire toute incursion russe. C'est là, à 15 km au nord, que la Légion est envoyée participer aux travaux de

défense.

La pression russe s'accroît, non devant Gallipoli mais sur le Danube. L'armée du tsar entame le siège de Silistrie, sur le Danube inférieur, défendue avec vigueur par une garnison turque. En vue de soutenir et soulager l'allié ottoman, la division Canrobert, avec son 1^{er} zouaves, est dépêchée sur le continent à Varna, 300 km au nord-ouest de Constantinople.

Le Russe était l'adversaire. Un autre surgit plus redoutable. En ces contrées aux eaux douteuses, sur des troupes à l'hygiène rudimentaire, le choléra s'abat avec une rigueur impitoyable. Carbuccia meurt, l'une des premières victimes. Bazaine, promu général le 28 octobre 1854, le remplacera. Ancien officier de Légion, il connaît l'institution et la commandera durant la guerre de Crimée. Les légionnaires ont perdu leur chef, mais ils sont en proportion moins touchés que leurs camarades des autres unités. Les médecins y voient le témoignage de la supériorité physique du soldat aguerri.

Aguerris, les zouaves pourtant le sont. À Varna, le 1^{er} zouaves n'échappe pas à la maladie. Le tiers de son effectif disparaît. Comme à la division Canrobert ponctionnée de 2 000 hommes et qui devra être étoffée.

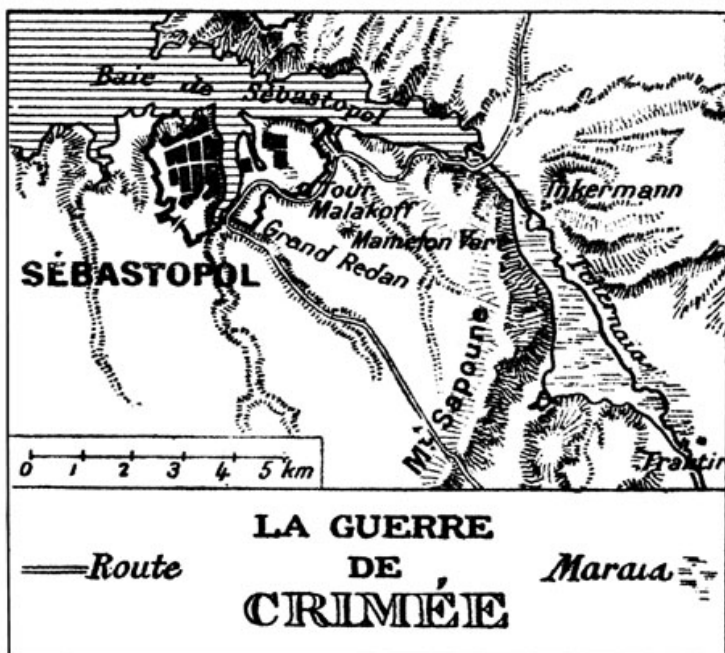
Devant l'arrivée des renforts français, les Russes lèvent le siège de Silistrie et évacuent les provinces danubiennes. Saint-Arnaud se sent floué. « *Les Russes me volent en se sauvant.* » Il espérait livrer une bataille décisive sur le Danube.

*

À défaut de Danube et devant les hésitations de l'Autriche qui renâcle à s'engager, Londres et Paris optent pour une autre voie. Ils frapperont en Crimée, contre Sébastopol, le grand port russe de la mer Noire. S'en emparer ébranlerait la puissance militaire adverse et écarterait tout danger contre les Dardanelles.

Regroupés, les Franco-Britanniques débarquent le 14 septembre dans la baie d'Eupatoria, au nord de Sébastopol. Les Russes n'interviennent pas, laissant la mise à terre s'effectuer sans incidents. Ils attendent un peu au sud, installés sur la rive gauche de l'Alma, petite rivière qui serpente perpendiculaire au rivage.

Le 19 septembre, les troupes alliées engagent leur mouvement en direction de Sébastopol, à travers un terrain plat et relativement dénudé. Longeant la mer, l'armée française avance en losange. 1^{ère} division, Canrobert, en avant-garde, 2^e et 3^e divisions sur les flancs. La 4^e division ferme la marche avec les Turcs. Les Britanniques progressent sur leur gauche, de l'autre côté de la route Eupatoria-Sébastopol. Les flottes, au large, couvrent l'ensemble.



Saint-Arnaud et Lord Raglan ont l'intention d'attaquer sur les ailes afin de forcer les Russes à dégarnir leur centre. Là se produirait alors l'assaut principal. Les deux commandants en chef connaissent leurs classiques. Percer au centre, à l'instar des hauteurs du plateau de Pratzen, le 2 décembre 1805.

Les Russes ont judicieusement choisi leur position d'attente. La vallée de l'Alma, au cours sinueux et aux gués peu nombreux, représente effectivement l'obstacle majeur avant Sébastopol. Ses versants sont encaissés et dominés par le plateau de l'Aklèse, tenu par l'armée russe bien pourvue en artillerie.

Après une nuit calme, l'ordre général d'attaque ne sonnera qu'à la fin de la matinée du 20, les Britanniques ayant pris du retard. La division Bosquet est lancée sur la droite, la division Canrobert, avec le bataillon d'élite de la Légion, s'engageant au centre du dispositif français.

Pour la postérité, l'Alma appartient aux zouaves. La célèbre statue du pont de l'Alma le commémore aux Parisiens. Cet hommage est justifié. À midi, le 3^e zouaves de la division Bosquet franchit à gué l'Alma non loin de son embouchure. Résolument, il se lance sur les pentes menant au plateau de l'Aklèse. Utilisant des sentiers de chèvres, escaladant les rochers, grimpant au plus court malgré le feu ennemi, il atteint le rebord du plateau. Cette incursion latérale en force surprend et menace les Russes de flanc.

Chez Canrobert, le 1^{er} zouaves enjambe la rivière sur des passerelles de fortune avec des arbres abattus et se précipite avec un bel élan. La 3^e division, sur la gauche, avec le 2^e zouaves du colonel Cler, enlève le village de Bourliouk, atteint l'Alma rapidement franchie grâce à un gué. Négligeant les feux adverses, les deux régiments de zouaves avalent les escarpements et débouchent sur les hauteurs de l'Aklèse. Les Russes tentent de se ressaisir. Ils contre-attaquent avec leurs réserves. L'arrivée massive des Français sur le plateau finit d'enlever la décision. La tour du Télégraphe, point central de la résistance, tombe. Le zouave Bertrand du 1^{er} régiment y hisse le drapeau de son unité. Les Anglais, attardés, surviennent à leur tour. La journée du 20 septembre se solde par une éclatante victoire.

Les zouaves n'étaient pas les seuls de l'armée d'Afrique à gravir les pentes escarpées de l'Aklèse. Les tirailleurs du « régiment provisoire » du colonel de Wimpfen marchaient avec le 3^e zouaves. La canonnade adverse les décontenance. Nouveau. C'était leur baptême du feu de l'artillerie. Le général Bosquet qui passait par là a senti leur flottement : « *Est-ce que les balles frappent moins que les boulets ?* ». Courageusement, ils repartent. Il n'est pas besoin de tels propos pour les légionnaires du bataillon d'élite, issu des deux régiments étrangers. Ils s'avancent en première ligne, impressionnants de calme et de sang-froid. Fait exceptionnel, les officiers, accédant au désir de leurs hommes avant d'entamer l'ascension, ont crié : « *Sac à terre !* » Allégés, les légionnaires avalent l'obstacle, conservant une cohésion remarquée et saluée par Canrobert : « *À la bonne heure, braves légionnaires, servez d'exemple aux autres !* »

*

L'Alma est désormais inscrit dans le grand registre des victoires françaises, mais le plus dur en Crimée reste à faire.

Ce succès acquis, une poussée rapide sur Sébastopol aurait peut-être permis d'enlever la place et d'en finir. La mort quelques jours plus tard, le 29 septembre, de Saint-Arnaud, frappé à son tour par le choléra, perturbe le commandement. Canrobert, son successeur, est un beau soldat au courage

exceptionnel qui n'a cessé de se manifester en Afrique durant 15 ans. Commandant en chef, il n'a ni l'envergure ni l'autorité du maréchal disparu. Sa position près de Lord Raglan est moins assurée. Bref, la conduite des opérations se ressent de la maladie et de la mort de Saint-Arnaud. Du temps est perdu faute de décisions promptes. Les Franco-Britanniques, renforcés par de nouvelles divisions et des contingents turcs puis sardes, vont se retrouver enlisés devant Sébastopol pour un siège interminable.

L'investissement de Sébastopol, face aux forts et bastions de la ville, s'étale en demi-cercle, de la baie de la Quarantaine, à l'ouest, aux hauteurs des monts Sapoune, à l'est. Le dispositif originel est double. Un corps de siège ceinture Sébastopol au plus près, français sur la gauche, britannique sur la droite. En arrière, un corps d'observation mixte fait face à l'est pour contrer une éventuelle menace. Il se positionne du nord au sud, d'Inkermann à Balaklava.

Se couvrir face à l'est s'avère sage. Le 25 octobre, les Russes débouchant du nord-est attaquent dans l'intention de s'emparer de Balaklava, port utilisé par les Britanniques. C'est ce jour-là que Lord Raglan donne l'ordre malencontreux à la cavalerie légère du général Cardigan de lancer une charge restée aussi fameuse que tragique. Cette troupe magnifique d'héroïsme, prise dans un étau, sur le point d'être totalement décimée, est sauvée par l'intervention de quatre escadrons du 4^e chasseurs d'Afrique. Ceux-ci, emmenés par le général d'Allonville, enlèvent une batterie qui, des hauteurs des monts Fédioukine, prennent de flanc les cavaliers de Cardigan. Ils rentrent avec 40 tués. Les Anglais avec 300. Sans l'intervention des chasseurs d'Afrique, ils en auraient eu beaucoup plus.

*

Les Russes ont échoué, le 25 octobre, dans leur tentative pour soulager Sébastopol. Ils renouvellent. À l'aube du 5 novembre, exploitant l'obscurité brumeuse et les bourrasques de vent qui étouffent les bruits, ils s'infiltrèrent en force par les talwegs de la rive gauche de la Tchernaiia, modeste rivière au pied du plateau d'Inkermann, au nord-est de Sébastopol. Sur ce plateau campent d'importantes unités britanniques du corps d'observation. Les guetteurs, transis par le froid et l'humidité, ne voient rien, n'entendent rien. Brutalement, les bataillons russes surgissant du nord déferlent sur les campements anglais. La surprise est totale. L'effet de masse joue en faveur des attaquants. Dans la pénombre matinale, on se bat dans la confusion au milieu des tentes renversées.

Les Anglais ne manquent pas de courage mais, au fil des minutes, leur situation s'aggrave. L'un de leurs divisionnaires, le général Cathcart, est tué.

De leur bivouac, au sud, les Français entendent le tumulte. La division Bosquet court au canon, bientôt soutenue par Canrobert qui rameute les unités disponibles.

Le brouillard se dissipe peu à peu. La brigade Bourbaki marche sur la gauche. 3^e zouaves et tirailleurs algériens de la brigade d'Autemare foncent sur la droite, en bordure du plateau. Avec eux, le 3^e bataillon de chasseurs à pied. Le général Bosquet parcourt leurs rangs et les exhorte :

« *Allez ! Mes zouaves irrésistibles ! Allez ! Mes braves chasseurs !* » crie-t-il d'une voix forte. « *Montrez-vous enfants du feu !* » dit-il en arabe aux tirailleurs algériens.

Tous, avec fougue, se précipitent sur un adversaire qu'ils discernent mieux. Sous leurs charges à la baïonnette, les carrés russes refluent, abandonnant morts et blessés. Le 4^e chasseurs d'Afrique jeté lui aussi dans la mêlée reprend la batterie dite des « sacs à terre » qui dans la matinée a changé plusieurs fois de mains. Vers 11 heures, la bataille d'Inkermann s'achève sur un succès chèrement payé. 2 600 tués et blessés chez les Anglais, 1 800 chez les Français, pour 9 000 en face.

La bataille sur le plateau d'Inkermann, grosse affaire du 5 novembre, fera date. Elle ne saurait estomper les combats du matin même, côté opposé du périmètre d'investissement.

De l'extérieur, les Russes s'efforcent de disloquer le camp allié. D'où les batailles de Balaklava et Inkermann. De l'intérieur, ils n'hésitent pas à effectuer de vigoureuses sorties en vue de démanteler les travaux des assiégeants. Ainsi, le 5 novembre au matin, alors que la lutte faisait rage sur le plateau d'Inkermann.

Le bataillon d'élite de la Légion qui s'est distingué à l'Alma a été dissous. Ses compagnies ont rejoint leurs deux régiments d'origine. Toute la Légion rassemblée au sein de la 5^e division (général Levaillant) est partie pour l'extrême gauche du dispositif, presque en bordure de mer. Suivant l'expression du moment, les légionnaires assurent *le service de tranchées à la Quarantaine*. Concrètement, ils ont mission de se relayer dans les tranchées devant le bastion n° 6, dit bastion de la Quarantaine. L'endroit est inconfortable. Les lignes françaises sont à portée de tir du bastion ainsi que du fort n° 10, situé sur la falaise surplombant la mer Noire. De ce bastion n° 10, les boyaux des assiégeants sont pris en enfilade.

Là encore, le 5 au matin, le brouillard favorise l'approche ennemie. Les avant-postes submergés doivent se replier mais les trois compagnies du 1^{er} régiment de la Légion, en premier recueil, tiennent bon. Pourtant, ces compagnies affaiblies depuis l'Alma comptent tout juste 65 hommes. Leur résistance donne aux chasseurs du 19^e BCP et à l'ensemble du 1^{er} régiment le temps d'accourir à la rescousse. Les 39^e et 19^e de ligne qui refluaient lentement repartent de l'avant. Les Russes repoussés font marche arrière. Les « ventres de cuir », comme sont désignés les légionnaires à cause de leurs cartouchières plaquées sur l'abdomen, finissent de les reconduire à l'intérieur de leur enceinte.

La journée d'Inkermann a, une nouvelle fois, montré l'opiniâtreté de l'adversaire en dépit de ses très lourdes pertes. Tout espoir d'enlever

Sébastopol par un assaut brutal disparaît. Le siège est condamné à se prolonger.

*

L'hiver est là. Une pluie fine et glaciale s'acharne sur la Crimée, transformant les tranchées en fossés bourbeux. Les hommes s'enfoncent dans la glaise jusqu'à mi-jambe. Le 14 novembre, un ouragan se déchaîne. Les camps sont ravagés, les petites « guitounes » emportées. En janvier 1855, la neige se manifeste, recouvrant les lieux d'un manteau de plusieurs centimètres. La température chute tandis qu'un blizzard glacial balaye le plateau de Chersonèse où campent les alliés.

Pour les assiégés, le quotidien s'égrène sans cesse plus difficile. Le froid, l'humidité règnent partout. Peu ou pas de feu. Le bois manque. Le plateau de Chersonèse a vite été dépouillé de ses rares arbustes. La soupe chaude devient rarissime. L'ordinaire repose sur les conserves et les biscuits. Les vêtements chauds font défaut. L'armée n'avait pas prévu une aussi longue campagne. Les peaux de mouton, les capotes à capuchon dénommées criméennes arrivent en nombre insuffisant.

Obligation rend ingénieux. Légionnaires, tirailleurs, zéphyr ont le coup d'œil des vieux soldats. Ils repèrent les lourdes mais chaudes bottes russes, héritées de celles des moujiks et confectionnées pour se protéger des affres hivernales. La nuit, ils se glissent pour en récupérer sur les cadavres. Ces expéditions macabres et risquées rapportent. Elles permettent de s'équiper confortablement. Plus, elles débouchent sur un fructueux négoce. Les intempéries s'aggravant, le cours des bottes monte... Il n'est pas que des bottes à ramener des sorties nocturnes. Les détrousseurs de cadavres reviennent avec des chaînes, médailles ou autres colifichets, qui trouveront preneurs.

L'essentiel est ailleurs. Malgré les rigueurs de l'hiver, les travaux d'approche, le *service de tranchée*, se poursuivent. L'ennemi déploie une intense activité et ne ménage pas ses munitions, car il continue d'être ravitaillé par mer. Des officiers, des hommes tombent à leurs postes de garde ou de travail.

Sans relâche, la garnison effectue des sorties pour desserrer l'étreinte. Dans la nuit du 19 au 20 janvier, l'attaque s'axe contre quatre compagnies du 2^e bataillon du 2^e régiment de Légion qui tiennent toujours le secteur de la Quarantaine. Malgré le froid vif, le commandant L'Hériller et ses hommes veillaient. La surprise ne joue pas. L'impétuosité des Russes se brise contre la solidité des légionnaires qui attendaient de pied ferme.

La lutte s'engage tout d'abord sur le parapet. Puis, avec trois compagnies, le commandant se précipite hors des tranchées afin de tourner les assaillants, 300 environ. Bloqués sur l'avant, menacés sur leurs arrières, les Russes décrochent.

Dans la nuit du 23 au 24 février, cinq bataillons dont deux de zouaves se lancent à l'assaut de retranchements contrariant le dispositif français. L'opération réussit sans possibilité de se maintenir sur place devant la trop forte pression russe. Le signal est donné de se replier après avoir détruit au mieux. L'affaire a coûté rien qu'aux zouaves cinq officiers et 62 hommes de troupe. Le commandement la regarde comme un succès : « *Le but que les généraux veulent atteindre étant essentiellement d'influence morale, l'ordre est donné de n'occuper que pendant peu de temps les travaux ennemis, de les bouleverser et de les abandonner au signal de la retraite.* »

Ainsi s'écoulent les jours et les semaines devant Sébastopol. Le siège de Sébastopol se mue en un long grignotage coûteux.

Le dégel n'apporte qu'une amélioration relative. Si le froid s'atténue, la boue s'incruste partout.

Avec le retour du printemps, Canrobert envisage de reprendre l'offensive en vue de se préparer à l'assaut définitif. D'autant que les Russes intensifient leurs efforts défensifs et risquent d'attaquer les premiers. À cet égard, Canrobert écrit à Pélissier, commandant le 1^{er} corps d'armée² : « *Si l'on ne marche pas, l'ennemi, enhardi, pourra marcher.* »

Il est donc décidé d'enlever le bastion du Mât, à la pointe méridionale de Sébastopol³, dont les feux prennent en enfilade les approches françaises.

Trois colonnes d'assaut sont constituées. Celle de gauche du général Bazaine avec le 43^e de ligne et le 1^{er} régiment de la Légion du colonel Vienot.

Né en 1804, sorti de Saint-Cyr en 1825, vieux soldat ayant passé plusieurs années en Afrique, actif, digne et ferme, Vienot est un patron estimé. Ses qualités personnelles lui ont valu d'être désigné pour le commandement, jugé « *difficile* » à l'époque, d'un régiment de Légion.

Cette notion de « *commandement difficile* » reste valable, car si le commandement à la Légion s'avère facile eu égard à la discipline et à la qualité de la troupe et de l'encadrement, il reste néanmoins toujours difficile : le chef doit s'imposer par un mélange de parfait professionnalisme et de rayonnement humain. Une personnalité affirmée est nécessaire. Tous les officiers ne réussissent pas à la Légion. L'intéressé doit alors savoir s'effacer.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 mai, vers 22 heures, par un beau clair de lune, les Français sortent de leurs tranchées. Sans tirer un coup de fusil, ils se précipitent sur les défenses adverses. Arrivés au contact et accueillis par un feu violent, le traditionnel « Vive l'Empereur ! » embrase la ligne française. De toutes parts, les Russes sont dominés dans cette mêlée nocturne où la baïonnette est reine. Par trois fois, ils tentent des retours offensifs, à chaque fois refoulés.

Vienot, comme il se doit, a pris la tête de son régiment. En des temps où le combat se dirige de la voix, du geste et de l'exemple, il ne lui est guère possible malgré la clarté lunaire, de se faire voir et entendre. Par sa seule présence, le colonel stimule les siens. On sait qu'il est là. On devine sa

silhouette et la masse diffuse de son petit groupe de commandement. Il partage les risques de cette attaque de nuit, dans ce terrain labouré par les bombardements continuels où la fusillade crépite de partout, n'épargnant personne. Soudain, Vienot s'affaisse. Une balle tirée presque à bout portant lui a fracassé le crâne. Le régiment a perdu son colonel. La Légion y gagne un nom qui perdurera, à Sidi Bel-Abbès puis à Aubagne. Le quartier Vienot est devenu son sanctuaire.

Le bastion du Mât a été enlevé et, le lendemain, vers 15 heures, une contre-attaque russe s'efforce de récupérer une partie des positions perdues durant la nuit. Une préparation intense d'artillerie l'a précédée. De compagnies très amoindries par les combats rejettent les Russes qui, suivant leurs habitudes, déboulent en poussant des hurlements sauvages. Le Mât a tenu.

*

Le siège traîne. Une certaine lassitude s'en ressent. Les conceptions des chefs divergent. Raglan voudrait se porter sur la presqu'île de Kertch. Canrobert ne le suit pas. De Paris, Napoléon III fait connaître ses propres vues qui ne correspondent pas obligatoirement à la situation réelle. Des dissensions entre les commandants en chef, les interférences impériales conduisent Canrobert à démissionner et à reprendre simplement le commandement d'une division. Pélissier devient le nouveau commandant en chef.

Son prédécesseur, par crainte des pertes excessives, tempérait les attaques et refusait un assaut frontal. Il n'est plus là pour y faire obstacle. La notion d'offensive généralisée prend la primeur.

Après les boues et les glaces, la nature reverdit. Le champ de bataille autour de Sébastopol se couvre de fleurs aux couleurs variées. L'heure n'est pas à contempler un paysage bucolique. Les boulets qui s'abattent régulièrement se chargent de le rappeler. Le siège de Sébastopol maintient ses droits.

Le lent grignotage des positions russes se poursuit. Des noms fameux dans l'histoire de la guerre de Crimée changent de mains : Mamelon vert, Ouvrages blancs... Ces conquêtes coûtent toujours cher. Des chefs estimés disparaissent : le colonel de Brancion, le colonel Hardy, le général Lavarande, treize ans d'Afrique⁴, le général Brunet, le général Mayran, ancien officier de Légion blessé à Constantine en 1837. 1 600 tués et blessés le 18 juin. Les Anglais ne sont pas plus épargnés. Le 28 juin, Lord Raglan est emporté par la maladie.

Ces attaques répétées de l'été, quel que soit leur prix, finissent par resserrer le dispositif allié autour de Sébastopol. Progressivement, une constatation s'impose : la position dite de Malakoff, au sud-est de la ville et au-delà du Port du Sud, situe le point clé de la ville. Elle domine immédiatement le faubourg Karabelnaïa. Si Malakoff est enlevée, le faubourg

tombe sous le feu et n'a plus possibilité de résister longtemps. Après quoi, les quartiers de Sébastopol, à quelques centaines de mètres, peuvent être pilonnés et écrasés par les batteries françaises. Le général Niel qui dirige les travaux du génie est catégorique : « *Aujourd'hui, Malakoff est la seule issue du siège. Sa prise donnera le faubourg et le faubourg donnera la ville. L'assaut se présente dans des conditions plus favorables que je n'ose l'espérer.* »

Tous les généraux se rallient à cette vue : « *L'assaut doit être donné.* »

Certes, aux approches de ce qui est appelé la tour Malakoff, large redoute rectangulaire aux abords fortifiés, le Mamelon vert, les Ouvrages blancs ont été enlevés. La tour est à portée des 267 bouches à feu qui concentrent leurs tirs. Néanmoins, la position est défendue par des combattants qui ont prouvé leur héroïsme. Les Russes se défendent toujours bien.

*

Conscients de l'étau qui se resserre sur la place, le 16 août, pour la dégager, ils tentent une diversion à l'est, sur la Tchernaiia. Une masse de 60 000 hommes engage la bataille qui sera appelée de Traktir. À 4 heures du matin, dans un épais brouillard, elle monte à l'assaut des monts Fédioukine, tenus par 17 000 Français. La partie principale se joue au centre, à hauteur du pont de Traktir, axe d'effort des Russes. Zouaves et tirailleurs tiennent bon et rejettent l'ennemi au-delà de la rivière. Partout, les Français contre-attaquent victorieusement. À 9 heures, le sort de la bataille est acquis. L'armée de secours a perdu 8 000 hommes. Elle ne représente plus un danger pour les forces qui investissent Sébastopol.

L'action peut reprendre contre la tour Malakoff.

À partir du 5 septembre, l'artillerie intensifie sa préparation. La date de l'assaut a été fixée au 8. Si celui-ci doit être général sur tout le périmètre investi, l'effort principal, comme prévu, s'axera sur Malakoff. Le 2^e CA du général Bosquet a le périlleux honneur d'en être chargé. À midi, les généraux lancent le rituel : « *Soldats, en avant ! Et vive l'Empereur !* »

La division Mac-Mahon mène l'attaque sur Malakoff. Zouaves, chasseurs se ruent au coude à coude. Sur les 7 régiments devant s'emparer de la tour, 4 appartiennent à l'armée d'Afrique : 3 de zouaves, un de tirailleurs. S'y adjoint un petit détachement de la Légion. L'ancien commandant du 2^e régiment de la Légion a tenu à s'entourer d'une garde personnelle. 100 légionnaires volontaires marchent à ses côtés et participent à l'attaque vite transformée en effroyable tuerie. Vers 2 heures, le caporal Lihaut, du 1^{er} zouaves, lève un drapeau tricolore criblé de balles. Malakoff a été enlevée.

De cette prise de la *redoute* – ou de la *tour* – Malakoff, l'histoire de France a retenu la réplique peut-être apocryphe de Mac-Mahon : « *J'y suis, j'y reste.* » Ses hommes ont investi la tour, immense ruine remplie de morts et de blessés. Une menace plane. Les Russes n'ont-ils pas disposé un fourneau prêt

à exploser ? Une courtine proche récemment conquise vient ainsi de sauter provoquant de nombreux morts. Par prudence, Mac-Mahon, le vainqueur de Malakoff, fait évacuer une partie des siens avec ordre de réoccuper les lieux après une éventuelle explosion. Demeurant personnellement sur l'ouvrage, il aurait alors clamé sa farouche détermination de rester en place.

Les assaillants l'ont emporté. 1 634 tués, dont 5 généraux, pour les Français. 385 chez les Anglais. 2 972 chez les Russes.

Malakoff tombée, les dires de Niel se révèlent exacts. Les Russes évacuent Sébastopol après lui avoir fait subir le sort de Moscou en 1812. Le 11 septembre, les alliés entrent en vainqueurs dans la ville dévastée.

La prise de Sébastopol ne marque pas la fin de la guerre qui se prolongera. La conclusion de la paix n'interviendra que le 2 avril 1856.

309 268 Français ont été envoyés en Crimée. 95 615 y sont morts, 20 240 par faits de guerre, les autres par maladie, soit 80 %. Choléra, typhus et scorbut ont décimé le corps expéditionnaire. L'armée d'Afrique rejoint l'Algérie où d'autres combats l'attendent. Si elle pleure ses morts, elle rentre auréolée des batailles livrées, l'Alma, le bastion du Mât, le pont de Traktir, la tour de Malakoff. Les artistes s'en saisissent. Des tableaux dépeignent les grandes heures. Le zouave se fige dans la pierre du pont de l'Alma. Un village de colonisation de la Mitidja prendra le nom de l'Alma. La gloire de l'armée d'Afrique est née en Crimée.

1- Couramment connu sous l'épithète de 3^e division.

2- Le corps expéditionnaire, avec l'arrivée de renforts, a été réorganisé en deux corps d'armée, le premier sous Pélissier, le second sous Bosquet. Chacun comprend quatre divisions. Les unités de l'armée d'Afrique sont ventilées dans les deux corps. La garde impériale et une 9^e division se tiennent en réserve.

3- La ville de Sébastopol, sensiblement triangulaire, base accolée à la mer, est scindée en deux, par une entrée maritime, le Port du Sud. La ville se situe à l'ouest de ce port, les casernes, l'hôpital, le faubourg de Karabelnaïa à l'est. Le bastion du Mât se dresse au sud du Port du Sud.

4- Un village de colonisation, en Algérie, dans la vallée du Cheliff, portera son nom.

VI

Magenta, « l'affaire est dans le sac »

L'armée d'Afrique a retrouvé ses garnisons algériennes. Les troupiers les plus braves arborent le ruban jaune de la médaille militaire, la nouvelle décoration créée par Napoléon III. Le maréchal Randon, gouverneur général, tient à en finir avec le bastion kabyle, ultime obstacle à une conquête et une pacification globales du pays. Il y songe de longue date. Des divergences avec son ministre, la Crimée, ont reporté ses projets. Le retour des unités d'Algérie les rend possibles. Randon, maintenant maréchal de France, relance son opération Kabylie. L'empereur estime toutefois que les troupes ont droit auparavant à quelque repos.

En avril 1857, au retour d'un voyage à Paris, Randon reçoit enfin le feu vert. Le 19 mai 1857, il est à pied d'œuvre avec 40 000 hommes. Les divisions Mac-Mahon, Renault et Yusuf prendront le départ de Tizi-Ouzou occupée depuis 1851. La division Maissiat partie d'Akbou, dans la Soummam, frappera à revers par le col de Chellata (1 463 m). Objectif premier : la crête des Béni Ratten, dorsale du massif.

Le 24 mai au matin, le temps se décide à se fixer au beau. Les grosses chaleurs n'accablent pas encore. Randon ordonne la marche en avant.

La table de Souk el Arba, avancée de la ligne faîtière des Béni Ratten, se dresse à 1 000 m d'altitude. Le Sébaou, base de départ, coule en contrebas, à la cote 77. Les 10 km à gravir sont truffés d'obstacles. Murettes de pierre, haies de cactus, gourbis transformés en fortins, s'ajoutent aux rigueurs de la pente et aux difficultés naturelles. Les Kabyles s'accrochent à chaque pouce de terrain. La lutte se termine souvent à l'arme blanche. Mais les Français sont trop forts. L'artillerie matraque les retranchements et les hameaux fortifiés. Zouaves et lignards savent manier la baïonnette. Les premiers l'ont plus qu'utilisée en Crimée. Au soir du 24, Mac-Mahon campe aux approches de Souk el Arba. Une traînée de fumée a accompagné son avance.

Le 25 au matin, le feu cesse devant les lignes. Les Béni Ratten sollicitent une trêve et annoncent leur intention de se soumettre. Le lendemain, 26 mai, une délégation conduite par les amins, se rend officiellement auprès du commandant en chef. Randon est ferme : livraison d'otages, paiement d'une contribution de guerre. En contrepartie, il promet : « *Vous serez admis sur tous les marchés de l'Algérie pour y vendre vos produits. Vos femmes et vos*

enfants seront respectés. On ne touchera ni à vos maisons ni à vos champs. Je ne vous imposerai ni caïds ni khalifas ; vous garderez vos lois, vos djemâas comme par le passé ; vous élirez vos amins. »

Se reconnaît la fêrûle militaire en Algérie. Rigueur guerrière ; libéralisme pacificateur.

Le maréchal s'est engagé. Les Béni Ratten se soumettent.

La pioche remplace le fusil. Sur le plateau de Souk el Arba, Randon fait édifier un bordj qu'il baptise Fort Napoléon (Fort National après la chute du Second Empire). Dans le même temps, sur 26 km, en 18 jours une route est édifiée pour relier le nouveau fort à Tizi-Ouzou. Randon a tenu parole. Il a largement dédommagé les habitants des terres qu'il s'est appropriées pour ses constructions.

Fort National, « *épine plantée dans l'œil de la Kabylie* », diront des enfants du pays. Randon a bien choisi. La position domine le massif du Djurdjura.

Tout n'est pas terminé. Sur près de 30 km, la crête des Béni Ratten se prolonge effilée et hostile. D'autres tribus sont accourues pour en renforcer la défense : Béni Yenni, Béni Yahia, Béni Mingulet...

Le 24 juin, Randon reprend son offensive. Devant lui, à 10 km au sud-est de Souk el Arba, se dresse sur un piton le village d'Ischériden. Il verrouille l'accès sur le prolongement de la crête. Les défenseurs, tapis derrière leurs meurtrières, attendent, exaltés par le you-you des femmes. Leurs retranchements ont été élevés avec une science indéniable. Mac-Mahon estimera qu'ils avaient probablement été tracés par d'anciens tirailleurs rentrés dans leur pays après le siège de Sébastopol.

Des obusiers de montagne et deux pièces de campagne ont pu être halés jusqu'à 900 m d'Icherridène. Durant une vingtaine de minutes, leur tir s'efforce de neutraliser les défenseurs alors que le 2^e zouaves et le 54^e de ligne montent à l'assaut. Le feu des Kabyles ne faiblit pas malgré la canonnade. À courte distance des premiers retranchements, les éléments de tête sont stoppés.

Pendant ce temps, le 2^e RE du colonel de Chabrières a opéré un mouvement tournant, par la gauche, en progressant sur la contre-pente. Puis, virant d'un quart de tour, il s'élance vers la crête. Pour galvaniser ses hommes, le commandant Mangin, au 2^e bataillon, fait sonner la charge. L'élan est irrésistible. En quelques instants, les légionnaires s'engouffrent sur les flancs et les arrières d'Icherridène. Cette manœuvre aussi audacieuse que bien conduite désorganise l'adversaire qui fléchit, se sentant tourné. Zouaves et lignards profitent du flottement pour repartir de l'avant. Ensemble, avec les légionnaires qui les ont précédés dans la place, ils finissent d'enlever la position. « *C'est le mouvement des grandes capotes qui nous a fait abandonner nos barricades* », s'écriera le lendemain un Kabyle.

Ah, elles commencent à faire sérieusement parler d'elles ces longues capotes des légionnaires ! Encore qu'on puisse s'interroger sur le côté

pratique d'un tel vêtement au mois de juin, en Algérie, même à 1 000 m d'altitude.

La prise d'Icherridène coûte aux Français 400 hommes hors de combat. Le 24 juin 1857 signe l'une des journées les plus sanglantes de la conquête.

Les jours suivants, zouaves, légionnaires, lignards, chasseurs à pied, tirailleurs achèvent l'ouvrage. Quatre divisions convergent sur l'ultime réduit kabyle. Le 11 juillet sonne l'heure du dernier assaut. En fin d'après-midi, les irréductibles, les Béni Minguelet, les Zaoudoua acceptent la soumission afin d'éviter le pire à leurs familles et à leurs biens. Yusuf, dans son secteur, avait la main lourde. Randon embouche la trompette épique à l'intention de ses troupes : *« Des cimes du Djurdjura jusque dans les profondeurs du sud, le drapeau de la France se déploie victorieusement et le nom de notre Empereur est salué avec respect. C'est à vous qu'il était donné de terminer cette tâche. »*

Effectivement, les contemporains estiment que la réduction du bastion kabyle, à l'été 1857, marque la fin de la conquête de l'Algérie. Les historiens entérinent sans oublier les soubresauts ultérieurs : l'insurrection des Ouled-Sidi Cheik Cheraga dans le Sud oranais en 1864, la révolte du Babor en 1865, celle de Mokrani en 1871. Il y en a d'autres. Si le pouvoir français règne en maître et sans partage, si la colonisation peut s'installer en force, si la sécurité est quasi générale, la flamme de l'opposition à l'occupant ne sera jamais totalement éteinte.

Quoi qu'il en soit, l'armée d'Afrique a devant elle le champ libre. Plus de tribus à soumettre, de razzias à mener, d'irréductibles à poursuivre. Tout à loisir, elle peut s'organiser, recruter, se préparer à d'autres combats sur des théâtres proches ou lointains. Elle n'y manquera pas. La décennie à venir l'expédiera en Italie, au Mexique.

*

Louis-Napoléon Bonaparte a conspiré dans sa jeunesse pour une « certaine idée » de l'Italie. Souverain d'une France qui en Crimée a retrouvé son rang, il peut beaucoup pour la cause italienne. La belle comtesse de Castiglione se charge de le lui rappeler. L'empereur Napoléon III, toujours très sensible au charme féminin, promet. L'attentat d'Orsini, en janvier 1858, finit de le décider. Fidèle à ses idéaux de jeune homme, il s'en ira au-delà des Alpes aider les Sardes à se débarrasser des Autrichiens maîtres de la Lombardie et de la Vénétie depuis des lustres.

Après l'oncle, voici le neveu sur les chemins d'Italie. Habile, Cavour, le premier ministre du royaume de Sardaigne, a réussi à pousser Vienne à déclarer la guerre à son petit pays.

26 avril 1859. L'armée française anticipait l'événement et s'y préparait. Des troupes commencent à faire mouvement sur Turin et Alexandrie via Modane et Gênes.

L'armée d'Afrique est du voyage ventilée dans les divers corps d'armée.

Partent 3 régiments de zouaves, 3 de chasseurs d'Afrique, les 2 régiments de la Légion et, comme pour la Crimée, un régiment provisoire de tirailleurs algériens. Chaque RTA, nouvellement créé, fournit un bataillon. L'ensemble donne près de 20 000 combattants aguerris emmenés par des chefs connus en Afrique, Mac-Mahon, Bazaine, Forey, Baraguey d'Hilliers, Espinasse. Sur une armée de 120 000 hommes, leur chiffre pèse. Tous embarquent avec une conviction bien ancrée : la supériorité de la baïonnette, donc de l'assaut à courte distance.

Les zéphyrus restent au port. Ils se rattraperont bientôt où on les attendait le moins. En Chine.

*

Napoléon III, croyant vraiment chausser les bottes du grand Empereur, prend personnellement la tête de ses troupes. Le 10 mai 1859, sanglé dans un uniforme de général, il quitte les Tuileries. Le 15, il arrive à Alexandrie où les rues sont jonchées de fleurs. Les Italiens reçoivent les Français en libérateurs.

Cette campagne d'Italie sera brève. Deux mois. L'héroïsme des combattants compensera la médiocrité du commandement. Dans les combats menés par les unités de l'armée d'Afrique, quatre lieux émergents : Palestro, Turbigo, Magenta, Solferino.

Palestro

Le 29 avril 1859, les Autrichiens du général Giulaiy ont franchi le Tessin, rivière faisant frontière avec la Lombardie et ont pénétré en Piémont. Leur chef se veut prudent et la pluie ne favorise guère leur mouvement. Aussi traînent-ils le pas. Cette progression frileuse donne aux 120 000 Français le temps de se rassembler et d'accourir à la rescousse des Sardes.

Palestro, 80 km au nord-est de Turin, n'est qu'un modeste village sur les bords de la Sesia, affluent rive gauche du Pô. Les Sardes l'ont occupé. Brusquement, le 30 mai, une menace grandit. Les Autrichiens progressaient en direction de Turin. Une manœuvre française pour les tourner par le sud avait donné lieu au combat de Montebello¹, le 20 mai, où le 1^{er} chasseurs d'Afrique se distinguait. Les Autrichiens se sont repliés avant de repartir sur la Sesia et Palestro. Les Sardes se sentant vulnérables sollicitent du renfort. Canrobert, pour les soutenir, dépêche le 3^e zouaves du colonel Mangin. Franchissant un canal avec de l'eau jusqu'aux épaules, les zouaves surprennent les Autrichiens de flanc. La déroute adverse, sous la charge à la baïonnette, est totale. 500 prisonniers, 7 pièces d'artillerie saisies. Le 3^e zouaves mérite une citation à l'ordre de l'armée. Palestro entre dans les annales de l'armée d'Afrique. Un village de colonisation, au sud-est d'Alger, adoptera son nom.

Turbigo

Après leur déroute à Palestro, les Autrichiens retournent à leur point de départ. Ils se replient derrière le Tessin. Le 2^e CA français du général de Mac-Mahon est chargé de les déborder par le nord. Le 3 juin, Mac-Mahon franchit la rivière et installe son campement un peu à l'est du village de Turbigo.

Voir sans être vu. Vieux principe militaire. Mac-Mahon l'applique. Dans la vallée du Tessin, étendue plane, les vues sont limitées par la végétation et des arbres de grandes dimensions. Pour s'éclairer quelque peu, discrètement, Mac-Mahon et des officiers de son état-major grimpent dans le clocher du village. À leur grande surprise, ils aperçoivent, à courte distance, une colonne autrichienne s'avancant droit sur Turbigo.

Le général et ses adjoints s'empressent de descendre de leur observatoire et de donner l'alerte. Les tirailleurs algériens sont les premiers sous les armes. Un peu à l'aveuglette, ils se précipitent, baïonnette en avant, sur les Autrichiens ignorants de leur présence proche. Entraînés par le colonel Laure, les turcos mettent à mal la colonne ennemie, et dans la foulée enlèvent le village voisin de Robechetto (d'où le nom parfois donné au combat de Turbigo).

Une fois de plus, les turcos ont prouvé qu'ils étaient des *bons*.

Magenta

Le combat heureux de Turbigo n'a rien précisé sur la situation réelle de l'adversaire alors que pour les Franco-Sardes Milan représente l'objectif par excellence. Ils marchent dans sa direction, suivant l'axe Novare-Milan, route principale et voie ferrée.

Napoléon III, généralissime de la coalition, pense que les Autrichiens ont renoncé à défendre la capitale de la Lombardie et se sont reportés, plus à l'est, derrière l'Adda. Il se trompe. Giulay veut défendre Milan. Il masse beaucoup de monde sur le Naviglio Grande (grand canal latéral du Tessin), de part et d'autre d'une petite bourgade de 5 000 habitants nommée Magenta. Qui tient Magenta, bloque la route et la ligne de chemin de fer menant à Milan.

Mac-Mahon, au soir de Turbigo, se positionne, sur l'aile gauche. Ayant franchi Tessin et Naviglio Grande, il peut piquer sur Magenta. Dans la nuit du 3 au 4 juin, il reçoit ordre de s'y porter par un mouvement nord-sud.

Vers 10 heures, le corps d'armée Mac-Mahon entame sa progression. Division La Motte Rouge sur la droite, accolée au Naviglio Grande, division Espinasse sur la gauche, division Camou en retrait.

L'avance est lente, faute de visibilité.

À 11 heures, les turcos de La Motte Rouge tombent sur des Autrichiens retranchés à Giggiono. Ils les culbutent et atteignent Cassate. Magenta n'est plus qu'à 7 km. Espinasse avance moins vite. Les clôtures des enclos ne cessent de ralentir la marche et la cavalerie ne peut s'aventurer dans ce terrain

par trop coupé. Mac-Mahon s'inquiète du vide entre ses deux divisions de tête. Il prescrit à La Motte Rouge de s'installer défensivement dans Cassate en attendant qu'Espinasse arrive à sa hauteur.

Napoléon III marchait sur la grande route. Entendant le canon sur son avant gauche, vers Cassate et Buffalora, il juge Mac-Mahon en pleine action et commande de le soutenir. La division Mellinet se porte en avant. Au prix de prodiges, elle parvient à s'emparer d'un pont sur le canal et à avancer vers Magenta. La situation devient critique devant la contre-attaque autrichienne et l'arrivée d'une autre colonne remontant du sud, sur la rive occidentale du canal. Les Français engagés en pointe risquent d'être coupés.

Vers 16 h 30, Mac-Mahon ayant réaligné son monde repart plein sud. Si La Motte Rouge progresse assez facilement, Espinasse se heurte à une très violente résistance à Marcallo. Les 2 régiments de Légion, le 2^e zouaves se dépensent à fond pour faire sauter l'obstacle. Il est 19 heures lorsque Mac-Mahon, à ses 3 divisions autour de lui, fixe l'objectif : le clocher de Magenta, 3 000 m droit devant.

Le jour baisse. L'attaque française devient générale. Aux abords de Magenta, la résistance se durcit. Les murettes des parcelles forment autant de barricades à enlever. Heureusement, les silhouettes en tenue blanche des Autrichiens se découpent bien.

Pour faciliter l'avance dans ce véritable parcours du combattant de murettes et de haies aux approches de Magenta, le colonel de Chabrières, commandant le 2^e régiment de la Légion, a ordonné « *Sac à terre !* » comme au bas des pentes de l'Alma. Le colonel avance en tête de son régiment, haute stature, épée levée, verbe incisif. Dans ce combat rapproché, comment ne serait-il pas repéré ? Une balle le frappe en plein front. Après Vienot, la Légion a perdu un autre colonel. Elle s'allongera, cette liste des chefs de corps d'une unité de Légion tués à l'ennemi : Arago, Pein, de La Tour, Amilakvari, de Sairigné, Segrétain, Raffalli, Gaucher, Jeanpierre.

Juste avant Magenta, le talus de la voie ferrée Novare-Milan ajoute un obstacle supplémentaire. Allongé derrière le ballast, l'ennemi ajuste tout ce qui se profile.

Il fait presque nuit lorsque zouaves et légionnaires abordent Magenta où les Tyroliens se sont retranchés de chaque côté de la rue principale. C'est un horrible corps à corps où l'on se fusille à bout portant, à moins que les baïonnettes n'entrent en œuvre. Le zouave Daurière s'empare du drapeau du 9^e régiment autrichien. Un coup de feu claque d'une fenêtre. Le général Espinasse s'affaisse dans une mare de sang. Le rescapé de M'Chounech en 1844, où il était jugé perdu devant la gravité de ses blessures, était un chef parfaitement reconnaissable. Il se tenait en première ligne pour mieux commander.

Devant la furia des zouaves et des légionnaires, Magenta finit d'être enlevé. Les Autrichiens évacuent les lieux. Le succès appartient aux Français. Ils déplorent 4 500 tués et blessés, les Autrichiens 10 000.

*

Mac-Mahon, le fait est notoire, distribue généreusement les paroles présumées historiques. De son « *J'y suis, j'y reste* » de la tour Malakoff à son « *Que d'eau, que d'eau !* » devant les inondations de la Garonne, il ne se montre jamais avare. À Magenta, dont il sera fait duc, il se devait de prendre date. Ce sera chose faite par son non moins fameux : « *La Légion est à Magenta, l'affaire est dans le sac !* »

Effectivement, la Légion est à Magenta ; la victoire est acquise. Succès non sans prix. 5 officiers et 44 légionnaires tués ou blessés au 1^{er} régiment, 9 officiers et 250 légionnaires au 2^e.

*

Par la prise de Magenta, les Français se sont ouvert la route de Milan. Le 7 juin, les soldats de Mac-Mahon ont l'honneur d'y pénétrer les premiers follement acclamés. La population les regarde comme ses libérateurs de l'emprise autrichienne et le crie : « *Liberatori ! Liberatori !* » Le lieutenant de Galliffet, futur général et ministre de la Guerre, écrit : « *Chaque Milanaise veut embrasser un libérateur...* » Ah ! les Milanaises ! Zouaves et légionnaires en parleront longtemps.

*

Alors que Milan en liesse fête ses « *Liberatori* », les armes continuent de parler. La division Bazaine poursuit un adversaire en fuite. Le jour même de l'entrée victorieuse dans Milan, le 1^{er} zouaves, à Melegnano, se heurte à une très solide arrière-garde. Melegnano, cette ville à 15 km de Milan, les Français la connaissent sous un autre nom : Marignan. Marignan, 1515 ! Une borne milliaire de l'histoire de France ! Le souvenir de François I^{er} et de ses preux chevaliers hante les lieux.

Le 1^{er} régiment de zouaves se doit de l'honorer. Il le fait avec éclat, bousculant les Autrichiens, dans les combats au milieu et autour du cimetière. À quel prix ! Le colonel Paulze d'Ivoy tombe à sa tête. Avant de mourir, il lance à ses hommes : « *Camarades, veillez au drapeau !* » Son régiment est décimé. 31 officiers, 619 zouaves tués ou blessés. La vaillance des « *chacals* » n'est plus à célébrer. Le nom de Melegnano sera inscrit sur le drapeau du 1^{er} zouaves.

*

Magenta n'a rien réglé. L'empereur François-Joseph d'Autriche se refuse à abandonner la Lombardie et la Vénétie, elle aussi menacée, aux Franco-Sardes. Il renforce son armée en prenant lui-même le commandement.

Les combattants autrichiens s'élèvent désormais à 170 000 contre 135 000.

Fort de sa victoire de Magenta et de son entrée dans Milan, Napoléon III entend poursuivre jusqu'en Vénétie. Il progresse vers l'est, sur la rive gauche du Pô. Marche aveugle, sans renseignements précis sur la position adverse. Dans ces conditions, va intervenir, le 24 juin, une bataille de rencontre entre les deux armées à Solferino.

Solferino, une dizaine de kilomètres au sud du lac de Garde, n'est qu'un modeste village d'un millier d'habitants. Entouré de faibles collines, il regarde la plaine. Point caractéristique dominant le site, une tour carrée, la « *Spia d'Italia* », se dresse sur un mamelon légèrement au nord. Cette tour est destinée à entrer dans l'histoire.

Les Autrichiens campent à hauteur de Solferino, couvrant le Mincio, rivière frontière entre la Lombardie et la Vénétie. Leur dispositif s'étage du nord au sud sur une dizaine de kilomètres. Au global, ils se montent maintenant à 163 000 pour 135 000 en face, Sardes compris. Il semblerait que l'empereur d'Autriche ait eu l'intention d'attaquer en faisant effort par son flanc droit.

Quoi qu'il en soit, les deux armées ignorant tout de leurs positions respectives vont se heurter, élément par élément, au fil des heures de la journée du 24 juin. Aucune idée directrice ne dirigera la manœuvre de l'une ou de l'autre. Chacune de leurs unités engagées n'aura qu'un objectif : l'emporter coûte que coûte sur son vis-à-vis.

Direction Solferino, le 1^{er} CA français (Baraguey d'Hilliers) s'ébranle dès 3 heures du matin pour éviter les grosses chaleurs. Mac-Mahon, avec son 2^e CA, marche en flanc-garde sur sa droite. Deux armées autrichiennes s'avancent en sens opposé.

Les premiers coups de feu éclatent vers 5 heures. Les Français bousculent les premiers contacts et poursuivent. Aux approches de Solferino, la résistance se durcit. Les collines devant le village tiennent bon. La division Bazaine réussit toutefois à s'enfoncer par la gauche et à s'emparer du cimetière farouchement défendu.

Il est 10 heures. Pour soutenir le 1^{er} CA, Napoléon III engage la division de la Garde contre Solferino. Cet apport est le bienvenu. La fameuse *Spia d'Italia*, cible bien visible au milieu de la canonnade, tombe.

Mac-Mahon se contentait de repousser les attaques pour éviter un débordement, par le sud, des troupes devant Solferino. L'arrivée du 3^e CA (Canrobert) lui permet d'exprimer son tempérament offensif. Il pique sur San Cassiano, hameau à 1 500 m au sud de la *Spia d'Italia*. Dans ce mouvement, il appartient aux légionnaires du 2^e RE, en liaison avec le 2^e zouaves, d'enlever le hameau. L'émulation stimule les deux unités amies qui rivalisent d'ardeur. Le zouave Daurière s'approprie le drapeau du 9^e régiment ennemi.

Sur la droite des zouaves et des légionnaires, les Autrichiens s'accrochent au Monte Fontana qui domine les lieux. Le tour des turcos est venu de donner. Un témoin rapportera : « *Les belliqueux enfants de l'Afrique,*

bondissant comme des fauves de leur pays et tombant au milieu des Autrichiens, les égorgent par plaisir ; ceux-ci terrifiés abandonnent le combat et se sauvent rapidement. » Monte Fontana a changé de mains. Le colonel Laure, commandant les tirailleurs, a été blessé mortellement. Ses hommes se seraient imprégnés les mains de son sang pour aller le venger.

Presque simultanément, d'autres Africains se couvrent de gloire. À l'extrémité méridionale du champ de bataille, la division de cavalerie du général Desvaux charge. Ses trois régiments de chasseurs d'Afrique balaient tout. Cavaliers, fantassins, rien ne leur résiste. Au 1^{er} RCA, deux capitaines sont tués ; un troisième, le capitaine de Sonis, futur général héros de 1870, se fait remarquer par son audace. Il galope seul, dix pas en avant, pour entraîner son monde.

15 heures. Solferino est enlevé. Partout, les Autrichiens plient et entament leur retraite. Soudain un très violent orage se déchaîne. Il noie les combattants et embourbe les chemins. Aucune poursuite n'est possible. Le silence retombe. Les Français l'ont emporté et sont maîtres des lieux. Solferino, brillante et amère victoire. 17 000 morts français, 22 000 Autrichiens.

*

Napoléon III n'a rien d'un homme de guerre. Pour la première fois, il découvre le vrai visage du champ de bataille. Le spectacle des morts, des blessés gémissant sans soins, le bouleverse. Il a hâte de faire cesser ce carnage. La politique s'en mêle. La Prusse gronde sur les frontières de l'est. Tendant la main à son adversaire, l'empereur précipite les préliminaires de paix signés à Villafranca, le 12 juillet. La campagne d'Italie est terminée. À court terme, elle permettra à la France de récupérer la Savoie et Nice.

*

Les combattants de l'armée d'Afrique ont été à la peine. Il est normal qu'ils soient à l'honneur avec leurs autres camarades de l'armée métropolitaine.

Le défilé du 15 août 1859 fera date. Il inaugure ces grands défilés où les Parisiens applaudiront les soldats de l'armée d'Afrique. Défilés du 14 juillet 1919, du 14 juillet 1939, de 1945, de 1957 et de 1958 Après quoi les feux de la rampe s'éteindront...

Les zouaves, ce 15 août, sont les plus remarquables. Leur prestance impressionne ; leurs pantalons et leurs chéchias rouges se distinguent de loin. Se distinguent aussi les stigmates des batailles récentes. Le peuple de Paris voit passer l'Aigle du 2^e zouaves, mutilé à Magenta. Les casquettes s'enlèvent, les vivats retentissent.

1- Le nom de Montebello, où Lannes l'avait brillamment emporté le 13 juin 1800, sera donné à un village de colonisation de la Mitidja.

VII

Camerone. Ils furent ici moins de soixante.

Aux origines, l'expédition d'Alger s'enclenche sur une affaire de gros sous. Celle du Mexique, dito.

Le Mexique, indépendant depuis 1821, a des dettes envers trois puissances européennes, l'Angleterre, l'Espagne, la France. Le président Juarez, vainqueur des conservateurs au terme d'une guerre civile (1857-1860), refuse de reconnaître ce passif et de le régler. Le différend s'envenime. Les trois États européens décident d'intervenir manu militari pour défendre leurs intérêts. En janvier 1862, ils occupent Veracruz, principal port du golfe du Mexique. Quatre mois plus tard, Anglais et Espagnols se retirent. La France se retrouve seule, avec un pied sur la terre mexicaine.

Napoléon III constate la montée des jeunes États-Unis. Des émigrés mexicains, son demi-frère Morny qui a des intérêts dans le contentieux financier, le poussent à poursuivre et prolonger l'action du contingent français débarqué à Veracruz. L'empereur songe à créer un empire latin capable de concurrencer, politiquement et économiquement, une Amérique du Nord protestante. À cet effet, il prévoit d'installer sur le trône du futur empire, un prince catholique, l'archiduc Maximilien, propre frère de l'empereur François-Joseph, son adversaire de Solferino.

Le débarquement de Veracruz prend une tout autre ampleur. Il devient une expédition visant à conquérir un pays. Trompé par les émigrés conservateurs, Napoléon III a négligé ou sous-estimé l'essentiel. La majorité des Mexicains soutient Juarez.

*

Le premier contingent, débarqué à Veracruz, était modeste. 3 500 hommes, dont un bataillon de zouaves. Devant la défection de ses deux alliés, l'empereur le double.

Six mille hommes prennent la route, direction Mexico. Aux deux tiers du parcours, Puebla. Puebla, une ville de 50 000 habitants, refusant contre toute attente d'ouvrir ses portes aux Français. Le 5 mai 1862, le 1^{er} BCP et un

bataillon du 2^e zouaves donnent l'assaut. Une folle tentative ! Le tiers des effectifs reste dans les fossés ceinturant la ville. Tout est à repenser. Des effectifs importants doivent être engagés.

Un véritable corps expéditionnaire de 30 000 hommes est mis sur pied, sous les ordres du général Forey, douze ans d'Afrique et fidèle du régime. L'armée d'Afrique entre pour une bonne part dans la constitution des deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie. Trois régiments de zouaves, un régiment de tirailleurs, six escadrons de chasseurs à cheval sont prévus à l'embarquement.

La Légion était absente de la liste de départ. Elle forme maintenant le Régiment étranger, les deux régiments ayant été fondus en un seul, en 1862. Dépités de demeurer sur la touche, les officiers subalternes se permettent une démarche peu réglementaire. Ils écrivent directement à Napoléon III, disant en substance : « *Sire, nous vous demandons d'envoyer la Légion au Mexique.* »

Une salve de jours d'arrêts sanctionne l'outrecuidance, mais l'appel est perçu. Début janvier 1863, deux bataillons à 7 compagnies, avec la compagnie hors rang et la musique, soit 2 000 hommes, embarquent à Oran. Le colonel Jeanningros, belle figure de soldat, plusieurs fois blessé, est à leur tête. L'embarquement s'effectue au son d'un pas redoublé de Nicolas Wilhelm, le chef de musique. Déjà, la Légion marche au rythme du *Boudin*.

Il est parfois des propos prémonitoires. Le général Deligny, commandant la division d'Oran, venu saluer les légionnaires sur le départ, s'écrit dans une grande envolée : « *Soldats de la Légion ! Votre drapeau n'a pas de plis assez amples pour contenir tous vos titres de gloire.*

Portez-le haut sur cette terre étrangère et qu'il y soit présent comme le symbole des idées généreuses et civilisatrices de la grande nation à laquelle nous appartenons. »

Les propos de Deligny seront entendus. À son retour, l'emblème du Régiment étranger pourra arborer la mention : « *Camerone 1863* ».

Avec l'appoint légionnaire, le contingent de l'armée d'Afrique représente plus de 10 000, plus du tiers des troupes du général Forey.

*

La route en direction de Mexico passe toujours par Cordova, Orizaba et Puebla. Si Cordova est rapidement occupée, les renseignements se confirment. Le général Ortega a transformé Puebla en une véritable forteresse. La ville, ceinturée de forts, dénombrerait 20 000 défenseurs bien pourvus en artillerie.

Trois étages permettent d'accéder au plateau, à 2 000 m d'altitude, où se loge Puebla : les *Terres chaudes*, les *Terres tempérées*, les *Terres froides*. Les *Terres chaudes* sont, de loin, les plus mauvaises. En cette zone tropicale, de Veracruz à Cordova, le climat est malsain, l'eau rarement potable. Le terrible *vomito negro*, une forme locale de la fièvre jaune, y fait des ravages chez les nouveaux arrivants.

Le regroupement du corps expéditionnaire traîne. Arrivées tardives et échelonnées. *Vomito negro* frappant sans discrimination de grade. Les malades encombrant les infirmeries de fortune. Plus d'un est emporté par le mal. Les effectifs fondent. Outre, le matériel de siège peine à arriver sur les lieux. Les pentes à gravir sont raides.

Le siège de Puebla débute enfin le 16 mars 1863. La chute de la ville est indispensable pour ouvrir la route de Mexico. Deux mois d'affrontements seront nécessaires avant que les défenseurs n'acceptent de déposer les armes.

Alors que ce siège retient le gros des forces du général Forey, se déroule, à 250 km de là, le célèbre combat de Camerone, fait d'armes aussi légendaire que proverbial. L'expression *Faire Camerone* est devenue, dans l'armée française, synonyme de défense jusqu'à la mort.

À peine débarqué, le Régiment étranger s'est vu prescrire de tenir l'axe de Veracruz à Chiquihuite en limite des *Terres chaudes*. Il doit ainsi contrôler la route traversant cette vaste pénéplaine s'élevant progressivement. Des hautes herbes piquetées de cactus géants et de bouquets d'arbres recouvrent un plat relief coupé de vallonnements propices aux infiltrations de cavalerie. Cette terre monotone est par excellence le domaine du *vomito negro*. L'attribution d'un tel secteur ne s'apparente en rien à un cadeau. Forey le reconnaît dans son rapport au ministre : « *J'ai dû laisser des étrangers, de préférence à des Français, dans une position où il y avait plus de maladie que de gloire à conquérir.* » Un principe qui reviendra.

Pour exécuter au mieux la mission qui lui a été impartie, le colonel Jeanningros a ventilé ses compagnies à Veracruz et dans les petites bourgades du parcours. Lui-même s'est installé à Chiquihuite avec une réserve. Il dispose ainsi d'éléments capables de battre la campagne de part et d'autre de l'axe et de fournir des éléments d'intervention au profit des colonnes montant sur Puebla.

C'est à Chiquihuite, le 29 avril 1863, que Jeanningros apprend qu'un lourd convoi est en route vers Puebla. Fort de 60 voitures et 150 mulets, escorté par deux compagnies de Légion et emmenant des pièces d'artillerie, des vivres, des médicaments et 4 millions en pièces d'or, il vient d'arriver à La Soledad. 50 km lui restent encore à parcourir pour atteindre Chiquihuite.

Jeanningros est un chef consciencieux. Il sait que deux de ses compagnies protègent le convoi. Une autre est stationnée à mi-route, à Paso del Macho. Le colonel ne veut rien négliger. Comme la région est loin d'être sûre, il décide d'envoyer des éclaireurs au-devant des arrivants. Le tour de *marcher* tombe sur la 3^e compagnie. C'est donc elle qui est désignée pour partir.

Les *Terres chaudes* avec leur insalubrité chronique ont fait des ravages. La « 3 » ne peut aligner que 62 hommes. Les autres sont à l'hôpital, ainsi que les deux officiers.

Faute de commandant de compagnie, le capitaine Danjou, adjudant-major du 1^{er} bataillon, se porte volontaire pour prendre le commandement.

Jeanningros acquiesce. Deux sous-lieutenants se présentent également : Maudet, porte-drapeau, et Vilain, officier payeur.

Danjou, ancien Saint-Cyrien, a alors trente-cinq ans et de belles campagnes derrière lui : l'Algérie, la Crimée, Magenta. Ayant perdu sa main gauche, il l'a fait remplacer par une main en bois articulée. Il s'en sert paraît-il fort habilement. Cette prothèse lui a valu le sobriquet de *Main de Bois*.

Il est environ 23 heures lorsque, le 29 avril, la 3^e compagnie quitte Chiquihuite à pied. Derrière ses 3 officiers français, elle aligne 62 sous-officiers et légionnaires : 11 Français, 21 Allemands, 14 Belges, 9 Suisses, 2 Espagnols, 1 Autrichien, 1 Italien, 1 Danois, 1 Hollandais, 1 Sarde. Un pourcentage appelé à se diversifier dans les décennies à venir.

Les légionnaires portent la tenue d'été, petite veste bleue, pantalon de toile et vaste « *sombrero* » du pays afin de se prémunir du soleil. Presque tous sont armés de la carabine Minié, modèle 1857, calibre 17 mm, avec sabre-baïonnette. Deux mulets d'accompagnement transportent les vivres et les munitions.

Depuis son départ de Veracruz, le convoi est signalé : les Mexicains possèdent des espions partout. Le colonel Milan, commandant des troupes mexicaines des *Terres chaudes*, en connaît la valeur. Les pièces d'artillerie, les 4 000 000 en or l'intéressent au plus haut point. Aussi est-il résolu à s'en emparer. Pour ce, il s'est chargé personnellement de l'affaire avec 800 cavaliers et un millier de fantassins.

*

Les légionnaires apprécient de cheminer de nuit, évitant la chaleur moite du jour. Ils ne peuvent se douter qu'ils sont épiés. Des émissaires sont partis avertir Milan qu'un détachement a quitté Chiquihuite et progresse sur la route, qui n'est qu'une piste, en direction de la Soledad.

À 2 heures du matin, la « 3 » atteint Paso del Macho où stationne une autre compagnie de Légion. Son chef, le capitaine Saussier, propose de lui donner une section en renfort.

« *Merci, c'est inutile*, répond Danjou. *Envoyez-la seulement si vous entendez tirer...* » Hélas, Saussier, à cause du vent contraire, n'aura aucun écho de la fusillade.

La « 3 » repart. Vers 5 heures, avec l'aube, ayant parcouru une bonne vingtaine de kilomètres, elle arrive au hameau de Camaron¹, ainsi nommé à cause d'un ruisseau proche riche en écrevisses (*camaron*). Camaron, que les Français transformeront en Camerone, est abandonné. La guerre est passée par là. Les masures sont vides et délabrées. Seul à la sortie de Camaron, sur le bord droit, le bâtiment principal à tuiles rouges d'une hacienda paraît à peu près intact. Passant à sa hauteur, la 3^e compagnie ne peut se douter que ce cadre sera son Golgotha, qui lui ouvrira les portes de la gloire militaire.

Passé Camaron, la route file avec des sous-bois de part et d'autre. La

« 3 » progresse en sécurité avec des tirailleurs déployés de chaque côté. Elle poursuit encore de quelques kilomètres jusqu'à Palo Verde, hameau lui aussi abandonné que Jeanningros a fixé à Danjou comme ultime étape de sa reconnaissance. À Palo Verde coule, aubaine précieuse, un ruisseau à l'eau limpide. Danjou décide d'y faire grande halte pour se reposer de la nuit de marche. D'emblée, les hommes ramassent du bois pour les feux et remplissent les marmites pour préparer le café.

Soudain, il est 7 h 10, une sentinelle pousse un cri d'alerte. Un nuage de poussière se distingue à l'horizon. Danjou, avec sa longue-vue, a tôt fait d'identifier des cavaliers mexicains. Sa réaction est immédiate : « *Aux armes !* » En quelques instants, la compagnie est l'arme au pied, baïonnette au canon. Les marmites ont été renversées. Adieu café !

Danjou l'ignore. Cette apparition n'est pas innocente. Milan, informé de l'existence de ce détachement qui se porte au-devant du convoi qu'il veut attaquer, entend l'éliminer. Ses cavaliers galopent dans ce but.

La compagnie a serré les rangs. Quelque temps, les légionnaires font mouvement pour s'opposer aux Mexicains, mais ceux-ci cavalcadent à distance. Ne souhaitant pas se disperser dans les sous-bois aux vues limitées, le capitaine regagne la route tout en revenant en arrière. Le terrain s'éclaircit, il y verra plus clair.

La « 3 », dans son déplacement, s'est rapprochée de Camaron traversée deux heures plus tôt. À courte distance des maisons, un coup de feu claque. Un homme s'affaisse, preuve de la présence proche de l'ennemi. Avec prudence, Danjou fait aborder l'hacienda, puis les masures un peu plus éloignées. Brusquement, les cavaliers mexicains, disparus de longues minutes, réapparaissent à moins de 300 m sur une petite croupe.

Danjou a ordonné de former le carré. À l'œil nu, les Mexicains sont nombreux. Plusieurs centaines certainement. Les légionnaires ne sont que soixante, fusils prêts à faire feu.

À 100 m, les cavaliers déclenchent leur charge pour prendre les Français en tenailles. Ils se précipitent en hurlant, brandissant leurs sabres. Les voici à cinquante pas. Le feu de salve, au commandement, brise leur élan. Les chevaux s'affaissent. Les suivants s'abattent à leur tour sur les hommes et les montures précipités au sol. Calmement, les légionnaires ajustent tous ceux qui tentent encore d'avancer. Leur tir implacable a raison des plus déterminés. Le chef des Mexicains comprend son échec. Il ordonne de se replier et de se regrouper.

La « 3 » a remporté un succès avec une contrepartie dont l'incidence pèsera lourd : les deux mulets, porteurs des munitions², des vivres et des outres d'eau, effrayés par le tintamarre, ont rompu leurs attaches et déguerpi. Les légionnaires n'ont plus de réserves de munitions et leurs bidons sont vides.

Danjou se rend compte que l'ennemi va renouveler son effort. Pour mieux y faire face, il ordonne de passer de l'autre côté de la route, côté

hacienda. Un talus, une haie de cactus constituent un obstacle naturel. Sage mesure. À la charge suivante, bien des chevaux se dérobent devant la haie de cactus. Le feu des légionnaires a raison des autres.

Il est maintenant 8 h 30. Le soleil est haut, la chaleur lourde. Les bidons sont à sec.

À cette heure tout est encore possible. Danjou pourrait retraiter. Paso del Macho n'est qu'à une dizaine de kilomètres. La garnison, à la fusillade, viendrait à la rescousse. Mais le capitaine connaît sa mission : protéger le convoi. En se repliant, il laisserait le champ libre à l'ennemi. Outre, Camaron représente un site favorable à une embuscade. Mieux vaut le tenir. L'hacienda n'est qu'à 150/200 m de la haie de cactus derrière laquelle la « 3 » a repoussé la seconde charge. Danjou commande résolument de s'y porter et de s'y retrancher.

Cette hacienda de Camaron, théâtre principal des combats, forme en fait un assez large ensemble. L'hacienda elle-même est un bâtiment à un étage accolé à la route. Derrière, un vaste enclos carré, le corral, espèce de caravansérail mexicain, de 50 m de côté. Ce corral destiné à héberger les bêtes et les véhicules est clos par un mur d'enceinte, percé de deux ouvertures principales, qui par endroits soutient des hangars et appentis. Tous ces bâtiments sont en piteux état. Du matériel divers, de vieux madriers traînent de-ci de-là.

Ils serviront aux légionnaires pour se barricader.

Les cavaliers mexicains ont eu la même idée que Danjou. Certains occupent déjà le bas de l'hacienda, mais une pièce est encore vide. Quelques légionnaires s'y installent tandis que les autres, suivant les ordres de Danjou, se postent dans les divers hangars du pourtour du corral. Un courageux, le sergent polonais Morzycki, dit Kiki, parvient à se glisser sur le toit de l'hacienda. De ce perchoir, il observe les abords et rend compte à son capitaine de ce qu'il voit.

La petite troupe, bien qu'en enfant perdu, se sent solide, mais il y a deux points noirs : pas d'eau et peu de munitions. Une soixantaine de cartouches par homme. Il faut les économiser. Il fait aussi de plus en plus chaud. L'intérieur de l'hacienda est une étuve.

Il est maintenant un peu plus de 9 heures. Autour de la « 3 », les Mexicains se montrent de plus en plus agressifs. Les coups de feu ne cessent de crépiter. Tout à coup, vers 9 h 30, un silence s'instaure. Un parlementaire se présente avec un drapeau blanc. Il parle parfaitement le français : « *Vous allez vous faire tuer pour rien. Nous sommes trop nombreux. Rendez-vous, le colonel Milan vous promet la vie sauve !* »

La réponse de Danjou est catégorique. Si l'on en croit les rescapés, le capitaine fera prêter à ses hommes serment de « *combattre jusqu'à la dernière extrémité* ».

Le feu, interrompu quelques minutes, reprend avec force chez les Mexicains. Sous cette grêle de balles, les hommes mal protégés ou trop à

découvert pour mieux riposter tombent. Vers 11 heures, Danjou, se rendant à l'un des postes de combat défendant les portes d'accès, est frappé en pleine poitrine. Il expire peu après. Le sous-lieutenant Vilain prend le commandement.

Midi. Dans les lointains se distinguent des sonneries de clairon. Serait-ce des amis ? Peut-être les camarades de Paso del Macho. Un moment l'espoir étreint les assiégés. Mais des roulements de tambour sonnent sans équivoque : cette tonalité rauque vient de Mexicains. L'infanterie de Milan arrive. Un millier de fantassins qui rejoignent les centaines de cavaliers d'origine et dont plus d'un a déjà mordu la poussière. Ce renfort permet aux Mexicains d'accentuer leur pression.

14 heures. Vilain est touché d'une balle au front. Le sous-lieutenant Maudet prend à son tour le commandement. Celui-là aussi est un vieux soldat. Ses titres de guerre lui ont valu l'honneur d'être désigné comme porte-drapeau.

Les effectifs diminuent. Les rescapés ont soif et faim. Les assiégeants ont allumé des brasiers de paille. La fumée suffocante s'ajoute pendant longtemps à la chaleur tropicale. Beaucoup se sont tus à jamais et les blessés souffrent en silence pour ne rien révéler de la situation exacte. Lorsqu'un camarade tombe, son voisin se penche et vide ses poches pour récupérer ses cartouches.

L'après-midi s'écoule ainsi.

À 17 h 50, le sergent Morzycki, le brave qui de son toit renseignait Danjou, est tué. Apprenant sa mort, Maudet est sans illusions : « *Un de plus. Ce sera bientôt notre tour.* »

18 heures. Ils ne sont plus que cinq avec une unique cartouche chacun. Maudet commande : « *Vous ferez feu à mon commandement. Nous chargerons ensuite à la baïonnette. Vous me suivrez !* »

Les Mexicains ne sont qu'à quelques pas. Maudet s'élance, suivi des siens. Les Mexicains tirent. Maudet s'effondre. Le légionnaire Cateau qui avait voulu le protéger tombe devant lui.

Trois. Ils ne sont maintenant que trois, Maine, Wensel, Constantin. Le plus gradé est un caporal, Maine, un Français. Un officier s'interpose : « *Messieurs, rendez-vous !* »

Maine répond en espagnol : « *Nous nous rendrons si on nous laisse nos armes et si l'officier s'engage à faire soigner le sous-lieutenant Maudet.* »

L'officier réplique :

— « *On ne refuse rien à des hommes comme vous.* »

Le colonel Milan a suivi l'action. Il voit venir vers lui les trois légionnaires titubants, visage noirci.

— « *C'est ce qu'il en reste ?* » questionne-t-il et de s'exclamer : « *Pero, non son hombres, son demonios !* »

Trois officiers, 29 sous-officiers et légionnaires ont été mortellement blessés sur les 65 hommes de la 3^e compagnie du Régiment étranger. Quatre

ont disparu. La vaillante unité a laissé à Camerone plus de la moitié des siens.

*

Tout à leur action contre la compagnie Danjou, les Mexicains de Milan, principale force mexicaine des *Terres chaudes*, ont négligé le convoi. Celui-ci, renforcé, passera, apportant un matériel précieux³. Puebla succombe après soixante et onze jours de siège. Le 19 mai, les Français pénètrent dans une cité silencieuse et à moitié ruinée. Mexico, où les libéraux de Juarez ont décampé devant la menace, est occupée le 7 juin.

Le 10 juin, Forey fait une entrée solennelle dans la capitale. Il pense pouvoir profiter longtemps de sa victoire. Erreur. Au mois d'août, l'empereur le rappelle et lui confère le bâton de maréchal de France pour solde de ses bons et loyaux services. Bazaine, vingt années d'Afrique, qui n'a cessé de se mettre en exergue, le remplace. À défaut de la gloire, il y trouvera l'amour en épousant une jeune beauté mexicaine.

Ces transferts de commandement ne règlent rien. Le Mexique s'étale sur près de deux millions de km², presque quatre fois la superficie de la France. L'armée française, avec ses 30 000 hommes si aguerris soient-ils, ne peut prétendre contrôler un pays qui continue de se refuser. La guérilla se poursuit et s'intensifie, mêlée de brigandage. Une armée mexicaine, levée à la hâte, s'avère capable de sérieuses banderilles. En toutes ces circonstances, chasseurs d'Afrique et zouaves honorent leur signature.

Le 1^{er} décembre 1862, le capitaine de Montarby, à la tête de son escadron du 1^{er} RCA, charge 500 cavaliers ennemis et les taille en pièces. Le 5 mai 1863, à San Pablo del Monte, le commandant de Foucaud, toujours des chasseurs du 1^{er} RCA, met en déroute un fort parti de lanciers mexicains qui protégeaient un convoi d'approvisionnement destiné à Puebla. Foucaud est tué. Les chasseurs Bordes et Imbert s'emparent de l'oriflamme des lanciers. En souvenir de ce fait d'armes, l'inscription San Pablo del Monte figure sur l'étendard du régiment qui sera décoré de la Légion d'Honneur.

Les exploits des chasseurs d'Afrique ne s'arrêtent pas là. La campagne du Mexique, pour eux, s'enrichit de hauts lieux. Ils sont présents à San Lorenzo, Malpaso, Guadalupe, 1863 ; Valle de Santiago, Matehuala, Agua-Nueva, Los Veranos, Oaxaca, 1864 ; Zinapan, 1865 ; El-Presidio, Palos-Prietos, Teugencha, Friad, 1866... Impossible de citer tous leurs combats. Les chasseurs d'Afrique bénéficient d'un sérieux avantage. Montés, ils se déplacent vite et loin. Leurs chevaux arabes, habitués aux longues randonnées africaines, avalent les distances. Ainsi, Oaxaca, au cœur d'un relief montagneux, se situe à 400 km au sud-est de Mexico.

Les zouaves, fantassins modèles, se battent au premier rang dans les combats de rue de Puebla où les Français de 1863 revivent Saragosse de 1808. Les uns doivent enlever la ville, quartier après quartier. Les autres combattent extra-muros. Le 6 mai, trois de leurs bataillons repoussent une nouvelle fois le

convoi qui, la veille, tentait de secourir Puebla. Le 8 mai, le 3^e zouaves conquiert le bourg fortement défendu de San Lorenzo barrant la route Puebla-Mexico. Le sous-lieutenant Henry, le zouave Stum s'emparent chacun d'un drapeau. San Lorenzo sera une inscription supplémentaire pour le drapeau du régiment.

L'entrée dans Mexico ne signifie en rien calme généralisé. Chaque régiment de zouaves a de fréquentes occasions de se distinguer à travers le pays. Le 22 novembre 1864, le colonel Clinchant, commandant le 1^{er}, a son cheval tué sous lui. Blessé, il poursuivra. À Majoma, le 21 septembre, le colonel Martin, entraînant le 2^e zouaves contre 4 000 Mexicains, est tué. Le 3^e zouaves, héros de San Lorenzo, aligne les rencontres victorieuses : Candelaria, 1864, siège d'Oajaca, El-Chamal, 1865, San Vicente, Cerro-Blanco, 1866.

Depuis le 1^{er} janvier 1856, les tirailleurs algériens constituent trois régiments. L'Italie, après la Crimée, a prouvé qu'ils étaient de vrais soldats. Les voici maintenant au Mexique. Ils ne dérogeront pas à leur réputation. Plusieurs de leurs compagnies se joignent aux zouaves pour réduire les retranchements de Puebla. D'autres participent à la rude mêlée de San Lorenzo dont le nom sera également inscrit sur les drapeaux des trois régiments. Au cours de ce combat, les tirailleurs Khalil-ben-Ali et Hamed-ben-Myoub s'emparent chacun d'un emblème. Après quoi, ce seront Pueblo-Nuevo, San Pedro, 1864, Mayorasco, 1866.

La cause est entendue. La Légion au Mexique s'identifie à Camerone. Un peu court, dirait Cyrano. Durant quatre ans, elle se dépense à travers le pays, ne rembarquant qu'au début de 1867. Les légionnaires, infatigables marcheurs, avalent les distances. En 1864, ils participent au siège d'Oaxaca. En 1865, ils montent vers le nord et se distinguent lors de la prise de Monterrey, à 700 km de Mexico. Dans cette guerre qui s'enlise, le 1^{er} mars 1866, se glisse un revers grave. L'héroïsme n'est pas en cause. L'imprudence, la soif de briller sont seules responsables.

Malgré les instructions de Jeanningros, le commandant de Brian se risque dans une opération hasardeuse. Son effectif est insuffisant dans une contrée hostile. Lors d'un coup de main tenté contre l'hacienda de Santa Isabel (200 km à l'ouest de Monterrey), sa petite troupe succombe sous le nombre. 6 officiers, 95 légionnaires sont tués. Il n'est qu'un rescapé. Santa Isabel, nouveau Camerone sans en avoir l'écho.

Est-il à remarquer que tous ces braves, zouaves, tirailleurs, légionnaires, marchent à pied pour s'en aller à travers le Mexique ? Faut-il s'en étonner ? Leurs anciens ont usé leurs semelles jusqu'à Moscou.

Quant aux zéphyr, ils arrivent bons derniers. La Chine en est responsable. En avril 1860, le corps expéditionnaire du général Cousin-Montauban y a été envoyé pour contraindre le Céleste Empire à respecter ses engagements envers la France et la Grande-Bretagne. Il a pris Pékin et pillé gaillardement le Palais d'Été. La révolte nationaliste des Taipings le met en

difficulté. Il a besoin de renforts. En septembre 1861, le 3^e BILA, veillant sur le Constantinois, reçoit ordre de mettre sur pied un fort détachement à 5 compagnies de 140 hommes. Une longue route attend les zéphyrs : Philippeville, Port-Saïd, Suez, Saïgon, Shanghai le 15 avril 1862. Quelques combats, des maladies (200 morts), un élément envoyé en Cochinchine, avant, en 1864, un retour sur le Constantinois qui paraît bien fade après le fascinant Extrême-Orient.

Telle est l'explication du retard des zéphyrs qui ne débarquent à Veracruz que le 10 avril 1864. Les temps de la gloire et des entrées en vainqueurs dans des villes soumises sont terminés. La guérilla mexicaine s'oppose à l'occupant français et au monarque qu'il veut imposer. Guerre inexpiable où les succès et les infortunes s'enchaînent. Le 2^e BILA débarque pour cette seconde phase de la campagne du Mexique. Le coup de l'invité lui est réservé. Il part pour le secteur ingrat des *Terres chaudes*. La tradition née à Mazagran se perpétue. Bonne conduite au feu, pillage, viols, maraude après.

L'aventure mexicaine s'achève dans la honte en 1867. Devant les menaces en Europe, devant l'impopularité de cette lointaine campagne, Napoléon III fait rapatrier le corps expéditionnaire. Les Français partent, laissant seul face à un destin tragique l'infortuné Maximilien qu'ils avaient mis en place. Le Mexique a coûté à la France 6 000 morts. La Légion à elle seule en a supporté le tiers.

1- Camaron se situe à 310 m d'altitude et à 60 kilomètres de Veracruz, soit à mi-parcours Veracruz-Chihuahuita.

2- Le fusil modèle 1853 en service en 1863 possède un calibre de 17,8 mm. Les balles pèsent 36 grammes. Avec en sus le poids de la poudre, les munitions représentent une lourde charge.

3- Parmi les vestiges du combat, la main de bois du capitaine Danjou, est emmenée par un Mexicain et sera récupérée en 1865. Tous les 30 avril, lors de la prise d'armes à Aubagne, nouveau Sidi Bel-Abbès de la Légion, elle est présentée aux troupes portée par un ancien légionnaire. « Porter la main » est l'honneur suprême que la Légion réserve à l'un des siens.

VIII

Deux fois vingt ans

14 juin 1870. Quarante années ont filé depuis le pied posé à Sidi-Ferruch. La France a fait de l'Algérie une terre française. Des anciens du débarquement, beaucoup ne sont plus là. La fortune a souri à certains et récompensé le courage. Le sous-lieutenant de Mac-Mahon a gagné au feu son bâton de maréchal.

L'armée d'Afrique campe sur la terre conquise. Elle n'y veille pas seule. Des lignards, des chasseurs à pied, des artilleurs, martèlent toujours le sol de l'Algérie. Durant des années encore, ils continueront à y tenir garnison. À partir de 1889, lorsque *« comme une barre à l'embouchure d'un grand fleuve, le service militaire se dresse désormais devant toute la jeunesse à l'entrée de sa vie¹ »*, des conscrits métropolitains partiront faire leurs classes et leur temps à Alger et Oran. Ils en ramèneront le souvenir de paysages remplis de contrastes et de couleurs. Ils auront découvert un pays où le bleu du ciel se heurte à l'ocre des avancées sahariennes, où la verdure du maquis côtier s'oppose à l'aridité de la steppe intérieure, où la quiétude des fonds de vallées tranche avec la brutalité des crêtes et des éboulis rocheux.

Cette alternance explique-t-elle les couleurs chatoyantes et variées qui caractérisent les uniformes des troupes de l'armée d'Afrique ? Il semblerait que chaque corps ait tenu à se particulariser.

Les zouaves aiment le rouge. Il trône en vainqueur. De la chéchia à gland bleu au pantalon flottant et aux liserés de la veste noire. Seule la ceinture bleu ciel apporte une note plus claire.

Le vert pâle habille les tirailleurs à la taille serrée par une ceinture rouge. Le jaune citron relève les liserés et les galons. Pour coiffure, un turban blanc.

Les légionnaires ne portent pas encore le célèbre képi blanc. Il ne viendra que bien plus tard avant la Seconde Guerre mondiale. Pour l'heure, le légionnaire d'Afrique arbore déjà les épaulettes rouges à pattes vertes. Le reste est fonction du moment, depuis le shako ou le képi souvent cabossé au pantalon qui parfois se veut blanc.

Les zéphyrs sont plus anonymes. Seuls les distinguent le pantalon rouge et le shako.

Les cavaliers présentent des élégances que les fantassins ignorent.

Les spahis ont grande allure avec leurs burnous blancs, leurs pantalons

blancs, leurs vestes rouges et leurs turbans bicolores noir et blanc.

Les chasseurs d'Afrique se reconnaissent de loin avec leurs taconnets recouverts d'une coiffe blanche. Ces redoutables sabreurs portent veste bleu ciel et manteau blanc.

Le quotidien se situe aux antipodes de ces tenues de parade. La vie en campagne, en Algérie ou ailleurs, transforme vite les uniformes en lambeaux. Chacun alors se débrouille et se vêt suivant la saison. Les généraux d'Afrique ne s'offusquent pas. Ceux de métropole s'indignent. À quoi bon ? L'intendance marche à la traîne incapable de répondre aux besoins.

Parler de l'armée d'Afrique ne saurait omettre les goums. Les goums algériens n'ont pas la réputation des célèbres goums marocains créés en 1908. Pourtant, ils les anticipent. Fournis par les tribus ralliées, ils apportent des auxiliaires fidèles à l'armée d'Afrique. Après 1870, la pacification regardée acquise, ils disparaîtront, tirailleurs et spahis assurant la permanence d'unités autochtones. Pour ces combattants occasionnels, pas de costume traditionnel. Ils arrivent tels que la levée les a trouvés, drapés dans leurs burnous.

*

Ces soldats, nul ne le conteste, se battent bien. Savent-ils pour autant faire la guerre ?

La baïonnette du fantassin, le sabre du cavalier sont pour les chefs et les combattants les arguments premiers. La conquête de l'Algérie les a initiés à de tels recours. Rare y fut l'emploi de l'artillerie. Sauf vraiment lors du siège de Constantine. À l'Isly, Bugeaud n'y a guère recouru. La solidité de ses carrés d'infanterie, la charge de ses chasseurs et spahis suffisaient pour disperser l'ennemi. La Crimée, l'Italie, le Mexique ont encore fourni aux Africains et à leurs chefs occasions de donner avant tout du sabre et de la baïonnette. L'un et l'autre furent les grands alliés et les principaux artisans de la victoire. Par contre, la manœuvre, la combinaison des moyens manquaient au rendez-vous.

Bugeaud, conscient de ces lacunes, avait tiré la sonnette d'alarme sans être entendu : *« Ne croyez pas, généraux d'Afrique, que vous apprenez ici l'art de la grande guerre qu'on doit faire quand on a devant soi des armées solides et disciplinées. Certes, vous éprouveriez de terribles désillusions si vous vouliez employer vis-à-vis de l'une de ces armées la tactique que nous avons employée vis-à-vis des Arabes. »*

La France payera-t-elle en 1870 la conquête de l'Algérie ? Mac-Mahon, Lebœuf, Bazaine, Bourbaki, Vinoy, Ducrot, Chanzy et tant d'autres ont fait leurs premières armes en Afrique. Bien qu'ils aient connu la Crimée et l'Italie, ils se souviennent d'abord de la guérilla algérienne puis mexicaine. Ils oublient les grands classiques, l'éclairage, la couverture, la concentration des moyens, la puissance du feu. Ce feu qui tue, enseignera Pétain. Faut-il aussi se souvenir de ce que les temps modernes dénomment la logistique. Ravitailler une armée en vivres et en munitions ne s'improvise pas. En Afrique, la troupe

vit sur le terrain et la baïonnette supplée à l'absence des cartouches.

Cette armée française d'Afrique possède un immense mérite. Elle unit les hommes. La fraternité des combats estompe les différences de race ou de religion. L'armée d'Afrique ignore les clivages de l'univers colonial traditionnel. Elle les ignore tellement qu'elle suscite la création des bureaux arabes pour défendre les colonisés des colonisateurs en perpétuelle quête de terres. Ces officiers des bureaux arabes auxquels Jules Favre rendra hommage en 1871, à la tribune de la Chambre, leur reconnaissant « *l'éternel honneur d'avoir su devenir et rester les amis des indigènes* ». Car, si elle goûte la gloire, l'armée d'Afrique ignore les lois du profit. Cette osmose crée des fidélités. Des Algériens se battent et meurent pour la France parce qu'ils suivent des cadres en lesquels ils ont foi.

*

En 1870, si l'armée d'Afrique existe, elle est encore trop jeune pour avoir pris son visage définitif. Certes, elle est née en Algérie. Des années seront nécessaires pour qu'elle apparaisse comme la troupe de ce Maghreb où elle puise sa sève et son originalité. Elle garde un côté métropolitain que progressivement les années élimineront. Lignards, chasseurs disparaîtront. Ne subsisteront que des enfants, européens ou indigènes, du sol d'Afrique du Nord. Par la loi de la démographie l'élément indigène l'emportera. Seule la spécificité française de son encadrement subsistera.

Il est reconnu à ces jeunes unités de l'armée d'Afrique le titre de troupes d'élite. Elles savent payer le prix du sang. De là à s'aventurer à les juger sans reproches serait excessif.

Au royaume du sabre, on survole le monde civil de très haut. Dès les premiers jours de la conquête, les troupiers parlaient avec mépris des « vendeurs de goutte ». Ces vendeurs de goutte sont devenus majoritaires. Ils peuplent les villes et les villages de colonisation, n'appréciant guère ces militaires qui leur imposent leur loi et soutiennent ouvertement la *gens* indigène. Là encore, les clivages s'atténueront. En 1870, ils sont encore très sensibles. La politique s'en mêle. Les civils se veulent républicains, les officiers apprécient le Second Empire. Cadres et soldats ont le sang chaud. Vieille habitude du monde militaire, le duel règle les moindres différends. Un regard de travers et vous voici sur le pré. Bugeaud a laissé trois cadavres derrière lui. Un exemple parmi d'autres de ces temps où les rapières sortaient pour un rien des fourreaux. Le caporal Berg, un Gaulois, ancien officier cassé, a piqué une tête à la Légion. Sa belle conduite à Camerone lui vaut de retrouver son épulette. Pas pour longtemps. Il meurt en duel venant d'être promu.

Histoire de femme ou fumées d'absinthe ? Ou autre mobile ? Il en faut si peu pour vouloir venger son honneur. Pour les femmes, les très célèbres BMC n'ont pas encore apporté un minimum d'hygiène et de suivi sanitaire. Des

belles d'importation ou des beautés locales, tarifées suivant les grades, répondent aux besoins. La tribu des Ouled Naïls du Sud constantinois s'est fait une spécialité de ce type d'activité. Toutes les villes d'Afrique du Nord en arriveront à posséder leurs quartiers réservés peuplés chaque soir d'une clientèle à l'humeur tapageuse.

L'armée d'Afrique offre aux jeunes engagés européens des perspectives éblouissantes. Pas besoin d'intégrer une grande école pour s'offrir une carrière brillante. Les exemples abondent. Yusuf, Fleury, Margueritte, du Barail sortent du rang. N'étant pas morts – c'est le risque –, ils sont parvenus au plus haut. Comme on comprend que des ambitieux veuillent servir à l'armée d'Afrique. Le colonel de Montagnac en fournit le cas type et tragique.

L'armée d'Afrique produit un formidable cocktail humain et moral. Des races se mêlent. Générosité, ambition, héroïsme, panache, couleur, se brassent. La coulée donne un acier bien trempé. Elle a fait la prise de la smala, l'Isly, l'Alma, Magenta, Camerone. Ce ne sont là que prémices. En Algérie, le soldat d'Afrique a supporté la faim, la soif, les épreuves du climat, méprisé le puéril, pratiqué l'héroïsme comme une vertu vulgaire, gagné des batailles, ouvert des routes, s'est battu contre les terres infécondes. Sa vie n'a été qu'une lutte et un péril continuels. Avec un tel matériau, l'édifice de l'armée d'Afrique est de taille à affronter les tempêtes.

1- Lyautey, *Du rôle social de l'officier*, 1892.

IX

1870-1871

Par trois fois dans son existence, l'armée d'Afrique est appelée à se porter au secours de la Mère patrie. En 1870-1871, en 1914-1918, en 1939-1945. En toutes ces circonstances, elle répond présent, ne refusant ni son sang ni ses sacrifices.

Bismarck, le chancelier de Prusse, voulait la guerre pour affermir l'unité allemande. Sa fameuse dépêche d'Ems, le 13 juillet 1870, fait se dresser le coq gaulois. Quatre jours plus tard, emporté par le flux populaire, Napoléon III a la faiblesse de déclarer la guerre.

Que n'a-t-il fait ! Son armée, après la Crimée et l'Italie, fait illusion alors que sur le fond les faiblesses et insuffisances se multiplient. Partout s'accumulent les infériorités, numérique, matérielle, technique. Les Français se battent souvent à un contre deux. Le haut commandement, l'état-major allemand surclassent leurs rivaux. L'artillerie prussienne frappera plus vite et plus loin que l'artillerie française. Seul le Chassepot surpasse le Dreyse prussien. Et il sera entre de bonnes mains. Hélas, le courage du fantassin ne peut suppléer aux carences des chefs.

L'armée française ventilée en sept corps d'armée, l'empereur est censé en assurer le commandement. Malade, il est incapable de pouvoir répondre à la charge. Ses lieutenants seront livrés à eux-mêmes.

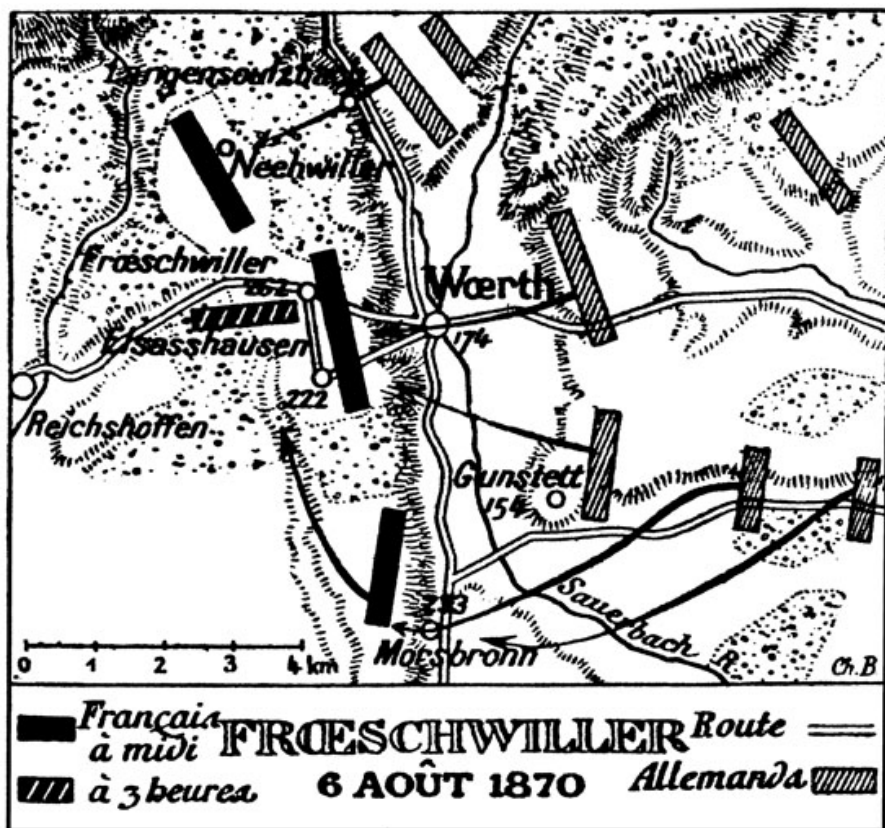
Mac-Mahon, gouverneur général de l'Algérie, est nommé à la tête du 1^{er} CA. Embarquant pour la France, il est suivi presque aussitôt par les unités de l'armée d'Afrique destinées à aller combattre sur le front métropolitain. Trois régiments de zouaves, trois régiments de tirailleurs, quatre régiments de chasseurs d'Afrique¹ partent. Le chemin de fer tout juste mis en service a permis des regroupements rapides sur les ports. Ainsi, le 3^e zouaves, ventilé sur Constantine, Sétif et Bône et Djidjelli, a fait aisément mouvement sur Philippeville. La Légion est restée, provisoirement, sur le quai. Son fort pourcentage d'Allemands écarte l'idée de l'engager contre Prussiens et Bavares. Les zéphirs partagent le sort de la Légion. On ne tient guère à retrouver ces réprouvés sur le sol de France.

À l'automne, les désastres feront changer d'avis pour les uns et les autres. Au total, 15 000 zouaves, tirailleurs et chasseurs d'Afrique embarquent direction Marseille. En valeur absolue, ils ne représentent que 3 à 4 % de

l'armée française. En dépit de ce faible pourcentage, leur métier justifie leur présence. Ces vieux soldats savent faire parler la poudre.

L'affectation des Africains est logique. Zouaves et tirailleurs ont eu maintes fois l'occasion de combattre sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta. Les voici ventilés dans les quatre divisions du 1^{er} corps. À la fin de juillet, ce 1^{er} CA s'éloigne couvrir le nord de l'Alsace.

Le 3 août, sa 2^e division d'infanterie campe aux lisières sud de Wissembourg sur les croupes du Vogelsberg et du Geisberg. Dans ses rangs, le 1^{er} RTA du colonel Morandy. L'ambiance est sereine. Nul ne se doute que la III^e armée prussienne gîte à quelques verstes, de l'autre côté de la Lauter et des poteaux frontières tout proches.



Soudain, le 4, vers 8 heures, l'artillerie ennemie tire sur Wissembourg. Le général Douay, commandant la division, dépêche le 1^{er} RTA défendre la ville. Posant sac à terre, deux milliers de turcos dévalent les pentes du Vogelsberg, chantant et hurlant, pressés de pourfendre l'adversaire. Arrivés sur la Lauter qui traverse Wissembourg, ils s'installent et repoussent des Bavaois avancés jusque-là. Il est 10 h 30 et l'affaire paraît mineure lorsqu'une attaque d'ampleur se dessine. Un corps d'armée, prussien cette

fois, fait effort contre Wissembourg. Le 1^{er} RTA doit faire face à des masses bien appuyées par l'artillerie. Il tiendra, avant de se replier sur ordre. À l'appel du soir, il lui manquera 16 officiers et plus de 600 tirailleurs.

Sur sa droite, sur les pentes du Geisberg, les autres unités de la 2^e DI sont sérieusement éprouvées. 1 200 tués et blessés. Le 1^{er} CA est contraint de se retirer.

Mac-Mahon, qui sur le papier a été renforcé de deux autres corps d'armée, décide de s'installer sur une « *belle position défensive* ». Cette belle position est Fröschwiller, 20 km au sud-ouest de Wissembourg, légèrement à l'ouest de Woerth. Le paysage, moyennement vallonné, s'habille de bois. Trois divisions s'alignent du nord au sud, face à l'est, de part et d'autre du village de Fröschwiller. 1^{er}, 2^e, 3^e zouaves sont en première ligne ainsi que les 2^e et 3^e RTA. Dans leur dos, entre Fröschwiller et Reichshoffen, le 1^{er} RTA qui a souffert se tient en réserve avec la 2^e DI.

La Sauer, modeste rivière coulant nord-sud et traversant Woerth, sert un peu de ligne de séparation entre les belligérants. Les Français se tiennent à son ouest. Les Prussiens, débouchant de l'est, ont bien l'intention de la franchir et de déloger leurs adversaires de leurs positions.

Jusqu'à midi, la bataille demeure indécise. Devant Woerth, une contre-attaque du 2^e zouaves a repoussé un franchissement de la Sauer. Plus au sud, il en a été de même au 3^e RTA. Sur le flanc nord, le 1^{er} zouaves a nettoyé des bois où des Bavarois s'étaient infiltrés. Partout, la Sauer continue de tenir lieu de limite du pré carré de chaque camp. Les troupes, de toutes origines, de Mac-Mahon gardent espoir de l'emporter.

Peu après midi, le rapport des forces finit de s'équilibrer, l'ennemi ayant reçu de gros renforts. Il aligne maintenant 90 000 hommes contre 45 000 et possède la suprématie en artillerie. Avec de tels moyens, il peut envisager d'envelopper son adversaire. Ce qu'il entreprend, poussant fortement au centre et au sud. On se bat avec furie dans les collines boisées qui entourent Fröschwiller. Le 2^e zouaves contre-attaque à maintes reprises et sort laminé. Le 2^e tirailleurs défend le bois dit de Fröschwiller au nord-est du village. « *Nous mourrons ici, s'il le faut, mais nous ne reculerons pas* », a dit, en arabe, le colonel Suzzoni à ses hommes. Il tient parole. Blessé deux fois, il reste à son poste, finalement emporté par un boulet vers 14 h 30. Du 2^e tirailleurs, à peine un dixième de l'effectif parvient à échapper à la destruction complète de l'unité. Le sergent Abd el-Kader ben Dekish, sauve le drapeau, forçant le passage avec une poignée de braves. Le régiment, ce 6 août 1870, a 36 officiers et 1 600 hommes hors de combat.

Au sud du dispositif, sur les hauteurs boisées du Niederwald, 3^e zouaves et 3^e tirailleurs s'opposent au XI^e CA prussien. Lutte inégale, comme partout. Les munitions manquent. Les baïonnettes ne sauraient suffire. Le général Lartigue, patron des deux régiments, est forcé d'ordonner le repli. Le 3^e zouaves du colonel Blocher, fort de 2 000 hommes, a perdu 1 600 des siens. Sur 57 officiers, 43 ont été tués ou blessés.

Le 1^{er} tirailleurs se tenait en réserve « *pour le coup de chien* ». À 16 heures, Mac-Mahon le lance à la rescousse. Avec furie, les tirailleurs se ruent de l'avant, direction le hameau d'Elsasshausen, 2 km au sud de Fröschwiller, perdu peu auparavant. Dans leur élan, ils culbutent les Prussiens, reprennent Elsasshausen. Rien ne leur résiste. Las, des hauteurs proches, l'artillerie se dévoile et les tirailleurs sont à court de munitions. 800 d'entre eux tombent sur ce glacis qui mène à Woerth et à la Sauer.

Au soir de cette journée, dont le souvenir reste marqué par la célèbre charge des cuirassiers dite de Reichshoffen², Mac-Mahon, en connaissance de cause, demande au 1^{er} zouaves de couvrir la retraite. Mission remplie, « *dans un ordre admirable, les bataillons marchant en bataille, alignés successivement aux arrêts par les adjudants-majors, sous une grêle de balles et d'obus* ». Le régiment se retirera le dernier de l'armée, interdisant à l'ennemi de poursuivre.

Battu à Wissembourg, battu à Fröschwiller, Mac-Mahon a perdu l'Alsace. Par Saverne, Lunéville, Neufchâteau, il se replie jusqu'à Châlons-en-Champagne pour reconstituer ses forces et recevoir des ordres. Les ordres, le défaut de la cuirasse dans cette guerre malencontreusement engagée.

*

Les Africains, dans cette première phase, se sont distingués par leur héroïsme et leur sens du sacrifice. Leurs rangs s'en ressentent. Zouaves et tirailleurs se battront désormais avec des effectifs exsangues.

À Châlons, Mac-Mahon a trouvé du renfort. Outre son 1^{er} CA confié au général Ducrot, il a reçu commandement sur les 7^e, 5^e et 12^e CA. Il est maintenant à la tête d'une force de 120 000 hommes baptisée l'armée de Châlons. Est-il de taille à diriger une telle armée ? Quarante-cinq ans plus tard, devant une éventualité identique, un autre général de l'armée d'Afrique, Franchet d'Esperey, répondra : « *Aussi bien qu'un autre !* » Le duc de Magenta, homme de devoir, ne se pose qu'une question. Comment servir au mieux mon pays ? Napoléon III, épave physique, venu le rejoindre à Châlons, ne lui est d'aucun secours. Le maréchal sait que Bazaine, porté par le vœu populaire à la tête de l'armée de l'est, éprouve des difficultés aux abords de Metz. (Défaites de Gravelotte, le 16 août, et de Saint-Privat, le 18, en dépit de l'héroïsme déployé.) Résolument, il décide de se porter vers lui afin de le soutenir, souhaitant appliquer l'adage : l'union fait la force. L'adversaire en face marche groupé. Rien de l'éclatement originel des corps français si cher payé. Mac-Mahon, à Wissembourg et Fröschwiller, a été battu parce qu'il était seul. Le 2^e CA du général Frossard, le 6 août, s'est incliné à Forbach pour la même raison. Bazaine, à l'est, souffre pour des causes identiques.

Le 20 août, l'armée de Châlons entame sa marche vers l'est. L'itinéraire normal Châlons-Metz passe par des hauts lieux : Valmy, les défilés de l'Argonne, Verdun. Apprenant que les Allemands franchissent la Meuse pour

lui barrer la route et terminer à l'ouest l'encerclement de Metz, Mac-Mahon modifie son axe. Il remonte au nord sur Reims et Rethel avant, le 28 août, d'obliquer nord-est vers Sedan. Bazaine lui a, du reste, fait savoir qu'il comptait se replier sur Sedan et Mézières.

Avec Mac-Mahon, font mouvement les zouaves et tirailleurs rescapés de Wissembourg et Fröschwiller ainsi que les 1^{er}, 3^e et 4^e chasseurs d'Afrique. Les trois régiments appartiennent à la brigade de cavalerie Galliffet de la division Margueritte. Margueritte, un pur produit de l'armée d'Afrique ! Fils de gendarme, il arrive en Algérie, à 8 ans, en 1831. En 1838, il est employé comme gendarme interprète et en 1842 il s'engage aux chasseurs d'Afrique. En 1844, il est sous-lieutenant ; en 1863, il commande le 3^e chasseurs d'Afrique. En 1866, il obtient ses étoiles. À ce titre, il sera appelé à avoir sous ses ordres trois de ces régiments dont il fut un jeune engagé, trente ans plus tôt.

Ces trois RCA n'auraient pas dû se ranger sous Mac-Mahon. L'arrivée des chasseurs d'Afrique a tardé. Il fallait embarquer les chevaux, ces chevaux barbes, coursiers magnifiques. Une telle opération exige du temps et des bateaux. Débarqués en métropole, les quatre RCA constitués en Algérie à quatre escadrons de guerre se sont intégrés à la division du Barail, un chef riche de répondant. Il fut de la prise de la smala, blessé à la bataille d'Isly et a commandé le 3^e RCA en 1860 avant de le transmettre à Margueritte. La division de cavalerie du Barail est partie vers Metz où elle a rejoint l'empereur. Le 1^{er} RCA y réalise un coup d'éclat. Un détachement de hussards de Brunswick et de dragons d'Oldenbourg a occupé Pont-à-Mousson, 20 km au sud de Metz. Le 1^{er} RCA s'y porte et, mêlant l'audace à la surprise, reprend la ville. Hussards et dragons paniqués à la vue des « chasse-marée »³ aux taconnets rouges s'enfuient, en laissant des cadavres sur le terrain.

Napoléon III, après les premières défaites, souhaite gagner Châlons pour aider Mac-Mahon à constituer une nouvelle armée. Il demande une escorte de chasseurs d'Afrique. Le 2^e RCA reste à Metz avec du Barail. Les trois autres régiments s'éloignent avec Napoléon III, se transformant en brigade Galliffet, Margueritte étant promu divisionnaire. Les circonstances ont fixé le destin. À l'exception du 2^e RCA, l'armée d'Afrique marche sur Sedan avec Mac-Mahon.

*

Le 29 août, à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Sedan, Mac-Mahon passe sur la rive droite de la Meuse. Il pense que la ville, fortifiée, peut lui assurer une *bonne position*. Vingt ans auparavant peut-être. En 1870, des hauteurs voisines, les batteries allemandes seront en mesure de pilonner la ville. Les Français, rivés à leurs campagnes africaines ou à leurs succès obtenus à la baïonnette en Italie, sous-estiment les progrès de la technique.

Moltke, le généralissime prussien, bien renseigné par sa cavalerie et la presse parisienne⁴ des déplacements de Mac-Mahon, concentre des troupes. Fort de plus de 200 000 hommes contre 100 000, il monte une large manœuvre pour envelopper le Français. Sa III^e armée marche sur Sedan par la rive gauche de la Meuse, sa IV^e par la rive droite. Chacune possède les moyens, en cavalerie et artillerie, pour projeter des tentacules capables d'enserrer dans un étau les quatre petits corps de Mac-Mahon.

Le 30 août, toute l'armée Mac-Mahon se trouve sur la rive droite de la Meuse et se dirige vers Sedan. Napoléon III, malade, souffrant, la suit tantôt à cheval, tantôt en carrosse.

Le 31, les troupes de marine, s'illustrent en défendant Bazeilles, village de 1 400 habitants accolé à la Meuse à 5 km en amont de Sedan. Durant une journée, 10 000 marsouins barrent la route, permettant le repli de leurs camarades sur Sedan. (Le sous-lieutenant Gallieni fait partie de ces braves.)

Le lendemain, 1^{er} septembre, l'encercllement se précise, la pince se resserre. La III^e armée allemande a franchi la Meuse en aval de Sedan et du nord-ouest se rabat sur la ville. La IV^e armée, rive droite de la Meuse, force de l'est. Infortune, à 6 heures du matin, Mac-Mahon, blessé, doit transmettre son commandement. Celui-ci va flotter, partagé entre Ducrot dans un premier temps, Wimpffen dans un second. Ducrot voudrait retraiter sur Mézières pour échapper au piège. Wimpffen s'indigne à la pensée d'un repli. Napoléon III est incapable de trancher.

Zouaves et tirailleurs, appartiennent toujours au 1^{er} CA initial de Mac-Mahon. Ce CA a mission de défendre Sedan au nord-est, sur les croupes dominant la Givone, affluent perpendiculaire à la Meuse. Les trois régiments de zouaves et de tirailleurs sont en place dès le 31 au soir. Héroïques et fidèles, ils respectent leur contrat. Plusieurs fois, ils rejettent les assaillants. Mieux, sur ordre, à maintes reprises, ils se portent à la rescousse du 7^e CA, leur camarade de gauche. L'honneur leur est acquis mais la gloire, que l'histoire retient, appartient, ce 1^{er} septembre 1870, aux chasseurs d'Afrique.

Par trois fois, pour contenir la pression ennemie, ils vont charger sans souci des pertes.

Vers 10 heures, la brigade de Galliffet avec ses trois RCA s'élance en direction d'Illy (5 km au nord de Sedan). Fusillée par l'infanterie, décimée par l'artillerie, elle rentre décimée.

À 11 heures, toute la division Margueritte avec les rescapés de Galliffet s'ébranle plein ouest. Le général Margueritte, le colonel de Clicquot commandant le 1^{er} RCA, sont mortellement blessés. Devant le flot des fantassins allemands tirillant derrière les haies et les murettes, c'est l'échec.

Vers 15 heures, Ducrot, qui ne commande plus que le 1^{er} CA, sent l'étreinte se refermer. Il veut percer à nouveau vers l'ouest pour ne pas tomber dans le chaudron de Sedan. Des fantassins, dont le 1^{er} RTA, attendent l'ordre de démarrer. Ducrot se tourne vers Galliffet. Il lui demande de charger à nouveau « *pour entraîner l'infanterie* ». Galliffet n'a plus que deux escadrons

du 3^e RCA. Il lui réplique : « *Tant que vous voudrez, mon général, tant qu'il en restera un⁵ !* » Il en restera bien peu à l'issue de cette ultime tentative. Pourquoi Galliffet sera-t-il de ceux-là ? La baraka, dit-on dans l'armée d'Afrique. La baraka (la chance), il faut l'avoir pour devenir un chef de guerre prestigieux. Bournazel la possédait. Un jour, le 28 février 1933, sur les pentes du Saghro, elle l'a quitté.

On prête à Guillaume I^{er}, le roi de Prusse, qui suivait la bataille d'un observatoire au sud de Sedan, d'avoir dit en voyant les cavaliers se ruer sabre au clair : « *Oh, les braves gens !* » Le propos est trop beau pour être vrai, émanant d'un Teuton.

Au soir du 1^{er} septembre, ce qui fut l'armée Mac-Mahon ne rassemble que des débris s'engouffrant dans Sedan. La ville est sous le feu des canonniers prussiens. Afin de faire cesser un inutile massacre, Napoléon III ordonne de hisser le drapeau blanc. C'en est fini à Sedan. 90 000 Français sont prisonniers. 10 000 sont morts. Trois jours plus tard, à Paris, la République remplacera l'Empire.

Un régiment réussit à s'extraire de la nasse. Le 3^e zouaves par les bois gagne la Belgique. Nul en Belgique ne s'oppose à son passage. Le chemin de fer fonctionne. Le 5 septembre, le 3^e sera à Paris, prêt à reprendre la lutte. (S'évadera aussi le lieutenant Maine, défenseur de Bazeilles. Maine était caporal à Camerone où il avait été blessé.)

À Sedan, la France a perdu la force sur laquelle elle comptait pour appuyer sa seconde armée, celle de Metz que commande Bazaine. Ce Bazaine, issu de l'armée d'Afrique, maréchal de France depuis 1864, fut un soldat courageux et brillant. Au Mexique, le personnage a pris goût au pouvoir. Fort de ses 170 000 hommes, il se croit de taille à jouer un rôle politique majeur. Il se laisse enfermer dans Metz, ne tente rien pour se dégager, se hasarde au jeu de négociations douteuses. Bref, il ne se montre en rien le chef patriote et énergique galvanisant ses troupes pour défendre son pays. De tractations douteuses en abandons coupables, le maréchal finit par capituler le 27 octobre⁶.

Le 2^e RCA est la seule unité de l'armée d'Afrique bloquée dans la place. La capitulation, signée par Bazaine, lui inflige le sort de toute la garnison. Le 29, la troupe, séparée de ses officiers, prend le chemin de la captivité. Les vainqueurs la regardent défiler. Un général prussien surveille avec morgue le mouvement. Soudain, un vieux maréchal des logis bardé de médailles se détache des rangs et campe devant lui, lui lançant d'une voix de bronze : « *Eh bien ! Quoi ? On t'a vendu la marchandise ; on te la livre ; que te faut-il de plus ?* »

Le Prussien aura la correction d'empêcher d'arrêter ce briscard courroucé par la félonie de son commandant en chef.

Des officiers s'échapperont. Parmi eux, le colonel Saussier, ancien capitaine du Régiment étranger au Mexique, le capitaine de Négrier qui, devenu général, dira à ses légionnaires : « *Vous êtes soldats pour mourir, je*

vous emmène là où l'on meurt. »

*

Au lendemain de Sedan et de Metz, la France n'a plus d'armée. Pourtant, le gouvernement de Défense nationale, surgi sur les ruines du Second Empire, refuse de céder. Derrière Gambetta, retrouvant le souffle de 1793, il constitue de nouvelles troupes pour s'opposer aux envahisseurs prussiens et bavares.

L'armée d'Afrique se doit de contribuer au sursaut. Zouaves, tirailleurs vont mettre sur pied des régiments de marche. Cette fois, légionnaires et Joyeux seront de la partie. La France a trop besoin de bras pour se défendre. Les réserves précédentes dépassées, le premier maillon de cette force à composer sera d'origine Légion.

Avant même les désastres, un courant de sympathie et d'amitié a poussé de nombreux étrangers à se porter au secours de la France. Ils sont des dizaines, voire des centaines, à vouloir s'enrôler sous les plis du drapeau tricolore pour lutter contre les armées de Bismarck.

Les premiers revers renforcent ce volontariat. Une décision à ce sujet s'impose. Le 22 août, Napoléon III étant aux armées, l'impératrice Eugénie, régente, signe le décret, préparé par Cousin-Montauban, le nouveau ministre de la Guerre, et ordonnant : *« La création, dans le Régiment étranger, d'un cinquième bataillon, composé de huit compagnies où les emplois d'officiers seront donnés de droit soit à des officiers français pris avec leur grade dans d'autres corps, soit à des officiers admis à servir comme officiers à titre étranger. »*

La porte est grande ouverte pour accueillir des étrangers. Non par un contrat classique de légionnaire, mais par un contrat à durée déterminée correspondant à la seule période de la guerre.

Le temps presse. Impossible de façonner les futurs légionnaires dans le saint des saints de Sidi Bel-Abbès. Tours devient le point de rassemblement de ce cinquième bataillon, qui reçoit pour chef le commandant Arago, petit-fils du célèbre savant. Avec les Autrichiens, Suisses, Belges, Espagnols, Roumains, Polonais, Italiens et autres accourus, huit compagnies peuvent être constituées. Sur les rangs, un comte hollandais, M. de Limburg-Stirum, rentré exprès d'Amérique pour se battre, un jeune Anglais, futur comte de Khartoum, Herbert Kitchener, un Serbe, futur roi Pierre I^{er} de Serbie, le prince Karageorges. Arago aligne derrière lui 1 350 hommes qui s'intègrent au 15^e corps du général de La Motte Rouge, noyau de la prochaine armée de la Loire.

L'appel aux armes a résonné en Algérie. Dans les garnisons, des régiments de marche se mettent sur pied.

La Légion, écartant les légionnaires d'origine allemande, constitue deux bataillons à 1 000 hommes chacun. Ces vétérans de bien des

campagnes représentent des recrues de choix. Sous les ordres du colonel Deplanque, ils débarquent à Toulon et rejoignent à Bourges, le 19 octobre 1870, le 5^e bataillon. Voici un régiment de Légion intégré à l'entité désormais dénommée Armée de la Loire.

Une ardeur identique saisit zouaves et tirailleurs. Se forment quatre régiments de marche de zouaves et un de tirailleurs. S'y adjoindront un de chasseurs d'Afrique, un de Joyeux, ce dernier sous le nom de *Régiment de marche d'infanterie légère d'Afrique*. Apparaîtront, en décembre, des *Spahis volontaires*. Presque tous ces Africains sont affectés au 15^e CA qui disposera ainsi de 5 régiments d'Algérie.

*

L'armée française de Sedan éliminée, celle de Metz neutralisée, les Allemands ont le champ libre. Leurs colonnes s'enfoncent dans l'intérieur du pays. Elles poussent des pointes vers la Loire. Le 19 septembre, Paris finit d'être encerclée. Un terrible siège débute.

Avant même l'arrivée des renforts d'Algérie, le 5^e bataillon forme brigade avec le 5^e bataillon de marche de chasseurs et le 3^e bataillon du 39^e de ligne. Le 10 octobre, cette brigade, reçoit mission de défendre Orléans menacée par les Bavares. Elle part pour le nord de la ville. Légionnaires dans le faubourg, chasseurs et lignards à droite et à gauche.

Le commandant Arago sans ordres formels précis sait seulement qu'il doit contenir l'ennemi et stopper son avance sur Orléans. Au matin du 10 octobre, à hauteur du village des Aydes, à 5 km du centre-ville, il fait éclater son bataillon. La 1^{re} compagnie oblique vers Fleury-les-Aubrais et la gare. Les autres se partagent la défense du carrefour central des routes menant vers Chartres et Paris ainsi que des abords de la voie ferrée montant vers la capitale.

Chaque pas en avant a rapproché des Bavares dont le feu ne cesse de croître. Des balles, bien que venues de loin, piquettent les murs et les façades. Des obus, autrement plus dangereux, s'abattent de partout. Retranchés dans les maisons, derrière une murette ou un remblai de terre, les légionnaires ajustent posément les silhouettes qui se multiplient. On apprendra par la suite que 45 000 Bavares attaquaient Orléans contre moins de 6 000 défenseurs aux entrées nord de la cité de Jeanne la Lorraine.

Au 5^e bataillon, trois officiers ont déjà été tués par les obus. 15 heures vont bientôt sonner au clocher des Aydes. Debout, sa canne à la main, Arago se déplace des uns aux autres avec un mot d'encouragement. Soudain, au cœur du village, à hauteur d'une maison portant le numéro 423, il s'affaisse frappé au cou par un éclat. La blessure était mortelle. Carotide tranchée. Un chef de corps de Légion de plus est tombé à l'ennemi. Le capitaine de Morancy le remplace alors que la situation générale s'aggrave. Les Bavares affluent de plus en plus nombreux. Les ailes du dispositif français lâchent. Au

fil des minutes, les Français risquent d'être tournés. Toute leur ligne se replie. Les légionnaires, profitant au mieux des habitations, reculent pas à pas. Tout le monde fait le coup de feu. Jusqu'aux blessés qui se redressent pour tirer.

La nuit est tombée lorsque le 5^e bataillon – ce qu'il en reste – atteint la barrière d'octroi. La lourde grille se referme aussitôt derrière lui. Dans l'obscurité qu'illuminent les lueurs des arrivées d'obus, la fusillade se poursuit sans interruption.

La grille d'octroi ne représente qu'une barrière symbolique. Le 5^e bataillon est loin de pouvoir s'estimer à l'abri. Par d'autres accès, les Bavares s'infiltrèrent dans Orléans. Les légionnaires se retrouvent quasiment encerclés dans les quartiers nord. À la faveur de la nuit, ils tentent de rompre l'encerclement. Certains aboutiront, d'autres non.

En cet après-midi terrible du 10 octobre 1870, l'esprit de Camerone animait le 5^e bataillon.

Il sort décimé de ces heures de combat. 600 légionnaires gisent dans les faubourgs d'Orléans. 300 sont tombés aux mains de l'adversaire. Les autres, 350 à 400 environ, ont réussi à gagner la rive gauche de la Loire. Le fleuve leur assure dans l'immédiat un relatif écran protecteur.

*

À Tours, la délégation du gouvernement de Défense nationale a donné à l'armée de la Loire des buts ambitieux : « *S'opposer aux progrès de l'ennemi et débloquer Paris.* » De là, une série de batailles devant et en avant d'Orléans.

Les régiments de marche d'Afrique sont arrivés ou finissent d'arriver. Regardés à juste titre comme des troupes aguerries, ils vont être amplement employés. Ils seront à Coulmiers, 20 km à l'ouest d'Orléans, ils seront à Beaune-la-Rolande, 20 km sud-est de Pithiviers, ils seront à Artenay, de nouveau devant Orléans.

Victoire à Coulmiers, le 9 novembre 1870

D'Aurelles de Paladines a remplacé La Motte Rouge. Il a instruction de libérer Orléans occupée depuis le 10 octobre. Après quoi, il se portera sur Paris. Son idée de manœuvre est relativement simple. Attaquant d'ouest en est, il compte faire effort par la gauche pour envelopper l'adversaire. Le village de Coulmiers, 350 habitants, est censé représenter le pivot de l'aile tournante (16^e corps du général Chanzy). Face aux Français, les Bavares ont transformé villages, fermes et châteaux en points d'appui, perçant les murs de meurtrières.

L'ardeur est dans le camp français. L'artillerie appuie correctement au plus près. À 16 heures, Coulmiers, âprement défendu, change de mains. Les Bavares fuient vers Orléans. En cette affaire, le 2^e zouaves enlève le château

de Touanne. Le Régiment étranger, dont la brigade était en réserve, arrive, juste à temps pour faire basculer la lutte dans Coulmiers. Quant à l'enveloppement prévu, il n'a pu se réaliser. Le gros des Bavarois a filé. Du moins le succès de la journée apporte la libération d'Orléans.

Échec à Beaune-la-Rolande, le 28 novembre 1870

Exploiter l'acquis de Coulmiers, en poursuivant l'épée dans les reins l'adversaire bousculé, était sans doute possible. Responsables civils et militaires hésitent sur la suite à donner. Du temps est perdu. On se contente de fortifier Orléans.

Vers le 20 novembre, enfin, décision est prise de repartir de l'avant, direction Fontainebleau, via Pithiviers et Beaune-la-Rolande. Naturellement dans l'intention de dégager Paris par le sud-est. Entre-temps, les Allemands se sont renforcés. La capitulation de Metz a libéré du monde.

L'offensive est prévue avec deux corps d'armée nouvellement créés, les 18^e et 20^e, et une division du 15^e. Au sein du 20^e CA, le 3^e régiment de marche des zouaves formé le 1^{er} octobre (lieutenant-colonel de Brême). Au 18^e CA, le « *régiment de Joyeux* ». L'ennemi, sur l'axe de marche du 20^e CA, tient solidement Beaune-la-Rolande, bourg de 1 800 habitants. Ce gros village possède une enceinte qui le ceinture et offre un solide rempart. Tout autour, le terrain, entrecoupé de vignes, rend la progression difficile. Tout se ligue contre les Français qui manquent d'artillerie contre un adversaire invisible.

Le 28 novembre, les trois bataillons du 3^e zouaves s'ébranlent dès 6 heures du matin. Le clocher de Beaune se dresse devant eux à environ 1 500 m. L'artillerie ennemie bat les glacis. Les fantassins, postés derrière les remparts, entretiennent un feu nourri. Faute d'appui, les zouaves sont cloués au sol ou tombent dans d'héroïques assauts qui ne parviennent à déboucher. Une attaque, la nuit venue, n'est pas plus heureuse. Le 3^e zouaves, ce 28 novembre, a 5 officiers tués, 9 blessés et 800 hommes hors de combat.

L'ensemble du 20^e CA, avec le 3^e zouaves, a buté devant Beaune. Le 18^e, retardé, arrive en cours de journée, en vue du bourg. Dans ses éléments de tête, il compte deux grosses compagnies, 480 hommes, du 1^{er} bataillon de zéphyr. Ce détachement, commandé par le capitaine Brignon, déborde d'enthousiasme et de générosité. Son impétuosité ne pourra rien. Il laisse en vain le tiers de son effectif.

Dans toute bataille, se dresse le *brave des braves*. Bayard au Garigliano, le chevalier d'Assas durant la guerre de Sept Ans, La Tour d'Auvergne à l'armée du Rhin, Pol Lapeyre à Beni Derkoul. Beaune-la-Rolande possède le sien. Un modeste tirailleur algérien du nom d'Ali-ben-Kacem. Après l'échec, les Français se replient en désordre. Ali-ben-Kacem refuse de reculer. À un carrefour de routes, au lieudit le Pavé de Juranville, il se barricade, seul, dans une maison. Il tiendra plusieurs heures, abattant sept adversaires avant d'être tué. Ce vaillant turco appartenait à un bataillon de tirailleurs (commandant

Boussenard) rattaché au corps de volontaires Cathelineau marchant ce jour-là avec le 20^e CA⁷.

Au soir du 28 novembre, l'échec est patent. Bloqués devant Beaune-la-Rolande, les Français sont incapables de poursuivre sur Fontainebleau et donc sur Paris. Toutefois, des combats autour de Beaune-la-Rolande persistent. Deux unités d'Afrique se distinguent au village de Maizières, au sud-est de Beaune, le 30 novembre.

La mission est aussi belle qu'ingrate. Couvrir la retraite des camarades. Elle incombe à 350 zéphyrs et à 500 tirailleurs algériens. Les premiers sont des rescapés des combats du 28. Les seconds appartiennent au 3^e RTA. Ils ont quitté Constantine le 5 novembre. Le 28, sous les ordres du capitaine adjudant-major Égrot, ils arrivent sur les lieux. Le 29 dans la soirée, les uns et les autres se retranchent dans Maizières avec consigne de s'y défendre jusqu'à épuisement complet des munitions.

Le 30, vers 8 heures, une forte colonne allemande débouche du nord. Découvrant l'obstacle, elle se forme en bataille autour du village et se fait appuyer par un feu violent d'artillerie. Scindée en deux, elle attaque les positions françaises. Connaissant leur métier, les officiers laissent l'adversaire se démasquer et, au commandement, le reçoivent par des feux de salve. Les pertes des assaillants sont sévères, mais ils ont pour eux le nombre. Zéphyrs et turcos se barricadent dans les maisons du village. On se fusille à bout portant. La situation s'aggrave. La position va être complètement enveloppée lorsqu'un bataillon du 42^e de marche surgit soutenu par une batterie d'artillerie. Devant ce renfort, Égrot fait sonner la charge. L'ennemi bousculé plie. Turcos et zéphyrs le poursuivent baïonnette au canon. Maizières est dégagé. En fin de journée, mission remplie, ordre sera donné aux vaillants défenseurs de se replier à leur tour. Leurs rangs se sont dégarnis. 47 hommes hors de combat chez les zéphyrs, 169 chez les turcos.

Défaite à Arthenay

Après l'échec devant Beaune-la-Rolande, l'armée de la Loire s'efforce de se regrouper. Elle déploie maintenant 180 000 hommes en cinq CA. Avoir rassemblé une telle masse en quelques semaines représente en soi un exploit. Hélas, trop souvent l'expérience manque. Faute d'accoutumance au feu, des unités fléchiront. D'où une hécatombe d'officiers et des généraux se portant de l'avant pour entraîner leurs troupes. Des chefs, de leur côté, manqueront d'esprit d'initiative. Les directives venues de Tours seront floues, très éloignées des réalités. Ces handicaps pardonnent mal. Surtout, la partie se montre inégale. Les Allemands possèdent la supériorité numérique à deux contre un. Leur commandement unifié a une vue d'ensemble de la situation qui lui évite de disperser ses forces.

Côté français, l'intention ne varie pas. Se porter sur Paris, par Pithiviers puis Fontainebleau. Malgré un succès à Villepion, le 1^{er} décembre, l'assaut

malheureux et coûteux à Loigny, le 2 décembre, prouve qu'un tel mouvement s'avère impossible. Offensive bloquée, d'Aurelles de Paladines décide de se retrancher fortement au nord d'Orléans et de briser l'ennemi par la défensive. Un jour, les généraux parleront de *casser du Viet* ou de *casser du Fell*. Si d'Aurelles de Paladines n'utilise pas une telle formule, son intention est bien de casser du Prussien ou du Bavaïrois sur des positions solidement agencées.

Dans cette bataille, légionnaires, zouaves et tirailleurs, le 3 décembre, héritent d'un secteur essentiel, au cœur du dispositif. À eux de faire barrage à hauteur du bourg d'Arthenay, 20 km au nord d'Orléans. Le Régiment étranger, en provenance d'Algérie et renforcé du 5^e bataillon, défend le hameau d'Assas (2 km au nord d'Arthenay). Le 2^e zouaves occupe Herblay au sud. Les tirailleurs, ont été envoyés sur la droite, légèrement en arrière, à Saint-Lyé-la-Forêt, en lisière de la forêt d'Orléans.

Le premier choc se produit le 3 décembre au matin. Les légionnaires du colonel Deplanque, les zouaves du lieutenant-colonel Logerot, ne disposent que de Chassepots contre des batteries d'artillerie. Ordre est donné de se replier « *en tiroir* », élément par élément se protégeant en cascade. L'opération s'effectue en bon ordre sous une pluie d'obus qui ne cessent de s'abattre. À la nuit, la ligne de défense s'établit à Cercottes, à 8 km du centre d'Orléans. Le 2^e zouaves a été éprouvé : près de 500 hommes hors de combat.

Largement sur la droite, de part et d'autre de la route Orléans-Pithiviers, le 1^{er} zouaves du lieutenant-colonel Chaulan a été envoyé sur Chilleurs-aux-Bois, en bordure de forêt. Vers midi, comme leurs camarades de la région d'Arthenay, les zouaves tombent sous le feu des batteries allemandes. Dans leur repli sur ordre, ils rejoignent à Saint-Lyé-la-Forêt les tirailleurs bientôt eux aussi contraints de reculer. Dans la dure retraite vers Cercottes, à travers les bois, les zouaves perdent du monde. La journée du 3 décembre leur aura coûté 400 des leurs.

Nulle part, faute d'artillerie, le combat défensif n'a pu être mené à bien. En maintes unités, la démoralisation atteint des recrues qui découvrent les effets du feu et lâchent. Partout s'incruste la hantise d'être tourné. Les Africains, vieux briscards, se montrent fermes dans l'épreuve, et résistent mieux. Ils organisent de judicieux emplacements de combat, repoussent à distance les fantassins ennemis avec leurs Chassepots, retraitent en refusant d'abandonner leurs blessés.

Au soir du 3, 16^e et 17^e CA sur la gauche, 18^e et 20^e CA sur la droite ont été enfoncés. Le 15^e, à hauteur de Cercottes, offre le plus de consistance. Sa résistance a été ferme. Est-ce parce qu'il englobe les Africains ? Sans doute.

La nuit du 3 au 4 décembre n'apporte qu'un bref répit. L'ennemi est trop nombreux.

Au matin du 4 décembre, les anciens du 5^e bataillon retrouvent un secteur connu. Les Andes ! Son église, ses maisonnettes, ses jardinets, ses clos de vigne. Deux mois plus tôt, le 5^e bataillon se battait en cadre. Dans la

longue ligne droite de la route menant à Orléans, est tombé le commandant Arago.

Sur les flancs, la poussée adverse enfonce des coins. Un peu avant 16 heures, ordre de décrocher. Toujours « *en tiroir* ». Les Africains se retranchent sur les boulevards extérieurs d'Orléans. Chacun se prépare à défendre la cité pierre par pierre. Il n'en sera rien. Sur l'aile gauche, le 20^e CA s'est effondré. Les Prussiens, par la brèche ouverte, déferlent sur Orléans. Pour éviter une destruction de la ville, d'Aurelles de Paladines ordonne une évacuation immédiate. À minuit, au milieu d'une cohue générale, le pont d'Olivet permet à ceux qui ont pu être prévenus de passer sur la rive gauche de la Loire.

Journée désastreuse, ce 4 décembre. Légionnaires, zouaves, tirailleurs ont sauvé l'honneur. Des chasseurs d'Afrique, des spahis aussi. Ces derniers participent à une empoignade sanglante. Deux escadrons du 3^e RCA, à peine arrivés d'Alger, partent le 4 décembre rejoindre le 16^e CA à Patay. Ils sont commandés par le chef d'escadrons de la Bigne. Un escadron du corps provisoire d'éclaireurs algériens progresse avec eux. Il comprend 124 spahis du 1^{er} RSA et 100 cavaliers des goums. Cet ensemble, près du village de Villeneuve d'Ingré, se heurte à onze escadrons de hussards de Poméranie. Sans hésiter, de la Bigne commande : « *Chargez !* » Combat à un contre trois. De la Bigne frappé mortellement. 69 de ses cavaliers hors de combat. À un si petit nombre, le succès était illusoire. Tel Cyrano, demeure le panache.

*

La chute d'Orléans coupe l'armée de la Loire en deux. Les CA restés sur la rive droite du fleuve formeront une seconde armée de la Loire qui, sous le général Chanzy, s'efforcera de défendre l'ouest de la France. Par le jeu des affectations et des circonstances, elle ne comprendra guère d'Africains hormis des rescapés des éclaireurs algériens ayant chargé avec le commandant de la Bigne. Le colonel Goursaud en a pris la tête. Ces Algériens vont mener des pointes hardies. Le 8 janvier 1871, près de Vancé (sud-ouest de Saint-Calais), ils dégagent le 3^e cuirassiers en mauvaise posture. Cette intervention impétueuse leur coûte une centaine de cavaliers.

Ayant franchi la Loire avant la rupture des ponts, les 15^e, 18^e et 20^e CA retraitent rive gauche du fleuve en direction de Bourges. Pénible retraite. Le froid hivernal s'est abattu sur la région. Au réveil des bivouacs glacés, on dénombre des malheureux ayant succombé sous des températures de - 15° à - 20°.

Le gouvernement a décidé que ces corps d'armée regroupés vers Bourges et Vierzon formeraient une nouvelle armée dite de l'Est. Confiée au général Bourbaki, elle devrait en principe se porter en Lorraine pour intercepter les arrières de l'ennemi. L'idée en soi est pertinente. Faut-il avoir les moyens de l'exécuter.

Presque tous les Africains, qui dans l'ensemble appartenaient au 15^e CA, sont là. (Les zéphyrs forment maintenant un régiment de marche, dépendant du 18^e CA.) Les transferts, par chemin de fer, vers Dijon et Besançon traînent. Ainsi, le Régiment étranger ne quitte Vierzou que le 8 janvier et reste immobilisé en gare de Dijon du 8 au 14. Ces attentes, le froid toujours aussi vif, altèrent le moral. Il est clair que ces aléas de transport provoquent des arrivées alternées. Une concentration de troupes s'avère impossible. Bourbaki en est réduit à utiliser de petits paquets au fil des débarquements. Alors qu'en face se presse du monde, beaucoup de monde.

Entre-temps, la mission de l'armée de l'Est évolue. Se porter au secours de Belfort assiégée et non plus intervenir en Lorraine. L'échelonnement des entrées en action conduit à des engagements autour des cités menacées ou assiégées, Villersexel, Montbéliard, Belfort, etc. Les Africains y participent avec leur ardeur habituelle.

Le 3^e zouaves part à l'attaque contre Villersexel, le 9 janvier. Le colonel Parrain, ancien commandant du 1^{er} zouaves, est tué lors de ces combats.

1^{er} zouaves et 1^{er} RTA se battent au coude à coude devant Montbéliard, dans un affrontement où les zouaves ont 200 hommes hors de combat.

Les légionnaires sont également engagés du côté de Montbéliard, où ils enlèvent les hauteurs de Sainte-Suzanne. Un général commandant une division voisine déclarera de leur action : « *La Légion a fait le travail d'une division.* » Après quoi, le Régiment étranger piquera plein sud pour s'intégrer à la défense de Besançon.

Les zéphyrs, présents à Villersexel, Héricourt, Clairegoutte, luttent toujours, comme leurs camarades, dans des conditions difficiles. Froid, manque de vivres et de munitions, artillerie surclassée. Tous éprouvent un sentiment de baroud sans lendemain dans une ambiance générale de défaite. Trop de troupes, hâtivement levées, se débandent. Le commandement semble dépassé, manquant d'initiative et d'esprit offensif. La retraite qui, après le 18 janvier, succède au mouvement en avant, devient un cauchemar dans la neige en terrain montagneux.

L'armistice, le 28 janvier 1871, met un terme à une lutte inégale. (Sans signifier partout un arrêt des combats puisque, au départ, il ne s'applique pas aux départements du Doubs, du Jura et de la Côte-d'Or.) Pour éviter la capture, les unités qui le peuvent passent en Suisse où elles sont évidemment désarmées. Le 4^e zouaves de marche, de formation récente⁸, sous l'impulsion de son chef, le lieutenant-colonel de Boisfleury, refuse cette solution. À travers bois et montagnes, il gagne une zone échappant au contrôle allemand.

*

Environ 22 000 hommes de l'armée d'Afrique ont quitté l'Algérie sous le dard brûlant du soleil estival. Le quart d'entre eux ne reverra jamais la terre d'Afrique. Ils sont tombés sur cette terre de France qu'ils étaient venus

défendre. Combattants de Wissembourg, de Frœschwiller, de Sedan, des armées de la Loire ou de l'Est⁹, un destin contraire n'enlève rien à leur courage exemplaire. Ils anticipent leurs cadets qui viendront, des décennies plus tard, défendre ou libérer la Mère patrie. Pour l'armée d'Afrique, quels que soient la couleur ou le bouton des uniformes, il n'est qu'un drapeau, celui de la France.

1- Les ports d'embarquement permettent de situer les garnisons algériennes des chasseurs d'Afrique.

Le 1^{er} RCA, colonel de Clicquot, quitte Blida le 23 juillet, embarque à Alger le 26.

Le 2^e RCA, colonel de Lamartinière, quitte Tlemcen le 19 juillet, embarque à Oran les 27 et 28.

Le 3^e RCA, colonel de Galliffet, quitte Constantine, le 18 juillet, embarque à Philippeville les 28 juillet et 3 août.

Le 4^e RCA, colonel de Quelen, quitte Mostaganem, embarque à Oran le 9 août.

Chaque régiment est fort d'environ 700 officiers et chasseurs d'Afrique.

2- Cette charge héroïque des 8^e et 9^e cuirassiers et 6^e lanciers de la brigade Michel devrait plutôt s'appeler de Morsbronn, car c'est contre ce village, pour soulager l'aile droite française, qu'elle s'est produite.

3- Surnom donné à l'époque aux chasseurs d'Afrique. L'origine de ce sobriquet est mal connue.

4- Mac-Mahon souhaitait se porter sur Paris pour défendre la capitale. L'impératrice, régente en l'absence de Napoléon III aux armées, et le gouvernement préférèrent le voir appuyer Bazaine et livrer bataille. La victoire escomptée fortifierait le régime sérieusement affaibli par les premières défaites. La presse rapporte tout.

5- Le 3^e RCA se souviendra de la réplique de Galliffet. Le « *Tant qu'il en restera un* » sera gravé sur l'insigne du régiment.

6- On sait qu'en 1873, il sera condamné à mort pour trahison. Gracié, il s'évadera et ira finir ses jours lamentablement en Espagne.

7- Une plaque sur le mur de la maison, où il s'était retranché, rappelait le souvenir d'Ali-ben-Kacem.

8- Ce 4^e régiment de marche de zouaves, à différencier du 4^e régiment de zouaves, est formé le 26 septembre 1870 à partir de renforts destinés aux deux premiers régiments de zouaves, débarqués d'Algérie.

9- Et de la défense de Paris. Le 4^e régiment de zouaves, créé le 28 octobre 1870, à partir du régiment de zouaves de la Garde impériale et d'éléments du 3^e zouaves ayant réussi à s'extraire du piège de Sedan, participe à la défense de Paris assiégée et se distingue en particulier à Champigny le 30 novembre. Ce régiment de zouaves de la Garde impériale, formé en Crimée le 15 mars 1855, n'appartenait pas à l'armée d'Afrique. Il s'est battu en Crimée et en Italie. Il deviendra ensuite l'héritier du 4^e zouaves de marche.

X

Paris et Mokrani

La guerre contre l'Allemagne à peine achevée, les Africains se trouvent confrontés à deux missions ingrates. Missions ingrates, car elles relèvent de la guerre civile. Réprimer la Commune de Paris implique de regarder des Français comme des ennemis. Réprimer l'insurrection de Mokrani impose de tirer contre des Algériens regardés de moins en moins comme des adversaires. Bien au contraire. À l'armée d'Afrique, on vit, travaille, combat avec eux. Les turcos de Frœschwiller étaient des frères d'armes.

Paris

Le peuple de Paris, une partie tout au moins, a souffert. Le siège de la capitale a été long et pénible. Aux bombardements allemands se sont ajoutées les misères du blocus. Froid et famine.

Le prolétariat ouvrier voit avec colère un gouvernement bourgeois accepter la défaite et la perte de Metz et Strasbourg. La révolte se teinte de patriotisme exacerbé et de revendications sociales. L'insurrection dénommée « *la Commune* » éclate brutalement le 18 mars 1871, D'emblée, elle fait deux victimes notoires, les généraux Lecomte et Clément Thomas fusillés par les insurgés parisiens. Le ton est donné.

Thiers, le chef du gouvernement né de l'effondrement du Second Empire, réagit. Il ordonne d'évacuer la capitale, de se replier sur Versailles afin de s'y préparer à la reconquête de Paris. Deux mois de combats fratricides et sanglants vont s'engager.

Contre les fédérés parisiens, les Versaillais, ont besoin de troupes. Thiers fait feu de tout bois, bénéficiant de généraux et de cadres naturellement hostiles à l'agitation populaire. Il regroupe des unités ayant échappé au désastre, obtient des Allemands la libération des prisonniers. À la tête de l'armée de Versailles, forte de 140 000 hommes, des anciens d'Afrique, Mac-Mahon, Ladmirault, Ducrot, du Barail, Cissey, Clinchant. Les Africains, zouaves, tirailleurs, zéphyrs, sont absents. Ils ont trop à faire en Algérie où Mokrani brandit l'étendard de la révolte. Seule la Légion sera avec les Versaillais. Elle n'appréciera pas. Les légionnaires se battent contre les ennemis de la France, non contre des Français. De cette lutte fratricide du

printemps 1871, le Livre d'Or de 1931 écrit : « *Ce n'est pas là besogne de légionnaires...* »

Les 66 officiers et 1 003 gradés et légionnaires du Régiment étranger n'ont pas le choix. L'armistice de fin janvier les a trouvés à Besançon qu'ils avaient mission de défendre. Le 29 mars, de Besançon ils sont dirigés sur Versailles par Dole, Dijon, Nevers, Bourges, Le Mans et Chartres, long itinéraire afin d'éviter les régions occupées par les Prussiens et les Bavares.

À Versailles, le Régiment étranger, avec le 39^e de ligne fidèle compagnon depuis les débuts de la guerre, constitue la 2^e brigade de la 5^e division.

Le premier engagement intervient le 7 avril aux approches de Courbevoie où les fédérés sont passés à l'offensive. Déjà un tué et des blessés. À partir du 15, la lutte dans Neuilly révèle ce à quoi il faut s'attendre. Les hommes de la Commune sont résolus à se défendre avec courage. Sur Neuilly, ils possèdent deux pièces d'artillerie. La bataille coûte 15 morts et 111 blessés à la Légion.

Au début de mai, les Versaillais approchent des fortifications. Après quelques jours de repos dans le bois de Boulogne, les légionnaires sont dirigés sur Asnières. Le 21, la semaine décisive, la « *semaine sanglante* », débute avec l'attaque généralisée par l'ouest de la capitale.

La 5^e division, par Clichy, Levallois-Perret et Saint-Ouen, converge sur Montmartre. Le 25, le Régiment étranger atteint les gares du Nord et de l'Est. Le lendemain, un légionnaire s'empare du drapeau rouge du 124^e bataillon de fédérés. Le 27, après avoir enlevé deux barricades, le 5^e bataillon aborde le parc des Buttes-Chaumont. Le Régiment étranger aura l'honneur d'être cité dans le rapport de Mac-Mahon, commandant en chef de l'armée versaillaise :

« *Le 28, le Régiment étranger a planté le premier le drapeau tricolore sur les Buttes-Chaumont.* »

La fin approche. La journée du 29 est consacrée au désarmement de Belleville (XX^e arrondissement). Le 30, tout est pratiquement terminé pour les légionnaires. Ils se sont battus mais la répression sanglante n'est pas de leur fait. Tout au plus a-t-il fallu sanctionner quelques cas de pillage individuel.

Si cadres et légionnaires avaient le sentiment d'effectuer un travail hors de leur ressort, incontestablement leurs cœurs ne penchaient pas du côté des insurgés. Le drapeau rouge n'a jamais été celui de la Légion. Les ordres reçus furent exécutés fidèlement. 22 tués dont 3 officiers, 128 blessés le prouvent.

Les légionnaires ne profitent guère de la vie parisienne. Le 11 juin, ils partent pour Toulon. Au solstice d'été, la *Drôme* les reconduira à Mers el-Kébir. Ils ne reviendront en France que dans quarante-trois ans. Pour la grande revanche !

Mokrani et la révolte kabyle

Les légionnaires de l'armée de Versailles auraient, de loin, préféré œuvrer en Algérie, où la conquête semble brutalement remise en question.

Les premiers incidents éclatent, fin janvier 1871, dans des unités de spahis sur le point d'être envoyées en renforts sur le front français. La décision d'un tel départ était malheureuse. Les spahis de l'époque partagent en famille une vie de smala. Ils interviennent dans leur sphère régionale dont ils connaissent tous les cailloux. Vouloir les expédier à des centaines de miles de leur enracinement était allumer une poudrière.

À Ain Guettar (futur Gambetta), à Mondjebeur près de Boghari, les spahis refusent de partir et de quitter leurs familles. Des cadres européens sont massacrés. L'affaire s'étend au Tarf et à Bou Hadjar (futur Lamy), au nord de Souk Ahras. La cité de saint Augustin est elle-même assiégée durant trois jours par la tribu des Hanencha qui s'est jointe aux insurgés. 14 colons sont tués. Une colonne doit être envoyée pour briser la sédition. Les rebelles s'enfuient chercher refuge en Tunisie.

Le plus grave débute à mi-mars sur les hauts plateaux constantinois et en Grande Kabylie. L'occupant français était-il parfaitement accepté ? Douteux. Sur ce fond se mêlent beaucoup d'autres mobiles : les mauvaises récoltes dues à une longue sécheresse provoquant la famine des années avant 1870, la chute de l'Empire conduisant à un pouvoir civil mal accepté par les chefs de tribus, le décret Crémieux accordant la citoyenneté française aux seuls Israélites, la défaite française ayant mis à mal le prestige du colonisateur. La fronde des Européens, qui, à Alger et Oran, réclament la disparition du régime militaire et établissent des comités de défense, donne aux indigènes une impression de carence du gouvernement. Dominant le tout, se dresse la révolte personnelle de deux hommes : Mohammed el Hadj el-Mokrani, bachagha de la Medjana¹, et El-Haddad, marabout de 80 ans, du nord-est d'Akbou dans la vallée de la Soummam. Le premier est aigri. Il a perdu sa prééminence et est ruiné, ayant hypothéqué ses biens durant la période sèche. Le second, en bon musulman, ne saurait accepter une présence chrétienne. Son fils, Si Aziz, le rejoint. Les deux hommes lancent un appel au djihad qui embrase la Kabylie et son réservoir humain.

Allumé par Mokrani, El-Haddad et leurs pairs, l'incendie s'étendra sur 300 km, de la Kabylie occidentale à la presqu'île de Collo. Et le Sud sera touché.

200 000 hommes doivent avoir participé à l'action côté algérien. Les troupes d'Algérie, le 5 février 1871, atteignent à peine 45 000 hommes avec nombre de sédentaires peu ou non armés.

L'arrivée des renforts les portera à 80 000. D'un côté, une masse plutôt désordonnée. De l'autre, une fois les concentrations effectuées, des combattants aguerris et disciplinés.

Mokrani déclenche son action principale le 16 mars 1871 sur Bordj bou Arréridj. La ville est prise et pillée, mais la garnison réfugiée dans le bordj tient bon. Elle sera libérée après dix jours de siège. Avec l'intervention des contingents kabyles, d'autres cités sont attaquées : Dra el-Mizan, Tizi-Ouzou, Fort Napoléon devenu Fort National à la chute de l'Empire, en Grande Kabylie, Bougie sur la côte, Sétif, la métropole des Hauts Plateaux, Batna aux portes de l'Aurès, et plus au sud Touggourt et Ouargla. Les Béni Menasser de Miliana s'en prennent à Charchell et ravagent Zurich. El-Milia, au cœur de la Petite Kabylie, est encerclée.

Pour faire face à la fronde des Européens et à la révolte des indigènes, Thiers, le 29 mars 1871, nomme le vice-amiral de Gueydon gouverneur général de l'Algérie. Ce marin, catholique et légitimiste, est un sûr garant de l'ordre. De cet homme peu enclin à s'émotionner des clameurs, le verdict tombe sans appel : *« Agir comme à Paris. On juge et on désarme. Les Kabyles ne sauraient prétendre à plus de ménagements que les Français. »*

Les Européens reviennent vite à la raison. La menace surgit aux portes de la Mitidja. La révolte frappe à Palestro, petit village de colonisation, au débouché des gorges de l'Isser, à 60 km d'Alger. 50 colons sont tués, dans des conditions affreuses. Ceux faits prisonniers sont littéralement rôtis vivants. Les rescapés se barricadent de leur mieux. Plus au nord, Bordj Ménéaiel est également attaqué et aux lisières de la plaine l'Alma a tout à craindre. L'heure n'est plus aux luttes intestines. Priorité à la défense commune contre l'insurrection algérienne.

Sous de Gueydon, le général Lallemand commande les troupes. Des colonnes dans le style de celles lancées par Bugeaud contre Abd el-Kader se constituent sous les ordres des généraux Cerez, Saussier et Lapasset.

Les Africains, retour de France ou restés en Algérie, appartiennent logiquement à ces colonnes dont le but premier est de dégager les places encerclées.

Le 1^{er} zouaves s'enfonce au cœur du massif kabyle pour débloquer Fort National. Le 2^e zouaves travaille sur la Grande Kabylie. Le 3^e zouaves a fort à faire, fournissant des détachements aux colonnes qui s'en vont vers Souk Ahras, Sétif, Djidjelli, le Mestaoua et l'Aurès. Il pourra inscrire Grande Kabylie, 1871, sur son drapeau. Le 4^e zouaves se bat dans un site historique. Comme en 1857, le prix fort est nécessaire pour enlever Ischériden où se sont retranchés des révoltés kabyles. Le 4^e zouaves portera le nom d'Ischériden sur son drapeau.

Le 2^e RTA envoie ses 1^{er} et 4^e bataillons en Kabylie et le 3^e RTA se porte sur Touggourt.

Les chasseurs d'Afrique sont en Grande Kabylie, ainsi que les 1^{er} et 2^e spahis. Le 3^e spahis, dont des escadrons avaient été aux origines des révoltes, n'est pas engagé. Il doit reprendre âme.

Les Joyeux dépêchent le 1^{er} BILA dans le Sud oranais. La région subissait des contrecoups des événements survenus à l'est.

Les légionnaires demeurés en Algérie (3^e et 4^e bataillons et Allemands des 1^{er} et 2^e) forment un détachement de 12 officiers et 585 hommes. Ils participeront au dégagement de Dra el-Mizan, pousseront des points sur Bouira, Beni-Mansour et Aumale, avant de revenir en juillet pacifier le Zaccar entre Cherchell et Miliana.

*

Mokrani est tué le 5 mai. El-Haddad fait sa soumission le 13 juin. Des flammèches persisteront dans le Sud oranais et le Grand Sud. En février 1872, tout sera terminé. La sédition, non coordonnée, n'aura bénéficié d'aucun concours extérieur à la différence de 1954-1962.

*

L'insurrection a fait vaciller l'Algérie française. 2 700 morts chez les Français. Une fois de plus, il est impossible de chiffrer les pertes algériennes après des combats sans merci. Les colons rescapés ont largement pratiqué la loi du talion.

Dans les rangs de l'armée d'Afrique, les séditions des spahis à la fin de janvier 1871 ont fait mal. La fidélité au drapeau semblait à jamais acquise. Cependant les convulsions au 3^e spahis n'ont pas eu de prolongations. Turcos et spahis engagés dans la répression ont eu une attitude exemplaire, exécutant sans rechigner les ordres reçus. À Fort National, la garnison, forte de 583 hommes, comptait 111 indigènes, spahis, mokhaznis, volontaires kabyles. Ces Algériens se sont battus courageusement. Souk Ahras a été dégagée par les turcos du 3^e RTA, El-Milia par ceux des 1^{er} et 2^e RTA et de deux compagnies du 3^e. Dans le Sud oranais, les Ouled-Sidi-Cheikh ont été châtiés par le 2^e RTA et des goums soutenus par des chasseurs d'Afrique.

Le principe d'une armée d'Afrique à fort contingent local n'est pas remis en cause.

1- Région de Bordj Arréridj, 60 kilomètres à l'ouest de Sétif.

XI

Le 19^e corps d'armée

Amère défaite ! La perte de Metz et Strasbourg ne saurait s'oublier. « *Pensez-y toujours, n'en parlez jamais !* » proclamera Gambetta. Que faire ? Garder le regard sur la ligne bleue des Vosges ou compenser le vol de l'Alsace et de la Lorraine¹.

Deux écoles politiques et militaires s'opposeront. Reconquête des provinces perdues ou compensation par l'expansion coloniale ? Les deux ne formeront plus qu'un seul glaive le 2 août 1914.

Dans l'immédiat, l'armée française, qui a étalé ses carences, doit être repensée.

Le grand maître de cette réorganisation est le général du Barail, une valeur sûre de l'armée d'Afrique, ministre de la Guerre de mai 1873 à mai 1874. Il pose les piliers sur lesquels finiront de bâtir ses successeurs.

La loi du 24 juillet 1873 règle l'organisation générale de l'armée, qui a pour base la permanence des corps d'armée, des divisions et des brigades. L'unité fondamentale devient le corps d'armée composé de deux divisions d'infanterie, avec chacune deux brigades de deux régiments, un bataillon de chasseurs, une brigade de cavalerie de deux régiments, une brigade d'artillerie de deux régiments, un bataillon du génie, un escadron du train. Le corps d'armée est, en outre, pourvu de ses états-majors et services administratifs et médicaux.

Une région territoriale, composée d'un certain nombre de départements, est affectée à chacun des 18 corps d'armée stationnés en métropole².

Le 19^e corps est formé des troupes d'Algérie. Alger devient naturellement le siège de ce 19^e corps, en l'occurrence celui de l'armée d'Afrique. Oran et Constantine ont rang de division.

La loi du 13 mars 1875 détermine le corps de bataille :

Infanterie de ligne.

30 bataillons de chasseurs à pied.

3 régiments de zouaves, à 4 bataillons de 4 compagnies et 1 compagnie de dépôt.

3 régiments de tirailleurs algériens, à 4 bataillons de 4 compagnies et 2 compagnies de dépôt.

1 régiment étranger, à 4 bataillons de 4 compagnies et 2 compagnies de dépôt.

3 bataillons d'infanterie légère d'Afrique, à 6 compagnies et 1 compagnie de dépôt.

S'y adjoignent quatre régiments d'infanterie de marine.

~~COMPAGNIE~~ de cavalerie métropolitaine, de 4 escadrons actifs et 1 de dépôt.

4 régiments de chasseurs d'Afrique, de 6 escadrons.

3 régiments de spahis, de 6 escadrons.

~~AR~~égiments divisionnaires.

19 régiments de corps d'armée.

L'armée d'Afrique disposera donc :

— D'un régiment divisionnaire à 3 batteries à pied, 10 montées, et une compagnie du train.

— D'un régiment de corps d'armée identique avec pour seule différence deux compagnies du train au lieu d'une.

~~COMPAGNIE~~ bataillons, ayant chacun quatre compagnies de sapeurs démineurs, donc un bataillon en Afrique.

~~TR~~escadrons de zouaves algériens et tunisiens, un escadron en Afrique.

Pour l'armée d'Afrique, ce descriptif initial se modifiera assez vite. Interviendra, entre autres, l'incidence du protectorat sur la Tunisie, en 1881. Le champ d'action de l'armée d'Afrique s'élargira impliquant des moyens supplémentaires. Les trois régiments de zouaves, comme les trois mousquetaires, seront quatre, le 4^e régiment, créé le 28 octobre 1870, restant actif. Un 4^e régiment de tirailleurs algériens sera créé en Tunisie, par décret du 14 décembre 1884. Il donnera naissance au glorieux 4^e RTT, régiment de tirailleurs tunisiens. En 1899, devant les menaces extérieures, ces RTA seront portés à six bataillons. Soit plus de 5 000 tirailleurs par régiment. Le Régiment étranger, dénommé à nouveau Légion étrangère en 1875, se scindera en deux le 1^{er} janvier 1885 : 1^{er} et 2^e Régiments étrangers. Les zéphyr, épithète se perdant au profit de celui de Joyeux, constituaient 3 bataillons. En 1889, un quatrième bataillon sera formé en Tunisie, et un cinquième à Aïn-Sefra dans le Sud oranais.

Les régiments de chasseurs d'Afrique deviendront six avec la création, en 1887, d'un 5^e RCA à Alger et d'un 6^e RCA à Mascara. Un quatrième régiment de spahis verra le jour en 1886, en Tunisie, à partir des escadrons de spahis tunisiens levés en 1882. Il existera également un escadron de spahis sénégalais, provenant du 1^{er} spahis et détaché au Sénégal,

L'expansion saharienne conduit, en 1895, à la formation à Ghardaïa d'une première compagnie de tirailleurs sahariens, troupe à pied. Cette même année apparaît un premier escadron de spahis sahariens montés sur méharis. Il recrute essentiellement des Chaâmba des oasis du Sahara septentrional. Cet escadron commandé par le capitaine Germain soutiendra le goum d'Ouargla du capitaine Pein lors de la conquête d'In Salah, le 29 décembre 1899. Avec In Salah, la France s'implante au cœur du Sahara. De nouveaux besoins surgissent. Le chef d'escadrons Laperrine, nommé le 6 juillet 1901 commandant supérieur des oasis sahariennes, le comprend. À son initiative, le décret du 1^{er} août 1902 fonde les compagnies des oasis, intitulé originel des compagnies sahariennes. Ces compagnies sahariennes auront à assumer la police de territoires immenses. D'où des effectifs oscillant de 300 à 400 méharistes par compagnie (10 % de Français). Après les Chaâmba du Nord

Sahara, les Touaregs du sud apprécieront d'y servir.

Toutes ces formations de l'armée d'Afrique définies par la loi du 13 mars 1875, ainsi que celles à venir comme les compagnies sahariennes, relèvent des « *troupes métropolitaines* ». Bien que résidant outre-mer, elles ne dépendent pas des troupes de marine (la coloniale en 1900). Métropolitains, coloniaux. Deux corporations ! Des querelles boutons opposeront les uns et les autres. Elles généreront les frontières du Sahara algérien.

*

Les garnisons tiennent un rôle important dans la vie courante de l'armée d'Afrique. Pour les unités à base d'indigènes, elles localisent le recrutement. Avec l'introduction de la conscription, il en sera de même pour les jeunes Européens. Ils iront « faire leur temps » dans les régiments proches, zouaves et chasseurs d'Afrique. Pour les cadres d'origine métropolitaine, elles incitent à des choix d'affectation, autant que faire se peut. Une garnison de bord de mer, en ce pays au soleil brûlant, est plus appréciée qu'un bled perdu du sud.

L'historique explique ces implantations. Les zouaves sont nés dans l'Algérois. Là sera leur implantation de départ. Puis ils essaimeront. Le 2^e zouaves prendra souche à Oran, le 3^e dans le Constantinois, avec Constantine, Sétif, Philippeville comme points d'attache. Le 4^e zouaves appartiendra à l'Algérois.

Les tirailleurs, enfants des bataillons turcs d'Alger, Oran, Constantine, resteront fidèles à leurs racines. Le 1^{er} RTA fera de Blida, la ville des fleurs, au pied de l'Atlas blidéen, son fief. Il y établira sa salle d'honneur qui abritera, par la suite, l'épée du commandant Lamy.

Dès 1844, le destin de la Légion s'est ancré pour un siècle à Sidi Bel-Abbès. Elle en fera sa maison mère, point de passage obligé des entrants et des sortants. Son célèbre quartier Vienot abritera sa salle d'honneur et, en 1931, son monument aux morts. Saïda héritera du 2^e REI en 1886. Mais, on le sait, les légionnaires ne sont pas natifs de l'Oranie. Ils proviennent des quatre coins du monde.

Les Joyeux sont relativement mal logés et auront tendance à vivre en marge aux antipodes. Les confins d'Oranie ou du Constantinois, avant ceux de Tunisie, leur incombent. Ils camperont à Bou-Saada, Biskra, dans le Sud oranais. Les forts du Nord Sahara les abriteront avant ce haut lieu de Fountatahouine pour le 3^e BILA. À côté de ces postes perdus, hantés par l'appel du Sud, Aumale, à seulement 130 km au sud-est d'Alger, fait figure de villégiature privilégiée. Naturellement, ces garnisons lointaines n'influent en rien sur le recrutement. Les disciplinaires gagnent en métropole leur billet de logement.

Les régiments de cavalerie, chasseurs d'Afrique et spahis, stationnent dans les provinces où ils ont été initialement levés. 1^{er} RCA et 1^{er} spahis dans l'Algérois, 2^e RCA et 2^e spahis en Oranie, 3^e RCA et 3^e spahis dans le

Constantinois. Le 4^e RCA, organisé à Mostaganem en 1867, partira en Tunisie, en 1882. Les 5^e et 6^e RCA, créés en 1887, auront tendance à demeurer dans leur zone de formation (Alger et Mascara). Le 5^e RCA, avec le temps, deviendra le régiment de Maison-Carrée en banlieue est d'Alger.

Les engagements sont la pièce indispensable à ces unités. Sans eux, point de compagnies ou d'escadrons. Zouaves et chasseurs d'Afrique trouvent des volontaires dans une France qui subit l'exode rural. Des conscrits suivront. La Légion reçoit des Alsaciens-Lorrains refusant de porter l'uniforme allemand. Tirailleurs et spahis sont tributaires de l'apport indigène. Celui-ci ne plaint pas sa peine. On peut s'en étonner dans une terre à peine conquise. Attirat du métier des armes dans un pays où le guerrier jouit d'un réel prestige, relative assurance matérielle du quotidien et de la retraite, expliquent les affluences devant les bureaux de recrutement. Sans en faire une règle absolue, les sédentaires, khammès (métayers au cinquième) ou fellahs, aux revenus modestes, se présentent chez les tirailleurs. Les nomades, habitués des déplacements et des chevauchés, partent pour les spahis. Ainsi, la France trouve des serviteurs, de bons serviteurs, courageux et fidèles. Ils ont montré leur dévouement à Froeschwiller. Ils le prouveront encore à maintes reprises jusqu'en 1962.

Ces braves signent pour quatre ans avec possibilité de rengagement. En 1899, la durée de service maximum s'établira à quinze ans et bientôt à douze, diminuant d'autant les montants des retraites. Ces volontaires, enfants du bled ou du djebel, arrivent sans instruction. La vie militaire leur apprendra le français sans en faire des cadres de haut niveau. Ils monteront par le rang. Les plus heureux n'atteindront l'épaulette qu'avec la quarantaine, soit presque en fin de carrière. Capitaine représentera un plafond. On cherche vainement des engagés transitant par Saint-Maixent ou Saumur. On est surpris de découvrir deux Saint-Cyriens, Mohammed ben Daoud et Mohammed Ben Si Ahmed Ben Cherif, ayant intégré à la Spéciale en 1855 et 1897³. Ces fils de grande tente ont pu faire des études à Alger et constituent une exception. La France renâcle à promouvoir les indigènes.

À partir de 1912, en Algérie, la conscription des musulmans non citoyens modifiera le recrutement tirailleurs et spahis. Si elle donnera des poitrines face à l'ennemi, elle provoquera des révoltes et des insoumissions. On le constatera dans l'Aurès en 1916.

1- Est-il à rappeler que Metz était français depuis Le Cateau-Cambrésis en 1559 et Strasbourg depuis 1681 ?

2- Par la suite, seront constitués des 20^e et 21^e CA afin de mieux couvrir la frontière du nord-est.

3- À ces deux noms, il convient d'ajouter celui de Hadj Cherif Cadi, premier Algérien entré à Polytechnique en 1887. Il deviendra colonel d'artillerie.

XII

L'Algérie couverte à l'est

Longtemps, les Français n'ont pas regardé vers l'est, ayant trop à faire en Algérie même. Puis, progressivement, un problème tunisien s'est posé.

En 1871, les insurgés des confins constantinois ont franchi aisément une frontière sans la moindre barrière et cherché refuge en Tunisie. Les Kroumirs tunisiens du nord de la Medjerda se risquent dans l'autre sens pour piller et voler. Depuis des années, les incidents se multiplient. Le ministère des Affaires étrangères en dénombrera très exactement 2 379 en dix ans. Le corps d'armée d'Alger a dépêché des renforts sans qu'il soit possible de préserver intégralement la frontière.

En février 1881, une bande de 300 Kroumirs effectue des pillages au nord de Souk Ahras. Le 31 mars, une autre bande plus nombreuse lance une incursion dans le cercle de La Calle, en bordure de mer. L'affaire tourne à la bataille rangée avec une unité militaire qui a des pertes.

Cette fois, c'en est trop. Le 4 avril, Jules Ferry, le chef du gouvernement, obtient du parlement des crédits et l'autorisation d'envoyer contre les Kroumirs une expédition en vue de « *mettre à l'abri d'une façon sérieuse et durable la sécurité de l'avenir de l'Algérie* ».

Bien sûr, il y a les Kroumirs. Ces pillards fournissent un excellent prétexte pour rentrer un gros pied sur le sol tunisien. Ils sont loin d'être les seuls en cause. Les vrais mobiles d'intervention se cachent ailleurs. La notion d'expansion coloniale, avec Gambetta et Jules Ferry, commence à prendre ampleur en France. Le contexte international est favorable. L'Allemagne souhaite voir la France oublier l'Alsace et la Lorraine. L'outre-mer peut y contribuer. L'Angleterre doit donner des compensations pour avoir placé Chypre sous son administration. La Turquie, l'homme malade de l'Europe, s'annonce incapable de réagir au profit de sa « province » tunisienne. L'Italie qui a des vues sur la Tunisie ne saurait croiser le fer avec la France pour Tunis. La Tunisie enfin, en banqueroute financière, est passée sous tutelle de l'Europe. Elle est devenue une *poire mûre*, évoquée par Bismarck à Berlin en 1878. Tous les clignotants sont au vert pour que les Français se rendent à Tunis où Roustan, le consul de France, œuvre en ce sens. De gros intérêts économiques entrent enfin en jeu, outre le souci politique de couvrir l'Algérie à l'est.

Le corps d'intervention, sous les ordres du général Forgemol, rassemble 30 000 hommes, pour l'essentiel des troupes d'Algérie. Zouaves, tirailleurs, Joyeux, chasseurs d'Afrique, spahis sont au départ, fournissant des détachements ou des unités complètes, cas en particulier de celles stationnées dans le Constantinois. (Il s'agit alors des numéros trois : 3^e zouaves, 3^e RTA, etc.)

Le dispositif initial prévoit deux colonnes. La première, à base d'unités débarquées de métropole, partant de La Calle, abordera le massif kroumir en longeant la côte. La seconde, organisée par le corps d'armée d'Alger, débouchant de Souk Ahras, progressera par la vallée de la Medjerda et interdira l'accès à d'éventuels renforts tunisiens venant du sud. Parallèlement, et dans le plus grand secret, la marine prépare un débarquement à Bizerte.

Le 23 avril 1881, les Français franchissent la frontière. Le temps est exécrable. La pluie, toujours la pluie. Fantassins et cavaliers pataugent dans un sol détrempé. Le 3^e zouaves est au cœur de l'action dans le massif kroumir. Au hasard des crêtes ou des clairières, les Kroumirs font le coup de feu. Ni en nombre suffisant, ni armés pour stopper une progression qui piétine, ils sont partout bousculés et contraints à la fuite ou à demander l'aman. Le 26 avril, Tabarka tombe aux mains du 88^e RI.

Au sud, les axes de la Medjerda et de l'oued Mellègue sont plus aisés et plus clairs. Le terrain moins coupé offre de meilleures vues. Le 27 avril, la colonne du général de Brem atteint Souk el-Arba, via Ghardimaou. Le fameux bec de canard, dont on parlera tant durant la guerre d'Algérie, pointe, en arrière, à sa main gauche. À Souk el-Arba, la route de Tunis par la vallée de la Medjerda s'ouvre largement.

Le 26 avril, le général Logerot, entré en Tunisie à Sakiet Sidi Youssef, avec le 1^{er} zouaves, des chasseurs d'Afrique et des hussards, atteint le Kef tenu par un millier de soldats tunisiens. La garnison, impressionnée, ouvre ses portes. L'exemple est donné. Les autorités tunisiennes, les tribus font soumission. Les pertes françaises, au hasard de quelques accrochages, sont légères, voire nulles. La décision vient de la mer. La première escadre de la Méditerranée se présente devant Bizerte et somme le gouverneur, beau-frère du bey de Tunis, de rendre la ville dans les deux heures. Il n'en faut pas tant pour obtenir une réponse positive. 6 000 hommes, issus des unités métropolitaines, débarquent aussitôt. Tunis n'est qu'à 70 km. En terrain bien dégagé, les Français parviennent, le 12 mai, à La Manouba, à 2 km du palais du Bardo de Sa Majesté, Mohammed Sadok, bey de Tunis.

La pression militaire n'offre au souverain qu'une porte de sortie : accepter le texte que lui présente Roustan, le consul de France. (Les favorites de son harem le supplient d'accepter.) Il signe le traité dit du Bardo, impliquant de fait un véritable protectorat français sur la Tunisie.

La campagne pour en arriver là fut brève, marquée surtout par les pluies

et quelques rencontres avec des bandes de Kroumirs. Les pertes ont été légères.

Paris estime avoir partie gagnée. Les troupes reçoivent ordre de se replier. Il n'est jamais bon de crier victoire trop tôt. Début juillet, une partie de la population tunisienne, dans la partie méridionale du pays, réclame ce que leur bey a entériné. Des troubles éclatent dans le sud. À Sfax, les Européens doivent être évacués d'urgence. Tout est à reprendre. En plein été, facteur qui ne facilite en rien le travail des unités métropolitaines non accoutumées aux chaleurs estivales du Maghreb.

Les troupes d'Afrique se rassemblent cette fois plus au sud pour se porter où l'incendie s'embrase. Elles se regroupent à Tébessa, l'ancienne Theveste, cité romaine et byzantine, véritable porte du Sud tunisien. Le général Forgemol en assure le commandement, tandis que l'ensemble du dispositif français est maintenant coiffé par le général Saussier, commandant le 19^e CA à Alger, un autre soldat de l'armée d'Afrique. Ancien officier de Légion, il est le dernier à avoir vu Danjou vivant dans la nuit du 29 au 30 avril 1863.

Paris ne lésine pas sur les moyens. Mieux vaut écraser la rébellion dans l'œuf. Renforts métropolitains, bâtiments de la Royale convergent vers la Tunisie.

Dans sa volonté de trancher rapidement, Paris ne prend pas conscience qu'en été le soleil plombe fort, très fort, sur la terre tunisienne. Il darde dru sur les hommes et les bêtes. Ce aussi bien au nord qu'au sud, et encore plus au sud qu'au nord naturellement. Autre conséquence importante, l'eau se raréfie. Les puits se vident dans un sol desséché. Bref, les opérations traînent à se déclencher d'autant que des flammèches s'allument du Kef au Zaghouan. Les choses sérieuses ne s'engagent véritablement qu'en octobre.

La colonne Forgemol quitte Tébessa le 17 en direction de Kairouan. L'occupation de la quatrième ville sainte de l'Islam devrait peser sur la résolution d'insurgés soulevés par leur foi. Simultanément d'autres colonnes se mettent en route au départ de Tunis et Sousse. Chasseurs d'Afrique, spahis et tirailleurs se sentent à l'aise dans un paysage familier. Les chevaux barbes déboulent à plein galop dans la steppe jaunie par la canicule.

Le 25 octobre, les escadrons du 3^e RCA livrent un rude combat pour forcer le passage. Plusieurs milliers de cavaliers et de fantassins, embusqués derrière cactus et figuiers, tentent de stopper les Français qui finissent par l'emporter.

Le détachement nord avait moins de kilomètres à parcourir. Le 26 octobre, il entre dans Kairouan sans opposition. Le gouverneur de l'ancienne cité des Aghlabides a préféré remettre à l'amiable les clés de sa ville. Pour la colonne Forgemol, il n'est plus qu'à piquer plein sud sur Gafsa qui sera atteinte le 19 novembre. Sur l'itinéraire, elle ne se heurte qu'à quelques tiraileries sans grandes conséquences. Partout l'insurrection se meurt. Elle se sent isolée et trop faible. Les irréductibles s'enfuient en

Tripolitaine turque.

Il serait excessif de parler de promenade militaire. L'occupation, la pacification de la Tunisie ont coûté un peu moins d'un millier d'hommes. Elles n'ont duré que quelques mois et ne s'assimilent en rien aux sanglantes étapes de la conquête de l'Algérie. Très certainement, elles ont été réalisées au moindre prix et le climat a plus tué que le feu ennemi. Les troupes d'Algérie y ont pris leur part, aux côtes d'un apport métropolitain prédominant. La révolte de Bou Amama, dans le Sud oranais, (*cf.* plus bas), ne lui permettait pas de s'y consacrer intégralement. Ont participé des bataillons des 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e zouaves, des 1^{er}, 2^e et 3^e RTA, du 3^e BILE, des escadrons du 3^e RCA et un du 3^e spahis.

Le protectorat tunisien introduit une donne supplémentaire importante dans la présence française en Afrique du Nord. Le champ de vision maghrébin de la France s'élargit. Il donne envie de se glisser dans les pas des Romains et des Almoravides et de contrôler tout le Maghreb de l'Atlantique au golfe des Syrtes tout en se rapprochant des immensités sahariennes.

Le terme armée d'Afrique trouve sa véritable expression, dépassant le cadre d'armée de l'Algérie. Il englobe la Tunisie.

Par contre-coup, de nouvelles unités apparaissent : 4^e régiment de tirailleurs algériens, futur 4^e régiment de tirailleurs tunisiens ; 4^e spahis qui se voudra lui aussi tunisien. Au début des années 1920, le 1^{er} REC naîtra à Sousse.

Automatiquement, s'établissent de nouvelles garnisons pour l'armée d'Afrique : Tunis, Le Kef, Sousse, Sfax, Gabès, etc. Indiscutablement, la plus « appréciée » sera Fom Tatahouine, quelque part dans le Sud tunisien, une villégiature au milieu des sables et des cailloux. Les Joyeux en feront surgir une ville.

Dix ans après la défaite contre la Prusse, la campagne de Tunisie se termine sur un succès. La fierté nationale et militaire en sort ragaillardie.

La révolte de Bou Amama

Imaginer le cours de l'Algérie, après 1857, comme celui d'un long fleuve tranquille serait s'éloigner de la réalité. Certes, en 1856-1857, les grandes poches de résistance, Babor, Grande Kabylie, disparaissent. Pas au point de voir partout régner la paix française. En plus d'un endroit le greffon venu d'outre-Méditerranée ne prend pas. Les locataires des lieux se cabrent devant le nouveau propriétaire. La vallée de l'oued Kébir, en Petite Kabylie, bouge en 1858-1860. Le Hodna s'insurge en 1861. Agitation en 1862-1867 au Chabet-el Amor. L'insurrection prend des proportions dans le djebel Amour en 1864-1867. Le colonel Beauprêtre, un ancien des Bureaux arabes, est tué. Son détachement, surpris de nuit, n'a que trois rescapés. La tache s'étend jusqu'au Titteri et atteint le Dahra. La grande insurrection de Mokrani ne met pas un terme aux secousses. Ziban (violent combat d'El-Amri) en 1876, Aurès

en 1879. À chaque flambée, l'armée d'Afrique doit dépêcher des troupes. Zouaves, tirailleurs, Joyeux, chasseurs d'Afrique, spahis. Ces derniers causent un mécompte grave en 1864. Certains passent à l'ennemi.

Le Sud oranais restera longtemps un secteur sensible. Les Ouled Sidi Cheikh Cheraga ont le sang chaud et récusent une présence française qui contrarie leur foi et leurs vieilles habitudes de pillage. Ils ont participé aux révoltes de 1864. Sous l'impulsion d'un marabout très écouté, Bou Amama, ils reprennent le sentier de la guerre à la mi-mai 1881. Le moment paraît favorable. Une partie de l'armée d'Afrique marche vers Tunis.

Remontant vers le nord des Hauts plateaux, les insurgés arrivent aux abords de Saïda, massacrant sur leur passage des ouvriers espagnols travaillant l'alfa. Des renforts doivent être envoyés d'urgence. Des unités d'Oranie tout d'abord : 2^e zouaves, 2^e RTA, 2^e RCA, 2^e RSA (les casernes ne s'étaient pas complètement vidées pour la Tunisie). Les Joyeux du 1^{er} BILA, les légionnaires sont là. À ces derniers, les Hauts plateaux servent, la plupart du temps, de terrain d'exercice. La nécessité de se déplacer rapidement conduit à la création d'une ébauche de compagnie montée. Deux hommes pour une brêle portant leur paquetage. Arrive également, à brides abattues, le 4^e RCA. S'y remarquent deux jeunes chefs de peloton, les sous-lieutenants Laperrine et de Foucauld, ainsi qu'un lieutenant interprète, Motylinski. Embuscades, guérilla, attaques de nuit. Le baroud crée des liens et forge une amitié. Les trois officiers se retrouveront, un quart de siècle plus tard, pour travailler ensemble à la pacification saharienne.

Les combats contre Bou Amama se prolongeront plusieurs mois. Le 2^e zouaves se distingue à El-Moulek, Mekam, djebel Béni-Smir, Aïn-Addou, Teniet-el-Youda-Fendi, Oued-Zalman ; le 2^e RTA à Chellala, Le Kheider, Geryville, El-Aricha, Méchéria, Aïn-Sefra. Autant de noms largement inconnus et oubliés. Certains reviendront, sites hantés par le claquement des balles et le souffle de la guerre. Au Béni-Smir, le 3 décembre 1960, une poignée de légionnaires suivra les traces des zouaves sur des crêtes à 2 000 m d'altitude où les hommes seuls osent s'aventurer¹. Durant une dizaine d'heures, le sergent Sanchez-Iglesias et ses cinq camarades du 2^e REI feront Camerone au milieu d'une katiba de l'ALN.

Il est des engagements sévères. Le 26 avril 1882, la mission topographique du capitaine de Castries en reconnaissance dans le Chott Tigri, à l'ouest d'Aïn-Sefra, est attaquée par une harka forte de 800 sabres et 1 500 fusils. L'escorte, une compagnie et une section montée de Légion, un peloton de chasseurs d'Afrique et une poignée de goumiers, accuse dix-huit tués au premier choc. La section montée est décapitée ; son chef, le lieutenant Massone, ses sous-officiers, ses caporaux tombent. Un vieux légionnaire, d'une voix ferme, en prend le commandement. Le capitaine de Castries réussit à former le carré et à gagner le puits de Gelloul pour s'y retrancher. Dans sa retraite, il perd encore du monde. Une colonne de secours commandée par le colonel de Négrier, le patron de la Légion, rejoint et dégage les survivants. Le

Chott Tigri a coûté 2 officiers et 49 hommes tués et 28 blessés.

Finalement, en mai 1882, les Ouled Sidi Cheikh se réfugieront au Maroc. Rien ne sera définitivement réglé pour autant. En 1903, Paris devra faire appel à Lyautey pour assurer la sécurité dans la région d'Aïn-Sefra.

¹- Le Rass Béni-Smir, à 35 km au nord-nord-est de Figuig, culmine à 2160 mètres. Il est l'un des plus hauts sommets de l'Oranie.

XIII

De Sontay à Tuyen-Quang

Le protectorat tunisien marque une étape majeure dans l'expansion coloniale française. La France, depuis le XVII^e siècle, était présente aux Antilles, en Guyane, à la Réunion, à Saint-Louis et Gorée. Durant les deux premiers tiers du XIX^e, elle a affermi ses possessions au Sénégal, s'est aventurée en Indochine et en Océanie, a posé des jalons sur les côtes et dans les eaux africaines, a surtout, en 1830, commencé la conquête de l'Algérie.

S'être rendu à Tunis démontre une ambition nouvelle. La III^e République entend compenser la perte de Metz et Strasbourg et participer à cette domination mondiale dans laquelle s'engage l'Europe. Elle va s'efforcer d'élargir les territoires déjà acquis en Afrique, en Asie et en conquérir d'autres en Afrique, à Madagascar, en Océanie. On parlera de l'expansion coloniale, entreprise menée avec une totale bonne conscience patriotique et morale. Le résultat final sera éloquent : second empire colonial du monde en 1939, d'une superficie égale à vingt fois celle de la métropole. L'« *Empire* », puisqu'on parlera de l'Empire français, comptera avec la Mère patrie 110 millions d'habitants.

Dans ce parcours, entamé en 1881 et qui ne prendra fin qu'en 1934, l'armée d'Afrique sera obligatoirement présente. Elle a les hommes pour. Ses légionnaires, tirailleurs et autres se sont tanné le cuir sous le brûlant soleil d'Algérie. Faire campagne sous des climats extrêmes, dans une nature capricieuse, face à des populations hostiles, ils en ont une longue pratique. Ils chemineront à travers les rizières et la jungle d'Indochine, l'immensité saharienne, les djebels nord-africains, les forêts africaines, les plateaux de Madagascar. L'Afrique noire, toutefois, leur échappera en bonne partie. Les troupes de marine veillent jalousement à la garder propriété privée. L'incursion au Dahomey de la Légion, la marche au Tchad de la colonne Foureau-Lamy, quelques incursions de tirailleurs ou de spahis de-ci de-là, auront un caractère exceptionnel. Point de regrets pour l'armée d'Afrique. Le travail ne lui a jamais manqué par ailleurs.

*

La France de Napoléon III, pour protéger les missionnaires catholiques,

a débarqué en Indochine en 1858. Cochinchine, Cambodge sont tombés sans trop de difficultés dans son escarcelle. La conquête se corse au Tonkin. Chinois, juridiquement maîtres des lieux, nationalistes annamites refusent l'occupation étrangère. Après la mort du commandant Rivière, le 19 mai 1883, une véritable guerre s'engage pour désigner qui gouvernera à Hanoi.

« *Ça pue le Chinois* », s'exclameront les légionnaires. Le Céleste Empire représente effectivement le principal adversaire de 1883 à 1885. Installé en Annam-Tonkin depuis des lustres, il s'y considère chez lui.

Ferry, l'homme de la Tunisie, revient aux affaires en février 1883. Ses idées sur l'expansion coloniale ne varient pas. Il croit en une France indochinoise et aspire à s'approprier le Tonkin. Il y voit l'antichambre de la riche province chinoise du Yunnan et une base pour la marine française en Extrême-Orient. Il nomme du reste un marin, l'amiral Courbet, commandant en chef civil et militaire en décembre.

Courbet, outre ses marins embarqués, dispose de troupes de la valeur d'une division formée de deux brigades. Une brigade de marine, une brigade métropolitaine, celle-ci sous les ordres d'un chef énergique et bien connu, le général de Négrier, l'auteur de la fameuse formule : « *Légionnaires, vous êtes soldats pour mourir...* » (cf. plus haut). Ce général de Négrier ne manque pas de sens pratique. Il a inventé une cartouchière qui porte son nom. Elle se plaque sur la poitrine et, au combat, permet un accès rapide aux cartouches¹. La brigade Négrier comprend un régiment de marche d'Afrique : un bataillon de Légion, deux bataillons de tirailleurs algériens du 3^e RTA.

Courbet tient Hanoi, Haiphong et quelques autres bourgades du delta, et se donne un premier objectif : Sontay, qui en bordure du fleuve Rouge, à 45 km en amont de Hanoi, commande l'entrée du delta. La ville, avec une solide enceinte, parapet en terre de 5 m d'épaisseur précédé d'un large fossé rempli d'eau, et en son centre une citadelle à la Vauban, renferme dans les 10 000 habitants. Entre le fleuve et la ville, le village fortifié de Phu-Sa s'intègre à la défense. Au total, la garnison comprendrait 10 000 Chinois, 5 000 miliciens annamites et 10 000 Pavillons noirs, des Chinois eux aussi rescapés de la révolte des Taipings, en 1850.

L'amiral organise ses 5 500 hommes en deux colonnes. Les légionnaires, arrivés mi-novembre, font partie avec les turcos de la première colonne du lieutenant-colonel Belin qui progresse à pied. La seconde colonne du colonel Bichot est transportée par des chalands remontant le fleuve large de plusieurs centaines de mètres. L'ensemble est appuyé par des canonnières assurant également le ravitaillement.

Le 14 décembre 1883, les Français arrivent aux abords de Sontay et s'établissent à quelques centaines de mètres de Phu-Sa, que l'artillerie écrase de ses feux.

Les défenseurs de Sontay s'efforcent de briser l'encerclement qui s'amorce. Le 1^{er} bataillon de Légion (commandant Donner) doit être envoyé sur un point particulièrement menacé.

Ce 14 décembre est surtout la journée des turcos. Ils lancent des assauts furieux contre Phu-Sa et éprouvent de lourdes pertes. La première compagnie a la moitié de son effectif hors de combat. Le capitaine Godinet est tué, trois officiers sont blessés. La 22^e compagnie engagée à son tour a trois officiers mortellement blessés. Un sergent-major prend le commandement des débris de la compagnie. Le commandant Jouneau, avec trois autres compagnies, relance l'assaut. Il est blessé à la tête et la moitié de ses hommes tombe autour de lui. Les marsouins surgissent à la rescousse et donnent les ultimes coups de poing contre les barricades de Phu-Sa. À 4 heures du matin, l'ennemi tente une ultime contre-attaque repoussée avant de se replier sur Sontay. Phu-Sa est enfin aux mains des Français. Le lendemain sera consacré à panser les plaies et à compléter vivres et munitions. Les légionnaires en profitent cependant pour gagner du terrain et se rapprocher de la porte ouest.

Le 16, à 17 heures, l'artillerie lève son feu. L'assaut général est lancé contre Sontay. Coude à coude, légionnaires et fusiliers marins se précipitent vers la porte ouest où les brèches provoquées par les batteries françaises. Turcos et marsouins marchent en deuxième échelon. Dans les rangs de la Légion, le capitaine adjudant-major Mehl conduit la charge.

Postés sur les remparts, les défenseurs ajustent les assaillants. Les hommes foncent baïonnette haute. Tués et blessés s'affaissent sans retarder l'avance. Dans le tumulte général, on entend des *Vive la France !* et les coups de gong et de cornet des Chinois.

Le tir adverse est meurtrier. Le capitaine Mehl tombe, touché au cœur². La vague d'assaut fléchit et recule quelque peu. Des Pavillons noirs en profitent pour se glisser près des morts et des blessés gisant sur le terrain. Les malheureux sont décapités et l'on voit bientôt des têtes fichées sur des bambous. Ces actes de barbarie soulèvent un hurlement de rage. Barricades, obstacles divers, haies de bambous, rien n'arrête plus les légionnaires qui ne font pas de quartier en arrivant sur les retranchements.

Le légionnaire Minnaert, un brave qui continuera à faire parler de lui, arrive l'un des premiers sur le rempart de la porte ouest. La haute carrure de ce jeune Belge, de moins d'un an de service, se détache brandissant un drapeau tricolore. L'enceinte forcée, l'ennemi se réfugie dans la citadelle. Durant la nuit, il évacuera la place, profitant d'un bouclage trop lâche eu égard à la fatigue des assaillants.

Le lendemain 17 décembre, les Français pénètrent dans une position abandonnée. La prise de Sontay est pour eux une victoire incontestable, mais elle leur a coûté 600 hommes hors de combat dont 80 morts. En majorité des légionnaires et des turcos³. Des témoins de la bataille ont relevé le calme, le sang-froid, la discipline des uns, l'impétuosité farouche des autres. Chaque troupe imprime sa marque à son action.

Au soir du succès, Courbet s'adresse aux siens.

Les forts de Phu-Sa et la citadelle de Sontay sont désormais illustrés par votre vaillance. Vous avez combattu et vaincu un ennemi redoutable. Vous avez montré une fois de plus au monde entier que la France peut toujours compter sur ses enfants. Soyez fiers de vos succès, ils assurent la pacification du Tonkin.

Au quartier général de Sontay

Le 17 décembre 1883

Signé : Courbet.

*

Pacification du Tonkin ? Bien loin d'être acquise. Chinois, Pavillons noirs, Annamites tiennent toujours des places fortes et une grande partie de la province. Paris et le commandement le comprennent. Des renforts partent pour l'Extrême-Orient. Le corps expéditionnaire, début 1884, atteint 17 000 hommes. Un second bataillon de Légion débarque en février, sensiblement en même temps que le 2^e BILA.

En février 1884, le général Millot remplace Courbet. Son corps expéditionnaire est maintenant bien scindé en deux entités spécifiques. Une brigade des troupes de marine, sous le général Brière de l'Isle ; une brigade d'Afrique, sous le général de Négrier. Alors, rivalité de boutons entre marsouins et Africains ? Non ! Émulation simplement. À relever que les marsouins sont globalement des appelés ayant tiré le mauvais numéro ; les Africains, par contre, ont fait acte de volontariat à l'exception des Joyeux qui subissent leurs années sous l'uniforme. Quant au temps de service, il s'équilibre sensiblement. Trois ans pour les mauvais numéros et les engagés marine ; de trois à cinq ans pour tirailleurs, légionnaires et Joyeux.

Les Chinois ont subi un sérieux revers à Sontay. Ils pourraient renoncer. Le Chinois est tenace. Il s'accroche au Tonkin. S'ils veulent occuper la province, les Français doivent l'en chasser.

Millot se donne Bac-Ninh pour prochain objectif. Courbet l'avait prévu avant de repartir en escadre. Bac-Ninh, 25 km au nord-est de Hanoi, offre une bonne étape sur la route de Langson et de la frontière de Chine. La ville, fortifiée, couvre le delta au nord. Suivant la formule du moment, l'occuper permet de se donner de l'air.

Négrier commande la colonne de Bac-Ninh qui englobe deux bataillons de Légion. Celui de Sontay, celui qui vient de débarquer. Bac-Ninh se présente comme un classique des cités forteresses tonkinoises. Citadelle, remparts, portes, tours, barrières de bambous au pied des remparts. Tous les artifices d'une bonne défense sont en place. À l'intérieur, une forte garnison chinoise (12 000 hommes ?) disposant d'une centaine de canons.

Les troupes empruntent l'axe baptisé « *la grande Route mandarine de Hué à Pékin* ». Sous les Français, elle se transformera en RC 1 (route coloniale n° 1). À Langson, elle débouchera sur une route d'une triste célébrité, la tragique RC 4 menant de Moncay à Cao Bang, le long de la frontière chinoise. Pour l'heure, la Route mandarine s'étire mauvaise piste où

les chevaux progressent difficilement.

En dépit de tous les obstacles, l'affaire est rondement menée. Sans analogies avec la prise de Sontay. Le succès est moins chèrement payé. L'adversaire se disloque vite devant l'élan des attaquants. Les manœuvres d'encercllement précipitent la fuite des Chinois craignant d'être enfermés. Le 12 mars, Bac-Ninh tombe. Le drapeau tricolore flotte au sommet de sa tour principale. La Légion a enlevé les forts alentour avant de se lancer à l'assaut de la ville, respectant les propos de Négrier : « *Aux légionnaires l'honneur de pénétrer les premiers dans Bac-Ninh !* » Plus de 100 canons, des milliers de fusils, une trentaine de drapeaux sont abandonnés par l'ennemi.

L'énumération des citadelles enlevées les semaines suivantes, la description des combats seraient vite fastidieuses quel que soit l'héroïsme déployé par tous, marsouins, turcos, légionnaires. Dans ces opérations promptement conduites, Négrier y gagne de la part des légionnaires, qui le connaissent bien, un surnom correspondant au personnage : *Maulen ! le Vite !* en annamite. Ce *maulen* deviendra un classique du vocabulaire des Français en Indochine.

Ces succès entraînent des résultats. Devant la déconfiture de ses réguliers, Pékin se résout à négocier. Le traité de Tien-Tsin, le 11 mai 1884, reconnaît le protectorat de la France sur l'Annam et le Tonkin. Pékin s'engage à retirer ses troupes et à les ramener en deçà de la frontière⁴. Hué, le 6 juin, entérine une situation déjà acceptée le 25 août 1883. Théoriquement...

*

Après les signatures de Tien-Tsin, la position de la France paraît s'affermir en Indochine. Rien n'est jamais définitif avec les gens du Céleste Empire. Dans le cadre des accords de Tien-Tsin, une colonne française commandée par le lieutenant-colonel Alphonse Dugenne part occuper Langson. Les Français ne sont que 450 : l'ébauche d'un bataillon de marsouins, la 2^e compagnie du 2^e BILA (capitaine Maillard), quelques pièces d'artillerie, et des chasseurs d'Afrique du 1^{er} RCA (capitaine Laperrine). 350 tirailleurs tonkinois sont censés les renforcer. Récemment enrôlés, non aguerris, ils ne peuvent constituer une force militaire. À mi-route entre Bac-Ninh et Langson, le 23 juin, cette colonne se heurte à 4 500 réguliers chinois de l'armée du Guangxi barrant les défilés à hauteur de Bac-Le. Franchissant le Song Thuong, elle est prise à partie. Les coups de fusil se succèdent, ne s'interrompant qu'en partie à la nuit. Le 24, vers 11 heures, de crainte d'être encerclé, Dugenne ordonne de se replier. Dans ses rangs, il y a des morts et des blessés.

Le capitaine Laperrine⁵ qui commande le peloton du 1^{er} RCA crie : « *Camarades, les chasseurs d'Afrique n'ont jamais abandonné les blessés. Pied à terre !* » Les cavaliers chargent les blessés sur leurs montures et couvriront la retraite vers Bac-Le avec les Joyeux.

L'incident a causé sept tués et quarante-deux blessés et déclenche la reprise des hostilités avec la Chine. Conséquence directe de cette attitude chinoise et d'une résistance annamite qui persiste, des renforts embarquent pour l'Indochine.

*

Dans ce tumulte indochinois, de plus en plus guerrier, la Légion, au premier janvier 1885, change encore de structures. Elle se scinde en deux : 1^{er} et 2^e Régiments étrangers, avec Sidi Bel-Abbès et Saïda pour garnisons officielles. Le 1^{er} RE absorbe les 1^{er} et 2^e bataillons ; le 2^e RE, les 3^e et 4^e bataillons. Les deux premiers bataillons sont déjà au Tonkin. Le 3^e y arrivera en janvier 1885, tandis que le 4^e s'en allait à Formose (*cf.* plus bas).

*

Ces modifications n'altèrent en rien l'essentiel. Pour les soldats, la poudre parle en Extrême-Orient. Elle s'exprime même très fort à Formose, à Tuyen-Quang, à Langson.

Paris entend répliquer fermement à l'incident de Bac-Le. La Chine a utilisé les armes contre l'armée française en dépit du traité de paix. Elle sera sanctionnée par les armes. Jules Ferry mande à Courbet d'intervenir avec son escadre pour amener Pékin à résipiscence.

Courbet, le vainqueur de Sontay, appartient à la lignée des Tourville et des Jean Bart. Il frappe vite et fort.

Le 23 août, la flotte chinoise est envoyée par le fond devant Fou-Tchéou. Formose (Taiwan) est visée afin de porter atteinte au potentiel charbonnier du Céleste Empire. Des troupes débarquent au nord de l'île, aux abords de Kelung. Outre des marsouins, elles comptent des Africains. Le 3^e BILA a embarqué à Philippeville le 28 novembre 1884. Six longues semaines de mer, via Port-Saïd, Singapour, Saigon, avant de poser le pied à Kelung le 7 janvier. Le 4^e bataillon de la Légion arrivera peu après.

Les Français tiennent Kelung, les Chinois, les hauteurs fortifiées environnantes. Le colonel Duchêne, le futur général de la marche sur Tananarive en 1895, qui commande le corps d'occupation, décide d'entamer une série d'opérations en vue d'étoffer sa conquête. Toute une série de combats s'enclenchent à partir du 25 janvier. Légionnaires et Joyeux se partagent les premiers rôles, s'épaulant mutuellement. Les Chinois et les Hakkas, de redoutables guerriers régionaux, se défendent âprement. Ils savent utiliser terrain et fortifications, n'hésitant pas à multiplier les contre-attaques. La lutte sera sévère jusqu'au 7 mars. Puis elle s'atténuera, les négociations amorcées entre Français et Chinois finissant par provoquer une semi-trêve avant l'armistice du 27 avril. Rien que du 3 au 7 mars le 3^e BILA perd 98 hommes hors de combat, pratiquement la valeur d'une compagnie.

La bataille sur Formose n'a guère la primeur des communiqués. Cette île peu connue paraît bien lointaine. Elle a prouvé que les Africains pouvaient se battre dans un terrain qui n'était pas le leur, tout en permettant – point essentiel – d'accélérer les négociations entre Français et Chinois. Car Formose fut une plaie douloureuse pour Pékin.

*

Après avoir enlevé Bac-Ninh, Négrier a occupé Huang-Hoa, pratiquement au confluent Fleuve Rouge-Rivière Noire. Il y laisse le 2^e bataillon de Légion et remonte vers le nord en suivant la Rivière Claire. Le 1^{er} juin 1884, il atteint Tuyen-Quang. Avant de rentrer à Hanoi, il y installe deux compagnies du 1^{er} bataillon avec mission de tenir la position.

Cette garnison, épuisée, est relevée en novembre. La menace chinoise qui se précise imposait des troupes fraîches. La nouvelle garnison est confiée au commandant Dominé (36 ans).

Saint-Cyrien, ancien officier de zouaves passé aux troupes de marine, blessé en Algérie puis à Beaune-la-Rolande, breveté de l'École de guerre, Marc-Edmond Dominé est un soldat complet qui honore le métier des armes. Tuyen-Quang va de nouveau le montrer.

Lorsque, le 23 novembre 1884, il voit s'éloigner la colonne qui l'a accompagné à Tuyen-Quang, Dominé dispose au total de 618 soldats et marins et de 13 officiers soit :

2^e compagnie de légion (capitaines Moulinay et de Borelli) du 2^e bataillon du 1^{er} RE, coiffées par le capitaine adjudant-major Cattelin. Effectif : 8 officiers, 390 légionnaires.

2^e compagnie de tirailleurs tonkinois

1 officier, 3 artilleurs.

Sergent-major de tirailleurs.

3 infirmiers

3 administratifs

dont un pasteur protestant

L'équipage du canon de 120 mm de l'arsenal de l'ambassade. Cette *Mademoiselle* se révélera un atout précieux par ses appuis feu. Les flots bouillonnants de la Rivière Claire, large en cet endroit d'environ 300 m, rendent très difficile de l'aborder discrètement. Son blindage la met à l'abri d'une simple mousqueterie.

Si solide qu'il soit, le commandant de Tuyen-Quang, le 23 novembre 1884, est en droit, en se retrouvant seul, d'éprouver quelques inquiétudes. Le site à défendre n'a rien d'encourageant. Des collines proches le dominent de toutes parts. La jungle l'enserme, permettant de s'approcher au plus près. Si les approvisionnements sont bons, les amis sont loin. Sontay n'est vraiment accessible que par voie d'eau. À défaut, il faut des journées de marche dans une région où les Chinois rôdent et pullulent. On saura ultérieurement que trois armées se massent pour converger sur le delta : par le Fleuve Rouge, Langson et Tuyen-Quang. L'intérêt de la position est là. Tuyen-Quang, limite de la navigation à vapeur, barre la route de la Rivière Claire.

Le pire est l'état réel de la citadelle. Accolée pratiquement à la Rivière Claire, cette vieille forteresse chinoise, carré de près de 300 m de côté, ne possède que des remparts en partie délabrés de 3 m de haut entourés de fossés plus ou moins comblés. Au cœur du dispositif, une éminence d'une hauteur de 70 m, couronnée par un plateau auquel on accède par 193 marches, offre des possibilités de tir plongeant. L'ensemble toutefois, on l'a vu, est dominé. Les collines bordent la rive opposée de la rivière. Côté citadelle, un éperon pointe dangereusement.

Dominé, pleinement conscient de sa vulnérabilité, d'emblée, se met à l'ouvrage. Des patrouilles s'enfoncent dans la jungle pour situer les lignes chinoises décelées de loin par les fumées de leurs bivouacs. Ces sorties occasionnent de légers accrochages permettant de jauger l'importance et la pugnacité de l'ennemi.

Tous ceux qui ne sont pas de patrouille, de reconnaissance ou d'embuscade à l'extérieur, manient la pelle et la pioche. De ce côté, la Légion est imbattable. Les remparts sont renforcés, les fossés nettoyés et élargis, des abris créés à l'intérieur même de la citadelle. La végétation est dégagée pour améliorer la vue et les champs de tir. Sur le mamelon central sont hissées des pièces d'artillerie.

Une semaine, deux semaines s'écoulent, relativement calmes. Les 4 et 5 décembre, arrive un convoi de ravitaillement sur des jonques et des sampans.

7 décembre. Une reconnaissance de la compagnie Moulinay estime à environ 500 hommes une unité de réguliers chinois installée sur une hauteur voisine. Des espions signalent une autre présence de 700 à 800 Pavillons noirs dans un ravin d'accès difficile. Un prisonnier confirme ces dires.

11 décembre. Sentant le danger se rapprocher, Dominé fait édifier un blockhaus sur l'éperon, à 300 m de la corne sud-ouest de la citadelle. Après cinq journées de travail sans relâche par 70 légionnaires, des tireurs d'élite s'y installent. De ce belvédère fortifié, ils peuvent tenir tous les environs immédiats sous leurs feux.

Patrouilles et embuscades se poursuivent. Le 17, 2 éclaireurs chinois sont abattus. Le lendemain, quatre jonques apportent encore un complément de ravitaillement, dont de l'alcool de quinquina contre le paludisme. La garnison possède devant elle six mois d'approvisionnement.

Les renseignements d'espions⁶ se précisent. 1 500 Chinois seraient autour de Tuyen-Quang. Le 21, afin d'y voir plus clair, le capitaine Cattelin, avec une compagnie de Légion et une section de tirailleurs tonkinois, effectue une reconnaissance offensive en direction des lignes adverses présumées. L'ennemi est bien là, agressif, tentant d'envelopper les Français. Cattelin avait instruction de ne pas s'engager à fond – priorité à la stricte défense de Tuyen-Quang –, mais il est contraint de forcer le passage pour rentrer. Le feu des légionnaires, celui de la pièce de 4 qu'il avait amenée sont aussi précis que meurtriers. Les pertes adverses sont estimées à 150 contre 9 blessés chez

Cattelin. Ce premier accrochage sérieux prouve que l'étau chinois se resserre.

Cinq jours plus tard, un prisonnier fait par une patrouille de légionnaires annonce la présence de 5 000 Chinois et 2 000 Pavillons noirs. Tuyen-Quang est donc appelé à se battre à un contre dix au minimum.

L'année 1884 s'achève dans une quiétude relative. La garnison fête Noël de son mieux. Les libations sont interdites. Du reste, où se procurer de quoi oublier Tuyen-Quang ?

Avec l'an neuf, les Chinois se montrent plus incisifs. Ils n'hésitent pas à se manifester et à harceler de loin.

Nuit du 9 au 10 janvier 1885. Vers 2 heures du matin, le blockhaus de l'éperon est attaqué. Le sergent-chef de poste a décelé des ombres et des bruits suspects. Il laisse approcher. À 50 m, il commande un feu de salve. Les assaillants n'insistent pas et se contentent de tirailler de loin.

16 janvier. Une embuscade de la Légion, commandée par le sous-lieutenant Proye, abat trois éclaireurs de tête d'une forte colonne et parvient à rentrer sans dommages. Les jours suivants, des *nhaque* (paysans) annoncent encore l'arrivée de nouveaux renforts ennemis. De multiples fumées de bivouacs s'élèvent dans la forêt. Des allées et venues sont détectées. Des tirs plus fréquents s'en prennent au blockhaus. Une pièce d'artillerie entre en jeu. Les légionnaires avaient bien travaillé. Un coup au but n'entame pas l'ouvrage. Presque chaque nuit se perçoit le tam-tam des postes chinois qui se répondent en écho. Manifestement, ces coups de gong nocturnes visent à impressionner les défenseurs.

25 janvier. Plus de doutes s'il devait en rester ! À la longue-vue, il est possible de différencier les coloris des uniformes chinois : noir orné de bleu ou de rouge, gris fer, intégralement rouge, ou bleu ciel. Les estimations convergent toujours sur 5 000 *Célestes* et 2 000 Pavillons noirs. Plus que jamais, « *ça pue le Chinois !* », murmurent les légionnaires.

26 janvier. Première attaque d'envergure. Un millier d'hommes déferlent vers la face nord de la citadelle. Les tirs de *La Mitrailleuse* les prennent de flanc, ceux des remparts de front. « *Ces deux feux combinés produisent un effet foudroyant* », écrira Dominé. Les 25 tireurs, dits de position, postés sur le mamelon central, complètent l'hécatombe.

Simultanément, trois autres colonnes – encore un millier d'hommes – s'en prennent au blockhaus. Bien appuyés par les pièces du mamelon, les dix-huit légionnaires du sergent Libert les maintiennent à distance.

Les Chinois ont échoué. Leurs pertes sont sérieuses, mais ils ne renoncent pas. Avec minutie, ils entament des travaux d'investissement avec tranchées et parallèles. Dès lors, le véritable siège débute. La garnison vit en permanence sous le feu ennemi et ne peut se hasarder dans de grosses sorties. Tout doit être consacré à la défense, aussi bien pour réparer les dommages que pour contenir les assiégeants.

Dans ces conditions, la situation du blockhaus, enfant perdu sur son éperon, devient précaire. Le 29 janvier, le chef de poste rend compte que la

tranchée chinoise arrive à 100 m. Le capitaine Cattelin, venu sur place, constate la nécessité d'évacuer, la ligne de communications avec la citadelle risquant d'être coupée. Dans la nuit du 29 au 30, trois assauts contre le blockhaus échouent, mais le 30 au matin la position est abandonnée. Les Chinois, devenus maîtres du point, ont maintenant des vues sur l'intérieur de la citadelle. Leur tir de plus en plus nourri fait des victimes.

Dans le camp français, les jours se suivent et se ressemblent. Combats pour repousser les assaillants. Travaux pour réparer les dégâts et réaliser des défilements afin d'éviter les tirs directs. Car Tuyen-Quang est maintenant complètement encerclé et les Chinois ne ménagent pas leurs munitions. Attention aux déplacements trop visibles ! Une balle claque aux oreilles. Un impact piquette le sol à courte distance. Encore heureux que le tireur embusqué ait manqué la silhouette qu'il visait. Tel n'est pas toujours le cas.

Dominé a minutieusement réparti les tâches. Chaque compagnie de Légion s'est vu confier la défense de deux faces de la citadelle. Chacune fournit une section de garde (quatre sentinelles se partagent un front de 150 m), une section de piquet, une réserve partielle, une de réserve générale. Outre les travaux, les réserves ont mission d'intervenir aux points les plus menacés.

Le grignotage « à la chinoise » des boyaux et parallèles se poursuit et gagne. Il atteint la haie de bambous en avant des remparts. Protégés par des fascines, les travailleurs chinois avancent mètre par mètre. Certains osent planter des drapeaux sous le nez des légionnaires qui risquent leur vie pour s'en emparer.

Le 8 février, Bobillot constate que l'ennemi creuse une galerie de sape. Le sergent connaît son métier. Il fait aussitôt entamer deux contre-batteries. Mais l'avance des travaux souterrains impose d'éloigner les cantonnements des remparts menacés par une explosion.

Dans ce labeur de taupe, à quelques pieds sous terre, un légionnaire est blessé dans de curieuses circonstances. Sa pioche crève brutalement une paroi. L'homme se trouve nez à nez avec un mineur chinois qui tire avec un pistolet et le blesse au pied. Ses camarades le dégagent à la hâte et obstruent l'orifice avec des sacs de terre. À côté de ce blessé des profondeurs, combien d'autres atteints en surface, par une balle ou un éclat d'obus ?

12 février. Une mine explose mais les contre-galeries forment événement. La brèche, mineure, n'est guère exploitable. L'assaut immédiatement lancé est repoussé par une section de réserve générale.

13 février. Une nouvelle mine explose vers 3 h 15 au saillant sud-ouest. Le capitaine Moulinay fait aussitôt sonner la charge et entraîne la réserve générale. Les Chinois sont rejetés au terme d'un dur combat de nuit puis de jour. Ce 13 février se solde par 5 légionnaires tués et 6 autres blessés.

Mi-février. Deux mois déjà que Tuyen-Quang résiste, bastion isolé sur la Rivière Claire au milieu des concentrations chinoises. Le moral demeure élevé malgré les pertes journalières et la pression adverse.

Le 16 février, un coup de main dans l'espoir d'entraver les travaux ennemis se solde par un demi-succès. Quatre légionnaires sont tués. À l'intérieur du camp, Dominé fait édifier un retranchement afin de doubler le rempart extérieur. Si ce dernier était forcé, les défenseurs, comme jadis ceux d'un château fort avec leur donjon, disposeraient d'un ultime réduit.

18 février. Bobillot est grièvement blessé lors d'une ronde. Il mourra, un mois après, à l'hôpital de Hanoi. Gacheux, son caporal adjoint, le remplace.

Jour et nuit, le pilonnage s'intensifie. Manifestement, les Chinois, par le vacarme de leur artillerie, visent à couvrir le bruit de leurs mineurs creusant des galeries.

22 février. Le danger redouté se produit. Un fourneau explose découvrant une brèche. Le capitaine Moulinay se précipite avec la section de réserve générale. Las ! Une seconde explosion ravage le terrain déjà dévasté. Moulinay et 11 légionnaires sont tués sur le coup. Il y a une vingtaine de blessés.

Une autre section accourt à la rescousse. Les Chinois qui déboulaient refluent avec des pertes sévères.

24 février. Assaut massif au saillant nord-ouest de la citadelle. Le capitaine Cattelin et la section de réserve générale de la 2^e compagnie rejettent les attaquants qui commençaient à pénétrer à l'intérieur du dispositif. Trois drapeaux plantés sur les remparts sont enlevés par les légionnaires.

Désormais, il n'y a presque plus de nuit sans explosion de mine, brèche, assaut, contre-attaque menée par les défenseurs. Durant la journée, il faut rétablir les fortifications mises à mal. La nuit du 27 au 28 est particulièrement éprouvante. Trois tués, neuf blessés dont le sous-lieutenant Proye de la 1^{ère} compagnie.

Mais ce 28 février s'annonce une grande date synonyme d'espoir. Des fusées lancées par la colonne se portant au secours de Tuyen-Quang sont nettement perçues au midi. Le dénouement est proche. Il suffit de tenir.

2 mars. À hauteur de Hoac-Moc, les tirailleurs des 1^{er} et 3^e RTA, de la brigade Giovanninelli doivent forcer le passage pour atteindre Tuyen-Quang. Ils ne sont qu'à 10 km à peine des assiégés. Les Chinois tiennent les croupes barrant l'axe de marche, sur la rive droite de la Rivière Claire. Dans la jungle à la visibilité limitée, les combattants livrent des duels farouches. La valeur individuelle prime. Le coupe-coupe pour se frayer un chemin, la baïonnette pour éliminer le Céleste qui se dévoile, priment. La victoire, ce 2 mars, est acquise au prix de 264 hommes et 27 officiers hors de combat⁷.

3 mars. La délivrance. La fusillade devant Tuyen-Quang cesse vers 4 heures du matin. Des patrouilles envoyées en reconnaissance tombent sur du vide ou de petits postes retardateurs. Au cours de l'un de ces ultimes combats, un légionnaire se jette devant son capitaine et tombe à sa place.

Il est 15 heures lorsque la brigade Giovanninelli arrive à Tuyen-Quang. Les Chinois ont décampé. Le siège est terminé. Sur 600 défenseurs, 48 sont morts, 216 ont été blessés (8 mourront de leurs blessures).

Brière de l'Isle est venu en personne. Il retrouve les accents de Napoléon à Austerlitz pour écrire dans sa proclamation aux anciens assiégés : « *Vous tous aussi, vous pourrez dire avec orgueil : J'étais de la garnison de Tuyen-Quang, j'étais sur la canonnière La Mitrailleuse.* »

Ce siège de Tuyen-Quang est entré dans l'histoire de la Légion, pièce maîtresse de la défense. Il lui a coûté 32 tués, dont 1 capitaine, et 126 blessés (tous les officiers ont été blessés). Aujourd'hui, consciemment ou non, son souvenir revit avec les mesures du second couplet du *Boudin* au libellé bien connu :

*« Au Tonkin, la Légion immortelle
À Tuyen-Quang illustra notre drapeau... »*

On a vu le 3 mars au matin, quelques heures avant la délivrance, un légionnaire se jeter devant son capitaine pour le protéger. Le premier s'appelait Tiebald Streibler. Le second était le capitaine de Borelli. Ce dernier ne devait pas oublier son sauveur. Il lui a dédié ainsi qu'à ses camarades disparus l'un des plus beaux poèmes écrits en l'honneur de la Légion étrangère.

*À mes hommes qui sont morts
Et plus particulièrement à la mémoire de Tiebald Streibler
Qui m'a donné sa vie le 3 mars 1885.
Siège de Tuyen-Quang.*

*« Mes compagnons, c'est moi ; mes bonnes gens de guerre,
C'est votre chef d'hier qui vient parler ici
De ce qu'on ne sait pas, ou que l'on ne sait guère ;
Mes Morts, je vous salue et je vous dis : Merci⁸. »*

Ce capitaine de Borelli avait confié au musée de la Légion, à Sidi Bel-Abbès, un pavillon chinois pris à Tuyen-Quang avec mission de le détruire le jour où la Légion quitterait l'Algérie. Ce vœu a été exaucé, lors d'une ultime prise d'armes au quartier Vienot en octobre 1962.

*

L'armée d'Afrique était bien représentée dans le haut lieu de Tuyen-Quang. Près des deux tiers de la garnison sortaient de ses rangs. Elle fournit encore de gros contingents à Langson et dans le dégagement de la place assiégée.

L'incident de Bac-Le imposait une réplique. La route de Langson et de la frontière de Chine doit s'ouvrir. Le général Brière de l'Isle, nommé commandant en chef en août 1884, s'y prépare activement. À la fin de 1884, il rassemble une force mobile de 6 000 hommes scindée en deux colonnes.

— La première du colonel Giovanninelli, outre 3 batteries d'artillerie, comprend 5 bataillons : 2 de marsouins, 2 de turcos et 1 de tirailleurs tonkinois.

— La seconde brigade du général de Négrier paraît plus conséquente : 3 batteries d'artillerie, 7 bataillons d'infanterie : 3 de lignards, 2 de Légion (2^e et 3^e), 1 de Joyeux (2^e BILA), 1 de tirailleurs tonkinois.

— Le capitaine Laperrine, l'ancien de Bac-Le, avec son très petit peloton de chasseurs d'Afrique, progresse avec elle.

Il est facile de le constater. Les effectifs sont loin des normes réglementaires. Les bataillons d'infanterie n'alignent que 400 hommes, avec de modestes compagnies d'une centaine de fantassins. En face, l'immensité chinoise fournit du monde ! En revanche, le troupier chinois n'a ni le métier ni la détermination du troupier français.

Le 25 janvier, Brière de l'Isle entame son mouvement direction Langson. L'hiver tonkinois sévit. La pluie se mêle à la brume rendant l'observation lointaine difficile. L'adversaire qui se doute de l'itinéraire qu'emprunteront les Français a latitude de manœuvrer à l'abri des vues. Il a surtout organisé de solides retranchements à Ha-Hou et Dong-Son au sud-ouest de Langson qui doivent être enlevés au prix de rudes combats les 4, 5 et 6 février. Le 13 février, la porte de Langson ouverte, Brière de l'Isle adresse au ministre de la Guerre une dépêche de victoire.

« Le drapeau national flotte sur la citadelle de Langson. Il a été hissé à midi. La ville était évacuée. Le Song-Ki-Kung a été traversé de bonne heure sans incidents. Ki-Lua, à deux kilomètres au-delà de Langson, a été occupé. L'armée chinoise était en déroute, dès la nuit dernière, après un chaud combat livré à huit kilomètres en avant de la place. »

Brière de l'Isle ne le précise pas. Les deux bataillons de Légion ont forcé le passage à Dong-Son et ce sont eux qui ont occupé Ki-Lua. Constamment, ils ont constitué l'atout maître du commandant en chef. Lequel ne précise pas, en sus, que les Joyeux sont entrés les premiers dans la citadelle de Langson. Brière de l'Isle, personnellement, ne s'attarde pas à Langson. Il pense aux braves de Dominé à dégager. Il se joint à la brigade Giovanninelli. Le 3 mars, il sera à Tuyen-Quang (*cf.* plus haut).

*

Négrier se retrouve seul en charge de Langson. Le chef a l'étoffe de l'emploi. Ses hommes l'estiment et le suivent.

Pas plus qu'ils acceptaient les Français à Tuyen-Quang, les Chinois ne les tolèrent à Langson, aux portes de chez eux. Soudain, le 28 mars, des milliers de réguliers chinois du Koung-Si déboulent contre les positions françaises. Ils sont peut-être 80 000 contre 3 500. Pourtant, Négrier tient bon, repoussant les attaques des Célestes. Vers 15 heures, ce général qui paie toujours de sa personne, est grièvement blessé. Il doit passer son commandement au lieutenant-colonel Herbingier. Ce dernier n'a ni l'autorité ni la fermeté de Négrier. À 19 heures, se croyant menacé d'encerclement, il ordonne la retraite pour l'éviter.

L'affaire de Langson débute.

À Paris, le gouvernement Ferry, informé par un télégramme alarmiste de Brière de l'Isle, est mis en accusation. « *Ferry le Tonkinois* » tombe.

Sur le terrain, Herbinger a précipité la marche en arrière. Cette précipitation a provoqué une semi-panique. Le trésor en numéraire est jeté à la rivière. Des pièces de 4 sont enclouées. Des assoiffés se précipitent sur les fûts de tafia laissés sur les bords de la piste et se transforment en ivrognes titubants. Durant trois jours, la retraite est une déroute d'hommes persuadés d'avoir toute la Chine sur les talons.

Cette psychose est loin d'être générale. Le 2^e BILA quitte en bon ordre la citadelle de Langson. L'arme à la main, il abandonne des lieux où il était entré en vainqueur. Constamment il gardera sa cohésion. Seules quelques individualités sacrifieront à Bacchus, incapables de résister à la vue du tafia se déversant librement.

À Ki-Luan, les deux bataillons de Légion reçoivent le choc sans vaciller. Sur ordre, ils décrochent par Dong-Son, laissant la Route mandarine à la colonne Herbinger. Le repli s'effectue à la légionnaire, le fusil en garde et la baïonnette menaçante. C'est une troupe compacte qui regagne le delta.

Herbinger voyait la Chine lui fondre sur la tête. Il se trompait. Les Chinois, échaudés par leurs pertes, ne profitent pas d'un avantage qu'ils ne discernent pas. À côté de l'incident de Langson déformé à Paris, sous-estimé à Pékin, il y a l'action de Courbet à Fou-Tchéou, de Duchesne à Formose, et l'échec coûteux devant Tuyen-Quang. Le canon fait place à la diplomatie.

Le second traité de Tien-Tsin, le 9 juin 1885, corrobore le premier. La suzeraineté française sur le Tonkin et l'Annam est confirmée. Des rapports de bon voisinage s'établissent. Place aux affaires.

Le corps d'occupation se retrouve face à un seul adversaire : la résistance annamite offrant nationalisme ou brigandage suivant les cas. Parfois les deux. Il y a encore du travail étant donné la nature du pays propice à la guérilla.

Brière de l'Isle paie Langson. En avril 1885, il est remplacé par le général de Courcy, lequel aura de nombreux successeurs. La valse des commandants en chef ne facilitera en rien la pacification.

Les Africains participaient à l'ouvrage. Ils continuent durant quelques années, laissant progressivement la place aux troupes de marine, aux tirailleurs autochtones et à la garde indigène. Progressivement, les unités constituées ou les détachements de marche reprennent la longue route : Singapour, Port-Saïd, Alger. Les escadrons fournis par les trois régiments de spahis algériens partent les premiers en 1885, ainsi que les chasseurs d'Afrique rescapés. Les tirailleurs algériens, issus des 1^{er} et 3^e RTA, s'en iront en 1886, les zouaves en 1888.

Le 3^e BILA, quitte Formose, peu après Tien-Tsin et découvre la baie d'Along et le Tonkin. La transition est rude. Après le climat continental de Formose, les Joyeux ressentent la chaleur moite de l'été dans le delta. Ils mènent durant des mois et des années une vie opérationnelle active. Les

combats, le choléra, réduiront les effectifs à 9 officiers et 172 sous-officiers et hommes de troupe, lorsqu'il embarquera, le 21 janvier 1890, direction Tunis. Après quoi, il rejoindra Le Kef où il posera sac à terre le 1^{er} mars.

Le 2^e BILA était tonkinois de longue date. Bac-Le, Langson font partie des souvenirs évoqués par les anciens. Le commandement doit juger que le bataillon a du métier. En 1886, il l'envoie sur la frontière de Chine. Langson à nouveau. Dong-Dang, Na-Cham, That-Khé, des noms qui résonneront douloureusement en 1950. C'est un secteur aux coups de feu fréquents. Les pirates s'y aventurent pour piller les villages. Besace remplie, ils se réfugient en Chine avant de revenir pour d'autres larcins. À ce jeu du gendarme et du voleur, les Joyeux laissent souvent l'un des leurs. Pourtant, ils aiment cette vie de poste, malgré les coups durs, les maladies, la jungle et la boue des rizières. L'Extrême-Orient apporte des satisfactions inconnues au Maghreb. Qui n'a sa congai, aimable et prévenante ? Qui n'apprécie la cuisine locale aux mille saveurs ? Qui n'apprécie la relative liberté de l'existence au milieu d'un secteur à couvrir et d'une population à protéger ? Le retour, en 1891, avec des rangs clairsemés malgré les renforts, sera douloureux.

Tous les Africains s'en vont. L'Indochine se veut un fief des troupes de marine. Envers et contre tout, la Légion demeure. Elle sera fidèle jusqu'au bout à cette terre d'Indochine.

Ses effectifs l'autorisent à barouder en Afrique et en Extrême-Orient. Ils oscillaient sensiblement autour de 5 000 avec quelques creux et quelques pointes (Mexique, guerre de 1870). Ils se situent maintenant à 10 000 et auront tendance à augmenter jusqu'en 1914, date où débutera une autre période. Quant au recrutement, il se diversifie. Les Alsaciens-Lorrains, très présents après 1871, ne représentent plus que 40 %. L'ère de la Légion des « *Gaulois* » commence. Ils seront 46 % en 1910.

Les légionnaires œuvraient au Tonkin. Ils ont trop de savoir-faire pour ne pas être expédiés ailleurs. Ils s'en vont quelque temps au Cambodge. Au Laos, ils accompagnent Pavie dans plusieurs de ses missions. Certains camperont avec lui dans un village dénommé Muong Then. En y arrivant en mars 1888 avec 25 légionnaires et 50 tirailleurs tonkinois, Pavie plante un drapeau tricolore et fait comprendre à la garnison siamoise que sa présence ne se justifie plus. Un demi-siècle plus tard, les Français s'accrocheront à Muong Then, devenue Diên Biên Phu, dans l'espoir de protéger le Laos menacé par le Viêt-minh communiste. En 1893-1897, deux compagnies seront envoyées sur le haut Mékong pour contrer les visées du Siam.

Mais c'est toujours au Tonkin que l'essentiel se déroule. La Légion participe aux colonnes qui traquent les Pavillons noirs.

Colonnes de Ha-Thinh 1886, du cap Oaklung 1887, du Loc-Nam 1888, du Bao-Day 1889, de Long-Kette 1890, du Yen-Thé, des Bachau 1890-1894, de Mona-Luong 1892, de Kao-Khu 1893,

Toutes ces actions permettent à deux officiers de découvrir la Légion : le colonel Gallieni, le « *Monsieur d'ici* », dixit Lyautey, commandant le 2^e

territoire militaire à Langson de 1893 à 1895, le commandant Hubert Lyautey, son adjoint. L'un et l'autre n'oublieront pas la valeur de cette troupe. En temps utile, ils sauront y faire appel. Évoquant ce travail de pacification réalisé le long de la frontière de Chine, Lyautey, dans ses *Lettres du Tonkin*, parle « *de cet immense chemin de ronde, fait dans le roc à coups de pioche par nos légionnaires* ». Il ne pouvait certes se douter des tragédies futures le long de cet axe étiqueté RC 4.

Existera encore de 1909 à 1913 la lutte contre Hoang Hoa Than dit le De Than, vieil adversaire de la France depuis 1883, longtemps réfugié dans les calcaires et les fourrés du Yen-Thé au nord de Hanoi. Il ne succombera qu'en 1913, suite à une trahison.

Ces légionnaires des marches tonkinoises, un colonel des troupes de marine les a vus progresser et se battre dédaigneux des pièges de la nature et de l'ennemi :

« Ce sont des hommes faits, vigoureux, beaucoup plus aptes à résister aux assauts des accès de fièvre répétés, aux privations, aux épreuves de toute sorte qui attendent la troupe dans nos expéditions aux colonies. D'une nature rude, séduits par l'appât d'une vie d'aventures dont ils poursuivent les chances et les hasards extraordinaires ; rompus à la vie des camps, chair à pirates et à fièvres, comme ils se dénomment eux-mêmes dans leur jargon emprunté à leurs diverses langues d'origine ; bandes d'hommes sans patrie, sans famille, sans avenir, s'exposant sans souci d'être récompensés, ni même d'être vus, dans le chemin du plus rude devoir qui soit au monde.

Le légionnaire est difficile à conduire, à commander : il lui faut des cadres énergiques et d'une bravoure éprouvée ; c'est d'un air maussade et presque avec une attitude farouche qu'il examine un chef nouveau venu : le sondant, le scrutant du regard pour chercher à deviner ce qu'il a dans le ventre. Homme au cœur d'airain, il se laissera peu émouvoir par de brillants discours ou par un appel à des chevaleresques sentiments ; il comprendra mieux les cris d'« En avant ! À la baïonnette ! » que poussera un chef ; et lorsque celui-ci a conquis sa confiance, il n'est pas d'actes de généreuse folie qu'il ne tente avec lui simplement et de gaieté de cœur ; d'actions héroïques qu'il n'accomplisse, sacrifiant sa vie sans un murmure⁹. »

Entre-temps, en 1907, il sera envisagé de rapatrier toutes les unités de Légion. L'Indochine, chasse gardée de la Coloniale ! Les troubles qui persistent au Tonkin, l'anarchie en Chine conduisent à enterrer le projet. La Légion, troupe de l'armée d'Afrique, restera au Tonkin. À compter donc de 1907, trois bataillons y sont implantés, les autres étant rapatriés : 2^e bataillon du 1^{er} RE dans le secteur de Tuyen-Quang, 4^e bataillon du 1^{er} RE dans le secteur Hoa Binh Laokay, 5^e bataillon du 2^e RE secteur Langson-Cao Bang. C'est du reste la 5^e compagnie de ce bataillon qui, après 1897, construit le poste frontière de Talung entre ces deux dernières cités.

Au 1^{er} janvier 1914, 1717 légionnaires seront en garnison au Tonkin au sein de trois bataillons formant corps. Ils contribuent utilement à la sécurité de la région frontalière, où la piraterie n'a jamais complètement disparu. Est-il à préciser que, de 1883 à 1914, 1910 légionnaires sont tombés au Tonkin ?

1- Elle contient 12 à 14 paquets de cartouches pour fusil Gras qui a remplacé le Chassepot. Ce fusil Gras, calibre 11 mm, chargement par la culasse, poids 4,2 kg, précède le célèbre fusil à répétition Lebel modèle 1886-1893 de 14-18

(calibre 8 mm).

2- Le capitaine Mehl fut enterré avec ses légionnaires tués à ses côtés dans un petit cimetière près de Sontay. Un siècle plus tard, sa pierre tombale fut découverte pratiquement intacte par un ancien sous-officier parachutiste des Troupes de Marine. Grâce à la ténacité de cet ancien para, elle put être rapatriée et se trouve aujourd'hui dans le jardin du Musée de la Légion à Aubagne.

3- Témoignage de ces sacrifices, le nom de Sontay sera porté sur le drapeau du 5^e REI, le régiment du Tonkin, héritier des unités de Légion d'Indochine.

4- Frontière qu'il conviendra par la suite de préciser très exactement. Ce sera le travail de Gallieni et de ses pairs.

5- Capitaine Marie-Dominique Laperinne (1854-1884), à ne pas confondre avec le général Laperinne (1860-1920). Les deux hommes toutefois appartiennent à la même famille Laperrine d'Hautpoul originaire de l'Aude. Le capitaine Laperinne, très éprouvé par son séjour en Indochine, mourra d'épuisement peu après son retour en France, en décembre 1884.

6- Vénalité ou adhésion sincère par hostilité envers les Chinois, des « Indigènes » œuvrent au profit des Français comme espions, agents de transmissions, combattants (cas des tirailleurs tonkinois).

7- Les Français, par la suite, édifieront un monument pour commémorer l'héroïsme de leurs soldats. Son emplacement était reporté sur la carte au 1/100 000 de Tuyen-Quang ouest.

8- Voir en annexe.

9- Frey, *Pirates et rebelles au Tonkin*, Hachette, 1892.

XIV

En Afrique et à Madagascar

Hormis au Dahomey de même qu'à Madagascar, l'armée d'Afrique n'envoie en Afrique noire que de petits détachements. Des missions obscures, mais non sans risques, leur seront le plus souvent dévolues.

*

L'aventure dans l'Afrique profonde commence tôt, avant même la création officielle, en 1845, des régiments de spahis. Existaient toutefois, on le sait, des corps de spahis à Alger, Bône et Oran. Par contre, les régiments de chasseurs d'Afrique portaient, depuis dix ans, des numéros et s'intégraient, à part entière, dans l'armée française. En février 1843, des rangs de ces spahis et chasseurs d'Afrique, sort un petit détachement de volontaires : 2 officiers, 25 cavaliers, soit 15 Français et 10 indigènes. Sous les ordres du lieutenant de spahis Petit, ils sont partants pour le Sénégal où la France peine à s'implanter.

Sur les lieux, ils s'opposent aux Trarzas, nomades pillards de la rive droite du Sénégal. Ils donnent tellement satisfaction que, le 21 juillet 1845, est créé l'escadron de spahis du Sénégal. Avec toujours un noyau issu du 1^{er} RCA et du 1^{er} RSA, son effectif est porté à 120 intégrant des enfants du pays. Le succès de cet escadron, fortement « noirci », incitera Faidherbe à demander la formation de tirailleurs sénégalais. Napoléon III, par le décret du 21 juillet 1857, en acceptera le principe.

Au début des années 1860, des turcos embarquent à leur tour pour le Sénégal. Ceux du 1^{er} RTA y séjourneront quelques mois en 1861. Ceux des 2^e et 3^e RTA les ont précédés dès 1860. Durant près de deux ans, ils se montrent dans le Cayor, la Haute Casamance, le Siné et le Saloum. Avec les progrès de la pacification et le développement des tirailleurs sénégalais, leur présence cesse de se justifier. À la fin de 1861, ils rentrent tous en Algérie.

L'escadron du Sénégal, enfant de l'armée d'Afrique, sera doublé par un escadron du Soudan. Les deux unités participeront activement à la conquête et à la pacification de l'AOF. Les futurs généraux Baratier et Laperrine, jeunes officiers, y serviront.

Dahomey

Le traité du 19 mai 1868 a cédé à la France Cotonou et une partie du littoral de la Côte des Esclaves. Puis, en 1882, le petit royaume de Porto-Novo s'est placé volontairement sous la tutelle française. L'embouchure de l'Ouémé¹, principal cours d'eau permettant de s'enfoncer dans l'intérieur par voie fluviale, est ainsi enserrée entre deux possessions françaises.

Cette implantation est loin d'obtenir l'agrément des maîtres du royaume du Dan-Homé (terme dont les Français feront Dahomey), suzerain nominal des lieux. Depuis leur capitale, Abomey, à une centaine de kilomètres de la côte, ils ont pour habitude de lancer des raids afin de rançonner leurs voisins. Ils ont bâti leur domaine et leur puissance sur l'esclavage. La protection que Cotonou et Porto-Novo ont sollicitée s'explique.

En 1889, Béhanzin succède à son père Glé-Glé. Ce prince ne manque pas de bons sens.

« *Est-ce que j'ai été quelquefois en France faire la guerre contre vous ?* » répétera-t-il à plusieurs reprises en substance pour justifier son hostilité. Aurait-il lu Diderot posant, un siècle auparavant, une question qui était déjà une réponse : « *Si un Taïtien débarquait un jour sur vos côtes et s'il gravait sur l'une de vos pierres ou sur l'écorce de l'un de vos arbres : Ce pays appartient aux habitants de Taïti, qu'en penserais-tu ?* »

Des propos, Béhanzin passe aux actes. À plusieurs reprises, il attaque des garnisons françaises. Les feux de salve des tirailleurs sénégalais, les tirs des batteries de la Royale ancrée au large repoussent les tentatives.

Un compromis, dit « *arrangement de Ouidah* », est signé le 3 octobre 1890. Béhanzin reconnaît la situation acquise par les Français.

La concorde sera courte. Béhanzin s'affirme toujours farouchement hostile à la présence française. De l'autre côté, l'expansion coloniale affiche ses visées sur le Niger, de sa source à son embouchure. Dans ce regard vers le fleuve, le royaume d'Abomey et son monarque constituent des obstacles.

Des incidents se reproduisent. Des postes sont harcelés. La chaloupe du gouverneur, venu se rendre compte, écope des coups de fusil. Il y a des blessés à bord.

Le polytechnicien Freycinet, « colonial » ardent, est alors ministre des Colonies. Les Chambres le suivent et votent les crédits pour en finir avec Béhanzin.

Le 30 avril 1892, le colonel Alfred Amédée Dodds, un mulâtre de Saint-Louis, est désigné pour prendre le commandement de l'expédition envisagée contre le roi du Dan-Homé. Dodds a côtoyé la Légion au Tonkin. Sur sa demande, il lui est affecté un bataillon de Légion sous les ordres du commandant Faurax.

Le 5 août, ce bataillon embarque à Oran sur les paquebots *Mytho* et *San Nicolas*. Au total, issus des deux Régiments étrangers, ils sont 22 officiers et 802 sous-officiers et légionnaires, en quatre compagnies, à prendre la mer

pour la Côte des Esclaves. Le capitaine Drude, rentré du Tonkin depuis peu, commande l'une de ces compagnies. Drude, un nom qui reviendra dans l'armée d'Afrique.

La campagne prévue devrait être rude. Le Dan-Homé ne correspond pas à une tribu inorganisée, à l'armement archaïque. C'est un véritable royaume. Son chef Béhanzin, que les troupiers dénommeront bientôt « *Bec en zinc* », dirige son État avec autorité. Intelligent, irréductible, il clame ouvertement sa fermeté : « *Le roi du Dan-Homé ne donne son pays à personne !* »

Surtout, il se sent fort possédant une véritable armée. Il l'annonce : « *J'ai tant d'hommes qu'on dirait des vers qui sortent des trous. Je suis le roi des noirs et les blancs n'ont rien à voir à ce que je fais...* »

Au passage, Béhanzin oublie seulement de signaler que parmi ces hommes il y a des femmes : les fameuses Amazones. Jeunes ou non, elles s'avèrent redoutables, les vapeurs d'alcool aidant. Elles savent se servir de fusils Winchester ou Snider², manient avec dextérité un imposant coutelas, jouent à l'occasion des dents et des ongles dans le corps à corps. Au total, Béhanzin peut aligner 15 000 combattants, dont 2 000 Amazones, équipés pour beaucoup de fusils modernes achetés à des commerçants européens.

Le terrain qu'il connaît bien lui est favorable. En cette zone subtropicale, il est hostile à l'homme blanc, provoquant les fièvres habituelles. Forêts, marécages, hautes herbes rendent la progression difficile. Il faut cheminer le coupe-coupe d'une main, le fusil de l'autre. L'embuscade peut surgir à tout moment. Les guerriers de Béhanzin se dissimulent souvent dans les arbres et visent les cadres.

Dodds a reçu des instructions qu'il est bien résolu à appliquer : « *Le roi du Dan-Homé, par son langage, par son attitude et par ses actes hostiles, a lassé la patience du gouvernement français* », déclare-t-il à la veille de son départ. Il s'est donc fixé un objectif correspondant à la chute de Béhanzin : Abomey, sa capitale.

La colonne Dodds, éclatée en trois groupes, compte 2 200 combattants et 1850 porteurs. Soit 800 légionnaires, un millier de tirailleurs sénégalais levés à Dakar, des artilleurs avec des pièces de 4 et de 80 mm de montagne et naturellement des services. Il est aussi quelques spahis volontaires et trois cavaliers du 6^e RCA, 2 brigadiers et un trompette. Pourquoi cette présence ? Difficile de se prononcer. Un souhait de Dodds peut-être afin de faire sonner le boute-selle. Comme toujours, les hommes sont lourdement chargés. 15,6 kg au titre des vêtements et de l'armement. 15 kg dans le havresac. Tout cela dans la moiteur de la forêt tropicale. La transpiration vide et dessèche les organismes. À l'époque, les cachets de sel n'existent pas³ !

Les quatre compagnies de Légion ont été ventilées dans les trois groupes constitués par Dodds. Faurax dirige le 3^e groupe, comprenant les 2^e et 3^e compagnies.

Après une démonstration de présence vers Cotonou, le 17 août la colonne Dodds quitte Porto-Novo et emprunte la rive gauche de l'Ouémé. Les

deux canonnières *Opale* et *Corail* remontent le fleuve avec mission d'appui de feu et de ravitaillement.

Des engagements sporadiques, les mesures de sécurité pour déjouer les surprises, échapper aux tireurs grimpés dans les palmiers à huile ou dissimulés dans les fourrés, les obstacles naturels, marécages et cours d'eau surtout, ralentissent la progression. Chaque soir, le bivouac s'installe au carré, « à la romaine ». Au préalable, il est nécessaire de dégager les abords afin d'éviter les infiltrations.

Le 18 septembre, en fin de journée, Dodds ordonne la halte à hauteur du village de Dogba sur un mouvement de terrain en forme de fer à repasser surplombant l'Ouémé. Comme d'habitude, les approches immédiates sont dégagées afin d'améliorer les vues et les champs de tir.

Il est un peu moins de 5 heures du matin, lorsque les sentinelles donnent l'alerte. Sortant de la forêt, des milliers de combattants se ruent sur le campement. Ils reviendront à la charge à cinq reprises. Les Amazones se remarquent par leur acharnement. Plusieurs fois, on entend les chefs lancer des invectives que les interprètes traduisent : « *Est-ce donc cela que vous avez promis à Béhanzin ? Osez-vous vous représenter devant lui ? En avant !* »

Rien n'y fait. Les tirailleurs sénégalais tiennent bon et les légionnaires montrent leur solidité habituelle, se portant sur tous les points où la défense a tendance à fléchir. Menant l'une de ces interventions à la tête d'une section, le commandant Faurax est mortellement atteint⁴. Le capitaine Drude le remplace sur-le-champ.

Vers 10 heures, l'ennemi reflue et disparaît. Dodds estime que les assaillants devaient être environ 4 000. On retrouvera 130 cadavres, mais beaucoup d'autres ont été emportés. Les Français ont eu cinq tués dont Faurax.

Les blessés évacués par voie fluviale, et un fort, appelé Fort Faurax, édifié pour servir de relais, la colonne reprend sa progression vers le nord. Le 28, nouvel accrochage. Le 2 octobre, traversée de l'Ouémé afin de se retrouver sur la rive d'Abomey. La forêt s'éclaircit quelque peu.

Dès lors, il n'est guère de journées sans engagements. Béhanzin sent la menace se rapprocher et veut barrer aux envahisseurs la route de sa capitale.

4 octobre. Combat dit de Poguesa. Les guerriers de Béhanzin reviennent trois fois à la charge durant deux heures. Deux officiers sont tués dont le sous-lieutenant Amelot de la Légion. On relève près de 150 morts en face, parmi eux 17 Amazones.

6 octobre. Combat d'Adegon.

12 octobre. Les hommes de Béhanzin défendent des tranchées que les légionnaires enlèvent à la baïonnette afin de poursuivre la marche.

13 octobre. Combat d'Akpa.

14 octobre. Combat aux sources du Loto. Pour la première fois, l'adversaire se manifeste avec de l'artillerie. Des conseillers militaires européens (Allemands, Belges) sont faits prisonniers et passés par les armes.

Pertes au combat, indisponibles pour maladies. Dodds estime que sa troupe a besoin de marquer un temps d'arrêt. Il effectue un léger repli afin de mieux se réorganiser. Phase délicate où la Légion assure la sécurité du mouvement. Le 15, deux légionnaires sont tués en secourant un convoi de blessés. Le 20, cinq autres sont tués en dégageant un peloton encerclé.

Le commandant Audéoud rejoint avec des renforts (500 tirailleurs sénégalais) et Dodds en profite pour modifier son dispositif. Il constitue quatre groupes au lieu de trois, chacun comptant une compagnie de Légion. Le colonel sait qu'il dispose avec les légionnaires de son meilleur atout pour forcer le passage en direction d'Abomey.

De nouveau, les engagements se succèdent, une fois la colonne repartie : 27 octobre, 2, 3 novembre. Le 4, après une journée meurtrière, les Français entrent dans Kana, ville sainte et capitale historique du royaume. Manifestement, ils ont pris l'avantage sur leurs adversaires qui à chaque rencontre éprouvent des pertes terribles. Les Lebel sont d'une redoutable efficacité.

Avec la prise de Kana, Abomey n'est plus qu'à 12 km. Béhanzin ne peut sous-estimer la déconfiture de son armée décimée par les feux des Français. Pour trouver une porte de sortie, il tente de négocier. Le 7 novembre, des parlementaires se présentent.

Dodds n'est pas d'humeur à négocier. Les instructions reçues, les pertes subies ne l'incitent pas à composer. Il exige le protectorat français sur le Dan-Homé, la cession du territoire en bordure du littoral, une indemnité de guerre de 15 millions, l'entrée dans Abomey. Il tient à cette entrée dans Abomey, afin de bien signifier à Béhanzin et aux siens qui est le plus fort.

Les pourparlers traînent une semaine. Béhanzin biaise. Dodds ne transige pas. Le 15, les négociations sont rompues alors que des reconnaissances signalent qu'Abomey est en flammes.

Béhanzin a réalisé que la partie était perdue. Il a quitté sa capitale, après avoir incendié son palais et les principaux bâtiments.

Le 17 novembre, les Français pénètrent dans Abomey. Ils y font d'étranges découvertes. Au cœur de la cité, le palais royal est ceinturé d'une grande muraille couronnée de crânes humains. Des crânes humains encore de part et d'autre des portes d'entrée. Des crânes humains toujours pour supporter le trône de Béhanzin. Quant à l'immense parasol blanc de ce dernier, il est orné sur son pourtour de cinquante mâchoires inférieures ayant appartenu, elles aussi, à des êtres humains.

Cette arrivée de la France à Abomey signifie la fin d'un régime reposant en bonne partie sur la guerre, l'esclavage et le massacre, chaque année, de milliers d'êtres humains.

Ce 17 novembre 1892, le PC de Dodds, protégé par une compagnie de Légion, s'installe aux pieds des murs calcinés du palais Simbadge. La victoire française est totale. Le Dahomey est déclaré passer sous protectorat français. Le littoral est annexé. Béhanzin en fuite, déchu, sera remplacé par son frère,

Ago Li Ago, homme de paille qui ne durera qu'un temps.

Si la campagne a été relativement brève – moins de trois mois –, elle s'est révélée coûteuse. La colonne Dodds a perdu 11 officiers et 70 hommes de troupe et a eu 450 blessés. (La Légion compte près de la moitié de son effectif hors de combat.) Béhanzin aurait eu 4 000 morts et 8 000 blessés. Son armée ne représente plus une force constituée.

*

Béhanzin erre toujours dans le nord du Dahomey et pourrait redevenir dangereux. Début octobre, Dodds, qui a été promu général, lance la traque. Quatre groupes analogues à ceux de l'année précédente sillonnent la région où il a été localisé.

Chacun s'appuie encore sur une compagnie de Légion (le bataillon du Dahomey a reçu fin 1892 un renfort de 150 légionnaires avec les capitaines Brundsaux et Felineau). En décembre 1892, est arrivé également un bataillon de marche d'infanterie légère d'Afrique commandé par le chef de bataillon Chmitelin, chef de corps du 3^e BILA. Chaque BILA, sauf le 4^e, a fourni une compagnie. L'armée d'Afrique est ainsi fortement représentée au Dahomey. Drude et Chmitelin commandent les deux premiers groupes Dodds. Les deux autres groupes sont dirigés par des officiers de l'infanterie de marine.

Avant que ne s'ouvre, en octobre, la campagne destinée à en finir avec Béhanzin, les troupes mènent dans les régions occupées une pacification délicate. Des bandes d'anciens soldats de Béhanzin rôdent. Ces guérilleros malheureux se sont transformés en pillards dangereux. Des engagements contre eux sont fréquents. Le 5 mai 1893, la 4^e compagnie de Joyeux est assaillie par des éléments importants à hauteur d'Houanzouko (nord d'Abomey). De 8 heures du matin à 14 heures, elle doit former le carré pour repousser les assaillants. Le capitaine Mangin, commandant la compagnie, est mortellement blessé. Sorti du rang, il s'était distingué au Tonkin par son éclatante bravoure⁵.

À la fin du mois de novembre, le vide se fait peu à peu autour de Béhanzin. Ses derniers dignitaires restés fidèles finissent par l'abandonner et se rallient. L'ancien souverain, à son tour, se résout à faire sa soumission. En février 1894, il arrive à Cotonou, accompagné d'une escorte française et d'une quarantaine de ses femmes. Autorisé à en conserver quatre, il partira avec elles, les jours suivants, pour la Martinique puis l'Algérie.

Joyeux et légionnaires embarquent pour l'Algérie. Les premiers, très éprouvés par les fièvres, s'éloignent en décembre. Les seconds s'éloignent, par échelons, jusqu'en avril. Dodds, avant leur départ, a tenu à les saluer : *« Légionnaires, au moment où vous allez quitter le Dahomey, terrain de vos exploits, je tiens à vous remercier du fond du cœur de ce que vous avez fait. En 1892, vous avez montré vos belles qualités militaires en sachant vous imposer à l'ennemi, répondre à son feu, en n'hésitant jamais comme à Dogba*

à faire vaillamment tout votre devoir. Cette année, ce sont vos qualités de résistance et d'énergie que vous avez montrées et je puis vous assurer que ce sera pour moi un des meilleurs souvenirs de ma vie militaire d'avoir eu l'honneur de commander à une troupe telle que la Légion. »

Derrière eux, les légionnaires laissent 37 des leurs tués au combat. 200 ont été blessés. Avec les malades, la moitié de l'effectif a été mise hors de combat.

L'armée d'Afrique reviendra – oh modestement – au Dahomey. En 1894-1895, afin de contrer la pénétration britannique sur le Niger, le commandant Toutée entreprend une longue exploration des approches du fleuve à partir du nord du Dahomey. Il atteint le Niger à Badjibo (400 km nord-est d'Abomey) où il construit un fort (Fort Arenberg). Y ayant laissé une petite garnison, il remonte le fleuve jusqu'à Gao puis le redescend, ayant ainsi conforté la présence française dans la région Haute-Volta-Niger⁶. Durant son périple, il avait dans son escorte un détachement d'une centaine de tirailleurs algériens du 1^{er} RTA.

Soudan

On le sait, l'Afrique noire appartient aux troupes de marine. Tout au moins, elle est censée y appartenir, car aucun texte ne le précise officiellement. En fait de meubles, possession vaut titre, est-il admis sur le plan juridique. Donc acte pour l'Afrique noire et la « colo » qui y a planté sa gaitoune. Ceci posé, il est clair que les interventions de l'armée d'Afrique en Afrique noire deviennent condamnées à la portion congrue. Seule la nécessité porte atteinte à cette règle. Ainsi au Dahomey

S'immiscent, de-ci de-là, des interventions de petits détachements. Des turcos volontaires du 1^{er} RTA accompagnent des colonnes dans le Haut-Niger en 1882-1884 ; 25 d'entre eux marchent avec Brazza en 1883-1885. Des spahis du 1^{er} RSA combattent au Sénégal de 1872 à 1881 avec l'escadron de spahis sénégalais. Souvent, ils servent d'interprètes. On en retrouve quelques-uns lors d'une expédition dans le Cayor (Sénégal) en 1886.

C'est encore, à la Légion, qu'il est le plus demandé. Faidherbe, le sapeur, Gallieni, Borgnis-Desbordes, Archinard, tous les trois des troupes de marine, ont frayé le chemin qui mène au Soudan, le « *Pays des Noirs* ». Sur cette route, pour s'opposer aux Français, il y eut El Hadj Omar, puis Ahmadou. Au début de 1892, c'est surtout Samory, le fameux Almamy, l'homme aux deux visages : négrier esclavagiste pour les uns, défenseur farouche du patrimoine africain pour les autres.

Pour en venir à bout, Archinard, commandant supérieur du Soudan, sollicite l'envoi en renfort d'une unité de Légion. Une compagnie de marche – 4 officiers, 120 hommes – est mise à sa disposition. Arrivée le 2 septembre 1892 à Kayes, sur le Sénégal, à 700 km de Saint-Louis, elle s'organise immédiatement en compagnie montée, formule qui a prouvé son

efficience dans le Sud oranais. Ainsi structurée, pendant plusieurs mois, elle sillonne les bassins du Haut-Sénégal et du Haut-Niger, livrant 14 combats et parcourant plus de 3 000 km. Épuisée par les fièvres, elle rallie sa base de départ le 3 mai 1893 et le mois suivant regagne Sidi Bel-Abbès.

Archinard, durant son commandement, a marqué des points. Le colonel Bonnier entend bien poursuivre et pénétrer dans Tombouctou, la cité mystérieuse visitée par René Caillié en 1828, là où, suivant un proverbe touareg, « la pirogue rejoint le chameau ». Deux compagnies de Légion sont censées être de l'expédition. En fin de compte, elles seront maintenues en réserve sans intervention notoire. Seul un petit détachement de 20 légionnaires, avec le lieutenant Betbeder et le sergent Minnaert, le héros de Sontay, participent à la prise de Bosse-Bangou (100 km à l'ouest de Niamey, sur la rive droite du Niger).

Madagascar

De longue date, la France s'est intéressée à la Grande Île, celle que ses habitants dénomment Tani-Bé, la Grande Terre, pays d'une superficie égale à la France et à la Belgique réunies. En 1643, au sud-est de l'île, Pronis fonde Fort Dauphin en l'honneur du futur Louis XIV. Peu après, pour la même raison, un édit baptise Madagascar l'île Dauphine. Au XVIII^e siècle, en 1750, très exactement, l'île de Sainte-Marie, au large de la côte orientale, est cédée en toute propriété au roi de France.

Ces diverses tentatives d'implantation ne débouchent pas. Madagascar se refuse. Les Anglais contrent les entreprises françaises.

Au milieu du XIX^e siècle, les Britanniques sont installés dans l'île Maurice (ex-île de France) et les Français dans l'île de la Réunion (ex-île Bourbon). Ce sont là deux excellents observatoires susceptibles de servir de bases de départ. Sur Madagascar même, la lutte d'influence est ouverte entre missionnaires catholiques, pasteurs protestants, négociants français et britanniques. Au premier rang des aventuriers venus tenter leur chance dans la Grande Île, émerge le Gascon Jean Laborde. Ingénieux, habile, Laborde sait se placer auprès de la reine Ranavalona I^{ère} tout en édifiant une confortable fortune. Son héritage, en 1878, provoque conflit. Le gouvernement de Tananarive refuse à ses neveux l'héritage de leur oncle. « *En conformité avec les lois immémoriales de Madagascar, la terre malgache ne peut être vendue à des étrangers.* »

Car à l'encontre d'un grand nombre de territoires coloniaux qu'accaparent les Européens, Madagascar constitue un véritable État, qui a une dynastie, un gouvernement, une administration, une armée. Cette façade ne doit toutefois pas dissimuler les rivalités intestines. L'ethnie Hova s'est imposée au détriment des Sakalaves du nord-ouest et des Betsiléos du sud. Des haines raciales qui serviront les Français divisent le pays. L'esclavage subsiste.

Les litiges et tensions nés de l'héritage Laborde, les scissions internes malgaches, l'impérialisme colonial de l'heure conduisent Paris à se manifester en 1883. Au terme de deux années de palabres entrecoupées de quelques canonnades, la jeune Ranavalona III signe, le 17 décembre 1885, un traité établissant un protectorat français officieux sur Madagascar. Un résident s'installe à Tananarive, la capitale, pour s'occuper, en principe, des relations extérieures de l'île.

Cet étrange compromis se poursuit une petite dizaine d'années, non sans frictions. Le résident souhaite augmenter ses prérogatives ; le gouvernement Hova renâcle, hostile aussi bien à sa présence qu'à ses prétentions. Des Français deviennent les victimes de cette guerre larvée. Plusieurs sont assassinés. Des Sakalaves, francophiles par opposition aux Hovas, sont molestés. La rupture éclate ouvertement le 27 octobre 1894, le résident quittant les lieux pour signifier que l'abcès doit être crevé.

En métropole, colonialistes et catholiques, par souci d'expansion pour les uns, de protection de leurs communautés pour les autres, poussent à l'action. De la Réunion, que bien des intérêts rapprochent de la Grande Île voisine, des voix s'activent dans le même sens. La cause est aisément enlevée par le ministère Ribot, entraîné par le très colonialiste Hanotaux, ministre des Affaires étrangères. Dans ce ministère : Poincaré, Chautemps, Leygues. En cette fin du XIX^e siècle, le fait colonial trouve un très large assentiment. Par 377 voix contre 143, le parlement décide d'intervenir militairement.

*

D'entrée, les moyens confiés au général Duchesne, commandant du corps expéditionnaire, sont très importants pour une expédition de ce type : 15 000 combattants, 8 500 conducteurs ou coolies, Kabyles, Abyssins ou Comoriens.

L'armée d'Afrique est représentée par un régiment, dit d'Algérie, sous les ordres du colonel Oudri, ancien chef de corps du 2^e RE. Ce régiment part à trois bataillons, deux de tirailleurs algériens, issus des 1^{er} et 2^e RTA, et un de Légion en provenance des 1^{er} et 2^e RE. Ce bataillon de Légion est fort de 22 officiers, 46 sous-officiers et 772 légionnaires. Le 10^e escadron du 1^{er} RCA est également du voyage. Les Africains avec près de 3 000 hommes, vieux soldats blanchis sous le harnais, constituent l'élément le plus solide du corps expéditionnaire. Les recrues d'origine métropolitaine manquent de métier et de résistance physique⁷.

Tous partent lourdement chargés. L'habillement, l'équipement ressemblent à ceux du Tonkin. Sur la tête, le casque colonial blanc modèle 1878. Ainsi le veulent les certitudes médicales des temps. Des décennies plus tard, l'armée d'Afrique, sous des latitudes identiques, se battra en casquette, képi, béret ou simple chapeau de brousse ! Le Lebel remplace le fusil Gras. Avec son magasin à huit cartouches de 8 mm, il est une arme redoutable,

assez lourde mais précise, grâce à la longueur de son canon. Ce Lebel n'a pas fini de faire parler de lui. Pour transporter les impedimenta ont été prévues des voitures Lefebvre.

Ces carrioles à deux roues et à carcasse métallique, d'un poids à vide de 150 kg, tirées par un mulet, ont rendu d'excellents services dans les plaines du Soudan. On en escompte autant à Madagascar.

Début janvier 1895, le corps expéditionnaire commence à débarquer à Majunga, au nord-ouest de l'île. Duchesne a prévu de se porter sur Tananarive⁸, en empruntant d'abord la vallée de la Betsiboka, puis les hauts plateaux de l'Imerina par Andriba. Long cheminement de 400 km dont les 120 premiers sont en partie effectués par voie fluviale jusqu'à Mevatanana, la « *belle ville* ».

Le mouvement en avant démarre début mai. Assez vite, les vraies difficultés surgissent pour les hommes de Duchesne condamnés à se battre sur plusieurs fronts : Hovas, climat, conditions naturelles. Outre, à Madagascar, pays de marécages et de montagnes, les voitures Lefebvre exigent la construction d'une route. Faute de quoi, elles s'avèrent inutilisables.

Les Hovas ne sont pas les plus dangereux. Ils tiraillent de loin sans grande précision et utilisent mal leurs armes. Leurs attaques comme leurs défenses se soldent par de lourdes pertes, suite à leur manque de métier et à la médiocrité de leur commandement. Par contre, la nature offre d'autres obstacles : marécages aux miasmes morbides, fourmis aux piqûres venimeuses, moustiques porteurs de fièvres, caïmans flottant entre deux eaux dans les marigots. L'inexpérience, l'absence d'accoutumance aux latitudes tropicales coûtent cher aux unités du contingent métropolitain. Décimé par la maladie, le corps expéditionnaire n'avance pas. Il gagne à peine 2 à 3 km par jour, laissant constamment des tombes derrière lui.

Expérimenté et aguerri par l'Afrique et l'Asie, le légionnaire résiste. Malgré les fièvres, il manie la pioche pour construire la route, tout en gardant son fusil à portée de main. Il est le dernier à s'arrêter à bout de forces, provoquant un dicton : « *Quand un troupier de France entre à l'hôpital, c'est pour être rapatrié ; un tirailleur, c'est pour guérir ; un légionnaire, c'est pour mourir.* »

Envers et contre tout, le soldat garde son humour gaulois. Au Dahomey, il parlait de « *Bec en zinc* ». À Madagascar, l'un des généraux Hovas se nomme Ramasombazaha. Le voici baptisé « *Ramasse ton bazar* » ! Le malheureux n'est guère chanceux. Ses hommes lâchent vite pied, abandonnant fusils et canons.

Début septembre, Duchesne n'est qu'à mi-parcours, à hauteur d'Andriba. S'il a atteint les hauts plateaux à plus de 1 000 m d'altitude, 200 km le séparent encore de Tananarive et la saison des pluies approche. Sa troupe autour de lui est épuisée. Ressemble-t-elle encore à une armée ? Les unités sont exsangues. Les silhouettes ont pris une teinte ocre, coloris de la poussière qui colle aux visages et aux vêtements.

Conscient de la situation réelle, Duchesne prend le risque d'un quitte ou double. Il le sait et le confie à l'un de ses adjoints : « *L'opération est un véritable coup de dés.* » Objectivement, il n'a guère d'autres choix. Une colonne légère, dite volante, composée des éléments sains et résistants – 4 000 combattants et 1 500 conducteurs auxiliaires –, foncera sur Tananarive. Turcos et légionnaires rescapés en font naturellement partie avec un peloton de chasseurs d'Afrique. Ils constitueront pratiquement l'avant-garde et auront, en maints endroits, à forcer le passage, avec des tirailleurs malgaches de recrutement local.

Affaibli, le bataillon de Légion reçoit fort à propos un renfort de 150 légionnaires et trois officiers conduits par le capitaine Brundsaux. Un personnage, ce Brundsaux ! Il fait partie de ces officiers riches en couleur dont l'armée d'Afrique et la Légion d'hier, avec les Conrad, Martinez, Rollet, Maire, Aage de Danemark, Hora, n'étaient pas avares.

La colonne légère, que les légionnaires ne tardent pas à baptiser « *Marche ou crève* », démarre le 14 septembre. Les hommes ont été allégés au maximum. Les voitures Lefebvre abandonnées, des mulets portent le strict nécessaire.

Les Hovas ont édifié quelques positions fortifiées sur l'axe menant à Tananarive. Des débordements bien menés les conduisent à évacuer les lieux. À défaut, le canon et la baïonnette bousculent les résistances. Dans l'ensemble, malgré tout, le plateau de l'Emyrne offre une progression plus aisée.

Des marécages, des rizières aux diguettes étroites s'étendent à l'ouest de Tananarive par où débouche la colonne légère. Pour les éviter, Duchesne fait contourner la capitale par le sud et l'est. Le 28 septembre, il est en position d'attaquer la ville que coiffe le palais de la reine.

L'assaut final intervient le surlendemain. Légionnaires et turcos manœuvrent par la gauche, avec comme objectif final la colline où s'élèvent le palais de la reine et celui du Premier ministre. Après quelques sérieuses escarmouches, l'artillerie, à 14 h 55, ouvre le feu. Des obus tombent au cœur du palais royal faisant des victimes et précipitant le dénouement. À 15 h 30, un immense drapeau blanc est hissé sur le palais. Le colonel Oudri et la 1^{ère} compagnie du bataillon de Légion s'installent dans l'enceinte royale. Duchesne a gagné son quitte ou double. Le 1^{er} octobre, il fait son entrée officielle dans Tananarive où la reine a ratifié le traité de paix reconnaissant le protectorat français.

Rapportant cette campagne, un conférencier de l'École supérieure de Guerre, en 1908, dira : « Il était temps pour nos troupes d'arriver au but, à Tananarive ; les chutes de mulets avaient été nombreuses, causant des pertes de vivres assez sérieuses ; les rations avaient dû être réduites et l'épuisement de nos hommes, qui n'avaient reçu qu'une nourriture insuffisante pour lutter contre des fatigues exceptionnelles, était parvenu au dernier degré. Malgré la plus stricte économie, il ne restait que deux jours de vivres à peine, et pour

cette raison encore, nos troupes eussent été dans l'impossibilité de prolonger leur effort⁹. »

Si le coup d'audace est à créditer à l'actif de Duchesne, le succès de l'opération incombe au courage et au stoïcisme des exécutants, en particulier des Africains. Duchesne aura l'élégance de reconnaître le travail accompli en s'adressant aux officiers de Légion et à leurs hommes : *« C'est bien à vous, messieurs, que nous devons d'être ici. Si jamais j'ai l'honneur de commander une expédition nouvelle, je ferai en sorte d'emmener avec moi au moins un bataillon de Légion étrangère. »*

Dodds, au Dahomey, tenait le même langage.

Cette campagne qui paraît s'achever sur une victoire militaire et politique a été un gouffre en vies humaines. Les combats ont été peu nombreux et peu meurtriers : 1 officier et 11 hommes tués, 13 morts des suites de leurs blessures. Fièvres et maladies ont causé des ravages : 5 756 morts dont 3 441 des troupes métropolitaines. Les Africains ont mieux résisté, ce qui n'a pas empêché un légionnaire sur deux de reposer à jamais sur la terre malgache.

*

Le 1^{er} octobre 1895, tout semblait réglé. La reine, ses ministres ont accepté le principe du protectorat. Duchesne peut réduire ses effectifs. Les métropolitains regagnent la France, la Légion l'Algérie. Ne demeure qu'un corps d'occupation à base de troupes de marine. S'y intègrent toutefois les deux bataillons de tirailleurs algériens. Durant deux ans, ils seront à l'ouvrage.

Car la paix est éphémère. Des troubles éclatent : maladresses françaises, xénophobie latente chez les Hovas. En France, l'opinion publique a été sensibilisée par les pertes de la campagne. Pas question de regarder ces sacrifices comme vains. Le 1^{er} janvier 1896, le gouvernement français décrète *« la prise de possession de Madagascar »*. La réaction est immédiate. L'Imerina se soulève. Tananarive est encerclée par des révoltés. Les Européens sont contraints de se retrancher.

Les événements s'enchaînent. Le 6 août, la Chambre, allant plus loin, vote l'annexion de Madagascar. Les insuffisances de l'autorité en place exigent la désignation d'un homme fort pour reprendre en main la nouvelle colonie. Cet homme sera Gallieni, l'enfant de Saint-Béat dans les Pyrénées, devenu le colonial du Soudan et du Tonkin. Avant de s'éloigner pour prendre ses nouvelles responsabilités, il ne formule qu'une demande : *« L'autorisation d'amener avec lui 600 hommes de la Légion étrangère, afin de pouvoir, le cas échéant, mourir convenablement. »*

Évidemment, on ne refuse pas une telle requête à un Gallieni. Un bataillon de Légion part en septembre pour Madagascar. Soit quatre compagnies émanant des 1^{er} et 2^e RE, sous les ordres du commandant Cussac du 2^e RE.

Dès son arrivée à Tananarive, Gallieni, promu gouverneur général, frappe fort pour montrer qu'il est le maître. Deux ministres malgaches sont fusillés en public. La reine est exilée à la Réunion puis à Alger. Ces mesures sévères ne dérogent pas au besoin de pacifier un pays en partie insurgé où rôdent les Favalos, version malgache des Pavillons noirs. Turcos et légionnaires y sont employés ainsi que des spahis volontaires du 3^e RSA. Dans ce travail de pacification, les compagnies de marche se relèveront, en principe tous les deux ans.

Elles s'éloignent tenir des postes aux quatre coins de Madagascar, pratiquant la fameuse « *tache d'huile* » de Gallieni. Pas de grands coups de poing tombant souvent dans le vide. Un rayonnement progressif à partir du premier point acquis. Le tout dans l'esprit défini par Gallieni lui-même à son officier : *« Il faut nous rappeler que dans les luttes coloniales, que nous impose trop souvent l'insoumission des populations, nous ne devons détruire qu'à la dernière extrémité et, dans ce cas encore, ne ruiner que pour mieux bâtir. Chaque fois que des incidents de ce genre obligent l'un de nos officiers coloniaux à agir contre un village ou un centre habité, il ne doit pas perdre de vue que son premier soin, la soumission des habitants obtenue, sera de reconstruire le village, d'y créer immédiatement un marché, d'y établir une école. »*

Dans cette perspective, bien éloignée de celle des razzias traditionnelles, le plus humble troupière trouve sa part : *« Comme surveillant de travaux, comme instituteur, comme ouvrier d'art, comme chef de petit poste, partout où l'on fait appel à son initiative, à son amour-propre et à son intelligence, il se montre à la hauteur de sa tâche. »*

La vision de Gallieni ne s'arrête pas à la seule théorie. Il retrouve, en la dépassant, la vieille formule des bureaux arabes d'Algérie, des La Moricière ou Daumas. Les officiers des bureaux arabes n'étaient que des administrateurs. Ceux de Gallieni possèdent le double commandement : militaire et territorial. Cette unité s'applique dès la base. Un capitaine, un lieutenant, sont maîtres chez eux avec leur compagnie. Cas de François Lamy, le futur héros de la marche au Tchad, gardant avec ses tirailleurs algériens le poste d'Ambatolampy, à 70 km au sud-ouest de Tananarive. Quel champ d'action et de responsabilités offert à ceux qui en sont dignes ! Et le champ d'action de Madagascar est vaste.

Dans ce quotidien, alliant la nécessité de vaincre à la volonté de rallier les cœurs, si les vrais faits d'armes sont rares, ils ne sont jamais négligeables.

Le 9 octobre 1897, le poste d'Andemba, gros village de la côte occidentale, tenu par des turcos, est attaqué par 400 Sakalaves. Les uns brandissent des sagaies ; les autres possèdent des fusils introduits dans l'île par les Anglais, qui acceptent mal la présence française à Madagascar. Le lieutenant, chef de poste, est tué ; un sergent et cinq tirailleurs sont blessés. Mais les Sakalaves refluent abandonnant 54 cadavres sur le terrain.

Quelques jours plus tard, la compagnie de Légion du capitaine Flayelle

est surprise en pleine forêt. Le combat est cette fois à dix contre un. À l'instar de Danjou, Flayelle fait former le carré. 24 heures après, la compagnie rentrera, en pleine nuit, ramenant sur des brancards ses morts et ses blessés. Pas un fusil, pas une cartouche n'ont été abandonnés sur le terrain. Le capitaine Flayelle sera tué en forêt de Vohinghezzso, dans la région de Tuléar, le 12 mars 1898.

Les mois se succèdent avec leur lot d'engagements et d'implantations synonymes de paix affermie. À la fin de 1897, les tirailleurs regagnent l'Algérie. Les légionnaires resteront jusqu'en 1904. Le commandement les sait bâtisseurs infatigables. Lyautey, appelé par Gallieni, se félicite de les revoir à l'ouvrage : « *Je retrouve mes beaux postes de la Légion, évoquant le Tonkin avec ces légionnaires si précieux quand bien conduits, constructeurs industriels, bons à tout.* »

Enthousiaste, il poursuit : « *Ah ! Nos vieux légionnaires ! Quelle troupe coloniale, quels fondateurs de villes, quelles ressources¹⁰ !* »

C'est avec eux – 4^e bataillon du 1^{er} RE – que le colonel Joffre, en 1900, assure la mise en défense de la rade de Diégo-Suarez. C'est avec eux – 2^e bataillon du 2^e RE – qu'il force, l'année suivante, dans la forêt, la célèbre route d'Ambre, à la pointe septentrionale de Madagascar.

Impulsion des chefs, labeur des exécutants, lorsque Gallieni rentre définitivement en France, en 1905, Madagascar est calme. « *Il avait reçu une forêt insurgée, il a rendu une colonie tranquille et prospère* », écrira Hanotaux.

1- Avant d'atteindre l'Atlantique, l'Ouémé coule sensiblement nord-sud, étant navigable sur 130 km.

2- Le Snider, fusil anglais de 14,6 mm, fait de vilaines blessures.

3- Une transpiration intense fait apparaître sur les bras une couche blanchâtre : du sel. L'absorption systématique de cachets de sel compris dans les rations alimentaires modernes permet de remédier à cette élimination synonyme d'épuisement.

4- Une rue de Sidi Bel-Abbès portera son nom. Rencontre de l'histoire, les premiers services de la revue de la Légion, *Képi blanc*, seront installés en 1947 dans cette rue Faurax.

5- À ne pas confondre avec Charles Mangin, le général bien connu.

6- Par la suite, cependant, la France devra abandonner la région de Badibo au futur Nigeria britannique.

7- Le corps expéditionnaire est scindé en deux brigades :

Une brigade de guerre : 40^e bataillon de chasseurs ; 200^e RI et régiment d'Algérie

Une brigade de marine : 13^e RIM, régiment colonial.

Il comprend en outre : un escadron du 1^{er} RCA, 8 batteries d'artillerie, 4 compagnies du génie et 7 du train ; plus les porteurs.

(Les 40^e BCP et 200^e RI sont des régiments de marche créés pour l'occasion à partir des corps de métropole.)

8- Aujourd'hui, Antananarivo, « la ville aux mille guerriers ».

9- Avec les bâtisseurs de l'Empire, *op. cit.*, p. 78.

10- *Lettres du sud de Madagascar, op. cit.*, p. 135.

XV

L'épopée saharienne du 1^{er} RTA

« *Où commence la culture de la datte* » commence le Sahara, énoncent les géographes. Ce royaume de la datte ne manque pas d'espace. Il y a 2 000 km de Biskra à Zinder aux approches du Tchad. Presque autant d'Aïn-Sefra à Tombouctou sur le Niger. Dans la diagonale, 4 000 km séparent la côte atlantique de la vallée du Nil.

Ce monde en marge, sans humidité, ce désert suivant le vocable habituel, est le pays du sable, de la rocaille, du vent, de la poussière, des températures excessives, de l'aridité sans fin, de la soif. Il ne s'égaye que des taches vertes des oasis qui le piquettent de-ci, de-là. En leur sein, se dressent ces palmiers-dattiers qui aiment avoir les pieds dans l'eau et la tête au soleil.

Devant cet univers démesuré, les conquérants ont buté. Romains, Arabes, Almoravides, Almohades, Turcs, se sont arrêtés sans oser le pénétrer. Par contrecoup, il a pu servir de terre de refuge à des peuplements craignant le pire.

À prime abord, les Français de la conquête de l'Algérie imitent leurs prédécesseurs. Ils se contentent de camper en bordure du désert. Peu à peu, toutefois, l'intention d'aller plus avant mûrit. La France s'implante au Sénégal, au Soudan. Elle songe à relier ses possessions africaines, celles du nord à celles du sud. Des initiatives isolées donnent l'élan et René Caillié a montré l'exemple. Cette idée de liaison conduit à envisager, projet dans l'air du temps, la construction d'un chemin de fer transsaharien. En 1881, le destin tragique de la mission Flatters¹, aventurée en reconnaissance un peu à la légère, fait découvrir que le Sahara n'est pas neutre. Outre sa nature ingrate, il abrite des populations hostiles. Du coup, le transsaharien s'estompe et la pénétration militaire progressive prend le relais. La France met un pied de plus en plus solide dans un Sahara dont la Grande-Bretagne, sa grande rivale africaine, lui reconnaît volontiers la possession en 1890. « *Ce sont là des terres légères où le coq gaulois trouverait de quoi gratter* », se gausse le Premier ministre de Sa Majesté.

Ce gentleman ne croyait pas si bien dire. On le constatera, en février 1958, lorsque le premier pétrolier avec du naphte saharien quittera Philippeville.

La notion de liaison interafricaine revient doublée d'une autre. « *Poser*

au Tchad la clé de voûte de l'ensemble africain français. » En l'occurrence : le nord, Algérie-Tunisie ; l'ouest, Sénégal-Soudan ; le sud, possessions équatoriales du Congo et de l'Oubangui. Dans cette perspective, au début de 1898, le principe est acquis de trois missions convergeant vers le Tchad :

— La mission Voulet-Chanoine, dite Afrique centrale, au départ du Sénégal.

— La mission Gentil, dite Chari, au départ du Gabon.

— La mission Foureau-Lamy, dite Saharienne, au départ de l'Algérie.

Les deux premières relèvent des troupes de marine, qui ont transformé l'Afrique noire en chasse gardée. La troisième provient de l'armée d'Afrique à l'exception de l'explorateur Foureau, un civil. Si celui-ci a le commandement nominal de l'expédition, face aux réalités, souvent militaires, parfois politiques, toujours logistiques du terrain, le commandant Lamy sera l'animateur premier et le chef incontestable.

Beau soldat, François Lamy, prototype de l'officier de l'armée d'Afrique. À sa sortie de Saint-Cyr, il choisit le 1^{er} RTA et sera constamment en campagne, Tunisie, Tonkin, Madagascar, Gabon, Sahara. Il a été chef de poste à El-Goléa, parle arabe et se veut un disciple de Brazza, aspirant comme lui à se concilier les cœurs. Ses états de service éloquents l'ont mis en avant et fait désigner comme officier d'ordonnance du président de la République, Félix Faure. Cette affectation lui permet de débattre du dessein qui l'étreint depuis longtemps : planter définitivement le drapeau tricolore au Tchad.

Chef avisé, nommé à la responsabilité militaire de la mission saharienne, Lamy n'entend pas renouveler l'erreur de Flatters. Passé le grand erg oriental, il aura contre lui les populations locales, les Touaregs. Au-delà sur qui ne risque-t-il pas de tomber ? Un certain Rabah, esclavagiste et xénophobe notoire, est signalé sévir aux abords du Tchad.

La mission Foureau-Lamy sera donc d'abord une expédition bien charpentée. L'escorte militaire, sous les ordres du capitaine Reibell, comprend 9 officiers, 2 médecins, 15 sous-officiers et 306 hommes de troupe. Le 1^{er} RTA de Blida en fournit l'ossature : 213 tirailleurs. (Cinq de ceux-ci deviendront officiers et seront tués en 14-18.) Il y a aussi 13 spahis algériens, 29 spahis sahariens, 51 tirailleurs sahariens. Tous les tirailleurs algériens sont des volontaires, ayant souscrit un engagement initial de quatre ans, et possèdent du métier. Enfin, deux petits canons Hotchkiss de 42 mm constituent l'artillerie.

Si la colonne se met à l'abri des rezzous, en contrepartie, elle s'alourdit (ravitaillement, munitions, équipements scientifiques). Au départ, un millier de chameaux. Des Chaamba du Sahara septentrional serviront de guides et Lamy garde en mémoire leur fidélité douteuse à l'égard de Flatters.

Le 27 juillet 1898, la mission saharienne voit les palmiers de Biskra s'effacer sur l'horizon des Zibans. Elle n'atteindra Zinder au Soudan (2 700 km au sud-est d'Alger) que le 2 septembre 1899. Quatorze mois de route pour la traversée du Sahara !

Une route par Touggourt, Timassanine², le Tassili, le Tanezrouft, l'Aïr, Agadès.

Une route à la recherche perpétuelle d'un point d'eau suffisant, d'un itinéraire convenable, dans l'expectative d'une attaque fortuite ! Lamy est partout. Infatigable, il se mêle aux reconnaissances, à la recherche des puits. Arabisant et diplomate, il palabre avec une infinie patience pour obtenir des renseignements auprès des Touaregs rencontrés. Chef responsable, il veille constamment à la sécurité de la progression et des bivouacs. L'âme de l'expédition, c'est lui.

Dans cette longue marche, la faim, la soif, le désespoir sont souvent au rendez-vous. La soif surtout. L'eau reste évidemment le problème crucial. Les puits sont rares, espacés et parfois comblés par le sable. Il faut les creuser, les déblayer et attendre qu'ils se remplissent pour pouvoir puiser et remplir les guerbas (outres de peau) d'une eau à la propreté et au goût douteux. Des chameaux affaiblis s'abattent pour ne plus se relever. Le 29 novembre, le caporal Receveur meurt de dysenterie. Des tirailleurs se suicident. Certains s'égarent et disparaissent à jamais.

Surviennent toutefois, en plein désert, des découvertes insolites, tel ce petit lac de 100 m sur 10 et d'un mètre de profondeur. Une bonne pêche est possible et égaie l'ordinaire.

Et les semaines après semaines défilent.

Le 1^{er} janvier 1899, 8 clairons et la nouba fêtent la nouvelle année par une danse allègre et une sonnerie *Au drapeau*.

Le 9 janvier, la Croix du Sud se profile pour la première fois au firmament. La mission saharienne a abandonné le versant méditerranéen pour le bassin soudanais

Le 20 janvier, Lamy et Foureau se lancent dans un raid d'hommage à Flatters. En quatre jours, ils effectuent 300 km pour aller reconnaître et honorer les lieux où succomba le lieutenant-colonel le 16 février 1881. De ce périple du souvenir, ils rapportent quelques ossements et quelques vestiges.

Le 25 janvier, la colonne réceptionne son ultime convoi de ravitaillement en provenance du nord. Désormais complètement coupée des territoires contrôlés, elle ne peut compter que sur elle-même dans un univers quasi inconnu. Il reste à affronter le Tanezrouft, le pays de la soif, et le plateau granitique de l'Aïr.

Les Touaregs durcissent leur hostilité. Deux hommes, partis en reconnaissance, sont assassinés. Le 3 mars, 400 guerriers attaquent de nuit le campement. Ils laissent 4 morts et un prisonnier. Le 19 juin, le caporal Billotet est tué, plusieurs tirailleurs blessés.

Avec le printemps et l'arrivée de l'été, la température augmente et atteint dans la journée 45-46°. Les hommes, les bêtes souffrent. À In-Azoua, à la sortie du Tanezrouft, Lamy doit ordonner une longue halte et organiser une navette jusqu'à l'Aïr. L'expédition a déjà perdu 250 chameaux et l'hécatombe se poursuit. Tous ces transbordements, toutes ces rotations exigent du temps.

Envers et contre tout Lamy tient ferme. Il marque le 14 Juillet par un tir d'artillerie pour impressionner les populations.

Cependant, le paysage, progressivement, change d'aspect. Il retrouve de la verdure. Les ombrelles des gommiers, les touffes d'épineux annoncent une terre moins ingrate. La contrée devient giboyeuse. Des orages éclatent. Le type négroïde des habitants s'affirme.

Le 28 juillet, un an presque jour pour jour après le départ de Biskra, Lamy et ses compagnons aperçoivent la haute pyramide du minaret de la Messeldgé. Agadès ! Agadès enfin ! Pour la première fois des Français ont réalisé la traversée nord-sud du Sahara. Le Tchad se devine au bout de leur peine. Et ces Français qui viennent de réaliser cet exploit appartiennent à l'armée d'Afrique.

*

Alors que les Sahariens de Lamy, ayant dépassé Agadès, poursuivent vers le sud, simultanément les deux autres missions progressent vers le Tchad non sans avatars. Folie meurtrière de ses chefs voulant s'imposer par la terreur, la mission des capitaines Voulet-Chanoine avance, laissant derrière elle une traînée de sang et d'ignominies. Le lieutenant-colonel Klobbe, envoyé pour en prendre le commandement et faire cesser cette folle équipée, se heurte à Voulet qui fait ouvrir le feu. Le lieutenant-colonel tombe mortellement blessé. Les deux capitaines, dressés contre l'autorité légitime, sont exécutés à leur tour par leurs tirailleurs effrayés devant les conséquences de cette sédition. Heureusement, les lieutenants Joalland et Meynier reprennent la troupe en main. Ils occupent Zinder, y laissent une garnison sous les ordres du sergent Bouthel et continuent vers le Tchad.

La mission Gentil, remontant par le Chari, doit livrer bataille. Le nommé Rabah, dit le « *Sultan noir* », qui règne en despote dans toute la région de la cuvette tchadienne, entend barrer le passage. La journée du 3 novembre 1899 est rude. 30 tués chez Gentil et la nécessité de marquer un temps d'arrêt. La concentration des trois missions ne sera effective qu'au début de 1900.

*

Le 2 novembre, à Zinder, les Sahariens assurent la liaison avec Bouthel. Sur ordre venu de Paris, Lamy prend le commandement des deux missions Sahara et Afrique centrale. Il se situe maintenant à la latitude du Tchad, mais 600 km à l'ouest. La longue route est loin d'être achevée.

Le 18 février 1900, le contact se concrétise avec Joalland arrivé au Tchad. La concentration des forces françaises commence à devenir effective. Elle s'affirme nécessaire devant l'hostilité de Rabah. Les accrochages se multiplient avec les patrouilles françaises. Le 3 mars, Kousséri³, l'un des bastions de Rabah sur la rive gauche du Logone, est enlevé après un rapide

assaut.

Rabah rôde autour des Français. Des heurts se produisent. Le 9 mars, un violent accrochage coûte à Lamy 2 tués et 25 blessés dont deux officiers.

Le 21 avril, enfin, débouche Gentil. *« C'est là, écrira-t-il par la suite, la soudure définitive du dernier anneau de la chaîne française s'étendant maintenant à travers le continent africain. »*

Gentil n'a pas tort. Cette réunion sur le Tchad, point de convergence, marque une étape historique. Les portions de l'Afrique française se rivent entre elles. Par-dessus les eaux du lac, ce sont l'Algérie, le Congo, le Soudan qui se rejoignent. D'Alger à Brazzaville, il n'est plus qu'un axe entièrement français. Ce temps fort de l'Histoire de leur pays, les acteurs de l'événement n'ont guère le loisir de le commenter. Le combat les appelle.

Kousséri s'est mué en ville fortifiée. Les trois missions s'y sont regroupées. Les riverains du Logone et du Chari, fuyant devant Rabah et ses exactions, ont cherché refuge dans l'enceinte et aux abords de la cité.

Rabah campe à quelques kilomètres. Son tata est un vaste camp retranché de 800 m de côté, protégé par des palanques et une levée de terre. Tout autour, sur 300 m, la broussaille a été dégagée pour libérer les vues et les champs de tir.

En valeur absolue, la partie est inégale. Lamy, chef militaire des trois missions françaises enfin réunies, n'aligne que 700 fusils. Contre lui, Rabah a des milliers de sofas, quatre mille peut-être, encore que tous ne possèdent pas d'armes à feu. Mais les tirailleurs algériens, soudanais, sénégalais, sont des combattants disciplinés, conduits par des chefs énergiques (Joalland, Meynier, Reibell, Rodillot, Cointet). Des mains expertes servent quatre pièces d'artillerie (3 de 80 et une de 42 mm).

Dans la nuit du 21 au 22 avril, Lamy donne ses ordres pour la bataille à livrer au jour. Trois colonnes se porteront à l'attaque du tata. Celle de l'Afrique centrale avec Joalland par la droite, celle du Chari avec Rodillot au centre, celle des Sahariens avec Reibell à gauche. Artillerie et cavalerie se placeront avec l'élément central.

Le 22, à 6 heures, les Français se mettent en marche. La brousse épaisse et épineuse entrave les liaisons. Il faut parfois se frayer un passage au coupe-coupe. Vers 7 heures, la fusillade éclate. Par bonds, les sections se portent de l'avant. Le feu adverse est violent mais mal ajusté. À 400 m du tata, un premier clairon sonne la charge. Encore un bond, et à 200 m les tirailleurs ouvrent un nouveau feu de salve, puis les ordres précipitent l'action : *« En avant, en avant, à la baïonnette ! »*

Les feux de salve, les tirs de l'artillerie ont produit des ravages. L'enceinte du tata est abandonnée par ses défenseurs qui fuient paniqués. À l'intérieur du camp, la résistance s'intensifie. On se fusille à bout portant. Les tirailleurs français bénéficient de l'avantage de l'armement et du commandement. Dans le tata envahi de toutes parts, le combat tourne au carnage. Les guerriers de Rabah, pliant sous le choc, se débandent. Rabah lui-

même s'est enfui. Regroupant quelques fidèles, il tente une contre-attaque. Lamy, à cheval au milieu du tata, offre une belle cible. Il s'affaisse grièvement blessé à la poitrine. Les tirailleurs, immédiatement, vengent leur chef.

Quelques minutes plus tard, suivant la triste coutume des guerres africaines, une tête se dresse sur une baïonnette. Un de ses anciens prisonniers, un jeune esclave libéré par les Français, la reconnaît sans hésitation : Rabah. L'esclavagiste du Tchad est mort.

La joie de la victoire, pour les Français, serait sans partage s'il n'y avait les pertes. 20 tués, 59 blessés (plusieurs ne survivront pas). Le capitaine de Cointet est tombé. Le commandant Lamy s'éteint. Il mourra dans la nuit, ayant transmis le commandement à son fidèle adjoint, le capitaine Reibell.

Rabah n'est plus ; mais ses fils Fadel Allah et Niebé se sont repliés dans le Bournou, au sud-ouest du Tchad. Gentil, qui a rang de commissaire du gouvernement, lance Reibell et Joalland à leur poursuite. Le 1^{er} mai 1900, Dikoa, avec les palais et les casernes de Rabah, est occupé. Le lendemain, le gros de la smala de Fadel Allah est enlevé. Fadel Allah et Niebé deviennent des hommes traqués. Le premier sera tué un an plus tard, le 23 août 1901. Son frère se rendra peu après.

La grande aventure s'achève.

Joalland rentre par Zinder pour récupérer Bouthel et les siens que le capitaine Moll relève. La permanence de la présence française est assurée à mi-route du Niger et du Tchad.

Gentil poursuit encore quelque temps avant de se replier. La suite, au Tchad, sera assurée par le commandant puis colonel Largeau.

Reibell ramène ses Algériens par le Chari et le Congo.

Tous avant leur départ ont honoré leur chef et leurs morts. Une pyramide se dresse en mémoire de Lamy et de ses soldats tombés au bord du Tchad. Sur la rive droite du Chari, l'emplacement du camp français, établi après la bataille, porte symboliquement le nom de Fort-Lamy. Là s'élèvera la capitale du Tchad français, la future N'Djamena. De là, quarante ans plus tard, partira, derrière Leclerc, l'épopée de la France libre pour la libération de la Patrie.

Reibell rentre à Blida, sa garnison, après un long périple par Brazzaville, Libreville, Dakar, Bordeaux, Marseille et Alger. Ils ne sont que 252 survivants dont 46 blessés sur 317 de la mission saharienne. Les autres sont tombés tout au long de la longue route. 20 % de l'effectif.

L'inscription Tchad sera portée sur le drapeau du 1^{er} RTA. À Blida, à l'heure française, dans la salle d'honneur du régiment, une plaque de marbre blanc portait l'inscription :

*« Commandant Lamy
Du 1^{er} tirailleurs
Organisateur et chef
De la mission saharienne 1898-1900
Vainqueur du Sultan Rabah
Au combat de Koucheri le 22 avril 1900
Tué au cours de la bataille. »*

Le sabre de Rabah et celui que Lamy avait dégainé le 22 avril 1900 encadraient cette plaque.

L'expansion saharienne

Lamy et ses tirailleurs ont traversé le Sahara du nord au sud. Mais déjà cette immensité s'ouvrait et continue de s'ouvrir aux Français de l'armée d'Afrique. La mission Flatters en a été un aspect.

Le sud ? Qui ne se sent happé par l'horizon qui flamboie à l'heure du midi ? Qui ne veut s'enfoncer plus avant, découvrir l'au-delà des dunes, des chotts blanchâtres, de la hamada sans fin ? Le découvrir, peut-être aussi se l'approprier pour son pays.

Car, politiquement, ce pays appartient à tout le monde et à personne. À prime abord, on ne distingue pas de trace humaine. Qui oserait s'y fixer hormis dans les oasis ? Et pourtant le Sahara est loin d'être vide. Ses habitants, les Touaregs, ont su s'adapter. Berbères métissés et islamisés, ils sont nomades fractionnés en petites tribus. Caravaniers souvent, pillards à l'occasion, pasteurs presque toujours pour survivre, ils vont, ils viennent à la recherche de butin et de pâturages. Guerriers reconnus, fiers de leur indépendance, ces Touaregs, ces hommes bleus au physique avantageux, au visage aux deux tiers masqué par l'écran du litham, entendent bien s'opposer à quiconque voudrait leur parler de sujétion. Il en est ainsi depuis des siècles⁴.

Les Français, comme leurs prédécesseurs en Algérie, se sont longtemps arrêtés en limite du pays de la datte. Puis l'intention de couvrir leur conquête au sud leur est venue. Le siège, terrible, de Zaatcha en 1849 en fut la première manifestation. Celui, tout aussi terrible, de Laghouat en 1852, la seconde. Des morts par centaines côté français, par milliers de l'autre.

Dès 1852, avec le pied à Biskra, à Laghouat et à Géryville dans l'ouest, l'Algérie française se couvre au midi. À première vue, pour l'immédiat, cela lui suffit.

Certains officiers, toutefois, aspirent à aller plus loin. Ainsi, le jeune commandant du Barail. Investi commandant d'armes de Laghouat après la prise de la ville, il pousse jusqu'au M'Zab.

Il n'est pas suivi dans son projet d'occupation permanente et reçoit ordre de faire marche arrière. Le général de Galliffet, tout autant, atteint El-Goléa en 1873 mais ne peut s'y maintenir. Les militaires doivent marquer le pas. Peut-être rêvent-ils à ce que d'audacieux civils ont osé et osent faire. Duveyrier, Say, Largeau, Solleilet, Foureau, rappellent aux Français par leurs voyages non sans risques qu'il est une terre immense et encore inconnue à portée de leur possession algérienne.

En 1881, l'issue dramatique de la mission Flatters remet en question la pénétration saharienne. Sur place, ce massacre est regardé comme une défaite, voire un aveu d'impuissance de la France. Il autorise une série d'incidents contre un pays trop faible apparemment pour venger ses nationaux.

La même année, trois pères blancs sont assassinés au sud de Ghardamès.

En 1886, un officier est tué. En 1889, l'explorateur Douls connaît le même sort.

Cette insécurité, en 1882, provoque l'annexion définitive du M'Zab souhaitée par du Barail trente ans plus tôt. La France, présente à Ghardaïa, à 200 km au sud de Laghouat, tient la porte ouverte vers El-Goléa, In Salah, le Hoggar.

La progression se montre toutefois timide. Un poste permanent se crée, en 1891, à El-Goléa. Puis, au nord de l'Erg oriental, s'installent une série de postes, Fort-Lallemand, Fort-Miribel, Fort-Mac-Mahon⁵. Dans le Sud oranais, Aïn-Sefra est tenue. Ces occupations s'exécutent avec des troupes régulières, tirailleurs et spahis, gens du Tell, de la montagne ou des plateaux, mal adaptés au désert, à relever chaque année.

Pour remédier à ces perpétuelles relèves, une compagnie de tirailleurs sahariens se forme à Ghardaïa en 1895, une seconde en 1900. Un escadron de spahis sahariens recrutés dans les oasis est constitué la même année. Les effectifs sont importants. 300 par compagnie, 200 par escadron, ces derniers montés sur méhara.

Les missions de ces unités restent, sur ordres, dans l'immédiat, essentiellement statiques. Le dynamisme de quelques officiers va bouleverser cet état de fait.

Le gouverneur général Laferrière, à Alger, rêve à un Sahara entièrement français. Il obtient l'autorisation d'une mission scientifique pour explorer le plateau du Tadmaït et le Tidikelt. Un géologue algérois, Georges Flamand, reçoit la direction de cette expédition, officiellement sans but militaire. Il lui est toutefois adjoint une escorte de gnomiers commandée par le capitaine Pein, chef du bureau arabe et du goud d'Ouargla, occupé depuis 1854.

Partie d'Ouargla le 28 novembre 1899, la mission arrive sans obstacles majeurs à une trentaine de kilomètres à l'est d'In Salah. Un peu en arrière, nomadise l'escadron de spahis sahariens du capitaine Germain susceptible d'intervenir si besoin.

Les habitants des ksour environnants se montrent hostiles et barrent la route. Pein n'a que 140 fusils à opposer à un millier d'individus qui l'encerclent et le menacent. L'officier souhaite se montrer ferme et forcer le passage. Le scientifique veut temporiser et éviter l'incident. Entre les deux hommes, tous les deux de bonne foi, les propos acerbes fusent.

Alors que finalement le capitaine, respectueux de l'autorité du chef en titre, donne l'ordre de repli, les ksouriens ouvrent le feu. Pein tient son prétexte. L'honneur est en jeu. Le pur-sang peut se libérer. Décimé par les feux de salve, l'adversaire recule en désordre. La poursuite amène les gnomiers, relayés par les spahis de Germain, jusque sous les murs d'In Salah. Le 29 décembre 1899, le drapeau tricolore flotte sur la capitale du Tidikelt. Pein ne déplore qu'un tué et quatre blessés.

In Salah se situe à 1 000 km plein sud d'Alger. Le coup de force d'un

petit capitaine de l'armée d'Afrique⁶ place la France au cœur du Sahara. Le Hoggar, bastion des Touaregs, se dresse au sud-est. Les grands ergs menant vers l'Atlantique s'étalent à l'ouest. La vallée de la Saoura s'ouvre au nord, remontant vers Béni-Abbès et Colomb-Béchar. À partir d'In Salah, tout est possible pour dominer l'univers saharien que la convention franco-anglaise du 5 août 1890 a reconnu à la France.

Le « *conquérant des oasis* » fait école. Dans les mois qui suivent, l'intégralité du Tidikelt, le Touat, le Gourara sont investis non sans de très sérieux accrochages. Tirailleurs sahariens, goumiers, bataillons du 2^e BILA sont engagés ; puis, devant l'importance de l'adversaire, des unités d'Algérie doivent être envoyées en renforts. Deux compagnies du 1^{er} RTA, un escadron du 1^{er} spahis, de l'artillerie. Des combats violents les opposent à des centaines voire à deux ou trois mille adversaires. Le métier, la puissance de feu, comme toujours, emportent le succès. Les oasis, Igli, Timimoun, Adrar, passent sous l'autorité française. La « *Rue des Palmiers* » menant du Maroc méridional au Sénégal est contrôlée.

La suite de ce travail, bien engagé, appartient à Laperrine.

Le 6 juillet 1901, Henri Laperrine est nommé commandant supérieur du Territoire des Oasis.

Depuis sa sortie de Saint-Cyr en 1880, ce descendant, par sa mère, du fameux général d'Hautpoul tué à Eylau, n'a guère moisi dans les garnisons métropolitaines. Algérie, Soudan avec la lutte contre Samory, Sahara à la tête de l'escadron saharien d'El-Goléa, ont alterné dans sa vie militaire. Prenant son commandement, Laperrine s'impose une mission : donner le Sahara à la France.

La chance le sert. Un grand chef, il est vrai, se doit d'être chanceux. Le 7 mai 1902, au terme de six semaines de poursuite, le goum du lieutenant Cottenest, parti d'In Salah, met à mal un fort rezzou touareg, au puits du Tit, sur les flancs ouest du Hoggar⁷. Les « *Hommes bleus* » laissent 93 tués sur le terrain. Ce succès apporte aux armes françaises un lustre considérable. Elles affichent leur suprématie. Le massacre de la mission Flatters est effacé. L'invulnérabilité touareg n'est plus qu'un mythe caduc.

L'année 1902 est riche d'événements.

Le 24 décembre 1902, sont officiellement créés les Territoires du Sud, entité administrative à quatre circonscriptions : Aïn-Sefra, Laghouat, Ouargla, les Oasis. Ces territoires, au départ, échappent à l'Algérie et relèvent directement du ministère de la Guerre. Cette nouvelle organisation donne plus de latitude d'action à Laperrine.

Celui-ci, tel Gallieni, tel Lyautey, a perçu que mobilité, rayonnement personnel sont les meilleures armes contre l'insoumission. De là sont nées, à son initiative, les compagnies sahariennes et les « *tournées d'appropriation* ».

La loi du 30 mars 1902 institue les compagnies sahariennes ou méharistes. La compagnie méhariste comprend 6 officiers, 36 sous-officiers,

caporaux et soldats européens et 300 hommes de troupe indigènes. Ceux-ci, engagés pour deux ans, perçoivent une solde qui doit subvenir à leurs besoins. La question de l'intendance ne se pose plus. Le méhariste vit sur et dans un pays qu'il connaît bien. Les nouvelles unités recrutent des Chaambas du Nord Sahara, rivaux de toujours des Touaregs. Initialement, elles seront au nombre de trois et ne tarderont pas à se développer⁸. Avec elles, Laperrine et ses successeurs disposeront d'un bras séculier pour frapper vite et loin si besoin. Ce besoin, il espère l'utiliser le moins souvent possible.

Il peut mener de front conciliation et intimidation. Payant d'exemple, il parcourt le désert pour ces fameuses « *tournées d'appropriation* ». Souvent, il demande à l'ancien officier de l'armée d'Afrique, devenu un homme de Dieu, Charles de Foucauld, de l'accompagner. Ensemble, ils cheminent et palabrent avec les populations rencontrées.

Cette tactique paye. Le 20 janvier 1904, Moussa Ag Amastane, Amenokal du Hoggar, se rend à In Salah faire la soumission de son goum fort de 100 méharistes. Il promet amitié et obéissance.

Laperrine en profite pour pousser ses tournées encore plus au sud. Début avril 1904, encore accompagné du père de Foucauld, il parvient à la limite de l'Adrar des Iforhas. À 20° de latitude nord, il est descendu très bas.

Le 18 avril, son détachement se heurte, au sens littéral du terme, à un autre détachement français venu cette fois du Soudan. Le capitaine Theveniaut qui le commande est d'humeur chagrine. Il s'estime chez lui et refuse le passage. Laperrine, avec sagesse, s'arrête mais le ton est monté. Cette querelle de boutons entre coloniaux du Soudan et méharistes des Territoires du Sud conduira les politiques à fixer les limites des zones de chacun⁹. Les frontières coloniales entre le Sahara et le Soudan annoncent, là comme ailleurs, les limites de futurs États. Le Sahara central et septentrional relèvera des troupes métropolitaines. Toutes les unités méharistes ou portées qui y seront constituées par la suite dépendront de l'armée d'Afrique. Les compagnies portées de la Légion étrangère en donneront l'une des illustrations les plus significatives.

L'officier de l'armée d'Afrique

Algérie. Tunisie. Maroc. Tonkin. Dahomey. Soudan. Madagascar. Sahara. L'armée d'Afrique n'est pas rivée au sol de l'Algérie. Elle bouge. L'officier qui a choisi d'y servir voit du pays et vit intensément son métier de soldat. Les Lamy, Tahon, Laperrine, Pein, Rollet, Franchet d'Esperey et leurs camarades – sans oublier Lyautey tard venu – ont connu la vie en campagne, entendu la musique des balles, appris à commander au feu. Pour eux, ce n'était pas la grande guerre que les Foch, Castelnau, Pétain préparaient dans la monotonie des garnisons métropolitaines ; mais l'expérience devait prouver leur aptitude sur d'autres terrains que l'outre-mer. Est-il à ajouter que cette carrière n'était pas sans risques.

882 Saint-Cyriens sont tombés durant l'expansion coloniale de 1830 à 1934. Tous n'appartenaient pas à l'armée d'Afrique. Certains relevaient des troupes de marine, d'autres des régiments de ligne. Une étude des origines de ces glorieux disparus permet d'estimer qu'au moins 50 % d'entre eux avaient choisi l'armée d'Afrique. Et ils n'étaient pas les seuls Africains à tomber. S'ajoutent à leur liste celles de leurs camarades issus d'autres écoles (Saint-Maixent notamment) ou sortis du rang.

Les places à l'armée d'Afrique sont chères. Pour bien des raisons, à commencer, pour un militaire, la perspective de faire campagne. À la sortie des écoles, les jeunes officiers se disputent zouaves, Légion, tirailleurs, troupes à la réputation affirmée. Les postulants ne sont généralement pas déçus. Ils découvrent de solides outils professionnels. À bon artisan, bon outil.

À leur manière, ces cadres de l'armée d'Afrique contribuent à forger l'instrument de la revanche. Leur faisant confiance, leurs tirailleurs, leurs zouaves, leurs légionnaires les suivront en 14-18 et apporteront leur pierre à la victoire de novembre 1918. Ce avant celle de 1945 qui leur incombera pour une large part au sein de l'armée française.

Si les réserves de Bugeaud sur l'art de la grande guerre sont toujours valables, elles visent le haut commandement. Sur le fond, les campagnes menées au sein de l'armée d'Afrique sont une bonne école pour les cadres subalternes. Courage personnel, sens du terrain, esprit d'initiative, autorité, s'y affirment, comme en tout acte de guerre, des vertus cardinales. L'outre-mer permet de les appliquer et de les développer. Ses combattants se montreront toujours exemplaires sur le front métropolitain.

1- Son chef, le lieutenant-colonel Paul Flatters (1832-1881), est un pur produit de l'armée d'Afrique. Saint-Cyrien, il a effectué une bonne part de sa carrière en Algérie (zouaves, tirailleurs, affaires indigènes). Comme nombreux, il a sous-estimé les risques de son entreprise, puis a trop fait confiance à ses guides. À l'exception de quelques tirailleurs, sa petite colonne partie reconnaître un tracé du transsaharien est décimée dans le Tassili des Ajjer (Sahara oriental).

2- Futur Fort-Flatters. Aujourd'hui, Zaouia el Kahla, à 1 100 km au sud-est d'Alger.

3- Kousséri, futur Fort-Foureau, est un peu à l'ouest du confluent du Logone et du Chari, soit à quelques kilomètres à l'ouest de Fort-Lamy, actuel N'Djamena. On trouve également l'orthographe Kouchéri.

4- Si le Sahara central et méridional est peuplé par les Touaregs, le Sahara septentrional est occupé par les Chaamba, eux aussi pasteurs et de tout temps ennemis de leurs voisins du Sud. À la fin du XIX^e siècle, la population globale du Sahara est estimée à environ 500 000 personnes.

5- Du nom des généraux Lallemand et Miribel et du maréchal de Mac-Mahon.

6- Le colonel Pein, après une brillante carrière dans le sillage de Lyautey et à la Légion, devait être mortellement blessé en Artois, le 9 mai 1915, à la tête de la 1^{ère} brigade de la division marocaine. Il est une grande figure de l'armée d'Afrique.

7- Le chef de bataillon Cottenest sera tué sur la Marne le 28 septembre 1914. Le 7 mai 1902, il était le seul Européen au milieu de ses goumiers.

8- Les tirailleurs sahariens seront dissous ; l'escadron saharien subsistera quelque temps.

9- Décision ministérielle du 7 juin 1905, qui des décennies plus tard marquera la frontière méridionale du Sahara algérien (plus arrangement du 20 juin 1909). L'Algérie moderne lui doit ses hydrocarbures.

XVI

L'heure marocaine

Le drapeau tricolore flotte à Alger, à Tunis. Pourquoi ne flotterait-il pas à Rabat ? Plus d'un y songe. L'unité du Maghreb serait à nouveau réalisée après Rome et les Almoravides. Le grave problème de l'insécurité sur la frontière occidentale de l'Algérie serait solutionné, comme il l'a été versant oriental avec la Tunisie.

Se dresse effectivement un vieux problème frontalier entre l'Algérie et le Maroc¹. Il remonte loin, à Bugeaud et bien avant.

Au lendemain de la victoire d'Isly, en août 1844, sur les Marocains, Bugeaud pratiquement bordait la Moulouya. Ce fleuve, descendu du Grand Atlas et se jetant dans la Méditerranée au nord d'Oujda, pouvait représenter une limite naturelle.

Il n'en a rien été. Le traité de Lalla Maghnia, en 1845, toujours en vigueur en 1903, a repoussé le tracé plus à l'est. Ce dernier, suivant l'oued Ksis, l'oued Aoud, puis une ligne de côtes dominant la plaine d'Oujda, est assez bien marqué jusqu'au Teint El Sassai sur une centaine de kilomètres. Au-delà, l'incertitude commence.

La notion de frontière politique est remplacée par celle, beaucoup plus floue, du rattachement des populations.

L'article 1^{er} prévoit :

« Dans le Sahara (désert), il n'y a pas de limite territoriale à établir entre les deux pays, puisque la terre ne se laboure pas et qu'elle sert de passage aux Arabes des deux empires qui viennent y camper pour y trouver les pâturages et les eaux qui leur sont nécessaires. Les deux souverains exerceront de la manière qu'ils l'entendent toute la plénitude de leurs droits sur leurs sujets respectifs dans le Sahara... »

Ceux des Arabes qui dépendent de l'Empire du Maroc sont : les M'Bei, les Beni Guil, les Hamian-Djenba, les Eumour-Sahara et les Ouled Sidi Cheikh el Gherraba. Ceux des Arabes qui dépendent de l'Algérie sont : les Ouled Sidi Cheikh el Cheraga et tous les Hamian, excepté les Hamian-Djenba susnommés. »

L'article V répartit les ksour² :

« Ceux qui appartiennent au Maroc sont ceux de Ich et Figuig. »

« Les Ksour qui appartiennent à l'Algérie sont : Aïn-Sefra, S'fissifa, Assla, Tiout, Chellala, El Abiad et Bou-Semghoune. »

Résultat de toutes ces imprécisions, les incidents n'ont cessé de se multiplier dans le Sud oranais. Des rezzous marocains lancent des incursions en terre supposée française. Des rebelles algériens cherchent refuge en terre

supposée marocaine. Les garnisons frontalières de l'armée d'Afrique se tiennent constamment sur le qui-vive.

Au fil des années, la France s'est regardée chez elle à Aïn-Sefra, Djenien Bou Zreg, et Béni Ounif. En face, Figuig est marocain et son saillant s'avance comme un coin. Il menace la route d'Aïn-Sefra à Béni-Abbès et In Salah, la voie des oasis sahariennes. De ce saillant et d'ailleurs, les pillards marocains peuvent surgir à tout moment pour rançonner les populations œuvrant dans la paix française.

Illustration de cette situation, Charles Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, en tournée d'inspection dans le Sud oranais, le 31 mai 1903, tombe dans une embuscade. Il entend les balles claquer. Son escorte compte dix-huit blessés. Trois mois plus tard, du 17 au 20 août, le poste de Taghit, à 200 km au sud-ouest de Figuig, est assiégé durant trois jours. Peu après, à El Moungar, 30 km au nord de Tahiti, la compagnie montée du 2^e étranger est assaillie par une très forte bande venue du Maroc. El Moungar est le Camerone des compagnies montées de la Légion. L'unité perd 2 officiers et 34 légionnaires, et a 47 blessés. Sur un effectif total de 115. Rare qui n'a pas été touché.

Ces affrontements impliquent un homme fort, habitué à affronter les grosses lames. Début septembre, le colonel Lyautey, l'ancien adjoint de Gallieni, promu général, est muté au commandement de la subdivision d'Aïn-Sefra. Lyautey le Tonkinois, Lyautey le Malgache, va conduire la France au Maroc. Avec quelques autres, évidemment.

Voici de nouveau Lyautey avec l'armée d'Afrique qu'il a connue jeune officier. Au Tonkin, à Madagascar, il a pu apprécier la valeur de ses soldats. Il a découvert la solidité de la Légion et l'héroïsme obscur des légionnaires. Sous ses ordres à Aïn-Sefra se trouvent des tirailleurs, des légionnaires, des spahis, des chasseurs d'Afrique. Les compagnies montées de la Légion constituent certainement son meilleur outil. Le colonel de Négrier, en 1881, est parti d'une constatation : « *Les coups de fusil sont rares ici. Nous nous battons à coups de kilomètres. Il s'agit de marcher.* » Pour marcher vite et loin, Négrier s'est appuyé sur un principe simple : une brêle pour deux hommes. Un homme à pied, l'autre sur l'animal. Toutes les heures, on permute. La formule montre son efficience. Une compagnie montée, 3 officiers, 200 légionnaires, abat du chemin à une vitesse record en ménageant les hommes. Le capitaine Rollet, le futur Rollet du RMLE, commandera la compagnie montée du 2^e étranger en 1909.

Avec de telles troupes, Lyautey dispose d'une force solide pour agir contre les pillards marocains qui ne cessent de lancer des rezzous. Le fameux Bou Amama, le révolté du Sud oranais des années 1880, persiste également à faire du Maroc sa base arrière. Il y prépare ses incursions en territoire algérien.

D'entrée, le patron d'Aïn-Sefra écouvillonne à l'ouest en territoire supposé marocain. Surprises, les bandes qui s'aventuraient en Algérie, sont

contraintes de se protéger avant de devoir chercher refuge loin de la zone frontalière.

Poussant son avantage, Lyautey occupe le terrain et s'y maintient. Il s'installe à Béchar auquel il donne le nom d'un officier blessé en cet endroit en 1857 lors d'une reconnaissance, le capitaine de Colomb. Béchar, oasis perdue, devient Colomb-Béchar³. Plus au nord, il s'implante à Forthasa-Gharbia et surtout Berguent (Ras El Ain à l'époque). Des compagnies montées se basent en ces trois points.

Vers Colomb-Béchar la carte est imprécise, mais à Forthasa-Gharbia et surtout à Berguent, les positions sont bien fixées. Berguent se situe à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest du Teniet El Sassi, soit en plein territoire marocain.

Lyautey, de son propre chef, a pris pied au Maroc. De Berguent, il devine au couchant la trouée de Taza et la voie qui a conduit tous les conquérants vers Fez, Meknès et Rabat. Se laisse-t-il, parfois, entraîner à rêver ? Fidèle à la tache d'huile de son maître Gallieni, il se verrait très bien s'étaler progressivement à l'ouest.

Dans l'immédiat, il est peut-être allé trop vite en besogne. Le sultan proteste de cette violation de son territoire national. Paris s'inquiète et réagit. Les instructions tombent : « *Évacuer Berguent !* »

Évacuer Berguent ! Pour Lyautey, il n'en est pas question. Le général se montre mauvais militaire. Oubliant que la discipline fait la force principale des armées⁴, il dédaigne d'exécuter l'ordre reçu et s'appuie sur les engagements pris près des populations locales. Il sait malgré tout se couvrir, s'appuyant sur Jonnart aux origines de son affectation à Aïn-Sefra. Berguent restera français (sous réserve de la présence théorique d'un détachement marocain pour sauver la face).

La situation locale semble se stabiliser tout en se compliquant au plan international.

La France a des vues sur le Maroc. L'Allemagne et l'Espagne aussi. L'Angleterre, par contre, sous réserve de compensations en Égypte, aurait tendance à soutenir la France. Même position de l'Italie moyennant champ libre en Tripolitaine. À la conférence d'Algésiras, au premier trimestre 1907, la France et l'Espagne, grâce au soutien britannique, obtiennent des positions privilégiées. Elles se voient confier conjointement la police des ports. La France reçoit la surveillance des confins algéro-marocains et l'encadrement de la police. Un Français présidera la banque d'État du Maroc.

Mais pourquoi ces ingérences étrangères dans la situation intérieure du Maroc ? Le Maroc de 1907 n'est pas sans analogies avec l'Algérie de 1830. Un pays moyenâgeux et arriéré. Un pouvoir central incertain. Le bled maghzen qui obéit au sultan s'oppose au bled siba insoumis. Une terre marquée par l'Islam. La comparaison s'arrête là. Le sultan possède un pouvoir supérieur à celui du dey. Il est à la fois chef spirituel et temporel. Les finances algériennes étaient saines, celles du Maroc se trouvent au bord du gouffre. Ce

qui explique ou justifie l'interférence internationale. Pourtant, cet État, contrairement à l'Algérie, existe. La monarchie alaouite est en place depuis Louis XIV. Il est un fait national, une âme, une culture marocains.

Lyautey voyait donc sa tache d'huile marocaine s'étaler depuis Berguent. L'événement, selon l'expression de Charles de Gaulle, surgit ailleurs. À l'ouest. Sur les rives de l'Atlantique.

Dans les villes en bord de mer surtout, la présence européenne, profitant du délabrement marocain, se fait, chaque jour, plus voyante. Financiers, marchands, techniciens, aventuriers s'affirment, bousculant coutumes et traditions. À Casablanca, ils édifient un port en engageant les travaux de construction d'un chemin de fer.

Le peuple marocain se rend bien compte que l'étranger profite du délabrement du pouvoir et de ses divisions pour s'incruster sur son sol. En mars 1907, un médecin français, le docteur Mauchamp, est lapidé à Marrakech. Clemenceau, arrivé au pouvoir quelques mois plus tôt, ordonne, par contrecoup, d'occuper Oujda.

Entre-temps, Lyautey, promu divisionnaire, a quitté Ain-Sefra et a pris le commandement à Oran. Il lui appartient d'exécuter avec des troupes d'Oranie. L'armée d'Afrique, cette fois munie de l'oïnt gouvernemental, entre au Maroc. Elle renoue avec Bugeaud. Quatre mois plus tard, en août, elle débarque en force à Casablanca pour protéger les Européens. Le 30 juillet, suite à une très grosse maladie, neuf Européens dont cinq Français ont été massacrés. Zouaves, tirailleurs, légionnaires, chasseurs d'Afrique, soit 3 000 hommes sous le général Drude, répondent présents à ce grand rendez-vous de l'histoire franco-marocaine. La pacification ou plus exactement la conquête du Maroc s'engage. Elle durera 27 ans. L'armée d'Afrique y remplira un rôle majeur et verra ses rangs s'agrandir d'enfants du pays, tirailleurs, goudiers, spahis.

Pour tenir Casablanca, Drude entreprend de mettre la main sur l'arrière-pays, la Chaouïa. Tactiquement, il a raison. Politiquement, il n'est pas suivi. Début juillet, il est remplacé par le général d'Amade qui poursuit son action en l'amplifiant grâce à l'arrivée de renforts d'Algérie.

C'est à d'Amade, dans la perspective de renforcer le contingent français et peut-être à la longue de le suppléer, qu'appartient l'honneur d'avoir créé les gouds marocains.

Ah, les gouds marocains ! Guerriers fabuleux, les goudiers, soldats loyaux et fidèles à leurs officiers, seront de grands acteurs de l'expansion marocaine, des combats de 1943 à 1945 en Tunisie, Corse, Italie, France et Allemagne, puis de la guerre d'Indochine. 4 300 d'entre eux sont tombés pour la France de 1908 à 1956.

Goud, est-il à rappeler, signifie troupe en arabe. L'Algérie a connu des gouds dans le sillage des bureaux arabes. Recrutés dans la population locale, ils protégeaient les officiers de cette administration militaire qui, face aux exigences de la colonisation, s'efforçaient de défendre le peuplement

indigène. On dira, à juste titre, que les goums marocains sont « l'exportation héroïque des bureaux arabes » de l'armée d'Afrique d'Algérie. En 1907, des goums algériens ont été levés sur les hauts plateaux pour participer aux opérations de police sur les confins algéro-marocains. L'un d'eux a débarqué avec Drude à Casablanca en août 1907. L'expérience s'avérant encourageante, le 1^{er} novembre 1908, le général d'Amade signe l'ordre du jour n° 100 réglant les modalités de recrutement de goums et leur mission : assurer le maintien de l'ordre en Chaouïa. Ils seront six au départ, seize à la veille de 14-18, cinquante et un en 1933.

Initialement, un goudm était prévu fort de 5 officiers, 58 sous-officiers et soldats français ou algériens, 50 cavaliers et 100 fantassins marocains. Dans la vie pratique, il se composera vite d'un officier français à sa tête et derrière lui une centaine de combattants, à pied ou à cheval, recrutés localement. L'épreuve du feu sera concluante. De grands noms de l'armée française serviront dans les goums, Lecomte, Olié, de Hauteclocque, futur Leclerc, Huet, de Latour, Spillmann... sans oublier Bournazel et Guillaume, leur patron en 43-44.

*

Les années s'écoulent. La France n'a qu'un pied au Maroc. Elle doit, au plan international, finir de trouver la faille. Si l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie se taisent, l'Allemagne se manifeste avec virulence. Le 4 novembre 1911 enfin, un traité ratifie un accord entre la France et l'Allemagne. Guillaume II ajoute au Cameroun allemand 275 000 km² prélevés sur Congo et Oubangui français. En contrepartie, la France, outre 14 000 km² entre le Logone et le Chari, obtient surtout liberté d'action au Maroc. Elle va pouvoir relier Tunis à Rabat.

Lui faut-il encore imposer sa loi sur le terrain, en l'occurrence au sultan Moulay Hafid. Lequel n'a guère le choix. Son impopularité culmine. Cruauté injustifiée, servilité vis-à-vis de la France en sont les causes premières. Son autorité s'est effondrée. Son armée ne représente plus une force. En avril 1911, il a été assiégé à Fez par ses propres administrés et n'a été dégagé que par les troupes du général Moinier, successeur de D'Amade. Les Français, en cette occasion, sont sortis de la Chaouïa pour entrer au cœur du Maroc historique. Quant aux finances marocaines, elles se trouvent en état de cessation de paiement. Rares sont les tribus s'acquittant encore d'un impôt. Les rentrées des douanes sont hypothéquées par les emprunts à l'étranger.

La France, grâce à l'accord avec l'Allemagne, peut agir. Regnault, son ministre à Tanger, négocie habilement. Le 30 mars 1912, est signé à Fez le traité établissant de fait le protectorat français sur le Maroc.

Qui aura mission de prendre en charge la nouvelle acquisition française ? La logique républicaine impliquerait que ce soit un civil. Mais, là-bas, les armes parlent. Lyautey, présentement commandant du CA de Rennes,

avec ses titres et son expérience, est retenu.

Le 13 mai 1912, Monsieur le commissaire résident général, commandant en chef du corps d'occupation, débarque à Casablanca. Tout est à bâtir. Hormis dans la Chaouïa et dans la frange orientale du Maroc – et encore ! – nul ne reconnaît son autorité. Comme bras séculier, 15 000 hommes, majoritairement tirailleurs algériens, chasseurs d'Afrique ou légionnaires. Avec eux des goumiers marocains nouvellement levés et des bataillons de coloniaux et de tirailleurs sénégalais. À la tête de ces soldats, des chefs de poids, Brulard, Franchet d'Esperey, Gouraud et Mangin. Si les deux derniers se sont fait un nom dans la Coloniale en Afrique noire, les deux premiers appartiennent de longue date à l'armée d'Afrique.

Lyautey a derrière lui dix ans de Maghreb et de pratique de l'Islam. Cette expérience lui a enseigné qu'il n'était pas inutile que la parole double le fer. La « *poudre* » et la « *tasse de thé* ». Insolite ménage !

La poudre parle et parlera longtemps. Dès son arrivée, Lyautey doit se précipiter à Fez où la garnison française est encerclée par 20 000 guerriers descendus du djebel. Sa présence, l'action de Gouraud, le courage des combattants renversent le rapport des forces. La 3^e compagnie montée du 1^{er} régiment de marche du 1^{er} RE du capitaine Rollet se bat au premier rang des tirailleurs, goumiers et spahis de la garnison.

Le feu s'est allumé au sud. Lyautey y expédie Mangin crédité d'un feu vert sans appel : « *Primo. Allez-y carrément.* » Le fougueux marsouin fonce sur Marrakech où des vies de compatriotes sont en jeu. Pour gagner du temps, il compose une colonne légère montée en avant de ses gros :

- 30 partisans Rehamma.
- 80 partisans Chaouïa
- 2^e goum à cheval
- 3^e goum à cheval
- 1^{er} escadron du 1^{er} spahis
- 4^e escadron du 4^e spahis
- Un peloton de chasseurs d'Afrique
- Le peloton monté sénégalais
- Une section de 75 montée
- Une ambulance légère

Ne manque qu'une compagnie de Légion pour avoir un cliché représentatif des troupes françaises engagées au Maroc. L'armée d'Afrique s'y taille la part du lion.

La vitesse et la surprise payent. Le 9 septembre, Mangin fait une entrée solennelle dans Marrakech. Le 2 octobre, Lyautey surviendra à son tour escorté par les deux goums à cheval. Confirmant les nominations de Mangin, il intronise Si el Hadj Thami el Glaoui pacha de la ville. La tasse de thé suit la poudre.

La poudre toutefois continue de parler. En faveur de Lyautey qui accentue son contrôle du pays. Il disposera, en 1914, de 63 000 hommes. Au début de l'année, il est en mesure de concrétiser un vieux rêve : relier Alger à Rabat. Soit réunir ce qui est appelé le Maroc oriental, centré sur Oujda, au Maroc occidental, centré sur Fez, Meknès et Rabat.

Dans ce but, deux colonnes sont appelées à converger. La première sous Gouraud depuis Fez, la seconde sous Baumgarten depuis Oujda. Point de rencontre fixé : Taza, petite cité d'environ 10 000 âmes ceinturée par une muraille de 3 km et au-delà sa trouée, point de passage quasi obligé entre les deux versants marocains.

Baumgarten, parti avec 3 bataillons de tirailleurs, 3 de légionnaires⁵, un de zouaves, 2 escadrons de spahis et 4 de chasseurs d'Afrique, déloge rapidement les groupes armés s'opposant à son avance et, le 10 mai, entre dans Taza. Gouraud, avec sensiblement le même effectif, rencontre plus de difficultés. Plusieurs attaques de tribus Branès ou Tsoul doivent être repoussées. Le 13 mai, Baumgarten, relativement tranquille à Taza, concentre ses efforts pour appuyer Gouraud. Le 16 mai, au col de Bab-Hamama, à l'ouest de Taza, les deux colonnes font jonction. Lyautey est là, à cheval, et préside l'événement. Le lendemain, il pénétrera à son tour dans Taza.

16 mai 1914. Date historique. Le drapeau tricolore flotte sans interruption de l'Atlantique au golfe des Syrtes. La France renoue avec le passé de Rome. L'armée d'Afrique a emboîté le pas des légionnaires d'Auguste.

*

Alors qu'avec la Grande Guerre s'ouvre le XX^e siècle, la localisation de ses garnisons permet de dessiner la stature de l'armée d'Afrique. Elle est bien devenue la troupe des deux tiers du Maghreb, Algérie-Tunisie. Bientôt, elle s'affirmera tout autant celle du Maroc. Les unités à base d'enfants du terroir maghrébin ont vocation de défendre la terre française d'Afrique du Nord et de se préparer à intervenir, si besoin, au profit d'une Mère patrie connue, dans l'ensemble, seulement de nom.

Zouaves (régiments)

Algérie
France
Constantine
Tunisie

La conscription fait évoluer leur recrutement. Les appelés d'AFN, voire parfois de métropole, se mêlent aux engagés volontaires.

Tirailleurs (régiments)

~~1^{er}~~ Tirailleurs
~~2^e~~ Tirailleurs
~~3^e~~ Tirailleurs
~~4^e~~ Tirailleurs
~~5^e~~ Tirailleurs
~~6^e~~ Tirailleurs
~~7^e~~ Tirailleurs
~~8^e~~ Tirailleurs
~~9^e~~ Tirailleurs

L'apparition de la conscription chez les Algériens ne leur enlève pas leur caractère initial. Les tirailleurs sont essentiellement des engagés pour quatre ans et des rengagés.

La menace de guerre a conduit à la création de nouveaux régiments de tirailleurs, 5^e, 6^e, 7^e, 8^e, 9^e. Les 4^e et 8^e sont de recrutement tunisien.

Régiments étrangers

~~1^{er}~~ Régiment
~~2^e~~ Régiment

Infanterie légère d'Afrique

~~1^{er}~~ Bataillon
~~2^e~~ Bataillon
~~3^e~~ Bataillon
~~4^e~~ Bataillon, portion principale en Indochine
~~5^e~~ Bataillon

Le recrutement de ces disciplinaires n'a pas varié.

Chasseurs d'Afrique (régiments)

~~1^{er}~~ Chasseurs d'Afrique
~~2^e~~ Chasseurs d'Afrique
~~3^e~~ Chasseurs d'Afrique
~~4^e~~ Chasseurs d'Afrique
~~5^e~~ Chasseurs d'Afrique
~~6^e~~ Chasseurs d'Afrique

Troupe européenne, elle repose sur des engagés et des appelés.

Compagnies sahariennes

Tirailleurs et spahis sahariens ont disparu, remplacés par les compagnies sahariennes.	
Cnie du Tidikelt Cnie du Touat Cnie de la Saoura	In Salah Adrar Béni-Abbès

Artillerie montée d'Afrique

Les groupes d'artillerie d'Afrique, GAA, forts de trois ou quatre batteries chacun, apparaissent en 1910. À cette date, ils sont au nombre de sept, soit montés, soit à pied. La guerre, en 1914, les portera à dix. Ils sont les précurseurs des régiments d'artillerie d'Afrique de 1922.

1 ^{er} GA monté	Alger	
2 ^e GA monté	Oran	
3 ^e GA monté	Constantine	
4 ^e GA monté	Maroc occidental	
5 ^e GA monté	La Manouba (Tunis)	

Artillerie à pied

~~Alger~~ à pied
~~Oran~~ à pied

À toutes ces unités, il convient d'adjoindre celles du génie, du train, de la gendarmerie et du service de santé dispatchées sur tout le territoire.

Les troupes d'Algérie relèvent du 19^e CA constitué lors de l'organisation des régions militaires en 1874 (sauf l'artillerie à pied). Celles de Tunisie sont rattachées au 19^e CA. Elles sont du reste peu importantes. Leurs garnisons l'attestent. Géographie, peuplements tunisiens atténuent les risques de rébellion comparés à ceux en Algérie. Le 19^e CA comprend trois divisions : Alger, Oran, Constantine. Quant aux Territoires du Sud (Sahara), ils forment quatre commandements militaires : Aïn-Sefra, Oasis, Ghardaïa, Tougourt.

Bref, l'armée d'Afrique représente un bel ensemble. Tout à la fois outil de souveraineté et potentiel apte à projeter des combattants hors de son sol, elle offre un plus à l'armée française. L'histoire depuis 1830 l'a prouvé. 14-18 le confirmera.

1- Est-il à rappeler que le terme Maroc est une corruption de Marrakech, capitale méridionale du pays, fondée en 1062 par les Almoravides.

2- Ksar, pluriel ksour, terme berbère désignant un village fortifié dans le sud de l'Algérie et du Maroc.

3- Aujourd'hui, Bechar et Berguent Ain Benimathar, à 90 km au sud d'Oujda et à 50 km à l'ouest du Teniet El Sassi.

4- À cette époque du moins. Les choses auraient changé...

5- Deux de ses bataillons sont commandés par des chefs célèbres à la Légion. Le commandant Duriez qui sera tué à la tête du RMLE le 17 avril 1917 (Rollet lui succèdera) ; le commandant Met qu'on reverra à la tête de ses légionnaires avec une jambe en moins.

XVII

1914-1918

3 août 1914. Le canon tonne aux frontières de l'Est. Unanimes, les Français se lèvent, la fleur au fusil, pour la « *Grande revanche* ». À tous les niveaux, y compris dans le haut commandement, on croit à une guerre courte. Elle durera quatre ans.

La mobilisation générale atteint toutes les couches du pays. Villes et campagnes se vident. L'armée d'Afrique aligne théoriquement 9 régiments de tirailleurs, 4 de zouaves, 6 de chasseurs d'Afrique, 4 de spahis, 2 de Légion. De fait, 19 bataillons de tirailleurs, 9 de zouaves, des légionnaires et des Joyeux baroudent au Maroc ainsi que des escadrons de spahis. Cette situation ne permet pas d'envoyer d'entrée en métropole des unités constituées. Sont donc mis sur pied des régiments de marche issus des corps de troupe d'AFN. Ces régiments de marche permettent la création de trois divisions : 37^e (Constantinois), 38^e (Algérois), 45^e (Oranais).

Les Européens partent avec les zouaves et les chasseurs d'Afrique. 33 000 musulmans d'Algérie servent déjà sous les drapeaux. 120 000 les rejoindront durant la guerre. Au total, 69 265 serviront en tant qu'appelés, 82 519 comme volontaires¹. Partiront encore près de 60 000 Tunisiens, presque toujours engagés de par le statut de protectorat. La Légion s'élevait à 10 000 hommes qui vont largement s'intégrer à des régiments de marche dont les volontaires étrangers viendront gonfler les rangs.

Et au Maroc où les armes parlent ? Lyautey en a pleine conscience. « *L'avenir du Maroc se jouera en Lorraine.* » Alors, tout abandonner ? Se replier sur quelques ports de la côte ? Non ! Tout bien pesé, suivant sa propre formule, il « *videra la langouste et gardera la carapace* ». Afin de tenir l'acquis, ce qu'il appelle le Maroc utile, hors des grosses zones montagneuses. Il envoie ainsi sur le front français 37 bataillons d'infanterie, 1 brigade de cavalerie, 6 batteries d'artillerie. Avec eux s'élaborera la fameuse division marocaine. Partent aussi deux régiments dits de « *chasseurs indigènes* », éphémère brigade marocaine.

Ces Marocains sont aux origines du futur 1^{er} RMTM, né officiellement le 1^{er} janvier 1915 à partir des rescapés (800 valides sur 4 000) et de renforts. Le chiffre des pertes marocaines en septembre 1914 est prémonitoire des sacrifices de l'armée d'Afrique (et de l'armée française).

Dès leur débarquement, les 2^e et 3^e régiments de marche des zouaves, dans le cadre des 38^e et 39^e divisions d'AFN, sont envoyés à l'aile nord du dispositif français. Le 22 août, ils participent aux combats sur la Sambre. Le 2^e perd son colonel et un millier de zouaves, le 3^e presque autant. Au 5^e RCA, un tiers de l'effectif est hors de combat. Oui, le sang coule affreusement durant cette guerre 14-18.

Battue à Charleroi, l'armée française retraite. Ceux qui possèdent, selon Charles de Gaulle la vertu des temps difficiles, le caractère, se remarquent. Le 3 septembre, Franchet d'Esperey, l'enfant de l'armée d'Afrique, est nommé à la tête de la 5^e armée en remplacement de Lanrezac. À Joffre qui lui demande s'il se sent de taille à commander une armée, il répond : « *Aussi bien qu'un autre, mon général !* »

Le grand redressement de la Marne se prépare. Gallieni, gouverneur militaire de Paris, voit l'Allemand changer de direction, piquer sud-est et non plus sur la capitale. Il devient possible de le prendre de flanc. Le gouverneur lance la 6^e armée de Maunoury. Les « *chasseurs indigènes* » en font partie à son aile droite. Sur l'Ourcq, le 5 septembre, ils laissent plus de la moitié de leurs rangs. L'inscription « *La Marne* » sera inscrite sur le drapeau du 1^{er} RMTM, leur héritier. Parmi les officiers blessés le lendemain, un jeune lieutenant, Alphonse Juin, natif de Bône.

La 45^e division, en provenance d'Oran, vient d'arriver à Paris. Avant de l'envoyer sur le front, Gallieni la fait défiler dans la capitale. Les Parisiens applaudissent ces soldats au teint basané et à l'allure martiale. Leur moral s'en ressent au moment où le gouvernement a déserté les lieux. Le 6 septembre, la 45^e est sur l'Ourcq, chasseurs d'Afrique en tête suivis des zouaves et des tirailleurs.

Plus à l'est, les trois autres divisions d'AFN s'intègrent à part entière à la bataille et à la victoire de la Marne. Les 37^e et 38^e divisions algériennes avec la 5^e armée de Franchet d'Esperey, la division marocaine avec la nouvelle 9^e armée de Foch. Les deux premières se battent sur le Grand et le Petit Morin, la Marocaine dans les marais de Saint-Gond. Il n'est pas à s'en étonner. Les pertes sont lourdes. Le « *feu tue* » ! On l'avait par trop sous-estimé dans les assauts aussi héroïques que coûteux.

Après la Marne, les belligérants « *courent à la mer* », puis s'enterrent. La guerre de position débute. L'armée d'Afrique, comme tout le monde, creuse ses tranchées et ses abris. Spahis et chasseurs d'Afrique doivent abandonner leurs montures pour le combat à pied et combattre dans la boue des Flandres.

La Légion arrive. Deux régiments de marche issus des 1^{er} et 2^e RE se

mettent sur pied avec un apport d'anciens venant d'Algérie renforcés par des volontaires étrangers accourus des quatre coins du monde. Les Germains, sauf les volontaires – il y en a –, restent outre-Méditerranée. Le Maroc est à défendre. Ils y feront de la bonne besogne. Deux autres régiments de marche se constituent avec d'autres volontaires étrangers. Cet afflux – ils seront 36 000 au total, représentant 51 nations – fera écrire au *Chicago Herald*, le 16 avril 1915 : « *Jamais on n'entend parler de volontaires qui se battent pour la Grande-Bretagne, pour la Russie, pour l'Allemagne, pour l'Autriche. Aucun de ces pays ne peut s'enorgueillir d'une Légion étrangère. Pourquoi ?* »

Il n'y a qu'une réponse : Parce que c'est la France. Il y a quelque chose dans la France qui impose à l'imagination du monde et l'émeut. »

Merveilleuse explication qui répond très certainement à la réalité.

En octobre, les premiers légionnaires du 2^e régiment de marche du 1^{er} étranger sont envoyés en ligne à l'est de Reims. Leur chef est le colonel Pein, le « conquérant des oasis ». Avec le 4^e tirailleurs, ils forment la 1^{ère} brigade de la division marocaine et découvrent la guerre de position.

*

L'hiver s'écoule dans les tranchées avec son quotidien de bombardements, de coups de main, de tués et de blessés. Le tout sous la neige ou la pluie suivant les jours, presque constamment dans le froid et la boue. Cet univers glacé et humide, au danger permanent, apparaît comme un autre monde à l'armée d'Afrique. Peu ou pas de soleil, un horizon limité à des barbelés ou des boyaux glaiseux, des salves d'artillerie qui s'abattent par intermittence, de terribles marches nocturnes pour gagner l'arrière ou l'avant, des camarades qui tombent à tout moment. Et il faut tenir des journées entières !

1915. Année de désillusions. Pour sortir de l'immobilisme, rompre le front continu dans l'espoir de déborder l'adversaire, par deux fois, le haut commandement français ose des offensives. En mai, en Artois. En septembre-octobre, en Champagne. Deux échecs, lourds de sang versé.

Avant même le déclenchement de l'offensive d'Artois, le 22 avril, la 45^e division, celle d'Oranie, subit la première attaque de gaz asphyxiants. Au nord d'Ypres, vers 17 heures, des vapeurs vertes et mortelles, poussées par le vent, déferlent sur les tranchées des 1^{er} RTA et 2^e zouaves *bis*. Les hommes s'effondrent, haletant, tordus par la souffrance et les spasmes. Des Joyeux stationnaient dans le coin. Ils se battent avec acharnement pour stopper la progression adverse qui a profité du nuage toxique. Le 9 mai, l'offensive de l'espoir débute en Artois. Entre Béthune et Arras. La division marocaine, général Blondat, débouche remplie d'enthousiasme. Légionnaires du 2^e de marche du 1^{er} RE et tirailleurs du 7^e RTA s'élancent en tête. La Légion honore sa signature. Elle enlève les fameux Ouvrages blancs. À 11 h 40, la crête de Vimy, la cote 140 sont enlevées. C'est la percée ! Trop belle,

inattendue. Les renforts pour l'exploiter ne suivent pas.

Que de sacrifices ce 9 mai 1915 ! Le colonel Pein qui avait passé le commandement de son régiment au colonel Cot pour prendre la tête de la brigade a été tué. À la Légion, trois chefs de bataillon ont été tués. À l'appel du soir, il manquera 50 officiers et 1889 légionnaires. Le Régiment de marche reconstitué participera en juin à une nouvelle attaque au nord-ouest de la terrible crête de Vimy. Il y laissera 21 officiers et 624 légionnaires.

L'offensive de Champagne débute le 25 septembre à l'est de Reims. La 37^e division (Constantine) enlève le bois de la Raquette, solidement fortifié, et s'enfonce de plusieurs kilomètres. La division marocaine, 5 km sur sa droite, rencontre plus de difficultés dans les bois du Trou Bricot. Le 4^e bataillon du 1^{er} RMTM parvient à percer mais se retrouve isolé. Au soir de la première journée, l'avance générale est modeste. Il pleut. En ce terrain crayeux, cette pluie donne une glaise collante. Pourtant l'offensive se poursuit. Coloniaux de la division Marchand et légionnaires enlèvent la butte de Souain et la ferme de Navarin ; mais le 8 octobre l'offensive de Champagne s'achève sur un échec sanglant. À la 37^e division, 170 officiers, 7 000 hommes ont été mis hors de combat. Le 1^{er} RMTM a perdu 33 officiers et 1 400 tirailleurs. Les deux régiments de marche de Légion engagés dans la bataille sont exsangues à un point qu'il est décidé de regrouper les survivants en une seule unité. Le 11 novembre 1915, est créé celui qui sera le célèbre RMLE, régiment de marche de la Légion étrangère. À cette date, il compte 71 officiers et 3 115 légionnaires, chiffre qui n'évoluera guère.

Artois sera inscrit sur les drapeaux du 8^e zouaves, du 4^e RTT, du 7^e RTA, du RMLE et du 1^{er} RTM. Champagne le sera pour les 2^e, 3^e, 8^e zouaves, 2^e, 3^e, 7^e RTA, 4^e RTT, RMLE et 1^{er} RTM.

*

Sur le front de l'ouest, 1915, année des échecs infructueux. 1916 sera l'année de Verdun. Les Allemands escomptent user l'armée française.

L'attaque contre la RFV, la région fortifiée de Verdun, se déclenche le 20 février. Il est classique d'énoncer que toute l'armée française a défilé à Verdun pour défendre une place vite devenue symbolique. Armée française donc armée d'Afrique.

La 37^e division appartenait à la RFV. Elle aura mission de contrer le premier choc en bordure de Meuse à la côte du Poivre. Après elle, pratiquement tous les régiments de zouaves, de tirailleurs, inscriront Verdun sur leur drapeau.

Défendent également Verdun le 1^{er} RMTM, le 6^e régiment de spahis, les 1^{er} et 3^e BILA, ainsi que les 2^e, 3^e, 4^e régiments mixtes de zouaves et de tirailleurs². Toutes ces unités s'intègrent à ces troupes qui durant des semaines et des mois interdisent à l'Allemand d'enlever Verdun.

Le père Teilhard de Chardin vit la bataille de Verdun comme jeune

brancardier au 8^e RTA. En août 1916, il relatera à l'un de ses amis ce qu'il a constaté durant les dix jours passés non loin de Douaumont : *« En avant des ravins, encore vaguement couverts de bois décharnés, où les arbres sont réduits à l'état de poteaux, s'étend la zone où il y a de l'herbe. Au-delà, plus aucune végétation pratiquement. Mais de la pierraille retournée et le plus souvent de l'argile crevée et labourée sur deux ou trois mètres de profondeur : un vrai relief lunaire. C'est la région où les tranchées cessent, et où l'on se cache dans des trous d'obus vaguement reliés entre eux, et dont il faut souvent expulser, pour y prendre place, un cadavre boche ou français... »* Tel se présente le décor de la lutte menée.

C'est la 38^e division, avec le RICM³, le 4^e zouaves, le 8^e RTA et la 4^e Mixte zouaves-tirailleurs, qui le 24 octobre aura l'honneur de reprendre le fort de Douaumont tombé au début de l'offensive allemande. À droite de la division, dans le fuseau de terrain entre le 321^e RI (de la 133^e DI) et le 4^e Mixte zouaves-tirailleurs, le RICM atteindra le fort à 15 heures. À 17 heures, tout sera terminé.

Tandis que les deux adversaires se lamentent devant Verdun, Joffre songe à frapper sur la Somme en liaison avec les Britanniques. L'offensive alliée se déclenche le 1^{er} juillet entre Albert et Chaulnes, plein nord-est, axe lointain Cambrai. La division marocaine, dans le cadre du 1^{er} CA colonial, entre en action le 4. Le RMLE attaque devant Belloy-en-Santerre à 10 km au sud-ouest de Péronne. Ce 4 juillet, il enlève le village, fait 700 prisonniers, un chiffre supérieur à celui de ses combattants encore valides, en fin de journée. Au début de l'assaut, est tombé Alan Seegers, le légionnaire poète américain :

*« J'ai rendez-vous avec la mort.
Au feu rageur d'une redoute,
À l'heure où revient le printemps... »*

L'offensive sur la Somme, comme tant d'autres, échouera. Ramené à l'arrière pour un bref repos, le RMLE recevra sa quatrième palme et sera, avec le 8^e RTA de marche, l'un des premiers à porter la fourragère aux couleurs de la croix de guerre.

*

Joffre, à la fin de 1916, paye de ne pas avoir encore gagné la guerre. Il est remercié, remplacé par Nivelle.

Nivelle, le général qui a poussé trop vite, est persuadé et persuade les politiques qu'il possède le secret de l'offensive victorieuse. Il conduira au sanglant fiasco du Chemin des Dames en avril 1917.

L'armée d'Afrique s'est étoffée d'une nouvelle division apparue en 1915. La 153^e avec le 1^{er} régiment mixte zouaves-tirailleurs, le 9^e zouaves, le 1^{er} RMTM⁴. Elle participera à la bataille à venir.

La météo retarde le jour J sans interrompre le matraquage d'artillerie qui

s'abat sur les positions allemandes. S'il conforte le moral, il alerte l'ennemi. Quelque chose se prépare. L'épicentre de l'attaque prévue se prête à la défensive. C'est une ligne de crêtes, au nord-est de Soissons, entre Aisne et Ailette. Là, court le Chemin des Dames menant de Craonne à Soissons. Si le relief est peu élevé – 150 m en moyenne –, il est truffé de falaises, de carrières, de galeries souterraines, les creutes dans le vocable local.

L'attaque part le 16 avril à 6 heures du matin. Elle ne débouche guère. La 153^e, qui fait partie de la 6^e armée (Mangin), sur la gauche, parvient cependant à se hisser jusqu'au Chemin des Dames. La 38^e, légèrement en retrait au départ, accompagne son action. Elle se distingue dans les combats autour de la ferme d'Hurtebise, au-delà du Chemin des Dames. Au vu de ces résultats, décevants sur l'ensemble, Nivelles décide d'accentuer l'effort, le lendemain, sur la droite, à l'est de Reims, avec la 4^e armée pour enlever le massif de Moronvilliers, zone de collines boisées relativement peu élevées. La nuit a été rude pour les combattants. La neige succède à la pluie. Deux divisions nord-africaines sont presque au coude à coude accolées à la 33^e entre elles. 45^e à gauche, Marocaine à droite. Leur base de départ est une ancienne voie romaine filant de Reims vers l'est. Curieuse rencontre de la toponymie, la 45^e, la division d'Oran, a pour base de départ la ferme dite de Constantine.

Le 17, à 4 h 45, les troupes s'élancent. Les positions à enlever sont redoutables. Tranchées sur deux ou trois parallèles, en première et seconde lignes ; crêtes entourées de fortifications ; deux tunnels pouvant abriter des unités de contre-attaque.

Malgré le froid et l'humidité, l'ardeur force les résistances. La 45^e DI enlève le Mont Blond (cote 221) et un peu plus loin le Mont Haut (cote 257) où elle fait 450 prisonniers, la 33^e le Mont Perthois (cote 200), la Marocaine le Mont Sans Nom (cote 220). Elles signent le vrai résultat probant de l'offensive Nivelles. Le commandant en chef n'y est pour rien. Il doit tout au sang de ses soldats. Oh, il y aura bien encore quelques grignotages de terrain ; néanmoins, à partir du 18, le front se stabilise.

Dans des journées pareilles, difficile d'échelonner la vaillance des uns ou des autres. « *En avant, c'est pour la France !* » crient les officiers. Tous, hommes et gradés, de s'extraire de la tranchée protectrice et foncer droit sur celle d'en face. Le devoir impose d'oublier les rafales qui claquent, les grenades qui explosent, les obus qui éclatent. En avant, pour la France, qu'on soit zouave, tirailleur, légionnaire ou « *poilu* » du terroir métropolitain.

Au soir du 16 avril, le 1^{er} RTM⁵ jalonne la pointe la plus avancée de l'armée Mangin au Chemin des Dames. Cette progression lui mérite sa seconde citation à l'ordre de l'armée : « *Sous l'énergique impulsion de son chef, le lieutenant-colonel Cimetière, a emporté d'un élan les trois lignes de tranchées de la première position allemande, puis a franchi successivement deux ravins profonds, le premier battu par un feu violent de mitrailleuses, le second, abrupt, boisé et énergiquement défendu par un adversaire disposant*

d'abris profonds, auquel il a fait plus de 500 prisonniers. Malgré les pertes subies, a abordé sans désenclaver la deuxième position allemande, enlevant plusieurs lignes de tranchées et ne s'arrêtant que par ordre, pour permettre l'arrivée à sa hauteur de troupes voisines qu'il avait dépassées dans son élan. »

À l'aile droite de la Marocaine, le RMLE s'est vu confier mission d'enlever le bois des Bouleaux et le petit village d'Auberive-sur-Suippe niché sur la rive gauche de la Suippe, modeste affluent de l'Aisne. Le colonel Cot ayant pris le commandement d'une brigade, le RMLE, depuis février 1917, a pour chef un officier bien connu à la Légion, le lieutenant-colonel Duriez, un vrai soldat. Ce 17 avril, afin de mieux suivre la progression, Duriez se porte aux avant-postes. À 5 h 30, avant même que la première vague ne franchisse le parapet, un obus pulvérise son PC. *« Des chefs comme lui, on les remplace difficilement »*, note Maire, l'un de ses capitaines.

Le RMLE vengera son chef. Au terme d'une lutte farouche à la grenade, il enlève Auberive. Mais ils ne sont que 275 survivants indemnes à occuper le village. Celui qui remplacera Duriez va l'estomper. Il s'appelle Paul Rollet, Saint-Cyrien, quinze ans de Légion derrière lui. Le 15 mai, il est nommé commandant du RMLE.

*

L'offensive Nivelles s'achève sur un terrible fiasco. Son promoteur est remercié. Pétain devient patron d'une armée française qui un moment vacille. Découragement, rancœur devant les sacrifices inutiles, conditions de vie, action à l'arrière de ceux que Léon Daudet appelle les *« Embochés »*, exemple de la révolution russe, expliquent cette mauvaise passe. Des mutineries ébranlent au printemps 1917 près de la moitié des unités.

Dans la bourrasque, l'armée d'Afrique ne bouge pas. Au contraire. Elle fait partie des piliers sur lesquels le commandement peut s'appuyer pour stopper la fronde et ramener le calme dans les esprits. Car la crise a été grave. 72 RI, 21 BCP (troupes d'élite) ont été touchés. Chez les tirailleurs, les zouaves, les légionnaires, les Joyeux, le sens du devoir a toujours primé. Influence de l'encadrement très certainement, sans sous-estimer que la majorité de ces combattants ont signé volontairement leur engagement⁶.

Pourtant, les Allemands, au début de la guerre de position, ont tenté d'inciter des tirailleurs à désertir à grand renfort de pancartes ou d'appels en arabe depuis les tranchées voisines. Tentatives sans grands résultats probants. Les tirailleurs répondent par des injures ou des coups de fusil. Toutefois, en avril 1915, le lieutenant Boukabouya du 7^e RTA, instituteur mobilisé, déserte, entraînant 78 sous-officiers et tirailleurs derrière lui. Boukabouya passera au service de l'Allemagne avant de partir pour l'armée ottomane et signer des pamphlets anti-français. À l'opposé, des tirailleurs du 3^e RTA, le 26 mai

1915, apercevant un drapeau turc, se précipitent hors de leur tranchée et vont s'en emparer⁷.

*

1918. L'année de la victoire. Après bien des alertes. En mars, le front britannique est bousculé. Paris paraît menacé. L'urgence impose le commandement unique confié à Foch. Juin, nouvelle offensive allemande. Au Chemin des Dames, terrain bien connu. La Marne est atteinte à Château-Thierry. Paris n'est qu'à 80 km. Les Allemands vont-ils l'emporter ? Non !

Foch, Pétain tiennent fermement les rênes de l'attelage. Le combattant français, dans l'ultime round, trouve plus de ressources que le combattant allemand. Le 18 juillet, débouchant de la forêt de Villers-Cotterêts, Mangin lance l'offensive, prélude à la victoire totale. Après quoi les « coups de boutoir » de Foch conduiront au 11 novembre.

*

L'armée d'Afrique, plus que jamais, est présente dans toutes ces batailles de 1918, défensives dans un premier temps, offensives dans un second. Les six régiments de zouaves sont sur l'Ailette, à Noyon, dans le Soissonnais. Les tirailleurs, en 1918, enflent leurs rangs avec la création des 10^e, 11^e, 12^e, 13^e régiments de marche. Chez les Marocains, apparaît un second régiment de marche. Tous ces tirailleurs sont en Champagne, Picardie, sur l'Aisne, la Somme, au Matz, à Montdidier. Le RMLE finit d'inscrire sa légende, à Villers-Bretonneux, à la Montagne de Paris, sur la ligne Hindenburg. Les trois bataillons de marche des BILA restent fidèles à leur renommée. Quant aux spahis et chasseurs d'Afrique, ils se battent démontés. Les GAA, fidèles à leur mission, appuient de leurs 75 ou de leurs « *Crapouillots* ».

Le front d'Orient

La bataille sur le sol de France tient la primeur des communiqués et de l'opinion publique. Elle ne saurait estomper d'autres combats sur ce qui est appelé le front d'Orient. Dardanelles dans un premier temps, Macédoine dans un second.

Winston Churchill, Premier Lord de l'Amirauté de Sa Majesté britannique, n'est jamais à court. La Turquie est entrée dans la guerre le 29 octobre 1914. La liaison la meilleure entre la Russie et les Alliés par les Dardanelles est ainsi coupée. Devant ce double état de fait, le bouillant gentleman amène ses pairs à s'en prendre directement à Constantinople en débarquant dans les Dardanelles.

En mars 1915, des escadres et des unités franco-britanniques partent pour le Proche-Orient. Les marins n'ayant pu forcer le passage des Détroits, il

est décidé de débarquer dans la presqu'île de Gallipoli. Celle-ci se révélera très vite une véritable souricière.

Dans le corps expéditionnaire français, l'armée d'Orient, s'intègre un régiment de marche d'Afrique à deux bataillons de zouaves et un bataillon de Légion. Les zouaves proviennent des 3^e et 4^e zouaves, les légionnaires, à parts égales, des 1^{er} et 2^e Étranger. L'ensemble représente un peu plus de 3 000 hommes et est rattaché à la brigade métropolitaine de la division du général d'Amade, l'ancien du Maroc.

Le 27 avril, le RMA débarque à l'extrémité de la presqu'île de Gallipoli. Dès le lendemain, à 6 h 45, il part à l'attaque en vue d'enlever le mont Achi-Baba (cote 216), à 10 km dans l'intérieur. S'approprier l'Achi-Baba procurerait un excellent observatoire de tir et d'observation.

Les hommes progressent lourdement chargés. 300 cartouches par combattant, plus le sac, l'outillage, les sacs à terre, les piquets pour les réseaux Brun. Un tel barda n'est pas fait pour faciliter la progression dans un terrain difficile sous le feu des Turcs.

À 16 heures, le ravin de Kérévés Déré (le ruisseau des écrevisses), qui barre la presqu'île avant l'Achi-Baba, oppose ses nids de mitrailleuses et ses épais réseaux de barbelés. Des jours durant, le RMA s'use dans ce ravin. Presque tous les officiers sont tués ou blessés. Un capitaine prend le commandement du régiment. Au bataillon de Légion, un adjudant-chef commande les 120 rescapés.

En France, interviennent les relèves des unités par trop décimées. Aux Dardanelles, la pénurie d'effectifs n'autorise guère les rotations. À peine rétablis, les blessés doivent remonter en ligne.

Le bataillon de Légion reçoit heureusement un renfort de deux officiers et 176 légionnaires prélevés au Tonkin, vieux briscards à cinq ans de service.

Le Kérévés Déré finit par être franchi, mais les pentes de l'Achi-Baba se montrent inexpugnables. Avec les chaleurs du printemps et de l'été, les conditions de vie s'aggravent. Moustiques, puces, rats, cafards pullulent. Les mouches porteuses de germes putrides se plaquent partout, sur les visages, sur les membres, sur la nourriture. Le sol devient un véritable cimetière. Les commentateurs, non sans raison, parlent du charnier de Gallipoli. Pour autant, il faut se battre.

Un second RMA, à base de zouaves tirés des dépôts des 1^{er}, 2^e et 4^e zouaves, débarque à Gallipoli le 12 mai. Aussitôt engagé, il perd d'entrée ses trois chefs de bataillon. Si, généralement, les Français supportent bien une chaleur qui leur rappelle le Maghreb, la résistance turque les surprend. L'adversaire ne cesse de contre-attaquer, d'où de terribles corps à corps à l'arme blanche ou à la grenade. Et puis, gros point noir, en dépit d'un calme et d'un moral admirables, la maladie fait des ravages sérieux dans les rangs.

Juillet transforme l'expédition des Dardanelles en faillite définitive. Chez les Britanniques, la situation empire plus que chez les Français. Décision est prise de se replier et de regrouper les restes de l'expédition en

Grèce afin de porter secours aux Serbes malmenés par les empires centraux et la Bulgarie. Le 1^{er} octobre, le 1^{er} RMA abandonne ce bout de terrain gorgé de sang. Le 8, il se regroupe à Salonique bientôt rejoint par le 2^e RMA. Les deux régiments participent à la formation d'une 156^e DI qui, avec la 57^e DI venue de France, constitue le noyau de l'armée d'Orient, seconde mouture.

*

Dès son arrivée à Salonique, le RMA s'est engagé dans la vallée du Vardar, a franchi la frontière serbe dans l'espoir de soutenir l'armée du roi Pierre I^{er}. On se plaît à rappeler que le souverain est un ancien Saint-Cyrien et qu'en 1870, sous le nom de Kara, il s'était engagé à la Légion afin de défendre la France contre la Prusse. Las, les Serbes étaient en trop mauvaise posture. Un repli général s'organise sur Salonique qui se transforme en camp retranché dans une Grèce restée neutre. Le bataillon de Légion gagne une palme en assurant la couverture et l'arrière-garde d'un délicat repli.

L'hiver se passe dans un relatif statu quo. Dans l'esprit des belligérants, l'essentiel se joue ailleurs.

Peu à peu, toutefois, les Alliés à Salonique – Français, Britanniques, Serbes, Italiens et Russes – se renforcent. À la fin de l'été 1916, plus de 250 000 hommes se serrent à Salonique. En septembre, fort de cette masse, le commandement déclenche une offensive d'envergure contre les armées adverses essentiellement bulgares. L'action se prolongera jusqu'au 13 décembre. Résistance ennemie, nature du terrain, intempéries avec les pluies et inondations d'automne, entravent l'avance. Constamment, les deux RMA marchent aux places d'honneur, fer de lance de la 156^e DI. C'est au bataillon de Légion qu'il appartient d'entrer dans Monastir, à 150 km au nord-ouest de Salonique, le 19 novembre. L'opération se terminera là. L'hiver impose sa loi. Le contraire étonnerait. Ces quatre mois ont coûté cher aux zouaves et légionnaires.

L'année 1917 n'apporte rien, seulement des pertes, dans ce qui ressemble sensiblement à une guerre de position. Conséquence de l'hémorragie continue, le 2^e RMA est dissous en octobre et son personnel affecté au 1^{er} RMA.

La Grèce a longtemps tergiversé avant de trancher en faveur des Alliés. À l'été 1918, Français, Britanniques, Serbes, Grecs, Italiens sont maintenant 650 000 autour de Salonique⁸. À leur tête, un pilier de l'armée d'Afrique, le général Franchet d'Esperey, soldat énergique et lucide. En face, 450 000 hommes, dont 400 000 Bulgares. Les Allemands ont trop à faire à l'ouest pour dépêcher de gros contingents en Macédoine.

Le 14 septembre, Franchet d'Esperey fait donner son artillerie. Le lendemain, il passe à l'attaque. Tout va aller très vite, précipitant la victoire en Orient, soutenant celle qui se dessine sur le front français. Le RMA contribue à forcer les défenses bulgares au nord de Monastir. Les légionnaires, suite aux

pertes, ne fournissent plus qu'une compagnie forte de 300 hommes.

Le front percé, la brigade du général Jouinot-Gambetta réalise un raid qui fera date. Durant quatre jours, progressant de jour comme de nuit dans un terrain impossible, 1 600 cavaliers des 1^{er} et 4^e RCA et du régiment de marche de spahis marocains piquent plein nord et atteignent Uskub (Skopje) le 28 septembre au soir. En ce carrefour de la vallée du Vardar, ils bloquent la retraite ennemie. Plus à l'est, le 2^e zouaves *bis* de marche, arrivé en Orient en octobre 1915, est le premier à pénétrer en territoire bulgare. Le 29 septembre, les Bulgares déposeront les armes.

La route vers Sofia et Belgrade s'ouvre. Effectivement. Le 16 octobre, les Français entrent dans Sofia. Le 21, Jouinot-Gambetta atteint le Danube. Son 4^e RCA, sur sa gauche, gagne Mitrovitsa. Le 1^{er} novembre, couverts par la cavalerie française, les soldats serbes, peu après, follement acclamés par leurs compatriotes, réoccupent leur capitale.

L'Allemagne est menacée sur son flanc sud. Si Franchet d'Esperey poursuit – tout donne à penser qu'il poursuivra –, il sera bientôt en Autriche⁹. Après Vienne, la Bavière sera à sa portée. On oublie trop souvent cette incidence du front d'Orient dans l'armistice du 11 novembre 1918.

Le 1^{er} RMA a laissé en Orient 50 officiers et 2 000 hommes. Le 2^e RMA, 55 officiers et 1 500 zouaves. Le 2^e *bis* de zouaves sensiblement autant. Les cavaliers, environ 300 des leurs.

Le front d'Orient, n'en déplaise à Clemenceau, n'a jamais été une sinécure. 300 000 Français y ont combattu. 70 000 n'en sont pas revenus. Parmi ces derniers, des braves de l'armée d'Afrique, zouaves, légionnaires, chasseurs d'Afrique ou spahis¹⁰.

*

Dans la formulation courante, front d'Orient égale Dardanelles et Salonique. Pour les Français, l'essentiel s'y est déroulé. La guerre contre les Turcs par les Anglais, en Palestine, n'a été pour eux qu'un théâtre secondaire.

Le « *détachement français de Palestine-Syrie* », de la valeur d'une brigade, débarque au Levant en 1917 et se joint à l'armée anglaise du général Allenby. Légèrement renforcé, il comprend, en 1918, un régiment de marche d'infanterie avec deux bataillons de tirailleurs algériens et un bataillon du 115^e Territorial et un « *régiment mixte de cavalerie* » (chasseurs d'Afrique – spahis), plus quelques batteries d'artillerie. L'armée d'Afrique fournit ainsi la majorité du « *détachement* ».

À partir de septembre 1918, Allenby entame la conquête de l'intégralité de la Palestine. Partant d'une ligne de départ 30 km au nord de Jérusalem, il pique direction la Syrie. Le « *régiment mixte* » est de la partie. Le 18 septembre, il sabre des batteries d'artillerie, ramène 1 800 prisonniers et le trésor de guerre de la 4^e armée turque. Trois jours plus tard, l'un de ses pelotons suscite l'admiration des voisins australiens. Dix-huit cavaliers,

entraînés par les lieutenants Zamet et Nérét, foncent sur Naplouse, suivis à quelque distance par le gros des escadrons. Ils sèment la panique chez les défenseurs de la ville et les forcent à reddition. On parlera longtemps de cet exploit sous les guitounes australiennes.

Dans la foulée, le régiment occupe Nazareth, atteint le lac de Tibériade, dépasse Kuneitra le 28 septembre et, le 30 septembre, entre dans Damas, avec les Britanniques. Pratiquement la campagne s'arrêtera là. Allenby, Lawrence et quelques autres ont des vues très précises sur l'avenir du Levant. Les politiques en décideront différemment. Dans l'immédiat, les Français sont envoyés au Liban où ils apprendront la signature de l'armistice avec la Turquie le 30 octobre. Ils seront en place pour d'autres lendemains au pays des Croisés.

*

Le palmarès des combats, tant sur le front français qu'en Orient, est éloquent. Il se lit dans les titres de guerre accordés aux unités. La fourragère est instituée par décret du 21 avril 1916 pour apporter une récompense collective à une unité. Sa couleur est fonction du nombre de palmes (citations à l'ordre de l'armée) obtenues¹¹.

	FOURRAGÈRES
Cinq palmes	1 ^{er} zouaves
Six palmes	2 ^e zouaves
Six palmes	3 ^e zouaves
Six palmes	4 ^e zouaves
Six palmes	8 ^e zouaves
Six palmes	9 ^e zouaves

(Tous ces régiments sont durant la guerre des régiments de marche)

	FOURRAGÈRES	
fourragère jaune	Quatre palmes	1 ^{er} RTA
Six palmes		2 ^e RTA
fourragère verte rayée de rouge		3 ^e RTA
fourragère verte rayée de rouge		5 ^e RTA
fourragère verte rayée de rouge		6 ^e RTA
Six palmes		7 ^e RTA
fourragère verte rayée de rouge		9 ^e RTA
fourragère verte rayée de rouge		10 ^e RTA
fourragère verte rayée de rouge		11 ^e RTA
Quatre palmes		13 ^e RTA
fourragère verte		18 ^e RTA
Cinq palmes		19 ^e RTA

(Tous en tant que régiments de marche)

	FOURRAGÈRES	
Six palmes	fourragère rouge	4 ^e RTT
Cinq palmes	fourragère jaune	8 ^e RTT
Six palmes	fourragère rouge	16 ^e RTT

(On sait que les RTT, créés à partir des RTA, ont tous pour numéro des multiples de quatre)

Ce palmarès des régiments de tirailleurs algériens est du reste incomplet, étant donné l'existence de régiments de marche jumelés aux régiments en titre. Les 1^{er}, 3^e, 4^e, 6^e, 7^e, 8^e, 9^e, 10^e, 11^e régiments de marche de tirailleurs algériens ont totalisé 37 palmes et 10 fourragères.

Le 1^{er} mixte (zouaves-tirailleurs) a obtenu cinq palmes, fourragère jaune

	FOURRAGÈRES
Cinq palmes	1 ^{er} RTM
Fourragère verte rayée de rouge	2 ^e RTM

(Le 2^e RTM apparaît en 1918 ; il est sur la Somme et en Picardie)

	FOURRAGÈRE
fourragère double, rouge et verte, rayée de jaune	Ne RMLE

Le RMLE devient le régiment le plus décoré de France avec le RICM.

	FOURRAGÈRES	
Cinq palmes		1 ^{er} BILA
Fourragère verte rayée de jaune		2 ^e BILA
Fourragère rouge		3 ^e BILA

(Eux aussi en tant que bataillons de marche)

La cavalerie d'Afrique, montée ou à pied suivant les circonstances, a naturellement participé à la bataille.

	FOURRAGÈRES
fourragère verte rayée de jaune	Deux palmes
Cinq palmes	1 ^{er} RSM

	FOURRAGÈRES
fourragère verte rayée de jaune	Deux palmes

Les régiments de tirailleurs d'Afrique se sont signalés aux Morin 1914, en Champagne 1914, à Verdun 1916-1917, sur l'Aisne 1917, en Picardie 1918, en Orient. Leur étendard commun s'est enrichi de :

À toutes ces récompenses accordées à titre régimentaire s'ajoutent les citations à l'échelon bataillon voire compagnie. Ainsi le bataillon de Légion du RMA, sur le front d'Orient, titulaire de deux palmes, a-t-il droit au port de la fourragère croix de guerre 14-18. (Le bataillon ayant été dissous faute d'effectifs, la compagnie qui lui succède, portera cette fourragère reçue le 30 octobre 1917.)

Victoires, trophées ont un coût. La guerre 14-18 s'est payée pour la France par 1 400 000 morts, en incluant 70 000 enfants de l'outre-mer. Mille combattants tombaient quotidiennement. Cet holocauste se lit sur les monuments aux morts des communes de France.

L'armée d'Afrique a versé son tribut. 269 950 « indigènes » d'AFN sont venus en Europe, soit 172 800 Algériens, 60 000 Tunisiens, 37 150 Marocains. 28 200 ont tombés, 7 700 ont disparu à jamais dans les chaos de

Verdun ou du Chemin des Dames. Un nombre identique de Français de souche, engagés ou appelés des territoires maghrébins, a partagé leur sort.

Témoignage de cette communauté de destin, le monument aux morts de Philippeville aujourd'hui au cimetière de Salonique à Toulouse. Les noms à consonance européenne ou algérienne alternent. La mitraille allemande les a brassés à jamais. Le courage, la fraternité d'armes les soudaient. Après la guerre, dans *Les Croix de bois*, Roland Dorgelès fera dire à un poilu, voyant les tirailleurs monter en ligne : « *Les bicots défilent. Ça va barder¹² !* »

Quant à ceux-là, devenus fils de France non par le sang reçu mais par le sang versé, ils ont laissé en chemin 5 931 des leurs. L'armée d'Afrique est en droit de les compter parmi ses enfants. Tout l'encadrement légionnaire provenait de ses rangs. De Bel-Abbès a jailli la sève.

Les anciens combattants qui repartent chez eux souvent marqués dans leur chair ne le sont pas moins moralement. Ils ont connu la grande fraternité des armes qui unissait les uns et les autres devant la mort. Le sang versé les soude à la patrie française. Ils formeront, dans l'ensemble, une cohorte fidèle. Ils rentrent aussi avec le sentiment absolu de s'être comportés en égaux de leurs camarades européens. Ils comprendraient mal de ne pas être regardés comme des Français à part entière et comme des fils d'une France à laquelle ils ont prouvé leur amour.

Peut-être aussi ont-ils découvert et apprécié l'accueil de la métropole. Ils ont été l'objet d'égards auxquels les Européens outre-mer ne les avaient pas habitués.

Clemenceau a relevé les sacrifices acceptés ou supportés. « *Il faut récompenser ces gens-là* », s'exclame-t-il.

Au lendemain de la guerre, une série de mesures sanctionnent les services rendus. Les titulaires de la Légion d'Honneur, de la Médaille militaire, se voient accorder les droits civiques liés à la citoyenneté française. Ces mesures n'en restent pas moins timides. Certains, à juste titre, s'en plaindront. Un ferment de révolte se lèvera.

1- On estime que 120 000 à 125 000 ont participé aux combats, les derniers incorporés de 1918 étant arrivés trop tard.

2- Ces régiments mixtes créés dès le déclenchement de la guerre sont assez difficiles à suivre. Théoriquement, ils sont constitués d'un bataillon de zouaves et de deux de tirailleurs, ce qui ne sera pas toujours le cas. La guerre terminée, ils seront généralement transformés en régiments de tirailleurs. Par-delà leurs étiquettes, ils feront toujours preuve du plus grand héroïsme.

3- Intrinsèquement, le RICM, bien que formé en partie par des volontaires du Maroc, n'appartient pas à l'armée d'Afrique. Il relève des troupes coloniales.

4- Le 9^e RTA a été créé en 1913, à partir d'un bataillon du 1^{er} RTA ; le 9^e zouaves date de 1914. Le 1^{er} RMTM date, on l'a vu, du 1^{er} janvier 1915.

5- Officiellement, il est toujours le 1^{er} régiment de marche de tirailleurs marocains. Ne deviendra 1^{er} RTM qu'en 1929.

6- Des soubresauts graves se produisent toutefois en Algérie. À l'automne 1916, la population de l'ouest de l'Aurès refuse la conscription instituée en 1912. La colère éclate dans les communes mixtes du Belezma et d'Ain-Touta. L'administrateur de Mac-Mahon et l'un de ses adjoints sont assassinés dans leur bordj. Les appelés devenus insoumis

prennent le maquis et se réfugient dans l'Aurès et le Metlili. Les fusils arment les poings et le mouvement s'étend jusqu'à Kenchela, à la partie orientale du massif de l'Aurès. Il faut retirer des troupes du front français (15 000) pour venir à bout de l'insurrection. Il y aurait eu, selon le gouverneur général, de 250 à 300 indigènes tués. Chiffre sans doute faible.

7- Témoignage de fidélité, 7 000 Algériens sont faits prisonniers durant la guerre. 350 à 500 seulement accepteront d'aller combattre dans l'armée ottomane.

8- Soit 210 000 Français, 138 000 Britanniques, 119 000 Serbes, 157 000 Grecs et un petit détachement italien.

9- Le 31 octobre, l'Autriche-Hongrie demandera l'armistice.

10- Volontairement, des tirailleurs n'ont pas été envoyés en Orient afin qu'ils n'aient pas à lutter contre des coreligionnaires.

11- Fourragère rouge, aux couleurs de la Légion d'Honneur, pour six palmes.

Fourragère jaune, aux couleurs de la Médaille militaire, pour quatre palmes.

Fourragère verte rayée de rouge, aux couleurs de la croix de guerre 14-18, pour deux palmes.

Fourragère double, aux couleurs de la Légion d'Honneur et de la croix de guerre, neuf palmes.

Six palmes correspondent à beaucoup de sang versé. Des milliers de morts pour l'unité. On peut à cet égard s'étonner de voir les gardiens de la paix parisiens la porter, même si nombre d'entre eux participèrent glorieusement aux combats pour la libération de Paris, après avoir contribué à la rafle du Vél' d'Hiv' en juillet 1942.

12- Cité par Ferhat Abbas, *Le jeune Algérien*, éditions Garnier, 1981, p. 34.

XVIII

Le front marocain et africain

Pour le grand public, Grande Guerre signifie front français et accessoirement front d'Orient. Il oublie un théâtre d'opérations bien réel où le cessez-le-feu ne sonnera pas le 11 novembre 1918 : le front marocain.

À l'été 1914, Lyautey « *vide donc la langouste et garde la carapace* ». Le Maroc français, à cette date, présente, de loin, la silhouette d'un bourricot trotinant sur la piste. L'ossature de la bête est la masse montagneuse et toujours incontrôlée qui, de l'Anti-Atlas au Tafilalet, monte vers Taza. Sur ses flancs pendent deux paniers bien garnis. Les Français les dénomment l'Occidental et l'Oriental. Ce sont, d'un côté, la large zone côtière, de l'autre, l'étendue entre Moulouya et frontière algérienne. Quant à la partie supérieure de l'animal, au-dessus de la trouée de Taza, elle est essentiellement espagnole.

Pour Lyautey, le long limes de 800 km, qui s'étale d'Oujda à Agadir par Taza, Meknès, Kasba Tadla, Marrakech, s'avère le plus difficile à tenir. Heureusement, les seigneurs de l'Atlas contrôlent les débouchés du sud. Les partisans Glaoua surveillent les massifs du Sous, du Draa et du Dadès. Les deux secteurs les plus dangereux se situent au nord face au Rif et à l'est en bordure du Moyen Atlas. Dans le premier, un nommé Abdelmalek ne cesse de menacer la trouée de Taza, artère vitale. Dans le second, les Zaïans de Moha ou Hamou refusent d'entendre parler de soumission.

Que reste-t-il au Résident commandant en chef pour surveiller ce Maroc utile ? Des bataillons de tirailleurs sénégalais. Des territoriaux envoyés de France. Des goums. Des Joyeux des 1^{er} et 2^e bataillons des BILA. Quelques chasseurs d'Afrique et spahis algériens. Des légionnaires. Lyautey l'écrira : « *Durant tout mon commandement marocain, la Légion a été ma troupe, ma plus chère troupe.* » Ce pilier essentiel de la présence française comprend six bataillons de marche et quatre compagnies montées. 75 % de ces légionnaires proviennent des empires centraux. À ce titre, il ne saurait être question de les envoyer sur le front métropolitain. À l'exception des volontaires, tel le futur adjudant-chef Mader, né au Wurtemberg en 1880.

À Istanbul, le djihad (guerre sainte) a été proclamé contre les Français. Les Allemands l'exploitent et s'efforcent de soutenir tous ceux qui, au Maroc, continuent de s'opposer à la présence française. Par la zone espagnole, ils fournissent des subsides, des armes et expédient des agents. Lyautey, en

contrepartie, peut compter sur l'appui sans faille du sultan Moulay Youssef, personnalité droite et loyale. Cette caution permet de développer les goums qui passeront de 16 à 21, soulageant d'autant les maigres contingents de l'armée d'Afrique.

Lyautey donne des directives strictes. Ne pas risquer l'aventure. Se tenir sur ses gardes sans plus. À Khenifra, en pays zaïan, le colonel Laverdure a écho de la présence, non loin de chez lui, de Moha ou Hamou, le grand chef berbère local. Laverdure, en quête de gloire, rêve-t-il d'imiter le duc d'Aumale à la prise de la smala ? Le 13 novembre 1914, son équipée, à El-Herri, 15 km de Khenifra, se termine mal. 33 officiers, dont Laverdure, et 600 hommes tués. Le 5^e goudm, submergé, est décimé. Par miracle, les Zaïans, trop occupés par le pillage des débris de la colonne, ne poussent pas de suite jusqu'à Khenifra vide de troupes. Le 6^e bataillon du 2^e étranger, la compagnie montée du Maroc, le 1^{er} goudm et le 14^e bataillon de tirailleurs sénégalais arriveront à temps pour ensevelir les morts et sécuriser Khenifra.

Le désastre d'El-Herri, qui dépasse celui de la colonne Montagnac en 1845, prouve que Lyautey a raison de recommander la prudence. L'ennemi se montre en nombre et agressif. Par trop le provoquer risque d'engendrer des catastrophes. Le front marocain évitera, en principe, les grosses opérations, au succès aléatoire. L'activité opérationnelle impliquera une série d'accrochages où les meilleurs se distingueront.

Toutefois, trois opérations d'envergure se remarquent dans l'anonymat des combats.

Lyautey, de longue date, souhaitait faire revivre l'ancien « *Triq Soltan* », la piste impériale menant de Meknès au sud de l'Atlas en traversant le pays zaïan du Moyen Atlas. L'exécution s'engage fin mai 1917. Un groupe mobile nord au départ d'Azrou (sud de Meknès) ; un groupe mobile sud depuis Bou Denib via l'oued Guir et la haute Moulouya. Légionnaires, Joyeux, goudmiers en assurent les ossatures. Les balles claquent sans interdire aux colonnes de passer. Le 6 juin, la jonction est réalisée sur la Moulouya. Un poste est créé à Itzer au cœur du massif. Les travaux s'activent sur la piste Azrou-Midelt. Le « *Triq Soltan* » s'ouvre à nouveau. Au Moyen Atlas, le « *bled siba* » se scinde en deux. Dans la partie nord, la « *Poche de Taza* » avec ses crêtes à 3 000 m restera longtemps un secteur difficile. Les garnisons des postes périphériques subiront des harcèlements fréquents.

Au début de 1917, la situation se détériore dans le Sous. Les gens de l'Anti-Atlas se font menaçants. À Tiznit, le petit élément du capitaine Justinard, le célèbre chleuh¹, redoute le pire. Une intervention en force des troupes françaises est décidée pour rétablir la crainte chez les uns et la confiance chez les autres. Le 16 mars 1917, le général Lamothe débouche devant Tiznit avec cinq mille hommes accompagnés des harkas du Glaoui et du Goundafi, les grands seigneurs de l'Atlas. Quelques rudes combats victorieux rappellent que les Français sont forts. Le Sous revient à la paix.

En décembre 1917, les Français prennent pied au Tafilalet. L'acte n'est

pas gratuit. Le Tafilalet se veut le berceau de la dynastie alaouite régnant sur le Maroc depuis le XVII^e siècle. S'y implanter signifie restaurer l'autorité légitime du sultan Moulay Youssef. La région semblait calme quand, brutalement, en juin 1918, l'insurrection éclate. Des troupes doivent être envoyées en renfort. Le 9 août, près du ksar de Gaouz, une colonne frôle le désastre. Des tirailleurs sénégalais et tunisiens éprouvent de lourdes pertes. La destruction totale est évitée grâce à la résistance farouche de la 2^e compagnie montée du capitaine Timm autour de laquelle se regroupent les rescapés. La montée y gagne une citation à l'ordre de l'armée au prix de deux officiers, huit sous-officiers et quarante-deux légionnaires tués. Rançon de ce combat de Gaouz, le Tafilalet est évacué. Les Français n'y reviendront qu'en 1932.

En dehors de ces phases principales, le quotidien des années de guerre se vit dans le ravitaillement des positions avancées (Khenifra est ravitaillée tous les six mois), la défense des unités attaquées, la riposte aux agressions, l'entretien des pistes, l'escorte des convois. Il ne saurait s'assimiler à Verdun. Si les combats dépassent rarement quelques heures, ils sont toujours d'une âpreté féroce. Le combattant marocain tient à montrer son courage. Il s'élance à l'assaut avec furie, vise bien et sait jouer du couteau. Malheur aux sentinelles qui se gardent mal.

Ce quotidien se déroule ainsi comme une longue litanie d'affrontements qui allongent la liste des tués et des blessés.

Les 3^e, 4^e, 16^e goums gagnent chacun une citation à l'ordre de l'armée en 1916 et 1918. Tous les goums, pour leur part, perdent 9 officiers, 14 sous-officiers, plus de 300 goumiers.

Le 1^{er} BILA évolue principalement au Maroc oriental, le 2^e au Maroc occidental. Les deux bataillons participent à l'ensemble des grosses affaires. S'il n'est de citations collectives, les récompenses individuelles sont multiples.

Lyautey l'a écrit : « *La Légion a été ma troupe et pendant la guerre de 1914 à 1919, elle a composé ma première force, ma suprême réserve.* » Une troupe constamment au créneau. Par-delà les JMO, journaux des marches et opérations, rapportant activités et combats, quelques dates témoignent de cette permanence « *là où l'on meurt* ». Le 16 août 1914, 26 tués, 5 blessés à la 6^e compagnie du 1^{er} RE. Le 8 juillet 1916, 49 tués au 6^e bataillon du 2^e RE. Le 9 août 1918, les pertes déjà mentionnées dans le Tafilalet. Au total, 348 légionnaires tombent au Maroc en 14-18. La compagnie montée du 2^e Étranger a accroché quatre palmes à son fanion, la 1^{ère} CM du 1^{er} Étranger une également.

Lyautey savait pourquoi il écrivait « *pendant la guerre de 1914 à 1919* ». Au Maroc, aucun clairon, le 11 novembre 1918, ne sonne le cessez-le-feu. La situation, le 12 novembre, s'assimile à celle du 10 novembre. Les combats se prolongent. L'armée d'Afrique poursuit sa longue lutte en liaison avec ses camarades coloniaux. La guerre terminée en Europe, des mois seront nécessaires avant que des renforts libérés par le cessez-le-feu n'interviennent

*

Le regard qui s'est porté sur le Maghreb occidental doit, un instant, se tourner vers le Sud tunisien, le Sahara et le lointain Extrême-Orient.

Les Joyeux, comme le veut une légende aussi tenace qu'erronée, cassent des cailloux à Tataouine. Ce Sud tunisien, proche de la Tripolitaine, est devenu leur fief. Ils auront à cœur de le défendre. Certes les Italiens sont censés occuper la Libye depuis 1912. Leur implantation ne dépasse guère la zone côtière. La guerre l'affaiblit. Priorité au théâtre européen. Ghat, Ghadamès, Mourzouk sont abandonnés, laissant le champ libre aux Senoussis. Les Turcs, anciens maîtres des lieux, incitent les populations au djihad. Garnisons italiennes du littoral, petits postes frontaliers français sont attaqués.

À l'armée d'Afrique de s'opposer à une menace qui pourrait faire tache d'huile en Tunisie. En valeur absolue, elle dispose de peu de monde. La Tunisie, protectorat paisible d'une France en guerre, ne paraissait ni menacée ni prioritaire. Les incursions des Senoussis remettent cette quiétude en cause.

Dans cette bataille, les locataires de Tataouine et autres lieux de même style siègent aux premières loges. Les 4^e et 5^e BILA traquent les rebelles ou portent secours aux postes avancés investis. Les deux bataillons fusionneront le 16 août 1918. La mission n'évoluera pas pour les Joyeux et la compagnie saharienne de Tunisie. Veiller en gardien fidèle aux portes du désert avant que la fin du conflit en Europe, la défaite turque ne sonnent le retour au calme.

*

En relation directe avec la situation en Libye, le Sahara oriental est menacé. Au début de 1916, les Senoussis s'y manifestent avec encore plus de violence que sur la frontière tunisienne. L'agitation gagne les Touaregs Azdjer. Les postes français, enfants perdus, sont visés. En mars, Djanet, héroïquement défendu par le maréchal des logis Delapierre et le brigadier Buc, résiste durant dix-sept jours. La position est reprise par les Français puis abandonnée. Situation identique à Fort Charlet. Un repli général conduit à l'abandon de Fort Polignac. Toute la frange orientale saharienne passe à la dissidence. Le 1^{er} décembre 1916, l'assassinat à Tamanrasset du père de Foucauld par des Senoussis venus de Libye illustre la gravité du moment.

Le 12 janvier 1917, Lyautey, ministre de la Guerre pour quelques semaines, nomme le général Laperrine commandant supérieur des territoires sahariens. Laperrine qui commandait une division sur la Somme retrouve une terre qu'il connaît bien et qu'il aime. Doté de pouvoirs supplémentaires sortant du strict territoire de l'armée d'Afrique, son autorité englobera les fiefs des troupes coloniales, de la Mauritanie au Niger. Il coiffe le Sahara d'Algérie, d'AOF et de Tunisie. Les querelles de boutons sont

dépassées. Priorité à la sécurité dans l'espace saharien.

Apprenant la nouvelle, les méharistes de la compagnie du Tidikelt s'exclament : « *Voilà notre père qui revient !* » La confiance renaît.

Sitôt en place, Laperrine prend ses premières décisions. Non à l'évacuation envisagée de Fort Flatters et de Fort Motylinski, ce dernier proche de Tamanrasset. Ces places possèdent trop de valeur symbolique auprès des Touaregs. Le reste suit. Les rumeurs d'abandon du Tidikelt sont démenties. En mars, des combats victorieux se déroulent devant Fort Flatters. Parallèlement, les compagnies sahariennes se renforcent assistées par endroits de spahis algériens. Peu à peu le calme se rétablit. Les dissidents rentrent dans le rang. Dans l'Aïr, Agadès encerclée par des Touaregs est dégagée.

À la fin de 1917, le Sahara retrouve son visage de 1914. Les compagnies sahariennes de l'armée d'Afrique ainsi que celles des troupes coloniales ont œuvré dans le bon sens.

La haute figure de Charles de Foucauld, l'ancien lieutenant de l'armée d'Afrique devenu ermite au Hoggar, se dresse en victime notoire de l'agitation de 1916-1917. D'autres morts l'escortent : émissaires venus de Fort Motylinski le 1^{er} décembre 1916, méharistes des unités sahariennes, défenseurs des postes investis. Le front saharien a creusé des tombes dans les sables et la rocaille.

*

En Indochine, la pacification terminée, la Coloniale s'est regardée chez elle. L'armée d'Afrique y maintient toutefois une présence. À la déclaration de guerre, trois bataillons formant corps (2^e et 4^e bataillon du 1^{er} RE, 5^e bataillon du 2^e RE) veillent sur la frontière chinoise de Laokay à Langson ou stationnent en moyenne région, à Yen-Bay, Vietri, Tuyen-Quang et Phu-Doan.

La priorité accordée, comme au Maroc, au front occidental pompe progressivement les effectifs. À l'automne 1916, ne demeure plus au Tonkin qu'une grosse compagnie à base de légionnaires de souche allemande. Il en sera ainsi jusqu'en 1919.

Ces ponctions successives n'empêchent pas les légionnaires encore en place d'intervenir chaque fois que besoin est : contre les pirates mi-chinois, mi-tonkinois qui poursuivent leurs brigandages ; contre des séditions militaires d'unités autochtones présentant une tout autre gravité : révolte des miliciens de la garde indigène de Thai Nguyen en 1917, révolte des tirailleurs tonkinois de Bien Lien en 1918.

L'affaire des miliciens de Thai Nguyen est de loin la plus sérieuse. Plus de trois mois, à l'automne 1917, sont nécessaires pour en venir à bout. Dans tous ces accrochages contre les uns et les autres, la Légion perd un officier et 54 légionnaires.

Tonkin, terre et guerre lointaines. Il fallait là-bas aussi défendre le

drapeau tricolore.

1- Léopold Justinard (1878-1959) est le prototype de l'officier de l'armée d'Afrique. Aussi habile à faire parler la poudre qu'à boire la tasse de thé, il parle l'arabe dialectal, le berbère et plusieurs dialectes. Quatre fois blessé, cinq fois cité, il sera élevé à la dignité de Grand-Croix de la Légion d'Honneur en 1955.

XIX

Retour en terre franque

L'article 119 du traité de Versailles tombe sans appel :

« Hors de ses limites en Europe, l'Allemagne renonce à tous droits, titres et privilèges sur toutes ses possessions d'outre-mer. »

La Turquie, alliée de l'Allemagne durant la guerre, se retrouve visée par ce texte. L'empire qui, des siècles durant, fit trembler l'Europe, s'enferme dans le périmètre d'Anatolie. Le croissant turc disparaît du Tigre au Sinäi.

Des milliers de km², en Afrique et en Asie Mineure, se trouvent ainsi disponibles. Une formidable aubaine pour les deux États des grands empires coloniaux, la Grande-Bretagne et la France. Il n'est qu'un obstacle. Le colonialisme n'a pas bonne presse outre-Atlantique, même si l'impérialisme s'y porte bien. Le général Smuts, le Premier ministre sud-africain, trouve le biais susceptible de satisfaire toutes les convoitises en sauvant la face. Les anciennes colonies allemandes et les territoires non turcs de l'empire ottoman sont remis à la toute nouvelle Société des Nations. Celle-ci, pour en assurer la bonne gestion, mandatera certaines grandes puissances.

Le terme « *Colonies* » est remplacé par celui de mandat (sous-entendu de la SDN).

Il est prévu trois types de mandat. Le mandat A concerne les pays à guider vers une indépendance regardée comme une échéance proche (Liban, Syrie, Irak, Palestine, Transjordanie). Le mandat B débouche sur un statut de type colonial. Le mandat C s'adresse aux contrées regardées comme les plus attardées.

La France, au titre du mandat A, reçoit la Syrie et le Liban, anciennes provinces turques. L'Angleterre, en Asie Mineure, est bien servie avec l'Irak, la Palestine, la Transjordanie. Elle pensait au pétrole et au canal de Suez. Revenant au Levant, les Français se retrouvent en terrain connu. Depuis les Croisades, ils n'ont cessé de s'y manifester et ont entretenu une forte présence culturelle. En 1914, les écoles françaises (religieuses ou laïques) accueillaient 40 000 élèves, chiffre considérable par rapport à l'effectif scolarisé. Le français s'est affirmé la langue quasi officielle.

Ce monde moyen-oriental où les troupes françaises débarquent en 1919 n'est pas simple. De Gaulle, par la suite, parlera de l'*Orient compliqué*. Avec la guerre, chacun a brouillé les cartes. Les Anglais les premiers faisant de

grandes promesses. En contrepartie de leur soutien, Hussein, le chérif de La Mecque, Ibn Séoud, l'émir du Nedj, ont vu miroiter devant eux de vastes royaumes sur la péninsule arabe et son pourtour.

*

Nommé haut-commissaire de France, le général Gouraud débarque à Beyrouth le 21 novembre 1919. Le glorieux manchot – il a perdu un bras aux Dardanelles – doit imposer l'autorité française dans ces pays que l'on désigne désormais sous le vocable de Territoires du Levant.

Accueillis en libérateurs par les chrétiens du Liban, les Français apparaissent partout ailleurs comme de nouveaux occupants. À Damas, l'émir Fayçal, fils du chérif de La Mecque, fort de l'appui anglais, le 9 mars 1920, se fait proclamer roi de la Grande Syrie, incluant la Syrie, le Liban, la Jordanie et la Palestine. Il entend se comporter comme tel et régner sur sa *Grande Syrie*. Pour entrer à Damas, capitale d'une Syrie placée par la SDN dans l'orbite française, Gouraud devra se battre.

La France est sortie exsangue de la guerre. Hors de question d'exiger du pays de nouveaux sacrifices. L'effort militaire à produire au Levant ne peut incomber qu'à des troupes d'Empire et à des soldats de métier. L'armée d'Afrique est ainsi appelée, et le sera de plus en plus, à expédier au Levant les contingents nécessaires.

Tirailleurs algériens, légionnaires, spahis, chasseurs d'Afrique embarquent pour Beyrouth.

On se bat déjà dans la frange septentrionale. Le petit détachement qui a participé à la campagne de Palestine a occupé Lattaquié, sur la cote, au début de 1919. En novembre, il est envoyé plus au nord, en Cilicie, pour relever des troupes anglaises. En cette province ottomane, il se heurte vite à une sérieuse hostilité. Les postes français sont bloqués. La ville de Mareth est dégagée en février 1920 sous l'action de trois bataillons de tirailleurs algériens (21^e et 22^e RTA) et d'un escadron mixte de chasseurs d'Afrique et de spahis. Elle sera ensuite évacuée. Situation similaire à Ain-Tab.

Une suspension d'armes d'un mois avec les Turcs laisse le champ libre à Gouraud pour se tourner vers Damas. Sortant de la Grande Guerre, ses officiers savent combiner les moyens avec des soldats de métier. Les forces hétéroclites de l'émir Fayçal ne sauraient leur barrer la route. Le 24 juillet 1920, à Khan-Meisseloun, au débouché de l'Anti-Liban et de l'Hermon, elles sont sévèrement ébréchées par les tirailleurs algériens et sénégalais appuyés par quelques chars. Le lendemain, les Français entrent dans Damas. Après Damas, Alep et Homs, plus au nord, sont occupées.

L'occupation de Damas permet à Gouraud, proconsul en titre, d'organiser le pays confié. Il crée quatre entités politiques :

— Un grand Liban (capitale Beyrouth), contrée francophile de par sa population composée pour moitié de chrétiens. Une certaine structure

républicaine peut se mettre en place.

— La Syrie (Alep et Damas). Pays musulman à 90 % et xénophobe, où existe un fort sentiment nationaliste.

— Les Alaouites (capitale Lattaquié). Pays chiite, ayant, dans ses montagnes, gardé ses mœurs et ses traditions médiévales.

— Le Djebel druze peu peuplé (200 000 habitants), contrée austère et fermée¹.

Les trois derniers États constitués manifestent clairement leur opposition. Les opérations militaires, provoquées par les revendications nationalistes et le ferment religieux, se dérouleront chez eux. Syriens, Alaouites, Druzes se dresseront face à l'occupant roumi. Il est une autre cause de conflit. Le pouvoir turc s'est effondré. Une certaine anarchie règne en maints endroits. Pillages, rivalités ethniques ou confessionnelles ont le champ libre. Des groupes incontrôlés en profitent.

*

La trêve avec les Turcs n'a duré qu'un mois. Le conflit renaît en Cilicie. Le fait majeur en est le siège d'Ain-Tab (Gaziantep), 120 km au nord d'Alep, cité incontestablement turque. Les tirailleurs algériens investissent la ville d'octobre 1920 à février 1921. La reddition turque, le 8 février, met un terme aux opérations actives. Finalement, le traité d'Ankara, en octobre 1921, restituera la Cilicie à la Turquie. (À l'exception du sandjak d'Alexandrette qui restera sous contrôle français jusqu'en 1939.)

Sans s'interroger sur le bien-fondé politique de ces opérations en Cilicie (initialement pour soutenir les Arméniens du pays), on ne peut que constater leur coût. Plusieurs centaines de tués et blessés dans les rangs de l'armée d'Afrique.

*

Les événements de Cilicie se produisent en marge de la donne essentielle : Syrie-Liban.

La victoire de Khan-Meïsseloun a démontré la puissance française. Il faut néanmoins compter avec la nature du terrain, le nationalisme des populations, le sentiment religieux. Au Levant comme au Maghreb, le paradis est à l'ombre des épées et le roumi un infidèle. Ce qui n'interdira pas d'engager de nombreuses unités maghrébines qui feront preuve de la plus grande fidélité.

Au printemps 1920, le désordre sévit au Liban méridional. Des chrétiens, éternels victimes des temps d'anarchie, sont massacrés. À peine débarqués, des éléments des 2^e et 27^e RTA sont dépêchés sur les lieux. Du 19 mai au 2 juin, ils traquent les bandes aux origines des massacres.

Six mois plus tard, la haute vallée de l'Oronte dans l'Anti-Liban est

ravagée par une soldatesque turque démobilisée entraînée par le leader nationaliste syrien Ibrahim Hanano. Ce dernier a réussi à rassembler près de dix mille « *Tchétés* » (anciens soldats) qui faute de mieux n'aspirent qu'à faire parler la poudre au nom d'Allah. Un bataillon de zouaves, un du 19^e RTA, un escadron de spahis et une batterie de montagne, sous les ordres du colonel Debievre, sont envoyés sur place. Numériquement la partie est loin d'être égale. Le professionnalisme compense en dépit des difficultés du terrain.

Au début de mai 1921, entre Hama et Alep, dans le nord de la Syrie, deux tribus de Bédouins s'entre-tuent. Vieilles rivalités tribales. Le moindre prétexte enflamme le brasier. Le mandataire se doit d'imposer la paix. Deux escadrons de spahis marocains, une compagnie de tirailleurs algériens, deux automitrailleuses entrent en action. Les adversaires se réconcilient sur le dos des Français. On verra les spahis charger sabre au clair comme à la belle époque. Chevaleresque envolée lancée par deux fois qui met un quart de l'effectif hors de combat. Après la Cilicie, la Syrie coûte cher.

Dans cette opération se remarquent, pour la première fois, des partisans Tcherkesses. À partir de 1922, un officier de l'armée d'Afrique, combattant et meneur d'hommes exceptionnel, le lieutenant puis capitaine Collet², fera d'eux une troupe hors normes. Sans véritablement appartenir à l'armée d'Afrique, les combattants Tcherkesses en auront les qualités, audace, fidélité.

Simultanément aux affrontements entre Bédouins, le feu qui couvait s'embrase au pays alaouite. Le djebel Ansarieh prolongement du mont Liban, entre en dissidence. Durant deux mois, du 7 mai au 7 juillet, trois colonnes doivent pacifier la région. Un bataillon du 4^e RE³, trois de tirailleurs des 21^e et 22^e RTA, deux bataillons de tirailleurs sénégalais, un escadron de spahis, trois batteries d'artillerie « *ratissent* » la montagne. Traqué, le chef de l'insurrection, Cheik Saleh, se rendra en octobre.

En septembre 1921, des agitateurs turcs et chérifiens soulèvent la région du haut Euphrate. La garnison de Deir-er-Zor, important carrefour commercial sur l'Euphrate, est attaquée. Depuis Alep une colonne se porte à son secours. Les mêmes se retrouvent à l'ouvrage. Tirailleurs algériens et sénégalais livrent de rudes combats aux abords d'Atcham et de Bessireh au sud de la ville. L'adversaire possède d'excellents tireurs qui ajustent les Français de loin. Ce n'est que fin décembre qu'il sera possible de regagner Alep devenue la grande base en Syrie septentrionale.

Le Djebel druze s'agite au printemps 1922 derrière Hedjem-Kandjar. (Ce n'est qu'un début.) Le 2^e bataillon du 21^e RTA, soutenu par des spahis et des artilleurs de montagne, met un terme – provisoire – à la révolte.

Si le Levant ne s'est pas encore soulevé contre le mandataire qui affermit son occupation, la vigilance s'impose. Le 16 août 1922, se reproduit l'épisode du sergent Blandan à Béni-Méred en Algérie. En pire. Il n'y aura aucun survivant. L'escorte d'un convoi postal, 15 tirailleurs sénégalais sous les ordres d'un sergent français, est attaquée par plus de 200 *tchétés*, dans la vallée de l'Oronte, à 25 km au sud-est d'Antioche. Le sous-officier réagit avec

la vigueur de Blandan mais face à un ennemi trop nombreux son petit groupe est exterminé.

L'année suivante, fin juillet, dans la Haute-Djézireh, un détachement d'une centaine de méharistes commandés par trois officiers est anéanti par plusieurs milliers de combattants kurdes. Les méharistes autochtones lâchent pied, les Algériens résistent jusqu'au bout. Les corps mutilés et découpés seront jetés aux chiens. Les trois compagnies méharistes, à base de locaux et d'Algériens, implantées à Palmyre, Deir-er-Zor, Dmeir, auront à surveiller cette vaste étendue désertique s'étalant jusqu'à la frontière irakienne. Un poste dans cette immensité, à 156 km au nord-est de Damas, portera le nom du capitaine Descarpenteries tombé là à la tête de la 1^{ère} compagnie méhariste en traquant des pillards.

*

Le mandat semblait s'organiser et la tranquillité s'instaurer. En mai 1923, Weygand a remplacé Gouraud démissionnaire suite à la réduction de ses effectifs. À peine 20 000 hommes pour tenir un pays grand comme les deux cinquièmes de la France. Fin 1924, Sarraïl succède à Weygand. Ses troupes vont recevoir le choc de la grande révolte de 1925 au Djebel druze.

Ce Djebel druze, région méridionale de la Syrie, en bordure de la Transjordanie, présente une double spécificité géographique et humaine. Haricot d'environ 50 km sur 20, il est une contrée austère et aride relativement élevée (920 m à Souéïda, sa capitale). Sa moitié septentrionale, le Ledja, zone de coulées de laves avec ses éboulis et ses amas rocheux, a de tout temps offert une zone refuge aux habitants. Ceux-ci, les Druzes, forment une communauté islamique dissidente sous régime féodal. L'un de leurs cheikhs, Soltan el-Attrach, a combattu avec les Alliés contre les Turcs. Fort de ce passé et de son prestige personnel, il compte bien s'imposer comme seul maître du pays druze. Il doit pour cela écarter ses rivaux et se débarrasser des Français, nouveaux venus, qui ont implanté des garnisons à Souéïda et dans des postes en périphérie du djebel.

La révolte éclate le 25 juillet 1925, surprenant la puissance mandataire. Un petit détachement de spahis tunisiens et de légionnaires syriens, sous les ordres du capitaine Lenormand, est attaqué et décimé au point d'eau d'Ezraa, à 10 km à l'ouest de Souéïda. Cette petite cité de 4 500 habitants, occupée par une garnison d'environ 500 hommes, tirailleurs algériens et spahis, est investie par plusieurs milliers de cavaliers et de fantassins druzes bien décidés à prendre pied dans leur capitale.

Eu égard au calme ambiant, les forces militaires françaises avaient été allégées. Souéïda doit pourtant être défendue. À la hâte, le général Michaud organise une colonne de secours. Cette colonne, attaquée à son tour le 3 août, au point d'eau d'Ezraa, est contrainte de se replier non sans pertes très sévères en hommes et en matériel. Le bataillon malgache (42^e BTC) préposé à la

protection du convoi a craqué. La retraite a dégénéré en déroute. Le prestige de la France vacille, alors que 500 de ses soldats sont assiégés dans Souéida. Seuls, des avions parviennent à larguer sur la forteresse des munitions et des denrées de première nécessité.

Le général Gamelin – futur généralissime de 1939 –, récemment arrivé de France, est chargé de former une nouvelle colonne afin de libérer définitivement Souéida.

Dans un premier temps, il décide de regrouper son dispositif dans la plaine, au village de Mousséifré, à 20 km à l'ouest de Souéida. À cet effet, le 5^e bataillon du 4^e REI du commandant Kratzert, renforcé du 4^e escadron du 1^{er} REC (capitaine Landriau), débarqué à Beyrouth le 20 août, est envoyé en précurseur pour occuper Mousséifré à une trentaine de kilomètres en avant des gros rassemblés à Ezraa, près d'une station de chemin de fer.

Dès leur arrivée au village, les légionnaires, en vieux soldats habitués des guerres coloniales, se mettent en état de soutenir un siège. Ils se retranchent derrière les murs existant, bâtissent des murettes, creusent des tranchées, disposent des mitrailleuses pour balayer les zones dangereuses. Ces précautions se révéleront salutaires. Une fois encore, la sueur épargnera le sang.

Les Druzes, mal renseignés, pensent avoir devant eux non des légionnaires français mais des légionnaires syriens, troupe qu'ils ont défaite au point d'eau d'Ezraa quelques semaines plus tôt. La surprise sera à leurs dépens.

Dans la nuit du 16 au 17 septembre, 2 000 guerriers druzes descendus de la montagne se portent sur Mousséifré. Les légionnaires, fantassins et cavaliers, sont à peine 500. Faute de lune, l'obscurité est totale, les sentinelles ne discernent les assaillants qu'à très courte distance. En quelques secondes cependant, les coups de feu précipitent la garnison aux postes de combat. Les Druzes invectivent les défenseurs en arabe et les somment de cesser le combat et de les rejoindre pour aller avec eux attaquer les Français à Ezraa. L'équivoque ne dure pas. Les légionnaires répliquent dans toutes les langues, hurlant à leur tour des imprécations. Dans le brouhaha se distinguent toutefois les ordres donnés en français et fidèlement exécutés. À plusieurs reprises, il est nécessaire de charger à la baïonnette contre les silhouettes blanchâtres qui se distinguent faiblement dans la nuit.

Avec la complicité de villageois très certainement, des assaillants parviennent à s'infiltrer dans la place. Ils grimpent sur les toits en terrasses. De là, ils tirent dans le dos des légionnaires repérables par les lueurs de départ de leurs coups de feu. À la fin de la nuit, la situation devient délicate. Le jour naissant permet de renforcer les défenses. Les tireurs des toits sont localisés et abattus. Les mitrailleuses Hotchkiss, de leur rythme lent et poussif, font des ravages sur les glacis. Les Lebel et les baïonnettes finissent d'éloigner les agresseurs.

À 16 heures, lorsque les tirailleurs du 16^e RTT atteignent Mousséifré, la

victoire est acquise au prix fort. Si des centaines de cadavres ennemis gisent autour du périmètre de l'enceinte, 47 légionnaires ont été tués et 83 blessés. (16 morts à l'escadron du REC.) La résistance de Mousséifré s'inscrit dans la ligne des héroïques défenses de la Légion.

Ce succès incontestable efface l'échec d'Ezraa et laisse la colonne Gamelin libre d'achever sa concentration. La marche sur Souéida s'organise. Les Français possèdent des canons, de la cavalerie (spahis marocains), des camions et même quelques automitrailleuses. Dans la plaine, ils disposent donc de mobilité et de puissance de feu. Les Druzes, avec leurs fusils, ne sauraient leur barrer la route. Après avoir tiraillé de loin, chargés par les spahis marocains, ils se replient dans la montagne. Le 25 septembre, Souéida est dégagée mais doit être abandonnée. La capitale du pays druze ne dispose pas de suffisamment d'eau et de vivres pour une solide garnison.

Objectivement, cet abandon de Souéida est un nouveau revers pour les Français. Les Druzes chantent victoire. Dans l'espoir de compenser et de s'imposer en montrant sa force suivant le principe cher à Lyautey⁴, le commandement organise des tournées de « pacification » avec de fortes colonnes. Le 5 octobre, l'une de celles-ci manque de peu de finir tragiquement.

Un peu avant l'aube, le bivouac de Ressay (10 km au sud de Souéida) est levé. La troupe se remet progressivement en marche. Le 5^e bataillon de Légion, laissé en couverture arrière, a reçu ordre de ne pas quitter les lieux avant le signal de deux fusées rouges lancées du PC central.

Une brume épaisse recouvre la plaine et dissimule la lueur des deux fusées. Discipliné, le bataillon de Légion reste sur place, guettant vainement le signal convenu. Soudain, les légionnaires laissés seuls en arrière, à un bon kilomètre du gros, sont assaillis par des centaines de Druzes qui, à la faveur de la nuit et du brouillard, ont réussi à se rapprocher sans être éventés.

Le général Andréa, commandant des unités d'infanterie du Djebel druze à l'époque, écrira : « *La Légion étrangère d'Afrique sait se battre et voit clair dans les desseins de l'adversaire ; la surprise n'a pas eu de suites graves, grâce au sang-froid et au courage des légionnaires.* »

*

Au lendemain des combats de Mousséifré, le 4^e escadron du 1^{er} REC se reforme à Rayack et s'intègre à une colonne légère de cavalerie d'environ 350 hommes. Sous les ordres du capitaine Maurice Granger du 12^e spahis, ce détachement part pour la partie occidentale du massif de l'Hermon à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Damas. Le 5 novembre 1925, il s'installe dans la vieille citadelle de Rachaya. 3 000 Druzes aventurés jusque-là s'apprêteraient à attaquer la place qui s'organise pour résister.

Des maisons obstruant les champs de tir sont abattues. Des barbelés ceinturent la position. Un boyau est réalisé à l'intérieur de l'enceinte pour

relier les deux points forts de Rachaya : la grande tour sud-est et le réduit nord-ouest.

Afin de situer la position et les effectifs des forces signalées, le capitaine Granger envoie des patrouilles. Le 18 novembre, deux de ces reconnaissances tournent mal. Dans l'une, un officier de spahis est tué. Dans l'autre, le lieutenant Gardy avec une dizaine de légionnaires se retrouve coupé de son peloton. Il ne rejoint que le lendemain au prix de deux tués, deux disparus et trois blessés. Manifestement l'ennemi est aux portes de Rachaya.

Le 20 novembre, alors que le dernier peloton revient de mener les chevaux à l'abreuvoir du village, la mousqueterie se déclenche de toutes les crêtes voisines. La nuit se passe ponctuée de coups de feu. Au matin, il est clair que toutes les communications avec l'extérieur sont coupées. Pour communiquer, le capitaine Granger ne dispose que de pigeons voyageurs.

Dans la journée du 21, la pression druze s'accroît. Un sous-officier et trois légionnaires sont tués en défendant la tour sud.

Le lendemain 22, le capitaine Granger tombe, frappé d'une balle en pleine tête. Le capitaine Cros-Mayrevieille, commandant le 4^e escadron du 12^e spahis, officier le plus ancien, le remplace.

Les Druzes font effort au sud. Ils veulent enlever la tour. Manifestement, les grenades ne leur manquent pas. Par contre les légionnaires doivent ménager les leurs et veiller à n'utiliser les mousquetons 92 qu'à bon escient.

Le 23, vers 10 heures, la tour sud finit par tomber. Tous ses défenseurs ont été neutralisés par l'avalanche des grenades adverses. L'adjudant-chef Gazeau, qui avait été blessé à Mousséifré, est tué.

La défense se regroupe dans la partie nord. Les chevaux, parqués dans la cour centrale, pris entre deux feux, sont les premières victimes des combats à courte distance. Avec rage, légionnaires et spahis voient leurs fidèles coursiers sacrifiés.

Rachaya parviendra-t-elle à tenir ? Le commandant d'armes lance son dernier pigeon : *« Très nombreux blessés graves légionnaires et spahis... J'estime les Druzes à un millier environ... Tout le monde fera son devoir jusqu'au bout... Les munitions s'épuisent. »*

Dans l'après-midi, des avions viennent bombarder les assaillants. Leur intervention procure un léger répit, mais en fin de journée l'évidence est là : il n'y a plus de grenades. Les survivants se partagent les ultimes cartouches.

L'espoir du salut paraît ténu lorsque, vers 20 heures, une fusée verte strie le ciel. Puis un poste optique annonce : 6^e spahis algériens. Quelques minutes plus tard, quatre obus de 75 s'abattent au nord du village. Les secours arrivent !

Au matin du 24, les défenseurs n'ont plus que 15 cartouches par homme alors que les Druzes tentent un dernier effort. Les légionnaires tirent à coup sûr. Rachaya ne tombera pas. Dans les lointains, les avant-gardes des spahis font leur apparition. À 13 h 30, leurs premiers éléments pénètrent dans la citadelle. La défense de Rachaya a sauvé le Liban de l'invasion druze.

La garnison dénombre 20 tués et 80 blessés. Le 4^e escadron compte 12 morts et 34 blessés. Son fanion s'ornera d'une palme ainsi que de la fourragère aux couleurs de la croix de guerre des TOE.

*

Alors que les combats font rage au Djebel druze et à Rachaya, un bras de fer se joue à Damas. Soltan Attrache, le leader nationaliste, à l'instar des Druzes du reste, est soutenu de l'extérieur. De Transjordanie lui parviennent des subsides, des armes, des agents. Cette aide ininterrompue lui permet de déclencher la révolte au cœur même de la Syrie, à Damas, la capitale. Dans cette ville de 350 000 habitants, étirée entre des bois et des jardins, la célèbre oasis « Goutha », il est relativement aisé d'infiltrer des hommes de main. La révolte éclate, brutale et sanglante, le 18 octobre. Des soldats isolés sont égorgés ; des sous-officiers abattus ; sept tirailleurs algériens réfugiés dans une maison sont brûlés vifs. La fusillade fait des victimes dans le quartier arménien.

Le mandataire se doit de réagir à cette violence. La ville, afin de mieux en surveiller les entrées, est ceinturée. 1 500 travailleurs indigènes, sous la protection de deux bataillons de tirailleurs algériens, édifient de larges boulevards circulaires, où des réseaux de barbelés et des fortins interdisent l'accès intra-muros. Après quoi, tirailleurs et surtout Tcherkesses de Collet nettoient la « *Goutha* ». Avec l'année 1926, la vie à Damas redevient normale. En campagne, par contre, la sécurité demeure incertaine. Des Druzes, descendus de la montagne, continuent de rôder en liaison avec des bandes damascènes. La pacification, en Syrie passe par l'ordre dans l'Hermon et au Djebel druze, foyers les plus actifs des menées insurrectionnelles.

*

Effectivement, les groupes qui ont attaqué Rachaya, bien qu'ayant subi des pertes, campent toujours dans l'Hermon. Les habituels se retrouvent à l'ouvrage de mi-février 1926 au début mars. Tirailleurs algériens et tunisiens, légionnaires, spahis marocains, Tcherkesses de Collet, appuyés par chars et artillerie, entament deux opérations, l'une dans la partie nord, l'autre dans la partie sud du massif. La prise du village de Medjel Chems, haut lieu de la résistance, est décisive. La mise hors de combat de 700 Druzes a raison des plus résolus et détermine une soumission globale. L'Hermon pacifié ne peut qu'influer sur la sécurité à Damas.

*

Contrôler le Djebel druze implique de réoccuper Souéïda. L'hiver interdisait d'organiser une expédition sérieuse. Avec le retour des beaux jours,

le commandement peut édifier des plans, en l'occurrence de prévoir deux colonnes.

— La première, dite « *principale* » car la plus forte, comprendra cinq bataillons de tirailleurs nord-africains, un bataillon de Légion (toujours le même), un demi-régiment de spahis marocains, deux batteries de 75, une compagnie de chars de combat, deux pelotons d'automitrailleuses et des services. Depuis Ezraa, elle progressera par la plaine.

— La seconde colonne, dite « *légère* », avec trois bataillons de tirailleurs nord-africains, deux de Sénégalais, un demi-régiment de spahis marocains, deux batteries de montagne sur mulets, partira de Bosra, à 50 km au sud d'Ezraa. Elle doit pouvoir manœuvrer en tous terrains.

Au total, dix mille hommes, éclairés et soutenus par deux escadrilles d'aviation basées à Ezraa. Nul doute, les Français, conscients de l'enjeu, ont prévu des moyens. L'armée d'Afrique en fournit l'essentiel. Avant le départ, une consigne circule. La France ne fait pas la guerre au peuple druze mais uniquement aux révoltés.

Pour la « *principale* », l'opération débute le 22 avril. Le 23, à midi, la colonne fait une halte à Mousséifré. Les légionnaires revoient avec émotion le cadre de leur résistance de septembre. La « *légère* » ne démarre que le 24 afin d'égarer l'ennemi. Au soir, elle bivouaque à Aéré, 15 km sud de Souéida. Des cavaliers druzes l'ont harcelée puis se sont retirés.

Au matin du 25, une brume épaisse couvre l'horizon et dissimule Souéida. Les avions ne peuvent donner aucun renseignement sur les positions druzes. À 6 h 30, les deux colonnes se mettent en route. La « *principale* » débouche plein ouest, la « *légère* » plein sud. La brume, enfin, se dissipe. La fusillade crépète de plus en plus nourrie. Les Druzes ont agencé des emplacements de combat que l'artillerie prend à partie.

Brutalement, la *légère* est attaquée de flanc par des cavaliers et des fantassins surgissant de bas-fonds dissimulés par la brume. Les tirailleurs algériens et sénégalais se dégagent à la baïonnette. Le ramassage des morts et des blessés exige du temps. Vers 10 heures, la marche reprend vers Souéida. À 11 heures, les deux colonnes seront en liaison optique.

11 h 10, des fusées convenues donnent le signal de l'attaque générale.

Souéida est construite en bordure d'un plateau rocheux dominant la plaine d'une centaine de mètres. Le bataillon de Légion attaque par le nord, couvert par deux escadrons de spahis. Deux batteries d'artillerie appuient au plus près. Au son de leurs clairons, les légionnaires escaladent rochers et escarpements et progressent en direction de la ville. La « *légère* » déborde par la droite. Les Druzes voient le danger d'encerclement. Ils abandonnent leurs positions et retraitent en courant vers la montagne, talonnés par les salves d'artillerie.

Légionnaires et « *légère* » font leur jonction au nord de Souéida. À 13 h 30 le drapeau tricolore flotte sur la ville et la citadelle. Le succès est total. Un matériel important, dont des pièces d'artillerie, est récupéré.

Spectacle horrible, au cimetière militaire, les tombes creusées au lendemain des précédents combats ont été profanées.

Les pertes des deux colonnes sont lourdes : 84 tués, dont neuf officiers, et 310 blessés. Les Druzes ont mis en ligne 6 000 combattants. D'après les recoupements obtenus par la suite, ils auraient eu environ 1 500 tués ou blessés.

Souéida tenue, la pacification du Djebel druze se poursuit tout au long de l'année 1926. Les colonnes le sillonnent. Salkhad, fief de Soltan Attrache, tombe le 4 juin. Les dernières bandes sont débusquées. Progressivement, la puissance militaire française s'impose. Les ralliements se précisent et se multiplient. La paix enfin s'instaure en Syrie, confortée par des accords avec les Anglais pour fermer la frontière avec la Transjordanie. Faute de concours extérieurs, l'insurrection druze, qui se propageait à travers le Levant, se meurt.

En 1927, le gros de l'armée d'Afrique repartira vers le Maroc, là où la lutte continue d'être chaude. Près de 300 officiers et 9 000 hommes sont tombés au Levant pour qu'y règne la paix française.

1- Les États du Levant sous mandat français comptent alors environ 2 000 000 d'habitants, soit 1 200 000 musulmans, 500 000 chrétiens de divers rites, 300 000 musulmans schismatiques (Alaouites et Druzes). Ce sur une surface de 196 000 km².

2- Philibert Collet (1896-1945). Né à Sidi Bel-Abbès. Engagé volontaire au 9^e RTA en 1916, sous-lieutenant au feu en 1918. Volontaire pour le Levant, rejoint le 1^{er} bataillon du 7^e RTA. À partir de 1922 sera l'organisateur des escadrons Tcherkesses. Rallié à la France libre en 1941. Compagnon de la Libération. Grand officier de la Légion d'Honneur.

3- Régiment formé au Maroc en décembre 1920.

4- Qui ajoute : « *pour ne pas avoir à s'en servir* ».

XX

Le dur baroud marocain

Ainsi que pour la guerre 14-18, un chapitre ne saurait résumer le lourd baroud marocain de 1919 à 1934.

Lyautey, durant la guerre, a tenu le « Maroc utile » à bout de bras avec ses tirailleurs, ses goumiers, ses légionnaires, ses territoriaux. Beaucoup reste à faire. Les grandes zones montagneuses, l'Anti-Atlas, l'Atlas occidental, le Moyen Atlas, les franges sud et nord du pays vivent encore en dissidence. Amener ces contrées à soumission implique des troupes, de bonnes troupes.

Pas plus qu'elle ne le pouvait au Levant, la France ne saurait envoyer ses fils au Maroc. Lyautey ne peut compter que sur un recrutement « indigène », maghrébin et africain. La Légion étrangère préfère le djebel à la vie de garnison. Le schéma est clair. Sans sous-estimer l'apport des troupes coloniales, le gros du travail au Maroc incombe à l'armée d'Afrique.

Elle s'organise dans ce but. Les RTA dépêchent des régiments ou des bataillons sur le théâtre marocain. Les 13^e (Alger), 14^e (Oran), 15^e (Constantine) RTA sont appelés à se distinguer particulièrement. Ils auront droit à porter sur leurs drapeaux la mention « *Maroc 1919-1934* ». Un 2^e RTM se constitue à côté du 1^{er} de retour de métropole. Les goums continuent de recruter. Le 1^{er} janvier 1919, leur nombre s'élève à 23 et montera à 28 en 1924. La Légion étrangère s'étoffe. Le RMLE de Rollet se transforme en 3^e REI avec Fès pour garnison officielle. Un 4^e REI est créé à Marrakech le 17 décembre 1920. Le 1^{er} REC est mis sur pied en Tunisie en 1921.

Dans ce type de guerre, le bataillon ou le goum constituent le pion de manœuvre de base. À la Légion, on parle des bataillons Maire, de Corta, de Tscharnier, Cazaban, Nicolas..., chefs au verbe haut, au geste provocant et à la discipline insolente au service d'un courage légendaire. Chez les goums, les 1^{er}, 2^e, 3^e, 10^e, 11^e, 14^e, 15^e, 20^e, 24^e, 25^e, 33^e, 38^e sont de grands numéros. Il faudrait les citer tous. Leurs chefs, lieutenants et capitaines, sont jeunes, mais plus que jamais « *la valeur n'attend pas le nombre des années* ».

Lyautey, faute de moyens suffisants, ne saurait s'imposer partout. Sa pénurie le conduit à distinguer « *front passif* » et « *front actif* ». Dans le premier cas, Rif, le Sud, il s'en tiendra au statu quo. Les Français camperont sur leurs positions. Sur le « *front actif* », au contraire, l'heure de l'action

sonnera afin de réduire les zones dangereuses et couvrir le Maroc utile.

Obligatoirement, 1919 reste une année intermédiaire. Les troupes envoyées en métropole doivent rentrer et se réadapter. Au printemps 1920, le général Poeymirau s'attaque au « *front actif* » des contreforts du Moyen Atlas. Goumiers, légionnaires, tirailleurs, spahis effectuent une démonstration de force dans le massif Zaïan. L'opération s'avère concluante. Le 2 juin, les fils du vieux chef Zaïan, Moha ou Hamou, se rendent à Khenifra, pour égorger les taureaux de « *targuiba* », signe de soumission. Le contrôle de la montagne berbère commence. La mort de Moha ou Hamou, quelques mois plus tard, confortera la position française.

Avec 1921, le « *front passif* » du Rif s'anime. Les postes frontières sont attaqués par les Rifains menés par Abd el-Krim auréolé par son succès sur les Espagnols à Anoual le 22 juillet¹. Certains, assiégés, sont bloqués. De véritables opérations doivent être montées pour les dégager et les ravitailler. Celle pour approvisionner Issoual, perdu sur son piton, n'intervient que tous les six mois avec appui de l'artillerie et de l'aviation. 1922 imposera une contrainte identique.

L'axe vital Oujda-Fès, par Taza, vit sous la menace constante de ce qui est appelé la « *Tache de Taza* », noyau insoumis du Moyen Atlas en pays Zaïan. De longue date, Lyautey songe à éliminer cette fameuse « Tache »². Au début de 1922, une vaste opération se monte en vue de s'enfoncer dans la zone dissidente. 16 bataillons, 5 goums, 7 batteries d'artillerie sont engagés. Les moyens sont importants ; pourtant la résistance du pays berbère a été sous-estimée. Le 6 mai, un bataillon de tirailleurs sénégalais, effectuant des travaux de piste, est violemment attaqué. Il déplore une centaine de tués et disparus. Deux compagnies du 2^e REI accourues à la rescousse comptent 26 tués mais évitent un désastre total. Le même jour, au Tazi Adni, proche du ksar de Skoura³, le bataillon Nicolas du 3^e REI doit venir à la rescousse du 20^e goudm assailli de toutes parts. Il compte 36 tués, dont un capitaine, et 64 blessés.

L'affaire doit être reprise en 1923. En finir avec cette « Tache » permettrait, en outre, d'accéder à la haute Moulouya et de rouvrir l'axe traditionnel, l'ancien « *Triq Soltane* » menant de Fez au grand Sud par Bou Denib. Évidemment, par la même occasion, la menace méridionale sur Taza s'estomperait définitivement. L'opération toutefois ne s'annonce en rien une simple promenade de santé. La tentative de 1922 l'a prouvé. Des crêtes culminent à 2 000 voire 3 000 m. Les locataires des lieux jouissent d'une vue perçante et tirent à bon escient.

Sous les ordres du général Poeymirau, Béarnais à panache, trois groupes mobiles se rassemblent à Taza, Fez et Meknès. Dans l'état-major du « Poey », le capitaine Juin, le capitaine de Lattre de Tassigny, le commandant de Monsabert. Le capitaine Guillaume commande le 15^e goudm. À la tête d'un peloton du 22^e spahis marocains, le lieutenant de Bournazel. Le mauvais temps, la neige sur les hauts, retardent le déclenchement de l'opération qui ne

démarre que le 20 mai. 20 bataillons, 7 escadrons, 16 batteries d'artillerie, 6 goums, accompagnés de partisans et de moghaznis se portent en avant. Dissimulés derrière rochers et taillis, les Aït Serghouchen les attendent.

La lutte est vive pour enlever les crêtes et les cols qui permettent d'accéder à El-Mers, la ville sainte au cœur du massif. Les Aït Serghouchen ne cessent de rameuter des combattants. Rien que pour la première journée du 20 mai, les pertes, pour enlever le piton du Bou Arfa, s'élèvent à 38 tués et 89 blessés.

Un temps mort s'ensuit pour s'organiser et réaliser une piste carrossable autorisant l'accès des véhicules de ravitaillement et des pièces d'artillerie. Le mouvement reprend le 5 juin direction El-Mers, l'objectif majeur. Les Aït Serghouchen, les Marmoucha, luttent avec autant de combativité. Le 9 juin, au terme d'une bataille de la journée, les Français dénombrent 64 tués et 170 blessés.

Le 24, la concentration est en place autour d'El-Mers. Poeymirau donne l'ordre d'assaut général pour enlever la cité riche de ses ksour, de ses vénérables koubbas, de ses kasbas et de ses jardins. Tirailleurs, goumiers, légionnaires, spahis se ruent. La journée coûtera 200 tués et blessés avant que le drapeau tricolore ne flotte sur l'intégralité de la ville largement étagée sur les flancs de l'oued M'Dez. Au 7^e escadron du 22^e spahis, le lieutenant de Bournazel se retrouve seul officier.

L'essentiel est atteint. Le 7 juillet, au nom du sultan Moulay Youssef, l'aman est accordé à tous ceux qui viennent sacrifier le taureau de « *targuiba* ». Dans la « *Tache de Taza* », les ultimes dissidents ne possèdent plus que des sommets qui seront à l'hiver recouverts de neige. Les irréductibles auront du mal à s'y maintenir.

*

Officiellement, en dépit des banderilles répétées des Rifains, le front du Rif reste regardé comme passif. Pourtant, Lyautey ne s'illusionne pas. De lourds nuages noirs avant-coureurs de la tempête s'amoncellent sur le Rif.

Le Rif, un vaste croissant de la pointe de Tanger à l'embouchure de la Moulouya. Une barrière montagneuse sur une bonne centaine de kilomètres. Des crêtes souvent à plus de 2 000 m. Un relief brutal de vallées encaissées, de gorges profondes, d'arêtes effilées. Une végétation généreuse sur les versants bien arrosés, surtout vers l'ouest. Pins, cèdres sur les hauts. Maquis méditerranéen aux approches de la mer. Dans ce bastion naturel, une population fière et résolue de Berbères sédentaires ou d'Arabes semi-pasteurs.

De tout temps, le Rif a constitué un obstacle et une zone refuge. Les Espagnols n'ont guère pu déboucher de leurs présides. Depuis 1912, et leurs accords avec les Français ils espèrent s'approprier enfin le pays. N'ayant ni Lyautey, ni ses soldats, ils marquent le pas et accumulent les revers graves. Abd el-Krim, l'ancien cadî de Melilla, profitant de leur impuissance, constitue

un embryon d'État et se présente désormais en Président de la République du Rif. Fidèle musulman, Prince des Croyants, il se pose en adversaire de Sa Majesté le Sultan Moulay Youssef.

1923-1924 sont pour lui des années de consolidation et de préparation. Son ambition est ferme : établir la république du Rif d'Adira à Agadir. Les revers espagnols lui ont permis de récupérer des armes et du matériel. Les hommes affluent et les Rifains – comme tous les Marocains – sont des combattants-nés.

Par ses officiers de renseignements, Lyautey mesure chaque jour le danger qui se lève. Il voit ses voisins espagnols reculer sans cesse. Ils viennent d'abandonner Chechaouen au cœur du massif. Pour faire face, militairement, le maréchal s'organise. Il jalonne la « *frontière* » d'une série de petits postes, véritables sonnettes d'alarme destinées à couvrir la voie stratégique essentielle Fès-Oujda. Il rameute tout autour, pour les épauler, le gros de ses goums commandés par des officiers de valeur, Massiet du Biest, Schmidt, Soulard, Leblanc, Boyer de Latour, Parlange, Bournazel. Nombre d'entre eux commanderont des tabors de la Libération, vingt ans plus tard. Lyautey, conscient de la précarité de ses moyens, alerte Paris. Son rapport au gouvernement, le 20 décembre 1924, fait date. Le signal d'alarme du Résident général tombe dans le vide.

Le 12 avril 1925, le flot rifain se déverse. Enfants perdus, les petits postes sont les premières cibles. Pourtant, leur mission est essentielle. Ils « tiennent » les tribus récemment ralliées qu'Abd el-Krim entend faire basculer dans son camp. Certains résistent. D'autres succombent. Le 14 juin, le sous-lieutenant Pol Lapeyre s'ensevelit sous les décombres de Béni Derkoul plutôt que de se rendre. Pour sauver les survivants du poste de Mediouna, le groupe franc du 6^e bataillon du 1^{er} RE, dans la nuit du 10 au 11 juin, perd 4 officiers et 60 légionnaires.

La situation s'aggrave. La ligne de l'oued Ouerrha, marquant pratiquement la limite entre la zone française et celle d'Abd el-Krim, est forcée. Ouezzane est assiégée. Fès et surtout Taza sont menacées. Si Abd el-Krim affiche son ambition de se faire proclamer sultan dans Fez, la ville sainte, il veut surtout prendre Taza. Avec Taza entre ses mains, il coupe le Maroc en deux et se met en position d'assurer la liaison avec la dissidence encore active du Moyen Atlas.

Taza devient le premier enjeu de la bataille. Lyautey est sur place, toujours présent aux heures chaudes. Il doit trancher. Son entourage penche pour l'abandon de Taza. Une nuit entière, il pèse le pour et le contre. Le 6 juillet, il ordonne de faire face et de garder Taza. Sur son ordre, le colonel Giraud avec son 14^e RTA passe à l'offensive, aux abords de la ville menacée par une pression de près de 20 000 hommes. L'épreuve de force réussit. Giraud, blessé, se retrouve à l'hôpital pour plusieurs semaines. Taza est dégagée de l'étreinte. Profitant de quelques renforts venus d'Algérie, les Français contre-attaquent de toutes parts. Les Rifains, surpris, sont contenus et

stoppés. À la fin juillet, la période héroïque de la guerre du Rif s'achève. 1 000 morts français. Côté Rifains ? Nul ne le saura jamais. Lyautey avait pour lui le métier de ses soldats, tirailleurs, légionnaires, goumiers, et la puissance de feu de son artillerie. Abd el-Krim disposait de troupes valeureuses mais de fortune au commandement mal maîtrisé.

*

Dans les rangs de Lyautey, il est un nom entré plus encore dans la légende que dans l'histoire : Henri de Bournazel (1898-1933).

La démarche de ce grand corps bien charpenté est un peu lourde. Le visage massif aux yeux clairs dissimule mal une certaine insolence. Le képi volontairement cabossé et planté comme pour défier verticale et hiérarchie accentue cette désinvolture apparente. La culotte bleu pâle, la veste rouge des spahis sont portées avec une élégance bien cavalière.

Ah, cette veste rouge ! « *Bou vesta hamra !* » L'homme à la veste rouge, disent les Marocains. Bournazel l'endosse depuis son arrivée à l'armée d'Afrique. Quelques mois de front à dix-huit ans en 1917. Saint-Cyr, promotion Sainte-Odile. Retour au front pour le final en 1918. De nouveau les écoles, Saint-Cyr, Saumur. Enfin, en janvier 1921, le Maroc. 17^e spahis algériens, et mutation au 22^e spahis marocains. Le droit au port de la veste rouge, attribut des officiers de spahis, provient de là.

En quelques mois, le lieutenant de Bournazel affecté au 16^e goum, puis au 33^e goum, immortalise sa fameuse veste rouge, témoignage d'une vitalité, d'une audace et d'un ascendant exceptionnels, servis par une baraka miraculeuse. La mort s'écarte de ce guerrier qui semble l'ignorer. Il est invulnérable. Ses compagnons, ses adversaires s'en persuadent. Les exploits du lieutenant de Bournazel entraînant les siens par son exemple et sa présence se multiplient. Postes secourus en forçant l'encerclement, crêtes enlevées de haute lutte, coups de main réussis derrière les lignes ennemies sont le quotidien de ce baroudeur hors rang. Son nom s'associe à cette période 1919-1934 appelée la « Pacification marocaine ». Sa mort en 1933 transcendera le soldat.

*

La renommée de Bournazel remonte jusqu'à Lyautey. Bournazel pratiquement seul officier français au milieu de ses goumiers et de ses partisans symbolise le Maroc que conçoit le maréchal. Aux Marocains, épaulés, conseillés par la France, de travailler à l'élaboration de leur destin.

Lyautey aimerait Bournazel près de lui. Le proconsul africain a trop d'ennemis à Paris et sent que son siège vacille. Honnête, il n'insiste pas pour avoir Bournazel et risquer de l'entraîner dans une chute que l'arrivée de Philippe Pétain précipite. Le gouvernement dépêche sur place, investi d'une

mission d'observation, un maréchal de France pour étudier les faits et gestes d'un autre maréchal de France. L'Histoire se renouvelle. En 1908, Hubert Lyautey devait rendre compte de l'activité de son camarade d'Amade. En 1925, Philippe Pétain doit statuer sur son pair, Hubert Lyautey. L'issue, cette fois, sera différente. Avec, au départ, une différence fondamentale par rapport à 1908. Le métropolitain Pétain ignore tout des réalités d'outre-mer.

Pétain débarque à la mi-juillet 1925. En quelques semaines, il obtient deux choses : des renforts et une lettre de commandement. Est-il pleinement responsable de cette dernière ? On ne sait. Lyautey avait sauvé d'Amade. Pétain n'a pas sauvé Lyautey.

*

La blessure est sévère pour celui qui se voit retirer le commandement militaire. Il tire la conclusion de ce camouflet et sollicite sa relève. Après avoir salué une dernière fois Sa Majesté le Sultan, le 10 octobre 1925, le soldat le plus prestigieux de l'armée d'Afrique quitte le Maroc.

Une grande page se tourne.

Pétain dispose des moyens refusés à Lyautey. 150 000 hommes bien équipés et bien encadrés. 6 divisions, 40 généraux sont à pied d'œuvre. Si des troupes sont arrivées de métropole, l'armée d'Afrique s'est étoffée d'Algériens, de Tunisiens envoyés en renfort. Six nouveaux goums ont été créés, des partisans recrutés. De nombreux Marocains servent dans les régiments de tirailleurs. 1 200 partisans à cheval ont été levés dans le Sud algérien et baptisés « *escadrons de spahis auxiliaires* ». La Légion du Maroc tourne à 10 000 hommes dans ses bataillons ou ses compagnies montées. En mars, le RMLE a changé de patron. Rollet est parti commander à Sidi Bel-Abbès.

Les Espagnols réagissent à leur tour. L'affront que leur inflige Abd el-Krim n'est plus supportable. Les commandants en chef se mettent d'accord. Offensive généralisée franco-espagnole à la fin de l'hiver 1925-1926.

Abd el-Krim est condamné à mettre pied à terre. Ses harkas ne sauraient endiguer le flot qui les enserme avec artillerie, blindés et avions. Paradoxe de cette bataille, des musulmans se battent en masse contre le musulman Abd el-Krim. Sur 56 bataillons présents sur le front nord, 35 sont de tirailleurs maghrébins, soit 24 algériens, 5 marocains, 6 tunisiens⁴. Plus, naturellement, gومiers et partisans de toutes origines. Autour du rogui, devant les forces qui déferlent, les désertions s'accroissent. Il se retrouve avec ses derniers fidèles, encerclé à Snada dans la plaine de Targuist par la 8^e brigade du colonel Corap constituée pour l'essentiel des forces supplétives de Taza nord parmi lesquelles le 33^e gوم du lieutenant de Bournazel, fort de 160 fusils. Le 25 mai 1926, pris au piège, Abd el-Krim demande l'aman. Il écrit à Corap :

Snada, le 25 mai 1926

À sa Seigneurie M. le colonel Corap.

Je vous présente tous mes respects.

J'ai reçu la lettre par laquelle vous m'exposez que vous acceptez de nous donner l'aman. Dès maintenant donc, je vous annonce que je me dispose à me rendre vers vous.

Je sollicite la protection de la France pour moi et les membres de ma famille et demande que celle-ci qui se trouve actuellement à Kemoun soit placée sous la sauvegarde de vos troupes.

En ce qui concerne les prisonniers que je détiens, je les ferai libérer demain matin.

Demain également, un peu avant ou un peu après midi, je ferai connaître l'heure de ma venue.

Salutations

Mohammed en Abdelkrim

El Khattabi.

Le 27 mai, à 5 heures, Abd el-Krim se présente devant le détachement du lieutenant-colonel Giraud, le sauveur de Taza quelques mois plus tôt, remis de ses blessures. Un escadron du 8^e spahis l'escortera vers l'exil.

La guerre du Rif est terminée. Elle a coûté aux Français 5 500 tués, dont 200 officiers, majoritairement de l'armée d'Afrique. Aux Rifains ? Le double, le triple peut-être. Avancer un chiffre avec certitude est hasardeux.

*

Le danger au nord éliminé, les troupes métropolitaines regagnent la France. L'armée d'Afrique et le contingent colonial doivent achever seuls la « *pacification marocaine* ». De larges poches de dissidence subsistent refusant de reconnaître l'autorité du sultan et de la France.

Dans la « *Tache de Taza* », l'occupation d'El-Mers réduit la zone insoumise. Au Moyen Atlas, toutefois des secteurs incontrôlés subsistent. En juin 1926, le Tichkout, pays de cèdres, en juillet, le Bou Iblane et ses 3 000 m, changent de maître. Le drapeau tricolore flotte sur la crête des Beni Ouaraïn. Par temps clair, le regard y devine, dans les lointains, l'Atlantique, la Méditerranée, l'Algérie, le Sahara...

La réduction du massif du Bou Iblane fut rude. Deux chefs de bataillon, commandant le 1/1^{er} REI et le 4/15^e RTA, sont au nombre des tués. Goumiers et partisans finissent de traquer les irréductibles. Après quoi, ils s'installeront dans le pays afin de relancer la vie économique.

La « *Tache* » réduite, la pacification glisse vers la partie méridionale du Moyen Atlas et les approches du Tafilalet. L'histoire parallèle mentionne qu'à cette époque les 40 sapeurs pionniers de l'adjudant Michez creusent le fameux tunnel du légionnaire, sur la route entre Midelt et Ksar-es-Souk (Er-Rachidia). Le premier coup de pioche est donné le 24 juillet 1927. Le dernier le sera le 6 mars 1928, marquant la fin d'un ouvrage de 60 m de long, 8 de large, 3 de haut. On sait qu'à l'entrée on pouvait lire l'inscription : « *L'énergie de leurs muscles et une farouche volonté furent leurs moyens*⁵. »

*

Après la reddition d'Abd el-Krim, la sédition rifaine semblait réglée. Au début de 1927, elle se rallume dans la région d'Ouezzane. Le 11 mars, un petit détachement tombe dans une embuscade. Deux officiers, deux sous-officiers européens, neuf goumiers sont tués. Goums et réguliers sont obligés de nettoyer la région insurgée. Le 15 juin, se livre le dernier combat de la campagne du Rif. Le 8 juillet, Slitten el Khamlichi, l'ultime chef insurgé, se rend entouré de son maghzen, 35 hommes armés. C'est fini. Onze goums s'installent définitivement sur le « *front nord* » pour y assurer la paix.

*

La plaine du Tadla, baignée par l'Oum er Rebia, appartient de longue date au Maroc utile.

La paix française y règne sous réserve d'incursions de tribus turbulentes surgissant du sud d'un massif montagneux entre Oum er Rebia et Oued el Abid. Les Français l'ont baptisé « La Courtine ». Aucune réminiscence avec le camp militaire où plus d'un officier a eu l'occasion de s'initier à une guerre future ressemblant étrangement à la dernière. Non, ce bloc vu de la plaine silhouette un vaste mur. Il se trouve que les Français en occupent les extrémités. D'où cette notion de courtine reliant deux bastions.

Cette « *Courtine* » aurait dû être maîtrisée après le Rif. La politique a contrarié. Le successeur de Lyautey, Théodore Steeg, philosophe et politicien radical, craint les vagues. Ce personnage, bien falot après le prestigieux Lyautey, prône le calme. Lucien Saint, arrivé à Rabat, le 1^{er} janvier 1929, montre une tout autre détermination. La réduction de la « *Courtine* » entre dans le domaine du possible. Cette mission délicate est confiée au colonel de Loustal. Dans le terrain montagneux, coupé et boisé, s'alignent 5 000 fusils.

L'affaire des Aït Yacoub (*cf.* plus bas) dans le sud bouleverse les plans initiaux. Un bataillon du 7^e RTM, le 38^e goum sont étrillés. Des renforts prélevés sur le front de la « *Courtine* » doivent être dépêchés. 1929 n'autorise qu'une transition. Des goums enfoncent des coins, sans plus. L'opération est reprise l'année suivante avec de gros moyens : huit bataillons d'infanterie, six goums, 2 500 cavaliers et partisans Zaïans. Elle débute par une mise en place dans la nuit du 17 au 18 juin. Les premiers objectifs sont rapidement coiffés et contrairement aux prévisions la résistance s'avère faible. 1931 élimine les ultimes bastions. La « *Courtine* » n'est plus un danger. La plaine du Tadla peut vivre en paix.

*

Subsiste le Sud. Soit pratiquement la région de Bou Denib, les hautes vallées des oueds Ziz et Guir. Depuis 1925, l'insécurité s'y est généralisée. Des officiers ont été assassinés ; des unités ont subi des pertes sévères. 37 tués à la compagnie saharienne du Guir, 38 tués et blessés au groupe franc du

63^e RTM. Survient alors l'affaire des « *Aït Yacoub* » en juin 1929.

Le commandement a décidé d'installer un poste dans le ksar d'Aït Yacoub pour contrôler la région des sources de la Moulouya. Au cours des travaux d'aménagement des pistes et de pose des lignes téléphoniques, un bataillon du 7^e RTM est surpris et entièrement décimé. Le 38^e goum, en poste à Aït Yacoub, ayant perdu 52 des siens, dont son chef, est dégagé de justesse par le 2^e bataillon du 3^e REI. Il doit être complété et reçoit un nouveau patron, le lieutenant Lecomte, assisté d'un jeune officier promis à un bel avenir, le lieutenant de Hauteclocque.

Les événements d'Aït Yacoub ne peuvent qu'inciter les responsables civils et militaires à s'attaquer sérieusement au problème du Sud. Le 1^{er} mars 1930, un commandement des Confins algéro-marocains est créé, confié au colonel bientôt général Giraud. Celui-ci coiffe ainsi un vaste haricot de Bou Denib à Colomb-Béchar incluant le Tafilalet.

Tout au long de 1931, il rode son groupe mobile des Confins. En vue d'isoler le Tafilalet, au printemps, il occupe l'oasis de Taouz, puis en novembre s'empare de la moyenne vallée du Ghéris.

L'offensive contre le Tafilalet démarre le 15 janvier 1932 avec un plein succès. L'opération se déroule au pas de course. De toutes parts, les assaillants s'engagent dans le dédale des jardins, des murettes, des séguias et des foggaras susceptibles de se transformer en redoutables obstacles. Au soir du 15, tout le nord de la palmeraie est occupé. Le lendemain, la conquête est totale. 12 000 familles font leur soumission. Seules quelques individualités, dont Belkassen N'Gadi, l'agitateur et meneur local, parviennent à s'échapper vers le grand Sud. En mars, le Ferkla et le Tadra, petites oasis à l'ouest du Tafilalet, sont investis. Une jonction effective se réalise entre les deux régions de Marrakech (général Catroux) et des Confins (général Giraud). Le djebel Saghro, refuge des irréductibles, est encerclé.

Légionnaires du 1^{er} REI et du 1^{er} REC, tirailleurs du 1^{er} RTM, gnomiers des 7^e, 15^e, 16^e, 17^e, 46^e goums, 1 500 partisans ont été aux premiers rangs de la réduction de ce Tafilalet regardé depuis août 1918 comme une zone particulièrement dangereuse. L'importance des moyens, la puissance de feu, ont limité les pertes. Une dizaine d'hommes hors de combat.

Dans la manœuvre d'encerclement de la palmeraie, Bournazel, de retour au Maroc depuis un an, commandait le groupement sud-est (46^e goum du lieutenant de Tournemire et 500 partisans). L'Homme rouge n'a perdu ni son audace, ni son coup d'œil. Avec brio, il coiffe ses objectifs. En récompense, Giraud le nomme patron du Bureau des Affaires indigènes à Rissani, la principale bourgade. Voici Bournazel « *Gouverneur du Tafilalet* », comme il se présente avec humour. Le titre sonne bien et le « gouverneur » s'avère aussi bon administrateur qu'excellent baroudeur, réorganisant le système d'irrigation mis à mal par la guerre.

Au début de 1933, il faut en finir. Les généraux Huré, Giraud, Catroux le réclament. Le résident général Lucien Saint partage leurs vues. Alors que l'immense majorité du Maroc vit et travaille dans la paix française, plus rien ne justifie l'existence d'une ultime dissidence. L'Atlas central, le Saghro doivent cesser d'être « *Bled Siba* » et se transformer en « *Bled Maghzen* ».

Vu du Tafilalet, le djebel Saghro barre l'horizon vers l'ouest. Ce bastion oriental de l'Anti-Atlas est une région tourmentée et aride, enchevêtrement de crêtes rocheuses dépassant les 2 000 m avec des à-pics vertigineux et des gorges étroites. Culminant à 2 559 m, il s'étale sur une soixantaine de kilomètres de long et sert de refuge à l'une des dernières tribus berbères toujours insoumises : les Aït Atta. La razzia, l'indépendance sont chez eux de vieilles traditions. En 1912, leurs rezzous avaient pillé les environs de Fez et Meknès. Avant l'arrivée des Français, ils s'aventuraient jusqu'aux lointains Touat et Tidikelt.

Les Aït Atta de 1933 restent égaux à eux-mêmes. Ils refusent l'impôt. Leur dicton le répète : « *Halef Dadda Atta la iataa oukha Sagro irjaa outa.* » (Le père Atta a juré qu'il ne paierait pas, même si le Saghro devenait une plaine.)

Leur chef Asso ou Baselham les veut à jamais des hommes libres et tous ceux qui, du Tafilalet au Draa, ont reflué devant l'avance française se sont joints à lui. Plusieurs milliers de combattants, farouchement retranchés derrière les rochers, exhortés par leurs femmes à une lutte sans merci, occupent le Saghro. Un vieux sage a prévenu les Français : « *Chez nous, vous rencontrerez trois adversaires, oussemmit (le froid), izran (les rochers), en nhas (les balles).* »

Il n'a pas tort. Il oublie l'unique faiblesse : leur château fort naturel manque de points d'eau.

Pour venir à bout du Saghro, le commandant en chef, le général Huré, a mobilisé deux groupes mobiles : celui des Confins sous Giraud, celui de Marrakech sous Catroux. Il sait pouvoir compter sur ces deux chefs expérimentés et sur la valeur de leurs troupes, goumiers, partisans et légionnaires (renforcés par des éléments de cavalerie, d'artillerie et de l'aviation).

Le jour « J » est fixé au 13 février 1933. De suite, l'attaque piétine. Les assaillants qui convergent vers le Saghro se heurtent à des résistances farouches. Le 24^e goum s'efforçant, envers et contre tout, d'enlever une crête, a la moitié de son effectif hors de combat. Son chef est tué.

Le 14 février, à 9 h 30, Bournazel, qui fait partie du groupe mobile Giraud, se met en marche. 16^e, 21^e, 28^e goums – en majeure partie des Branès du Rif – et deux compagnies de Légion. Un commandement de chef de bataillon. Une responsabilité loin de déplaire au jeune capitaine à deux ans de grade. Au contraire, bien qu'il soit sans illusions. La partie sera difficile.

« *Le Saghro, c'est le Saghro* », a-t-il clairement prévenu.

Aurait-il un noir pressentiment ? Ses camarades remarquent qu'il n'a pas

son ton enjoué habituel. Est-ce parce qu'il va devoir mener un combat de fantassin, à pied et non à cheval, dans les rochers du Saghro ? Non ! Le capitaine Spillmann, son camarade de promotion, peu auparavant, l'a trouvé gouailleur, comme toujours, mais pessimiste, comportement inhabituel de sa part : « *Vois-tu, lui dit-il, avec le métier que nous faisons et les risques que nous prenons, nous nous ferons descendre un jour, toi et moi. C'est inévitable ! Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin, elle est cassée...* »

Témoignage de ces funèbres pensées, la veille de son départ, Bournazel a rédigé ses dernières volontés.

Mektoub, c'était écrit. Le 18 février, le général Giraud, au retour d'une mission d'observation sur le Saghro, a un accident d'avion. Pilote et passager s'en sortent contusionnés. Giraud, handicapé, ne peut suivant son habitude se rendre à l'avant pour scruter le terrain. Cloué sur une mauvaise chaise, il commande de loin. Appréciant justement les difficultés de l'univers chaotique du Saghro, peut-être aurait-il modifié les données de l'attaque et écarté des assauts suicidaires.

L'objectif du groupement de Bournazel se nomme le Bou Gafer, une avancée du Saghro vers l'est. Tenir le Bou Gafer est dominer le Saghro, mais le Bou Gafer, plus que tout autre, se dresse tel un château fort.

Le 20 février, Bournazel est sur le Bou Gafer, du moins sur ses pentes. Le combat tourne à la guerre de tranchées. Chaque falaise gagnée doit être organisée pour parer à une contre-attaque. Ce duel n'est qu'un duel d'hommes. L'artillerie, en tir vertical, ne peut pas grand-chose. Plaqués sous des blocs de rochers, les Aït Atta ajustent leurs adversaires d'une main qui ne tremble pas. L'aviation ne dispose pas du napalm, arme terrible s'infiltrant partout dont les Américains feront un large emploi dans le Pacifique.

Le commandement français s'inquiète. Les pertes s'allongent. Plusieurs officiers ont été atteints. Le 26 février, l'aide de camp du général Giraud, le lieutenant de Pothuau, se glisse auprès du capitaine de Bournazel avec un ordre formel de son chef : « *L'homme rouge doit mettre une gandoura kaki sur sa veste.* »

28 février 1933

L'aube froide et nuageuse se lève sur le Bou Gafer.

Bournazel a regroupé les siens au pied du piton enlevé de haute lutte que sa silhouette a fait baptiser « *La Chapelle* ». Ce sera sa base de départ. En première ligne, les 16^e et 28^e goums. En deuxième ligne, la compagnie montée du 3^e REI (capitaine Fauchaux) et un peloton Légion (lieutenant Brincklé de la compagnie montée Fourré).

Dans le jour naissant, l'objectif et le terrain d'attaque se dévoilent peu à peu.

Au premier plan, un glacis ascendant, débouchant sur un étranglement, point de passage obligé. Après quoi, un dôme rocheux coupé de murettes.

*

Déjà les balles claquent. Les Aït Atta ont vu déboucher la vague d'assaut. Elle avale le glacis et s'engouffre dans le goulet imposé par les murailles latérales et éclate à nouveau. À chaque mètre gagné, des hommes tombent pour ne plus se relever. Bournazel est en tête. Revolver d'une main, canne d'une autre, chef qui entraîne et montre la voie.

Il parvient, à son tour, sur le dôme rocheux, que viennent d'atteindre ses voltigeurs de pointe. Soudain, il s'affaisse, touché à l'abdomen. À force de volonté, il se redresse, il sent que le désarroi saisit ses partisans Branès dont il avait fait sa garde personnelle. La mort frappe trop fort. Comme les goudiers, ils fléchissent, ils reculent. Leur chef debout les exhorte. Une seconde blessure, au bras droit, le jette à terre irrémédiablement. Autour de lui, maintenant, la débandade sévit. Les plus valeureux craquent.

Heureusement, la Légion est là, égale à elle-même dans sa force et son héroïsme. À son tour, elle s'élance pour conserver le terrain conquis et dégager les goums. Stoïque sous le feu, elle progresse avant de former un rempart assurant une couverture et un point d'amarre. Elle perd du monde. Le capitaine Fauchaux, le lieutenant Brincklé⁷ sont tués.

Deux légionnaires ont vu tomber le capitaine de Bournazel. Sans grands ménagements – le tir ennemi ne le permet pas – ils le traînent en arrière. Quelques goudiers peuvent alors le redescendre légèrement plus bas. À l'abri sommaire d'une roche, le médecin-major Vial tente les soins d'urgence. Il est 7 h 45.

Le blessé a les traits tirés. Il souffre. Il a froid. La piqure de morphine le calme quelque peu. Et pendant près d'une heure, le mourant va avoir près de lui un ultime confident, son ami, le médecin Vial.

— « *C'est dégoûtant, toubib, de mourir sale.* »

Sa pensée va vers les siens. Sa femme. Ses fils. Sa mère.

— « *Ma pauvre maman !* »

Et le chrétien, instinctivement, retrouve la prière du soldat.

— « *Mon Dieu, pardon pour toutes mes saloperies.* »

La main est retombée. La vie s'est enfuie. L'Homme rouge n'est plus. Sa baraka l'a abandonné. La légende subsiste.

*

Le 12 février 1957, le lieutenant Maurice Mennesson, Saint-Cyrien de la promotion Extrême-Orient, chef de section à la 1^{ère} compagnie du 2^e REP, tombe au djebel Bou Gafer (secteur de Tebessa, Algérie). Lui rendant hommage, son chef de corps, le colonel de Vismes, évoque un autre Bou Gafer et un autre Saint-Cyrien : « *Vous étiez à son exemple et, comme lui,*

vous avez trouvé votre Bou Gafer. »

Pour des générations d'officiers français, le Bou Gafer, l'Homme rouge, sont et resteront des symboles.

*

La mort de Bournazel résonne douloureusement dans les cœurs. Le rapport d'opérations du général Giraud se termine sur cette conclusion : *« Malgré les prodiges d'héroïsme déployés par la Légion, l'attaque a échoué. Les supplétifs n'ont pas tenu, insuffisamment encadrés à la suite des pertes subies au cours des combats précédents. »*

Réaliste, le 1^{er} mars, le général Huré ordonne l'arrêt d'assauts aussi stériles que coûteux, et décide le blocus de l'ensemble Saghro-Bou Gafer. La guerre d'usure s'installe. On se fusille, on s'injurie, on palabre aussi.

Les officiers des Affaires indigènes, grands maîtres en l'art de la diplomatie, démontrent habilement que reconnaître le Maghzen, c'est-à-dire le gouvernement marocain, n'est pas s'humilier. Le 25 mars, les derniers insoumis du Saghro mettent bas les armes.

Une amnistie générale tourne une page douloureuse : 1 000 morts côté franco-marocain, 1 200 morts côté berbère. Les premiers proviennent quasi intégralement de l'armée d'Afrique.

*

Une campagne d'été de juin à septembre, encore difficile, a raison du bastion de l'Atlas central. Dans ce rectangle de 80 km sur 40, l'altitude dépasse souvent 3 000 m. D'où la nécessité d'une campagne d'été. 28 goums – ils sont maintenant 50 – y participent, aux premières places. Ces grands coureurs de djebels répondent pleinement aux difficultés du terrain. Ils avalent les dénivelées et leur vue perçante décèle l'ennemi de loin. Le 5 septembre 1933, enfin, Sidi Ali et Sidi Ahmed Oujemaa, les chefs des derniers irréductibles, demandent l'aman.

« Pour la première fois de leur histoire, les farouches tribus Senhaja, que les Méhalla du Sultan n'avaient jamais affrontées, sont contraintes de reconnaître l'autorité du "roi", qu'elles avaient jusque-là superbement ignorée⁸. »

Début 1934, une ultime opération réduira l'Anti-Atlas, au sud du Sous, et permettra d'occuper Tindouf qui sera par la suite rattaché au Sahara algérien, donc à l'Algérie. Des goums, deux bataillons du 1^{er} RTM, des unités de Légion participent à ces opérations promptement menées.

*

Le 10 mars 1934, la pacification, certains diront la conquête du Maroc,

est achevée. Le prix payé a été fort. Le plus fort après celui de la conquête de l'Algérie. Il est particulièrement sensible à la Légion : 74 officiers, 158 sous-officiers, 1264 légionnaires de 1920 à 1935. Soit la moitié du terrible holocauste de 14-18. Chez les goums, les pertes sont du même ordre. Sur les 4 300 officiers, sous-officiers et goudiers tombés de 1908 à 1956, plus du tiers l'ont été au Maroc⁹.

Ces chiffres, auxquels il convient d'ajouter tous les autres, rappellent que dans cette rude guerre Français et Marocains ont combattu côte à côte. Tirailleurs, goudiers, partisans, harkas des caïds alliés, encadrés par des officiers français – les Guillaume, Bournazel, de Hauteclocque, Spillmann, Lecomte, Tournemire, Parlange, de Latour, Olié et autres – ont été à la pointe des combats, même si, à l'occasion, le coup d'épaule d'une unité de Légion n'était pas inutile.

Excepté Tanger et la zone espagnole, le Maroc, au terme, trouve enfin son unité. L'autorité, si théorique soit-elle, du sultan est affirmée sur tout le pays. Du Rif au Draa, de l'Atlantique à la frontière algérienne, nul ne saurait contester le nom du prince et le principe de son pouvoir. À l'heure de son indépendance, le jeune État, « *vieux pays berbère, de civilisation arabe et de confession musulmane* », trouvera, au moins, cela dans l'héritage du Protectorat. L'armée d'Afrique a largement contribué à ce qu'il en soit ainsi.

*

Ces années trente qui marquent la fin de l'expansion coloniale sont pour la France des années impériales où le colonialisme s'affiche et se revendique. La métropole est fière de son empire et le montre ouvertement.

Le centenaire de l'Algérie en 1930 célèbre un siècle de présence française sur le sol algérien. L'œuvre réalisée outre-Méditerranée y est mise en exergue. Les grands noms de la conquête s'évoquent avec emphase. Les troupes indigènes, spahis, tirailleurs, sont fêtées et semblent assurer l'ancrage de la France dans les pays barbaresques.

L'Exposition coloniale internationale de Paris ouvre ses portes le 6 mai 1931. Lyautey a été tiré de sa retraite lorraine pour l'agencer. Fidèle à son personnage, le maréchal a vu grand. Le public est au rendez-vous. Trente-six millions de visiteurs se presseront pour découvrir et admirer la France d'outre-mer. Palais de l'Algérie, souks tunisiens, kiosques et jardins marocains se veulent les témoins d'un Maghreb français.

La littérature marche à l'unisson. Pierre Benoit chante l'immensité saharienne avec *L'Atlantide*, les frères Tharaud, le Maroc avec *Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas*. Le Septième Art naissant ne craint pas d'aborder le sujet. *Pépé le Moko* est tourné en bonne partie dans les ruelles de la kasbah d'Alger. *Trois de Saint-Cyr*, en 1939, relate le sacrifice de Pol Lapeyre durant la guerre du Rif. Seuls les initiés savent que Pol Lapeyre et ses tirailleurs sénégalais, à Béni Derkoul, appartenaient aux troupes coloniales. Le film,

implicitement, se veut à la gloire de l'armée française en général et de l'armée d'Afrique en particulier. Bref, même si les temps comptent des esprits fâcheux – André Gide, Félicien Challaye –, la France impériale et l'armée qui veille sur elle vivent dans l'euphorie d'un acquiescement justifié et judicieusement géré.

Sur place, les anciens combattants, les anciens militaires, qui ont connu la fraternité des armes, parlent de la France avec respect et affection. Dans des pays où les guerriers sont honorés, ils portent avec fierté des médailles bien méritées. Une petite retraite, une pension leur apportent souvent un mieux-être certain. Leurs anciens chefs se sont penchés sur leur sort : le maréchal Franchet d'Espèrey a créé les « *Dar el-Askri* », maisons du soldat, où ceux qui ont porté l'uniforme aiment se retrouver et palabrer. Ces vieux troupiers, en Algérie, fournissent en grand nombre les hommes de l'administration, caïds, aghas. Ils forment la fameuse cohorte des « *béni-oui-oui* » toujours prêts à applaudir et à approuver. Correspondent-ils aux sentiments profonds de toute la population ? L'histoire apportera une réponse décevante.

1- Les Espagnols subissent ce jour-là l'une des plus sévères défaites de la période coloniale. Une armée de 15 000 hommes anéantie. Son chef, le général Sylvestre, s'est suicidé.

2- Tache ainsi nommée car se situant plein sud de Taza et menaçant directement la ville.

3- 80 km au sud-est de Fès.

4- Également trois bataillons malgaches.

5- Il y avait une autre inscription :

La montagne nous barrait la route

Ordre fut donné de passer

La Légion l'exécuta.

Toutes ces inscriptions ont aujourd'hui disparu. Le nom de tunnel du légionnaire subsiste.

6- Les principaux sommets objectifs du Saghro et du Bou Gafer ont reçu un numéro d'ordre.

7- Son frère, le révérend père Brincklé, sera aumônier du RMLE, durant la campagne de Libération en 1944-1945.

8- *Histoire des goums marocains*, op. cit., p. 430.

9- 1 638 goudiers sont tombés de 1942 à 1945.

XXI

Le sacrifice de l'armée d'Afrique

En 1939, l'armée d'Afrique a belle allure. Les Parisiens la voient descendre les Champs Élysées pour la Fête nationale. Ils applaudissent ses unités aux couleurs chatoyantes, tirailleurs algériens en pantalon bleu, zouaves en chéchia et ceinture de tradition, spahis à ample burnous rouge et blanc, légionnaires défilant pour la première fois en képi blanc. En tête de ces képis blancs se remarque un grand gaillard à l'allure martiale, le capitaine Dimitri Amilakvari.

De cette armée d'Afrique, le général Beaufre, l'un de ses plus brillants représentants, écrira, confirmant des lignes précédentes :

« L'opinion publique ne s'y trompe pas. Tout au long de l'entre-deux-guerres, la vogue est aux troupes d'Afrique. En tête vient incontestablement la Légion étrangère qui maintient sa réputation avec coquetterie. Le cinéma, notamment avec le Sergent X et Ivan Mosjoukine, et *La Bandera*, retrace romantiquement l'héroïsme de ces combats lointains. Édith Piaf, Marie Dubas – dans *Mon légionnaire* – chantent la poésie de ces soldats désespérés. Le “Bat’ d’Af” » représente une autre figure dont le prestige est tel dans le “milieu”, qu’il y a des engagements volontaires pour les bataillons d'Afrique. Il n’y a pas que cet engouement populaire. Montherlant, voulant situer une discussion sur la philosophie du commandement, choisit *Le Lieutenant des Tirailleurs*. Plus romanesque, Pierre Benoit, fils d’un officier d’Afrique, met à la mode, avec *L’Atlantide*, la légende dorée de la vie saharienne, que Joseph Peyré décrira avec plus d’exactitude dans *L’Escadron blanc*. Lorsque, à la veille de la guerre, un film, d’ailleurs médiocre, tendra à réveiller l’enthousiasme patriotique, ce sera *Trois de Saint-Cyr* dont l’action se déroule outre-mer. Toute cette littérature souvent naïve, traduit l’intérêt du pays pour ce qu’elle reconnaît comme une élite dans l’Armée française¹. »

Cette armée d'Afrique représente une force presque exclusivement de métier. Hormis quelques appelés chez les zouaves et les tirailleurs algériens, elle s'appuie sur des engagés à long terme, quatre ans pour les tirailleurs, cinq pour les légionnaires. Avec un tel recrutement, il est possible de bâtir du solide et posséder des petits gradés de qualité.

Neuf régiments de tirailleurs algériens, quatre de marocains, un de tunisiens, stationnent en métropole ainsi qu'un régiment de zouaves et deux de spahis. Ils dépendent en principe de quatre DNA, divisions nord-africaines, axées sur Lyon, Toul, Poitiers, Épinal. Le 8^e zouaves a reçu Mourmelon pour garnison et le régiment de spahis de Senlis sert principalement de troupe de parade. Outre la métropole, des unités d'AFN sont parties outre-mer. Le 16^e RTT, un bataillon de tirailleurs algériens, un de tirailleurs marocains, des

légionnaires qui constitueront le 1^{er} octobre 1939 le 6^e REI, participent à la garde du Levant. Le 5^e REI, le régiment du Tonkin, créé en 1930, veille dans la lointaine Indochine.

L'essentiel toutefois assure la souveraineté en AFN.

Au Maroc, la fin de la pacification est récente. Une forte présence militaire s'impose. Soit, pour l'infanterie, quatre régiments de tirailleurs marocains, trois de Légion, trois bataillons de tirailleurs algériens, deux régiments de zouaves, et cinquante et un goums. Pour la cavalerie, deux régiments de chasseurs d'Afrique et un de spahis. Les deux RCA équiperont des automitrailleuses, mais les spahis ont gardé leurs chevaux.

De longue date, la Tunisie vit dans la quiétude. L'implantation reste modeste. Deux régiments de tirailleurs tunisiens, un de zouaves et dans le sud le 1^{er} BILA. Pour les cavaliers, 4^e RCA, 4^e spahis. Sousse sert de garnison et de base arrière au 1^{er} REC qui détache des escadrons au Maroc.

L'Algérie a fêté en 1930 son centenaire. Face à un nationalisme encore à ses balbutiements, le pays se veut terre française et les structures ressemblent à celles de la métropole. Le 19^e CA y comprend trois divisions :

— Division d'Alger, avec le 9^e zouaves, les 1^{er}, 5^e et 9^e RTA, le 5^e RCA, le 1^{er} spahis.

— Division d'Oran, avec le 2^e zouaves, le 1^{er} RE, les 2^e et 6^e RTA, le 6^e RCA et le 2^e spahis.

— Division de Constantine, avec le 3^e zouaves, les 3^e, 7^e, et 11^e RTA, le 3^e RCA, le 3^e spahis.

Si les jeunes Européens effectuent leur service chez les zouaves, tirailleurs et spahis accueillent les « *indigènes* ». Toutes ces unités sont renforcées par des régiments d'artillerie d'Afrique, sept au total, et des éléments du génie. Au titre de l'armée d'Afrique, les compagnies sahariennes arpentent les Territoires du Sud. Sont encore rattachés au 19^e CA des régiments de tirailleurs sénégalais. Intrinsèquement, ils relèvent des troupes coloniales.

Un régiment d'infanterie de l'époque, fort de trois ou quatre bataillons, représente environ 3 000 fantassins ; un régiment de cavalerie, un petit millier de cavaliers. Près de 40 000 hommes de l'armée d'Afrique stationnent ainsi en métropole, et 200 000 en AFN. Soit 83 000 en Algérie, 38 000 en Tunisie, 79 000 au Maroc (supplétifs compris). Un tel potentiel est loin d'être négligeable. Sous une réserve. 1939 ressemble fort à 1914. De gros bataillons de fantassins marchant à pied, avec fusils Lebel et mitrailleuses Hotchkiss. La mécanisation a été oubliée et le cheval prime chez les cavaliers. Pour l'artillerie, le bon vieux 75 tracté par un attelage équestre et peu d'armes antichars. À défaut, l'ardeur est au rendez-vous chez tous ces soldats de métier. L'encadrement s'affirme de qualité du général au plus modeste sous-officier. Saïd Boualam est adjudant au 1^{er} RTA de Blida où le futur général Rafa, sous ses ordres, a fait ses classes.

Le 3 septembre 1939, 1914 se reproduit. Priorité à la Mère patrie. L'armée d'Afrique envoie ses divisions et ses brigades combattre sur le front métropolitain. Dès septembre, des unités embarquent pour la France, rejointes par celles déjà sur place. Vont ainsi se constituer :

— La division marocaine avec les 1^{er}, 2^e, et 7^e RTM. Le général Mellier, ancien capitaine du 1^{er} RTM de 1918, en prendra le commandement en février 1940.

— La 2^e DINA (général Dame au 1^{er} janvier 1940) avec les 11^e zouaves, 13^e et 22^e RTA. Le 13^e RTA est commandé par le colonel Sevez qui s'illustrera par la suite en Italie à la tête de la 4^e division marocaine de montagne.

— La 5^e DINA (général Mesny, 16 mai 1940) avec le 14^e zouaves, le 6^e RTM et le 14^e RTT.

Ces trois excellentes divisions d'infanterie nord-africaine, le 10 mai 1940, appartiendront à la 1^{ère} armée appelée à pénétrer en Belgique.

— La 4^e DINA (général Sancelme), avec les 23^e, 25^e RTA et le 13^e zouaves. Affectée à la 9^e armée, le général Corap, conscient de sa valeur, la gardera, avec raison, en réserve.

— La 1^{er} DINA (général Tarrit à compter du 15 janvier 1940), avec les 28^e RTT, 5^e RTM, 27^e RTA. Excellente division, après sa formation, unité en réserve de GQG.

— La 6^e DINA (général de Verdilhac), avec le 9^e RTM, le 21^e RTA et le 11^e REI. Formée à partir de novembre, elle sera envoyée en Lorraine. Son chef, le général de Verdilhac, en 1941, jouera un rôle important durant la guerre de Syrie, avec les troupes du Levant.

— La 7^e DINA (général Barré) se rassemblera au camp du Valdahon en mars-avril 1940. Elle rejoindra ensuite la 7^e armée lors de la bataille de France. Son chef, le général Barré, commandera les troupes de Tunisie le 8 novembre 1942.

La Légion, dans cette organisation, mérite une place à part. Là encore le précédent de 1914 se reproduit. La Légion d'AFN met sur pied trois unités principales :

— Le 11^e REI qui aura pour premier chef une figure légionnaire, le fameux colonel Maire, et rejoindra la 6^e DINA en Lorraine.

— Le 12^e REI, formé assez tard, rejoindra la 8^e DI et la 6^e armée après le 10 mai.

— La 13^e DBLE, sous les ordres du lieutenant-colonel Magrin-Vernerey, futur Monclar. Destinée à la Scandinavie, elle ne saurait se douter de l'épopée qui l'attend.

Ce trio se complète par trois RMVE, « Régiments de Marche de Volontaires Étrangers », à bien des égards des parents pauvres. Mal équipés,

mal armés, sous-encadrés. Pourtant, lancés dans la bataille après le 10 mai, les 21^e, 22^e et 23^e RMVE feront plus que bonne figure. Le 22^e gagnera une palme pour sa résistance dans la Somme. Appartiennent-ils vraiment à l'armée d'Afrique ces trois RMVE ? Il est possible d'en douter même s'ils sont d'essence Légion. Ils se forment en métropole et comprennent pour tiers des Juifs, des républicains espagnols et des étrangers de toutes origines.

La *Marocaine*, les sept DINA sont regardées comme des troupes d'active. Ce label explique leur engagement presque immédiat dans la bataille. Les DIA, divisions d'infanterie d'Afrique, bien que d'active, ont rang de seconde catégorie. Toutes à trois régiments de zouaves ou de tirailleurs, elles n'entreront en lice que tardivement, suite aux besoins, ou bien resteront en AFN comme forces de souveraineté. La 81^e DIA, en Tunisie, couvrira la ligne Mareth. La 82^e partira pour la France à la fin de septembre 1939. La 83^e restera également en Tunisie, à l'exception d'un régiment. La 84^e embarquera pour la métropole en juin 1940 ainsi que la 85^e. La 86^e partira au Levant en septembre 1939. La 87^e se trouvera en France en juin. Les autres, 180^e, 88^e, 181^e, 182^e, 183^e, dénommées parfois de protection, ne quitteront pas le Maghreb afin d'être prêtes à contrer un adversaire éventuel. Italien en Tunisie au départ de Libye, Espagnol au Maroc depuis le Rif. Sans omettre la possibilité de troubles intérieurs. La principale menace se situant du côté italien, le plus gros de ces GU, six DI, a été dirigé sur la Tunisie. Le colonel de Monsabert, commandant le 9^e RTA puis l'ID 81, y piaffe de demeurer l'arme au pied.

L'AFN, pays de cavaliers, se doit de fournir de la cavalerie. Trois brigades à cheval embarquent. La 1^{ère} (colonel Jouffrault) avec le 6^e RSA et le 4^e RSM. (Le colonel Jouffrault mourra en déportation en 1944.) La 2^e, avec les 7^e et 9^e RSA, rejoindra la 8^e armée dans l'est. La 3^e, 2^e RSA et 3^e RSM, rattachée à la 9^e armée, fera date à La Horgne en mai 1940. En février 1940, sera constituée en Algérie une 6^e DLC destinée à la Tunisie. Unité hybride comme toutes les DLC couplant le cheval au moteur, elle comprendra des éléments venus de toute l'AFN. Quant aux légionnaires cavaliers du REC, ils mettront sur pied le GRD 97 (Groupe de reconnaissance divisionnaire) de la 7^e DINA. Ces DINA évoquées disposent toutes de batteries de 75 ou 105, voire de 155, issues des RAA.

Au bilan global de la mobilisation, l'armée d'Afrique fournit largement sa contribution. Au 1^{er} juin 1940, elle aligne 380 000 mobilisés au Maghreb, et 150 000 de ses soldats se battent et meurent sur le front métropolitain. Car si, en France, la défense s'effondre en certains endroits, les unités venues d'outre-Méditerranée ne sauraient être incriminées. Au contraire. En toutes circonstances, elles donnent l'exemple du plus bel héroïsme. Le rappel des événements le prouve.

Le 10 mai 1940, la Wehrmacht frappe à l'ouest, envahissant la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. Ces trois États, théoriquement neutres, sollicitent le soutien de la France. Dans le cadre du GA 1, la 1^{ère} armée française se porte de l'avant en vue de barrer la route aux envahisseurs à hauteur de la rivière Dyle. Le corps de cavalerie, fort de deux DLM, arrive bientôt au contact. En dépit de sa vaillance, il ne saurait contenir seul la poussée adverse. La division marocaine est envoyée à la rescousse. Ses 1^{er} et 7^e RTM sont originaires de la région de Meknès, son 2^e RTM de celle de Marrakech. Le général Mellier, son patron, est un chef de grande classe assisté d'un encadrement de valeur. Dans la journée du 13 et la nuit du 13 au 14, les tirailleurs, qui en camions, qui à pied, se portent sur la transversale Namur-Bruxelles. Le 7^e RTM, un bataillon du 1^{er} effectueront une épuisante marche forcée pour arriver sur les lieux.

La défense, suivant la terminologie de l'époque, s'ancre autour de la petite ville de Gembloux, 60 km sud-est de Bruxelles. La voie ferrée Bruxelles-Namur, avec ses déblais et remblais, ses ponts, offre le seul obstacle naturel. Sous les coups des blindés, de l'artillerie et des Stukas, les tirailleurs tiendront sans rien lâcher toutes les journées du 14 et du 15. Leurs points d'appui, organisés dans Gembloux même et le long de la voie ferrée, bloquent les 3^e et 4^e PD. On verra des contre-attaques à la baïonnette. Ses défenses tournées avec la percée allemande sur la Meuse, la division marocaine ne se replie que sur ordre après de lourdes pertes. Le 16 mai, 2 bataillons du 7^e RTM compteront 250 combattants, le 1^{er} bataillon du 2, gradés compris.

Gembloux s'inscrira en lettres d'or dans les pages de gloire des tirailleurs marocains. La valeur des chefs, le moral de la troupe, l'heureuse utilisation du terrain l'ont permis.

*

À la même heure, mourait une autre fraction de l'armée d'Afrique. La 3^e brigade de spahis du colonel Marc.

Dès le 10 mai au matin, la cavalerie de la 9^e armée part sur la rive droite de la Meuse afin de soutenir les Belges et les Luxembourgeois et de retarder l'ennemi. Pour sa part, la 3^e BS du colonel Marc franchit le fleuve dans la région de Charleville-Mézières et s'efforce de remplir la mission impartie. Le 11, vers 16 heures, survient l'ordre de repli. Le 12 au matin, la brigade se retrouve rive gauche. Toujours sur ordre, le repli s'accroît. Le 15 à l'aube, le colonel Marc et ses deux régiments occupent La Horgne, modeste village de 120 habitants sur une butte entre deux ruisseaux. Une église, quelques fermes. Les ordres reçus sont simples : tenir La Horgne pour barrer la route vers l'ouest. Les chevaux sont mis à la corde à quelque distance dans des boqueteaux car, chacun s'en doute, les heures à venir conduiront à un combat d'infanterie. Les fermes, la mairie, l'école se transforment en blockhaus. L'église abrite le PC et un canon antichars de 25 mm pour lequel une

meurtrière a été percée. Car les antichars manquent. Pas prévus en dotation d'une troupe à cheval. La brigade ne possède que deux 37 mm et un 25 ! On l'apprendra par la suite. L'adversaire décidé à enlever La Horgne afin de poursuivre sa route vers la Manche n'est autre que la 1^{ère} PD, une unité bien dotée en chars (150 environ).

Le combat se prolonge durant huit heures avec des pertes terribles pour les spahis. Au 2^e RSA, le colonel Burnol est tué ainsi que 3 officiers et 490 gradés et spahis. Le 2^e RSM perd aussi son chef, le colonel Geoffroy, 9 officiers et 240 des siens. À un moment, le lieutenant Mac Carthy récupère ses chevaux et tente une charge à cheval pour se dégager de l'étreinte. Mac Carthy, blessé sera capturé comme le colonel Marc grièvement touché.

À 17 h 30, pour éviter une capture totale devant l'encerclement du village, l'ordre de décrochage est donné. Environ 150 rescapés parviennent à passer. L'ennemi a eu plusieurs centaines de tués et une vingtaine de véhicules détruits. Aujourd'hui, à La Horgne, un mémorial rend hommage aux spahis tombés depuis 1830.

*

Tandis que, dans le cadre de la 1^{ère} armée, la division marocaine et les 2^e et 5^e DINA s'efforcent de contenir la poussée allemande en Belgique, les 1^{ère} et 4^e DINA, tenues jusqu'alors en réserve de GQG, sont engagées en faveur de la 9^e armée malmenée.

La 1^{ère} DINA du général Tarrit stationnait dans la région de La Ferté-Milon. Le 13 mai, elle est transportée sur Valenciennes et ne tardera pas à éclater. Méthode des petits emplâtres pour colmater les brèches. La division, dissociée en quatre éléments isolés, se bat vers Trélon, Avesnes, Valenciennes. Puis des bataillons défendent Le Quesnoy, Béthune. Dans le repli général, quelques détachements rejoindront Dunkerque et embarqueront pour la Grande-Bretagne. Rapatrié, le général Tarrit, avec des rescapés des DINA, reformera une division légère qui livrera combat en Normandie vers Argentan et Écouché. Rares seront ceux qui survivront dans ces ultimes affrontements d'avant l'armistice du 25 juin. Le colonel Trabila, commandant le 28^e RTT, a été tué le 20 mai.

Le 13 mai, la 4^e DINA fait mouvement vers le front de la 9^e armée et s'avance en Belgique en direction de Houx et Namur. Disloquée par les PD, elle se replie sur Charleroi puis Maubeuge. Les circonstances expédient le 25^e RTA défendre la trouée d'Anor au sud-est de Fourmies. Le régiment y aura pour voisin, sur son flanc gauche, le III/5^e RTM de la 1^{ère} DINA. Dans l'imbroglio général, des unités encerclées sont capturées. Certaines échouent à Lille pour s'intégrer au groupement du général Molinié centré sur la ville. Moins d'un millier d'hommes, des cavaliers et artilleurs, réussiront à embarquer pour l'Angleterre. Tous les fantassins sont faits prisonniers. La 4^e DINA, à l'armistice, aura cessé d'exister.

La 3^e DINA relève de la 2^e armée. Ses deux régiments de tirailleurs algériens (13^e et 14^e) sont complétés par le 12^e zouaves. Devant l'effondrement des 55^e et 71^e DI, le 13 mai 1940, elle se porte en avant et livre de sanglants combats dans les bois d'Inor au sud-est de Sedan. Chaque régiment perd de 700 à 900 hommes. Mise quelque temps en réserve de corps d'armée, la division est engagée vers Sainte-Menehould, le 12 juin. Ses bataillons s'efforcent d'établir des bouchons antichars afin de barrer les routes vers le sud-est. Le 15 juin, il ne subsiste que 1 500 fantassins. De combats en retraite, les derniers éléments seront capturés vers le 20 juin.

La rupture du front sur la Meuse a forcé au repli la division marocaine ainsi que toutes les divisions de la 1^{ère} armée. Le remplacement du calamiteux Gamelin par Weygand survient trop tard pour rétablir une situation mal engagée. La capitulation belge, le retrait, à l'anglaise, de la BEF filant embarquer à Dunkerque, les percées des blindés allemands aggravent le sort de la 1^{ère} armée. Le 28 mai, division marocaine, 2^e et 5^e DINA, contraintes au repli, se retrouvent encerclées autour de Lille. Les tentatives de percée seront vaines. Un rapport du 1^{er} GA rend compte de cet échec en direction de l'ouest : « *Les fractions de la 2^e DINA, au cours d'une action vigoureuse, franchirent la Deûle et enlevèrent Sequedin, mais à la suite de l'échec des attaques d'aile et de concentrations d'artillerie massive sur les ponts d'Haubourdin, elles ne purent exploiter leur succès initial et, contre-attaquées de flanc, elles furent ramenées sur la Deûle après avoir subi de lourdes pertes...* » Le 1^{er} juin au matin tout sera terminé dans l'agglomération lilloise. Parmi les généraux capturés, Alphonse Juin, commandant la 15^e DIM.

La 6^e DINA du général de Verdilhac entre en guerre en Lorraine. Au lendemain du 10 mai, elle se retrouve au sud de Metz, englobée dans le 31^e CA, réserve du 2^e groupe d'armées. À compter du 20 mai, elle ne cesse de livrer des combats retardateurs allant s'amplifiant en juin avec l'effondrement du front nord allié. Durant cette phase ingrate de la bataille, le 11^e REI, l'un des trois régiments de la division, se bat dans des hauts lieux de Verdun, Le Mort Homme, le Bois des Caures. Avec l'effondrement sur la Somme, tout le dispositif de la Ligne Maginot tombe sous le coup d'un encerclement. Afin d'y échapper, le général Weygand prescrit un repli général exécutoire le 12 juin. Le 18 juin, date historique dont personne n'a conscience sur-le-champ, le 11^e REI, toujours lui, est laminé en s'efforçant de verrouiller des passages au sud de Commercy. De repli en repli, la 6^e DINA finit par faire front dans la région de Toul et sera prise dans la nasse. Le 23, le commandement signe la capitulation des troupes encerclées. Au 11^e REI, moins de 200 officiers et légionnaires seront faits prisonniers. Les autres se sont esquivés « partis tout droit en direction de Sidi Bel-Abbès » et participeront à la revanche.

La 7^e DINA du général Barré se rassemble assez tard, en mars-avril 1940, avec le 10^e RTM, le 20^e RTT, et le 31^e RTA. Grande unité de l'espoir,

elle est envoyée faire barrage sur la Somme. L'attaque allemande, le 5 juin, bute sur le 10^e RTM ; mais la poussée ennemie, comme partout, impose de reculer la ligne de résistance de rivière en rivière. L'Oise devra être franchie à la nage ou par quelques barques récupérées. Le 12, la division ne dispose plus que de 5 000 hommes. Le 19, les débris se situeront sur le Cher. L'armistice évitera la captivité aux rescapés.

Les autres divisions d'infanterie d'Afrique connaîtront des destins assez semblables. Si la 82^e est finalement capturée dans l'est, les trois autres, 84^e, 85^e, 87^e, vivent la débâcle de la bataille de France. Leur course s'arrêtera généralement en Périgord ou Limousin. Aucune de ces grandes unités n'a démérité. Sans moyens de transport, marchant à pied, elles s'efforcent d'aller de point d'appui en point d'appui, se déplaçant de nuit pour échapper aux mitraillages et bombardements aériens. Décrocher ne signifie nullement fuir. Il s'agit d'éviter l'encerclement et la capture. D'où des combats retardateurs ou des assauts pour briser le filet qui se referme.

Les 5 et 6 juin, sur l'Ailette, le 2^e bataillon du 17^e RTA perd 12 officiers sur 15, tous ses sous-officiers sauf 4, et les quatre cinquièmes de son effectif. Il s'est sacrifié pour permettre à deux régiments frères, le 9^e zouaves et le 18^e RTA, de se dégager. À partir du 7 juin, le GRD 97, issu des REC, défend les passages de l'Oise. Son chef, le colonel de Latour, sera tué le 11. À l'armistice, il n'alignera que le tiers de son effectif. Le 8 juin, le lieutenant Contenson, à la tête d'une compagnie réduite d'un tiers du 8^e RTM, contre-attaque et libère une soixantaine de prisonniers français. Le 9 juin, le 2^e bataillon du 9^e zouaves s'accroche au sud de Vic-sur-Aisne et repousse plusieurs attaques interdisant le passage à l'adversaire qui finalement renonce et se porte ailleurs. Les exemples pourraient se multiplier. Il appartient sans doute à la 1^{ère} brigade de spahis de livrer les derniers combats. Du 21 au 25 juin, envoyée à l'armée des Alpes après avoir combattu dans les Ardennes, elle défend avec succès la vallée du Rhône au nord du défilé de Saint-Vallier. L'Allemand ne peut déboucher par la RN 7. La mauvaise presse qui accable les combattants de 1940 est loin d'être toujours justifiée.

*

Le noir de ce printemps 1940 s'éclaire d'une lueur de fierté. La campagne de Norvège. L'armée d'Afrique, y est représentée par la 13^e DBLE qui, le 28 mai, après un débarquement d'assaut, enlève les hauteurs dominant Narvik et pénètre dans la ville. Rappelée peu après en France avec le corps expéditionnaire, la « 13 » laisse sur la terre norvégienne 7 officiers, 5 sous-officiers et 55 légionnaires. Sa longue route ne fait que commencer.

*

Six semaines de campagne. La plus sévère défaite de l'histoire de

l'armée qui passait pour la première du monde. 92 000 morts. 1 900 000 prisonniers. Le ratio de pertes journalières correspond au double de celles de 14-18. Tous n'ont pas fui.

L'armée d'Afrique a perdu dix mille des siens. Ses drapeaux s'honorent de résistances farouches et de contre-attaques résolues. Que de chefs ont disparu ! Les prisonniers se comptent par dizaines de milliers. Les officiers partent pour les oflags, les Européens pour les stalags, les Maghrébins pour les frontstalags, camps situés en zone occupée de métropole. Ces anciens tirailleurs ou spahis paraissent se chiffrer à environ 67 000. 10 000 seront libérés ; 10 000 s'évaderont. Quelques-uns, peu nombreux, céderont aux sirènes de la collaboration. Les autres resteront fidèles.

Les rescapés regagnent l'AFN et retrouvent leurs camarades demeurés sur place. Si le Maghreb ne subit pas l'occupation et a observé la défaite de loin, l'armée d'Afrique de l'été 1940 vit mal. Tout s'est effondré. Il appartiendra à Weygand de lui redonner une âme et un espoir.

1- *Vie et mort des Français, 1939-1945, op. cit.*, p. 449.

XXII

Syrie, la mauvaise guerre

Un moment, l'AFN semble vouloir refuser l'armistice souhaité par le gouvernement Pétain. Vue d'Alger, de Tunis, de Rabat, de Beyrouth dans le lointain Levant, de Dakar en AOF, l'idée de la défaite paraît insupportable. Marcel Peyrouton, le résident général à Tunis, réagit l'un des premiers. Il appelle au sursaut de l'Empire. Gabriel Puaux, haut-commissaire en Syrie, Marcel de Coppet, gouverneur général de Madagascar, Pierre Boisson, gouverneur général de l'AOF, l'appuient. Ils offrent de se ranger derrière le général Noguès, résident général de France au Maroc et commandant en chef en AFN. Noguès n'est pas contre et le fait savoir. Le prestige de Pétain, l'autorité personnelle de Weygand, la pénurie de moyens militaires, conduiront rapidement toutes ces personnalités à renoncer et à se plier aux ordres du nouveau gouvernement de la France. L'AFN, et l'armée d'Afrique avec elle, se rangent dans la mouvance vichyste.

*

Charles de Gaulle, général de brigade à titre temporaire et ex-secrétaire d'État, a lancé le 18 juin, à Londres, son appel à poursuivre la lutte. Suite au contexte général, rare qui en a eu écho.

Dans la constitution de la force gaulliste décidée à poursuivre la lutte aux côtés des Britanniques, l'armée d'Afrique, pour de multiples raisons, n'apportera qu'un contingent modeste. La qualité suppléera au nombre. Après Narvik, la 13^e DBLE, rapatriée en Bretagne, a été évacuée sur l'Angleterre. Cette situation la met en prise directe avec le dilemme : suivre ou non Charles de Gaulle. Le 30 juin, son chef, le colonel Magrin-Vernerey et son adjoint, le capitaine Kœnig, entraînent une fraction de la demi-brigade à répondre présent. Au total, ils seront 25 officiers, 102 sous-officiers, 772 légionnaires à se rallier à l'homme du 18 juin. La « 13 », émanant de l'armée d'Afrique, sera le fer de lance des forces terrestres des Français libres.

Ce même 30 juin, à des milliers de kilomètres de là, au Levant, le capitaine Jourdier passe en Palestine anglaise. Il entraîne derrière lui une partie de son escadron du 1^{er} régiment de spahis marocains. Ce petit groupe, une quarantaine de cavaliers, est la seconde composante de l'armée d'Afrique

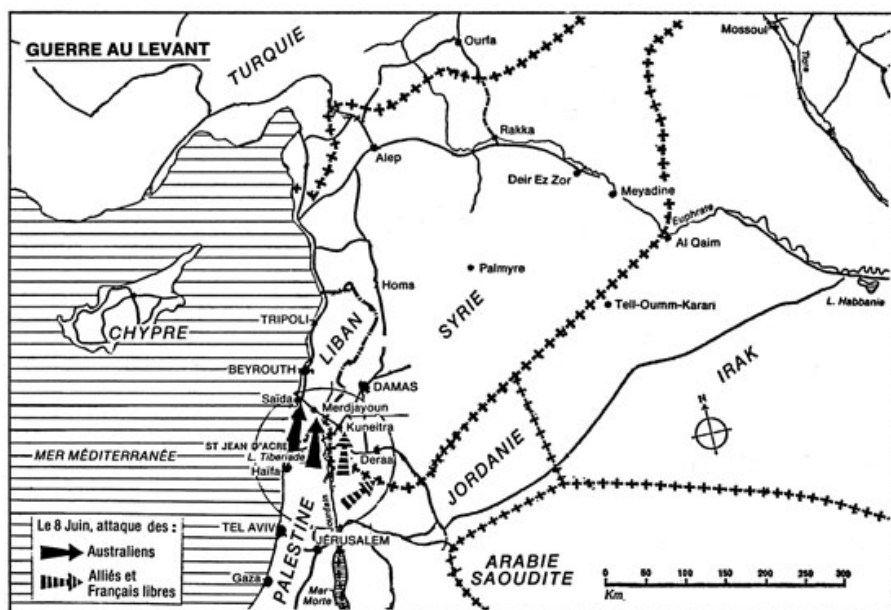
à dire *non*. Il servira de noyau à la constitution d'un autre RSM, le 1^{er} régiment de marche de spahis marocains, unité phare des Français libres puis de la 2^e DB. (Il sera fait Compagnon de la Libération ainsi que la « 13 ».)

Après la guerre de Syrie, des ralliements apporteront aux Français libres un ultime contingent. Le capitaine Lequesne constituera la 22^e compagnie nord-africaine – futur bataillon – à base de tirailleurs maghrébins qui sera de tous les combats de la 1^{ère} DFL.

Pour l'armée d'Afrique, l'heure de la grande revanche sonnera en novembre 1942. Dunkerque, Mers el-Kébir, Dakar, le Gabon, la Syrie ont fait couler trop de sang. Les anciens alliés et celui qui s'est joint à eux ont braqué les esprits. Si dans les rangs de l'armée d'Afrique l'Allemand demeure l'ennemi, Britanniques et gaullistes ne se posent pas en figures d'amis.

*

L'Irak, ancienne province de l'empire ottoman, a connu, après 1918, dix années de mandat britannique. Cette présence a permis aux Anglais d'asseoir solidement la position de la British Petroleum dans le pays. Londres surveille de près tout ce qui peut se dérouler dans un État qui, en outre, couvre au nord la Palestine et le canal de Suez.



Le 3 avril 1941, le Premier ministre Rachid Ali el-Kailani prend le pouvoir à Bagdad. L'individu est notoirement anglophobe et l'exprime aussitôt. Après s'en être pris aux intérêts pétroliers anglais chez lui, début mai, il attaque les deux bases aériennes que les Britanniques ont conservées en Irak. Doutant de pouvoir l'emporter seul, il sollicite l'aide allemande.

Pour Berlin s'offre une occasion inespérée de contrer la Grande-Bretagne au Moyen-Orient et d'appuyer l'offensive Rommel en Syrie. D'emblée une difficulté surgit. Comment soutenir Rachid Ali ? La Royal Navy contrôle la Méditerranée orientale. La Turquie, route d'accès possible à l'Irak, proclame haut et fort sa neutralité. Seule autre voie d'accès, le Levant français. Faut-il encore que Vichy donne son accord. Berlin devient demandeur. Abetz, son ambassadeur à Paris, fait savoir que l'Allemagne souhaite utiliser des bases aériennes françaises au Levant. Dans la perspective d'avantages appréciables par rapport aux conditions de l'armistice, Pétain et Darlan, ce dernier vice-président du Conseil, donnent un premier accord de principe.

Le 5 mai, Darlan rencontre Abetz à Paris. Peu accoutumé aux négociations politiques, l'amiral se fait piéger. Sur la base d'assurances purement verbales et croyant à une contrepartie consistante sur les prisonniers et les frais d'occupation, il accepte le transit d'appareils allemands sur quatre bases aériennes, ainsi que la remise aux Irakiens d'un stock d'armement détenu par la France au Levant. Sitôt fait d'un côté. Des appareils allemands se présentent sur les bases syriennes. Le général Dentz, haut-commissaire, a reçu ordre de les laisser passer, comme il lui a été prescrit, de prévoir une livraison de canons, mitrailleuses et fusils à Rachid Ali.

Discipliné et persuadé que s'il n'obtempère pas, l'armistice sera rompu avec toutes ses conséquences – occupation de la zone libre et de l'AFN –, l'Alsacien Dentz s'exécute en service minimum.

Le contraire eût étonné. Les Anglais apprennent immédiatement ce qui se trame au Levant français. De Gaulle, de longue date, lorgne sur la Syrie et le Liban. À cause de leur positionnement stratégique. À cause des forces militaires sur place, solide apport possible à ses maigres forces. À maintes reprises, il a essayé d'entraîner les Anglais à s'emparer du Levant avec l'aide de ses Français libres. Trop occupé par ailleurs, le général Wavell, commandant en chef au Moyen-Orient, a refusé.

Cette fois, de Gaulle a la partie belle et presse Churchill de bouger. Comment le Premier ministre pourrait-il laisser les Allemands s'installer tranquillement en Irak ? Hier opposé à une intervention au Levant français, il change d'avis. Wavell, bien malgré lui, est chargé de régler le problème. La manœuvre militaire sera majoritairement britannique, les FFL n'apportant qu'un appoint, en l'occurrence la 1^{ère} DFL, soit 4 500 hommes.

Quelle sera la réaction des Français ? Les échos sont contradictoires. Dans le camp FFL, certains redoutent une guerre fratricide. L'amiral Muselier, le médecin général Sicé, le général Leclerc sont hostiles. À la Légion, le colonel Magrin-Vernerey, devenu Monclar, le capitaine de Lamaze refusent de s'engager contre des Français. De Gaulle se montre inflexible : « *Les Français, c'est moi ! La France, c'est moi !* »

Britanniques et Français libres sont persuadés – pas tous – qu'ils vont entrer en Syrie-Liban pour en chasser l'Allemand. Ils se trompent. La

situation, le 7 juin au soir, n'est plus ce qu'elle était à mi-mai. L'insurrection de Rachid Ali a été brisée. L'intéressé a fui et les Anglais sont maîtres du terrain. Les vols d'appareils allemands ont complètement cessé. À l'exception d'une poignée de retardataires en instance de départ, il n'y a plus d'Allemands au Levant.

Le dimanche 8 juin au matin, l'opération Exporter s'enclenche sans ultimatum ni déclaration de guerre, à la japonaise. Elle renouvelle l'agression surprise de l'Allemagne, le 10 mai 1940, contre la Belgique, la Hollande et le Luxembourg, États neutres.

Les forces terrestres en présence sont à peu près équilibrées. Sous le commandement du général Wilson, les agresseurs alignent la 7^e division australienne, la 5^e brigade indienne et la 1^{ère} DFL. Dans cette dernière, au titre de l'armée d'Afrique, la « 13 », très réticente. Elle sait risquer de trouver devant elle d'autres légionnaires du 6^e REI. De l'armée d'Afrique encore, l'escadron Jourdière susceptible de devoir affronter le 1^{er} RSM, son régiment d'origine.

Les troupes du Levant reposent essentiellement sur des unités de l'armée d'Afrique : 5^e RTM, 16^e RTT, 22^e RTA, 6^e REI, 1^{er} RSM, 6^e et 7^e RCA. Elles s'élèvent à environ 30 000 hommes auxquels s'adjoignent 15 000 hommes des forces spéciales, auxiliaires libanais et syriens. Le matériel est vétuste et a été « bricolé » au mieux. Les cadres sont d'excellente qualité. La troupe suit ses chefs.

Les forces navales et aériennes sont surclassées et manqueront très vite de munitions.

Chez ces Français du Levant, placés devant un affrontement qu'ils ne souhaitent pas, une notion prime : le devoir. Le devoir qui impose de se battre. Comme Dentz, ils estiment qu'à défaut, la métropole en supporterait les répercussions, c'est-à-dire la rupture de l'armistice. La France du printemps 1941 est incapable de se mesurer à nouveau à l'Allemagne. Les Français libres partagent ce sentiment du devoir avec une hostilité mal dissimulée vis-à-vis de leurs camarades fidèles à Philippe Pétain. Ils ont le sentiment d'appartenir à une étroite phalange et toisent de haut ceux qui, à leurs yeux, font figure de traîtres pour avoir accepté la défaite de 1940.

*

Les troupes du Levant ont organisé, suivant les critères du temps, un semi-front continu pour barrer l'entrée en Syrie-Liban. En raison de l'étendue du dispositif (160 km de la mer au Djebel druze) et de la faiblesse des moyens, ce front est ténu. Outre, il est connu des assaillants. Ralliant, avant le 8 juin, les FFL, le colonel Collet a emporté le plan de défense qui tend à interdire les voies principales menant à Beyrouth et Damas : route côtière par

Saïda, vallée du Litani et plaine de la Bekaa, axe Ezraa-Damas par le désert.

La surprise joue. Les avant-postes français sont enlevés ou abandonnés pour éviter la capture. En maints endroits, les agresseurs se précipitent en demandant : « *Where are Germans ?* » D'Allemand, évidemment, aucune trace.

Sur la route côtière, à Kasmiyeh, face aux Australiens, le III /22^e RTA du commandant Le Corné défend sa position « *sans esprit de recul* ». Le troisième jour, une mauvaise ruse a raison du bataillon. À l'allemande, les Australiens font avancer devant eux des prisonniers. Impossible de tirer. Ces Australiens feront pire, achevant des blessés, exécutant des prisonniers à l'arme blanche. La chute de Kasmiyeh ouvre la porte de Saïda.

Le 12, une compagnie du 6^e REI, capitaine Babonneau, arrive à la rescousse de la section de tirailleurs du lieutenant Mesmay qui s'efforce de faire bouchon. Mesmay sera tué à son poste. La compagnie Babonneau succombera à court de munitions. Son chef fait prisonnier sera rossé par les Australiens décidément peu *fair-play*. Babonneau, par la suite, se ralliera et commandera un bataillon à Bir Hakeim.

Saïda, secteur où les Australiens bénéficient de l'appui de la Navy, doit être abandonnée. Le 14 juin, au soir, une contre-attaque menée par le commandant Lehr, un rescapé de Dunkerque, reprend un moment la ville.

Sur le haut Litani, Merdjayoun, entre deux massifs montagneux, verrouille l'entrée de la Bekaa. Le colonel Albord qui commande la place dispose de deux bataillons du 22^e RTA et de quelques chars Renault R-35. Conscient de la vulnérabilité de sa position, il installe le gros de ses forces dans le djebel dominant les lieux. Dans les pierriers de la montagne, ses tirailleurs seront plus à l'aise. Ce qui se produit en dépit de la puissance de feu de l'artillerie ennemie. L'accès à la Bekaa est interdit.

Dans le secteur est, en direction de Damas, en limite occidentale du chaos pierreux de Léja, l'avance de la 5^e brigade indienne avec des blindés en terrain dégagé a bousculé les positions françaises. Deraa, Cheikh-Meskine, Sanamein, Kuneitra sur le flanc gauche de l'axe principal, sont tombés. Plus grave est la perte de Kissoué. Damas se profile à l'horizon. Derrière les Hindous suit la DFL surprise d'être reçue à coups de fusil.

La journée du 15 juin redonne espoir aux Troupes du Levant. Des contre-attaques, en vue de frapper les arrières de la poussée contre Damas, obligent l'adversaire à reculer ou à marquer le pas.

La première démarre de Saassaa au sud-est de Damas, direction Kuneitra. Le colonel Le Couteulx de Caumont, commandant le 7^e RCA, a regroupé un escadron de chars, un escadron porté du 7^e RCA, l'escadron Tcherkesse du capitaine de La Chauvelais, et une grosse compagnie du 17^e RTS. Un an plus tôt, Le Couteulx commandait les automitrailleuses de la 4^e DCR de Charles de Gaulle et avait été blessé à Montcornet... Au terme d'une longue mise en place, l'attaque démarre le 16 à 4 h 30. On verra La Chauvelais tomber en donnant l'assaut à cheval à la tête de ses Tcherkesses.

La lutte dans Kuneitra est sévère. À 18 heures, les Anglais qui tenaient la place lèvent les bras. 300 prisonniers sont évacués sur Beyrouth. Kuneitra doit cependant être abandonnée faute de moyens.

La seconde offensive déboule de l'est, contre Cheikh-Meskine. Le commandant Simon a contourné le Léja avec quelques chars et automitrailleuses du 7^e RCA, un peloton, du 1^{er} RSM, une compagnie du 16^e RTT (capitaine Lequesne), un escadron Tcherkesse. L'approche est longue, ponctuée de combats durant la journée du 15. L'attaque sur Cheikh-Meskine débute le 16 au matin et bute sur un adversaire renforcé. Impossible d'enlever la ville tenue par Britanniques et Français libres. Le peloton d'automitrailleuses du sous-lieutenant Michelet a débordé par le sud et atteint la route principale montant sur Cheikh-Meskine et Damas. Il tombe sur un convoi d'essence des FFL qu'il incendie et se replie avec des prisonniers.

Quelques heures plus tard, la DFL, se portant sur Ezraa, défendue par deux compagnies du 16^e RTT, perd le colonel Génin tué par une balle française. Saint-Cyrien, le commandant Génin avait réussi à rejoindre le Cameroun en janvier 1941 et à rallier les FFL. Il était un grand espoir de l'armée française et disparaît victime d'une guerre fratricide. La lutte à Ezraa a causé dans les 200 morts français et britanniques.

Succès à Kuneitra, échec à Cheikh-Meskine. Au bilan, la cavalerie a bien donné et a retardé l'ennemi. Dentz, au vu de la situation d'ensemble, lui ordonne de remonter vers le nord et la salue d'un « *Merci à la cavalerie !* ». Le Couteulx de Caumont, le 19 novembre 1942, sera l'un des premiers à ouvrir le feu en Tunisie contre les Allemands. Simon, en Italie, commandera avec éclat le 8^e RCA avec le lieutenant Michelet dans ses rangs. Lequesne, après l'armistice, passera aux FFL et organisera la 22^e compagnie nord-africaine.

*

Les contre-attaques Le Couteulx et Simon n'apportent que des succès fugitifs. Le général Wilson a compris que la partie serait moins facile qu'escomptée. Il demande et obtient des renforts : la 6^e division britannique, la 10^e division indienne. La 7^e division australienne est portée de deux à trois brigades. Désormais la DFL se réduit au rôle de parent pauvre. À peine 8 % des forces engagées.

Dentz se rend compte que la défense reste sa seule arme. Que faire d'autre contre la marée qui converge contre lui ? Un moment, pour soulager les siens, il envisage d'accepter le recours aux Stukas allemands que lui offre Vichy. Puis, il renonce.

Faute de mieux, les Troupes du Levant édifient des bouchons. À l'occasion même, elles amorcent une contre-attaque.

Sur la côte, Saïda a été enlevée. Beyrouth est menacée. La défense s'organise à hauteur de Damour. Dans l'intérieur du Liban, les combats se

fixent sur Jezzine, 3 000 habitants, 800 m d'altitude. Deux bataillons du 6^e REI, trois escadrons du RSM tentent de reprendre la petite cité occupée par les Australiens. En vain. La bataille tourne à la guerre de position où les légionnaires s'usent. Le I/6 REI y perdra les deux tiers de ses effectifs.

En Syrie, Kuneitra n'a procuré qu'un sursis. Les 3^e et 5^e brigades indiennes accentuent leur pression sur Damas. Tirailleurs et spahis résistent de leur mieux, soutenus par de vigoureuses attaques de l'escadron de chars du 7^e RCA et d'un escadron du 1^{er} RSM. Le BM1 de la DFL qui tente de manœuvrer par les hauts subit de lourdes pertes devant le V/1 RTM. La « 13 » aussi. Le 20 juin au soir, Damas finit toutefois d'être investie. Dans la caserne Normand, des éléments du 22^e RTA tiennent jusqu'au 21, 10 heures. Leur chef fait prisonnier est abattu sur ordre d'un officier supérieur gaulliste. En représailles de la mort d'un adjudant de Légion, semble-t-il. Drame illustrant la tension des esprits et la passion des cœurs dans cette lutte fratricide. Vers midi, une trêve est conclue pour épargner la ville. Les tirailleurs se replient tandis qu'Hindous et Français libres entrent dans la capitale syrienne. Les Britanniques campent dans une place où ils sont bien décidés à prolonger leur séjour.

Avec la chute de Damas tout pourrait s'arrêter. Dentz, toujours persuadé qu'il doit obéir à Vichy et se battre pour éviter le pire, s'obstine. Les opérations se poursuivent, avec moins d'intensité. Wilson fait effort sur la côte et à l'est. Le 21 juin, provenant de Bagdad, une brigade motorisée anglaise bien munie d'armes lourdes investit Palmyre, 200 km au nord-est de Damas. Si l'oasis de la reine Zénobie tombe, les défenses françaises sont tournées par le nord.

Pour défendre ce nœud routier, une compagnie de Légion du IV/6 REI (capitaine Collot), une compagnie légère du désert, quelques aviateurs. En tout, quelque 300 hommes sans artillerie ni blindés sous les ordres d'un bléard solide, le commandant Ghérardy.

Sur les hauts, près de la Qalaat Ibn Maan, vieille forteresse arabe datant des Croisades, le fort Weygand, le blockhaus 13, tenus par deux escouades de légionnaires, repoussent tous les assauts. Dans la palmeraie, des tireurs bien embusqués arrêtent les tentatives d'infiltration. Les balles claquent le long du mur de Justinien ou dans le temple de Bel. Des impacts effritent les colonnes millénaires.

La compagnie légère du désert s'est très vite débandée. La compagnie de Légion s'est retrouvée pratiquement seule, appuyée au mieux par des aviateurs se dévouant dans le ciel pour tenter de desserrer l'étreinte. Roland Dorgelès écrira le 25 juin : « *L'esprit de Verdun anime les combattants de Syrie.* »

Le 3 juillet, à court de munitions, Ghérardy doit cesser le combat. Il n'a plus que 88 combattants plus ou moins valides autour de lui. Les Anglais croyaient avoir devant eux un bataillon.

Cameron, Tuyen-Quang, Bir Hakeim, Phu Tong Hoa, Diên Biên Phu.

L'histoire de la Légion est riche de belles défenses. Un voile pudique recouvre celle de Palmyre. Les assaillants eussent été allemands et non anglais, en 1941, la gloire des défenseurs de Palmyre eût, elle aussi, été éternelle.

*

Depuis la chute de Damas le 21 juin, les combats se focalisent sur deux axes. Au nord, Palmyre. Dans l'Anti-Liban, sur la pénétrante Damas-Beyrouth. Jezzine en est la clé. Si Jezzine tombe, la route de Beyrouth par le nord-est sera atteinte. En ce secteur montagneux, la position tiendra. Par contre, en bordure de mer, à Damour, le 6 juillet, légionnaires et tirailleurs doivent reculer après une ferme résistance. Les premiers sur un ordre contestable. Les seconds par trop affaiblis. (Certains regarderont comme une véritable trahison l'ordre de retrait donné aux légionnaires par un colonel passé ensuite aux FFL.)

Le 9 juillet, Dentz, avec l'aval de Vichy, se résigne. Par le consul américain à Beyrouth, il propose à Wilson des négociations d'armistice. Une suspension d'armes est conclue, entraînant un cessez-le-feu général le 12 juillet à 0 heure. La convention de Saint-Jean-d'Acre conduit à un armistice à compter du 14 juillet à 0 heure et à la restitution des prisonniers. Les Britanniques l'ont emporté. Ils occupent le Levant français et finiront d'en chasser définitivement les Français en 1945.

La guerre de Syrie est terminée. « *Horrible gaspillage* », écrira de Gaulle, d'un affrontement dont il est le premier responsable. 1 066 tués et 4 500 blessés pour les Troupes du Levant, donc pour l'armée d'Afrique, la composante essentielle. 3 500 tués et blessés pour les Britanniques, 650 tués et blessés pour les Français libres. Si les chiffres précis sont contestés, leur ampleur n'enlève rien au tragique de leur bilan.

Tout aussi contesté, le faible nombre de ralliés à la France libre atteste du clivage. Catroux, le délégué de De Gaulle au Moyen-Orient, écrira dans ses Mémoires : « *Il n'en vint à nous qu'une minime proportion, c'est-à-dire que seuls nous rejoignirent quelques dizaines d'officiers déjà acquis et deux mille soldats, pour la plupart des Légionnaires et des Noirs.* »

Catroux est sans doute en dessous de la vérité. Il semblerait qu'environ 4 000 hommes, dont une centaine d'officiers, aient rallié les FFL¹. Parmi eux, un millier de légionnaires. Cet apport sera le bienvenu pour la 13^e DBLE, ce qui lui permettra de constituer trois petits bataillons. « *Il était hors de question*, écrira le général Dulac, *que nous passions en toute simplicité du côté des agresseurs d'hier dont les victimes, nos camarades, nos amis, avaient à peine reçu leurs sépultures.* »

Les combattants du Levant, la rage au cœur, rentrent en métropole ou en AFN. Très majoritairement en AFN puisque dans l'ensemble ils appartiennent à l'armée d'Afrique. De mauvais Français naturellement ! Le lieutenant

Jeanpierre, futur déporté, dont une promotion de Saint-Cyr portera le nom. Le capitaine Segrétain tombera à la tête du 1^{er} BEP en octobre 1950 et une promotion de Saint-Cyr portera également son nom. Le capitaine Lisenfeld commandera le 2^e BEP à Diên Biên Phu. Le commandant Simon commandera le 8^e RCA en Italie et dans les combats de 1944-1945. Le commandant Lehr commandera un Combat Command de l'armée de Lattre. Les capitaines ou lieutenants Dulac, Andolenko, Pépin Le Halleur, Bouchard, du Passage, Le Corbeiller, Gaudeuil, Favreau... termineront avec leurs étoiles. Le colonel Le Couteulx, en novembre 1942, défendra la Tunisie contre les Allemands, avant, comme général, de figurer en vainqueur en mai 1943 dans cette même Tunisie. Le commandant Cornet sera à la tête du 1^{ère} RTM en février 1945. Le colonel La Boisse dirigera le 3^e bureau de la 1^{ère} armée. Le polytechnicien Michelet sera en Italie et en France, avant la Corée avec Monclar... Heureusement, pour tous ces mauvais Français de l'armée d'Afrique, de Gaulle abandonnera le pouvoir en janvier 1946. Lorsqu'il reviendra en mai 1958, il sera trop tard pour inverser le cours des carrières. Quant à Dentz, condamné à mort, gracié après six mois de chaînes, il mourra en prison faute de soins en décembre 1945.

Les rapatriés de Syrie seront reçus avec les honneurs de la guerre. À Tunis, le général de Lattre, commandant en chef en Tunisie, leur livrera un singulier viatique : « *Rapatriés de Syrie, regagnez vos foyers, confiants dans les destinées de la France et de la Tunisie, et portez vos regards sur l'image sereine et magnifique du maréchal Pétain, notre guide et notre sauveur.* »

Propos de courtisan que l'intéressé eut sans doute l'occasion de regretter par la suite...

Cette guerre malheureuse dresse un climat de haine entre militaires français. Il persistera. Les anciens du Levant ne pardonneront jamais aux Français libres et à prime abord à leur chef le coup de poignard de leur agression. Les Français libres accuseront toujours leurs ex-camarades de basse servilité envers Vichy voire de lâcheté. La résistance au débarquement allié du 8 novembre 1942, en AFN, s'inscrit dans cet héritage. Les cadres de l'armée d'Afrique, revenus du Levant, n'auront pas oublié les morts de Syrie sous les coups des Britanniques et des FFL et auront eu le temps de parler autour d'eux de la félonie de juin 1941. Sans oublier que chaque camp a choisi son héraut. Les uns écoutent Pétain, les autres suivent de Gaulle. Impossible de se comprendre.

1- Les Britanniques déclarent 5 688 ralliements ; Vichy, 5 848 ; Yves Gras, dans son *Histoire de la 1^{ère} D.F.L.*, 4 070. Des gaullistes ont, à l'inverse, profité des rapatriements pour rentrer en France.

XXIII

Tunisie, première revanche

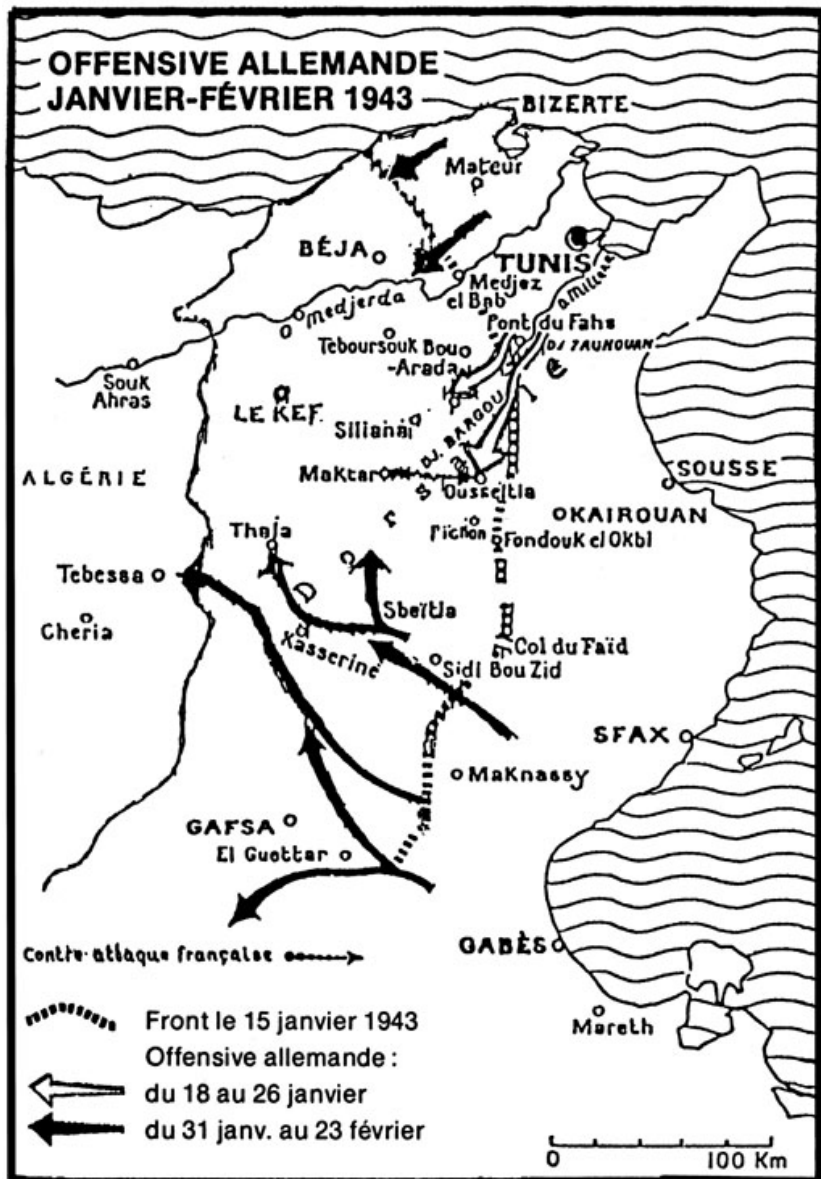
L'armistice signé, progressivement les rescapés de l'armée d'Afrique regagnent leurs garnisons d'origine. Dans l'immédiat, il s'agit de panser les plaies. Les unités se reforment. Le général Beaufre écrira : « *Pour nous, l'essentiel était de sortir le Pays de l'affreux bouleversement où la défaite l'avait plongé.* » Par ce *nous*, Beaufre entend les soldats de l'armée Afrique dont il fait partie.

Le 4 juillet 1940, l'agression britannique contre Mers el-Kébir est douloureusement ressentie. Les cadres ne comprennent pas. Pourquoi ce coup de poignard de l'ancien allié ? Les morts de Dakar et du Gabon, quelques semaines plus tard, jetteront un opprobre identique sur le camp gaulliste.

L'Afrique du Nord, dans le malheur de la patrie, bénéficie d'un avantage inestimable. Partout le drapeau tricolore flotte librement sur les bâtiments publics et les casernes. Hors les difficultés matérielles, la vie s'écoule presque normalement. L'autorité du colonisateur paraît incontestée.

Il est une ombre grave. Les commissions d'armistice italiennes et allemandes chargées de veiller au strict désarmement de l'armée d'Afrique qui doit, en principe, se contenter uniquement du maintien de l'ordre. Le moral s'en ressent. L'avenir s'annonce sombre.

Involontairement, une décision de Philippe Pétain du 7 octobre 1940 relance une armée d'Afrique en plein désarroi. Le 9 octobre, le général Weygand débarque à Alger en qualité de Délégué général du gouvernement en Afrique française. Cette Afrique française de l'automne 1940 regroupe l'AFN et l'AOF, l'AEF venant de faire dissidence et de rallier le camp gaulliste. (Le Gabon ne rejoint que début novembre, au terme de combats sanglants.)



L'ancien commandant en chef demeure égal à lui-même. Sec, nerveux, dynamique, patriote. D'entrée, il prend son bâton de pèlerin et parcourt son fief. Rabat, Tunis, Dakar, Bamako reçoivent sa visite. Dans les Territoires du Sud, il préside des prises d'armes à Ouargla, Fort-Flatters, Tamanrasset. Partout, il insuffle espoir et énergie, apportant les mots qui conviennent. « Restez unis, disciplinés, organisés, la guerre n'est pas finie », « L'armistice n'est qu'une suspension d'armes qui réserve l'avenir », « N'oubliez pas qu'il n'y a qu'un seul ennemi, l'Allemand ». Sa politique vis-à-vis de cette Allemagne se réduit à une formule : « L'armistice, rien que l'armistice. » Ce

qui exclut toute notion de collaboration que Montoire pourrait laisser supposer.

Sa directive écrite du 10 février 1941, à l'adresse de l'armée d'Afrique, sera explicite : « *Cadres et troupes devront puiser l'énergie nécessaire dans leur amour de la patrie, leur esprit de sacrifice et leur désir de revanche.* » « Revanche » ! Le terme a été écrit. Il sera désormais le maître mot de Weygand et de l'armée d'Afrique.

*

Pratiquement le chantier s'encombre d'embûches. Une armée d'Afrique réduite à la portion congrue en effectifs et en moyens. Des commissions de contrôle germano-italiennes. Des indicateurs, de toutes origines, à la solde de l'ennemi et imposant la prudence.

Dakar, le Gabon offrent une contrepartie. Ils démontrent aux Allemands que les Français ont la volonté de défendre leur empire contre un agresseur éventuel. Sous réserve d'un potentiel militaire. L'armée d'Afrique, sur la base de ce raisonnement, obtient d'être portée à 100 000 hommes, puis 127 000. Parallèlement, sous couvert d'activités civiles ou de maintien de l'ordre, des unités camouflées sont mises sur pied. En Algérie, les douairs sont censés participer à la surveillance des côtes. Au Maroc, le colonel Guillaume double les effectifs des goums (initialement 59) présentés sous la casquette de « travailleurs auxiliaires non armés ». 50 000 hommes sont ainsi prêts à répondre à une mobilisation.

L'armement représente la grande difficulté. Des fusils Lebel de 14-18, de vieilles mitrailleuses Hotchkiss. Peu de chars hormis des FT obsolètes. Pour les canons de 75, à peine un mois de stocks. Faute de mieux, l'armée d'Afrique « *bricole* ». Elle camoufle surtout. Du matériel se disperse dans des fermes, des caves murées, des galeries de mines. Il ressortira. Conscient de sa faiblesse intrinsèque, Weygand préconise la mobilité, l'action de nuit, l'utilisation de terrains accidentés. Des manœuvres s'agencent à cet effet et s'achèvent avec défilés, fantasias, honneurs au drapeau, afin de communiquer la foi dans les destinées de la Patrie. Quoi qu'il en soit, la force réelle de l'armée d'Afrique reste faible : elle manque de blindés, de DCA, de canons antichars et d'appui dans le ciel.

Sous l'impulsion du colonel Chrétien et du commandant Navarre, en liaison avec le colonel d'Alès et le commandant Paillole en métropole, les services secrets traquent les agents ennemis. (Plusieurs arrêtés seront fusillés.) Ils s'efforcent dans le même temps de renseigner les Britanniques sur les convois maritimes de l'adversaire. Des navires de l'Axe seront coulés grâce aux renseignements transmis. Dans le courant de l'année 1941, sous le proconsulat Weygand, se produisent deux événements contradictoires.

Le 25 janvier 1941 au soir, 800 tirailleurs du régiment de marche du Levant, en garnison à Maison-Carrée dans la banlieue d'Alger, se révoltent.

Ils étaient en instance de départ et s'étant emparés d'armes se répandent dans Maison-Carrée. Sur leur passage, ils massacrent une vingtaine de militaires et de civils. L'alerte est rapidement déclenchée. Des renforts arrivent. Les émeutiers traqués se dispersent. Une quinzaine de jours seront nécessaires pour les appréhender et certains parviendront à filer.

La répression est sévère. Trente-deux exécutions capitales, semble-t-il.

Pourquoi cette révolte qui en présage d'autres ? Normalement, les tirailleurs algériens constituent une troupe d'une fidélité éprouvée. Dans le cas présent, l'enquête révélera que les éléments les plus médiocres ont été mutés à ce RML. L'encadrement européen a manqué d'expérience à l'encontre de troupes musulmanes. Des agents de l'Axe ont-ils interféré ? Possible. Le nationalisme algérien naissant a-t-il alimenté la rébellion ? Rien ne le prouve. En revanche, que de vieux sentiments xénophobes aient entraîné les révoltés semble incontestable.

À l'opposé de cette sédition, début novembre, sur les instances de Weygand, soucieux de marquer la fraternité d'armes des Français et des musulmans, l'armée d'Afrique fête le centenaire des tirailleurs et spahis. Centenaire ? La date peut être jugée discutable. Les bataillons de tirailleurs indigènes d'Alger et d'Oran remontent à 1842. Les premiers RTA n'ont vu le jour qu'en 1852. Les spahis pour leur part apparaissent en 1834. Qu'importe l'exactitude des dates originelles¹. Le prétexte est bon pour clamer la fidélité de la troupe autochtone.

Les cérémonies sont organisées par le général de Monsabert, vieil officier de tirailleurs. Le futur commandant de la 3^e DIA se dépense sans compter. Les journées du centenaire à Alger, du 6 au 9 novembre, connaissent un vif succès populaire. Plus de 3 000 anciens tirailleurs bardés de décorations se pressent au premier rang des invités. Un défilé militaire, à l'hippodrome du Caroubier, clôt les cérémonies sous les applaudissements. Un membre de la Commission italienne d'Armistice écrit dans un rapport secret : « *Cette armée d'Afrique qui a l'orgueil d'une armée qui n'a pas été vaincue.* »

Weygand ne pourra vivre la suite. Le 18 novembre, sur injonction du Führer, le Délégué général est relevé de ses fonctions. L'Allemagne avait compris qu'un adversaire obstiné préparait à Alger d'autres lendemains.

Le Délégué général s'éloigne pour un destin personnel ingrat. Arrestation par les Allemands en novembre en 1942 ; arrestation par les Français à son retour de déportation en avril 1945, la haine de l'homme du 18 juin le poursuivant. De Gaulle retiré à Colombey, la justice se montrera plus sereine et rendra à Maxime Weygand un non-lieu à valeur de brevet de Résistance.

Car sur le fond le Délégué général abandonne son proconsulat africain sur un bilan largement positif. Il a semé l'esprit de revanche. L'armée d'Afrique, en novembre 1942, se dressera contre Allemands et Italiens. Elle aura à sa tête – outre Giraud – un chef devant beaucoup à Maxime Weygand. Alphonse Juin crouissait dans la forteresse de Königstein depuis sa capture à

Lille le 29 mai 1940. Connaissant la valeur de cet officier de l'armée d'Afrique, Weygand était intervenu auprès de Vichy pour obtenir sa libération. Le 15 juin, les portes s'ouvraient devant le futur commandant du Corps expéditionnaire français en Italie. À défaut de cette liberté obtenue grâce à Weygand, il n'y aurait jamais eu de duc du Garigliano. Juin rejoindra le Maroc en tant que commandant supérieur des troupes. Le 31 décembre 1941, il prendra le commandement des forces terrestres et aériennes d'AFN.

« *Messieurs, la séance continue !* » Succédant – en partie – à Weygand, Juin utilise une formule appréciée par ses officiers. L'armée d'Afrique peut, sur la lancée de l'ancien Délégué général, continuer à préparer la revanche.

*

Si le Boche est incontestablement l'ennemi, facteur d'unité, les sentiments divergent. Le crédit du maréchal de France Philippe Pétain est puissant. Le Maghreb non occupé ignore les dessous de Vichy. Sentimentalement l'AFN est pétainiste. Mers el-Kébir, la Syrie, ont laissé des traces. L'Anglais est personnage *non grata*. De Gaulle qui a fait tirer sur l'armée du Levant en 1941 offre figure de réprouvé. Les réseaux gaullistes ne reposent que sur quelques individualités.

Ces réserves n'interdisent pas à des généraux et des officiers de vouloir se préparer concrètement. Le général Juin amorce des contacts discrets avec Robert Murphy, le consul américain à Alger, afin d'élaborer un futur qu'il juge encore lointain. Pas avant le printemps 1943. D'autres escomptent des événements à plus court terme. En l'occurrence, un débarquement allié au Maghreb. Il occasionnerait la rentrée de l'armée d'Afrique dans la guerre. Le général Béthouart qui commande la division de Casablanca a fait savoir à Giraud évadé d'Allemagne qu'il était prêt à marcher. Les initiatives les plus fermes viennent d'Alger. Le 22 octobre, à Messelmoun près de Cherchell, le général Mast, chef d'état-major du 19^e CA, rencontre le général Clark, adjoint d'Eisenhower, afin d'envisager le soutien français dans la perspective du débarquement allié en AFN. Il sait pouvoir compter sur la résolution du général de Monsabert, commandant la brigade de Blida, et du colonel Baril à la tête du 29^e RTA dans l'Algérois.

D'autres Français, civils ou militaires, complotent et s'organisent dans l'ombre. Mast, outre Monsabert et Baril, s'appuie sur quelques officiers résolus : les lieutenants-colonels Jousse et Boulay de l'état-major d'Alger, le lieutenant-colonel Van Ecke, patron des Chantiers de la Jeunesse en AFN, le capitaine Henri d'Astier, un royaliste affirmé et patriote. Les deux derniers appartiennent à une petite équipe agissante qui sera baptisée le « *Groupe des cinq* ».

La tête de cette conspiration visant à faire rentrer la France dans la guerre se trouve en métropole. C'est Henri Giraud, un pur produit de l'armée d'Afrique. Saint-Cyrien (promotion Marchand 1898-1900), il choisit le 4^e

zouaves à Tunis et y passe sept ans. Blessé le 30 août 1914, fait prisonnier, il s'évade le 30 octobre pour reprendre aussitôt le combat. Le 23 octobre 1917, à la tête d'un bataillon de son cher 4^e zouaves, il reprend le fort de La Malmaison. En mars 1922, il est chef d'état-major de la subdivision de Marrakech. En 1925, commandant le 14^e RTA, il défend Taza menacé par Abd el-Krim. Il est à nouveau blessé. Le 1^{er} mars 1930, le colonel Giraud, bientôt général, prend le commandement des confins algéro-marocains. En fonction jusqu'en mai 1934, il occupe le Tafilalet, pacifie le Saghro et atteint Tindouf. Commandant de la division d'Oran, il reçoit sa quatrième étoile en avril 1936 et part pour Metz diriger la 6^e région militaire. Le gouverneur de Metz, dans cette bonne ville, côtoiera les colonels de Gaulle et de Lattre. Nommé à la 9^e armée en remplacement de Corap, il est fait prisonnier et refuse de renoncer. Son évasion réussie de Königstein, le 17 avril 1942, amplifie son prestige de guerrier aussi courageux que patriote et le désigne comme le chef naturel de la reprise des armes.

L'homme assurément est un beau soldat. « *Miles gloriosus* », ironisera de Gaulle loin d'avoir ses titres de guerre. L'Afrique du Nord, les tirailleurs, les légionnaires, Giraud les connaît bien, ayant passé plus de vingt ans dans le pays ou à leur tête. Tout naturellement, Weygand se récusant, il a donné son plein accord pour conduire l'armée française au combat. « *Un seul but, la victoire* » sera son maître mot. L'expérience prouvera que sa cervelle politique suivait mal son incontestable qualité militaire.

*

Il n'est pas à revenir longuement sur le débarquement allié du 8 novembre 1942, ni sur les péripéties politiciennes des heures suivantes. La fidélité à Pétain, l'anglophobie née de Mers el-Kébir et de la Syrie, font du mal. 1 200 soldats français tombent par esprit de discipline. Les acteurs du soutien aux Alliés, Mast, Béthouart, Monsabert, Baril et leurs camarades, vivent des heures difficiles. Giraud, arrivé seulement le 9, peine à s'imposer. Le bon sens de Juin sauve la situation conflictuelle entre les ténors. Finalement, le 13 novembre, s'instaure un statu quo provisoire. Officiellement, Darlan, présent à Alger pour raisons familiales, devient le maître à bord au nom du maréchal Pétain. Ambiguïté qui sauve la face du pétainisme de base de l'AFN. Giraud, sous Darlan, commandera en chef. À lui et à Juin de se tourner vers l'essentiel : rentrer dans la guerre aux côtés des Alliés et conduire l'armée d'Afrique à la bataille.

Taper contre le Boche, chacun y aspire. L'esprit de revanche prôné par Weygand anime les cœurs. Quand, comment seront tirés les premiers coups de fusil ?

*

Le 8 novembre 1942, les Alliés ont joué petit bras. Par manque de moyens ; par inexpérience. Les troupes mises à terre ne dépassent pas Alger. Aucune incursion alliée dans l'est algérien et en Tunisie. Les Français se retrouvent seuls face à la réaction allemande qui, par contre, dispose de chefs aguerris et audacieux.

À partir du 9, la Luftwaffe se pose à El Aouina, l'aérodrome de Tunis. Des pièces d'artillerie du 62^e RAA sont à portée. Elles pourraient, par quelques salves bien ajustées, interdire l'accès de la piste. Il n'en est rien. Les deux responsables locaux n'osent prendre une telle responsabilité.

L'amiral Esteva, résident général de France en Tunisie, appartient à la catégorie des ADD, les amis de Darlan. Il attend les ordres de ses chefs, Pétain d'abord, Darlan ensuite. Le général Barré, CSTT, commandant supérieur des troupes de Tunisie, est un soldat type. Courageux, discipliné. Trop discipliné. Pétainiste comme il se doit, lui aussi attend les ordres. Ces ordres sont contradictoires. Vichy lui prescrit de ne pas s'opposer aux Allemands. Juin, son supérieur hiérarchique, lui ordonne de repousser les forces de l'Axe. Résultat pratique, Barré ne sait trancher. Ses troupes, détachées à la défense de Bizerte, demeurent l'arme au pied. Finalement, le 11, se conformant aussi bien aux ordres de Vichy de ne pas se mélanger aux Allemands qu'à ceux de Juin, il décide de se replier vers l'ouest. La Wehrmacht a le champ libre. Le 14, elle occupera Tunis.

Barré, à sa décharge, se sait faible. 13 000 hommes assez éparpillés dont 3 000 détachés à la défense de Bizerte. Pas d'aviation. Les appareils en état de vol ont filé sur Biskra en Algérie.

Faute de mieux, le commandant supérieur biaise afin de gagner du temps et regrouper son monde sur la dorsale tunisienne où il pourra se retrancher. Face aux Allemands, il se pose en neutre. Comme l'écrira le maréchal Juin en ses *Mémoires*, il « *ruse avec l'adversaire* ». Plusieurs journées se passent – ou se perdent – ainsi.

17 novembre. Les troupes de Tunisie continuent de se replier. Celles de Tunis sur la région de Médjez el Bab, celles de Sousse et Sfax vers la grande dorsale tunisienne. Au contact des Allemands, on palabre toujours dans l'espoir de gagner du temps et de permettre aux convois, souvent hippomobiles, de gagner le djebel. En terrain escarpé, ils pourront mieux résister aux panzers.

À la division de Constantine, les ordres de Giraud et Juin de s'opposer à l'Allemand trouvent un autre écho. Dès le 14, deux escadrons du 3^e RCA sont partis en reconnaissance. L'un sur l'axe Tébessa-Gafsa-Gabès, l'autre sur l'axe Tébessa-Sbeitla-Sfax. Dans la journée du 17, les premiers coups de feu sont tirés par un jeune polytechnicien. Le peloton du lieutenant Argoud, avec trois automitrailleuses et un char vétuste doté d'un canon de 37, interdit, par ses tirs, l'accès de l'aérodrome de Gabès à une dizaine d'avions de transport allemands. Les positions tendent à se clarifier. L'annonce de l'occupation de la zone libre par les nazis élimine les réserves de non-belligérance de crainte

de répercussions en métropole.

18 novembre. Le général allemand Nehring envoie un émissaire avec un ultimatum à Barré. Collaborer en tirant sur les Anglo-Américains, sinon les hostilités commenceront le 19 à 7 heures du matin.

Commentaire du commandant Gandoët, présent au PC de Barré : *« C'est donc la guerre contre l'Axe, le 19 novembre, à 7 heures. Ouf, nous respirons. »*

Le futur commandant du bataillon du Belvédère traduit là un sentiment général.

19 novembre. Le colonel Le Couteulx, l'ancien vainqueur des Anglais à Kuneitra, dix-huit mois plus tôt, a installé un hérisson défensif dans Medjez el Bab. Cette petite cité, au débouché des monts de Kroumirie, à une soixantaine de kilomètres de Tunis, commande l'entrée de la vallée de la Medjerda. Souk Ahras, l'Algérie, ne sont qu'à 100 km à l'ouest.

Le Couteulx dispose d'un millier d'hommes : cavaliers du 4^e RCA, marsouins du 43^e RIC, artilleurs du 62^e RAA, et un escadron de la Garde. Le 34^e du Génie a miné la route. Une batterie de DCA américaine est arrivée la veille, saluée comme il se doit. Les Français ne sont plus seuls. À 10 h 45, les Stukas allemands piquent sur Medjez el Bab, bientôt relayés par l'artillerie. Dans leurs tranchées, derrière leurs murettes, les Français laissent les parachutistes ennemis du colonel Koch² approcher et posément ouvrent le feu.

19 novembre 1942, 10 h 45. L'armée d'Afrique est rentrée en guerre contre l'Allemagne. Dans quelques instants, elle aura son premier tué de la campagne. Le cavalier Fisher a le sang-froid lucide des Alsaciens. Soigneusement, il ajuste son tir. Tenu d'une poigne solide, son mousqueton ne tremble pas. Ses coups portent. Des mitrailleuses allemandes ont repéré la pièce FM dont Fisher fait partie. Un feu nourri converge sur son emplacement. Toujours aussi calme, Fisher prend ses lignes de mire. Peut-être se lève-t-il un peu trop pour repérer ses cibles ? Une balle en pleine gorge le renverse en arrière. Un râle. L'Alsacien Fisher est tombé face à l'Allemand.

Le combat se poursuivra toute la journée à Medjez el Bab. À la nuit, l'ennemi rompt le contact. Le Couteulx a une vingtaine de tués et une cinquantaine de blessés. Les Américains ont perdu deux servants à leur batterie.

Juin, à Alger, pressait son camarade Barré : *« Tire, mais tire donc ! »*

C'est fait, la bataille de Tunisie est engagée.

L'équivoque est tombée. Entre-temps, Allemands et Italiens ont continué de débarquer. Ils sont maintenant 35 000 dans la corne nord-est de la Tunisie et ce nombre ira croissant. Avantage considérable, ils possèdent la maîtrise du ciel ainsi que des chars lourds, certains armés de canons de 88 mm.

Dans l'immédiat, les Français restent quasiment seuls au contact. Les Britanniques, au départ de Bône (Annaba), regroupent en arrière deux divisions et un Combat Command américain du côté de Tabarka. Soit pratiquement sur la frontière algéro-tunisienne. Les Américains sont encore en

train de s'entraîner au Maroc. L'expérience en prouvera l'utilité. Giraud et Juin ont conscience de devoir tenir en attendant l'arrivée des gros de leurs alliés et réagissent en conséquence. Au plus vite, ils poussent des renforts avec ce qu'ils appellent des divisions de marche. La division de marche de Constantine (général Welvert), la plus proche, force l'allure. Le 16 novembre, elle prend à sa charge le débouché de Tébessa et lance un raid d'escadrons motorisés du 3^e RCA en direction de Sfax et Gabès. C'est au cours de ce raid qu'un escadron occupe Gafsa et poussant jusqu'à Gabès, le 17, interdit l'accès du terrain d'aviation. Le 19, l'autre escadron coupe la voie ferrée Gabès-Sfax, détruisant un train de troupes allemandes à hauteur de Maharès. À son actif encore, le 24, le 3^e RCA, soutenu par un petit détachement de parachutistes américains, s'empare de Sbeitla, causant des pertes sévères à la garnison italienne. Le doute n'est plus possible. L'armée d'Afrique a bien engagé la revanche.

La division de marche d'Alger (général Deligne) entre à son tour en action à partir du 23. Elle inclut initialement trois RTA (1^{er} de Blida, 2^e de Mostaganem, 9^e de Miliana, le régiment commandé par Monsabert en 1939) et vient s'intercaler entre troupes de Barré et division de Constantine. La brigade légère mécanique d'Algérie du colonel Touzet du Vigier, en provenance d'Oranie, la rejoindra début décembre. Cette BLM aligne en tout 54 chars D1. Elle aurait dû être plus riche. Les combats du 8 novembre ont décimé le 2^e RCA. Le colonel du Vigier, mieux inspiré, a freiné son 9^e RCA et évité des pertes.

La division de marche du Maroc (général Mathenet) ne se positionnera que vers la mi-décembre, eu égard aux distances à parcourir. Ah, ce sont des bonnes troupes :

- 3^e REI de marche, issu des 2^e et 3^e REI ;
- 7^e RTM ;
- 2^e et 3^e tabors³, groupe autonome du 1^{er} REC.

Toutes ces unités partent au combat avec brodequins cloutés, casques Adrian de 14-18 portant l'attribut frontal des troupes d'Afrique : un croissant surmonté des lettres RF, mousquetons 92, Lebel 86-93, lourdes mitrailleuses Hotchkiss haletantes comme des machines à vapeur. Leur meilleur atout est encore le brave et increvable FM 24-29 dont les chargeurs de 22-23 cartouches s'épuisent vite devant les longues rafales des MG 34. Les fantassins ont malgré tout leurs mortiers de 81 et les artilleurs leurs canons de 75. Ce sont là des armes rustiques mais solides qui compensent, en partie, la modicité des 37 ou 47 mm, lorsqu'ils existent. À défaut du reste, il y a au fond des cœurs une rage de vaincre qui finira par forcer la victoire. Hélas ! à quel prix eu égard à la modicité des appuis !

Le 25 novembre, le général Juin prend le commandement de ce qui sera appelé le DAF (Détachement d'armée française). Installant son PC à Laverdure, petit village de colonisation un peu à l'ouest de Souk-Ahras, il coiffe l'ensemble du CSTT de Barré, le 19^e CA de Koeltz avec les divisions

de marche et le groupement saharien des territoires de Touggourt et des Oasis du général Delay. Un mois après le débarquement du 8 novembre, 60 000 Français se battent en Tunisie où les Alliés n'excèdent pas 30 000. Jusqu'à la fin de décembre, l'essentiel de la couverture face à l'est reposera sur les soldats de Juin.

Juin, de longue date, s'était préparé à cette éventualité : protéger l'Algérie contre une invasion venant de l'est. Né à Bône, enfant du Constantinois, la géographie tunisienne lui est familière.

Au nord de la vallée de la Medjerda, à l'ouest de la plaine de Tunis, les monts de Kroumirie, région de maquis méditerranéen, le pays des Kroumirs, les insurgés de 1881. Au centre, un massif montagneux orienté sud-ouest nord-est, remontant en diagonale de Tébessa au cap Bon : la Grande Dorsale, altitude inférieure à 1 700 m. Se détachant et légèrement à l'est un chaînon moins élevé : la Petite Dorsale. Sur le sud et le sud-est du pays, la steppe avant les chotts et l'immensité saharienne. Ce terrain commande. Stopper l'adversaire se dirigeant vers l'Algérie implique de tenir les passages des Grande et Petite Dorsales ainsi que le couloir de la Medjerda. Juin prend ses dispositions en conséquence, tout en devant tenir compte d'une décision alliée.

Les Britanniques, sous les ordres du général Anderson, se massent au nord, de part et d'autre de la frontière algéro-tunisienne (une DI et la valeur d'une DB mixte anglo-américaine), pensant pouvoir enlever Tunis avant que les Allemands n'investissent en force la région. Les troupes de Barré qui ont assuré la protection de leur préparation serreront au plus près, afin de conserver le terrain conquis. L'attaque d'Anderson débute le 25 novembre, direction Mateur et Tunis. Elle manque cruellement d'appui aérien ; les canons de 88 allemands sont redoutables. Les Américains totalement inexpérimentés fléchissent et en arrivent à paniquer devant le feu ennemi. Ils perdent 134 chars dont bon nombre abandonnés purement et simplement. L'offensive avorte. Anderson ordonne le repli et décide de se démettre de Medjez el Bab. Juin, expert, jauge l'intérêt de ce carrefour routier. Le 3^e RTA défendra Medjez el Bab et les hauteurs voisines sur lesquelles les Britanniques refusent de grimper. Le djebel n'est pas leur tasse de thé.

Les Allemands ont préservé Tunis et repoussé les Britanniques. Ils profitent de cet avantage pour s'assurer complètement de Bizerte. Le 7 décembre, l'amiral Derrien qui commande la base, pour éviter un massacre, rend la place. Les 3 500 hommes de l'armée de terre, les 6 000 marins sont démobilisés. Les bâtiments, 3 torpilleurs, 2 avions, 3 sous-marins, sont saisis. Après le sabordage du 27 novembre 1942 à Toulon, ce dénouement sans gloire ne valorise en rien les actions de la Royale. Discipliné, Derrien avait obéi à Vichy, refusant de s'engager résolument aux côtés de Barré.

Durant ce temps, l'armée d'Afrique est bel et bien au feu. Au nord de la Medjerda, Britanniques et Américains s'arc-boutent. Sur leur flanc méridional, le 3^e RTA barre le couloir de Medjez el Bab.

Au sud, conformément aux directives de Juin, le 19^e CA fait effort vers les dorsales. En verrouiller les passages est non seulement préserver l'immédiat mais surtout tenir des positions ouvrant sur les plaines de Sousse, Sfax et Gabès. Le 3 décembre, la division de Constantine, poussant jusqu'à la Petite Dorsale, à la hussarde, s'empare du col du Faïd (100 km à l'ouest-nord-ouest de Sfax), sur la route Sfax-Sbeïtla. Ce brillant fait d'armes influence les opérations en direction de l'ensemble de la Petite Dorsale.

Le 10 décembre, la division de marche d'Alger et la brigade légère mécanique gagnent Ousseltia entre les deux Dorsales et occupent les cols de la Petite Dorsale (dénommée aussi Dorsale orientale). La petite ville de Pichon, à 40 km à l'ouest de Kairouan, tombe le 19. Plus au nord, enfin, les troupes de Barré dominent la trouée de l'oued Kébir. Les Français s'établissent ainsi en excellente position pour pousser plus avant direction Tunis et la côte. Ils sont toutefois assez aventureux, très à l'est, dépourvus de moyens antichars. D'autant que leur progression s'est réalisée avec les moyens du bord, c'est-à-dire les brodequins cloutés, les brêles et le courage des combattants. 150 km en quelques jours, sans appui aérien !

Le positionnement permet d'envisager mieux, en l'occurrence de regarder vers Tunis. Juin et Anderson s'accordent. Les Anglais attaqueront dans la plaine en débouchant de Medjez el Bab, les Français par les hauts s'orientant sur Pont du Fahs (60 km au sud-ouest de Tunis).

Les intempéries d'automne s'aggravent. La pluie tombe avec force. Les Anglais s'immobilisent dans la plaine détrempée. Tirailleurs et goumiers français attaquent le 20 décembre et se heurtent à de fortes résistances soutenues par canons automoteurs et aviation. L'affaire est reprise le 27 par la division marocaine appuyée par quelques blindés britanniques. Après des progrès sensibles le premier jour, elle est bloquée le 28 au soir par une contre-attaque soutenue par des chars lourds. Le mauvais temps, plus que jamais, s'est mis de la partie, rendant impraticables certaines des voies de communications. Se rendant compte qu'il est seul, Juin décide de suspendre l'offensive. De surcroît, une intervention dans le Sud tunisien de Rommel, arrivant de Tripolitaine, est à craindre.

La fin de l'année 1942 pour les 60 000 Français accrochés aux Dorsales sera humide et froide. Avec, en prime, la mitraille adverse et les difficultés d'approvisionnement. Du moins, le DAF tient plus de 150 km de front, de la Medjerda au col du Faïd. Derrière cet écran protecteur, les renforts alliés peuvent se déployer. Satisfaction réelle de cette rentrée de la guerre : les Français ont fait des prisonniers aussi bien allemands qu'italiens. La roue tourne.

Ombre de taille, Tunis et Bizerte restent aux mains des forces de l'Axe dont le général Arnim a pris le commandement début décembre. Rançon du petit bras du 8 novembre et de l'incertitude des premiers jours. Paradoxalement, ce qui paraît regrettable le 31 décembre 1942, sera bénéfique le 13 mai 1943, lorsque la nasse de la Tunisie se refermera. 150 000

combattants de l'Axe seront faits prisonniers.

*

Le 1^{er} janvier 1943, le front tunisien descend nord-sud. Depuis Tamera, en bordure de la Méditerranée, il s'oriente très légèrement sud-est jusqu'à Medjez el Bab, à l'ouest de Pont du Fahs. Les Britanniques d'Anderson tiennent ce secteur relativement réduit de 70 km de la mer à la Medjerda. Après quoi, le front pique plein sud sur Fondouk el Okbi et le col du Faïd. Juin y a en charge plus du double qu'Anderson. Au-delà du Faïd jusqu'au Djerid, il n'est guère de front, encore que ce Sud tunisien, sur une bonne centaine de kilomètres, incombe toujours aux Français. Le 2^e CA américain du général Fredendall, en cours de rassemblement dans la région de Tébessa afin, théoriquement, de s'engager en direction de Sfax, est loin d'être prêt.

Juin, professionnel averti, s'inquiète. Ses lignes sont très étirées. Ses troupes manquent totalement d'armes antichars valables. Répondant à la mission de couverture, engagées le plus possible à l'est, campant sur la dorsale, elles sont à la merci d'être tournées faute d'arrière-front et de réserves d'intervention. Les Allemands ont débarqué des renforts. Ils possèdent des chars lourds et la maîtrise du ciel. Pire, Rommel peut maintenant surgir à tout moment. Montgomery qui le suit sans le bousculer lui laisse une liberté d'action.

Le 18 janvier, la menace redoutée par Juin s'avère réelle. Von Arnim attaque direction Bou Arada et le barrage sur l'oued Kébir (75 km au sud-ouest de Tunis) en vue de s'ouvrir la route de la plaine d'Ousseltia entre les deux Dorsales. Il frappe, appuyé par de nombreux chars dont les nouveaux Tigre, monstres de 52 tonnes. Faute de soutiens, le dispositif français souffre, surtout le 3^e REIM⁴ défendant la vallée du Kébir. Son 2^e bataillon est anéanti, après avoir arrêté durant une journée l'avance ennemie. À quelques kilomètres, sur son flanc sud, le 7^e RTM du colonel Carpentier, subit des attaques identiques. Les obus des pièces antichars ricochent ou se brisent contre le blindage des Tigre. Le 2^e bataillon (commandant Clair) perd 300 hommes. En fin de nuit, les tirailleurs rescapés gagnent des hauteurs voisines. Un repli général, légionnaires, tirailleurs, goumiers, s'effectue sur le djebel Bargou au nord d'Ousseltia. La montagne offre des possibilités de résistance supérieures aux fonds de vallée. Mais la division marocaine a été fortement ébranlée. L'Allemand a possibilité de poursuivre pour prendre à revers toutes les défenses de la branche orientale de la Dorsale.

Pour contrer la poussée des blindés ennemis, Juin obtient un Combat Command américain. La contre-attaque franco-américaine permet de repousser les blindés allemands, piquant au sud sur Ousseltia. À défaut la Dorsale orientale était donc tournée sur ses arrières.

Plus au sud, à hauteur de Pichon, l'alerte a été tout aussi chaude. Débouchant de la plaine de Kairouan, les Allemands ont forcé plein ouest

pour enlever le passage. Solidement installée sur le djebel Ousselat, la division d'Alger a tenu. A priori la couverture en place depuis la fin de décembre n'a pas craqué.

Durant ces heures tragiques, le djebel Mansour fera figure de haut lieu de la fraternité d'armes alliée. À 5 km à l'ouest du barrage de l'oued Kébir, ce Mansour, cote 648, domine la plaine de Pont du Fahs et offre des vues lointaines en direction de Tunis. Par temps clair, on distingue dans les lointains la masse de la cathédrale de Carthage. Les Allemands s'en sont emparés le 19 janvier au moment de leur offensive sur Bou Arada. Dans la nuit du 2 au 3 février, le 1^{er} bataillon de parachutistes britanniques par un coup de main bien mené occupe à nouveau les lieux. Les Anglais sont peu nombreux, moins de 400. La 2^e compagnie du 1^{er} bataillon de marche du 1^{er} RE (capitaine Favreau) leur est envoyée en renfort. Paras et légionnaires. Deux troupes d'élite au coude à coude. Les Allemands veulent le Mansour et y mettent le prix, Stukas compris. Aucun ravitaillement ne parvient aux points d'appui du Mansour. Les ultimes défenseurs, à court de munitions, n'ont qu'un recours pour éviter la capture : percer. Le bataillon para aura laissé au Mansour 13 officiers et 169 paras. De la compagnie Favreau, ne rejoindront qu'un sous-officier, 10 légionnaires indemnes et 16 autres blessés. 24 heures plus tard, un légionnaire blessé, ayant rampé sur 4 km en traînant son FM, finira par rallier ses camarades.

*

Juin la réclamait. L'unité alliée de commandement s'impose sur le front tunisien. Eisenhower est trop loin. Anderson dirige en déséquilibre, un pied avec les siens au nord, un pied avec le CA américain enfin arrivé au sud. Juin, cavalier seul, s'interpose entre les deux.

L'alerte d'Ousseltia exige la décision. Anderson commandera l'ensemble scindé en trois secteurs :

— Au nord, le 5^e CA britannique disposant de quelques éléments français (Corps franc d'Afrique, 4^e et 6^e tabors).

— Au centre, les Français du général Koeltz avec les divisions de marche d'Alger et du Maroc, la brigade mécanique, plus une division US (le DAF et le CSTT étant dissous).

— Au sud, le 2^e CA américain du général Fredendall, plus la division de Constantine.

Cette réorganisation, en créant trois secteurs sous commandement unique, permet, en principe, aux Français de bénéficier des appuis de feu de l'artillerie anglaise. Juin, libéré, peut se consacrer à son commandement global des forces terrestres d'AFN. (Il est promu cinq étoiles, par Giraud, le 1^{er} février.)

*

Le 30 janvier, les Allemands repartent à l'attaque. Il y a du Rommel derrière. Le Renard du désert a pressenti le danger d'une irruption de blindés américains sur ses arrières. (Le gros de l'Afrikakorps a franchi la frontière tunisienne le 26 janvier.) La 21^e PD, renforcée d'éléments de la 10^e PD, force le défilé dit le col du Faïd qui, sur l'axe Sfax-Sbeïtla, ouvre la route vers Sidi Bou Zid et Sbeïtla. Ce col du Faïd avait été enlevé le 3 décembre 1942 par un bataillon du 7^e RTM et des parachutistes américains. (Ce fut la première victoire de l'armée d'Afrique depuis sa rentrée dans la guerre. Les tirailleurs firent 120 prisonniers.) Le 2^e bataillon du 2^e RTA, gardant le passage, succombe dans la mêlée sans avoir été secouru par les blindés américains de Sbeïtla à 50 km de là.

Quinze jours passent. Rommel, le 14 février, vers 5 heures du matin, par un vent très violent, attaque vers l'ouest en direction de Sbeïtla.

La 1^{ère} DB US se trouve sur son parcours autour de Sidi Bou Zid. Ses *GI's* ne font pas le poids devant les vieux briscards de l'Afrikakorps. Une centaine de chars Grant, Lee ou Sherman sont bientôt en flammes. Les rescapés s'enfuient paniqués sous les quolibets allemands. Cette déconfiture aggrave la situation. Le 17 février, les panzers occupent Sbeïtla. Kasserine n'est plus qu'à 35 km. Le général français Schwartz assure l'ultime défense, permettant aux Américains du 2^e CA de se replier. Les Français ont dû, avant d'évacuer, incendier leurs FT 17, glorieux vestiges de 14-18, mais bien incapables d'affronter des *Panzerkampfs*.

Gafsa est évacuée par le 2^e CA US et, sur ordre, par la division de Constantine. Les positions encore occupées sur la Petite Dorsale sont évacuées après de longues étapes à pied pour les Français. Autrement dit, tout le Sud tunisien est tombé entre les mains allemandes. Que va-t-il se passer maintenant ? Deux solutions s'ouvrent au vainqueur du moment :

De Kasserine, remonter vers le nord, direction Thala et Le Kef. C'est la formule souhaitée par le Commando Supremo italien.

De Kasserine, s'infléchir nord-ouest sur Tébessa et ensuite remonter plein nord, direction Constantine et Bône. C'est la formule riche préconisée par Rommel. Elle couperait toutes les forces alliées de leurs arrières.

Discordance dans le camp de l'Axe, la formule *petit bras* l'emporte. Les PD s'axeront sur Thala. Évidemment, ni Anderson, ni Juin, ni Koeltz, ni Fredendall n'ont vent de l'option adverse.

Les déboires s'enchaînent. La 2^e DB US subit un autre revers devant Sbeïtla. 150 chars détruits, 1 600 prisonniers. Un vent de panique souffle sur le commandement allié. Fredendall décide d'abandonner Tébessa – l'ancienne Théveste –, proche de la frontière algéro-tunisienne. Ce serait ouvrir la porte du sud et offrir aux Allemands le « *charodrome* » – expression de Juin – qui s'étale de Tébessa à Constantine. Giraud et Juin disent non. Les Français défendront seuls Tébessa. La division de Constantine se « met en boule » sur les hauteurs en cerclant la ville. Du djebel Chambi, au sud-est de la ville, son artillerie harcèle les colonnes allemandes qui se profilent sans insister. La

menace de Montgomery sur la ligne Mareth se fait sentir. Tébéssa ne tombera pas. Début mars exit Rommel pour le plus grand bonheur des Alliés. Le maréchal était fatigué et Kesselring, commandant en chef en Méditerranée, ne tient pas à avoir sous ses ordres ce subordonné qui n'en fait qu'à sa tête.

La solution Thala-Le Kef échoue. Les Américains se ressaisissent. Leur résistance contre et repousse l'offensive allemande ramenée à son point de départ. Du 24 février au 5 mars, Français et Américains reprennent petit à petit possession d'une partie du terrain perdu.

Von Arnim a tenté sa chance dans le Nord tunisien afin d'agrandir la tête de pont de Tunis et d'affaiblir les Britanniques. Ceux-ci à court d'infanterie disposent toujours de bataillons français. Le 3^e RTA, à ce titre, assure la défense nord de Medjez el Bab. Il résiste durant quarante-huit heures, sans grand soutien, manquant cruellement de munitions, permettant aux Britanniques de se renforcer. Dans ces journées où les compagnies n'alignent qu'une soixantaine d'hommes suite aux combats précédents, le 3^e RTA perd 400 des siens, soit le tiers de son effectif. La campagne de Tunisie, pour l'armée d'Afrique, montre une fois encore son principal visage. Peu de moyens, beaucoup de sacrifices.

À l'extrême sud, Giraud organise, sous les ordres du général Boissau, un détachement du sud-est algérien avec des éléments disponibles et en particulier les troupes du sud-est saharien du général Delay. Ce détachement couvre le Sud constantinois avec mission d'assurer la liaison entre l'armée Montgomery (la VIII^e) de Tripolitaine et l'armée Anderson de Tunisie. Delay a déjà occupé Ghat, le 25 janvier, et fait jonction avec la colonne Leclerc remontant du Fezzan. Les « frères ennemis » ont échangé des poignées de main. La rencontre est de bon augure mais bien du chemin reste à parcourir pour accorder les esprits. Les uns ne jurent que par de Gaulle et professent que ceux qui ne l'ont pas suivi sont des traîtres ; les autres se situent dans les lignes d'un officier de retour du Levant, un an plus tôt, « *pas très content, pas très gaulliste, encore beaucoup moins résigné à la défaite*⁵... ».

*

Avec mars et le printemps qui s'amorce l'horizon s'éclaircit pour les Alliés. Les offensives allemandes ont été contenues. Alexander, une valeur sûre, coiffe désormais Montgomery et Anderson. Le 6 mars, au 2^e CA US, Patton remplace le médiocre Fredendall. En dix jours, le fougueux général insuffle l'ardeur guerrière à ses officiers et *GI's*. Les renforts convergent. L'aviation alliée décolle des terrains aménagés de l'Est constantinois et s'impose dans le ciel. Dans le camp adverse, les successeurs de Rommel n'ont ni son coup d'œil ni son audace. Leurs liaisons maritimes sont mal assurées et leur ravitaillement peine.

L'effet Patton porte ses fruits. Le 17 mars, son 2^e CA devenu résolument offensif entre dans Gafsa avec le détachement Boissau. Les forces de l'Axe,

enfoncées dans le Sud tunisien, risquent d'être prises de flanc. Le 20 mars, Montgomery attaque en force la ligne Mareth. Une manœuvre par l'ouest lui assure le succès. Le 28, la VIII^e armée libère Gabès.

Un regard sur la carte le montre. Une percée plein est vers la mer coupe l'ennemi et isole ses unités enfoncées au sud, sur Gabès et la ligne Mareth. Anderson l'a vue. Il s'oriente en conséquence. Le 19^e CA doit appuyer la 34^e DI américaine axée sur Kairouan par Pichon et Fondouk el Okbi. Cet appui implique d'enlever le djebel Ousselat au centre de la Dorsale orientale.

Des mouvements de grandes unités retardent l'exécution. Les Français ne reçoivent l'ordre de démarrer que le 8 avril. La division de Constantine avec ses 1^{er} et 7^e RTA enlève les premiers objectifs puis bute sur les difficultés du terrain. Sur sa gauche, les tabors du colonel de Latour s'infiltrèrent dans l'obscurité nocturne et tournent les résistances. En quarante-huit heures l'Ousselat est enlevé, la division d'Alger au nord du massif achevant le travail. La porte s'ouvre sur la plaine de Kairouan. Le 12 avril, au matin, la reprise totale de la Dorsale orientale est réalisée. Les blindés du 9^e CA britannique, nouveau venu, sont entrés dans Kairouan le 11. Trop tard. Les forces ennemies du sud se sont repliées à temps. Le 12, la VIII^e armée qui était sur leurs talons atteint Sousse. Ce n'est qu'un demi-succès ; pourtant toute la partie méridionale de la Tunisie se trouve maintenant libérée.

Les prisonniers allemands et italiens se rangent devant les tirailleurs et goumiers ; mais la division de Constantine a payé cher ses succès dans l'Ousselat. Son chef, le général Welvert, a été tué en se portant de l'avant à son habitude.

Serait-ce bientôt la fin ? Les Alliés disposent désormais d'une supériorité manifeste aussi bien sur terre que dans le ciel. Ils alignent 350 000 combattants et la Navy contrôle la mer.

Allemands et Italiens n'occupent plus que la corne nord-est de la Tunisie. Depuis la Méditerranée, à hauteur du cap Serrat, le front descend sud par N'sir, Medjez el Bab, Goubellat, le djebel Mansour, et à la pointe sud-ouest du Zaghuan pivote en équerre pour rejoindre la mer immédiatement au nord d'Enfidaville. Le dispositif allié a été bouleversé. Face à Mateur, le 2^e CA US a relevé le 5^e CA britannique qui, glissé légèrement vers le sud, se trouve désormais axé dans la vallée de la Medjerda. Le 9^e CA britannique fait ensuite jonction avec le 19^e CA français qui se raccorde à la VIII^e armée terminant le front dans la plaine d'Enfidaville. Ces mises en place ont naturellement exigé du temps et provoqué quelque retard. L'intention du commandement allié est de faire effort avec des blindés dans la plaine de Tunis, la VIII^e armée restant statique.

Le 19^e CA pour l'ultime baroud tunisien représente l'armée d'Afrique. Seule exception, le Corps franc d'Afrique et 2 tabors demeurés au nord devant Bizerte avec le 2^e CA. Les Français, face à la Dorsale orientale, progressaient plein est. Ils ont dû ripier sur leur gauche, gagner la jointure des Dorsales et s'orienter nord-est. La division de Constantine a regagné l'Algérie pour se

préparer à d'autres combats. (Elle formera l'ossature de la 3^e DIA.) Le général Koeltz, toujours à la tête du 19^e CA, dispose de trois divisions de marche :

- Division d'Oran, général Boissau, sur sa gauche, face à Pont du Fahs.
- Division du Maroc, général Mathenet, au centre, face au Zaghouan.
- Division d'Alger, général Conne⁶, sur sa droite, face au flanc oriental du Zaghouan et à la plaine côtière.

- En réserve, le groupement blindé Le Couteulx. (Le Couteulx de Syrie et de Medjez el Bab a remplacé le brigadier du Vigier parti organiser une future division blindée.)

Koeltz n'est pas particulièrement gâté par son terrain. Le Zaghouan est un rude morceau. Il pointe à 1 295 m avec un départ pratiquement au niveau de la mer. Trois axes de marche ont été fixés :⁷

Boissau : Pont du Fahs – Depienne, petits villages de colonisation.

Mathenet : Aqueduc de Tunis² – Zaghouan.

Conne : Piste suivant le contrefort est du Zaghouan.

Le groupement Le Couteulx doit appuyer les Marocains sur leur gauche. L'intention de manœuvre vise à prendre le Zaghouan en tenaille.

L'ennemi conserve son agressivité. Il n'a l'intention d'abandonner ni Pont du Fahs, porte de la plaine de Tunis, ni le Zaghouan, solide môle dominant les secteurs de Tunis et Enfidaville.

L'attaque générale alliée s'enclenche début mai. Elle reprend approximativement la méthode Foch. Une série de coups de boutoir pour désarçonner l'adversaire. Le 4 mai, les divisions de marche du Maroc et d'Alger se lancent à l'assaut du Zaghouan. En quarante-huit heures, elles prennent pied sur les hauteurs nord du massif. Au prix fort : 50 officiers et légionnaires tués au II/3 REI le 4 mai. Couverte sur les hauts, la division d'Oran s'empare de Pont du Fahs, relayée par le groupement Le Couteulx qui débouche en direction du village de Zaghouan et encercle le massif. Sainte-Marie du Zit est atteinte par le 2^e RTA finissant d'envelopper le dispositif ennemi devant le 19^e CA. En fin de mouvement, la division d'Oran pivote plein sud pour prendre de revers la 1^{ère} armée italienne opposée à Montgomery.

Partout le front s'écroule. Tunis tombe aux mains des Anglais le 7. Corps franc d'Afrique et Américains libèrent Bizerte. Le 8 mai, à 7 heures, le commandant Bouvet du CFA hisse le drapeau tricolore sur le fort d'Espagne à Bizerte.

Le 13 mai, Von Arnim met bas les armes. L'Axe vit un autre Stalingrad. En Afrique, cette fois. 150 000 prisonniers. 1 000 canons, 250 chars saisis. L'armée d'Afrique, bien que ne représentant que le sixième des forces alliées, a fait à elle seule 37 000 prisonniers. (Elle aurait dû en faire plus, mais nombreux ont préféré se rendre aux Britanniques. Von Arnim, capturé par un escadron français, a littéralement été kidnappé par des officiers anglais.) Cette victoire illumine le cœur des combattants. L'armée d'Afrique tient sa première

revanche.

La victoire de Tunisie, la France l'a oubliée et en parle peu. Faut-il y voir une raison éminemment politicienne. Peut-être ! Dans le final, les Français libres ont été le parent pauvre. Après leur échec à El Himeimat, Montgomery les tenait en suspicion. Restée immobilisée à Gambut (30 km à l'ouest de Tobrouk), en Libye, la DFL n'est appelée que pour le dernier acte. Le 8 mai, elle prend position sur la ligne d'Enfidaville où la VIII^e armée a mission de faire barrage. C'est là qu'elle connaît son ultime baroud africain. Dans une série de coups de main et d'assauts, elle déplore 45 tués et 116 blessés, preuve que sa combativité est intacte. Le 13 mai, elle fera liaison avec Le Couteulx, son vieil adversaire de Syrie. Quant à la colonne Leclerc, sa grande heure tunisienne se situe le 10 mars. À Ksar Rhilane, soutenue par la RAF, elle résiste victorieusement à une attaque allemande.

Les Français qui se sont battus en Tunisie appartenaient essentiellement à l'armée d'Afrique, dont l'orientation est connue. Cette armée fut sur la brèche du début à la fin, mal armée, mal équipée, luttant dans le froid, la pluie de l'hiver, face à un adversaire solide. Elle a laissé en chemin 2 150 tués et 2 000 disparus. Ses blessés se chiffrent à 10 200 (chiffres du maréchal Juin, en ses *Mémoires*).

*

Cette campagne de Tunisie a donc été, par excellence, la campagne de l'armée d'Afrique. Plus encore que l'Italie ou la France de 1944. Les troupes engagées à près de 100 % provenaient des rangs des unités d'AFN. L'ordre de bataille du 19^e CA, le 30 avril 1943, à la veille de l'offensive finale, l'atteste.

DIVISIONS

Division Boissau

(19^e Régiment de l'Armée Française) (moins un bataillon).

Artillerie :

I et III/62^e RAA, I/68^e RAA, II/66^e RAA.

DCB :

Batteries 101/32^e et 42/ 66^e RAA.

Division Mathenet

(19^e Régiment de l'Armée Française) 15^e RTS, 1^{er} groupe de tabors (Leblanc), I/7^e RTA.

Artillerie :

67^e RAA (moins III/67^e), groupe du RACM, 20^e batterie de 155 GPF.

DCB :

Batteries antichars des 67^e et 64^e RAA, groupe automateur du Maroc.

Division Conne

(19^e Régiment de l'Armée Française) 1^{er} groupe de tabors (de Latour).

Artillerie :

II et III /65^e RAA, III/67^e RAA, RACL (deux batteries), une section de 155 du 65^e/RAA, batterie de 155 du RACM.

DCB :

Batteries antichars des 67^e et 64^e RAA, batteries 31/66^e et 102/62^e RAA.

Réserves antichars de l'Armée

4^e zouaves.

III/66^e RAA, III/68^e RAA.

Il convient de rattacher à ces forces du 19^e CA les troupes de l'est saharien. Forces légères certes à base d'unités méharistes des territoires de Touggourt et des Oasis, mais forces ayant joué leur rôle pour couvrir le flanc méridional.

À toutes ces unités relevant du 19^e CA, commandé par le général Koeltz, s'adjoignent celles combattant en Tunisie septentrionale : Corps franc d'Afrique et deux tabors (4^e et 6^e).

Le Corps franc d'Afrique, unité nouvelle, appartient à part entière à l'armée d'Afrique. Il en provient. Le 25 novembre 1942, le général Giraud le crée à partir des éléments « *compromis* » dans leur soutien au débarquement du 8 novembre. Manifestement ses composants ne sont pas pétainistes. Ils regardent plutôt du côté de l'Homme du 18 juin. Le général Monsabert, personnalité à l'esprit de discipline, à la valeur militaire et à la rigueur morale largement reconnus, en prend le commandement. Avec un tel chef la devise sera appliquée : « *S'unir pour vaincre.* »

Ils sont dans les 2 000 de toutes origines, sans distinction de race ou de religion, à rallier ce Corps franc. On y verra ainsi des républicains espagnols, des indigènes et des évadés de France. Les Britanniques fournissent l'armement initial du corps fort d'un état-major, et de trois bataillons à quatre compagnies. Monsabert ayant été appelé à d'autres responsabilités, le colonel Magnan, ancien patron du RICM au Maroc et « *dissident* » du 8 novembre, prend sa suite. Intégré au 2^e CA US, le CFA sera de la bataille de Bizerte et, le 8 mai, son 1^{er} bataillon hissera le drapeau tricolore sur le fort d'Espagne à Bizerte. Dissous le 15 juillet, le CFA éclatera. Des éléments constitueront les glorieux commandos d'Afrique du colonel Bouvet ; d'autres rejoindront les FFL ou la 3^e DIA de Monsabert.

Au bilan, à l'exception du 15^e RTS et du RACM, l'armée française qui se bat en Tunisie en 1942-1943 se nomme bien l'armée d'Afrique⁸. Ces combats estompés pour des raisons politiques évidentes – leurs acteurs n'étaient pas de sang gaulliste mais de sang giraudiste voire pétainiste – redonnent un lustre à la grande victoire de 1940. Les Alliés reprennent confiance dans le métier et le courage du combattant français n'ayant jamais marchandé son héroïsme et son sang. Le réarmement de l'armée française provient de cette foi nouvelle.

Preuve de cette foi en l'armée d'Afrique, après la victoire en Tunisie, un tabor, sur la demande expresse du général Patton, représentera l'armée française dans la conquête de la Sicile. Cet honneur reviendra au 4^e tabor du commandant Verlet qui sera rattaché à la 3^e division US du général Truscott (puis à la 1^{ère} division US). Hommes des terrains escarpés, les goumiers se feront apprécier de leurs alliés par leur résistance physique et leur valeur au combat. Ils enlèveront avec succès l'Acuto (1 335 m) dont la chute marquera un point important dans la conquête de la Sicile.

1- Le rapport au Roi pour la création de bataillons de tirailleurs indigènes est du 7 décembre 1841.

2- Le capitaine Koch, le 10 mai 1940, commandait les détachements chargés d'enlever les ponts sur le canal Albert et le Fort d'Eben-Emael en Belgique. En 1941, il avait sauté en Crète (Opération Mercure).

3- Le colonel Guillaume avait réussi à faire échapper les goums marocains aux contrôles des commissions d'armistice. L'après-8 novembre les relance au grand jour dans la bataille. Trois goums plus un goud de commandement et d'appui constituent un tabor, équivalent d'un bataillon. Trois tabors forment un GTM, groupement de tabors marocains, équivalant à son tour à un régiment.

4- Ce 3^e REIM a été formé au Maroc après le 8 novembre 1942. Sous les ordres du colonel Lambert, il comprend des éléments fournis par les 2^e et 3^e REI de Meknès et Marrakech:

1^{er} bataillon : commandant Laparra

2^e bataillon : commandant Boissier

3^e bataillon : commandant Langlet.

Lors de cette formation, latitude fut donnée aux légionnaires d'origine allemande de demeurer au Maroc. Fort peu acceptèrent, leurs camarades déclarant : « *Nous ne nous battons pas contre les Allemands mais contre Hitler et les Nazis.* »

Les moyens de ce régiment sont modestes. Liaisons radio en graphie par ER 17 et en phonie par ER 40 ; DCB assurée par canons de 37 et mines antichars ; appui de feu par une batterie de 75.

5- *Nous étions alors capitaines à l'Armée d'Afrique, op. cit., p. 274.*

6- Le général Conne vient de remplacer Monsabert parti constituer la future 3^e DIA.

7- Aqueduc romain de 132 km alimentant Tunis en eau depuis le Zaghouan.

8- Sous réserve de la présence tardive évoquée de la DFL et des combats glorieux de la colonne Leclerc à Ksar Rhilane. Les FFL ne furent ni des premières heures pour couvrir l'Algérie après le débarquement allié ni de celles encore plus chaudes des offensives de Rommel et Von Arnim. Leur gloire majeure est ailleurs de Koufra à Bir Hakeim et puis après en 1944-1945.

XXIV

La gloire d'Italie

La première revanche de Tunisie aurait dû aider à panser les plaies et à ressouder les cœurs. Ne devrait-il pas y avoir qu'un seul ennemi ? Le Boche ! Il n'en est rien. Pour l'armée d'Afrique, le second semestre de 1943 est aussi pénible qu'ingrat sur fond du duel de Gaulle-Giraud. Le premier accepté fin mai à Alger par le second veut le pouvoir et entend régler de vieux comptes. (De Gaulle arrive à Alger le 30 mai.) Lutte de Machiavel contre Don Quichotte qui finira par l'élimination pure et simple du « *brave général Giraud*¹ ». Certains gaullistes auraient même voulu l'assassiner. Par miracle, le coup de fusil mortel manquera sa cible de quelques centimètres.

Le divorce éclate dès le 20 mai à l'occasion du défilé de la victoire à Tunis. De Larminat qui commande les FFL refuse que ses troupes participent aux côtés de celles de l'armée d'Afrique. Le consul américain Kenneth Pendar a vécu l'événement et rapporte : « *Je n'oublierai jamais le défilé de la Victoire à Tunis, le 20 mai. Une âpre bataille venait de prendre fin, la première bataille de la Libération de la France. Les soldats de Giraud souriaient en hommes qui venaient de se réhabiliter à leurs propres yeux. Ils avaient effacé dans le sang le souvenir amer de 1940. Mal équipés et mal nourris, ils avaient combattu en alliés respectés aux côtés des Américains et des Britanniques. C'est un symbole tragique que de voir le groupe imposant des régiments nord-africains, et le petit groupe gaulliste défiler loin l'un de l'autre, tous braves mais divisés sans espoir.* »

Oui, les Free French ont refusé de défiler avec les « *Moustachis* » de Giraud. Ils ont préféré marcher avec les Britanniques.

Le racolage accentue le divorce. Les rangs des gaullistes sont maigres. Sitôt en territoire français, sitôt au contact avec l'Armée d'Afrique, les sergents recruteurs des FFL se dépensent. Forts de leur prestige de combattants n'ayant jamais renoncé, ils se font enjôleurs. Avancement, prime, solde, perspective de participer au prochain débarquement en Europe... Tout y passe. Des tracts à croix de Lorraine se répandent : « *L'armée d'Afrique n'est autre que l'armée de Vichy, l'armée de Pétain et de Darlan, un sinistre ramassis de traîtres et de factieux à la solde des nazis pour accomplir les basses besognes. La désertion est le plus sacré des devoirs : rejoignez les forces françaises libres. Nos buts sont le rétablissement de la démocratie et le*

Ce libelle n'est qu'à demi heureux. Au-delà des injures, à l'armée d'Afrique, on pense d'abord et surtout à la libération de la Mère patrie. Démocratie, épuration, rares qui s'en soucient. La démocratie apparaît volontiers comme la grande responsable de la défaite. L'épuration s'associe à un sordide règlement de comptes politiques.

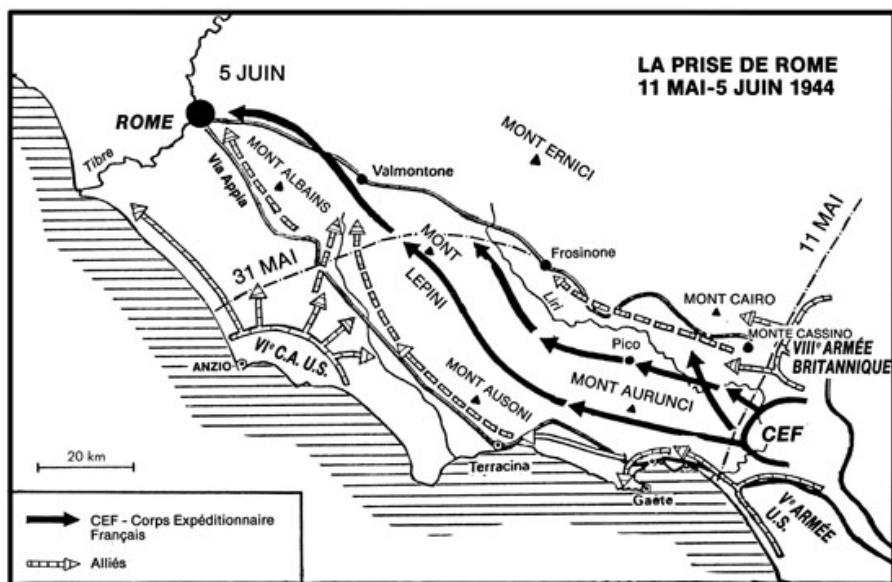
Combien sont-ils à se laisser séduire de bonne foi par les sirènes gaullistes ? Un rapport de l'état-major de l'armée du 1^{er} juillet 1943 donne :

Armée de terre : 2 000 ;

Marine : 250 ;

Armée de l'air : 500.

Ces chiffres sont sans doute au-dessous de la vérité, car l'élan vers les FFL est puissant. S'ils étoffent un peu la phalange gaulliste, ils déclenchent la fureur des chefs et des cadres de l'armée d'Afrique qui prennent des mesures de rétorsion pour éloigner les tentateurs.



Ce phénomène irrite aussi bien Giraud, Juin, que Catroux, l'émissaire de Charles de Gaulle à Alger et l'Américain Eisenhower qui désapprouve.

Soucieux de l'ordre à tout prix, le 26 mai, le commandant en chef allié donne l'ordre aux Français libres d'évacuer la Tunisie et de regagner la Libye. « *Obéissez ou l'on vous coupe les vivres !* » Contraints et forcés, les soldats de Leclerc et de Larminat partent s'installer sous le soleil brûlant de Tripolitaine. Ils y passeront l'été. Une telle mesure ne saurait apaiser les rancœurs.

Bien du sang sera nécessaire pour combler le fossé entre les soldats de Giraud et ceux de De Gaulle. Celui d'Italie d'abord, de France ensuite, d'Indochine enfin. Vingt ans plus tard, l'Algérie ravivera de vieilles plaies, de

Gaulle ayant placé ses Compagnons aux postes de commande pour tenir une armée s'opposant à ses vues.

L'envoi des FFL en Tripolitaine met un terme à la campagne de recrutement. Par contre, l'arrivée de De Gaulle à Alger, son partage des responsabilités avec Giraud, ouvrent l'heure d'une terrible chasse aux sorcières.

Leclerc avait donné le ton lors de sa rencontre avec Giraud, début avril 1943, quelque part du côté de Gabès. A-t-il vraiment prononcé tous les propos vengeurs que rapporte Giraud ? Souhaite-t-il la guillotine dans tous les villages ? À défaut de véracité absolue, ils ont le mérite d'éclairer. Leclerc veut un sérieux coup de balai. De Larminat, lui, exige des têtes, à commencer par celle de Juin. De Gaulle ne le suivra pas, ayant trop besoin de l'intéressé pour amener à lui les gros bataillons de l'armée d'Afrique. En dehors des ténors qui se retrouvent en exil ou en prison – ou devant un peloton d'exécution –, bien des chefs paient le pétainisme d'un temps. Des généraux, des colonels partent du jour au lendemain à la retraite. Le sectarisme gaulliste écume l'armée d'Afrique.

Manifestement, la conciliation ne fleurit pas dans le camp gaulliste. Est-on également blanc chez certains de l'armée d'Afrique ? Pas toujours. Des pétainistes disciplinés du 8 novembre, les Koeltz, Boissau, Conne, gardent rancune à leurs camarades « *dissidents* ». Mast, Monsabert, Jousse, Boulay trouvent des chausse-trappes sous leurs pas. Heureusement que Giraud, lentement, plaide pour ses fidèles. Grâce à lui, Monsabert reçoit le commandement de la 3^e DIA. Giraud rend ce jour-là un grand service à la France. Monsabert sera pour sa libération un moine soldat hors rang. Marseille en sait quelque chose.

L'investiture du patron de la 3^e DIA n'est pas la seule bonne note à mettre à l'actif de Giraud. Soldat et patriote, le commandant en chef civil et militaire veut, avant tout, construire l'armée de la revanche. L'ancien de l'armée d'Afrique qu'il est sait pouvoir la forger au Maghreb. L'AFN est une terre de guerriers. L'histoire récente l'a démontré.

En décembre 1942, Giraud a envoyé Béthouart aux États-Unis pour négocier avec l'état-major américain, la question du réarmement français. Anfa, en janvier 1943, en a confirmé le principe et Béthouart a su plaider. Depuis le 11 mars, du matériel commence à débarquer. 195 000 tonnes sont livrées au premier semestre 1943. 300 000 le seront en août après un voyage de Giraud à Washington. La médiocrité de l'armement français, son ardeur de vaincre en Tunisie ont fini de convaincre le commandement américain que les livraisons effectuées tomberaient en de bonnes mains. Outre l'armement, les futurs utilisateurs découvrent avec admiration les richesses de l'équipement *made in USA* où rien ne manque : moustiquaire, boussole, torche, rations de campagne, munitions parfaitement conditionnées, etc.

Progressivement l'armée française, en l'occurrence l'armée d'Afrique, s'équipe d'armes et de matériel modernes. La voici loin des godillots à clous,

des bandes molletières, des Hotchkiss asthmatiques. Oh ! tout ce matériel d'un autre âge n'est pas remisé. Il resservira.

*

Les réunions du CFLN, le Comité Français de Libération Nationale, créé par Giraud et de Gaulle, sont houleuses. Les deux présidents sont aux antipodes. De Gaulle tend au pouvoir absolu. Giraud veut être commandant en chef, tout en restant au pouvoir.

Pourtant, fin juillet, au retour de Giraud d'Amérique où il est allé plaider la cause française, les deux antagonistes se mettent d'accord sur un sujet essentiel. Le principe de la fusion entre les FFL et l'armée Afrique est acquis. Il était vital pour les premiers. De Larminat, à juste titre, avait tiré la sonnette d'alarme sur l'avenir de ses troupes : « *Isolées, elles seront privées de sources de recrutement suffisantes et certainement aussi de matériel. Ce serait une liquidation désastreuse.* »

À compter du 1^{er} août 1943, il n'y aura qu'une seule armée française. À cette date, les engagements dans les FFL cessent automatiquement. Le commandement est réorganisé, en tenant compte de la large majorité de l'armée d'Afrique. À un chef d'état-major issu de ses rangs, s'adjoint, en second, un officier général venant des FFL. Se constituent ainsi des équipes.

*

Giraud a obtenu des armes des Américains. Des bras sont nécessaires pour les servir. Dès novembre 1942, le commandant en chef se faisait fort de pouvoir disposer de 300 000 hommes. Si certains le jugeaient optimiste, à l'expérience, ses prévisions seront dépassées.

En AFN, à l'encontre des autres terres coloniales, vit un fort peuplement européen loin d'être entièrement de nationalité française. (La proportion d'étrangers s'élève à 14 % en Algérie, 24 % au Maroc, 50 % en Tunisie.) Les nationaux tombent sous le coup de la mobilisation décrétée par Giraud. Cette incorporation allant de la classe 19 à la classe 45 donnera 176 000 hommes sous les drapeaux. (Des étrangers s'engageront soit à la Légion, soit aux commandos d'Afrique.) À cet apport s'adjoindront à divers titres :

134 000 Algériens (1/3 volontaires – 2/3 appelés) ;

26 000 Tunisiens (*idem*) ;

73 000 Marocains (tous volontaires de par le statut du protectorat).

Soit 233 000 *indigènes* nord-africains.

122 000 hommes de l'armée d'Afrique, le 8 novembre 1942 ;

30 000 tirailleurs originaires d'AOF ;

10 000 FFL (DFL+colonne Leclerc) ;

20 000 Évadés de France ;

10 000 Volontaires féminines.

Un calcul rapide permet de se rendre compte que sur ces 600 000 incorporés, près de 90 % sont originaires du Maghreb et se rattachent à l'armée d'Afrique. Une équation simple donne : « *ARMÉE FRANÇAISE DE LA LIBÉRATION ÉGALE ARMÉE D'AFRIQUE.* »

L'analyse de plus près des trois composantes, CEF d'Italie de Juin, armée B de De Lattre, 2^e DB de Leclerc, la confirmera.

Évidemment, tous les mobilisés ne monteront pas en ligne. 75 000 participeront à la campagne de Tunisie, 115 000 à celle d'Italie, 275 000 à celle de France (Normandie, Provence, opérations diverses).

Cette armée en gestation a besoin de cadres. Ceux en AFN le 8 novembre 1942, ceux évadés de France², répondent aux premiers besoins mais sont à court terme insuffisants. S'instruire pour vaincre. Giraud reprend la vieille devise de Saint-Cyr. Fin novembre-début décembre – la date exacte est controversée –, il décide la création d'une école d'élèves aspirants. Celle-ci sera implantée initialement à Cherchell en Algérie et à Médiouna au Maroc, puis uniquement à Cherchell. L'école des élèves aspirants, de janvier 1943 à mai 1945, formera, en cinq promotions, 5 100 chefs de sections, ce métier à hauts risques. Il implique d'être un entraîneur d'hommes et un combattant exemplaire du premier rang. Ce double impératif en fait une cible particulièrement repérable. 500 anciens élèves tomberont pour la France. Le recrutement de ces futurs aspirants provient à 80 % de jeunes gens nés en AFN, 10 % provenant des évadés de France et 10 % de résidents en AFN nés en métropole (engagés ou fils de militaires). Il s'intègre pleinement à l'armée d'Afrique surgie du sol maghrébin.

*

Sur la base des données de la mobilisation et de la formation, des perspectives de fournitures américaines, Giraud voit grand. Son ordre général n° 14, du 18 novembre 1943, précise l'organisation militaire terre en vue des combats à venir. Les Forces expéditionnaires françaises seront articulées en quatre groupements sous ses ordres directs, soit :

~~1^{er} GEM~~ 1^{er} GEM, Général Juin
~~3^e DB~~ 3^e DB, RCA.
~~2^e DB~~ 2^e DB, Artillerie, DCA.
plus des réserves générales
~~4^e DB~~ 4^e DB, GEM, B. Général Martin
~~1^{er} RCP~~ 1^{er} RCP,
bataillon de choc.
~~2^e DB~~ 2^e DB, Groupement C. Général X
~~7^e DB~~ 7^e DB, Groupement D.
~~6^e DB~~ 6^e DB, de Lattre de Tassigny
9^e DIC
10^e DIC
1^{ère} DB
3^e DB

Le décompte donne douze divisions. Au final, il n'y en aura que huit. Les 7^e DIA, 8^e DIA, 10^e DIC, 3^e DB, disparaîtront. Pourquoi ? L'origine de ce manque à gagner pour l'armée française est étrangère. L'état-major américain estime que les Français n'accordent pas assez d'importance à la logistique et aux réserves générales. Il leur manquerait les unités de soutien et de services indispensables. Les Américains, afin que ces services soient mieux assurés, demandent aux Français de repenser leur organisation et de réduire leur nombre de grandes unités. Un autre mobile se cache derrière l'argumentation technique. L'évolution en cours à Alger irrite Washington. Giraud baisse ; de Gaulle, l'homme que la Maison Blanche refuse, monte, accaparant tous les pouvoirs. L'armer est le rendre trop puissant et capable de s'imposer en France le moment venu. Les 4^e, 5^e et 6^e tranches du programme prévu ne seront pas livrées. Les quatre divisions manquantes au plan Giraud s'expliquent. À l'exception de la 10^e DIC, elles auraient émané de l'armée d'Afrique qui avait le potentiel humain pour les mettre sur pied.

Au fil des mois et des réductions apportées, l'ordre n° 14 du 18 novembre 1943 sera bouleversé.

- L'armée de Juin deviendra le CEF d'Italie (115 000 hommes).

- Le corps d'armée Martin disparaîtra.

- Le détachement d'armée C correspondra à la 2^e DB de Leclerc.

- L'armée de Lattre se transformera en armée B (future 1^{ère} armée), par apport du CEF d'Italie et de trois GU, et renforts de commandos et d'unités diverses (254 000 hommes).

— Armées Juin et de Lattre apparaîtront largement plus bas. Par contre, il est à s'attarder sur la 2^e DB dont la route s'écartera de celle des autres composantes françaises.

Cette 2^e DB, c'est d'abord un homme. Philippe de Hauteclocque devenu Leclerc. Le lieutenant a baroudé au Maroc avec l'armée d'Afrique. Le capitaine a rallié de Gaulle dès juin 1940. Sa fortune – méritée – a suivi. Cameroun, Gabon, Tchad, Koufra, Fezzan, Tunisie. Tout feu, tout flamme, Leclerc fait preuve d'audace et de fidélité à l'Homme du 18 juin qui, le 10 août 1941, l'a promu général. 39 ans. La France libre renoue avec l'an II. Le voici en charge de constituer cette division blindée à laquelle de Gaulle qui voit loin destine un rôle majeur : participer à la libération de la capitale.

Leclerc, au Fezzan, avait environ 3 000 hommes dans sa colonne. Moins d'un millier est susceptible de servir dans une unité blindée où la technique impose ses règles. Le commandant de division doit donc recruter pour atteindre l'effectif requis, 16 000 hommes. En bon FFL, il a racolé en Tunisie. Insuffisant. 2 500 évadés de France se portent volontaires. Ces garçons-là penchent plutôt pour de Gaulle. Avec les quelques centaines de Français libres issus du 1^{er} RSM de la DFL ou de la colonne volante Rémy, le bilan global donne dans les quatre mille gaullistes. À peine le quart des besoins. Réaliste, Leclerc accepte de frapper à la porte d'en face, chez les « *Moustachis* » de

Giraud et même de les prendre en corps constitués. Nécessité fait loi. Le 12^e RCA en provenance d'AOF éclate et constitue le 12^e Cuirassiers. Ces deux régiments et d'autres rejoignent la DB. Oh, ils ne crient pas « *Vive de Gaulle !* », ces nouveaux arrivants ! Certains se retrouvent nez à nez avec des hommes avec lesquels ils ont échangé des coups de fusil en Syrie. On entendra chanter « *Maréchal, nous voilà !* ». Histoire d'embêter les petits camarades ex-FFL. La base rejoint les cadres. Elle repose sur des mobilisés d'AFN et des anciens des Chantiers. Sa fibre est connue.

Bref, la 2^e DB d'origine est loin d'être gaulliste pur sucre. Au contraire. Elle est enfant de l'armée d'Afrique. Trois sur quatre de ses combattants en proviennent. Progressivement, le temps fera son œuvre. Le prestige du patron, la fraternité des combats, atténueront et estomperont les clivages. On pensera « DB d'abord ! » en écartant les références périmées à Pétain, Giraud ou de Gaulle. Par contre, l'esprit armée d'Afrique subsistera : revanche, élan, panache, camaraderie.

*

Les combats à venir ne sont encore qu'une perspective. Dans l'immédiat, en ce second semestre 1943, il importe surtout de s'y préparer. Juin s'en charge en Oranie et Leclerc au Maroc. Un fait nouveau précipite l'intervention de l'armée d'Afrique.

Le 8 septembre, la Corse, 700 km au nord d'Alger, apprend avec enthousiasme la nouvelle de l'armistice signé par Badoglio, le chef du gouvernement italien. Pour les insulaires, la déconfiture du pays de Benito Mussolini annonce la libération proche. Attention, près de 45 000 Italiens stationnent encore en Corse ainsi que 10 000 à 12 000 Allemands sur la côte orientale.

Partout, jusque dans les villages les plus reculés, les cloches carillonnent. À Ajaccio, un comité de Libération s'installe à la préfecture où le préfet de Vichy se voit contraint de signer un arrêté proclamant le ralliement de la Corse à la France libre.

Quelles seront les réactions allemande et italienne ? Les patriotes corses auront-ils à se battre pour assurer leur libération ? Dès le 8 septembre au soir, le capitaine Colonna d'Istria, envoyé par Giraud pour coiffer la résistance corse, adresse au général Magli, patron des forces italiennes, un ultimatum sans équivoque : « *Vous me direz sans phrases, ce soir avant minuit, si vous êtes avec nous, contre nous ou neutres.* »

La réponse tombe sans tarder : « *Avec vous* » et l'Italien tient parole. Ses troupes tirent contre les Allemands. Simultanément des escarmouches éclatent dans le sud-est de l'île. Des patriotes sont passées à l'action. Mais, là, l'ennemi est trop puissant. Il dispose d'unités régulières et d'armement lourd. Des incursions de sa part sur la côte occidentale ne sont pas à écarter.

Afin de faire face à une situation qui risque d'empirer, Colonna d'Istria

n'a qu'un recours : Alger. Il lance un SOS : « *Ajaccio s'est soulevée. Les insurgés en sont maîtres. Les Italiens ne résistent pas. On se bat à Bastia. Les Corses demandent l'aide de l'armée.* »

Le 9 septembre, à 20 heures, Giraud reçoit l'appel. Il est toujours coprésident du CFLN et commandant en chef. En bon baroudeur, il court au canon secourir ses compatriotes corses. La difficulté réside dans le tonnage. Les Alliés renâclent. Les débarquements dans la péninsule italienne accaparent tous les moyens.

Dans cette affaire, Giraud s'engage face à de Gaulle se montrant hostile à une intervention qui lui échappe. Au CFLN, on craint un bain de sang. Finalement, Giraud est autorisé à envoyer des troupes sous son unique responsabilité. L'échec incombera à lui seul.

Le 11 septembre, à 18 heures, la compagnie Manjot du bataillon de choc embarque sur le sous-marin *Casabianca*. Le bataillon de choc créé par Giraud, formé à Staoueli, non loin d'Alger, n'est pas véritablement une unité de l'armée d'Afrique. Ses cadres proviennent en bonne partie des évadés de France. Par contre le recrutement est largement local. Des volontaires ont afflué de l'armée d'Afrique dans l'espoir de participer les premiers au débarquement en métropole.

L'arrivée des « *Choc* » produit un effet salutaire sur les partenaires italiens. Magli confirme sa volonté de coopérer.

À Alger, Giraud obtient des Alliés de récupérer des bâtiments. Des renforts peuvent embarquer. Le reste du bataillon de choc rallie le premier. Puis le bataillon Boulangeot du 1^{er} RTM avec le général Martin désigné pour diriger l'opération *Vésuve*, la libération de la Corse. Peu à peu, les rotations de la Marine déversent les renforts : gros du 1^{er} RTM, 2^e GTM du colonel de Latour, un groupe du 4^e RSM. Le 23, 4 000 combattants sont en place, bientôt 6 000.

Le 21, Giraud part pour un aller et retour depuis Alger en Glenn-Martin volant au ras des flots. Le 22, il se rend à Corte, à Sartène libérées par les patriotes corses.

À la fin de septembre, la bataille, destinée au départ à couvrir la zone ouest, évolue. Les Allemands évacuent la Sardaigne et se replient sur Bastia, point d'embarquement vers l'île d'Elbe et Livourne. Les combats se déplacent vers le nord-est de la Corse et se centrent sur Bastia.

Prendre Bastia et interdire ainsi à l'ennemi de s'enfuir n'est pas partie facile. Dans la plaine côtière, les blindés allemands l'emporteraient. L'attaque ne peut être menée que par les hauts, à l'ouest de la ville. Les crêtes y dépassent souvent 1 000 m. Les Allemands tiennent certains sommets et surtout, du nord au sud, les cols de San Leonardo, de Teghine, de San Stephano.

Celui de Teghine, au centre, porte principale de Bastia sur la route venant de Saint-Florent, paraissant solidement verrouillé, le général Martin décide de faire effort par le col de San Leonardo, au nord-ouest. Il confie cette

mission aux tirailleurs et goudiers, troupe aguerrie, habituée du terrain montagneux. Le temps presse si l'on veut interdire la fuite de l'ennemi.

Les Italiens jouent loyalement le jeu. Leurs camions conduisent tirailleurs et goudiers à pied d'œuvre. Leurs batteries se mettent en place pour appuyer les fantassins français. Certaines de leurs unités se joindront à eux.

L'ultime approche est aussi pénible que délicate. Il pleut. Les marches de nuit dans le maquis détrempé, sur les pistes boueuses, les rochers glissants ou à travers la broussaille mouillée, sont harassantes.

Le 30, en milieu d'après-midi, les goudiers épuisés occupent le col de San Leonardo. Peu après, en pleine nuit, la 1^{ère} compagnie du 1^{er} RTM, par une action qui lui vaudra une citation à l'ordre de l'armée, enlève le col de San Stephano. Le lendemain, le 60^e goum débouche dans le brouillard à 1 km de Teghine. L'artillerie allemande impose de stopper. Les navires dans la rade mêlent leurs feux. Approchant d'un sommet, le 47^e goum a 25 hommes hors de combat en quelques minutes.

Cependant, la pression française s'accroît, ignorant les pilonnages y compris ceux de la Luftwaffe. Ces tirs intensifs cachent en fait une évacuation. Les Allemands embarquent à la hâte, non sans habileté. Les troupes au contact perçoivent les sourdes explosions qui détruisent des ponts ou des dépôts.

Le 4 octobre, vers 5 heures, le 73^e goum du capitaine Then (4^e tabor) se glisse dans Bastia. Les Allemands ont disparu. À 6 heures, le drapeau tricolore est hissé sur l'hôtel de ville.

Avec la prise de Bastia, la libération de la Corse est terminée. Si l'on excepte l'Algérie alors sous statut de trois départements, l'île de Beauté, est le premier département français libéré et uniquement par des moyens français. Démarrant les prévisions les plus noires, le bain de sang a été évité. L'armée régulière a eu 72 tués et 240 blessés. Les patriotes corses, 170 tués et 300 blessés. Les Allemands ont laissé 400 prisonniers.

Le succès de l'entreprise revient incontestablement à Giraud, à Colonna d'Istria, aux combattants de toutes origines, Italiens inclus. L'armée d'Afrique dans cette libération a fourni le gros des soldats de métier. Goudiers, tirailleurs, spahis, artilleurs, ont exprimé pleinement leur ardeur de revanche et leur professionnalisme.

Est-il à ajouter que la Corse libérée va se transformer en planche d'appel pour la délivrance de la métropole ? 17 terrains d'aviation y recevront 2 000 avions. 100 000 combattants s'y rassembleront pour le débarquement sur les côtes de Provence. Curieusement, l'histoire semble souvent oublier ce premier département libéré et les noms des grands acteurs³.

*

Il pleut. Le ciel est gris et la terre boueuse lorsque, le 25 novembre 1943, le DC3 du général Juin se pose sur l'aérodrome de Naples. Personne n'attend

pour le saluer ce général d'une armée sur laquelle plane – en dépit de la Tunisie – l'opprobre de 1940. Tout reste à prouver. Juin et ses compagnons ont-ils, alors, à l'esprit les propos d'Ernest Psichari : « *Il nous appartient, à nous soldats, de racheter par notre sang les erreurs de notre patrie* » ?

*

En Italie, les Alliés piétinent. Après leurs succès initiaux en Sicile et en Calabre, ils sont stoppés. Kesselring, le commandant en chef allemand, s'est retranché dans les Abruzzes. Sa « *Ligne Gustav* » barre la péninsule.

Depuis trois semaines, les Américains butent sur le massif du Pantano. Épuisés, ils viennent de revenir sur leur base de départ. La route de Rome leur paraît interdite en dépit de leur imposante logistique.

Pour le général Clark, patron de la V^e armée US, ces arrivants français ne peuvent être regardés que comme des troupes auxiliaires. Mais les siennes sont à bout. Juin, avec force, propose ses services. Certes ses effectifs sont encore modestes. Seule, la 2^e DIM du général Dody a pris pied sur le sol italien. Les autres unités sont encore en instance. (La 3^e DIA du général de Monsabert est sur le départ ; la 4^e DMM et les tabors ayant à peine fini de libérer la Corse ont besoin de se regrouper.)

Clark n'a plus rien à perdre. Il intègre la 2^e DIM dans l'un de ses corps d'armée avec mission d'attaquer ce fameux Pantano qui couvre Cassino. L'entreprise s'annonce redoutable. Le temps est exécrable, le terrain rébarbatif, la défense de la 305^e DI allemande âpre. Engageant sa 2^e DIM, Juin prend un risque et tente un véritable coup de dés. Si la division marocaine réussit, très bien ; à défaut, la mauvaise réputation de l'armée française depuis juin 1940 sera confortée. Les forces françaises, dans les batailles à venir, ne tiendront qu'un rôle de valet d'armes. Par le fait même, la patrie en supportera le prix. Elle ne sera plus qu'une nation de second ordre.

Juin a misé juste. En quatre jours, du 16 au 20 décembre, sous la pluie et dans le froid, la 2^e DIM enlève le Pantano, forçant la résistance d'un adversaire, soigneusement dissimulé, bien abrité et tirant juste à courte distance. Les combats sont acharnés, violents. On se bat à la grenade, au fusil-mitrailleur, à l'arme blanche. Le 20 décembre, à 12 h 15, le massif du Pantano avec ses ravines, ses murailles de calcaire, est conquis. Le 5^e RTM qui menait l'attaque compte 16 officiers, 46 sous-officiers et 235 tirailleurs tués ou blessés.

Dans la foulée, le 8^e RTM et le 4^e GTM se lancent à l'assaut des 1 500 m de la Mainarde. Face à eux, la 5^e division autrichienne de montagne, spécialiste de la guerre en montagne et du froid. (Elle arrive de Russie...) Là encore, le succès est acquis sur cet autre verrou contre lequel butaient les GI's de Clark.

Celui-ci commence à comprendre. Ces Français avec leurs mulets et leurs moutons ne sont pas si mauvais. Juin, du coup, se voit attribuer un

créneau national entre la V^e armée US et la 8^e armée britannique. Ses 2^e DIM et 3^e DIA relèvent le V^e CA US qui part se refaire. Au début de 1944, l'honneur des armes françaises repose sur deux divisions de l'armée d'Afrique et deux GTM (3^e et 4^e).

De ces derniers, leur chef, le général Guillaume, constatera : « *Mortiers italiens, casques anglais, fusils et pistolets mitrailleurs américains, fusils-mitrailleurs français, djellabas marocaines, tout cet équipement hétéroclite contribue à faire des goums une troupe vraiment spéciale parmi les troupes alliées. Leur caractère particulier est encore accentué par le fait qu'ils ont, seuls, conservé dans chaque unité des pelotons de cavaliers.* »

*

Pour les Alliés, l'objectif premier en Italie s'appelle évidemment la prise de Rome. Que tombe l'une des deux capitales de l'Axe prouverait, par un signe fort, l'inéluctable issue de la guerre.

Confronté à l'obstacle du bloc montagneux des Abruzzes, le commandement allié (Alexander pour les Britanniques, Clark pour les Américains) est persuadé que le seul accès possible à la Ville éternelle passe par la vallée du Liri qu'emprunte une bonne route, la Via Casilina (RN6). Encore faut-il en faire sauter le verrou d'accès : la petite ville de Cassino et derrière le mont Cassin, Monte Cassino, avec la célèbre abbaye bénédictine de même nom. Cassino n'est plus qu'un champ de ruines, véritable petit Stalingrad favorable à la défense. Il en sera bientôt de même de Monte Cassino.

Pour l'emporter, les deux chefs alliés mettent sur pied un double plan :

Un débarquement de part et d'autre d'Anzio, à 60 km au sud de Rome, pour prendre à revers la « *Ligne Gustav* ».

Une attaque préalable axée sur Cassino et la vallée du Liri pour en forcer le passage et après quoi poursuivre avec les blindés.

Le débarquement d'Anzio, le 22 janvier 1944, se solde par un pat. Les Américains partis à l'assaut de Cassino ne tarderont pas à connaître un échec total. Sur le flanc droit de la 34^e division US chargée de l'effort contre Cassino, le CEF de Juin doit marcher sur le Belvédère et le petit village de Terelle à son pied⁴. À ce débordement, « *à portée de fusil* », Juin aurait préféré une manœuvre d'armée plus large, et il orientait déjà son dispositif sur Attena⁵. Discipliné et solidaire de ses alliés, il marchera sur le Belvédère et ses 921 m afin de couvrir, comme on lui demande, la 34^e DI US.

L'ensemble du secteur est défendu par la 44^e DI allemande renforcée par des parachutistes du 3^e régiment.

Après avoir, au préalable, « *avalé* » le *Mona Casale* », les jours précédents, la 3^e DIA démarre dans la nuit du 24 au 25 contre le Belvédère. 3^e DIA, la division des trois croissants, à cause de ses trois régiments d'infanterie, 3^e RTA, 7^e RTA, 4^e RTT. Celle des enfants du pays numide qui

se veut l'héritière de la légendaire *III^e Augusta*, gardienne des Aurès et des Nementchas à l'époque romaine. À sa tête, un général de 56 ans, pas très haut sous la toise, cheveux blancs, mais visage poupin et âme de feu. Joseph Goislard de Monsabert, « *Monsabre* » pour ses soldats. Foi d'un croisé, courage d'un centurion. Derrière lui, un solide passé de baroudeur en Europe et en Afrique, avant la révolte du 8 novembre 1942⁶.

Des fonds du Rapido, près du village de Sant'Elia, la base de départ, se dressent les 800 m de dénivellation à gravir. Le 4^e RTT ouvre la marche. Falaises, escarpements, champs de mines, barbelés, tranchées, casemates ennemies avec nids de mitrailleuses, rien ne lui est épargné. Pratiquement dans son dos, des hauteurs du Cifalco (967 m), les observateurs allemands peuvent régler leurs tirs. Pourtant, les tirailleurs, entraînés par leurs gradés, européens et tunisiens, passent. Ils s'infiltrèrent par le « *ravin Gandoet*⁷ », réduisent à la grenade les défenses, montent mètre par mètre, de rocher en rocher. Laissant derrière lui une traînée de sang – l'héroïsme existe dans les deux camps –, le 4^e RTT finit par coiffer le Belvédère. Pendant une longue semaine, les deux adversaires se disputeront ensuite les sommets, les enlevant, les perdant, les reprenant. Le 4^e RTT sort vainqueur de l'épreuve, mais à quel prix ! Il a 264 tués, 400 disparus, 800 blessés et a perdu son colonel. Les deux tiers des effectifs engagés sont hors de combat. Le 7^e RTA⁸ qui vient le relever découvre un régiment exsangue.

Le CEF, les hommes de l'armée d'Afrique, au Belvédère, ont forcé un saillant dans la « *Ligne Gustav* ». Si cette percée se prolonge sur Attena, le dispositif adverse est susceptible d'être enveloppé. Juin n'a pas de réserves. Sa 3^e DIA travaille sur le Belvédère. Sa 2^e DIM, sur un front très étendu, est aux prises avec la III^e PD sur le Santa Croce, au nord du Cifalco. Clark n'a pas davantage de disponibilités. D'ailleurs, souhaite-t-il forcer par Attena ? Douteux. La conquête du Belvédère n'est pas exploitée. Succès inutile ? Sur le plan tactique immédiat, oui. Pour le renouveau de la patrie, non.

Le maréchal Juin écrira dans ses *Mémoires* : « *Je ne sache pas qu'il y ait dans les annales de l'armée française, au cours de toute son histoire, de fait d'armes plus éclatant, ni plus sillonné d'éclairs d'héroïsme, que celui accompli par le 4^e Tunisiens au Belvédère... Il est déjà passé dans la légende comme un autre Sidi-Brahim s'achevant en victoire.* »

Oui, Sidi-Brahim, Camerone, ou Bazeilles victorieux, où Français de souche et Tunisiens de sang luttent et tombent étroitement unis au nom de la France.

Le lieutenant El Hadj, mortellement blessé, s'affaisse en murmurant : « *Vive la France !* » Le capitaine Tixier, lui aussi mortellement atteint, arrache ses galons pour ne pas risquer d'être secouru avant ses hommes. Le tirailleur Gacem ben Mohammed, les deux cuisses arrachées, tend son paquet de pansement au commandant Gandoet : « *Tiens, prends ça, ma commandant ! Tu es blessé. Toi, il faut pas que tu meures ! Moi, ça ne fait rien...* »

Les exemples pourraient se multiplier. Du sergent ben Abdelkader qui,

son officier tué, entraîne ses tirailleurs à l'assaut, au lieutenant Florentin tirant ses obus de mortier de 81 à la verticale pour se dégager. Du caporal Robert rampant sous le feu avec deux camarades pour jeter ses grenades dans un blockhaus, au commandant Gandoet, payant d'exemple, baïonnette au canon, pour lancer une contre-attaque. Le Belvédère répond bien, comme l'écrit Juin, à une exceptionnelle page de sacrifices.

*

En Italie, l'armée d'Afrique se bat et meurt. À Alger, les haines, les convoitises, les rivalités se déchaînent. Émigrés de Londres, politiciens de 39 refaisant surface, notables locaux cherchant à estomper leurs faiblesses d'hier, se ruent à la curée. C'est l'heure de la chasse aux sorcières. Gaullistes et communistes veulent des têtes. Giraud est poussé sans ménagement vers la sortie. On sait qu'il échappera par miracle à un attentat. Ses fidèles sont écartés ou embastillés. Les comités dits d'épuration s'activent. Ainsi, un ordre émanant du commissariat de la Défense nationale prescrit de renvoyer à Alger un capitaine du 4^e RTT afin de le déférer devant un tribunal pour ses sentiments pétainistes. L'intéressé vient d'être tué à la tête de sa compagnie. Son colonel retourne l'ordre avec la mention : « *Sans objet, l'intéressé a été tué à l'ennemi* » et l'accompagne d'une proposition pour la Légion d'Honneur.

Découvrant les prouesses des combattants d'Italie, l'éphémère ministre Le Troquer, future vedette des sulfureux Ballets roses, osera dire : « *Faut-il qu'ils en aient à se faire pardonner pour avoir accompli tout cela ?* »

Comme se comprend le souci des vrais soldats de se trouver en Italie et non dans le marigot empoisonné de la capitale algéroise !

De cette ambiance très peu « *gaulliste* » du corps expéditionnaire d'Italie, le très partisan général Catroux aura l'honnêteté de rapporter :

« Au moment où j'y pénétrais (dans cette antenne chirurgicale), on y brancardait un capitaine de tirailleurs qui venait d'avoir le crâne fracassé. Je me penchai vers lui pour lui dire un mot d'amitié lorsque m'interrompant, il prononça fiévreusement ces paroles : "Mon général, je vais mourir. Je veux que vous sachiez que j'ai dans ma cantine un portrait du Maréchal Pétain et que je n'en suis pas moins un bon Français." J'apaisai cette conscience douloureuse en répondant en toute conviction qu'il était sûr qu'il fût un bon Français. Et c'était vrai, il n'y avait que de bons Français dans l'armée du général Juin. »

*

Le débarquement d'Anzio ne débouche sur rien. Les attaques contre Cassino échouent. Le succès du Belvédère n'est pas exploité. Le haut commandement se rend compte de l'impasse et décide de surseoir dans l'attente de jours meilleurs. La fin de l'hiver avec des conditions favorables pour l'aviation, un sol plus ferme pour les blindés, l'apport de renforts, permettra de repartir de l'avant.

Le front immobilisé autorise des transferts et une meilleure organisation des moyens. Discrètement, le CEF ripe sur sa gauche pour relever les Britanniques sur le Garigliano au sud de Cassino. Quel officier français ne s'enflamme à ce nom et n'évoque l'illustre prédécesseur qui défendit l'un des ponts de la rivière⁹ ? À la suite de leur mutation, les Français se situent entre les Américains du II^e CA sur leur gauche et les Britanniques du XIII^e CA sur leur droite.

La relève des 2^e DIM et 3^e DIA du secteur du Belvédère n'est intervenue que fin mars. Installé sur le Garigliano, en avril, Juin a désormais la satisfaction de disposer de tout son monde. La 4^e DMM du général Sevez, les 3 tabors du général Guillaume (10 000 hommes) sont arrivés. La 1^{ère} DFL, ou 1^{ère} DMI suivant les sensibilités, débarque à partir de mi-avril. Elle apporte un souffle nouveau, l'esprit Free French avec ses particularismes et ses exclusives. Juin trouvera le savoir-faire pour être accepté de cette troupe frondeuse et vaillante. Avec elle, le CEF perd son aspect intégralement armée d'Afrique. Il ne l'est plus qu'à 90 %. (Est-il à rappeler que la DFL englobe toutefois deux unités de l'armée d'Afrique, la 13^e DBLE et le 22^e BMNA ?)

En face, on s'inquiète. Où se situent désormais les Français ? Car ils sont devenus le danger premier des Allemands. « *Ils se battent avec furie* », « *l'armée française est plus forte que jamais* », reconnaissent-ils sans fard. Cette renommée si chèrement acquise des combattants du CEF et de leur chef va servir la cause commune. Elle permettra à Juin de faire adopter sa manœuvre, celle qui apportera la victoire.

Alexander, Clark et Leese, successeur de Montgomery à la tête de la VIII^e armée, ne veulent en démordre : la clé du problème passe par la vallée du Liri. La future offensive s'y engouffrera après conquête des deux môles qui la dominent : mont Cassin au nord, mont Majo au sud. Le premier à charge des Polonais, le second des Français. Sans oublier le verrou de Cassino ruines, confié aux bons soins des Britanniques.

En reconnaissant ses nouvelles positions sur la tête de pont à l'ouest du Garigliano, Juin, aussi bon tacticien que stratège, a vite discerné les perspectives que lui offrait le terrain s'étageant devant lui : mont Majo et ses 940 m, préliminaire indispensable, puis les monts Aurunci avec la pyramide du Petrella (1 535 m) en bastion avancé. Les Allemands, eu égard aux difficultés naturelles du site, n'ont pas dû occuper spécialement ce massif dépourvu de routes. Un tel relief offre un parcours privilégié pour les troupes de montagne du CEF, 4^e DMM et tabors aux djellabas couleur écorce. Les rudes Berbères de l'Atlas marocain sont de grands coureurs de djebels. Les crêtes, les rochers, les pentes et les dénivellations ne les effraient pas. S'enfoncer dans ces monts Aurunci est donner une autre envergure à la manœuvre. C'est sortir du cadre étriqué du « *remake* » d'Alexander à Cassino. C'est renouer avec la percée des Allemands dans les Ardennes : attaquer en secteur peu défendu car jugé impénétrable. Au terme, c'est enfoncer la « *Ligne Gustav* », déborder les défenses du Liri et de la côte et amener leur

effondrement par crainte d'un enroulement. C'est au passage empêcher l'ennemi de se rétablir sur sa seconde position la « *Ligne Hitler* », également forcée par l'avance dans les monts Aurunci.

Le 4 avril, Juin adresse à Clark un *Mémoire sur les futures opérations du CEF dans les monts Aurunci*¹⁰. Mission, terrain, manœuvre, tout y est exposé. Carpentier, Pédron, les adjoints de Juin, ont parfaitement transcrit en langage d'état-major les intuitions et pensées de leur patron. Il faut maintenant convaincre le haut commandement allié du bien-fondé d'une attaque du CEF sur l'axe monts Majo-Petrella-Revole, au cœur des Aurunci, avec pour objectif numéro 1 la rocade Itri-Pico-Arce.

Il n'est jamais facile de vouloir paraître plus doué que ses supérieurs. Juin le perçoit bien. Gruenther, le chef d'état-major de Clark, Clark, Alexander, se laissent séduire. Puisque les « Frenchies » assurent le risque ! Puisqu'ils se font forts de traverser ce massif montagneux, ravitaillés par leurs mulets, la « *Royale Brêle Force* », pourquoi pas ? S'ils réussissent, ils faciliteront la progression du XIII^e CA dans la vallée du Liri et du II^e CA US le long de la côte. Car, évidemment, les coups de poing sur Monte Cassino et Cassino sont maintenus.

Il est un aspect de ce plan Juin qui chatouille les généraux anglo-américains. Si les Français parviennent à leurs fins, ils apportent certes la victoire à la collectivité, mais ils devancent tout le monde. Ils risquent, alors, de se retrouver en position d'entrer les premiers dans Rome. Quel tintamarre à Londres et Washington ! Attention donc à veiller de ce côté.

*

Le 11 mai, à 23 heures, sur le signal donné directement par la BBC à Londres, 2 000 bouches à feu tonnent du Rapido à la mer Tyrrhénienne. À minuit, les V^e et VIII^e armées alliées s'ébranlent. Seule exception, les Français ont démarré dès 23 heures pour créer la surprise.

Les premières heures sont décevantes. L'offensive piétine partout. Américains, Britanniques, Polonais marquent le pas. Les Français attaquant dans le noir absolu, sur des pentes rocailleuses, sans préparation d'artillerie, connaissent le même sort. La 2^e DIM, chargée au départ de l'effort principal, est sérieusement accrochée sur le Faito, un peu au sud-est du mont Majo. Son 8^e RTM parvient à le coiffer au terme d'une lutte sanglante.

Au jour, Juin, soucieux, se porte aux avant-postes. Sur sa route, il croise trois commandants blessés du 8^e RTM. (L'un d'eux, le commandant Delort, mourra peu après.) Le colonel Beaufre, chef d'état-major de la 4^e DMM, le voit arriver à pied, son béret de contrebandier sur la tête, le visage grave mais résolu. Devant eux, le 8^e RTM est bloqué par des contre-attaques. Heureusement, les 400 pièces de l'artillerie française donnent. Les gerbes d'obus de 105 et de 155 s'abattent sans relâche dans des geysers de pierraille et de poussière. Il n'est pas bon d'être dessous. Le commandant du CEF

considère et juge : « *Ça a raté, mais ils sont aussi fatigués que nous. On remet ça demain matin après une préparation de toute l'artillerie, d'abord devant la 2^e DIM, ensuite devant la 4^e DMM. Ça collera¹¹ !* »

Il a raison. L'artillerie poursuit son matraquage. Le 13, à 4 heures, la 2^e DIM repart de l'avant, escaladant les pentes du Majo. Dans l'après-midi, le succès s'affirme partout devant les divisions françaises. 2^e DIM, au centre sur le Majo, 4^e DMM sur la gauche, 1^{ère} DFL sur la droite. Un immense drapeau tricolore se dresse au sommet du Majo, Il se voit de la vallée, signe tangible de la victoire française.

La 71^e DI allemande a été bousculée. La rupture du front est acquise mais, pour l'heure, chez les Français uniquement. La VIII^e armée britannique n'a pas progressé. Sur la côte, les 85^e et 88^e divisions américaines inexpérimentées se heurtent à la solide 94^e Pz Gr D.

Au plan Juin de se développer à fond. Le corps de montagne prévu à cet effet – 4^e DMM et tabors¹² – passe à l'action. Le 14 après-midi, il aborde les pentes du Petrella et s'élance pour chevaucher les crêtes. Le Petrella (1 533 m) est enlevé le 15, le mont Revole (1 367 m) le 16. « *Ziddou l'gouddam !* » « *En avant !* » hurle Guillaume à ses goudmiers qui avalent les îlots de résistance et les dénivelées. La « *Ligne Hitler* », est forcée. Une colonne ennemie venue l'occuper dans le secteur du Revole tombe dans une gigantesque embuscade des 1^{er} et 4^e GTM tendue par Guillaume en personne. Un groupe de reconnaissance, un bataillon de Panzer-Grenadier sont décimés. Sur la droite du corps de montagne qui tient les hauts, la 3^e DIA et la 2^e DIM forcent les contreforts dominant la vallée du Liri. La 1^{ère} DFL peut pousser ses blindés.

Le 17 mai, la rocade Itri-Pico tombe sous le feu des Français qui se trouvent désormais à 40 km à l'ouest du Garigliano. La « *furia francese* » a tout balayé. « *Ligne Gustav* », « *Ligne Hitler* » sont percées. La situation d'ensemble ne tarde pas à s'en ressentir.

Du côté de la mer Tyrrhénienne, la 94^e Pz Gr D tournée est contrainte de céder du terrain. Le 17, le II^e CA US entre dans Formia, sur le golfe de Gaète.

La vallée du Liri va s'entrouvrir. Devant l'évolution de la bataille, Kesselring achemine des renforts vers Cassino et Monte Cassino. Inutile, le sort en est jeté. L'avance française devient trop dangereuse. Le 17, le maréchal allemand donne un ordre de repli du front de Cassino. Dans la nuit, les parachutistes exsangues évacuent, la rage au cœur, des positions qu'ils ont vaillamment défendues et où ils n'ont pas cédé. Le champ est libre devant les Britanniques et les Polonais.

Le 18 mai, à 10 h 20, une patrouille du 12^e régiment de lanciers polonais plante le drapeau blanc et rouge au sommet des ruines de l'abbaye. À cette heure, le CEF, Guillaume en tête, est loin. « *Ziddou l'gouddam !* » La montagne répète en écho la clameur. De la voix et du geste, « *Auroch* » (Guillaume) presse ses guerriers. La rocade Itri-Pico est dépassée. Le corps de montagne pénètre dans les monts Ausoni. Pico tombe le 22, après de violents

combats menés par la 3^e DIA passée en tête pour soulager la 2^e DIM éprouvée par les premières journées.

Plus que jamais, Juin voit clair. Il prescrit à son aile droite, 3^e DIA et 1^{ère} DFL, de se porter sur San Giovanni, au confluent du Liri et du Sacco¹³. Il sera alors en mesure de couper la Via Casilina et de barrer la retraite de l'ennemi.

Mais Alexander veille. Churchill lui a écrit, le 23 mai, qu'il tient « *que soit accordée aux troupes britanniques l'attention qui leur revient* ». Alexander, point sot, a compris. Les soldats de Sa Majesté doivent entrer les premiers dans Rome et en tirer le bénéfice militaire et politique. Les Britanniques et non les Français. Bilan, la Via Casilina est réservée à la VIII^e armée et le CEF ne doit pas descendre dans la vallée du Sacco. Une belle occasion de perdue d'un magistral coup de filet en bloquant complètement le repli allemand !

Juin n'apprécie qu'à demi. Du coup, il reporte son effort sur sa gauche, dans les monts Lepini. Au moins aidera-t-il Clark au moment où les forces débarquées s'extraient de la gangue d'Anzio. Entre-temps, la X^e armée allemande a pu continuer sa retraite.

Clark, lui aussi, pourrait piquer sur la Via Casilina. Il a soif d'une gloire qui jusqu'à présent se refuse à lui. Sans vergogne il porte son effort sur Rome. Les GI's de la V^e armée surgissent place de Venise, le 4 juin à 18 h 15. Quant au CEF, il n'a pas droit à la ville qu'il est en mesure d'atteindre aisément. Sortant des monts Lepini, il peut seulement la déborder par l'est, atteignant Tivoli puis le Tibre le 4 juin.

Peut-être pour se faire pardonner son jeu par trop personnel, Clark invitera Juin à monter avec lui au Capitole, le 5 juin, et lui glissera : « *Sans vos merveilleux régiments, nous ne serions pas là !* »

Incontestablement, il y a eu victoire. Mais les pavillons nationaux, les amours-propres personnels ont interdit la grande rafle du potentiel allemand. Tout cela se paiera bientôt au prix fort. Kesselring, affaibli mais non K.O., se rétablira dans les Apennins sur la « *Ligne Gothique* » que les Français ne seront plus là pour percer.

*

La campagne d'Italie, si brève soit-elle pour la DFL, contribue, en partie, au rapprochement des cœurs. Armée d'Afrique et FFL se regardaient comme chien et chat. La Syrie, le racolage de Tunisie, le pétainisme des uns, le gaullisme des autres avaient creusé un fossé profond. Face au Boche, il n'est plus que des combattants du même bord.

Le 8^e RCA du colonel Simon travaille en appui de la DFL. Ce Simon n'est autre que le Simon de la contre-attaque de Cheikh-Meskine en juin 1941. Ses officiers et lui n'ont toujours pas pardonné que de Gaulle ait alors fait ouvrir le feu contre eux. Pourtant, la DFL ne saurait se plaindre de

l'aide apportée par ses anciens adversaires. Elle le reconnaîtra.

Même attitude de la part du 3^e RSM « *prête* » par la 2^e DIM. On verra Brosset, le patron de la DFL, donner l'accolade au capitaine de Galbert, un ancien des combats de Saumur en 1940, évadé de France. Les spahis ont vigoureusement épaulé les tirailleurs du 22^e BMNA. Quelques jours plus tôt, l'ambiance entre les deux unités était plus que froide.

Le passé n'est pas gommé pour autant. Un long chemin sur les routes de France et d'Allemagne ne soudera pas complètement les rangs. Huit années d'Indochine cicatriseront les plaies avant que le final algérien ne réactive les braises des vieux clivages.

*

Rome tombée, que va-t-il se passer ? Churchill souhaiterait poursuivre, gagner le nord de l'Italie et par la Slovénie atteindre Vienne. Roosevelt, malade, ne voit pas si loin. Il s'en tient au plan convenu du débarquement en Normandie qui satisfait Staline.

En Italie, les Alliés doivent donc se contenter de jouer petit bras. Le CEF participe à la première phase, sachant, par les rumeurs, qu'elle sera brève. Les hommes de Juin perdront leur patron et, sous de Lattre, s'en iront débarquer dans le midi de la France. Si la perspective de participer à la libération de la Mère patrie réjouit, le changement de chef inquiète. Juin est un chef solide, humain, unanimement apprécié. Le « *Roi Jean* » pose problème. Ses horaires impossibles, ses humeurs, ses fougades sont diversement commentés. Les épithètes peu flatteurs se colportent à son endroit : « *Du Théâtre de Marigny* », « *Bellâtre de Tassigny* », « *Sa Sainteté de Lattre* », « *Excité* »... Il est certain que, pour l'armée d'Afrique, Juin fait partie de la famille. Il y a vécu quasiment l'intégralité de sa carrière. De Lattre offre figure de métropolitain rivé à son avancement. Depuis 1926, il n'a passé que quatre mois au Maghreb.

Dans l'immédiat et en attendant de changer de calife, le CEF contribue à l'exploitation de la prise de Rome. Il s'agit de traquer l'Allemand qui se replie vers le nord en direction des Apennins. Juin, bon prince, a confié à de Larminat, qui un an plus tôt réclamait sa tête, le commandement d'un corps dit de poursuite, 3^e DIA, 1^{ère} DFL, tabors.

Le terrain, dans cette Italie centrale, est beaucoup plus perméable aux blindés. L'aviation, avec le beau temps, mitraille les colonnes en retraite. L'Allemand laisse derrière lui une arme redoutable : des mines meurtrières et perfides. À la DFL, elles coûteront la vie au capitaine de frégate Amyot d'Inville et au lieutenant-colonel Laurent-Champrosay, tous deux Français libres de la première heure.

Tous les Français veulent finir cette campagne en beauté. Entre Américains et Britanniques, ils progressent de part et d'autre du lac Bolsena,

en direction de Sienne. Le 18 juin, la 13^e DBLE se distingue à Radicofani, faisant 115 prisonniers. Le 3 juillet, Monsabert couronne l'ouvrage par une manœuvre habile avec sa division et les 1^{er} et 3^e GTM. Sans faire intervenir son artillerie, il entre dans Sienne, la « *cité de Monluc* ».

Le 22 juillet, le CEF livre son dernier combat en Italie et achève sa relève par la VIII^e armée britannique. Le 23, à minuit, il passe à l'armée B du général de Lattre. Il laisse derrière lui 7 251 tués, 4 201 disparus, et a eu 20 913 blessés (certains mourront dans les hôpitaux). 115 000 Français ont combattu dans la péninsule italienne. À 90 %, ils appartenaient à l'armée d'Afrique.

Avant de quitter la péninsule italienne, la 3^e DIA se rassemble pour un dernier hommage au général Juin. Celui-ci, après avoir lentement passé les troupes en revue, s'adresse à ses anciens soldats pour saluer le CEF pétri de l'esprit de revanche : « *Ma pensée reconnaissante va au général Weygand qui l'a constitué à Alger en lui forgeant une âme et me l'a légué au moment de l'employer. L'armée d'Afrique venue combattre en Italie a marqué la renaissance des armes françaises...* »

Honnête comme toujours, le futur maréchal a trouvé les mots justes

1- Le 28 août 1944, Giraud, en « résidence surveillée », dans la région de Mostaganem, est victime d'une tentative d'assassinat. Le tireur, un tirailleur de garde, le manque de peu, le blessant au visage. Il est immédiatement fusillé et l'enquête sera étouffée.

2- Sur 11 000 officiers présents en métropole le 8 novembre 1942 à des titres divers, 1500 parviendront à gagner l'AFN via l'Espagne.

3- Il n'est pas rare de voir mentionner le Calvados, premier département de France libéré.

4- Le massif du Belvédère, 10 km au nord de Cassino, est un ensemble de sommets et de points cotés 771, 915, 875, 862, 681, 721, qui forment un croissant ouvert au sud. 915, 875, constituent le Casale Abate ; 862, 681, 721, le Casale Belvédère, le « Belvédère » proprement dit.

5- 20 km au nord-nord-ouest de Cassino.

6- Le général de Monsabert sera, avec le général Béthouart, l'un des rares officiers généraux de l'armée d'Afrique de Vichy faits Compagnons de la Libération. L'homme, par ses qualités morales, inspire le respect. Le chef, par son métier et son rayonnement, galvanise les énergies. (Une promotion de Saint-Cyr, 1985-1988, porte son nom.)

7- Du nom du commandant Gandoet, commandant le 3^e bataillon. (D'autres ravissements seront aussi utilisés pour escalader la paroi du Belvédère.)

8- Glorieux régiment également, le 7^e RTA. Fourragère rouge. Six palmes, une étoile en 14-18 ; trois palmes en 39-45.

9- En prenant le nom de Garigliano, une promotion de Saint-Cyr (1949-1951) associe la mémoire du preux chevalier de la Renaissance à celle des valeureux combattants du CEF.

10- Giraud, lors de sa dernière visite en Italie, avant d'être définitivement écarté, a accepté d'enthousiasme le plan Juin.

11- Général Beaufre, *Mémoires, op. cit.*, p. 464.

12- Soit 19 600 hommes à la 4^e DMM et 9 000 goudiers chez les tabors, accompagnés par 6 500 mulets. 1^{er}, 2^e, 6^e RTM, 4^e RSM constituent l'ossature de la 4^e DMM.

13- À hauteur de San Giovanni, le Liri s'infléchit vers le nord et le Sacco prolonge sa vallée vers le nord-ouest en direction de Rome.

XXV

C'est nous les Africains

Le CEF n'est plus. Lui succède pour la libération de la France l'armée B de Jean de Lattre de Tassigny, cinquante-cinq ans, promu général d'armée par de Gaulle après avoir été nommé brigadier par Daladier, divisionnaire et corps d'armée par Pétain ! Une armée B qui se renforce de trois autres divisions, les 1^{ère} et 5^e DB issues de l'armée d'Afrique, la 9^e DIC des troupes coloniales. S'y adjoignent les unités non endivisionnées, à commencer par les commandos et le 1^{er} RCP. Les premiers ont été formés en Algérie, le second à Fez à partir de 1943. Sans faire intrinsèquement partie de l'armée d'Afrique, ils en portent la griffe.

Cette armée B, qui ne prendra le nom de 1^{ère} armée française que le 25 septembre, sera forte de 256 000 hommes. À 85 %, elle repose sur l'armée d'Afrique. Les minoritaires proviennent des évadés de France ou des tirailleurs dits sénégalais, qu'ils soient enfants du Sénégal, de l'Oubangui-Chari ou du Moyen-Congo. Sur le fond, cette armée de Lattre est une troupe d'Empire. L'empire a fourni les hommes qu'encadrent des chefs issus de la métropole. (Encore que nombreux de ces derniers aient vu le jour en terre d'empire.)

Officiellement, l'armée B est une composante de la VII^e armée américaine du général Patch appelée à réaliser le débarquement de Provence (Opération « *Dragoon* »). « *Dragoon* » a tardé pour cause de shipping. Les bâtiments de débarquement devaient achever leur travail en Normandie. Le jour J n'intervient que le 15 août, à charge des Américains jugés plus experts en ce type d'opérations. N'entrent en action au matin du 15 que les commandos français chargés de neutraliser les batteries côtières et le Combat Command 1 du général Sudre appartenant à la 1^{ère} DB. Le premier « *gros* » français, 3^e DIA, 1^{ère} DFL débarque le 16, suivi rapidement de la 9^e DIC, des tabors et du bataillon de choc. Mission des Français : s'emparer de Toulon (prévue à J + 20) et de Marseille (J + 40).

Les objectifs impartis sont coiffés plus rapidement que prévus. Toulon est enlevée, au prix de pertes sévères, par DFL, 9^e DIC, 3^e RTA et commandos d'Afrique, tandis que Monsabert fonce sur Marseille avec le gros de sa 3^e DIA, les tabors et le CC 1. Le Gascon indiscipliné bouscule la prudence de son général d'armée et s'enfonce hardiment dans la cité

au pied des Vosges et devant la trouée de Belfort. Une poursuite de 700 km s'achève et cet arrêt justifié s'explique : fatigue, difficultés d'approvisionnement en essence et munitions, résistance allemande affermie, intempéries qui se manifestent très tôt. Entre-temps Vichy a sombré. Pétain a été enlevé par les Allemands. Laval et consorts fuient outre-Rhin. Dans un Paris libéré par la 2^e DB, profitant de la ruée de la III^e armée américaine de Patton, de Gaulle s'est installé en maître.

*

De Lattre a maintenant sa 1^{ère} armée regroupée et quelque peu immobilisée. Il en profite pour réaliser une mutation qu'il dénommera l'amalgame, vestige d'un vieux vocable révolutionnaire. Un bataillon de blancs de l'ancienne armée, deux bataillons de bleus appelés par la levée en masse, pour former une demi-brigade, nouvelle désignation d'un régiment. Depuis les origines de la France libre, la bataille a été livrée par des troupes coloniales auxquelles se sont joints les Français d'AFN. Sur elles a reposé l'essentiel du fardeau. Il paraît légitime, voire indispensable, que la jeunesse de France vienne enfin participer à la libération de son pays. Une partie de celle-ci y aspire. Hormis les éléments politisés restant chez eux pour imposer leur loi, bien des maquisards veulent finir de bouter l'Allemand hors de France. (En certaines régions, Marseille, Toulouse, Bordeaux, de Gaulle devra personnellement se manifester pour éviter la création de fiefs communistes.) Outre, il est certain que les Sénégalais ne sont pas de nature à affronter les rigueurs du climat vosgien et que les Maghrébins sont éprouvés après la Tunisie et l'Italie. Le 8^e RTM, le 7^e RTA, le 1^{er} RTM regagnent l'Afrique, la tête haute, couverts de gloire. 15 000 Sénégalais gagnent des cieux plus cléments. Parmi eux, bien des vieux tirailleurs des bataillons de marche ayant parcouru un long périple depuis leurs cases natales. Un large brassage s'effectue et gonfle les rangs. Au total, 137 000 jeunes Français intègrent les rangs de la 1^{ère} armée, qui, au niveau de la troupe, perd une partie de son aspect armée d'Afrique. Mais l'élan est donné. Il provient du vieil esprit de revanche de Weygand et de la levée des maquis métropolitains.

Cet amalgame sera certainement la plus belle réussite du Roi Jean.

*

Aux portes de l'Alsace, tremplin pour s'engager outre-Rhin, la défense allemande se « *raidit* », suivant une expression militaire. Les intempéries favorisent sa tâche. Pluie, neige, boue entravent la progression.

Pourtant l'avance se poursuit. Le 19 novembre, à 18 h 30, le détachement du lieutenant de Loisy du 2^e RCA, un peloton de Sherman, une section du 1^{er} bataillon de zouaves, tous du CC 3 de la 1^{ère} DB, atteint le Rhin à Rosenau au nord de Saint-Louis. Les Français sont les premiers au

Rhin ! Le héros de cet exploit, le lieutenant de Loisy, sera tué quatre jours plus tard. La promotion 2007-2010 de Saint-Cyr porte le nom de ce cavalier des combats de 1940, de Syrie, de Tunisie avant ceux de France.

L'heure est à l'avance à tout prix. Le 21, les chars du commandant Gardy, l'ancien lieutenant de Rachaya, pénètrent dans Mulhouse. Avec l'aide du II/6^e RTM, ils investissent les principales casernes de la ville. À Belfort, le 25, le 4^e RTM, le 3^e RSM et les commandos d'Afrique finissent de nettoyer la ville. Le 1^{er} décembre, l'avance en Haute Alsace, sur une ligne Massevaux-Mulhouse, est consolidée. Colmar n'est plus qu'à 50 km. Une poussée frontale des deux DB, 1^{ère} et 5^e, devrait permettre d'en terminer avec la présence allemande dans le Haut-Rhin. D'autant qu'au nord, la situation s'est clarifiée. Le 23 novembre, un message est passé sur les ondes : « *Tissu est dans Iode.* »

« *Tissu* » est l'indicatif du sous-groupement du colonel Rouvillois, commandant le 12^e Cuirassiers de l'armée d'Afrique ayant renforcé la 2^e DB. « *Iode* » désigne Strasbourg. La 2^e DB a libéré Strasbourg. Après Paris, cela fait beaucoup pour le Roi Jean, qui a pourtant à son actif Toulon, Marseille, Lyon et Belfort. Il aura Colmar. Il le dit devant Monsabert : « *Leclerc a libéré Paris et Strasbourg, c'est la 1^{ère} armée qui libèrera Colmar.* » De là, afin de gagner la course, l'idée d'attaquer d'ouest en est par les Vosges, itinéraire jugé plus court, et non de frapper directement du sud au nord. Après la guerre, le général de Vernejoul, patron de la 5^e DB, accusera son ancien chef : « *Les deux jours de campagne éclair, encore possibles le 30 novembre, deviendront deux mois de tueries et de ruines après le 3 décembre.* »

Preuve supplémentaire que ce sont les lieutenants de De Lattre qui remportent les batailles à condition que le Roi Jean ne les entrave pas. On le constatera encore en Indochine où Salan mènera le vrai bal des opérations sur le terrain. Les titres de gloire de Jean de Lattre sont ailleurs : son art d'impulser, de forcer à l'obéissance, de faire front. Monsabert dira de lui, à juste titre : « *Il a du coffre !* »

Colmar ne tombera que le 2 février 1945 grâce à l'aide américaine et après bien des péripéties.

Tous les combats menés par les éléments de l'armée d'Afrique durant les campagnes de France et d'Allemagne jusqu'au 8 mai 1945 seraient trop longs à relater. Le général de Lattre et ses collaborateurs les ont rapportés dans l'*Histoire de la Première armée française* en privilégiant le rôle du premier. Trois épisodes, toutefois, méritent un éclairage :

- La prise de Marseille.
- La lutte pour Orbey.
- La défense nord de Strasbourg.

Ils rendent compte de l'ardeur et de l'esprit de sacrifice de l'armée d'Afrique.

La prise de Marseille

La 3^e DIA du général Monsabert, le 16 août en fin d'après-midi, enclenche son débarquement en Provence, dans la baie de Saint-Tropez. Un mitraillage de la Luftwaffe endeuille ce débarquement. Trente blessés, dix tués, dont Manceur, le fidèle chauffeur du général.

Après quoi s'engage la marche sur Toulon. Monsabert déborde la ville par le nord, laissant à son 3^e RTA (colonel de Linarès) le soin de s'enfoncer dans la ville par le nord-ouest. Le 23, à 18 h 45, l'élément de tête de l'I/3 RTA, renforcé de 2 TD et d'une section du bataillon de choc, atteint la place de la Liberté au cœur de la ville. Peu après la liaison s'effectuera avec la DFL et le 6^e RTS du colonel Salan débouchant de l'est.

À cette heure le gros de la 3^e DIA est loin. Monsabert, égal à lui-même, a foncé, apprenant que les FFI locaux avaient ouvert le feu à l'intérieur de Marseille et réclamaient de l'aide. Dès le 22, l'investissement de la ville commence. Le 7^e RTA résolument s'enfonce dans les faubourgs. Les tabors de Guillaume accourent. Par les hauts, ils enveloppent Marseille que le CC 1 de Sudre déborde largement.

Le conseil de guerre, à Géménos, le 22 au soir, est houleux. Monsabert, qui arrive de Marseille, entend intensifier l'action qui l'a mené dans les murs de la ville. De Lattre – il ne s'en vantera pas par la suite – entend marquer le pas et en terminer d'abord avec Toulon. Il refuse de « *s'aventurer dans la pagaille d'une ville en pleine insurrection* ». Monsabert a la galéjade rapide : « *Nous sommes le 22. Après-demain au plus tard, nous boirons le pastis sur la Canebière.* » Guillaume approuve. Sudre, dont certains escadrons sont déjà loin, partage le même avis.

On se quitte mi-figue mi-raisin, sur un demi-feu vert, Monsabert bien décidé à n'en faire qu'à sa tête.

Le 23, les combats s'intensifient dans et autour de Marseille. La garnison compte environ 20 000 hommes commandés par un général nommé Schaeffer. Ce Schaeffer est loin d'être un tendre. Sur le front de l'Est, il a été condamné à mort par les Soviétiques pour crimes de guerre. Il accepte pourtant le principe d'une trêve de trois heures et d'une rencontre avec Monsabert. Le Français veut éviter des dommages à la ville et à la population. S'appuyant sur l'encerclement maintenant réalisé, il offre une reddition honorable. L'entretien, le 23 au soir, au fort Saint-Jean, près du Vieux-Port, ne donne rien. Schaeffer fort de ses effectifs et de ses positions refuse toute idée de capitulation.

La parole est aux armes. Le 7^e RTA, les tabors, des blindés du CC 1 ne ménagent ni leur peine ni leur sang. Les goudriers auront 150 tués. Marseille est une vaste métropole où se dispersent les points d'appui allemands qu'il faut éliminer. Monsabert se rend compte que la colline de Notre-Dame-de-la-Garde qui domine est la position à enlever. Il y aura des vues et des possibilités de tir sur l'ensemble urbain.

Au matin du 25, les I/7 et II/3 RTA, ce dernier arrivé de Toulon dans la nuit, appuyés par des Sherman du CC 1, se lancent à l'assaut des lieux. Des

Marseillais courageux guident les colonnes dans le dédale des ruelles et des jardins pour éviter les artères battues par les mitrailleuses ennemies. Le char *Jeanne d'Arc* touché par un obus flambe. Un autre saute sur une mine. Malgré tout, les tirailleurs du I/7 ne cessent de gagner de la hauteur. Le porche de la basilique est atteint. À 16 h 20, le drapeau tricolore flotte sur la « Bonne Mère ». Comme l'emblème national au sommet du mont Majo, ce signe de victoire se voit de partout et enflamme les cœurs. Simultanément le 1^{er} GTM au nord, les 2^e et 3^e GTM au sud, poursuivent leur manœuvre d'encerclement de l'agglomération marseillaise¹. La victoire se rapproche. Elle coûte cher. Le commandant Finat-Duclos, patron du III/7, a été tué, ainsi que le capitaine Gèze officier de liaison du I/67 RA. Les deux officiers s'étaient approchés, au plus près, pour régler les tirs contre la batterie bétonnée du Canet un peu au nord de la gare Saint-Charles.

Le 26, presque toute la 3^e DIA a rejoint. L'Allemand donne des signes de faiblesse. Il demande de l'aide pour soigner ses blessés. Des garnisons capitulent. Schaeffer cependant veut ignorer la défaite : « *Nous pouvons encore tenir.* » Du Vieux-Port à l'Estaque, les bastions allemands refusent de céder.

Des combats intenses se poursuivent toute la journée du 27. À 17 heures, le fort Saint-Nicolas attaqué par gومiers et tirailleurs capitule. 300 prisonniers. Par contre le bastion du Pharo tient.

Vers 20 heures du nouveau change la donne. Schaeffer fait savoir qu'il demande un armistice « *qui permettrait d'élaborer les conditions d'une reddition honorable* ». Une suspension d'armes conduit peu à peu à un calme inusité.

Le 28, à 7 heures, Schaeffer est introduit au PC Monsabert. À 8 h 30, il signe sa reddition. Les prisonniers allemands progressivement sont regroupés au camp Sainte-Marthe. À 17 heures, le bourdon de Notre-Dame-de-la-Garde entre en branle, imité par toutes les cloches de la ville. Il annonce aux Marseillais la victoire. Monsabert a triomphé.

Le lendemain, le pieux Gascon fait célébrer une messe d'actions de grâces avec *Magnificat*, puis les vainqueurs, Monsabert, Guillaume, Chappuis, Linarès, Besançon, redescendent en ville². De Lattre est encore loin ; il ne se manifestera que pour le défilé de l'après-midi, déplorant hautement qu'on ne l'ait pas averti de la cérémonie religieuse du matin. Mais « Monsabre » lui a rendu un service sans prix. Son audace indisciplinée a fait du « Roi Jean » un général victorieux. Une victoire qui incombe intégralement à l'armée d'Afrique.

La lutte pour Orbey

Après la prise de Mulhouse, de Lattre n'a pas osé profiter de son avantage et pousser ses blindés sur Colmar. Début décembre, il charge Monsabert, maintenant commandant du 2^e CA après avoir passé sa 3^e DIA à

Guillaume, d'attaquer d'ouest en est, au nord, en direction de Colmar. Durant ce temps, le 1^{er} CA du général Béthouart fera effort au sud pour attirer du monde.

L'hiver 1944 est rude. Il neige. Une couche épaisse de 50 cm à 1 m recouvre les sommets et les pentes. Les Français sont épuisés. Aucune relève n'a été possible devant l'étirement de la ligne de front. L'approvisionnement en munitions d'artillerie suit mal. En face, le Boche résiste avec acharnement. Il a reçu des renforts et entend défendre avec force une terre qu'il regarde comme allemande.

Monsabert a confié la mission de rupture à la 3^e DIA, en liaison, sur sa gauche, avec la 36^e DI US. Les combats de novembre ont mené Français et Américains sur une ligne sensiblement ouest-est du col du Bonhomme à Sélestat. Si la 36^e DI doit atteindre la plaine d'Alsace au nord de Colmar, la 3^e DIA vise à contourner la ville à son midi.

Sur l'axe de marche de la 3^e DIA, renforcée pour l'occasion, un nom, Orbey. Cette petite ville de 4 000 habitants avant la guerre s'étire en serpentant sur 2 km au cœur d'une cuvette de même nom. Des hauteurs boisées, atteignant ou dépassant 1 000 m, enserrant de partout cette vaste combe dont les Allemands ont mesuré l'intérêt. Elle barre la route de Colmar au débouché du massif vosgien.

Guillaume a prévu trois axes d'efforts et mis sur pied trois groupements :

Un groupement est	colonel Schlessler	1 ^{er} RTA, 2 ^e GTM, blindés du CC 4	sur l'axe Lapoutroie – Trois-Épis.
Un groupement ouest	colonel Bonjour	2 ^e et 3 ^e RSAR, 1 ^{er} GTM	sur l'axe des crêtes menant du col du Bonhomme au col de Wettsein.
Un groupement centre	colonel Guiraud	4 ^e RTT, blindés du CC 4	sur l'axe Lapoutroie-Orbey.

En principe, la poussée principale interviendra sur les ailes dans une manœuvre en tenaille.

Après une nuit de gel très âpre, l'attaque démarre le 15 à 9 h 30. Miracle, il fait beau. Partout, la résistance d'un adversaire en garde se fait vive. Fermes et chalets ont été transformés en blockhaus. Le Panther allemand surclasse le Sherman américain et partout les mines entravent la progression. Les Allemands se défendent avec rage. Ce sont dans l'ensemble des élèves gradés fanatisés ou des disciplinaires auxquels a été promise une remise de peine s'ils se battaient bien. Un premier succès se dessine à l'est. Des légionnaires de la

7^e compagnie du RMLE (lieutenant Hallo) progressent en soutien des chars du 1^{er} chasseurs du groupement Schlessler. À la nuit, ils pénètrent dans le bas Orbey au nord-est et occupent les premières maisons.

Au centre de l'attaque, deux compagnies du II/4 RTT, quelques chars du capitaine Detroyat, parviennent à enlever le col du Bermont et le hameau de Remomont. Comme les légionnaires, tirailleurs et cavaliers, à la nuit tombante, se jettent dans les maisons ouest d'Orbey. Les deux extrémités du village ont changé de mains à la grande joie des habitants. « *Les Français sont là ! Les Français sont là !* »

Au soir du 15, la manœuvre a globalement réussi. Orbey est pris en tenaille. Mais le gros du bourg est toujours aux mains de l'ennemi.

Avec la nuit, le froid se durcit. Le thermomètre tombe à moins dix-sept. Chaque camp fait la boule. On se fusille dans l'obscurité à peine atténuée par le reflet blanchâtre de la neige.

À l'aube du 16 décembre, la position des éléments pénétrés dans Orbey se révèle bien aventureuse alors que les Allemands contre-attaquent. Tirailleurs et Sherman brisent cet assaut lancé avec des cris de guerre, puis démarrent à leur tour. 150 prisonniers à l'actif du 4^e RTT ! Rien n'est terminé pour autant. L'ennemi a reçu ordre de tenir Orbey coûte que coûte. Himmler, le sinistre Himmler, est derrière. Orbey pris, la crête Labaroche-Trois-Épis risque d'être enlevée. Colmar dominée ne serait plus qu'à 5 km.

Devant les poussées latérales, le gros des Teutons s'est replié sur le centre d'Orbey. La petite localité devient un Stalingrad miniature que la présence d'habitants interdit de matraquer « à l'américaine » par l'aviation. S'engage un terrible combat de rues pour éliminer snipers et porteurs du redoutable panzerfaust. Il est aussi des Panther soigneusement camouflés dans des granges. Vers midi, légionnaires, tirailleurs et cavaliers font leur jonction à hauteur de l'hôtel de ville. Miracle, église et mairie sont intactes, et si les façades sont criblées d'impacts, Orbey n'a pas trop souffert. Ce succès a un prix. Les capitaines Rouvin chez les tirailleurs, Détrouyat chez les cavaliers ont été tués ainsi que nombreux de leurs hommes. En face, outre les morts, on compte plus de 300 prisonniers.

Comme au Belvédère, onze mois auparavant, il faudrait pouvoir exploiter. Colmar est à portée de main. Monsabert manque de disponibilités. Son front est trop étiré suite à l'offensive allemande et ses troupes engagées à Orbey ont été laminées.

Toutefois le CC 5 du colonel Mozat (1^{er} bataillon du RMLE, Sherman du 1^{er} RCA, tanks-destroyers du 11^e RCA), en réserve de CA, parviendra à enlever Kientzheim et surtout Kayzersberg sur la RN 415 menant à Colmar. Comme à Orbey, ce succès, dans l'immédiat, ne donnera rien, faute de moyens supplémentaires. La ligne de front se stabilisera et la délivrance de Colmar exigera encore six semaines.

La défense nord de Strasbourg

L'offensive allemande dans les Ardennes, le 16 décembre 1944, puis celle en direction de Saverne, au soir de la Saint-Sylvestre, ont jeté émoi dans le dispositif allié. Eisenhower pour faire face envisage de raccourcir ses lignes étirées de la Hollande à la Suisse. Une telle décision conduit à un repli sur les Vosges et implique un abandon de Strasbourg libérée par la 2^e DB le 23 novembre. Abandonner Strasbourg ? Impossible pour les Français. De Gaulle s'insurge et ordonne à de Lattre de défendre Strasbourg à tout prix.

Le patron de la 1^{ère} armée se trouve pris entre deux feux. Son supérieur militaire américain lui commande de se replier. Son chef politique français lui intime d'interdire un retour des nazis dans la capitale de l'Alsace. Heureusement, Churchill sauve la mise. Psychologue et fin politique, il fait comprendre à Eisenhower la quasi-impossibilité pour les « *Frenchies* » de renoncer à la patrie de Kléber. Soit ! À charge pour les Français de défendre la ville.

Le 3 janvier 1945 au soir, de Lattre a les coudées plus franches. Il convoque aussitôt son vieil ami Guillaume. « *S'il le faut, tu t'enfermeras dans Strasbourg, tu feras Stalingrad. Tu t'en tireras. Ne t'en fais pas : tu auras l'honneur de sauver Strasbourg.* »

« *Mâles propos ! Mais avec quoi, Seigneur, avec quoi ?* » écrit Guillaume. Sa 3^e DIA est exsangue. La garnison de Strasbourg ne comprend que quelques unités de FFI encore assez mal équipées.

Cette pauvreté est heureusement méconnue. Au soir du 6 janvier, Radio-Stuttgart, où sévit le traître Ferdonnet, ironise : « *Faut-il que la situation à Strasbourg soit jugée grave par le commandement français pour que celui-ci soit obligé de faire intervenir une division de choc comme la 3^e DIA !* »

Des deux côtés, pour ne pas être en reste, à l'heure du combat, les chefs publient de belles proclamations :

« Je compte sur vous pour pouvoir annoncer au Führer dans quelques jours que le drapeau à croix gammée flotte de nouveau sur la cathédrale de Strasbourg. »

Général von Maur,
commandant le détachement d'armée Ober-Rhein.

« Strasbourg, délivrée hier par les soldats français de la 2^e DB du général Leclerc, est à nouveau défendue, depuis le 6 janvier, par l'armée française.

Confiance, Strasbourgeois ! Répondant avec enthousiasme à l'appel de notre chef, le général de Gaulle, nous saurons forcer la victoire ! »

Général d'armée de Lattre de Tassigny,
commandant en chef la 1^{ère} armée française.

Cette seconde délivrance de Strasbourg, la 1^{ère} armée doit-elle encore l'assumer. La menace allemande se fait précise et violente, au nord comme au sud de la ville.

Le 5 janvier, la 553^e VGrD a franchi le Rhin, à hauteur de Gambenheim, à une vingtaine de kilomètres au nord de Strasbourg. Elle a, rapidement, affermi une solide tête de pont. La menace nord sur Strasbourg, la plus grave contre la

ville, provient de cette verrue qui peut escompter le soutien du 39^e PK qui attaque, direction Haguenau, en secteur tenu par la VII^e armée US.

Pour contrer, une opération est lancée contre Gambsheim. Le 1^{er} bataillon du RMLE, le 3^e bataillon du 3^e RTA attaquent la tête de pont allemande. Les quelques blindés en appui sont rapidement éliminés par des 88. Légionnaires et tirailleurs se retrouvent seuls sans soutien. Après des pertes sévères, ils sont contraints de se retrancher dans Kilstett – un millier d'habitants avant la guerre –, un peu au sud-ouest de Gambsheim. Le lieutenant de Bettignies, neveu de la célèbre héroïne de 14-18, a été tué. Eu égard aux nécessités de l'ensemble de la bataille, le III/3^e RTA (commandant de Reynies) se retrouve bientôt seul en charge de Kilstett. Le nom inconnu de ce village alsacien prend au fil des jours rang de barrage en avant de Strasbourg. La place Kléber est à moins de 15 km.

Le 21 janvier, après un intense bombardement, le régiment Marbach, composé d'élèves gradés, soutenu par des chars, relance l'assaut de Kilstett. Le 22 au matin, Kilstett est complètement encerclé. L'ennemi pousse son avantage et aborde la Wantzenau. La flèche de la cathédrale de Strasbourg se devine dans un horizon proche.

La situation du III/3^e RTA s'aggrave de minute en minute. Retranchés dans les ruines du village, les tirailleurs s'accrochent. Dehors, il fait moins 11°. Heureusement, les plans de feu, « *Acadia, Ursule, Acier* »... du 67^e RA s'abattent au plus près, soutenant les défenseurs. Les obus au phosphore incendient ou aveuglent les Panther et les Tigre. Qui toutefois n'aurait pas conscience de la gravité de la situation ? Une contre-attaque s'organise d'urgence. Deux escadrons de Sherman du 12^e RCA de la 2^e DB, le 2^e bataillon du 3^e RTA, des TD du 7^e RCA, une compagnie du RMLE, en assurent l'ossature. La progression s'avère très difficile. Pourtant, il importe de faire vite. Le SOS du III/3^e RTA se fait pressant :

« *Faites vite, le hallouf (cochon) est dans le douar !* »

Chacun sait que pour des tirailleurs le cochon est viande proscrite...

En fin de matinée, les blindés français réussissent à percer et forment une pince autour de Kilstett. Les assaillants allemands se retrouvent pris entre les assiégés et leurs camarades débouchant à la rescousse. Le régiment Marbach laisse 100 morts, 400 prisonniers, des centaines de blessés et la majorité de ses chars. À 17 h 30, la bataille de Kilstett est gagnée. Le III/3^e RTA y a perdu le tiers de son effectif. L'Allemand a échoué dans sa tentative pour gagner Strasbourg par le nord. Finalement, il évacuera Gambsheim le 30 janvier 1945.

L'opiniâtre défense de la DFL lui barre dans le même temps la route du sud. (À Obenheim, la division perd un bataillon, le BM 24.) Strasbourg est sauvée. Mais la tragédie du BM 24 accentue le divorce entre les FFL et de Lattre rendu responsable de la position aventureuse, à Obenheim, à l'est de l'III et du canal du Rhône au Rhin, du bataillon disparu.

La route des unités de l'armée d'Afrique est loin de s'achever avec la défense de Strasbourg. Il y aura encore beaucoup à faire : prendre Colmar, franchir le Rhin, porter le fer en Allemagne même pour en terminer avec le nazisme et ses horreurs.

Les éléments de tête de la 3^e DIA et de la 2^e DIM, les deux glorieuses divisions du Belvédère et de La Mainarde, passent le Rhin à Spire et Gemersheim, dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril. Le groupe franc du 3^e RTA et deux compagnies du 1^{er} bataillon ont l'honneur de traverser en tête sur des canots pneumatiques. Puis, sur des moyens de fortune, rejoindront des chars du 3^e RSAR et des TD du 7^e RCA.

Après quoi, débutera la ruée finale sur Stuttgart, le lac de Constance et l'Autriche. Juin 1940 sera vengé.

Évoquant les sacrifices consentis pour en arriver là, le général de Lattre écrit dans *l'Histoire de la Première armée française* : « *Du jour du débarquement en Provence au jour de la victoire en Allemagne, le nombre total de ces héros tombés au Champ d'Honneur fut très exactement de 13874. Celui des blessés au feu de 42 256.* »

Cette Première armée originelle reposait sur l'armée d'Afrique à 85 %. L'amalgame a modifié ce pourcentage ; mais la relève métropolitaine, toujours généreuse et courageuse, n'a été engagée que progressivement et souvent sur la fin. Les grosses pertes sont intervenues devant Toulon et Marseille puis dans les Vosges. Si la règle stricte des 85 % ne peut être conservée – il donnerait 11 800 tués à l'armée d'Afrique –, à défaut d'une statistique absolue, le chiffre de 10 000 doit pouvoir être retenu. Il s'ajoute à la longue liste des morts de Tunisie, de Corse et d'Italie. Avec, naturellement, ceux de la 2^e DB, unité à forte consistance armée d'Afrique. Les soldats de Leclerc ont laissé derrière eux 1687 tués, soit donc un millier d'entre eux venus des troupes d'AFN.

Le sang de l'armée d'Afrique a longuement coulé pour le salut de la Patrie.

La croix de Compagnon de la Libération est, incontestablement, la décoration française la plus prestigieuse de la Seconde Guerre mondiale. Le 16 novembre 1940, à Brazzaville, le général de Gaulle crée un ordre « *destiné à récompenser les personnes ou les collectivités militaires et civiles qui se seront signalées dans l'œuvre de Libération de la France et de son Empire* ». Furent promus : 1 038 civils ou militaires, 18 unités militaires, 5 communes.

Les bénéficiaires, dénommés Compagnons de la Libération, à l'exception de quelques cas, possèdent des titres de guerre ou de résistance éminents et en majorité proviennent de la France libre. L'armée d'Afrique, accusée de Giraudisme voire de Pétainisme, en comptera peu : Monsabert, Jousse, Méric, Guérin, Devigny, Magret de Devisse, presque tous officiers qui

s'étaient compromis avant le 8 novembre 1942. Pourtant, d'autres n'avaient pas démérité, loin de là, et avaient risqué beaucoup plus que Maurice Schuman. Ainsi de Beaufre, Linarès et au fond des choses de Giraud, l'évadé de Königstein³. L'armée d'Afrique peut se consoler en soulignant que 83 Compagnons, presque un sur dix, issus de la 13^e DBLE, sortent sur le fond de ses rangs.

De Lattre, l'ayant longuement sollicité, sera promu le 20 novembre 1944. L'armée d'Afrique peut-elle l'ajouter sur sa liste des Compagnons ? Six ans de Maghreb de 1920 à 1926. Quatre mois de Tunisie en 1941-1942. Est-ce suffisant pour être regardé comme un authentique partenaire de l'armée d'Afrique ? À chacun de juger.

1- Le 1^{er} GTM par Cadolive se rabat sur l'Estaque, le 2^e GTM par le camp de Carpiagne gagne la banlieue sud de Marseille, le 3^e GTM se porte sur Cassis et le cap Croisette.

2- Chappuis commande le 7^e RTA, Linarès le 3^e RTA et Besançon l'artillerie de la 3^e DIA.

3- Cette anomalie n'est pas propre à l'armée d'Afrique. Il suffit de penser à de grands résistants comme Marie-Madeleine Fourcade, le commandant Faye, le commandant Loustaunau-Lacau, etc.

XXVI

Mourir dans les calcaires et les rizières

Le 8 mai 1945 marque la fin officielle du Troisième Reich. La Seconde Guerre mondiale n'est pas terminée pour autant. Elle se poursuit dans le Pacifique et en Extrême-Orient. Le Japon n'acceptera de capituler que le 15 août, au lendemain des bombardements atomiques sur Hiroshima et Nagasaki.

Jusqu'à l'ultime minute, l'Empire du Soleil-Levant poursuit ses crimes et ses ignominies. Les Français d'Indochine en savent quelque chose.

Tout, pour eux, débute avec la déconfiture de la métropole à 10 000 km de là. La France de 1939, grande puissance mondiale, menait en Extrême-Orient un jeu risqué. Elle soutenait, plus ou moins ouvertement le chef nationaliste chinois Tchang Kaï-chek dans sa lutte contre le Japon. Depuis Haiphong, le chemin de fer du Yunnan, œuvre française, servait à ravitailler les armées nationalistes. La France à terre, Tokyo élève le ton. Fermeture du chemin de fer du Yunnan aux transports de carburant et de certains matériels. Des agents japonais contrôleront les passages. La menace est claire. À défaut, les forces japonaises interviendront en Indochine.

Le gouverneur général, le général Catroux, réaliste, ne possédant pas les moyens pour contrer l'ultimatum nippon, accepte. Vichy prend mal la chose. Le gouvernement Pétain qui a accepté la défaite en métropole ne tolère pas de baisser pavillon en Indochine. Catroux, désavoué, est remercié. Il ralliera la France libre. Un marin, le vice-amiral d'escadre Decoux, le remplace et, pour cinq ans, se retrouve à la barre de l'Indochine. Dans son esprit, une seule mission : maintenir.

*

Si l'objectif est clair, les moyens pour l'atteindre sont limités. Le Japon aligne sa puissance. La métropole vaincue ne peut rien pour l'Indochine française. Au plan militaire, Decoux a tôt fait de se rendre compte que son glaive est singulièrement court.

À l'exception du Maghreb et des Territoires du Sud, l'outre-mer fait

figure de chasse gardée des troupes coloniales. À une réserve près, l'Indochine. Depuis les années 1880, la Légion y séjourne. En 1940, son 5^e REI, le régiment du Tonkin créé en 1930, représente l'armée d'Afrique. Un beau régiment, ce 5^e REI, PC à Vietri. Y servir est un honneur et une récompense. Dans ses Mémoires¹, l'amiral Decoux rendra hommage à ces légionnaires ayant constitué, dans les épreuves, sa meilleure troupe où, chaque année, il honorait de sa présence la commémoration de Camerone :

« C'étaient des soldats de métier, dans toute la force du terme. En les voyant réunis, on ne pouvait s'empêcher de penser aux "grandes compagnies", aux gardes suisses, aux mercenaires suédois, qui jadis louaient leurs services à tous les souverains d'Europe, et leur demeuraient fidèles, mais notre Légion avait toujours été mieux et plus que cela...

À mon arrivée sur le champ de manœuvres de Tong, je passai tout d'abord en revue le régiment au grand complet, aligné en formation massive derrière le drapeau du 5^e Étranger. Jamais je n'ai si bien compris ce qu'était au juste l'esprit de corps, et ce que signifiaient ces expressions banales, que l'on emploie trop souvent hors de propos : "l'âme et la cohésion d'une unité". Ces quelque 4 000 hommes², alignés devant moi dans un ordre impressionnant, m'apparaissaient vraiment ce jour-là comme n'ayant qu'une seule chair et un seul cœur, leurs armes ne formant qu'un même acier, solidement trempé. Ces reîtres au visage sévère donnaient une impression de force et de grandeur : il fallait faire un effort pour se rappeler que leur langue maternelle n'était en général pas la nôtre, et que la plupart d'entre eux avaient grandi sous un ciel qui n'était pas celui de la France...

Ensuite venait le défilé. Aux accents de la *Marche de la Légion*, les compagnies défilaient en bataille, les légionnaires scandant de leur pas majestueux et lent les mesures de cette marche fameuse. Tel fut le spectacle exaltant que je vis se dérouler devant moi, jusqu'à la veille du coup de force. Dans toutes les phases sanglantes des événements d'Indochine, Langson-Cambodge-retraite sur la Chine, les légionnaires furent au poste d'honneur et de danger et laissèrent maints des leurs sur le terrain.

Si je me suis étendu quelque peu sur la Légion étrangère en Indochine, c'est qu'au cours du drame indochinois, elle fut dans tous les coups durs. Elle s'y montra chaque fois fidèle à son serment, et dévouée à sa mission de sacrifice. »

L'amiral fait rapidement allusion aux trois conflits majeurs de 40-45. Le 22 septembre 1940, les Nippons entendent montrer qu'ils sont les plus forts. Ils attaquent au Tonkin. Le 5^e REI éprouve ses premières pertes avant un cessez-le-feu qui permet au Japon de s'implanter en Indochine française.

En janvier 1941, le Siam devenu la Thaïlande profite de son alliance avec Tokyo pour tenter de récupérer les provinces restituées au Cambodge en 1907 grâce à la France. Les I/5^e et III/5^e REI participent aux combats où la victoire vient de la mer. La Royale au large de Koh Chang envoie par le fond un bon tiers de la flotte thaïlandaise. Mais le Japon veille. Il impose une paix favorable à Bangkok. (Les provinces enlevées au Cambodge ainsi qu'au Laos seront rendues après la guerre.)

Decoux espérait pouvoir maintenir jusqu'au bout. Le 9 mars 1945, le coup de force japonais, renverse le drapeau tricolore en Indochine. La petite armée française d'Indochine est décimée. 2 000 morts. Traîtrises et monstruosité ont eu raison des résistances et des barouds d'honneur. Le fourbe Asiate a fait preuve dans ce drame de sa perfidie et de sa cruauté habituelles : prisonniers décapités, blessés achevés.

Au Tonkin toutefois, le général Sabattier, commandant des troupes, avait pressenti le coup de force et prévu des zones de regroupement. Au 5^e REI, les

1^{er} et 2^e bataillons, alertés à temps, depuis Tong marchent vers leur zone impartie, Than Son à l'ouest de la Rivière Noire. Le 10 mars, ils franchissent le fleuve.

Tous ceux qui n'ont pu suivre le mouvement à Hanoi, à Vietri, à Tong, à Langson, à Ha Giang, à Vinh, à Yen Bay, font Camerone et sont décimés par les Japonais. Le lieutenant-colonel Marcellin, commandant en second du 5^e REI, est l'une des premières victimes et agonisera toute la nuit. À Vietri, le colonel Belloc, chef de corps, est surpris et voit la mort de près. Son chef d'état-major, le commandant Laroire, moins chanceux, subit le sort de Marcellin. Le 5^e REI se trouve décapité de ses chefs avant même le début des gros combats. Le général Alessandri, commandant l'une des brigades du Tonkin et qui connaît bien l'unité pour l'avoir commandée, en prend le commandement et en fait la cheville ouvrière du groupement qui portera son nom. Avec trois bataillons de Légion (le III/5^e a réussi à rallier), deux bataillons de tirailleurs tonkinois, des détachements d'aviateurs et d'artilleurs, il entame sa longue marche³. Par la RP 41 menant à Laichau, par des pistes impossibles, via Na San, Son-La, le col des Méos, Diên Biên Phu, Phong-Saly, il retraite vers la Chine. Tout au long de sa route, il récupère des éléments isolés ou égarés, perd des hommes dans les embuscades, les contre-attaques et les combats retardateurs pour contenir les Japonais qui cherchent à l'encercler. Des tirailleurs démoralisés désertent. Devant les problèmes de ravitaillement, un millier doit être démobilisé. Par chance, un contact a pu être maintenu avec l'extérieur grâce au terrain d'aviation de Diên Biên Phu. Il autorise les liaisons de commandement avec Calcutta et Kunming et facilite les évacuations sanitaires les plus urgentes.

Au total, 5 700 hommes dont 3 200 Indochinois trouvent refuge en Chine. Leur longue route, 800 km en moyenne parcourus à pied, a été balisée de tombes. Au 5^e REI, 63 tués, 108 blessés, 109 disparus sur un effectif de 850 qui, le 10 mars, avaient franchi la Rivière Noire. Il subsiste tout juste de quoi former, sous les ordres du capitaine Gaucher⁴, un bataillon de marche avec les 650 valides.

Ces légionnaires du 5^e REI, le 9 mars 1945, puis les jours et les semaines suivants, ont magnifiquement représenté l'armée d'Afrique. Ils continueront à le faire.

Paris perçoit mal le drame qui s'est déroulé le 9 mars et qui se prolonge. Profitant de la capitulation japonaise du 15 août, le Viêt-minh d'Hô Chi Minh s'efforce de prendre le contrôle du pays. Le 2 septembre, le gouvernement Hô Chi Minh proclame solennellement à Hanoi l'Indépendance du Viêt-nam et l'avènement de la République Démocratique.

De Gaulle, chef du GPRF, pour sa part, a tranché. Dans sa conférence de presse du 24 août, il a annoncé : « *La position de la France en Indochine est très simple. La France entend recouvrer sa souveraineté sur l'Indochine.* » À cet effet, il a désigné deux de ses fidèles :

— L'amiral Thierry d'Argenlieu comme haut-commissaire de France en

Indochine.

— Le général Leclerc en tant que commandant supérieur des troupes en Extrême-Orient.

Malheureusement, pour la suite, le second est subordonné au premier.

Restaurer l'autorité de la France, à 10 000 km de la métropole, est plus aisé à énoncer qu'à réaliser. La situation sur le terrain se révélera particulièrement complexe. Les accords entre les Grands ont scindé le pays. Les Chinois occupent le nord, les Britanniques le sud. Théoriquement. Si les sauterelles chinoises se sont empressées de s'abattre sur le Tonkin et le nord Laos, les Anglais ne commencent à mettre un pied timide à Saigon qu'en septembre. Outre, traînent les soldats japonais, vaincus mais armés. Pire encore, le Viêt-minh s'infiltré partout pour imposer sa loi aussi bien en Annam-Tonkin et Cochinchine qu'au Laos et au Cambodge.

MacArthur, francophile, a glissé à Leclerc : « *Amenez des troupes, des troupes, encore des troupes.* » Le commandant supérieur a noté le conseil. Il le suivra.

Ses moyens initiaux sont limités mais de qualité. Le CLI, corps léger d'intervention, devenu 5^e RIC, le commando Ponchardier débarquent en tête dans la foulée des Anglais. À partir d'octobre 1945, suivent le groupement de la 2^e DB, 2 000 hommes, puis des éléments de la 9^e DIC en novembre. Même si le CLI a été formé à Djidjelli, il n'appartient pas intrinsèquement à l'armée d'Afrique. Celle-ci n'apparaît que chez des anciens de la 2^e DB. Toutefois, légionnaires, tirailleurs, goudiers vont sans tarder se manifester.

Le 2^e REI, ex-RMLE EO, débarque à Saigon le 6 février 1946, la 13^e DBLE le 10 mars, le 3^e REI le 25 mars. Les tirailleurs maghrébins seront fidèles au rendez-vous indochinois. Les goudiers fermeront la marche, le 10^e tabor ne débarquant qu'en août 1948. Au total, les unités de l'armée d'Afrique assureront la composante essentielle du corps expéditionnaire. En 1953, elles représenteront 50 000 hommes, pratiquement à égalité avec les Français de souche et les autochtones. Participeront ainsi à la guerre d'Indochine de 1946 à 1954 :

Quatre régiments DBLE
Un régiment de cavalerie
Deux bataillons de parachutistes
Génie, mortiers lourds, réparation, etc.

Au titre de la Légion étrangère
Trois groupements formant corps
Des unités de toutes natures

L'Indochine sera à bien des égards l'âge d'or de la Légion. 20 000 légionnaires, en moyenne, se battront en Extrême-Orient. Nombreux prolongeront leur séjour (27 mois en principe) ou rengageront pour un deuxième ou troisième séjour.

Cinq RTA, 3^e, 7^e, 22^e) plus 5 bataillons de tirailleurs maghrébins
Six régiments issus du 4^e RTT.

— (1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e) et un bataillon de marche du 8^e RTM.

Le conseil des ministres du 1^{er} février 1947 s'était d'abord opposé à l'envoi de Maghrébins. Puis, nécessité avait fait loi, faute d'envoyer le contingent métropolitain. Les tirailleurs étaient partis, combattants volontaires pour ce baroud lointain. Au 31 décembre 1947, 412 d'entre eux auront déjà été tués ou auront disparu. (À cette date, les pertes Légion, hors suites du coup de force japonais du 9 mars 1945, s'élèvent à 1 707.)

Aux tirailleurs s'adjoindront, à partir de 1948, les tabors marocains. Ils seront neuf à se succéder, trois d'entre eux au moins assurant la permanence d'une présence (deux seront reformés), le 10^e tabor débarquant le premier en août 1948.

Le contingent maghrébin, spahis compris, se situera chaque année autour de 30 000.

~~Au titre de l'AFN, la~~
~~Le 8^e RSA~~

~~— Les 2^e, 5^e et 6^e RSM~~

~~Au titre de l'AFN, les~~
~~est affecté à l'AFN~~

~~est affecté à l'AFN~~

Suivant les cas, les unités engagées sont relevées collectivement, ainsi des tabors, ou par remplacement individuel avec les renforts, formule utilisée à la Légion. Ces envois en Extrême-Orient tendent à vider l'AFN et à la transformer en dépôts destinés à la préparation des départs pour l'Indochine. L'Algérie, le 1^{er} novembre 1954, sera quasi vide de troupes, les rapatriements, après les cessez-le-feu de l'été, n'ayant pas encore véritablement commencé.

*

Dès leur débarquement, les troupes de l'armée d'Afrique sont lancées dans la bataille. Elles seront partout avec une option particulière pour le Tonkin. Dans les rizières du delta du Fleuve Rouge ou dans les calcaires de la moyenne et de la haute région, se déroulent les plus violents combats. Par-delà, les opérations qu'il serait péjoratif de qualifier de routine, les gros engagements de 1948 à 1954 s'appelleront : Phu Tong Hoa, la RC 4, Vinh Yen, Hoa Binh, Na San, Diên Biên Phu.

Impossible de les citer tous. Il y en a tant. Ceux mentionnés ont vu l'armée d'Afrique à l'œuvre. Elle y était parfois quasiment seule et à défaut toujours bien accompagnée. Il n'est qu'à penser aux bataillons paras !

Paras ! L'Indochine apporte à l'armée d'Afrique l'un de ses fleurons, les bataillons étrangers de parachutistes. La Légion a toujours su évoluer et s'adapter aux situations nouvelles. Elle a créé les compagnies montées, les régiments étrangers de cavalerie, l'infanterie portée du RMLE. Le combat à partir de la troisième dimension ne pouvait lui échapper. Au début de 1948, le lieutenant Morin met sur pied la compagnie para du III^e Étranger. Les 1^{er} et

2^e BEP lui succèdent. Troupe solide et manœuvrière, ils seront de tous les combats avant de mourir à Diên Biên Phu. Cinq palmes sur le fanion du 1^{er}, six sur celui du 2^e. À leur retour en Algérie en 1955, ils donneront naissance aux REP qui maintiendront haut et fort les traditions des BEP d'Indochine.

Le parcours de l'armée d'Afrique en Indochine se pare de gloire et de sang. Les blessés s'ajoutent aux tués, aux disparus, dans les comptes rendus d'opérations. Le terrain est propice aux embuscades, aux mines sur les pistes, aux traquenards de toutes sortes et le *bô doi*, le combattant viêt-minh, se bat bien. Il sait se camoufler, utiliser ses armes et ses pièges, se lancer avec abnégation à l'assaut des positions françaises. Dans cette lutte où la discipline communiste s'allie à la foi nationaliste, nul n'est à l'abri de ses coups. Le colonel de Sairigné, le rescapé de Bir Hakeim, commandant la 13^e DBLE, tombe dans l'embuscade du convoi de Dalat, le 1^{er} mars 1948. Avec lui, l'armée d'Afrique perd l'un de ses premiers grands noms. Combien d'autres, Segretain, Raffalli, Gaucher, suivront, émergeant au milieu de milliers de morts inconnus.

Phu Tong Hoa

Le parcours de la Légion se pare de belles défenses : Camerone, Tuyen-Quang, Rachaya, Palmyre, Bir Hakeim. Phu Tong Hoa s'inscrit dans cette liste.

À l'été 1948, la 2^e compagnie du 3^e REI occupe le poste qui domine le petit village de Phu Tong Hoa, sur la RC 3, à 100 km au sud-ouest de Cao Bang. Incontestablement, l'endroit est malsain. Non seulement à cause de la chaleur moite du mois de juillet tonkinois, mais surtout à cause du voisinage. Les Viêts rôdent. Les embuscades en ce terrain vallonné et couvert sont fréquentes et meurtrières. Les ravitaillements s'effectuent couramment par parachutages.

Le poste lui-même est bâti sur un petit mamelon au-dessus des paillotes de Phu Tong Hoa. Son enceinte rectangulaire, une muraille en terre, est coiffée aux quatre angles par des blockhaus numérotés de I à IV. Des barbelés, des bambous entrelacés l'enserrent, couvrant les pentes y accédant. Logements, magasins, infirmerie, mess sont de modestes constructions à l'intérieur du périmètre. En dépit de sa position légèrement surélevée, des hauteurs voisines les Viêts ont des vues plongeantes sur l'intérieur. Ils connaissent parfaitement les habitudes et les effectifs des occupants.

Ceux-ci, le 25 juillet 1948, sont exactement 104 dont deux artilleurs détachés du 69^e RAA. La garnison appartient à 100 % à l'armée d'Afrique. Le capitaine Cardinal, son adjoint, le lieutenant Charlotton, sont des anciens. Par contre, le benjamin des trois officiers, le sous-lieutenant Bevalot, est un jeune Cyrard arrivé deux semaines auparavant avec le dernier renfort. Outre leur armement individuel, les légionnaires disposent de deux canons de 37, d'un mortier de 81 et de deux mortiers de 60. Évidemment, Phu Tong Hoa vit

en enfant perdu. Se rendre au PC du bataillon à Bac-Kan exige plusieurs heures de piste.

Il a plu tout ce dimanche 25 juillet. À la tombée de la nuit, le crachin remplace la pluie. Soudain, à 19 h 30, le décor s'anime. Des explosions ébranlent le poste et ses abords. Chacun aussitôt se précipite à son poste de combat.

Les vieux briscards ont tôt fait de le relever : aux arrivées plongeantes des mortiers se joignent celles, presque en tirs directs, d'un 75. L'ennemi, c'est clair, a pris pour cible la soute à munitions. Fort heureusement, quelques jours plus tôt, avec une sagesse prémonitoire, le lieutenant Charlotton a discrètement déplacé son stock. L'ennemi s'acharne à tort. Il s'acharne aussi sur la porte d'entrée et la muraille pour faire une brèche.

Les légionnaires ripostent. Les départs de 81 et de 60 se succèdent. Les FM crachent sur tout ce qu'ils croient distinguer. La brume rend l'obscurité difficile à percer.

Le feu viêt a débuté depuis une quinzaine de minutes. La 2^e compagnie accuse déjà des blessés. Le capitaine Cardinal est touché à son tour. Il allait d'un emplacement à un autre encourager ses hommes. Grièvement atteint, il est porté au PC radio.

Le silence brusquement s'abat. Un calme trompeur s'établit. Le 75 et les mortiers viêts se taisent. La 2^e compagnie, du coup, stoppe ses tirs. L'ennemi renoncerait-il ?

Ce répit ne dure pas. La tonalité rauque d'une trompe résonne dans la nuit. Une autre lui répond. Puis une autre. Cette cacophonie lugubre, dans le pur style des assaillants chinois de Tuyen-Quang, se prolonge par un tumulte de voix à l'accent nasillard. Déjà se distinguent les « *Maulen ! Maulen !* » hurlés par les chefs. Les défenseurs ont compris. Les Viêts attaquent.

La marée humaine ne peut que s'entendre et se deviner. Contre ce flux tout proche, dans l'obscurité totale, les grenades défensives sont les alliées les plus sûres. Les stocks en la matière sont bons. Charlotton, décidément prévoyant, avait réussi à les gonfler. Bien approvisionnés par les deux magasiniers du fourrier, le sergent Guillemaud, les légionnaires ne cessent de dégoupiller et lancer. Sur les glacis, au milieu des barbelés et des bambous, les éclats, obligatoirement, font des ravages.

Pourtant, l'assaillant avance, méprisant ses pertes comme toujours. Sa première vague atteint l'enceinte. Il cherche la faille par laquelle pénétrer.

La défense est désormais affaire individuelle. Les légionnaires savent que leur salut dépend d'eux et d'eux seuls. Les amis, à des heures de là, ne peuvent être d'aucun secours, même si le radio a pu prévenir. Il faut tirer, lancer, en se repérant sur les lueurs de départ des armes de l'adversaire.

Le lieutenant Charlotton, à son tour, est mortellement blessé. Le jeune Bevalot est maintenant le commandant de la 2^e compagnie.

Les Viêts ont pour eux le nombre. Vers 21 h 30, ils parviennent à s'infiltrer et à prendre pied dans le poste. Trois blockhaus tombent. La défense

se scinde en trois éléments. Au nord, avec Guillemaud, autour des magasins et du blockhaus 3 repris. Au sud, avec Bevalot, au blockhaus 4 et à l'infirmerie. Au centre, au bloc radio et dans la partie orientale du bloc principal. Pratiquement, les Viêts occupent la moitié ouest de Phu Tong Hoa, sur une diagonale nord-est-sud-ouest.

Un de leurs groupes réussit à se glisser dans le couloir entre les magasins et la muraille. Leur présence ne se perçoit qu'à leur bruit. Combien sont-ils dans ce boyau ? Impossible de répondre. Les grenades défensives lancées de main ferme annihilent ce danger.

L'obscurité était totale. Peu avant 23 heures, le crachin s'arrête. L'écran nuageux se déchire. La lune se lève. Le poste s'éclaire légèrement. Les défenseurs peuvent ajuster leurs tirs. Méthodiquement, ils délogent leurs adversaires des positions perdues.

Le calme retombe aussi brutalement que la tempête s'était déclenchée. N'interviennent plus que quelques rafales sporadiques ou des explosions espacées. Manifestement, les Viêts ont renoncé. À un signal mystérieux, ils se sont repliés. Surpris, les valides reprennent contact d'un groupe à un autre et s'efforcent de faire le point.

La lune diffuse une bonne clarté. L'environnement est perceptible. Partout, des cadavres de soldats viêts, des armes d'origine russe ou tchécoslovaque jonchent le sol. Les bâtiments ont souffert mais restent encore debout.

Le plus urgent est de réorganiser les défenses et de soigner les blessés. Des tours de garde s'organisent pour permettre de se reposer quelque peu. Le capitaine Cardinal s'éteint à 4 heures du matin. Un sous-officier écrira au frère du disparu : *« Il a fait son devoir de chef en héros ; il est mort en soldat, sans une plainte, pensant jusqu'au bout à ses légionnaires. »*

Au jour, Bevalot remet en ordre la compagnie qui compte 21 morts. L'un des deux artilleurs a également été tué. 48 gradés et légionnaires ont été plus ou moins grièvement atteints.

Le mercredi 28, la colonne de secours arrivant de Cao-Bang se signale à Na-Fac, à 20 km de Phu Tong Hoa. Au fil des heures, le radio annonce sa position. Les coupures de route entravent la progression.

19 heures. Le convoi se silhouette dans un détour de la route descendant du col de Deo Giang. Une jeep se détache. À son bord, aux jumelles, on reconnaît le lieutenant-colonel Simon, l'ancien de la « 13 » et de Bir Hakeim. Il termine à pied le dernier raidillon.

À son arrivée, un poste de police, avec ceintures bleues et épaulettes vertes et rouges, rend les honneurs réglementaires au chef de corps. Un clairon sonne « Au Caïd ! ». La tradition est respectée. Au sommet du mât flotte toujours le drapeau tricolore.

La 2^e compagnie avait gagné une palme en Tunisie. Cinq ans après elle peut en adjoindre une autre à son fanion pour sa belle défense de Phu Tong

La RC 4

En mai 1949, le général Revers, chef d'état-major de l'armée de terre, a été envoyé en mission d'inspection en Indochine. Devant la victoire du communiste Mao Tsé-Toung en Chine, il a préconisé le repli des postes trop exposés de la RC 4 en bordure de la frontière chinoise entre Langson et Cao Bang (ainsi que ceux des secteurs de Bac-Kan et de Nguyen-Binh).

Sur le terrain, Léon Pignon, haut-commissaire, et le général Carpentier, commandant en chef, tergiversent. Avec leurs blindés, leur artillerie, leur aviation, ils se croient plus forts qu'ils ne sont. Leurs parachutistes leur apparaissent une troupe sans égale capable de mettre à mal à une compagnie un bataillon, à un bataillon une brigade entière. La chute de Dong-Khé sur la RC 4, le 27 mai 1950, les conforte dans cette présomption. Le poste défendu par deux compagnies de tirailleurs marocains est enlevé par la brigade 308 viêt-minh. Il est repris par surprise grâce au saut du 3^e BCCP infligeant une défaite sévère à la 308.

Ce n'est que le 2 septembre 1950 que Carpentier, de concert avec Pignon, se décide. La RC 4 de Cao Bang à Langson sera évacuée. L'opération, baptisée « Thérèse », est montée dans le plus grand secret. La garnison de Cao Bang évacuera discrètement les lieux tandis qu'un groupement Bayard se portera au-devant d'elle en recueil depuis That-Khé (70 km entre Cao Bang et That-Khé). Simultanément, pour effacer l'écho de ce repli, Thai N'Guyen, à une centaine de kilomètres au nord de Hanoi, sera occupé, assurant une meilleure couverture du delta. Une telle décision élimine la notion de réserve disponible en faveur de « Thérèse » dans le cas où.

Un fait nouveau, capital, survient à mi-septembre. Le 18, Dong-Khé, tenu maintenant par deux compagnies de Légion, succombe. À Hanoi, ce succès viêt devrait ouvrir les yeux sur les possibilités réelles de l'adversaire. Il n'en est rien. Quoi qu'il en soit, l'itinéraire de retour de la garnison de Cao-Bang est coupé.

Carpentier et le colonel Constans qui commande à Langson ont monté le scénario de « Thérèse » en deux temps. Un groupement « *Bayard* », sous les ordres du lieutenant-colonel Le Page, un artilleur, se constitue à That-Khé fort de quatre bataillons : 1^{er} et 11^e tabors (capitaine Feaugas et commandant Delcros), bataillon de marche du 8^e RTM (commandant Arnaud), 1^{er} BEP (commandant Segretain), soit 2 700 hommes. Le Page sait qu'il doit se porter sur Dong-Khé, sans plus (opération Tiznit). Pour sa part, la garnison de Langson, sous le lieutenant-colonel Charton, un vieux légionnaire, forte du 3^e tabor (commandant de Chergé), du III/3 REI (commandant Forget) et d'un bataillon de partisans (capitaine Tissier), soit 2 400 hommes, doit s'écarter pour la RC 4 pour un rendez-vous avec Le Page au kilomètre 22.

Qui ne le remarquerait ? À That-Khé comme à Cao Bang, la quasi-

totalité des moyens est fournie par des unités de l'armée d'Afrique.

Le 30 septembre, au début de la nuit, Le Page quitte That-Khé. La météo étant défavorable, il a demandé un report. Carpentier, soudain pressé, a refusé. « *Bayard* » manquera de couverture aérienne. Les exécutants marchent sans illusions. La partie sera rude. Lors d'un raid sur Poma, le 24, ils sont tombés sur du dur. Le Viêt est maintenant bien pourvu en artillerie et armes automatiques. Ni Carpentier ni Constans n'ont tenu compte de cet avertissement.

Surprise heureuse, le col de Lung Phai, pratiquement à mi-route de Dong-Khé, est occupé sans difficulté, le 1^{er} octobre, au matin, par le 1^{er} tabor. Deux goums sont laissés au col et sur les hauts à la cote 703. (Sage précaution affaiblissant cependant « *Bayard* ».) La marche se poursuit sur Dong-Khé, 1^{er} BEP en tête. À cette heure, Le Page ignore la finalité exacte de sa mission. Il sait seulement devoir « *se porter* » sur Dong-Khé. L'évacuation de Cao-Bang ne lui a pas été précisée bien qu'il s'en doute.

Vers 16 heures, l'avant-garde du BEP arrivant aux abords de Dong-Khé est prise à partie. Le capitaine Jeanpierre, l'adjoint de Segretain, voudrait foncer mais Le Page le retient. Artilleur, il veut mettre en place un appui de feu. Il se contente de faire occuper les approches de part et d'autre de la RC 4 : cote 615 et hauteurs du Na Kêo, sur la droite, ancien poste de Na Pa, sur la gauche...

Après son succès à Dong-Khé, Giap, le commandant en chef Viêt-minh, avait prévu de se porter sur That-Khé qui lui paraissait vulnérable. Alerté par les indices de départ à Cao Bang, il a poussé du monde en direction de la RC 4. 30 000 *bo-doi*, bien équipés par les communistes chinois, se pressent pour barrer la route à Le Page et Charton et les encercler. La brigade 308 et le TD 246 débouchent de l'est, tandis que le TD 209 se retranche devant Dong-Khé.

Le 2 octobre, Le Page tente une opération d'encercllement pour enlever Dong-Khé, 1^{er} BEP par l'est, 1^{er} tabor par l'ouest. Il continue de pleuvoir. Durant la matinée, la chasse ne peut guère intervenir. Les assaillants se heurtent à une résistance acharnée. Seule satisfaction pour l'artilleur Le Page : le parachutage de deux canons de 3,7 pouces (94 mm). Autre motif de satisfaction, très relatif, il apprend enfin pourquoi il a reçu ordre de se porter sur Dong-Khé : évacuer Cao Bang. Mais il ne peut discerner la menace qui s'enfle sur son flanc droit. Fidèle à sa mission, butant sur le verrou de Dong-Khé, il décide donc de le contourner et d'obliquer par l'ouest en direction de Charton avec deux bataillons. À charge au restant de « *Bayard* » de le couvrir à l'est. Il n'en prend pas conscience. Sa troupe s'est morcelée en petits paquets : Lung Phai, Na Pa, 615, Na Kêo, pour l'essentiel.

Le Viêt se précise plus agressif que jamais. Durant la nuit du 2 au 3 octobre, il attaque avec force les positions du 11^e tabor sur le Na Kêo. La défense ne plie pas et s'affirme un haut fait d'armes en l'honneur des goumiers ; mais leurs rangs s'éclaircissent et s'alourdissent de blessés. Le 5^e

goum a perdu son chef, le lieutenant Rebours.

À 3 heures du matin, suivant le plan arrêté, Le Page a démarré pour se porter de l'avant avec le 1^{er} tabor et le gros du bataillon du 8^e RTM. Vers midi, après une marche très dure, il atteindra la cote 765 à 4 km au sud-ouest de Dong-Khé. A priori, il suit son idée de débordement par l'ouest pour se porter sur Charton. Ce colonel, incontestablement, a le sens du devoir à remplir.

À cette heure Charton est aussi en plein mouvement. Ce légionnaire se veut un homme d'honneur. Pas question d'abandonner ses civils (500 hommes et femmes qui se sont joints à sa colonne). Pas question de livrer du matériel à l'ennemi. Son arrière-garde fait sauter les stocks de munitions. Outre, connaissant les pièges de la RC 4, il progresse avec prudence, comme pour une véritable ouverture de route. Tout cela le retarde. À la nuit, il n'a effectué que 16 km sans atteindre son point de rendez-vous du kilomètre 22. Ses supérieurs, assis bien à l'aise à Langson ou Hanoi, lui reprocheront d'avoir enfreint leurs directives : « *filer vite et discrètement* ». Mais les avaient-ils vraiment formulées ?

Sur ordre, le BEP a abandonné la cote 615 pour gagner le Na Kêo, au secours des goumiers épuisés et sans munitions. Sa 2^e compagnie a pris à revers des Viêts prêts à bondir. Les légionnaires ont cartonné. Puis ils se sont installés afin de faire face aux heures à venir. Bien leur en a pris. Le TD 36 a reçu ordre d'enlever le Na Kêo afin de se précipiter sur la RC 4 et de couper Le Page de ses arrières. Bien appuyé par la chasse – la météo est meilleure –, le BEP repousse tous les assauts. Par contre, l'obscurité approche. Un parachutage a livré des grenades sans bouchons allumeurs et les 75 et les mortiers viêts accélèrent sans répit leur harcèlement de la crête du Na Kêo.

Avec la chute du jour, ce harcèlement s'accroît et les assauts se succèdent. Chez les légionnaires, la discipline de feu est parfaite. Tir à courte distance. Lancer de grenades. Mortiers de 60 pointés pratiquement à la verticale. L'ennemi, en dépit de ses pertes, accentue ses attaques au clairon avec un courage forçant le respect. En vain bien que le TD 36 ait été renforcé par le TD 246.

Passé minuit, les commandants Delcros et Segretain se rendent compte que leur résistance finira par être enlevée et que les blessés entravent lourdement leur action. Le Page contacté donne son accord pour un repli du Na Kêo, un transfert des blessés sur le col de Lung Phai tenu, et un regroupement sur sa propre position. Dans le contexte, cette solution paraît la mieux appropriée. « *Bayard* » se retrouverait ainsi presque au complet en position de force.

Vers 3 heures du matin, sous un mauvais crachin, le décrochage s'amorce. Le brancardage des blessés handicape et freine la descente. La RC 4 atteinte, les défenseurs du Na Kêo l'empruntent, par le couloir dit de la 73/2⁵ pour remonter sur le col. Le BEP ferme la marche.

La 73/2 est un piège. On le savait. Les Viêts aussi. Une de leurs

mitrailleuses balaie les lieux alors que les premiers groupes sont déjà passés. Bousculade. Cohue. Déroute. Les unités à l'arrière sont bloquées par les éléments qui se replient. Dans le désordre ambiant – et l'obscurité – il est impossible de tenter une manœuvre pour forcer le passage. La voie vers Lung Phai est interdite. Le Page donne ordre à Segrétain de le rejoindre sur 765. (Delcros provisoirement disparu dans la 73/2 parviendra à rejoindre dans les heures suivantes.)

Un terrible calvaire commence pour le BEP et les goudiers du 11^e tabor restés avec lui. Ils escortent une centaine de blessés, certains gravement. Les malheureux sont ballottés, tombent, sont ramassés. Ils serrent un mouchoir avec leurs dents pour éviter de hurler de douleur. Les valides sont épuisés, tombent de sommeil et n'ont guère mangé depuis quarante-huit heures. La marche, dans ces conditions, en l'absence de véritables pistes, ne peut excéder 500 m à l'heure.

Vers midi, la cote 765 est en vue. Segrétain marque un temps d'arrêt. Ses hommes impérativement doivent souffler quelque peu.

À cette heure, la colonne Charton a changé d'itinéraire. Dong-Khé tenu, il lui est impossible de poursuivre. Elle a emprunté la piste de Quang Liet, parallèle à la RC 4, qui descend vers le sud. La carte l'indique ainsi et, de Langson, Constans a prescrit à Charton de l'utiliser. La carte et le terrain correspondent à deux choses distinctes. Suite à la guerre, en l'absence de circulation, la nature a vite repris ses droits. La fameuse piste de Quang Liet n'existe pratiquement plus. Les voltigeurs de tête doivent se tailler une trace au coupe-coupe dans la jungle. Résultat, en fin de journée, le 4 au soir, Charton n'aura progressé que de 4 km.

Le Page au su de cette modification chez Charton prévoit de s'orienter encore plus à l'ouest, vers Coc Xa, afin de se rapprocher de la colonne de Cao-Bang. Il quittera 765, qu'une compagnie du 8^e RTM doit occuper jusqu'au passage du groupe 11^e tabor-BEP.

La jonction des éléments Le Page (1^{er} tabor – 8^e RTM) et colonne Delcros-Segrétain (11^e tabor – BEP) s'annonçait. Un tel regroupement aurait renforcé « *Bayard* » par trop éclaté. La destinée en décide autrement. Les éclaireurs chargés de guider Delcros et Segrétain vers Le Page s'égarent. La compagnie du 8^e RTM, ne voyant passer personne, abandonne 765 que les Viêts qui affluent de partout s'empressent d'occuper. Lorsque goudiers et légionnaires se présentent, la position est trop solidement défendue pour des combattants épuisés.

Impossible d'enlever 765 et de rallier directement Le Page. Comble, la liaison radio ne passe pas.

Le terrain est affreux. La jungle. Des barrières calcaires interdisant de couper au plus court. Delcros et Segrétain optent pour un mouvement vers le sud afin de trouver un passage pour descendre, plein ouest, dans la vallée de Quang Liet par où doit déboucher Charton. La lente progression reprend. À la nuit, faute de piste, il faut stopper.

5 octobre

Les groupements Le Page et Charton ont explosé, celui de Charton, malgré son étirement, restant le plus solidaire.

Le Page a installé son PC dans une cuvette, la cuvette de Coc Xa, à 2 km au sud-est de 765. Cette cuvette par une étroite sente dans la falaise donne accès à la vallée de Quang Liet. Elle permet de recevoir des parachutages. 1^{er} tabor et 8^e RTM contrôlent une partie de son pourtour.

Delcros et Segrétain se sont séparés. Au jour, les goudiers moins encombrés de blessés ont plongé dans la vallée et se dirigent vers Le Page repéré par un parachutage. Le BEP, avec ses brancards, constitue un bloc compact bien dans la main de ses chefs. Ayant, à son tour, gagné la vallée, Segrétain remonte vers le nord sur Coc Xa. Au passage, à titre de sécurité, il envoie la section du lieutenant Tchabrichvilli sur le mamelon de la cote 533 afin de se couvrir à son ouest. Sage précaution, semble-t-il.

La longue colonne Charton s'étire toujours dans le nord de la vallée de Quang Liet. La végétation bouche les vues à moins de 10 m. Comme pour le 11^e tabor, un parachutage permet enfin de situer Le Page. Progressivement, Charton parvient à se hisser sur les crêtes à l'est de la vallée. Il s'y sent plus à l'aise.

18 heures. Une clameur s'élève de la cote 533 suivie d'une intense fusillade. La section Tchabrichvilli est attaquée par une marée viêt que rien n'a laissé déceler. Le capitaine Jeanpierre, l'adjoint de Segrétain, monte aussitôt une contre-attaque mais la section Tchabrichvilli a été anéantie. Ne sont retrouvés vivants que deux légionnaires choqués.

La nuit sera longue et chaude pour le BEP retranché sur 533 et ses abords. Le Viêt grouille. À maintes reprises, il lancera des assauts.

6 octobre

Au jour, Le Page ordonne au BEP à court de munitions de le rejoindre. C'est un bataillon réduit, après les pertes subies, qui se hisse dans la cuvette en suivant un étroit sentier dans la paroi calcaire haute de 100 m. À mi-hauteur, ce sentier marque un palier où coule une source claire. Une section de mitrailleuses du 8^e RTM garde ce goulet. Dans le mouvement, les sections Marce et Berthaud, en arrière-garde, sont coupées. Marce réussira à rejoindre le lendemain. Berthaud disparaîtra.

Découvrant ce cirque dominé où Le Page s'est installé, Jeanpierre grommelle : « *Un vrai trou à rats.* » Ses compagnons ne sauraient qu'approuver. Ce même Jeanpierre, dans le courant de l'après-midi, reconnaissant un peu mieux les lieux, a la surprise de découvrir que la section du 8^e RTM qui gardait le goulet s'est repliée. Les Viêts l'ont remplacée et barrent la sortie de la cuvette de Coc Xa. Le piège s'est refermé sur le gros de la colonne Le Page.

Le « *trou à rats* » ne possède qu'un avantage. Il permet aux hommes de

souffler quelques heures et de compléter, en partie, les munitions grâce aux parachutages (bien que certains soient tombés chez les Viêts). Quant à la soupe, elle est maigre. Une boîte de rations pour deux.

Chez Charton, la situation ne paraît guère plus brillante. Une compagnie de partisans, se dirigeant vers Coc Xa, est anéantie dans la matinée. Le bataillon du III^e REI, stoppé par les civils de la colonne, perd du temps. Toutefois, la liaison radio s'établit avec « *Bayard* » et, au fil des heures, le dispositif Charton s'extrayant des fonds s'installe sur les crêtes à l'ouest de la vallée de Quang Liet. Il s'étire de la cote 477 à hauteur de Coc Xa jusqu'à 5,9 km au nord.

Quant aux Viêts, ils poussent de partout. Giap a compris que Le Page et Charton représentaient des proies à sa portée. Ses unités, dévalant du nord comme du sud, réalisent un véritable encerclement de l'ensemble français. Leur arrivée explique la disparition des sections Tchabrichvilli et Berthaud, de la compagnie de partisans, de la conquête du débouché de la cuvette de Coc Xa et les fusillades qui crépitent un peu partout, plongeant légionnaires et goudiers en pleine zone d'insécurité.

À Langson, Constans, enfin conscient du péril, multiplie les messages radio : « *Décrochez ! Décrochez !* » Un peu tard maintenant que la nasse est fermée et pourquoi le colonel n'emprunte-t-il un Morane pour survoler la zone et juger de visu ? Cette notion de décrochage l'a conduit à renforcer le recueil à Lung Phai. Le capitaine Labaume, du III^e REI, a pris le commandement des deux goums en place et de deux compagnies de son régiment pour tenir le site et les cotes 703 et 608 à l'ouest du col (groupement Rose). De quoi aider au recueil de Charton et Le Page.

Sur le fond, Constans ne saurait dire autre chose que « *Décrochez !* ». Carpentier a tellement bien agencé son affaire qu'il ne dispose d'aucune réserve. L'opération sur Thai N'Guyen mange du monde et tous les bataillons paras sont employés à travers l'Indochine. Personne, au final, ne sera dupe. Les deux grands fossoyeurs de la RC 4 s'appellent Constans et Carpentier. L'un par une opération mal montée et non commandée, l'autre par une vision étroite de son théâtre d'opérations.

Dans les camps viêts, les officiers prisonniers chanteront :

« *Et tout ça était commandé
Par un gazier qu'était resté
Loin en arrière.
C'était Constans qu'il s'appelait.
Grâce à lui nous avons paumé
La zone frontière⁶.* »

7 octobre

Le 6, vers 17 heures, Le Page a convoqué ses commandants de bataillon. Se tournant vers Segrétain, il lui a dit : « *Le sort du groupement est entre vos mains.* » Aux 350 légionnaires rescapés de débloquer la sortie. L'heure H,

primitivement fixée à 1 heure, a été reportée plusieurs fois. Ce n'est qu'à 4 heures du matin que le BEP part à l'assaut des éboulis calcaires du goulet.

De suite, c'est un carnage. Les légionnaires sont fauchés par les armes automatiques et les grenades viêts. Les trois commandants de compagnie sont tués. Le lieutenant Faulques, chef du peloton d'élèves gradés, tombe touché à plusieurs reprises. Le lieutenant Stien, chef du groupe de partisans, réussit à passer. Héroïques, les légionnaires poursuivent. La percée est faite. La source, au milieu du goulet, est atteinte.

À 6 h 30, les Marocains du 1^{er} tabor et du 8^e RTM qui gardaient les hauts dévalent vers les fonds et se ruent vers la trouée. Des officiers entonnent la « Chahada », le chant de mort des Musulmans. Les tirailleurs et goumiers reprennent et, marée humaine, se précipitent de l'avant. Le verrou a sauté. Le sacrifice du BEP a ouvert la voie. Commence une descente vertigineuse aggravée par les tirs de l'ennemi. S'aidant de lianes, les rescapés se laissent glisser dans la vallée une centaine de mètres en contrebas. Ils ne sont pas sauvés pour autant. Il est à grimper sur les crêtes où la colonne Charton s'est retranchée.

Les blessés qu'il était impossible de brancarder sont restés dans la cuvette. Leurs toubibs se sont sacrifiés pour demeurer auprès d'eux et s'efforcer de les soigner. Vers 9 heures, tous seront faits prisonniers.

Sur la « crête Charton », la situation est tout aussi sérieuse. Les Viêts, sans relâche, attaquent les positions du 3^e tabor et du III/3 REI. Le commandant Forget est mortellement blessé en contre-attaquant.

Charton a poussé deux compagnies de supplétifs sur la colline de Quichan surplombant la vallée face à Coc Xa, à charge de guider et réceptionner ceux qui ont pu s'échapper du piège de la cuvette. Des groupes disparates arrivent. Les légionnaires se comptent. Ils sont moins de 130. Jeanpierre, Segrétain sont là. Plus de capitaines hormis Jeanpierre. C'est le miracle légionnaire, écrira Stein. Les légionnaires récupèrent des munitions et se reforment. Les Marocains sont plus nombreux n'ayant pas subi l'holocauste de la percée. L'épreuve subie les a paniqués. Ils courent, ils crient, le moral a craqué.

Le Page rejoint, vers 15 heures, avec une petite escorte. Il a pu descendre par la piste et, dans la vallée, a dû batailler contre des groupes de *bô doi*. Charton et Le Page se trouvent enfin réunis. Les deux colonels se serrent la main. Sans plus. Charton devant la cohue de « Bayard », pour ne pas utiliser un vocable autrement percutant, entend commander. Le Page, fort de son ancienneté et des ordres reçus, veut s'imposer. Chacun va partir mener sa guerre pour s'extraire de ce guêpier.

Le plafond est bas. Aucune intervention de la chasse n'est possible alors que le Viêt rôde tout autour. Ses tirs de mortiers ou de mitrailleuses s'abattent sur 477 et les crêtes où les Français s'efforcent de se regrouper. Les légionnaires du III REI/3 y feront Camerone.

Charton s'est éloigné avec quelques braves. Pistolet mitrailleur à la

main, il veut trouver un passage. Le vaillant colonel n'ira pas loin. Blessé, il sera fait prisonnier.

Le Page a donné ordre aux siens d'éclater avec pour objectif That-Khé à 15 bons kilomètres de là. Au terme de quelques heures de marche, il se retrouvera encerclé. Captif pour quatre ans. Segrétain est parti avec Jeanpierre et un petit carré de légionnaires. Le commandant mortellement blessé tombera entre les mains des Viêts. Un petit noyau avec Jeanpierre atteindra Labaume. Chez les tirailleurs et les goumiers, il en sera de même. Certains passeront, d'autres non.

Ils étaient partis 5 807. 1 385 seulement échappent à la mort ou à la captivité. 1 018 chez Le Page, 367 chez Charton. Les légionnaires ont le plus souffert. Ils rentrent à 23 sur 479 au 1^{er} BEP (capitaine Jeanpierre, lieutenants Marce et Roy, trois sous-officiers et 17 légionnaires). Pertes identiques au III/3 REI, 32 sur 635. Jusqu'au bout, les légionnaires ont combattu pour briser les obstacles ou couvrir les arrières. Leurs deux chefs de bataillon sont tombés.

Évoquant le drame de la RC 4, à la tribune de l'Assemblée nationale, le chef du gouvernement, René Pleven, dira : « *Les deux bataillons de la Légion étrangère sont ceux qui ont subi les plus lourdes pertes car, conformément à son héroïque tradition, la Légion s'est sacrifiée pour le décrochage des autres unités.* »

Le BEP, dans le goulet de Coc Xa, illustre parfaitement ces propos.

Chez les tirailleurs et goumiers, le lieutenant-colonel Labataille, chef d'état-major de Le Page, a disparu ; le commandant Arnaud, le capitaine Feaugas ont été capturés ; par contre, les commandants Delcros et Chergé ont échappé. 1333 tirailleurs ou goumiers sont rentrés. Un sur trois.

Six bataillons de l'armée d'Afrique disparus dans la tourmente de Dong-Khé-Cao Bang.

Si l'on y ajoute les pertes au I/3 REI de That-Khé dont les compagnies Labaume, les légionnaires paras du lieutenant Loth parachutés en recueil avec le 3^e BCCP sur That-Khé, le 8 octobre, et anéantis lors du repli sur Langson, les pertes de l'armée d'Afrique sur la RC 4 se chiffrent autour de 5 000 hommes⁷.

Le désastre de la RC 4 est le premier gros coup dur de l'armée française en Indochine. Il confirme les constatations des combattants. Le Viêt est plus solide et l'armée française moins forte qu'on ne l'estimait. Cette bataille mal conduite exige un autre chef. Ce sera Jean de Lattre.

La bataille de Vinh Yen

L'anéantissement des colonnes Le Page et Charton a entraîné un autre désastre. L'évacuation précipitée de That-Khé et surtout de Langson où Constans pris de panique a vu le Viêt devant sa porte. Il a accéléré non pas le repli mais la fuite de la garnison abandonnant tout derrière elle. Carpentier a

entériné. Sous la Convention, ces dérobades se seraient payées au prix fort. La Quatrième République sera bonne fille⁸.

Le général de Lattre, avec double casquette de haut-commissaire et commandant en chef, débarque à Saigon le 17 décembre 1950 pour gommer un lamentable passé. Le nouveau patron sait s'entourer. Avec lui, Salan, son adjoint, et ses fidèles, Allard, Cogny, Beaufre, Gracieux, Goussault. De quoi travailler.

Giap, après ses victoires de Dong-Khé à Langson, aurait pu se précipiter sur Hanoi. La prudence l'a emporté sur l'audace. Maintenant, il songe à repartir de l'avant. Célébrer le *têt*, l'année nouvelle, à Hanoi. Le 14 janvier 1951, le poste de Bao Chuc, un peu au nord de Vinh Yen, est attaqué. De là, la poussée viêt peut s'accroître sur Vinh Yen, 40 km au nord de Hanoi, en limite du delta.

Le GM 3 du lieutenant-colonel Vanuxem, à base de tirailleurs nord-africains, stationnait à Vinh Yen. À l'aube, l'un de ses bataillons, le 8^e groupe de spahis algériens, se porte sur Bao Chuc et se heurte à un solide bouchon. Engageant tout son GM, l'ancien capitaine du 2^e RTM en Italie tombe sur une véritable embuscade. Alors que Bao Chuc après une courageuse défense succombe vers 13 heures, le GM 3 doit se replier en perdant du monde. En fin de journée, il se retranche dans Vinh Yen, n'ayant récupéré que 240 spahis algériens et 280 tirailleurs marocains sur les deux bataillons pris dans l'embuscade. Simultanément, la brigade 308, descendue du Tam Dao, tend à isoler Vinh Yen et se poste sur la RC 2 afin de contrer des renforts français.

Salan, depuis le 29 décembre 1950, commande au Tonkin. Il prend les premières mesures. Le GM 1, ex-groupe mobile nord-africain, du lieutenant-colonel Edon doit se porter sur Phuc Yen pour prendre l'adversaire de flanc, sur sa gauche.

De Lattre, arrivant de Saigon, apprend la gravité de la situation à Vinh Yen. Il entérine les ordres donnés par Salan, désigne le colonel Redon pour commander sur place et n'hésite pas à prendre des risques personnels. Il part avec Salan en Morane pour Vinh Yen se rendre compte. Une heure plus tard, il se pose sous des tirs de mortiers. La nouvelle se colporte : « *De Lattre est là !* » Les énergies se gonflent pour faire bonne figure devant le général. Elles en ont besoin. Les visages sont marqués par l'âpreté des combats.

De retour à Hanoi, ayant vu, de Lattre donne ses ordres. Transport de renforts depuis la Cochinchine et l'Annam. Mouvement du GM 2 (lieutenant-colonel de Castries) vers le champ de bataille. Concentration de toute l'aviation au profit de Vinh Yen avec utilisation du napalm récemment fourni par les Américains.

À Vinh Yen, l'obscurité de la nuit laisse redouter le pire. Heureusement, les Viêts, peut-être sûrs de leur affaire, n'insistent pas. Ils attendent de part et d'autre de la RC 2 le débouché des renforts français.

À la pointe du jour le GM 1 s'engage direction Vinh Yen. Le Viêt attendait. Deux compagnies du III/1 RTA se retrouvent encerclées. Les

chasseurs bombardiers, au napalm, parviennent à les dégager. En fin de journée, rien n'est décidé. À 16 h 30, de Lattre se pose à nouveau avec Salan sur la petite piste de Vinh Yen. Les Viêts sont installés à moins de 1 500 m. Heureusement, ils ignorent qui atterrit. Une fois encore, l'effet de Lattre joue pour galvaniser la défense.

Salan, l'Indochinois, lit, à livre ouvert, le jeu de Giap. Il a décelé l'embuscade montée sur la RC 2. Il prescrit à Redon un large coup d'éventail par les collines dominant au nord-est le champ de bataille. Les unités nord-africaines ont été renforcées par deux bataillons paras, 10^e BPCP, 1^{er} BCCP. Toute la nuit du 16 au 17 janvier, les assauts contre les positions françaises se multiplient et échouent devant la solidité des défenses. Giap a accepté le principe d'une bataille en rase campagne. Il se trompait. La puissance militaire française, aviation-artillerie-troupes bien commandées, s'exprime à fond contre ses forces qui s'épuisent. Il doit renoncer et décrocher après de très lourdes pertes de l'ordre de 1 500 tués, 480 prisonniers et plusieurs milliers de blessés. Vinh Yen, victoire défensive, estompe un peu la RC 4. Dans cette rude mêlée, les unités de l'armée d'Afrique ont été aux premières loges du succès final. Elles constituaient l'ossature des GM 1 et 3, les deux composantes terrestres de la bataille.

Na San

En octobre 1951, Ngia-Lo, au cœur du pays thaï, a été sauvé par l'opération aéroportée audacieuse du général Salan. Le 8^e BPC et le 2^e BEP ont sauté sur les arrières viêts. Giap a dû ordonner le repli de ses TD.

Ce général est un obstiné. Un an plus tard, dans la nuit du 17 au 18 octobre 1952, sa 308, maintenant division, concentrée par surprise, enlève Nghia-Lo. Les deux compagnies sur place ne pouvaient résister à une division complète.

Devant la situation créée et pour éviter la disparition identique de postes isolés, Salan, successeur militaire de De Lattre décédé en janvier 1952, prescrit de replier sur Na San les garnisons du pays thaï, entre Fleuve Rouge et Rivière Noire.

Na San (traduire par *petite rizière*), sur la RP 41 menant à Lai-Chau, à 190 km ouest nord-ouest de Hanoi, possède une piste en terre de 1 100 m pour Dakota au milieu d'une cuvette de cinq km sur deux. Le site, avec ses petites collines, peut être défendu. L'emplacement, bien situé, permet de mener des opérations offensives afin de couvrir le Nord Laos et le pays thaï noir. La chasse et le bombardement sont à bonne distance d'intervention. Le colonel Gilles, un marsouin para, est nommé commandant de la base aéroterrestre à constituer. Énergique, ayant les pieds sur terre, il active son monde d'une main ferme. Le III/5 REI (commandant Dufour) arrive. En un temps record, encadrant 400 coolies, sur les directives du Génie, il construit une enceinte fortifiée de dix points d'appui (portés à onze ensuite). Des tranchées, des abris

sont creusés, des collines dénudées, des champs de tir dégagés, des réseaux de barbelés et de mines posés, des contre-attaques prévues.

Un deuxième bataillon de Légion rejoint (III/3 REI du commandant Favreau) ainsi que deux bataillons de tirailleurs nord-africains (II/6^e RTM, II/1^{er} RTA) et deux bataillons thaïs⁹. Une seconde enceinte de sept points d'appui indépendants s'édifie. Les deux BEP (1^{er} et 2^e), le 3^e BPC s'installent pour assurer les contre-attaques. Des pièces d'artillerie et une compagnie Légion de mortiers lourds¹⁰ se tiennent prêtes à assurer les appuis. Continuellement, un pont aérien, depuis Hanoi, ravitaille le chantier.

Les dimensions du camp retranché sont relativement modestes (nettement inférieures à celles de Diên Biên Phu). Le III/3 au complet s'enterre sur le PA 26, mouvement de terrain bien marqué à l'est de la piste. Seule la section du lieutenant Amet (adjoint sergent Tasnady), légèrement renforcée, est détachée en extrémité de piste. Le III/5, par contre, éclate en PA de compagnie. La 11^e compagnie occupe le PA 8 au nord de la piste, sous les ordres du capitaine Letestu, un vieux soldat ayant découvert la Légion, à 34 ans, en Indochine, et qui commence à s'y faire un nom. Particularité du lieu, un gigantesque banyan, d'au moins 200 m de diamètre, se dresse au cœur de la position. Sa taille, ses racines aériennes n'ont pas permis d'éliminer ce parasol si caractéristique. La 9^e compagnie se tient aux approches sud-ouest de la piste, près du 2^e BEP maintenu en réserve. La 10^e compagnie est la plus avancée. Sur le PA 21 *bis*. Au sud-ouest, elle couvre la ligne de crête dominant piste et PC.

Le 23 novembre 1952, la garnison s'élève à 12 000 hommes. Avec ses légionnaires et ses tirailleurs, elle présente une forte connotation armée d'Afrique.

Dans la bataille, Giap va engager les divisions 308, 312 et 316, chacune à trois TD (régiments). 30 000 s'apprêtent à se mesurer aux défenseurs du premier camp retranché de ce genre. Leur chef a sous-estimé la solidité des défenses et pense pouvoir aisément balayer cette verrue sur la route du Laos.

*

La première attaque sérieuse survient le 23 novembre. Sur le PA 8, l'affaire débute par une tragédie héroïque. Un peu avant une heure, les sentinelles rendent compte qu'un détachement de partisans thaïs, se repliant sur Na San, demande refuge. Faut-il ouvrir les chicanes ? Dans la pénombre, l'officier de quart, le lieutenant Durand, s'avance. Durand est un miraculé. Il a fait partie d'un groupe de résistants fusillés par les Allemands. Laissé pour mort, il s'en est sorti avec la perte d'un doigt.

Durand s'approche pour bien se rendre compte de l'identité exacte de ces « amis » qui demandent refuge. S'est-il engagé trop avant ? L'un des arrivants lui plaque un revolver sur la tempe et lui intime : « *Donnez l'ordre d'ouvrir !* »

On apprendra par la suite que l'individu était un commissaire politique.

La réplique de Durand, chevalier d'Assas du XX^e siècle, est immédiate :
« Tirez, ce sont les Viêts ! »

Un coup de feu ; Durand s'affaisse, mortellement blessé. Les légionnaires ont compris. Les chargeurs étaient engagés, les culasses armées, les grenades à portée de main. Le feu se déclenche instantanément.

Le légionnaire Linn fait partie de ceux qui sont postés près de la chicane. Comme ses camarades, son doigt se presse sur la détente de sa MAT 49 dès le cri du lieutenant. Volontaire, il sautera sur Diên Biên Phu. Médaillé militaire, plusieurs fois cité, le caporal-chef Linn, de la 1^{ère} section de la 4^e compagnie du 2^e REP, sera tué à l'Amar Khraddou le 16 mars 1961. Le club des caporaux-chefs à Aubagne porte aujourd'hui son nom.

Derrière les faux Thaïs, à courte distance, les vagues d'assaut se tenaient prêtes. Le PA 8, compris dans les objectifs de la nuit, est attaqué de trois côtés. Les barbelés volent en l'air sous l'action des torpilles bengalores. Les salves de mortiers s'abattent sans relâche. Le lendemain matin, on retrouvera 400 ailettes d'obus à l'intérieur du périmètre de la 11^e compagnie.

L'imposante ramure du banyan est une tunique de Janus. Nombre d'obus de mortiers percutent le branchage et se transforment en fusants hauts. La compagnie tient ferme même si l'assaillant parvient à submerger une portion de son PA. Le Dakota Luciole éclaire le combat. Une compagnie du 3^e BPC en profite pour aider à repousser le bataillon du TD 88 qui mène l'assaut. Les 120 de la CMLE matraquent les pentes et les couloirs d'infiltration. Au matin, l'ennemi aura laissé 64 tués et 5 prisonniers sur le terrain.

*

La bataille débute véritablement dans la nuit du 30 novembre au 1^{er} décembre. Le PA 22 *bis* occupé par le bataillon thaï n° 2 tombe mais est réoccupé par une contre-attaque du 2^e BEP au lever du jour. Situation identique au PA 24 repris par le 3^e BPC. Les contre-attaques prévues par Gilles ont parfaitement fonctionné.

La nuit suivante, Giap déclenche un assaut général concentré sur les PA 21 *bis* et 26, situés aux extrémités est et ouest du camp. Les écoutes radio ont intercepté le plan viêt. Tout le dispositif français attend l'attaque. Les Dakota Luciole se relaient au-dessus de Na San dont les 105 ont réglé leurs plans de feu.

Le III/3, sur le PA 26, est face au TD 174 et à un bataillon du TD 88. Avec leurs armes automatiques, les légionnaires balaient les glacis soigneusement dégagés montant vers eux. Au jour, après avoir repoussé quatre assauts, ils découvriront 250 cadavres et 8 FM dans leurs barbelés. Le bataillon, reconstitué après la RC 4, a vengé Forget et les siens.

La partie la plus dure se déroule au PA 21 *bis* du lieutenant Bonnet (10^e compagnie du 5^e REI). Outre Bonnet, le PA comprend les lieutenants

Blanquefort et Bachelier, un lieutenant d'artillerie en DLO et 150 gradés et légionnaires. Le patron du III/5, le commandant Dufour, était fêru de retranchements. Il avait exigé de ses cadres de parfaites rasances, des emplacements de tir soigneusement camouflés avec enfilade.

Dès 20 heures, les Viêts grouillent autour de 21 *bis*. On les devine. On les entend. Des mines sautent de temps à autre, balisant leur présence et déclenchant une réplique de mortiers. Derrière ses créneaux, la 10^e compagnie guette.

Une heure trente. Mortiers et canons sans recul viêts s'en prennent au point d'appui. Dufour avait eu raison de se montrer exigeant. Les lieutenants de la 10^e compagnie ont parfaitement appliqué ses instructions. La défense, bien encadrée par les tirs de 105 et de mortiers, est solidement agencée. Elle tient. Si, vers 3 heures, un élément ennemi pénètre dans le PA, la compagnie le neutralise presque aussitôt.

Au jour, 21 *bis* appartient toujours à la 10^e compagnie, mais elle a perdu deux officiers, les lieutenants Bonnet et Bachelier, et deux légionnaires. Elle compte 11 blessés. Lorsque survient en renfort la 9^e compagnie (lieutenant Branca), le spectacle devant la position est impressionnant. Les Viêts ont laissé sur le terrain 350 cadavres, une cinquantaine de blessés, 39 FM, 3 mitrailleuses lourdes, 45 PM, un armement et un matériel considérables, dont des kilomètres de fil téléphonique servant à assurer les liaisons entre les unités du TD 209. L'attaque à dix contre un a échoué.

Giap a perdu 3 000 tués et blessés dans l'ensemble de ses tentatives contre le camp retranché. Dès le 6 décembre, il entamera la retraite de ses troupes. Na San s'affirme un franc succès. Hélas, on voudra refaire du Na San. Ce sera Diên Biên Phu.

Sous les ordres du capitaine Favreau, la 2^e compagnie du régiment de marche de la Légion avait gagné une palme durant la campagne de Tunisie en 1943. Sous les ordres du commandant Favreau, le 3^e bataillon du 3^e REI gagne une palme à Na San. Les mêmes se retrouvent toujours durant les grands moments.

Diên Biên Phu

Le drame de Diên Biên Phu est trop connu pour y revenir longuement. Ce *remake* en plus étoffé de Na San, dont les responsables du désastre final sont bien connus, se rehausse seulement de l'héroïsme de ses combattants. L'armée d'Afrique a plus que payé son tribut dans cette fournaise où nombre de ses unités ont été engagées. Légionnaires et tirailleurs ont eu en charge la majorité des points d'appui. Les premiers avec les parachutistes ont été les piliers d'une défense héroïque dont la dernière minute a sonné le 7 mai 1954 à 18 heures.

L'attaque viêt-minh se déclenche, on le sait, le 13 mars à 17 heures. À cette date, la garnison du camp retranché compte essentiellement douze

bataillons d'infanterie, qui tiennent les centres de résistance, aux prénoms féminins entrés dans l'histoire militaire, Béatrice, Huguette, Claudine, etc.

— Cinq de Légion :

III/13 DBLE, sur Béatrice, au nord-est.

I/2 REI, sur Huguette, au centre-ouest.

I/13 DBLE, sur Claudine, au sud-ouest.

III/3 REI, sur Isabelle, au sud.

1^{er} BEP en tant que réserve de contre-attaque.

(Sans omettre les éléments Légion présents dans la cuvette, compagnie parachutiste de mortiers lourds, compagnie de réparation.)

— Quatre de tirailleurs nord-africains :

V/7^e RTA, sur Gabrielle, au nord-ouest.

III/3^e RTA, sur Dominique, au centre-est.

I/4^e RTM, sur Éliane, au sud-est.

II/1^{er} RTA, sur Isabelle, au sud.

L'armée d'Afrique fournit ainsi initialement neuf bataillons sur douze¹¹, soit pratiquement 70 % du potentiel défensif de Diên Biên Phu. Ce pourcentage évoluera avec le parachutage de bataillons paras, 5^e BPVN, 6^e BPC, II/1 RCP, 3^e BPC, 1^{er} BPC et 2^e BEP.

Au titre de l'armée d'Afrique s'ajoutera, mi-avril, le 2^e BEP du commandant Lisenfeld parachuté en deux vagues. À l'heure de l'agonie, 745 volontaires, non parachutistes, sauteront de nuit sur Diên Biên Phu. Parmi eux, 500 légionnaires. Ils auraient pu être plus nombreux encore. Un télégramme arrive à l'état-major à Hanoï : *« Mon bataillon non para, volontaire pour sauter en bloc sur Diên Biên Phu. Stop. Chef de bataillon Cabaribère, commandant le II/3 REI. »*

Héroïque Cabaribère ! Il ne sautera pas sur Diên Biên Phu. Trois jours après l'envoi de son télégramme, il sera tué sur la RC 5 entre Haiphong et Hanoï, son bataillon décimé.

Les Français avaient sous-estimé la puissance des moyens mis en œuvre par l'ennemi. L'artillerie pilonne sans relâche des positions insuffisamment protégées. Des vagues d'assaillants se jettent avec une énergie farouche sur les tranchées des points d'appui.

Dans la tempête qui ne cesse de se déchaîner, seules les âmes bien trempées tiennent. Le 3^e bataillon thaï lâche Anne-Marie. Verdun n'est pas fait pour ces coureurs de brousse. Les tirailleurs maghrébins, leurs cadres décimés, flanchent. Dix ans plus tôt, leurs aînés au Belvédère et au Garigliano se battaient pour la France en suivant des chefs qu'ils connaissaient de longue date. La guerre d'Indochine ne permet plus cet enracinement des cadres et que dire aussi de la motivation d'enfants de pays qui s'éloignent de la métropole ?

Sur Gabrielle, le V/7 RTA se montrera fidèle à ses traditions. Le colonel Langlais le soulignera dans ses souvenirs et lui rendra hommage. Les autres positions seront abandonnées par leurs tirailleurs. Légionnaires et paras se

retrouveront seuls avec des unités exsangues. Le 25 avril, le commandant Guiraud du 1^{er} BEP prend le commandement d'un « *bataillon de marche* » des BEP avec les rescapés : la valeur d'une compagnie au 1^{er} BEP, de deux compagnies au 2^e BEP. Finalement, ils seront moins de 4 000 à se battre, à 1 contre 10. L'armée d'Afrique avec ses légionnaires fantassins ou parachutistes en fournit plus de la moitié.

À Diên Biên Phu, du 13 mars au 7 mai, la Légion dénombre 318 tués, 738 disparus, 2 322 blessés. Qui n'a pas été touché, une fois, deux fois, trois fois ? Les pertes des tirailleurs sont nettement moindres. On sait pourquoi.

S'ajouteront les prisonniers de tous grades décédés dans les camps viêts, morts d'épuisement faute de soins et d'alimentation. La mortalité dans ces camps d'internement a battu des records dépassant ceux des camps nazis de concentration. Les rendus, après les accords de Genève, ne représentent que 28 % des effectifs capturés.

À la fin de 1954, les premières unités commencent à reprendre la longue route Singapour-Canal de Suez-Marseille ou Mers el-Kébir. Les rapatriés ignorent le nombre exact des camarades qui sont tombés dans cette lointaine et attachante Indochine. Ces chiffres ne seront que progressivement connus. Ils témoignent des sacrifices consentis pour éviter à cette terre de tomber dans la mouvance communiste.

Nord-Africains (tirailleurs et goumiers) : 7 000 tués et disparus.

Légionnaires : 10 483 (309 officiers, 1 082 sous-officiers, 9 092 légionnaires).

RC 4 et Diên Biên Phu ont été les deux grands holocaustes ; mais les pertes ont été quasiment journalières.

Du Tonkin à la pointe de Camau, le canon tonnait et la fusillade crépitait. Rares étaient les secteurs vraiment calmes. Tous les anciens d'Indo en savent quelque chose.

L'armée d'Afrique a donc perdu 17 000 des siens en Indochine de 1946 à 1954. Évoquant les grandes hécatombes humaines, on pense aux deux guerres mondiales. On ne saurait oublier le prix de la guerre d'Indochine pour ceux-là qui la supportèrent huit années durant. Les combattants partant pour regagner la métropole ou l'AFN, eux, se souviennent.

*

La nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre 1955 est tombée très vite, baignée de moiteur. À des milliers de kilomètres de la terre africaine, dans leur cantonnement d'En-Ton-Tay, en grande banlieue de Saigon, les légionnaires de la 7^e compagnie du 2^e BEP ont terminé leurs paquetages. Assis sur leurs sacs, ils attendent les véhicules qui les mèneront au LST assurant la liaison avec le *Pasteur* ancré en mer de Chine. Dans 15 jours, ils débarqueront à Mers el-Kébir, près d'Oran, en Algérie.

Leur commandant de compagnie les a rassemblés. Les hommes ne

distinguent pas le visage de leur chef, mais ils entendent sa voix. Il est, cet officier, l'un des rares rescapés des combats de la RC 4 en octobre 1950, où son bataillon, le 1^{er} BEP, a été anéanti. Son cœur est lourd.

« Nous allons quitter à jamais cette Indochine où nous nous sommes tant battus depuis des années. Pensons à nos camarades qui sont tombés à Cao Bang, à Na San, à Diên Biên Phu... »

La liste est longue des noms qui parlent aux survivants.

« Pensons aussi à nos camarades vietnamiens qui se sont, eux, si bien battus à nos côtés sous le béret blanc de la compagnie indochinoise de parachutistes. Ils croyaient en nous.

Nous rentrons. Un autre combat nous attend. L'Algérie, c'est la France. Elle ne doit pas tomber aux mains des rouges... »

Il ne dit pas les communistes. Il parle des rouges. Ses gars savent ce qu'il en est.

« Oui, là-bas, nous allons avoir à nous battre à nouveau, mais là-bas nous gagnerons. Nous ne partirons pas... Le coup de l'Indo, on ne nous le referra plus ! »

Se doute-t-il, ce lieutenant de 30 ans, qui, une dizaine d'années plus tôt, se battait avec les FTP pour libérer son village de la Drôme, de la flamme qui commence à s'élever en lui ?

Se doute-t-il que le commandant en chef à Alger, le général Lorillot, ancien commandant du 2^e REI en Extrême-Orient, vient de tenir le même langage : « *Le coup de l'Indochine, on ne nous le referra plus !* » ?

Non, il ne peut pressentir tout cela et pourtant... Le 13 mai 1958, le 22 avril 1961, le dernier baroud des soldats perdus de l'Algérie française, ils sont déjà là, en germe, au cœur de ceux qu'à leur heure de gloire on appellera les Centurions. Et tout cela tient dans une seule vision : le refus d'amener une fois de plus le pavillon.

1- À la barre de l'Indochine, op. cit., p. 88-90.

2- Très exactement 1 835, encadrés par 55 officiers et 188 légionnaires. La mobilisation de 1939 a porté le 5^e REI à 4 900 avec l'incorporation d'éléments « indigènes ».

3- La 9^e compagnie, isolée car n'ayant pu être prévenue, se joindra à la colonne du commandant Le Page qui entrera en Chine le 3 avril, au nord-ouest de Cao-Bang.

4- Le lieutenant-colonel Gaucher, commandant la 13^e DBLE, sera tué à Diên Biên Phu en 1954. La promotion 1983-1986 de Saint-Cyr porte son nom.

5- Du nom de la compagnie du Génie ayant aménagé cette portion de route en 1947.

6- Il est d'autres couplets. Sur l'air de « Aux Légionnaires » ; paroles des lieutenants Chauvet et Graziani. Le capitaine Graziani sera tué en Algérie à la tête d'une compagnie du 6^e RPC.

7- Voir tableau en annexe pour les pertes par unités.

8- Constans deux ans plus tard aura ses étoiles et Carpentier retrouvera un commandement en métropole. Le chef, pourtant, avait perdu tout crédit et tout prestige. Alors qu'il passait une inspection à Coëtquidan, on entendra monter en sourdine des rangs des Saint-Cyriens : Langson, Cao Bang, Langson, Cao Bang...

9- Seront également envoyés un troisième bataillon thaï et un bataillon vietnamien.

10- Officiellement, Compagnie Mixte de Légion étrangère équipée de mortiers de 120 et de 81. Avec ses tirs plongeants, elle fournira un appui précieux.

11- Pour arriver à douze, le 13 mars, il faut compter deux bataillons thaïs et le 8^e BPC de réserve de contre-attaque comme le 1^{er} BEP.

XXVII

Dernier baroud

1^{er} novembre 1954. La Toussaint sanglante endeuille une Algérie pratiquement vide de troupes. Le contingent monte la garde au Rhin. Les soldats de métier qui se battaient en Indochine n'ont pas encore pris le chemin du retour prévu par les accords de Genève mettant fin au conflit. En Algérie, il n'est guère que des dépôts d'instruction ou de relève, en tout 56 000 hommes pour les deux tiers originaires du pays.

Cette guerre qui n'ose avouer son nom prend du temps à se trouver. À l'été 1955, la rébellion donne l'impression de s'essouffler. Elle ne se manifeste que dans l'Aurès, quelques douars de Petite Kabylie et des massifs de Grande Kabylie. Soudain, les massacres de Philippeville – à double entrée – le 20 août 1955 lui redonnent vie. Pour l'armée d'Afrique et au premier chef pour les unités de tirailleurs s'ouvre une phase noire. La vieille fidélité des troupes nord-africaines se remet en question.

Tout débute par des désertions avec ou sans armes. Jusqu'alors, elles ne se chiffraient, pour l'ensemble de l'Algérie, qu'à quelques petites dizaines par trimestre. À partir d'octobre 1955, elles s'envolent pour atteindre un sommet au premier trimestre 1956 (près d'un millier). Elles chutent en fin d'année (250), se relèvent en 1957 (500), avant d'aller décroissant avant une remontée significative en 1961. La raison s'en perçoit aisément. Le vainqueur est connu.

La désertion a toujours existé dans toutes les armées du monde. Coup de cafard, conflit avec un supérieur, besoin de retrouver ses racines. Cette fois, le mal est plus profond et plus étendu. Brutalement, des soldats musulmans, engagés ou appelés, refusent de servir une France qu'ils regardent désormais comme une ennemie. Le coup est douloureux pour les cadres habitués à une fidélité sans faille. Plus graves se déroulent les trahisons. (Encore qu'une désertion soit déjà une trahison.)

Le poste de Seababna, dans la région de Relizane, à mi-route entre Orléansville et Oran, est tenu par une compagnie du 50^e bataillon de tirailleurs algériens. Il y a une cinquantaine de réservistes et 80 tirailleurs, l'ensemble commandé par le sous-lieutenant Fournier, n'ayant encore jamais vu le feu. Dans la nuit du 19 février 1956, une forte bande rebelle, renseignée par des complicités internes, attaque la garnison. Les trois quarts des

tirailleurs passent à l'ennemi. Les Européens ont 18 tués, dont le chef de poste, ainsi que 22 blessés.

À l'autre extrémité de l'Algérie, la ferme Degoul, à 15 km au sud-ouest de Souk Ahras, est également tenue par des tirailleurs du III/3 RTA. Ces derniers, de nuit, désertent au grand complet après avoir massacré leur encadrement européen. L'affaire est sérieuse : 150 combattants bien armés sont passés au maquis. Le 3^e RPC de Bigeard, alerté, réagit vite et bien. Grâce aux hélicoptères, il entame avec succès la traque des fuyards. À 17 heures, tout est terminé. 126 déserteurs ont été tués, 15 autres capturés. 114 armes perdues ont été récupérées.

Le poste du Djebel Groun, dans l'Aurès, à 12 km au sud de Mac-Mahon, est gardé par la 10^e compagnie du 7^e RTA, glorieux régiment des campagnes d'Italie, de France, et d'Indochine (fourragère rouge en 14-18). Le 29 mai 1956, le capitaine étant permissionnaire, les sous-lieutenants Jeannest et Roubaud, deux camarades de la promotion *Ceux de Diên Biên Phu*, assurent la responsabilité des lieux. Dans la nuit du 29 au 30, vers 1 heure 30, le sergent Nezzar avec un caporal complice introduit une trentaine de rebelles dans l'enceinte. La trahison paie. La compagnie perd quinze des siens dont ses deux officiers. En s'enfuyant, le groupe « Fell » entraîne avec lui une vingtaine de tirailleurs (la moitié s'échappa).

Le commandement s'interroge. La situation du moment permet-elle l'emploi de tirailleurs pour combattre la rébellion ? Douteux, a priori ! Le général Vanuxem, patron de la zone, intervient. Il connaît bien les tirailleurs. Il commandait une compagnie en Italie et le GM 3 à Vinh-Yen. Sa plaidoirie porte : « *Si on doit pacifier l'Algérie, ce sera ni avec des légionnaires, ni avec des Sénégalais, mais avec des enfants du pays, des tirailleurs. Je tiens à conserver le 7^e.* » D'autant que, dans le drame du Djebel Groun, seule une minorité a failli. Deux sections ont réagi correctement. L'avenir donnera raison à Vanuxem. Des unités de tirailleurs seront envoyées en métropole. Le 7^e RTA restera en Algérie et se montrera pleinement valeureux.

Le malaise dépasse la base. En février 1957, 52 officiers algériens écrivent au président de la République (René Coty) pour lui demander de trouver une issue honorable, par une discussion immédiate et loyale entre les représentants des deux communautés, au drame qui ravage leur terre natale. Faute de réponse, en juillet, les signataires donnent leur démission. Nombreux rejoindront le FLN. Eux et tous leurs camarades baptisés les DAF, les « *Déserteurs de l'armée française* », joueront un rôle militaire et politique important au sein de la rébellion. Ils seront en particulier les piliers des armées de l'extérieur, formées dans les bases de l'est et de l'ouest, Tunisie et Maroc. Quelques-uns feront une belle carrière. L'ancien sous-lieutenant Ahmed Benchérif, déserteur dans la nuit du 27 au 28 juillet 1957 après avoir égorgé 6 FSE et 8 FSNA de sa section, deviendra colonel, commandant la gendarmerie algérienne.

Désertions, trahisons possèdent bien des explications.

Parmi ceux qui jettent le drapeau tricolore aux orties se trouvent d'anciens prisonniers du Viêt-minh. Dans les camps, ils ont subi une mise en condition intense contre le colonialisme. La RC 4, Diên Biên Phu et d'autres combats malheureux ont prouvé que le colonisateur n'était pas invincible. Son prestige est ébranlé.

À l'heure internationale de la décolonisation, le nationalisme, au Maghreb, rencontre écho. Le FLN sait l'exploiter. Ses agents distillent discrètement leur message dans les unités. Ils trouvent des complicités notamment chez les sous-officiers. Non sans raison (*cf.* plus bas). L'action sur le terrain débouche obligatoirement sur un racisme sélectif. L'ennemi n'est pas européen, il est musulman. Les suspects appréhendés ou bousculés portent tous le turban ou la chéchia et ce sont les frères de sang de ces tirailleurs qui participent au maintien de l'ordre. La mechta qui flambe pourrait être celle de leur douar d'origine.

S'aborde la responsabilité de la France. Pour de nombreux mobiles, dont la pression de la colonisation européenne s'opposant, « *par crainte de l'arabe* », à toute évolution, la situation politique et sociale est figée en Algérie. Au Maroc, Lyautey avait su créer Dar el Beida et permettre à de jeunes Marocains d'accéder à des responsabilités d'officiers. En Algérie, on l'a vu, la hiérarchie militaire bute sur des limites strictes. Un vieil adjudant de tirailleurs n'accède à l'épaulette qu'à vingt ans de service. Ce fut le cas du très francophile Boualam. Le grade de capitaine marque pratiquement un plafond pour un Algérien servant à titre indigène. Les conditions de solde et d'avancement sont inférieures à celles des Français de souche. Comment dans de telles conditions ne se créeraient pas des rancœurs dont témoignera, en 1959, l'ouvrage du lieutenant Abdelkader Rahmani (*L'affaire des officiers algériens*) ? Si l'adjudant Ben Bella, médaillé militaire, quatre fois cité, avait été officier supérieur, se serait-il révolté ?

Le mal atteint les troupes tunisiennes et marocaines de l'armée d'Afrique. Heureusement à un degré moindre. Au début de 1956, Tunisie et Maroc accèdent à une indépendance obtenue sans trop de frictions graves (même si des heurts ne furent évités). Leurs ressortissants, servant dans les unités de tirailleurs, de tabors ou de spahis, s'estiment déchargés d'obligations envers la France. La majorité de ceux qui servaient en Algérie exigent de rentrer chez eux. Il leur sera donné raison dans un souci d'apaisement¹. L'armée d'Afrique s'effeuille. La voici dépourvue de ses contingents tunisiens et marocains². Les termes RTM, RTT, disparaissent. Par défaut, à partir de novembre 1958, on ne parlera plus que des BT et RT pour évoquer les bataillons et régiments de tirailleurs algériens. Inutile de préciser. On sait qu'ils sont obligatoirement algériens.

*

Serait-ce, avant l'heure, la fin de l'armée d'Afrique ? Non !

Cependant, à prime abord, dans un pays qui est le sien, elle paraît noyée dans la masse que la métropole déverse d'Oran à Bône. Au lendemain du 1^{er} novembre 1954, les hommes politiques de Pierre Mendès France à François Mitterrand ont répondu : « *L'Algérie, c'est la France !* » Des renforts sont partis. Le corps expéditionnaire rentrant d'Indochine a été dirigé sur ce nouveau théâtre d'opérations. Suite à sa visite tumultueuse à Alger, le 6 février 1956, le socialiste Guy Mollet, président du Conseil, a décidé l'envoi du contingent en Algérie. 400 000 métropolitains sont engagés pour rétablir l'ordre de Marnia à La Calle.

L'armée d'Afrique, ainsi, n'est plus la composante quasi exclusive de l'armée française en Algérie. Pourtant, elle continue de fournir un atout essentiel au commandement.

La Légion d'abord. Sans retrouver ses effectifs d'Extrême-Orient, elle s'affirme plus que jamais fidèle au poste, troupe de choc incontournable pour faire face aux coups durs. D'Oranie au Constantinois elle aligne ses unités :

Un régiment REI, 11^{ème} DBLE.

Deux régiments de cavalerie

Deux régiments de parachutistes venus régiments à leur retour d'Indochine en 1955.

En 1958, le général Gardy, inspecteur de la Légion, obtiendra de faire sortir la Légion des postes. 3^e et 5^e REI, 13^e DBLE s'intégreront à la 11^e DI, grande unité de réserve générale, et participeront aux grandes opérations des années 59 et 60 (Plan Challe et autres). Le 2^e REI, basé à Aïn-Sefra, sera la pierre de base de la garde sur la frontière marocaine. Les REC se voudront les fidèles du Constantinois et du Sud algérien. Les deux REP seront par excellence les troupes d'intervention du haut commandement. Ils interviendront partout : Tébessa, Guelma, Plan Challe, etc. Le 1^{er} REP débarquera même à Suez pour un coup d'épée dans l'eau dont il ne sera pas responsable. À Laghouat, Ouargla, Colomb-Béchar, Fort-Leclerc au Fezzan, les quatre CSPLE contribuent à la surveillance de l'immensité saharienne.

Au niveau de la maison mère, le 1^{er} RE assure la formation, les relèves, le maintien des traditions et veille à la sécurité locale. Sidi Bel Abbès sera la seule ville d'Algérie sans couvre-feu !

Les troupes de souche nord-africaine ont souffert dans leur chair et leur âme. Progressivement, la confiance revient. Un large brassage FSE-FSNA y a contribué, atténuant les risques de désertion collective avec emport d'armes, la crainte majeure du commandement. Une meilleure sélection des appelés a éliminé des agitateurs éventuels. Les faits confirment. Les BT et RT se battent honorablement. Le 29^e RT, en 1959, rejoint la 11^e DI, grande unité de réserve générale, on le sait. Dans le Constantinois, le 7^e RT est regardée comme une valeur sûre. En 1960, un Algérien sorti du rang, le colonel Rafa, en prendra le commandement.

Parallèlement, les besoins de la pacification conduisent à la création de nouvelles unités spécifiquement algériennes. Les harkas, littéralement troupes mobiles, destinées à la traque des rebelles et implantées localement. Les

membres des autodéfenses, etc., constituent un ensemble imposant éparpillé sur tout le territoire. On compte, au 1^{er} janvier 1961 :

— 800 harkas, soit 63 000 harkis (7 500 servant dans les commandos de chasse).

— 101 GMS, soit 7 500 hommes.

— 740 SAS, dont 30 SAU, avec 19 000 hommes au titre des maghzens.

— 2031 GAD avec 28 000 gardes armés.

L'ensemble donne dans les 118 000 Algériens armés. 6 500 d'entre eux sont d'anciens rebelles ralliés. Révoltés par les pratiques du FLN, doutant de la victoire, retournés après capture, ils ont changé de camp. Si l'on sait que 40 000 appelés et 30 000 engagés volontaires servent dans les tirailleurs, il est possible d'énoncer que 200 000 Algériens, l'arme à la main, défendent l'Algérie française. Ils représentent un tiers de l'armée française présente sur le sol algérien.

Ce tiers, majoré de la Légion étrangère (15 000 légionnaires), s'inscrit dans le sillage de l'armée d'Afrique au service du drapeau tricolore. L'ALN de l'intérieur, laminée par le Plan Challe, est loin d'une telle force. Elle aligne moins de 20 000 combattants entre Djounoud, avec armes de guerre, et Mousseblines, avec fusils de chasse.

*

La guerre d'Algérie n'est ni l'Italie, ni l'Indochine et encore moins Verdun. Si les embuscades sont meurtrières et les combats violents, ils ne se prolongent guère. La katiba (compagnie) ou la ferka (section) localisées s'efforcent de tenir jusqu'à la nuit pour disparaître à la faveur de l'obscurité. La bataille la plus longue est, sans doute, celle de Souk Ahras, trois jours en avril-mai 1958, avec des temps morts.

Cette modicité, relative, explique les pertes françaises. 23 000 dont le tiers par accidents, soit 15 000 tués au combat ou en embuscade. Un GMC qui quitte la piste et dévale une pente du djebel ne pardonne pas. Si l'on se souvient qu'en 14-18, il tombait en moyenne 1 000 combattants par jour³, la guerre d'Algérie représente une quinzaine de jours de combats de 14-18.

Ces réserves n'enlèvent rien aux mérites des combattants à l'heure de vérité. Les troupes de choc, légionnaires et paras, ont payé leur prix du sang. Les Algériens ayant opté pour la France aussi. Sont tombés dans les rangs de l'armée d'Afrique :⁴

Légion étrangère	1 976
Unités régulières	1 345
Supplétifs	3 200
	6 521 ¹

Total

Les pertes de l'armée d'Afrique correspondent à 44 % des pertes de l'armée française. Pourtant, on l'a vu, ces « Africains » ne comptaient que pour le tiers. C'est dire qu'ils n'ont pas hésité à s'engager. Quelques exemples

en témoignent.

Le 21 janvier 1958, le lieutenant-colonel Jeanpierre, le rescapé de la RC 4, commandant le 1^{er} REP, arrive à Guelma, secteur névralgique. Les katibas de l'ALN, formées en Tunisie, utilisent une zone de broussailles denses au nord de la petite ville pour franchir le barrage électrifié, la Ligne Morice, et s'infiltrer vers l'intérieur de l'Algérie. De janvier à fin mai, les combats vont faire rage pour intercepter et interdire les passages. Le 1^{er} REP y laisse 111 des siens et 272 blessés. La moitié de l'effectif opérationnel sur le terrain est touchée. Jeanpierre tombe le 29 mai au djebel Mermera, au nord-ouest de Guelma. L'ALN sous les rafales des légionnaires a laissé 2 000 morts.

Son frère, le 2^e REP, n'est pas en reste. Le 26 avril 1958, aux Béné-Sbihi en Petite Kabylie, il anéantit un fort rassemblement et s'offre le plus fort bilan journalier de la guerre. 215 rebelles tués, 3 prisonniers, l'armement correspondant saisi dont un nombre impressionnant de mitrailleuses et FM. La 2^e compagnie a donné l'assaut, comme en 14-18, à la montre, après une minute de feu de ses armes automatiques.

1958. La mauvaise passe des désertions est derrière. Les tirailleurs possèdent des vertus guerrières non émoussées. Ils affrontent avec brio les adversaires que leurs chefs leur désignent. Le 27 mai, le 29^e BT, dans le secteur de Saïda, accroche une katiba. Le combat violent débuté vers 9 h 15 s'achève à 14 h 30. 67 tués et 10 blessés à la katiba. Une MG 42, deux FM plus l'armement individuel saisis. Le 29^e BT a deux morts, deux FSNA engagés volontaires.

Le 29^e BT prouve que des Algériens luttent pour garder l'Algérie à la France, or ces preuves abondent. Le 19 mars 1958, une bande importante est repérée, en train de franchir un terrain clair, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Philippeville près de l'Arb Estaya. Un héliportage rapide la décime en partie et récupère trois FM. La tombée du jour permet aux rescapés de se réfugier dans une cuvette broussailleuse où un bouclage de nuit réussi lui interdit de s'échapper. Au matin du 20, dans ce terrain de végétation intense de lentisques et de bruyères, la visibilité immédiate est nulle. Il faut débusquer l'adversaire derrière chaque taillis. L'affaire tourne vite au un pour un. Le commandant de la harka du secteur propose ses services. Ses hommes sont des habitués des lieux. Les réactions des djounoud d'en face leur sont familières. Commence alors un ratissage méthodique et très particulier de la cuvette. Les harkis se sont déployés et avancent en interpellant les gars d'en face. En arabe, naturellement, ils les appellent en leur promettant la vie sauve s'ils lèvent les bras. Leurs propos portent. Les fanatiques luttant jusqu'au bout se compteront et les pertes à la harka seront légères. Ces harkis, au départ, ne pouvaient supposer qu'il en serait ainsi.

Le contraire eût étonné. Ces hommes qui se battent se rendent compte que l'Algérie française glisse entre leurs mains. Lorsque des noms connus brandissent devant eux l'étendard de la révolte, plus d'un à leur appel, tels les janissaires de jadis, renverse les marmites.

D'Aïn-Sefra à Tébessa, la Légion montre ses sentiments. Son cœur penche pour l'Algérie française. Le 1^{er} REP s'empare de la capitale algéroise. Le 1^{er} REC et le 2^e REP font mouvement sur Alger pour se joindre au mouvement. À Sidi Bel-Abbès, le chef de corps est débordé par ses officiers. Dans les autres régiments, la fronde gagne.

Le putsch du 22 avril 1961 n'est qu'un feu de paille. Le 25 au soir, ses brindilles s'éteignent. Les sanctions tombent. Le 1^{er} REP est dissous. Des chefs estimés sont embastillés ou radiés de l'armée, Gardy, Masselot, Cabiro, Blignières, de la Chapelle, Baulny, Denoix de Saint-Marc, Camelin... et derrière eux une pléiade de capitaines et de lieutenants.

Pour l'institution légionnaire, le boulet passe très près. À Paris, Charles de Gaulle veut dissoudre ce grand corps insolent qui a osé le braver. En Algérie, la guerre continue. Qui la mènera ? Le contingent n'aspire qu'à regagner ses foyers (il est des exceptions). Les paras sont rapatriés. La Légion reste la seule force capable de s'opposer à une menace sérieuse sur les frontières et éviter un Diên Biên Phu militaire en Algérie. Elle subsistera. Certains ont vu dans cette survie la main de Pierre Messmer, le ministre de la Défense. Si l'ancien légionnaire de Bir Hakeim aime la Légion, l'homme politique est un inconditionnel du chef de l'État. Il exécute. On le constatera avec le drame des harkis. Des impératifs militaires et politiques expliquent seuls la survie de la Légion en 1961. Paris veut rester en position de force sur le terrain, même si à l'heure des négociations il n'en profitera pas.

*

Après le 5 juillet 1962, il ne saurait être d'armée d'Afrique, puisque l'AFN s'est définitivement détachée de la France. Les composants d'hier sont appelés à disparaître ou à évoluer dans un autre cadre.

Dès 1956, les tabors regagnent le Maroc. Une page d'histoire commencée le 3 octobre 1908 se tourne. Trois RTM et deux RTT sont dissous en 1955 et 1956. Le 4^e RTT, le glorieux régiment du Belvédère, devient en 1958 le 4^e RT à recrutement algérien. Il sera l'auteur de la tragique fusillade du 26 mars 1962 à Alger⁵. Sept RTM sont retirés d'Algérie. Quatre partent pour la métropole et trois pour les FFA. Ils seront dissous de 1960 à 1965. (Le 7^e RTM a disparu en 1957.) Témoignage de fidélité, des Marocains ont accepté de continuer à servir la France !

Les dissolutions des troupes algériennes commencées en 1956 s'accélérent à partir de 1962.

1960 zouaves.

9961 17^e RT, 9^e spahis, 9^e RCA.

1962^e, 4^e, 5^e, 15^e et 19^e RT, 5^e, 7^e, 8^e spahis, 2^e, 3^e, 4^e, 8^e, 9^e zouaves, 4^e et 6^e RCA.

1963^e, 8^e, 12^e RCA.

1964^e 13^e RTA, 1^{er} et 2^e RCA.

La dissolution précipitée en 1962 des tirailleurs, spahis et zouaves s'explique. Les premiers reposent sur un recrutement algérien, les derniers sur les Européens d'Algérie. Ceux-ci à cette heure songent surtout à leurs familles et à leur exode vers la France dans le climat de xénophobie qui entoure l'accession à l'indépendance.

L'heure noire

Le final de l'armée d'Afrique ruisselle de honte et de sang. La France avait clamé haut et fort qu'elle resterait en Algérie. Les slogans de caractère définitif s'affichaient partout ; les discours, civils ou militaires, exprimaient la même conviction. Puis soudain tout se remet en cause. Le doute, bientôt certitude, s'instaure. L'Algérie algérienne se précise à un horizon proche.

Comment le reprocher aux intéressés ? Par crainte de cet avenir inéluctable, des repréailles des futurs vainqueurs, plus d'un songe à se dédouaner et à faire marche arrière. C'est humain !

À la fin de 1960, les désertions étaient tombées à leur plus bas étiage. Moins de 250 par trimestre. La courbe repart vers le haut en 1961. Elle atteint un pic de 600 au troisième trimestre. Faut-il y voir une incidence de l'échec du putsch d'avril qui anéantit les espoirs d'une Algérie française ? Les accords dits d'Évian en mars 1962 en sonnent définitivement le glas et désignent l'unique vainqueur. Le FLN l'emporte sur toute la ligne. Reconnu par Paris unique interlocuteur, il gouvernera l'Algérie indépendante et reçoit en outre le Sahara en prime. Qui ne songerait alors à rallier le bon camp ? Les désertions se chiffrent à quatre chiffres :

— 1 000 en mars

— 2 500 en avril

— 1 500 en mai

— 1 000 en juin. (Chiffres hors Force locale.)

Le mal frappe principalement les unités régulières. Les supplétifs, pour leur part, perdent l'intérêt d'un ralliement. L'armée française les désarme. Ce désarmement est à double tranchant. D'un côté, il évite la fuite d'un fusil ou d'un FM ; d'un autre – là est le plus grave –, il livre les vaincus les mains nues aux futurs maîtres des lieux. L'arme à la main, ils auraient pu se défendre contre les maigres troupes de l'ALN. (« *Vous n'étiez plus que quelques chats* », dira Ben Bella aux combattants de l'intérieur à l'été 1962.) Désarmés, ils deviennent des proies faciles.

Comment ne pas se voiler la face en découvrant que leurs anciens compagnons d'armes français les dépouillent, les abandonnent, refusent de les défendre ? Pas toujours certes, trop souvent hélas pour le déshonneur de ceux

qui prescrivent de telles mesures. Ainsi, dans le corps d'armée du Constantinois commandé par le général Ducournau où l'ordre a été donné de désarmer les harkis. Le 26 mars 1962 et les jours suivants, la harka d'Edgar Quinet, le maghzen d'Arris, la harka de Bayou doivent rendre leurs armes sous la menace des mitrailleuses de 12,7 des half-tracks. 600 hommes avec 10 000 personnes de leurs familles derrière eux se retrouvent un bâton à la main. Dans les années 1980, près d'Edgar Quinet, sera découvert un immense charnier d'hommes, femmes, enfants. L'Algérie, contre toute évidence, l'imputera à l'armée française. En Oranie, à Saïda, le commando Georges créé – et oublié – par Bigeard ne comptait plus que 200 harkis. Une vingtaine parviendront à se réfugier en métropole ; les autres disparaîtront, en majorité assassinés dans des conditions horribles à rapporter. Le dossier du génocide harki a été trop commenté pour le reprendre. Les évaluations situent les victimes de 75 000 à 150 000. 75 000, le chiffre des Juifs de France exterminés par les nazis durant la Seconde Guerre mondiale et en de nombreux cas remis aux bourreaux par des policiers français (référence : la rafle du Vél' d'Hiv' du 16 juillet 1942). L'histoire se renouvelle avec les crimes des uns et la souillure des autres. L'analogie est frappante. Les nazis déportent et exterminent. Les hommes de Vichy par leurs mesures permettent déportation et extermination. Le FLN torture et massacre. Le gouvernement français de 1962 par ses mesures permet tortures et massacres. La note du 12 mai 1962 de Louis Joxe, ministre d'État chargé des affaires algériennes, se suffit à elle-même en interdisant et sanctionnant les transferts de harkis sur la métropole (cf. en annexe). Des décennies plus tard, Pierre Messmer, ministre des Armées à l'époque et donc responsable de l'exécution de ces directives, aura l'honnêteté de reconnaître dans son discours de réception à l'Académie française : « *J'ai obéi dans des conditions peu honorables.* »

Des officiers sauveront leur honneur en dépit des ordres reçus. Des harkis seront protégés, emmenés en France. Des tirailleurs se verront conseiller de poursuivre leur contrat en métropole. Ces vies humaines sauvées, si elles n'effacent par la honte et la forfaiture des responsables, atténuent un peu l'opprobre jeté sur la fin de l'armée d'Afrique.

La Légion vit l'année 1962 avec amertume. L'Algérie était sa terre où elle avait enfoncé ses racines. Des années durant elle avait martelé son sol et elle y avait fixé sa maison mère. Sidi Bel-Abbès s'identifiait à ces hommes venus des quatre coins du monde pour servir la France et se forger une nouvelle destinée. Cet acquis avec tous ses souvenirs doit être abandonné. Non sans déchirements. La crise morale de cet abandon se ressentira dans les engagements et les rengagements. 1962, année blanche pour le recrutement.

Quelque chose se brise. Les hommes de base reprochent à leurs chefs – certains à la fidélité éprouvée ont été mis en place pour maîtriser une éventuelle sédition – ce départ après tant de sacrifices inutiles. Les cadres ont mauvaise conscience. Plus d'un brise son épée d'une manière ou d'une autre. Les audacieux rejoignent les rangs de l'OAS, Gardy, Dufour, Camelin,

Sergent, Le Pivain, Degueldre, Planchot. La liste en est longue. Le capitaine Le Pivain est abattu par des gardes mobiles à Alger le 7 février 1962 ; le lieutenant Degueldre est fusillé le 6 juillet. Le sergent Dovecar du 1^{er} REP l'avait précédé.

À Bel-Abbès, le départ se marque par un cérémonial lourd de symbole et d'amertume. La rigidité légionnaire dissimule mal la honte et la colère au fond des cœurs. Le 29 septembre, les cercueils du général Rollet, du prince Aage de Danemark et du légionnaire Zimmermann, dernier tué à Sidi Bel-Abbès, partent pour Puyloubier. Le 24 octobre, après avoir brûlé les pavillons chinois saisis à Tuyen-Quang et respecté le vœu du capitaine de Borelli, le donateur⁶, le 1^{er} RE quitte définitivement le quartier Vienot pour Aubagne en Provence.

Une restructuration suit. Les 2^e REC et 4^e REI disparaissent. Les CSPL s'intègrent au 2^e REI demeurant en Afrique pour garder les sites d'expérimentation atomique. Le 3^e REI partira pour Madagascar, le 5^e REI pour la Polynésie, la 13^e DBLE pour Djibouti. Le 2^e REP, pour quelques années, avant son départ pour Calvi, s'installe à Bou-Sfer, non loin d'Oran, en protection de Mers el-Kébir, avec le 1^{er} REC. Ces mesures et destinations n'auront qu'un caractère transitoire avant que l'implantation Légion ne prenne son aspect définitif et que le temps fasse son œuvre. Les plaies pansées avec la relève des générations, une nouvelle Légion se bâtira et Aubagne remplacera Bel-Abbès.

1- Certains toutefois voudront demeurer dans l'armée française.

2- Les effectifs marocains passent au Maroc de 9 600 en 1956 à 172 en 1961, en Europe de 11 870 en 1957 à 2 014 en 1964.

3- Un million quatre cent mille morts pour 1600 jours de guerre.

4- Chiffres correspondant à la période officielle de la guerre, 1^{er} novembre 1954-19 mars 1962. Ils ne font pas référence aux pertes françaises d'après le 19 mars et au génocide des harkis.

5- À la fin de 1960, le 4^e RT, commandé par le colonel Goubard, compte 1 850 hommes, à 80 % FSNA. Son bilan opérationnel est honorable : 250 rebelles tués, 204 faits prisonniers, 550 armes saisies, 63 morts dans ses rangs. Le 17 mars 1962, le commandement supérieur en Algérie interdit l'engagement du 4^e RT en milieu urbain. Le général de Menditte, commandant le CA d'Alger, n'en fait rien. L'EMT 1 du 4^e RT (trois compagnies) est désigné pour s'opposer à la manifestation des Européens se portant sur Bab el Oued investi par les forces de l'ordre. Les tirailleurs, fatigués, affolés par l'ambiance revendicative mais pacifique sur le fond, souhaitant se dédouaner de leur présence sous uniforme français, tirent sur la foule désarmée. 200 tués et blessés. Huit blessés dont deux graves au 4^e RT qui sera dissous le 31 mai après de nombreuses désertions. Ces blessures sont certainement à mettre sur le compte de l'indiscipline de feu d'une troupe qui n'aurait pas dû se trouver là.

6- Le capitaine de Borelli avait fait don de pavillons chinois pris à Tuyen-Quang en précisant qu'ils devraient être détruits si, un jour, la Légion quittait l'Algérie. Ce jour était venu.

Conclusion

L'armée d'Afrique n'est plus. Cette grande dame, riche de couleurs et de sacrifices, a disparu dans les affres ultimes de la décolonisation.

L'armée française tient pourtant à conserver sa mémoire. Elle se souvient de ce qu'elle lui doit. Quelques régiments ont mission d'assurer le relais passé-présent et de maintenir le nom et si possible des traditions.

Le 1^{er} régiment de tirailleurs d'Épinal se veut l'héritier du 1^{er} RTA de Blida et de tous les régiments de tirailleurs maghrébins, algériens, tunisiens, marocains. Le 1^{er} RSM de Valence rappelle toutes les unités de spahis. Il porte le burnous et surtout la croix de Compagnon de la Libération héritée de l'escadron Jourdié de 1940. Le 1^{er} RCA de Canjuers prolonge les chasseurs d'Afrique et le 68^e régiment d'artillerie d'Afrique tous les RAA.

Évidemment et surtout peut-être demeure la Légion farouchement ancrée à ses traditions.

Le quartier Vienot de Sidi Bel-Abbès se perpétue à Aubagne, garnison du 1^{er} RE, avec son monument aux morts, sa voie sacrée, son musée et ses commémorations si lourdes d'émotion du 30 avril et du combat de Camerone. Force de frappe plus vivante que jamais de l'armée française, la Légion, suivant les besoins, égrène ses unités aux quatre coins de la planète. Les légionnaires se forment au 4^e REI à Castelnaudary puis rejoignent ces corps prestigieux qui ont toujours pour nom 2^e et 3^e REI, 13^e DBLE, 1^{er} REC, 1^{er} et 2^e REG, 2^e REP, ce dernier à Calvi héritier de la gloire des BEP et REP d'Indochine et d'Algérie. Si le contrat de base est toujours l'engagement pour cinq ans, le recrutement se fait beaucoup plus sélectif. Un candidat sur sept accepté. C'est dire l'attrait d'une arme qui offre aux futurs képis blancs la possibilité de bâtir un avenir nouveau et la perspective d'une nationalité française méritée par la sueur et le sang.

Telle est la partie résiduelle vivante de l'armée d'Afrique. Les anciens ont tenu à matérialiser un passé d'héroïsme. La colonne à la gloire de l'armée d'Afrique se dresse à Saint-Raphaël, sur la côte de Provence, face à cette terre africaine qui l'a vue naître.

Par-delà ce souvenir tangible demeure dans les cœurs celui d'une communauté unie par la fraternité des combats. Il n'était qu'un drapeau à servir. À l'heure du danger, gradés et non gradés, de toutes origines, œuvraient la main dans la main se portant aide mutuelle. La couleur du faciès n'existait

plus. L'armée d'Afrique unissait et rassemblait. Là est sans doute sa plus grande gloire¹.

Elle unissait peut-être d'abord et surtout parce qu'elle était une troupe d'assaut. Oh, il lui arrivait de défendre. Tuyen-Quang et d'autres hauts lieux l'attestent. Mais elle se voulait essentiellement troupe de choc. Qu'ils soient fantassins ou cavaliers, les soldats de l'armée d'Afrique fonçaient droit à l'ennemi. Ils se précipitaient pour l'aborder au sabre ou à la baïonnette. À l'heure de l'assaut ou de la charge, ils partaient tous ensemble, groupés, gradés et non-gradés. Ils affrontaient le même risque de voir l'ennemi « dans le blanc des yeux ». Cet élan commun vers la victoire ou la mort créait le plus fort des liens. On vit ensemble autrement après avoir partagé de tels moments.

La fidélité de l'armée d'Afrique à la France et à son drapeau s'explique par ces liens que ses chefs avaient su forger, étant eux-mêmes toujours au premier rang. Qu'on se souvienne des Lamoignon, Mac-Mahon, Danjou, Bournazel, Jeanpierre et tant d'autres. Charles de Gaulle n'a jamais servi à l'armée d'Afrique et en ignorait tout, à commencer par la fraternité entre les hommes. Ce passé est peut-être à l'origine de son cynisme devant le final de 1962.

Cette troupe venue d'outre-Méditerranée pour la défense et la liberté du pays, qui la remplacera demain ?

Cornaudric, 2009-2010.

¹ - Voir en annexe la Prière pour nos frères musulmans.

Annexes

CHRONOLOGIE

1830

14 juin : débarquement français à Sidi-Ferruch

5 juillet : entrée des Français dans Alger

1^{er} octobre : création du corps des zouaves

1831

9 mars : création de la Légion étrangère par Louis-Philippe

17 novembre : création de deux régiments de cavalerie légère, futurs RCA

1832

3 juin : création des 1^{er} et 2^e Bataillons d'infanterie légère d'Afrique

1837

13 octobre : prise de Constantine

1842

1^{er} août : organisation du bataillon de tirailleurs indigènes d'Alger et du Titteri

1845

21 juillet : création des 1^{er}, 2^e et 3^e régiments de spahis

1847

décembre : reddition d'Abd el-Kader

1855

2 mai : mort du colonel Vienot devant Sébastopol

1856

1^{er} janvier : formation du 1^{er} régiment de tirailleurs algériens

1863

30 avril : combat de Camerone au Mexique

1885

3 mars : fin du siège de Tuyen-Quang

1902

1^{er} août : création des compagnies sahariennes

1908

1^{er} novembre : création du premier goum marocain

1912

Protectorat français sur le Maroc

1914

2 août : début de la Première Guerre mondiale

1915

11 novembre : création du RMLE

1939

3 septembre : début de la Seconde Guerre mondiale

1940

25 juin : armistice franco-allemand

1941

8 juin : début de la guerre de Syrie

1942

8 novembre : débarquement allié en AFN

1944

janvier : combats du Belvédère en Italie

5 juin : prise de Rome par les Alliés

6 juin : débarquement allié en Normandie

15 août : débarquement franco-américain en Provence

1945

9 mars : coup de force japonais en Indochine

8 mai : capitulation allemande

15 août : capitulation japonaise

1946

19 décembre : début officiel de la guerre d'Indochine

1948

25 juillet : attaque du poste de Phu Tong Hoa

1954

7 mai : chute de Diên Biên Phu

1^{er} novembre : début de la guerre d'Algérie

1961

22 avril : putsch dit des généraux en Algérie

1962

3 juillet : indépendance de l'Algérie

24 octobre : la Légion quitte Sidi Bel-Abbès

I

PRIÈRE POUR NOS FRÈRES MUSULMANS

*Nous venons vous prier, Seigneur, pour des morts de l'Islam.
Ils étaient fils de ceux qui se sont tant battus,
jadis,
contre les vieux Francs massés derrière les lances
de Charles Martel et de monseigneur Godefroy.
Le désert de Palestine se souvient encore
de l'envol des escadrons sous un soleil de feu,
du choc des armures et du râle des hommes
mourant illuminés
par l'ardeur du combat ou l'ivresse de la lutte.
Le sable a bu le sang des vieilles hécatombes
et les moissons ondulent dans la plaine de Poitiers.*

*Et voici qu'un jour, Notre-Dame-de-la-Garde,
vous dont le visage se tourne vers la Vierge d'Afrique,
vous avez vu surgir, à l'horizon de la mer,
par les routes ataviques,
l'escadre innombrable des nouveaux Croisés
qui accouraient combattre l'Hérésie nouvelle.
Les fils des Barbaresques sont morts pour que s'efface,
des flancs pierreux de votre colline,
jusqu'à la trace de la lèpre brune ;
et les fils des Francs qui les menaient à la bataille
ont, avec votre bénédiction,
humblement incliné leurs fanions victorieux.
Ils sont venus, Seigneur, des rives sarrasines
de votre Méditerranée chrétienne.
Combien d'entre eux sont morts sur les routes de France,
des cyprès de Provence jusqu'aux neiges du Rhin,
si loin de cette terre où leur cœur est resté,
si loin des tentes noires et des ksours fauves,
de la montagne bleue et des oliviers tordus,
du doux bruissement des palmes sous la brise du Sud
et de l'âpre chanson du vent
dans les branches puissantes des cèdres argentés.*

*Remplis du souvenir d'une lumière unique,
leurs yeux se sont fermés aux brumes d'Occident.*

*Certes, ils n'ont point admis la loi qui est la nôtre,
mais, ô merveille de Charité,
ils ont fait au pays chrétien l'offrande de leur simple vie.
Et lorsqu'un sort complaisant les libérait pour quelques heures
de la boue et du froid et de leur immense fatigue,
du grondement des chars et du tonnerre des canons
et de la hantise de la Mort,
ils nous accompagnaient d'un regard fraternel
jusqu'à la porte de nos sanctuaires
où nous allions vous supplier pour nous-mêmes et pour eux.*

*Seigneur, dans votre infinie bonté,
malgré notre orgueil et nos défaillances,
si vous nous faites, à la fin de nos épreuves,
la grâce de votre béatitude éternelle,
permettez que les durs guerriers de Berbérie,
qui ont libéré nos foyers et apporté à nos enfants
le réconfort de leur sourire,
se tiennent auprès de nous, épaulé contre épaulé,
comme ils étaient naguère sur la ligne de bataille
et que, dans la paix ineffable de votre Paradis,
ils sachent, oh qu'ils sachent, Seigneur,
combien nous les avons aimés !*

Capitaine, puis chef de bataillon, G. Hubert
Commandant le 15^e tabor marocain.
(1942-1946)

II

À MES HOMMES QUI SONT MORTS

À mes hommes qui sont morts et particulièrement
À la mémoire de
Tiebald Streibler
Qui m'a donné sa vie le 3 mars 1885.

*Mes compagnons, c'est moi ; mes bonnes gens de guerre,
C'est votre chef d'hier qui vient parler ici
De ce qu'on ne sait pas, ou que l'on ne sait guère ;
Mes Morts, je vous salue et je vous dis : Merci.*

*Il serait temps qu'en France on se prît de vergogne
À connaître aussi mal la vieille Légion
De qui, pour l'avoir vue à sa rude besogne,
J'ai le très grand amour et la religion.*

*Or, écoutez ceci : « Déserteurs ! Mercenaires !
Ramassis d'étrangers sans honneur et sans foi ! »
C'est de vous qu'il s'agit, de vous, Légionnaires !
Ayez-en le cœur net et demandez pourquoi ?*

*Sans honneur ? Ah ! passons ! Et sans foi ? Qu'est-ce à dire ?
Que fallait-il de plus et qu'aurait-on voulu ?
N'avez-vous pas tenu, tenu jusqu'au martyr,
La parole donnée et le marché conclu ?*

*Mercenaires ? Sans doute : il faut manger pour vivre ;
Déserteurs ? Est-ce à nous de faire ce procès ?
Étrangers ? Soit. Après ? Selon quel nouveau livre
Le Maréchal de Saxe était-il donc français ?*

*Et quand donc les Français voudront-ils bien entendre
Que la guerre se fait dent pour dent, œil pour œil,
Et que ces Étrangers qui sont morts, à tout prendre,
Chaque fois, en mourant, leur épargnaient un deuil ?*

*Aussi bien c'est assez d'inutile colère,
Vous n'avez pas besoin d'être tant défendus ;
Voici le Fleuve Rouge et la Rivière Claire ;
Et je parle à vous seuls de vous que j'ai perdus !*

*Jamais Garde de Roi, d'Empereur, d'Autocrate,
De Pape ou de Sultan ; jamais nul régiment
Chamarré d'or, drapé d'azur ou d'écarlate,
N'alla d'un air plus mâle et plus superbement.*

*Vous aviez des bras forts et des tailles bien prises,
Que faisaient mieux valoir vos hordes en lambeaux ;
Et je rajeunissais à voir vos barbes grises,
Et je tressaillais d'aise à vous trouver si beaux.*

*Votre allure était simple et jamais théâtrale ;
Mais, le moment venu, ce qu'il eût fallu voir,
C'était votre façon hautaine et magistrale
D'aborder le « Céleste » ou de le recevoir.*

*On fait des songes fous, parfois, quand on chemine,
Et je me surprenais en moi-même à penser,
Devant ce style à part et cette grande mine,
Par où nous pourrions bien ne pas pouvoir passer.*

*J'étais si sûr de vous ! Et puis, s'il faut vous dire,
Nous nous étions compris : aussi, de temps en temps,
Quand je vous regardais, vous aviez un sourire,
Et moi je souriais de vous sentir contents.*

*Vous aimiez, troupe rude et sans pédanterie,
Les hommes de plein air et non les professeurs ;
Et l'on mettait, mon Dieu, de la coquetterie
À faire de son mieux, vous sachant connaisseurs.*

*Mais vous disiez alors : « La chose nous regarde,
Nous nous passerons bien d'exemples superflus ;
Ordonnez seulement, et prenez un peu garde,
On vous attend... et nous, on ne nous attend plus ! »*

*Et je voyais glisser sous votre front austère
Comme un clin d'œil ami doucement aiguisé,
Car vous aviez souvent épié le mystère
D'une lettre relue ou d'un portrait baisé.*

*N'ayant à vous ni nom, ni foyer, ni Patrie,
Rien où mettre l'orgueil de votre sang versé,
Humble renoncement, pure chevalerie,
C'était dans votre chef que vous l'aviez placé.*

*Anonymes héros, nonchalants d'espérance,
Vous vouliez, n'est-ce pas, qu'à l'heure du retour,
Quand il mettrait le pied sur la terre de France,
Ayant un brin de gloire, il eût un peu d'amour.*

*Quant à savoir si tout s'est passé de la sorte,
Et si vous n'êtes pas restés pour rien là-bas,
Si vous n'êtes pas morts pour une chose morte,
Oh, mes pauvres amis, ne le demandez pas !*

*Dormez dans la grandeur de votre sacrifice,
Dormez, que nul regret ne vous vienne hanter ;
Dormez dans cette paix large et libératrice
Où ma pensée en deuil ira vous visiter.*

*Je sais où retrouver, à leur suprême étape,
Tous ceux dont la grande herbe a bu le sang vermeil,
Et ceux qu'ont engloutis les pièges de la sape ;
Et ceux qu'ont dévorés la fièvre et le soleil.*

*Et ma piété fidèle, au souvenir unie,
Va, du vieux Wunderli qui tomba le premier,
En suivant une longue et rouge litanie,
Jusqu'à toi, mon Streibler, qu'on tua le dernier !*

*D'ici je vous revois, rangés à fleur de terre
Dans la fosse hâtive où je vous ai laissés,
Rigides, revêtus de vos habits de guerre
Et d'étranges linceuls faits de roseaux tressés.*

*Les survivants ont dit – et j'ai servi de prêtre ! –
L'adieu du camarade à votre corps meurtri ;
Certain geste fut fait bien gauchement peut-être,
Pourtant je ne crois pas que personne en ait ri !*

*Mais quelqu'un vous prenait dans la gloire étoilée
Et vous montrait d'en haut ceux qui priaient en bas,
Quand je disais pour tous, d'une voix étranglée,
Le Pater et l'Ave – que tous ne savaient pas !*

*Compagnons, j'ai voulu vous parler de ces choses,
Et dire en quatre mots pourquoi je vous aimais ;
Lorqu'e l'oubli se creuse au long des tombes closes,
Je veillerai du moins et n'oublierai jamais.*

*Si parfois dans la jungle où le tigre vous frôle
Et que n'ébranle plus le recul du canon,
Il vous semble qu'un doigt se pose à votre épaule,
Si vous croyez entendre appeler votre nom.*

*Soldats qui reposez sous la terre lointaine,
Et dont le sang versé me laisse des remords,
Dites-vous simplement : « C'est notre capitaine
Qui se souvient de nous... et qui compte ses morts. »*

Capitaine de Borelli.

III
CITATIONS ATTRIBUÉES
AUX RÉGIMENTS D'INFANTERIE
DE L'ARMÉE D'AFRIQUE EN 1939-1945

Zouaves

2^e 2 palmes

3^e 2 palmes

4^e 2 palmes

9^e 2 palmes

Tirailleurs algériens

3^e 4 palmes

7^e 3 palmes

Tirailleurs tunisiens

4^e 4 palmes

Tirailleurs marocains

1^{er} 2 palmes

2^e 1 palme

3^e 1 palme

4^e 3 palmes

5^e 3 palmes

6^e 2 palmes

7^e 2 palmes

8^e 3 palmes

GTM

1^{er} 2 palmes

2^e 4 palmes

3^e 2 palmes

4^e 2 palmes

3^e DIA 4 palmes

Légion étrangère

RMLE 4 palmes

13^e DBLE 4 palmes

11^e REI 1 palme

22^e RMVE 1 palme

(Une palme correspond à une citation à l'ordre de l'armée)

En 1943-1945, deux divisions, 2^e DIM et 4^e DMM, s'appuyaient sur un recrutement marocain. En 1939-1940, le Maroc avait déjà envoyé la division marocaine. D'où l'importance des citations accordées à des régiments de tirailleurs marocains, lesquels étaient tous volontaires.

IV

*EFFECTIFS DES DEUX COLONNES
RÉCUPÉRÉS À LA DATE DU 15 OCTOBRE
1950*

Colonne Le Page	
11 ^e tabor	369 /924
1 ^{er} tabor	330/925
8 ^e RTM	283/842
1 ^{er} BEP	23/479
Divers	13/ 23
Soit 1 018/ 3 193	

Colonne Charton	
3 ^e tabor	312/916
III/3 REI	32/635
Génie	3/44
Artillerie	1/20
Autochtones	19/97
Soit 367/ 2 612	

Global : 1 388 tués ou portés disparus sur 5 805.

(À ces pertes, il convient d'ajouter celles des postes entre That-Khé et Langson attaqués en première semaine d'octobre, celles de l'arrière-garde lors du repli sur Langson (3^e BCCP, 4^e Cnie du 3^e REI, peloton du 1^{er} Chasseurs) et celles de la colonne évacuant That-Khé. L'ensemble donne 5 000 hommes.)

V
MESSAGE DU 12 MAI 1962 DE LOUIS
JOXE,
MINISTRE D'ÉTAT CHARGÉ
DES AFFAIRES ALGÉRIENNES, AU HAUT-
COMMISSAIRE DE LA RÉPUBLIQUE EN
ALGÉRIE.

NR 1676 Très secret-Priorité absolue

NR 223/Z

Suite notre note 215/Z de ce jour.

Les renseignements qui me parviennent sur les rapatriements prématurés de supplétifs indiquent l'existence de véritables réseaux tissés sur l'Algérie et la métropole dont la partie algérienne a souvent pour origine un chef de S.A.S. Je vous envoie au fur et à mesure la documentation que je reçois à ce sujet. Vous voudrez bien faire rechercher tant dans l'armée que dans l'administration les promoteurs et les complices de ces entreprises et faire prendre les sanctions appropriées.

Les supplétifs débarqués en métropole en dehors du plan général de rapatriement seront en principe refoulés en Algérie où ils devront rejoindre, avant qu'il soit statué sur leur destination définitive, le personnel déjà regroupé suivant les directives des 7 et 11 avril. Je n'ignore pas que ce renvoi peut être interprété par les propagandistes de la sédition comme un refus d'assurer l'avenir de ceux qui nous sont demeurés fidèles. Il conviendra donc d'éviter de donner la moindre publicité à cette mesure mais ce qu'il faut surtout obtenir c'est que le gouvernement ne soit plus obligé de prendre une telle mesure.

Signé : Louis Joxe.

1825/12/05

Je répète 1676 223/Z 215 /Z et 11 avril – Louis Joxe

ABRÉVIATIONS

AFN : Afrique française du nord
AI : Affaires indigènes
ALN : Armée de Libération Nationale
BBC : British Broadcasting Corporation
BCCP : Bataillon de commandos coloniaux parachutistes
BEF : British Expeditionary Force
BEP : Bataillon étranger de parachutistes
BILA : Bataillon d'infanterie légère d'Afrique
BM : Bataillon de marche
BMC : Bordel militaire de campagne
BMNA : Bataillon de Marche Nord Africain
BPC : Bataillon de parachutistes coloniaux
BPCP : Bataillon parachutiste de chasseurs à pied
BPVN : Bataillon de parachutistes vietnamiens
BT : Bataillon de tirailleurs
CA : Corps d'armée
CC : Combat Command
CEF : Corps expéditionnaire français
CFA : Corps franc d'Afrique
CLI : Corps léger d'intervention
CSPLE : Compagnie saharienne portée de Légion étrangère
CSST : Commandement supérieur des troupes de Tunisie
DAF : Déserteur de l'armée française
Détachement d'armée français
DB : Division blindée
DBLE : Demi-brigade de Légion étrangère
DI : Division d'infanterie
DIA : Division d'infanterie algérienne

DIM : Division d'infanterie marocaine
DINA : Division d'infanterie nord-africaine
DLM : Division légère mécanique
DMI : Division motorisée d'Infanterie
DMM : Division marocaine de montagne
EMT : État-major tactique
FFA : Forces Françaises en Allemagne
FFI : Forces Françaises de l'Intérieur
FFL : Forces Françaises Libres
FLN : Front de Libération Nationale
FM : Fusil-mitrailleur
FSE : Français de souche européenne
FSNA : Français de souche nord-africaine
GA : Groupe d'armées
GAD : Groupe d'autodéfense
GM : Groupe mobile
GMNA : Groupe mobile nord-africain
GMPR : Groupe mobile de protection rurale
GMS : Groupe mobile de sécurité
GRD : Groupe de reconnaissance divisionnaire
GTM : Groupement de tabors marocains.
JMO : Journal des marches et opérations
LST : Landing Ship Tank
OAS : Organisation Armée Secrète
PA : Point d'appui
PC : Poste de commandement
PM : Pistolet mitrailleur
RAA : Régiment d'artillerie d'Afrique
RAF : Royal Air Force
RC : Route coloniale
RCA : Régiment de chasseurs d'Afrique
RCP : Régiment de chasseurs parachutistes
RE : Régiment étranger
REC : Régiment étranger de cavalerie
REG : Régiment étranger de génie
REI : Régiment étranger d'infanterie
REP : Régiment étranger de parachutistes
RFM : Régiment de fusiliers marins
RMA : Régiment de marche d'Afrique
RMVE : Régiment de marche de volontaires étrangers
RP : Route provinciale
RPC : Régiment de parachutistes coloniaux
RS : Régiment de spahis
RSA : Régiment de spahis algériens

RSAR : Régiment de spahis algériens de reconnaissance
RSM : Régiment de spahis marocains
RT : Régiment de tirailleurs
RTA : Régiment de tirailleurs algériens
RTM : Régiment de tirailleurs marocains
RTS : Régiment de tirailleurs sénégalais
RTT : Régiment de tirailleurs tunisiens
SAS : Section administrative spécialisée
SAU : Section administrative urbaine
SHAT : Service historique de l'armée de terre
TD : Trung Doan (régiment)

BIBLIOGRAPHIE

- ABBAS Fehrat, *Le jeune Algérien*, Éditions Garnier, 1981.
- ANDOLENKO, commandant, *Recueil d'historiques de l'infanterie française*, Imprimerie nationale, 1949.
- ANDRÉA, général, *La révolte druze*, Payot, 1937.
- AUGARDE Jacques, *La longue route des Tabors*, France-Empire, 1983.
- AZAN Paul, *L'armée d'Afrique de 1830 à 1852*, Plon, 1936.
- *Franchet d'Esperey*, Flammarion, 1949.
- BARAIL, général du, *Mes souvenirs* (3 tomes), Plon, 1896.
- BEAUFRE, général, *Le drame de 1940*, Plon, 1965.
- *Mémoires*, Presses de la Cité, 1969.
- BÉNÉSIS DE ROTROU Armand, *Commando « Georges » et l'Algérie d'après*, Dualpha, 2009.
- BERTRAND Louis, *Le maréchal de Saint-Arnaud*, Arthème Fayard, 1941.
- BLOND Georges, *La Légion étrangère*, Stock, 1964.
- BONNECARRÈRE Paul, *Par le sang versé*, Fayard, 1968.
- BORDEAUX Henry, *Henri de Bournazel*, Plon, 1935.
- BOULAY, général, *Souvenirs militaires* (texte inédit, non publié).
- BOUVET, colonel, *Ouvriers de la première heure*, Berger-Levrault, 1954.
- BROCHE François, *L'expédition de Tunisie*, Presses de la Cité, 1996.
- CATROUX, général, *Dans la bataille de la Méditerranée*, Julliard, 1949.
- CAZELLES Raymond, *Le duc d'Aumale*, Tallandier, 1984.
- CHAMBE René, *Le 2^e Corps attaque*, Flammarion, 1948.
- CLAYTON Anthony, *Histoire de l'armée française en Afrique, 1830-1962*, Albin Michel, 1994.
- COLLET Anne, *Collet des Tcherkesses*, Corra, 1949.

COMOR André-Paul, *L'épopée de la 13^e D.B.L.E.*, N.E.L., 1988.

DAILLIER Pierre, général, *Nous étions alors capitaines à l'armée d'Afrique*, N.E.L., 1978.

DANG VAN VIÊT, colonel, *La RC 4 embrasée*, Éditions en langues étrangères, Hanoi, 1999.

DARCOURT Pierre, *armée d'Afrique*, La Table Ronde, 1972.

DAVET Michel-Christian, *La double affaire de Syrie*, Fayard, 1967.

DECOUX, amiral, *À la barre de l'Indochine*, Plon, 1949.

DESTREMAU Bernard, *Weygand*, Perrin, 1989.

DORIAN Jean-Pierre, *Souvenirs du colonel Maire*, Albin Michel, 1939.

DUFOUR Pierre, *Les Bat'd'Af*, Pygmalion, 2004.

— *La Légion en Algérie*, Lavauzelle, 2002.

— *La Légion en 14-18*, Pygmalion, 2003.

DULAC, général, *Nos guerres perdues*, Fayard, 1969.

ESTÈVE Henri, *Médecin sur la RC 4*, Indo Éditions, 2003.

FAIVRE Maurice, *Les combattants musulmans de la guerre d'Algérie*, L'Harmattan, 1995.

FAVREAU Jacques, DUFOUR Nicolas, *Na San*, Economica, 1999.

FREY, colonel, *Pirates et rebelles au Tonkin*, Hachette, 1892.

GANDINI Jacques, *Sidi Bel-Abbès de ma jeunesse*, Éditions Gandini, 1998.

GAULLE Charles de, *Mémoires de guerre*, Plon, 1954, 3 vol.

GERMAIN José, FAYE Stéphane, *Le général Laperrine*, Plon, 1922.

GIRAUD, général, *Un seul but, la victoire*, Julliard, 1949.

GRAS Yves, général, *Histoire de la guerre d'Indochine*, Plon, 1979.

— *Histoire de la 1^{ère} D.F.L.*, Presses de la Cité, 1983.

GUILLAUME, général, *Homme de guerre*, France-Empire, 1977.

HÉRISSON Robert, *Avec le père de Foucauld et le général Laperrine*, Plon, 1937.

HORTÈS Jacques, *Les compagnies montées de la Légion étrangère*, Gandini, 2001.

IDEVILLE d', *Le maréchal Bugeaud*, Firmin-Didot, 1855.

JOUHAUD, général, *Yousouf*, Robert Laffont, 1980.

JUIN, maréchal, *Mémoires*, tome I, Arthème Fayard, 1959.

KEMENCEI Janos, *Légionnaire, en avant*, Atlante Éditions, 2 000.

KOELTZ Louis, *Une campagne que nous avons gagnée*, Hachette, 1959.

LAFFARGUE André, *Le général Dentz*, Les Îles d'or, 1954.

LANGLAIS, colonel, *Diên Biên Phu*, Julliard, 1963.

LATTRE, général de, *Histoire de la Première armée française*, Plon, 1949.

LE CORBEILLER Jean, *La guerre de Syrie*, Éditions du Fuseau, 1967.

LEHURAUX Léon, *Le conquérant des oasis*, Plon, 1935.

LE RÉVÉREND André, *Lyautey*, Fayard, 1983.

LYAUTEY, maréchal, *Lettres du Tonkin et de Madagascar*, Armand

Colin, 1933.

— *Lettres du sud de Madagascar*, Armand Colin, 1935.

— *Paroles d'action*, Armand Colin, 1938.

MAC-MAHON, maréchal de, *Mémoires*, Plon, 1932.

MARGUERITTE Victor, *Le général Margueritte*, Flammarion, 1930.

MAST, général, *Histoire d'une rébellion*, Plon, 1969.

MONSABERT, général de, *Notes de guerre*, Éditions Curutchet, 1999.

MONTAGNAC, colonel de, *Lettres d'un soldat*, Plon, 1885.

MONTAGNON Pierre, *La guerre d'Algérie*, Pygmalion, 1984.

MUELLE Raymond, *Le lieutenant-colonel Jeanpierre*, L'Esprit du livre, 2007.

ORTHOLAN Henri, *L'armée de l'Est*, Bernard Giovanangeli Éditeur, 2009.

PELLISSIER Pierre, *De Lattre*, Perrin, 1998.

PIREY Charles-Henri de, *La route morte*, Indo Éditions, 2002.

POTTIER René, *Flatters*, Éditions de l'Empire français, 1948.

PUJO Bernard, *Juin, maréchal de France*, Albin Michel, 1988.

QUESNOY, docteur, *L'armée d'Afrique*, Jouvett et C^{ie} éditeurs, 1888.

RAGOT Jacques, *La Légion, l'Algérie*, Graphica, 1984.

RAHMANI Abdelkader, *L'affaire des officiers algériens*, Éditions du Seuil, 1959.

REIBELL, général, *Carnets de route de la Mission saharienne*, Foureau-Lamy, Plon, 1931.

ROBIN Pierre, DUFOUR BURG, Christophe, *La cavalerie dans la guerre de 1870*, Bernard Giovanangeli Éditeur, 2009.

ROMMEL, maréchal, *La guerre sans haine*, Amiot-Dumont, 1953.

SALAN Raoul, *Mémoires*, (4 tomes), Presses de la Cité, 1971.

SARRAT Louis, *Journal d'un marsouin au Tonkin*, France-Empire, 1987.

SAULAY Jean, *Histoire des goums marocains*, La Koumia, 1985.

SORNAT Daniel, *Les goumiers marocains dans la bataille*, L'Esprit du livre, 2009.

SPILLMANN Georges, *Souvenirs d'un colonialiste*, Presses de la Cité, 1968.

STIEN Louis, *Les soldats oubliés*, Albin Michel, 1993.

TAHON, général, *Avec les bâtisseurs de l'Empire*, Grasset, 1947.

TEYSSIER Arnaud, *Lyautey*, Perrin, 2004.

VIAL J. (médecin-capitaine), *Le Maroc héroïque*, Hachette, 1938.

VOLLERONS Edme de, *Le général Monclar*, Economica, 2 000.

WAILLY Jean de, *Syrie 1941*, Perrin, 2006.

WEYGAND, général, *Histoire de l'armée française*, Larousse, 1929.

— *Mémoires*, tome III, *Rappelé au service*, Flammarion, 1950.

YVERT Benoît, *Dictionnaire des ministres*, Perrin, 1990.

ZAKYA Daoud, *Abd el-Krim*, Séguier, 1999.

Ouvrages collectifs :

Historique des corps de troupe de l'armée française, Berger-Levrault, 1900.

Nouveau Larousse Illustré, 1907.

Cahiers du Centenaire de l'Algérie, 1930.

Livre d'or de la Légion étrangère, 1931.

Livre d'or de la Légion étrangère, 1955.

La victoire sous le signe des trois croissants, Pierre Vrillon éditeur (2 tomes), 1948.

Ils venaient de Cherchell, Mémorial, Imprimerie Nationale, 1962.

L'armée d'Afrique, Lavauzelle, 1977.

Hommes et destins (Dictionnaire biographique d'outre-mer), Académie des Sciences d'outre-mer, 1977-1989.

Vie et mort des Français, Tallandier, 1980.

Le retour de la France en Indochine, SHAT, 1987.

COMLE, 5^e *Étranger*, Lavauzelle, 2000.

Revue historique de l'armée. Septembre 1947. Juin 1952.

Mémorial à ses morts en Algérie de la promotion Ceux de Diên Biên Phu.

DU MÊME AUTEUR

12 récits de chevaux qui ont changé l'Histoire

•

La France dans la guerre de 39-45
(prix littéraire 2010 de la Saint-Cyrienne)

•

Dictionnaire de la colonisation française

•

Légionnaires d'hier et d'aujourd'hui
1831-2010
Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale

•

La Grande Histoire de la Seconde Guerre Mondiale
10 volumes

•

1. De Munich à Dunkerque
(Septembre 1938-Juin 1940)

•

2. De l'Armistice à la guerre du désert
(Juin 1940-Juin 1941)

•

3. De l'invasion de l'URSS à Pearl Harbor
(Juin 1941-Décembre 1941)

•

4. Des premières victoires du Japon à Stalingrad et El-Alamein
(Décembre 1941-Octobre 1943)

•

5. Du débarquement allié en AFN à l'invasion de l'Italie
(Novembre 1942-Octobre 1943)

•

6. 6 juin 1944 : le Jour J. Genèse, déroulement, conséquences
(Octobre 1943-Juillet 1944)

•

7. De la reconquête des Philippines à la bataille des Ardennes
(Juillet 1944-Décembre 1944)

•

8. De l'assaut final contre le Japon à la capitulation du III^e Reich
(Janvier 1945-Mai 1945)

•

9. De la décomposition du III^e Reich à Hiroshima et à la chute du Japon
(Mai 1945-Septembre 1945)

•

10. Du procès Laval au jugement de Nuremberg
(Septembre 1945-Octobre 1946)

•

Également disponibles en 2 tomes, collection « Multipages »

Tome 1. Septembre 1938 à Octobre 1943

Tome 2. Octobre 1943 à Octobre 1946

•

France-Indochine

Un siècle de vie commune (1858-1954)

•

Histoire de la Légion

De 1831 à nos jours

•

Histoire de l'Armée française

Des milices royales à l'armée de métier

•

Histoire des Commandos

1939-1943*

•

Histoire des Commandos

1944-1945**

•

Histoire des Commandos

1945 à nos jours ***

•

La Conquête de l'Algérie

Les germes de la discorde

1830-1871

•

L'affaire Si Salah

Un récit témoignage vécu sur la guerre d'Algérie

•

La France coloniale

Tome 1. La Gloire de l'Empire

Tome 2. Retour à l'Hexagone

•

La Guerre d'Algérie

Genèse et engrenage d'une tragédie

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

•

Les maquis de la Libération

1942-1944

•

Les parachutistes de la Légion

1948-1962

•

Pas même un caillou

Pages écrites en 1962 en Algérie dans la passion du moment

•

42, rue de la Santé

Une prison politique – 1867-1968

•

Saint-Cyr

Deux siècles au service de la France

Prix Jacques Chabannes, 2003



F l a m m a r i o n